

Bulletin de la Société de Linguistique de Paris

TOME LXXI — 1976

FASCICULE 2

Pages

1-451

Comptes rendus bibliographiques

453-468

Tables

PUBLIÉ AVEC LE CONCOURS DU CENTRE NATIONAL DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE

LIBRAIRIE C. KLINCKSIECK

U. I. C. C.

JUN 8 1977

LIBRARY

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE
DE PARIS

TOME SOIXANTE ET ONZIÈME

(1976)

FASCICULE 2

Publié avec le concours du Centre National de la Recherche Scientifique

PARIS VII^e
LIBRAIRIE C. KLINCKSIECK
11, RUE DE LILLE

1976

Digitized by the Internet Archive
in 2024

COMPTES RENDUS

1. *Voprosy jazykoznanija*, 1974, Ed. « Nauka », Moscou, 6 numéros.

L'ensemble des articles généraux publiés en 1974 dans la revue centrale de la linguistique soviétique peut aisément être divisé en deux groupes : les articles traitant des problèmes d'actualité, avec, peut-être, une tendance à porter plus d'attention aux problèmes de syntaxe générale et aux problèmes relatifs aux rapports entre langage et société, d'une part, et, d'autre part, des articles qu'on pourrait dire « de circonstance ». Relèvent de cette catégorie, par exemple, les textes consacrés à la célébration du 250^e anniversaire de l'Académie des Sciences : il s'agit dans l'ensemble d'articles-bilans qui tournent aisément aux palmarès ou aux catalogues. C'est ainsi que F. M. Berezin (3, 14-26) fait un large historique des recherches de linguistique à l'Académie de Lomonosov à Ščerba. Cet article est suivi, pour la période moderne, de celui de V. I. Koduxov, qui semble bien veiller à n'oublier personne, de Marr à Vinogradov, de Meščaninov à Šaumjan (3, 27-37). Articles semblables, mais consacrés à l'étude des langues turques dans cette même Institution, que ceux d'A. N. Kononov (3, 38-51) et d'E. V. Sevortjan, qui rend au passage hommage à Polivanov et rappelle le grand pas fait par l'introduction de la notion de phonème (5, 17-33). Enfin, toujours dans le même cadre, E. A. Makaev et N. Z. Gadžieva (5, 34-47) font l'historique des travaux de linguistique comparée et F. P. Sorokoletov, se consacrant à la lexicographie, passe en revue l'élaboration des dictionnaires unilingues ou plurilingues (à base de russe (6, 19-31).

Le second type d'articles de circonstance relève à l'évidence des vicissitudes de la vie politique et idéologique en URSS. Un certain nombre de thèses ou de principes sont régulièrement réaffirmés

depuis plusieurs années, notamment depuis le remaniement opéré à l'intérieur de la rédaction des V.Ja en 71 (cf. nos c. r. des années précédentes) et en 1974 encore plusieurs textes sont inspirés par ces préoccupations. C'est surtout vrai de l'étude d'O. S. Axmanova et I. E. Krasnova consacré à la « méthodologie de la linguistique » (6, 32-47). Les auteurs appellent tout d'abord au combat en faveur d'une linguistique marxiste, à la fermeté dans la lutte idéologique. Il est significatif à cet égard qu'elles se réfèrent, comme exemples à suivre dans cette lutte, aux articles de Filin, de Budagov, d'Abaev contre « la perte de perspectives idéologiques dans les sciences ». Aussi est-il d'autant plus surprenant de voir cité à côté de ces noms celui de Polivanov qui, certes, se réclamait du marxisme mais ne le ramenait pas à un certain « sociologisme vulgaire » où le langage perd sa spécificité et devient un simple reflet des faits sociaux, de préférence de la lutte des classes, comme le faisaient les tenants du « marrisme » auquel les trois linguistes précités furent, et apparemment, restent très fidèles. O.S.Axmanova et I. E. Krasnova, dans la ligne des éditoriaux des années précédentes, se plaisent elles aussi à dénoncer « le danger réel qui consiste à exagérer le rôle de l'abstraction en linguistique ». Après ces prises de position d'allure polémique, on est un peu étonné de trouver une série d'observations intéressantes et judicieuses sur la dérivation (en anglais) qui sont destinées apparemment à conforter leurs positions de fond.

Quant à R. A. Budagov (4, 3-20), dont il vient d'être question, il part une fois de plus en guerre contre ses têtes de Turc traditionnelles — ici, par exemple, Šaumjan, Zvegincev, ... et, sur le plan des idées contre la conception, à ses yeux sacrilège, qu'en linguistique les éléments (ici les mots et leur signification) ne sont pas isolés mais entrent dans un jeu de rapports, de relations réciproques, constituant systèmes et structures. Dans cet article sur la catégorie de la « signification », il n'admet qu'avec beaucoup de réticences qu'il puisse y avoir ce qu'il appelle une « sémantique linguistique », laquelle selon lui s'efface derrière la « linguistique du reflet ». On étonnerait sans doute R. A. Budagov, émouvant parfois dans ses outrances et son obstination même, si on lui demandait, à lui qui proclame à tout propos son marxisme, s'il a entendu parler de « dialectique » et si d'autre part sa fétichisation du « sens » ne frôle pas parfois l'idéalisme ». On pourrait en conclusion lui suggérer de s'intéresser à la catégorie de « l'euphémisme », lui qui dissimule sous l'appellation « benoîte » de « discussion linguistique », la célèbre mais déjà lointaine prise de position de 1950 qui avait abouti à la fin de la domination tyrannique du marrisme ou plutôt des « marristes »...

Dans un autre domaine, G. A. Klimov se croit obligé de puiser

chez Fr. Engels des arguments en faveur de la thèse — que nous estimons fondée pour notre part — selon laquelle la distinction entre langue et dialecte est essentiellement d'ordre sociologique — nous dirions historique, et non fondée sur des critères seulement linguistiques (que Klimov, sans doute pour exorciser le démon, estime nécessaire d'appeler « structuraux »!) (4, 21-26).

Parmi les problèmes de base qui retiennent particulièrement l'attention de nombreux linguistes soviétiques — surtout dans la mesure où ils travaillent dans des domaines plus larges que celui des langues indo-européennes, on doit mentionner celui des structures sémantico-syntaxiques fondamentales de l'énoncé. C'est ainsi que V. Z. Panfilov dans un article très intéressant (5, 3-16), consacré aux universaux linguistiques et à la typologie de la phrase, souligne la fécondité de l'analyse menée conjointement à partir de la structure grammaticale « formelle » — où prédicat et « actants » (sujet, objet,...) sont formellement marqués — et de la division « actuelle » — structure communicative, que l'auteur tient à qualifier de « logico-grammaticale » (le terme « logico- » s'expliquant parce que dans ce cas l'énoncé se confond avec un jugement).

Dans la même perspective se placent les articles consacrés à « l'ergatif », directement ou indirectement. G. A. Klimov (1, 3-13) lie par exemple son apparition à une transformation intervenue dans les langues de type « actif ». A. P. Volodin (1, 14-22), dans sa présentation de l'*itelmen* (du groupe tchouktcho-kamtchadale), met en évidence l'existence d'un ergatif dans cette langue : si le « sujet » du verbe intransitif est au cas direct, c'est « l'objet » du verbe transitif qui se met à ce cas, le « sujet » passant alors à un cas oblique (ergativo-instrumental). L'existence d'un ergatif est également mise en valeur dans les langues iraniennes par D. I. Edel'man (1, 23-32) qui passe en revue les différentes structures de la phrase dans ces langues. Il en dénombre finalement cinq, fondées sur la caractéristique sémantique du prédicat. Les trois premières structures (nominative, ergative et passive) sont liées au critère sémantique de la transitivité/non transitivité, les deux dernières aux notions de mise en évidence et d'état. Enfin G. K. Verner (1, 33-45) examine dans la langue *ket* les restes d'une structure « active » de la proposition (par opposition à structures nominatives et ergatives), la distinction dans l'analyse de la structure de la phrase s'établissant entre « actif » (animé) et « inactif » (inanimé).

C'est un problème de méthodologie dans les études contrastives qu'examine V. M. Živov (4, 57-70). Il souligne la difficulté qu'il y a pour établir une typologie fondée sur la confrontation de systèmes *phonologiques* car l'établissement de ces derniers à partir des réalités *phonétiques* varie justement selon les langues (en parti-

culier en ce qui concerne le problème des *allophones*). A partir d'exemples empruntés à l'efik, au tuva, à l'araucan, au tupi, il propose une série de lois d'analyse selon l'axe syntagmatique qui devraient permettre d'opérer avec le maximum de sécurité.

H. Fähnrich, de Jena, insiste sur le rôle primordial de l'établissement de correspondances phonologiques régulières et organisées en systèmes dans des mots sémantiquement comparables ou appartenant au « lexique fondamental » lorsqu'il s'agit d'établir les liens génétiques entre plusieurs langues. Il rappelle à cet égard ses travaux concernant les langues du Caucase (kvartèles, d'une part, groupe avar-andi, d'autre part) (2, 79-84).

S. E. Bazell, de Londres (4, 81-86), introduit la notion de « loi phonétique marginale » qu'il illustre d'exemples empruntés à l'histoire de l'anglais et à la théorie des laryngales. Il s'agit de l'effet de conditions liées à des règles morphologiques sur les lois phonétiques traditionnelles. Les interdépendances entre « phonèmes » et « syllabes » permettent à Ju. S. Stepanov de nous donner un article intéressant, judicieusement fondé sur des exemples empruntés au russe, au français, et, à nouveau, à la théorie des laryngales en i-e (5, 96-106).

A. V. Bondarko (2, 3-14) essaie de mettre de l'ordre dans les problèmes théoriques de morphologie. Selon l'auteur les catégories morphologiques se ramènent à trois types : a) celui où les différentes formes d'un mot sont en corrélation régulière ; b) celui où elles sont en corrélation irrégulière ; c) celui où il n'y a plus de corrélation. Quant il y a corrélation, il peut y avoir alternance ou dérivation ; dans ce cas intervient le sens ; d'où la nécessité de distinguer dans la corrélation entre terme marqué formellement et terme marqué sémantiquement, ce qui apparaît avec clarté dans le problème de l'aspect en russe. C'est dans une perspective semblable que s'inscrit la contribution de I. S. Uluxanov (2, 71-78) qui sur des exemples russes examine les rapports entre l'analyse sémantique des « formants » d'un mot dérivé, qui doit tenir compte du procédé de dérivation, et l'analyse en morphèmes proprement dits. Il peut y avoir parallélisme (p. ex. *sin'* — bleu — +e — devenir — → *sinel'* — devenir bleu) mais c'est le cas le plus rare : il faut tenir compte des formants n'apparaissant que dans un seul mot (p. ex. *-ux* de *pastux* — berger) et surtout de ceux à qui il est impossible de rapporter une signification précise ou unique (p. ex. *-ka* dans *kožanka* — paletot de cuir. Dans ce cas il faut en effet tenir compte du procédé de dérivation : il s'agit ici d'un dérivé à partir d'un adjectif entrant nécessairement dans la composition d'un syntagme : ici *kožanoe pal'to*). Quant à R. Z. Murjasov (4, 97-105), il montre, sur des exemples allemands, la grande variabilité de combinaisons des éléments du mot, qui va des bases

non susceptibles de dérivation aux mots composés. Enfin E. S. Kubrjakova définit la notion de « transposition » (passage d'un signe linguistique — ici le mot — d'une catégorie grammaticale à une autre) en liaison avec celles de « dérivation » et de « conversion » (« motivant » et « motivé » étant identiques) (5, 64-76).

Les problèmes de sémantique et, le cas échéant, de lexicographie, continuent de tenir une place importante. A cet égard l'article de D. I. Arbatskij (2, 56-63) relève plutôt de ces textes polémiques dont il a été question au début de ce compte rendu. L'auteur s'attaque à la notion de « tautologie » et s'en prend au passage à Ju. D. Apresjan. Il considère que la « langue » des termes à définir — *definienda* — est plus riche que celle des « définissants » — *definientes* — et à son tour s'en prend aux procédures « formelles et logiques » qui, selon lui, « exagèrent l'importance de la forme de la définition au détriment de son contenu ». Le tout pour conclure triomphalement que : « Une théorie profonde, complète, des définitions sémantiques et des significations lexicales du mot ne peut être édiflée que sur la base de la théorie matérialiste de la définition »... Ce qui, à son tour, demande, semble-t-il, « définition », sous risque de tomber dans la ... tautologie. N. G. Mixajlovskaja (5, 87-95) souligne l'importance de l'analyse contextuelle dans l'étude des réalisations sémantiques des mots, surtout lorsqu'il s'agit de textes anciens (ses exemples sont empruntés aux vieux russe). Deux articles qui concernent les travaux lexicographiques se rapprochent, par la tendance, de l'article précité de D. I. Arbatskij : Ju. N. Karaulov (4, 48-56) examine les principes sémantiques qui sont appliqués dans de tels travaux, qu'ils soient communs aux différents types de dictionnaires, ou non. Il voit dans la structure « entrée »-« définition » un parallèle au rapport « forme »-« contenu » du signe. Quant à N. Z. Kotelova (5, 48-63), elle se livre à une longue et minutieuse critique des positions de Žolkovskij, Mel'čuk et surtout Apresjan, sur la nécessité pour le lexicographe d'élaborer une langue sémantique artificielle qui permettrait une description conséquente et économique des langues naturelles. L'auteur voit là une tâche à la fois mal posée et utopique.

Deux articles généraux traitent des problèmes de syntaxe. Dans le premier V. E. Ševjakova étudie la « division actuelle » dans les énoncés interrogatifs (5, 107-116). Elle illustre son travail d'exemples empruntés à l'anglais, à l'allemand, au français et au russe. Dans le second I. R. Gal'perin souligne la tendance croissante à dépasser le niveau de la phrase pour arriver à celui du texte qu'il définit, après avoir eu recours à la fois aux méthodes inductive et déductive, comme « un produit de la variante *écrite* de la langue » (6, 68-77).

Si l'on songe à certaines déclarations fracassantes et polémiques parues ces dernières années dans les V.Ja, l'article de L. B. Nikol'-

skij (1, 60-67) se présente comme une réaction salutaire : toute sa place, mais rien que sa place, à la « sociolinguistique » dans ses rapports avec « la linguistique interne » avec laquelle elle est en rapport complémentaire, comme celle-ci l'est avec d'autres directions de recherche — psychologie, rapports langage — pensée... Quant à J. Kraus, de Prague, il entend distinguer la « sociolinguistique », dont il rappelle les étapes et les différents aspects de la constitution, de la linguistique sociale qui sépare les facteurs sociaux des structures linguistiques sur lesquelles ils peuvent exercer une influence (4, 27-36).

Enfin V.B. Kasevič (4, 71-80) fait un tour d'horizon critique des principales théories relatives à la perception du langage oral, essentiellement d'un point de vue linguistique.

*
* *

Articles concernant les différentes langues ou familles de langues :

Russe : Du 2 au 5 octobre 1973 s'est tenue à Prague une réunion de la Commission internationale sur les langues littéraires slaves (c. r. en 5, 154-158). F. P. Filin y avait présenté un rapport sur la « langue littéraire russe » qui constitue l'éditorial du n° 3 des V.Ja (3, 3-13). A côté de remarques justes et intéressantes l'auteur n'échappe pas à certaines contradictions, qu'on retrouve presque chaque fois qu'il est question en russe de « langue littéraire ». F. P. Filin donne une définition exhaustive de ce terme (p. 8) ; il souligne « qu'elle est habituellement fixée par écrit », « qu'elle commence avec l'apparition et le développement de l'écriture » et dans cette perspective écrit « qu'il apparut en Russie deux langues littéraires écrites, proches mais indépendantes » — l'une le vieux slave (en fait il s'agit plus précisément de slavon russe) consacré aux œuvres de rhétorique et d'apologie religieuse, l'autre qui est celle des chroniques, des documents publics et privés. Mais plus loin il ne parle plus que d'une seule langue « littéraire » écrite et évoque par contre une autre langue « littéraire », mais orale celle-là (ce qui ne s'accorde pas avec les définitions précédentes). et qui serait essentiellement celle du folklore. Pourquoi ne pas dire tout simplement qu'il existait une langue de communication orale qui fonctionnait pratiquement dans les mêmes conditions aussi bien à Novgorod, à Kiev, qu'en Russie centrale, que cette langue pouvait être plus ou moins utilisée lorsqu'on passait à l'expression écrite et qu'alors, selon le type de texte et le degré de culture du rédacteur, l'impact du vieux slave — sous la forme de slavon — se faisait plus ou moins sentir, atteignant évidemment

son maximum de force dans les textes d'inspiration religieuse? Cette langue générale de communication, cette « koiné » slave orientale serait le vieux russe proprement dit... Au passage Filin égratigne plus ou moins Šaxmatov, Vinogradov, Unbegaun, Avanesov...

Notre confrère Paul Garde (3, 106-115) suit les étapes de la formation du système des voyelles moyennes dans les langues slaves de l'Est. Après avoir établi l'origine des systèmes actuels du russe et de l'ukrainien, il étudie le passage de voyelle d'avant à voyelle d'arrière (p. ex. *n'es* → *n'os*) et le sort des voyelles relevant du « vocalisme plein ». V. K. Žuravlev (4, 37-47), dans une étude de phonologie fondée sur la théorie de la neutralisation, voit dans l'*okanie* et l'*akanie* deux réalisations possibles et également probables de ce qui était primitivement une opposition sans labialisation.

Comme le vieux slave, le vieux russe avait quelques adjectifs indéclinables (en C+ĭ : *različĭ*, *sugubĭ*...). E. M. Ušakova en étudie les emplois syntaxiques — ce qui peut permettre, le cas échéant, de les distinguer des adverbes homonymes (6, 125-128). I. V. Andrianova (2, 112-119) étudie les rapports entre les déverbatifs vieux-russes en *-nie*, *-tie* (noms d'action) et les autres substantifs formés par suffixation sur la même racine. Son étude va du XI^e au XIV^e siècle. Elle établit ainsi 147 séries, de 2, 3, 4 ou 5 termes dont elle examine les fréquences relatives d'emploi, lesquelles peuvent d'ailleurs considérablement varier, p. ex. *trezvenie* (26) mais *trezvištvo* (1) et *trezvosti* (4) ; *pokajazni* (2) mais *pokajanie* (710)! Ces variations sont souvent en relation avec le niveau de langue et la nature du texte (textes religieux en slavon, d'une part, textes juridiques ou Chroniques, d'autre part). S. P. Mordovina et G. Ja. Romanova (3, 52-56) font un bref historique de l'élaboration (qui s'est étendue sur près d'un demi-siècle!) de la cartothèque d'un million et demi de fiches destinées à la confection du Dictionnaire du vieux russe (du XI^e au XVII^e s.), dont le premier fascicule vient d'être publié.

B. A. Uspenskij étudie les œuvres de deux grammairiens russes, prédécesseurs de Lomonosov : V. E. Adodurov, dont il avait déjà parlé (V.Ja, 72, 6) et V. K. Trediakovskij dont les travaux présentent de grandes similitudes (2, 15-30). Ž. M. Petrova (2, 103-111) traite des participes passifs curieusement porteurs du morphème réfléchi *s'* (p. ex. *soglašenos'*, *dogorovenos'*) en russe du XVIII^e s. Actuellement de telles formes ne se rencontrent qu'exceptionnellement dans quelques parlers du Nord — et, avec une autre valeur, en polonais.

L. V. Bondarko, L. A. Verbickaja, M. V. Gordina, L. R. Zinder ; V. B. Kasevič, de l'école phonétique de Léninegrad, traitent des

styles de prononciation, notamment dans leurs rapports avec la mise en évidence des unités phonologiques (2, 64-70).

Les problèmes de la formation de mots (dérivation) font l'objet de trois articles : dans le premier V. I. Maksimov estime que l'analyse des dérivés doit partir : a) des formes grammaticales du dérivé ; b) de la mise en évidence du « dérivant » ; c) de l'étude des mots relevant du même modèle (1, 108-115). Dans le second V. V. Lopatin et I. S. Uluxanov (3, 57-69) s'en prennent pour l'essentiel à A. V. Issatschenko qu'ils taxent d'inconséquence dans l'analyse des faits d'apocope (p. ex. chute de *n* dans *skudost'* (indigence) à partir de l'adjectif *skudnyj* — mais *skudnost'* existe également) ou de « superposition » (*čest' + stvoval'* donnant *čestvoval'* (honorer)). On peut surtout retenir de ces polémiques la difficulté, voire le danger qu'il y a à essayer d'établir des lois dans un domaine aussi complexe que celui de la dérivation, où interfèrent des causalités variées (problème des niveaux de langue, existence de mots de même type mais appartenant à des tranches chronologiques diverses...). Dans le même ordre d'idées A. A. Dement'ev (4, 116-120) discute la notion d'*interfixe*, élément entrant dans la dérivation mais sans valeur sémantique particulière, p. ex. *-ov-* dans *orlovskij*, *Orlovec*, formés sur le nom de la ville d'Orel ou *-in-* dans *kubinskij*, *Kubinec*, formés sur Kuba (Cuba). Finalement l'auteur estime que ces éléments ne constituent pas une catégorie à part mais qu'il s'agit simplement de suffixes.

G. F. Blagova passe en revue les vicissitudes des ethnonymes turks en russe : *Turki*, *Tjurki*, passant de l'état de simples variantes à celui de mots de sens différents, le premier désignant les Turcs de Turquie, le second l'ensemble du groupe ethnique et linguistique (que nous désignons conventionnellement dans cette revue par *Turk*), les variantes *osmanli* — *ottoman*, *kazar* — *kazak* ; ... (1, 91-107).

F. P. Filin (6, 3-10) énonce les principes qui doivent présider à l'élaboration d'un ouvrage lexicographique à bien des égards de première importance : le dictionnaire de la langue de Lénine.

V. I. Furašov (3, 124-132) examine la place et le degré d'autonomie des éléments secondaires de la proposition — essentiellement circonstants et mots mis en valeur (*obosoblennye členy*). T. I. Sil'man étudie l'effet de la « division actuelle », marquée par des faits d'intonation, dans la lecture de textes poétiques. L'auteur éclaire son propos par l'examen d'un bref poème de Pouchkine : *Ja vas ljubil...* (6, 91-99).

Les problèmes des variantes d'emploi dans la langue nationale sont évoqués dans deux articles : dans le premier (5, 77-86) K. S. Gorbačevič en examine les différents types (forme, accentuation, paradigmes...), les implications (stylistiques, sociologiques...)

et les conditions d'apparition. L'auteur fonde son article, pour une grande part, sur le « Dictionnaire des difficultés d'emploi et variantes du russe », paru en 1973 à Léninegrad, et dont il avait été le maître d'œuvre. Dans le second, I. A. Fedosov (6, 119-124) se limite aux variantes lexicales : différentes formes d'un mot entrant dans une même unité phraséologique, p. ex. *sljuni* ∞ *sljunki* dans l'expression *s. potekli* (l'eau en est venue à la bouche), ces variantes correspondant naturellement à des niveaux différents d'expressivité.

En 6, 11-18 est publié le rapport présenté le 25 avril 1974 à la réunion commune des Conseils scientifiques de l'Académie des sciences (en liaison avec le 250^e anniversaire de cette institution) par N. Ju. Švedova l'animatrice du collectif qui a élaboré la dernière grammaire académique du russe (publiée en 1970). Ce rapport est essentiellement un hymne à la science grammaticale russe, Potebnja, Šaxmatov et Ščerba en apparaissant comme les plus éminents représentants. On notera, au passage, une curieuse sortie contre les « prédicatifs » en tant que partie du discours, et on retiendra surtout l'annonce de la mise en chantier d'une nouvelle grammaire académique dont la rédaction devait être achevée en 1975.

Enfin V. V. Kolesov (1, 76-90), à partir d'indications sur la place de l'accent dans des textes anciens, met en évidence des différences entre les parlers russes du Nord et du Sud, qui remontent au haut Moyen Âge.

Autres langues slaves que le russe :

C. N. Trubačev (6, 48-67) s'intéresse à une série d'ethnonymes slaves anciens (Croates « blancs », Doulèbes), à leur typologie (il souligne l'ancienneté et le caractère exceptionnel du terme générique *Slovène*) et conclut de la dispersion de mêmes dénominations à la complexité des mouvements migratoires des Slaves à très haute époque. S'interrogeant sur l'origine des variantes présentées par les textes canoniques vieux-slaves, A. S. L'vov (6, 78-90) conclut bien naturellement qu'il importe de tenir compte pour une bonne part des originaux grecs (voire latins) et des éventuelles variantes qu'ils présentent eux-mêmes au niveau des concordances.

Autres langues indo-européennes que les langues slaves :

Elles sont très faiblement représentées en ce qui concerne les articles spécialisés (on a vu précédemment qu'elles avaient été néanmoins utilisées, notamment, l'allemand, l'anglais et le français, dans certains articles généraux).

Examinant le problème de la constitution de l'opposition transi-

tivité - intransitivité dans les langues i-e, I. A. Perel'muter (3, 70-81) estime qu'elle n'est intervenue qu'assez tard sur le plan morphologique et que sur ce même plan elle a été précédée par une opposition entre verbes d'action et verbes d'état.

N. S. Grinbaum fait le point des travaux de la dernière décennie relatifs au mycénien (3, 116-123).

E. N. Mamsurova (5, 117-123) se livre à une étude statistique de l'Atlas linguistique des Pyrénées orientales de H. Guiter (P., 1966), et concentre son attention sur quelques traits du catalan parlé en territoire français. Elle conclut, entre autres, que d'une part la frontière franco-espagnole n'introduit aucun clivage notable à l'intérieur du catalan et que, d'autre part, ce dernier doit être considéré non comme une variété du provençal mais comme une langue distincte dont la limite septentrionale coïncide avec celle de l'ancien Roussillon.

Autres langues :

Revenant sur un problème traditionnel de la grammaire comparée le jeune linguiste soviétique V. M. Illič-Svityč, qui devait disparaître prématurément, avait popularisé il y a une dizaine d'années l'hypothèse « nostratique » (regroupement en une seule famille des langues i-e, altaïques, ouraliennes, dravidiennes, kvartèles et chamito-sémitiques). B. A. Počxua (6, 100-105) revient sur les faits géorgiens utilisés en son temps par V. M. Illič-Svityč et estime qu'ils ne doivent pas être considérés isolément mais analysés en tenant compte de l'ensemble des langues ibéro-caucasiennes (voire même des langues mortes d'Asie mineure et du basque).

M. A. Korostovcev (2, 85-95) présente les structures syntaxiques de base du néo-égyptien (xvi^e au viii^e s. avant notre ère). M. N. Bogoljubov (6, 106-112) examine la version araméenne d'un bilingue lydo-araméen publié pour la première fois en 1916.

G. X. Ibragimov (3, 82-93) étudie les variantes du formant qui caractérise le pluriel des substantifs dans les langues caucasiennes de l'Est. I. G. Mekišvili (3, 94-105) passe en revue les « bruyantes » dans un grand nombre de langues du Caucase et cela de différents points de vue : fréquences relatives des phonèmes selon le type (explosives, affriquées, spirantes), importance des traits de laryngalisation (par comparaison avec les phonèmes correspondants dans les langues i-e), de glottalisation...

Le problème de la parenté altaïque revient régulièrement à l'ordre du jour dans les V.Ja (1959, 1969-1972). Deux articles lui sont consacrés en 1974 : le linguiste hongrois A. Róna-Tas propose une série de critères méthodologiques qui, selon lui, devraient permettre d'y voir plus clair (2, 31-45). Quant à G. L. Gercenberg

(2, 46-55) il répond à Dörfer qui l'avait attaqué sur ce sujet en 1972 et critique Clowson (V.Ja, 1969) qui pour nier cette parenté avait eu recours à la « glottochronologie ».

I. G. Dobrodomov étudie deux types de rotacisme propres aux langues turkes, l'un où /r/ s'oppose seulement à /z/, l'autre où il s'oppose à /j/, /z/, /m/, /d/. Il fonde son analyse sur des emprunts bolgars dans les langues slaves (4, 106-115). E. R. Tenišev (5, 124-129) établit une répartition des dialectes ouïgours à partir de critères à la fois sociologiques et linguistiques.

Un symposium s'est tenu à Moscou du 19 au 21 novembre 1973 à l'occasion du 75^e anniversaire du turkologue N. K. Dmitriev (c. r., 6, 157-160) dont E. V. Sevortjan (6, 129-136) fait le bilan des travaux (6, 129-136).

E. P. Lebedeva (2, 96-102) traite des syntagmes nominaux obtenus par redoublement ou appariement en mandchou.

M. V. Sofronov (1, 116-126) fait le point du déchiffrement et de l'étude du Tangout (Si-hsia), langue d'un État d'Asie centrale, antérieur à l'expansion mongole (XI^e et XII^e ss.).

Une conférence pansoviétique, à la mémoire de A. P. Dul'zon, s'est tenue à Tomsk du 14 au 16 juin 1973 : elle a porté sur l'origine des aborigènes de Sibérie (c. r. en 3, 158-159). G. A. Menovščikov argumente en faveur de l'établissement d'une famille linguistique aléouto-eskimo et passe en revue les hypothèses émises quant à ses liaisons ou parentés éventuelles avec d'autres familles linguistiques, d'Asie ou d'Amérique, en se gardant de toute affirmation aventurée ; tout au plus écarte-t-il une éventuelle parenté avec l'i-e (1, 46-59). O. S. Širokov (1, 68-75) applique les principes de l'analyse phonologique (en fidélité avec les enseignements de l'école de Moscou), à la description du système vocalique du tchouktche que compliquent l'existence de voyelles atones et l'harmonie vocalique. Il ramène le système traditionnel de 6 à 4 phonèmes et fait intervenir 2 prosodèmes. De son côté V. N. Žosan décrit, après une analyse distributionnelle, le consonantisme du koriak (6, 113-118).

Enfin E. I. Carenko discute les hypothèses relatives au phénomène de laryngalisation en quechua, phénomène qui est chargé d'une fonction culminative : trait original qui s'est conservé dans le dialecte de Cuzco ou influence de l'aymara? (4, 87-96).

*
* * *

Signalons en conclusion, outre deux articles d'information sur la vie linguistique à l'extérieur de l'URSS, l'un, de V. S. Ivanov, qui présente les différentes directions suivies par les spécialistes

hongrois de l'étude quantitative du langage (2, 120-126), l'autre, de Nguyen Kim Than, sur l'activité linguistique au Viet-Nam (2, 127-130), toute une série d'informations sur colloques et conférences : les langues slaves et le russe en particulier ont été au centre de la réunion de Moscou sur les systèmes grammaticaux, du 23 au 25 mai 73 (c. r. en 2, 157-160), de celle de Kazan, du 16 au 19 avril 73, sur le russe au XVIII^e s. (2, 164-165), sans parler de la Conférence de Varna, 3 au 8 septembre 73, qui réunissait de nombreux enseignants de russe de tous les pays (c. r. en 2, 151-154) et du 7^e Congrès des Slavistes, Varsovie, 21 au 27 août 73 (c. r. en 2, 154-157). Les conférences annuelles consacrées traditionnellement et symétriquement à Vinogradov et à Meščaninov ont eu lieu en 74 pour le premier et fin novembre 73 pour le second (c. r. respectivement en 4, 143-147 et 4, 147-149). Mentionnons encore le 1^{er} Symposium de Balkanologie, Moscou, 23 et 24 mai 72 (c. r. en 1, 141-143), la grande Conférence qui a vu à Moscou, du 24 au 27 octobre 1972, intervenir les principaux représentants des différentes écoles et tendances linguistiques, d'Abaev à Šaumjan, de V. V. Ivanov à Ju. S. Stepanov... (c. r. en 1, 143-146), la Conférence de Kišinev, 30 et 31 octobre 1972, sur différences et similitudes entre langues proches parentes (1, 146-148), celle de Gorki, du 10 au 14 septembre 73, sur les langues documentaires (4, 149-150), de Saransk, 18 au 21 septembre 73, sur l'onomastique dans le bassin de la Volga (6, 160-162), et la réunion de l'Institut d'Orientalisme, du 11 au 13 décembre 73, sur les liens génétiques et les aires linguistiques en Afrique et en Asie (6, 155-157).

Enfin la vie et l'œuvre de l'Orientaliste et Caucalogue G. V. Cereteli, décédé en 1973, sont évoquées en 1, 149.

R. L'HERMITTE.

2. Ju. S. MASLOV. — *Vvedenie v jazykoznanie*, Vysšaja škola, Moscou, 1975, 328 pages.

Cette « introduction à la linguistique » s'annonce modestement comme un 'manuel à l'usage des spécialistes philologues des Universités'. C'est en fait une contribution essentielle aux études de linguistique générale. Informé comme il se doit du contenu des ouvrages du même genre qui l'ont précédé et tout particulièrement au fait des problèmes à l'ordre du jour, mais répugnant visiblement aux répétitions et aux redites, Ju. Maslov a choisi la voie la plus difficile, comme il le dit dans son avant-propos : « Ce livre ne se propose pas d'étudier à part égale toutes les questions

que prévoient les programmes de linguistique générale. Il examine les questions cardinales, essentielles, sans presque toucher aux points qui sont déjà exposés d'une manière satisfaisante dans les autres manuels ou dans les travaux de vulgarisation scientifique dont chacun peut disposer » (p. 4). Disons tout de suite que l'auteur tient parole, et que sa table des matières montrerait à elle seule la nouveauté de sa conception.

On trouve dans cet ouvrage une série d'études substantielles où l'on remarque d'abord l'importance accordée aux préliminaires théoriques (pp. 5-34), inspirés d'une double définition de la langue, d'abord comme « moyen essentiel de la communication humaine », et ensuite comme « système original de signes ». Notons ici que Ju. Maslov substitue au terme de « signifiant » celui d'« exposant du signe » (p. 25), qui en est « la forme matérielle perçue d'une manière sensible », quel que soit le genre du registre sensoriel. Le chapitre II, intitulé « phonétique et phonologie », considère la philologie non pas comme une discipline isolée, mais comme « une partie intégrante et comme le noyau organisationnel » de la phonétique, formant par conséquent avec elle une seule et même science (p. 35). Ce même chapitre contient une section importante sur la syllabe, où interviennent d'une manière qui peut sembler trop libre certains faits observés dans le domaine des interjections (russe *tss!*), dont il n'est pas interdit de penser que l'« ensemble flou qu'elles constituent » reste en partie étranger au système organisé des articulations caractéristiques d'une langue donnée. Une autre section se rapporte aux phénomènes et aux unités prosodiques (accent de mot, accent de phrase, accent logique, accent d'emphase) : les espèces d'accent de mot y sont soigneusement caractérisées (accent mobile tenant à la constitution morphémique/accent fixe de fonction démarcative et défini dans le cadre du mot).

Parmi les thèses abordées dans le chapitre III (lexicologie), la définition du mot fait l'objet d'une attention particulière et les données sont confrontées dans une perspective critique. Le mot est l'unité signifiante minimale autonome, cette autonomie pouvant être appréciée soit en tant que caractéristique positionnelle (Trnka), soit en tant que caractéristique syntaxique (Sweet). L'auteur approfondit la discussion et propose des termes appariés suivant le rapport langue/discours. D'une part il oppose glosse/glossème pour le mot considéré du point de vue du critère de l'autonomie positionnelle et comprenant par conséquent les formes auxiliaires aussi bien que les formes lexicales (p. 110) dans la mesure où les unes et les autres sont permutable ou du moins séparables dans la chaîne du discours. D'autre part il oppose lexème (= invariant de langue)/lexe (= réalisation de discours) selon la conception de

Sweet, pour qui le mot se définit comme l'unité minimale apte à constituer une phrase, les formes auxiliaires ne disposant pas dans cette conception du statut de mot.

La part faite à la syntaxe peut sembler relativement trop faible (pp. 219-237), même si c'est sans doute volontairement que Maslov s'abstient d'entrer dans le détail des théories récentes (grammaire générative, grammaire casuelle, théories localistes, etc.). On pourrait souhaiter aussi un plus large développement de la typologie linguistique esquissée au chapitre VI (pp. 290-300). Quant au dernier chapitre consacré à l'écriture (pp. 301-312), il correspond à un domaine dont le caractère particulier justifierait à lui seul une étude distincte. Mais ces disproportions apparentes résultent de la volonté de sélection qui fait partie du projet lui-même.

Dans son ensemble, l'ouvrage de Ju. Maslov se recommande par la précision de son information et la clarté de l'exposition critique, par le choix des thèmes proposés à la réflexion du lecteur, et surtout par le niveau théorique où sont situés les problèmes envisagés.

Jacques VEYRENC.

3. Ju. S. STEPANOV. — *Osnovy obščego jazykoznanija*, « Prosveščenie », Moscou, 1975, 272 pages.

Ju. S. Stepanov réédite ses « Principes de linguistique générale », dont la première édition est parue en 1966. L'ouvrage est conçu en fonction des programmes de linguistique des Instituts et des Universités de l'URSS, qui prévoient en première année un cours d'introduction à la linguistique et en quatrième année un cours de linguistique générale.

Comme l'annonce l'avant-propos, cette nouvelle version des « Principes » opère un renversement de la méthode suivie lors de la première édition. L'auteur va maintenant « du concret vers l'abstrait », et non plus « de l'abstrait vers le concret ». La première partie (« les unités de la langue et le système de la langue ») répond à ce qui était la troisième partie de l'ouvrage antérieur (« le discours individuel ») et la troisième (« la langue comme objet de théorie ») à l'ancienne première partie (« la structure »). La deuxième partie garde sa place sous le titre de « la langue et la société », au lieu de « la norme ». Dans le détail, l'auteur a procédé à des remaniements, à des additions et à des remises à jour : un bon nombre des références fournies dans la présente édition se rapportent à des ouvrages postérieurs à 1966.

Signalons tout particulièrement les bibliographies critiques commentées qui accompagnent les chapitres suivants : « lexique et sémantique », « phonétique », « grammaire » dans la première partie, ainsi que les deux dernières parties (« la langue et la société » et « la langue comme objet de théorie »).

L'intérêt de cet ouvrage tient à la fois à la diversité des langues envisagées, à la variété des sources où l'auteur puise son information, et principalement à la grande sûreté du regard critique.

Jacques VEYRENC.

4. Ju. S. STEPANOV. — *Metody i principy sovremennoj lingvistiki*, « Nauka », Moscou, 1975, 312 pages.

En s'appuyant essentiellement sur des exemples empruntés aux langues indo-européennes (langues baltes et surtout lituanien, russe et slave commun, grec ancien, langues germaniques, français moderne et d'autres), Ju. Stepanov étudie les méthodes de la linguistique contemporaine et les principales formes de généralisation que ces méthodes sont susceptibles de recevoir aussi bien dans le domaine de la reconstruction historique que dans celui de la description synchronique.

L'ouvrage débute par un examen comparatif des méthodes utilisées dans la recherche linguistique au cours des dernières décennies, en URSS d'une part, aux USA d'autre part. Les points communs qui unissent les deux traditions sont caractérisés d'abord d'une manière schématique. Ce que les linguistes russes appellent la « méthodique » correspond à la « prélinguistique » américaine, et traite des procédures grâce auxquelles on dégage le matériau destiné à former le support de la théorie. Le domaine de la « méthode », tel qu'il est compris en URSS, recouvre celui de la « microlinguistique » d'outre-Atlantique, et il englobe les modes de systématisation et d'explication du matériau préalablement discerné. Enfin, sur un troisième niveau, s'instaure l'exploration des moyens permettant de définir des corrélations entre les données fournies par la méthode de la microlinguistique et celles qui relèvent des sciences contiguës : ce cadre de définition est à la fois celui de la « méthodologie » soviétique et de la « macrolinguistique » américaine. Mais une telle confrontation terme à terme ne fait que mieux ressortir la diversité des postulats et des objectifs. La linguistique soviétique se préoccupe au premier chef des aspects philosophiques de la méthodologie, tandis que la linguistique américaine, tout au moins avant les travaux de N. Chomsky, met

au premier plan de ses recherches la définition des techniques propres à dégager et à exploiter la réalité même du fait linguistique et celle, avant tout, de l'unité linguistique. Pour les uns, les problèmes de la méthode linguistique ne sont envisagés que comme partie d'une problématique d'ensemble qui est celle des sciences en général, alors que les autres concentrent leur attention sur la spécificité de la méthode linguistique considérée en fonction de son objet et exclusivement orientée vers l'établissement du corpus linguistique.

On voit que Ju. Stepanov, conformément à son habitude, situe sa réflexion dans le cadre d'une doctrine universelle, dont il compare les différents aspects afin de mieux éclairer les uns par les autres des tendances à première vue contradictoires.

La première partie (pp. 18-54), consacrée aux directions actuelles de la recherche linguistique, est particulièrement précieuse dans la mesure où l'auteur tient compte non seulement des plus récents travaux parus en Europe ou aux USA, mais aussi de matériaux de congrès, comptes rendus de colloques ou positions de thèses dont l'accès est souvent malaisé. Une importance justifiée est accordée aux phénomènes d'expansion de certaines méthodes d'analyse qui aboutissent à de nouvelles définitions des catégories linguistiques, un développement privilégié revenant à la catégorie du genre (pp. 21 *sqq.*). Une section consacrée au « rôle central de la syntaxe » précise les notions essentielles et montre la transformation des concepts opératoires. L'auteur insiste sur l'opposition fondamentale entre « énoncé » et « énonciation » (plutôt qu'« énoncement »), dont la traduction russe est mal établie. Il propose respectivement les dénominations de *vyskazyvanie* et *akt vyskazyvanija*, d'un maniement sans doute incommode (« syntaxe de l'énonciation » = « *sintaksis akta vyskazyvanija* » (?)), mais qui ont du moins le mérite de dissocier, au niveau du métalangage, deux concepts radicalement distincts et trop souvent obscurcis en russe par l'emploi du même terme de *vyskazyvanie*.

Il n'est pas possible d'entrer dans le détail des thèses développées par l'auteur sous les rubriques de « généralisation » (pp. 119-195 et pp. 243-300), qu'il s'agisse de l'identification suggérée entre la description synchronique d'un état de langue et la reconstruction de son état antérieur (pp. 119-122), ou de la relation de compatibilité qui est instituée entre « distribution » et « opposition », entre « distribution » et « fonction », entre « opposition » et « fonction », puis entre ces trois « méthodes majeures » rapportées chacune à une sphère privilégiée de la recherche linguistique et le concept large de « représentation ». Du moins espère-t-on indiquer ainsi le sens d'une démarche fondée sur l'examen des doctrines, et qui

trouve son illustration dans un chapitre particulier de la syntaxe française (construction des noms de lieux géographiques).

L'ampleur de la réflexion théorique, la finesse des analyses, l'abondance et la diversité des références scientifiques font de cet ouvrage une contribution de tout premier plan à l'histoire des courants et des méthodes de la linguistique des trente dernières années.

Jacques VEYRENC.

5. S. JODŁOWSKI. — *Ogólnojęzykoznawcza charakterystyka zaimka*, PAN - Oddz. w Krakowie, Prace Komisji Językoznawstwa, n° 36. Ossolineum, Wrocław, 1973, 156 p.

Le livre de M. Jodłowski, professeur à l'Université de Cracovie, a pour but une caractérisation du pronom du point de vue de la linguistique générale. Il faut préciser quand même que, dans la terminologie linguistique polonaise (qui suit, à ce point de vue, la terminologie allemande), le terme de « pronom » a une signification beaucoup plus large qu'en français, les mots comme *ce*, *mon*, *là*, *jamais* ou *tant* étant considérés, eux aussi, comme pronoms. L'auteur analyse le pronom en tenant compte des critères suivants : situation-contexte, « technique », catégorie épistémologique, valeur lexicale, caractère syntaxique, propriétés morphologiques et caractéristique phonologique.

Selon de nombreux linguistes, le pronom est une catégorie vague et difficile à préciser. De l'avis de M. Jodłowski, la source principale de ces difficultés consiste dans le fait que l'on considère le pronom soit isolément soit uniquement dans le contexte. L'auteur essaie de combiner les deux points de vue et arrive à la conclusion que, à l'encontre des noms avec leur contenu sémantique décrivant l'objet désigné, les pronoms ne décrivent pas leurs « désignés » potentiels, ce qui confère à leur mode de signification un caractère « non-mnémique ». Quant aux valeurs lexicales du pronom, l'auteur distingue deux couches : 1° le cadre catégoriel des « désignés » potentiels (substantivité, adjectivité, etc.), 2° la « directive » de la dénotation (personne, caractère démonstratif, etc.). De cette manière, l'auteur essaie d'établir un rapport entre la valeur lexicale et celle qui relève du contexte.

W. MAŃCZAK.

6. Maria ZARĘBINA. — *Rozbicie Systemu Językowego w Afazji. (Na materiale polskim).* /La désintégration du système linguistique dans l'aphasie. (A base polonais)/. Wrocław - Warszawa - Kraków - Gdańsk. Zakład Narodowy Imienia Ossolińskich. Wydawnic-Dwa Polskiej Akademii Nauk. /1973/, 192 p.

Dans son ouvrage, M^{me} Zarębina se propose une étude de l'aphasie du point de vue linguistique. Nombreuses sont les études de l'aphasie, mais pour la plupart des cas ce sont des médecins et des psychologues qui s'en sont occupés. La notion même d'aphasie varie d'un auteur à l'autre. M^{me} Zarębina, pour son étude, adopte la définition assez générale et en même temps précise du neuropsychologue polonais M. Maruszewski, qui dit que l'aphasie est la désintégration partielle ou totale des mécanismes programmeurs de la parole chez l'homme qui avait déjà acquis cette faculté, désintégration due à la lésion des structures cérébrales requises. Comme il existe dans le domaine de recherches sur l'aphasie plusieurs méthodes et plusieurs courants dépendant du point de vue où se place le chercheur, M^{me} Zarębina essaie d'établir une méthode propre à la recherche linguistique. Sa méthode constitue une modification des méthodes empruntées surtout à des chercheurs non linguistes. Néanmoins, elle est complétée et adaptée aux besoins de la recherche en linguistique. Pour cette raison, l'auteur examine les aphasiques par étapes : 1^{re} étape — examen général qui permet d'établir les traits généraux de l'aphasie, ainsi que les traits de la langue de l'aphasique lesquels ne sont pas liés à l'aphasie (lieu d'origine, éducation, profession, etc.) ; 2^e étape — examen plus détaillé permettant d'établir le type de troubles ; 3^e étape — examen détaillé de toutes les facultés du langage.

Pour son étude, M^{me} Z. s'appuie sur les travaux de Jakobson qui, se basant sur la théorie des rapports syntagmatiques et associatifs de de Saussure, dégage deux systèmes dans le langage : le système de rapports par sélection (rapports entre les unités dans le code) et le système de rapports de contiguïté (rapports entre les unités dans le texte). En conséquence, il arrive à définir deux types d'aphasie : aphasie de sélection et aphasie de contiguïté.

Comme l'a démontré M^{me} Z. dans son ouvrage, ces deux types ne suffisent pas pour comprendre tous les cas d'aphasie qu'on rencontre à l'examen des aphasiques. Pour cette raison, elle propose d'ajouter à la classification de Jakobson deux autres types d'aphasie : aphasie mixte et aphasie complexe. Elle s'en occupe dans le troisième chapitre de son ouvrage. Bien que les termes soient déjà établis dans les recherches sur l'aphasie, M^{me} Z. les introduit pour dénommer d'autres notions que ses prédécesseurs ; par l'aphasie mixte, elle entend les cas où les troubles de contiguïté et de

sélection se manifestent simultanément, le degré de chacun d'eux pouvant être différent ; l'aphasie complexe, par contre, ne constitue pas une somme simple de troubles de contiguïté et de sélection, mais une résultante de ceux-ci — elle se manifeste par la contamination. L'aphasie de contiguïté est présentée dans le premier chapitre où M^{me} Z. s'occupe surtout de la désintégration du système phonologique et de sa restitution. Il n'y a que quelques remarques concernant les troubles au niveau du syntagme ; la destruction des rapports dans la proposition ou dans la phrase n'est qu'à peine mentionnée. Le deuxième chapitre, consacré à l'aphasie de sélection paraît plus complet. Mais bien que l'auteur examine aussi bien la dénomination que la compréhension, sans oublier la répétition ainsi que l'expression spontanée, l'analyse ne se borne qu'au mot. Les unités plus grandes ne sont abordées qu'accidentellement. Dans le dernier chapitre, à côté de l'aphasie mixte et complexe, l'auteur introduit la notion d'aphasie totale qui se caractérise par l'apparition simultanée de l'aphasie mixte et de l'aphasie complexe.

Ce qui constitue l'apport de M^{me} Z. à l'étude de l'aphasie en linguistique, c'est le fait qu'elle a basé son analyse sur des matériaux réunis personnellement, dans des cliniques de Cracovie, auprès de 120 aphasiques, chacun étant examiné 2 à 26 fois, 5 fois en moyenne. Non sans mérite est également la classification de l'aphasie plus complète que celle de Jakobson ainsi qu'une nouvelle interprétation des notions dégagées par des physiologistes : aphasie motrice, sensorielle et amnésique. M^{me} Z. interprète ces types d'aphasie, à juste titre, comme les degrés d'un même type d'aphasie. Sans entrer dans le détail, il faut constater que les résultats obtenus par M^{me} Zarebina paraissent incomplets, étant donné qu'elle a examiné une population assez restreinte d'aphasiques. Ceci ne lui a pas permis d'examiner d'autres troubles dans l'aphasie de contiguïté que ceux qui concernent le système phonologique, car des cas d'aphasie légère n'ont pas été pris en considération. De même l'étude de l'aphasie de sélection n'a porté en principe que sur le mot ; les troubles du système grammatical n'ont été qu'effleurés. La population d'aphasiques soumis à l'examen n'a pas permis non plus à M^{me} Z. d'analyser les troubles de l'écriture et de la lecture, ce qu'elle dit d'ailleurs elle-même dans son ouvrage. L'unique note concernant le système graphique concerne le fait que l'aphasie de contiguïté n'entraîne pas la destruction de celui-ci, car il est en rapport paradigmatique avec le système phonologique. En somme, l'ouvrage de M^{me} Zarebina constitue une contribution précieuse à l'étude linguistique de l'aphasie, surtout de par sa méthode d'investigation ainsi que par la classification des troubles

du langage. Il pourrait servir de base méthodologique pour des études ultérieures plus complètes.

Sławomir BAZYLKO.

7. *Proceedings of the eleventh International Congress of Linguists*, Bologna-Florence, Aug. 28-Sept. 2, 1972. Edited by Luigi Heilmann, Societa editrice il Mulino, Bologna, 1974, Vol. I, 968 pages.

Rendre compte des Actes du XI^e Congrès International des Linguistes n'est pas chose aisée. L'ouvrage est d'importance : 968 pages, 101 communications groupées en 18 rubriques, des auteurs de qualité qui représentent les diverses tendances de la linguistique contemporaine. Adopter ici un système contemporain à partir duquel on jaugerait les autres apporterait plus d'inconvénients que d'avantages et demanderait une santé peu commune. On a trop tendance à confondre linguistique et foi ; E. Haugen, Président du CIPL, le rappelait au premier jour du Congrès : « Personne ne possède toute la vérité et rien que la vérité. Les dogmes et les écoles ont été trop souvent communs à la linguistique et à la théologie » (p. 14). Il s'agira donc moins de régenter, de singer le maître d'école que d'être l'élève de l'œuvre, de « goûter le plaisir de connaître les esprits » ; on se contentera de regrouper le contenu du volume I de ces *Actes* en quelques rubriques, d'indiquer autant que faire se peut les tendances générales.

La session plénière a été consacrée aux *Universaux linguistiques*. J. Greenberg (p. 17-38) tente d'établir des universaux synchroniques, sur la base du comparatisme, et de découvrir les principes dynamiques grâce auxquels les structures gouvernées par les universaux naissent, se développent et meurent. J. Kuryłowicz (p. 39-46) s'appuie sur la définition de Coseriu — « est universel ce qu'on peut déduire du *concept même de la langue* comme étant soit nécessaire, soit possible » (p. 39) — pour traiter des universaux sémantiques. Il part de la situation de parler, ou plus précisément « des secteurs sémantiques de la langue qui sont impliqués ou fondés par les *éléments déictiques* de la situation de parler. » (p. 39) et aboutit aux tendances (universelles) suivantes : « transposition aux impersonnels des procédés morphologiques caractéristiques des noms personnels, application aux mots des procédés linguistiques se rapportant aux objets, existence d'une deixis secondaire consistant dans le déplacement spatial et/ou temporel du point zéro *ego/nunc* » (p. 45-46). E. Coseriu (p. 47-74), devant la prolifé-

ration d'universaux plus ou moins fondés ou plus ou moins hypothétiques, se demande si la recherche des universaux n'est pas une quête du Graal. « Les universaux du langage doivent être rigoureusement distingués des universaux de la linguistique. Les universaux du langage sont des propriétés du langage même, qui peuvent être dégagées et identifiées par la linguistique, tandis que les universaux de la linguistique sont des propriétés de la linguistique qui ne se justifient qu'à ce niveau, par des exigences d'ordre interne de la linguistique en tant que science » (p. 57). Ou encore : « ... les universaux linguistiques doivent être cherchés dans le langage même, non pas en dehors du langage. On ne peut pas les chercher dans la linguistique, parce que celle-ci peut être artificiellement universaliste ; et on ne peut pas les chercher dans la réalité désignée, parce que l'identité de la réalité est concédée d'avance. On ne peut pas non plus les chercher dans une pensée conçue d'avance comme « universelle » (p. 72). H. Seiler (p. 75-95), s'appuie sur une langue amérindienne, le cahuilla, et l'allemand standard (?) contemporain, pour établir une série de distinctions entre universaux, généralisations et généralités, identité et différence complémentaire. Il donne des exemples de la façon dont on peut constater des champs dans la syntaxe et la grammaire où il y a les limites externes qui coïncident dans la désignation, mais où il y a des fonctions différentes à l'intérieur de ces champs syntaxiques.

La section « *Histoire de la linguistique* » s'intéresse à la théorie des cas chez un moine byzantin du XIII^e siècle, Maximus Planudes (R. H. Robins), la classification des phonèmes chez Aristote (H. B. Rosén), la recherche d'ancêtres *a posteriori* à la grammaire générative (P. H. Salus), la notion de paradigme chez Schleicher, Saussure et Chomsky (E. Koerner), la grammaire de Port-Royal au XVIII^e siècle (L. Galdi), la sémantique indienne (S. Sen-Gupta), la distinction entre la linguistique descriptive et la linguistique historique au XIX^e siècle (G. Ivanescu), aux modèles concrets dans l'histoire de la linguistique (L. Wald), à l'évolution des concepts de langue et de langage (R. Bugarski).

Abordons les écoles représentées. La *théorie tagmémique* (p. 163-271) se taille la part du lion, non seulement dans le domaine linguistique, au sens étroit du terme, où elle réintègre les notions traditionnelles de sens et de fonction grammaticale, sans renoncer à l'apport de l'analyse formelle, distributionnelle, mais aussi dans celui de la sociolinguistique (étude des structures et des conditions de production du discours ainsi que les liens entre le répertoire verbal et la structure sociale d'une communauté). K. L. Pike (p. 163-171) fait la synthèse des développements récents de sa théorie ; ses disciples appliquent cette dernière à de nombreux

aspects du comportement langagier et non langagier, à tous les niveaux, du mot au discours et à la vie d'une communauté, à la description de langues et de sociétés diverses. La *grammaire stratificationnelle* (p. 273-363) est représentée par les disciples de Lamb (dont Ikegami Y. et A. Makkai) qui abordent les quatre niveaux suivants : sémémique, lexémique, morphémique et phonémique. Se défendant d'appartenir à la linguistique taxinomique, ils se situent souvent par opposition à Chomsky et à ses disciples, mais ne dépassent que par instants le domaine des grammaires syntagmatiques. La *grammaire générative* ne groupe curieusement que quelques communications portant sur la théorie du langage et les grammaires formelles (p. 489-530) et la phonologie (p. 695-747). Elle suscite des discussions animées (p. 735), une critique raisonnée de Coseriu (p. 731) et un remarquable exposé de S. K. Saumjan sur les rapports entre « grammaire applicative et phonologie générative » (p. 713-728).

Les domaines abordés sont variés. Le rapport entre le langage d'une part, et de l'autre, la société, ou la culture, ou le comportement, ne fait pas l'objet d'un accord unanime parmi les participants. On a affaire à un ensemble de propositions et de recherches dont l'incohérence se manifeste dans la dualité des appellations : *sociolinguistique* (p. 531-559), *anthropologie linguistique* (p. 751-827). Ce qui correspond à deux attitudes différentes : ou bien, l'étude des variantes linguistiques permet de circonscrire avec précision les variantes sociologiques (ou culturelles) qui les ont produites, ou bien, on étudie le langage comme un fait social, comme un type de comportement. Ces deux sections permettent de découvrir la vitalité de l'école sociolinguistique italienne avec les articles de Braga G. (p. 533-540), de G. Berruto et C. Grassi (p. 805-812). La *sémantique* (p. 339-438), le *langage et la signification* (p. 637-668) font l'objet d'une dizaine de communication. Sont particulièrement traités les rapports entre syntaxe et sémantique, l'interdépendance entre le contexte et le sens d'un syntagme. On reconnaît, au passage, certaines thèses de Coseriu, relatives à la notion de structure profonde : « ... la structure profonde est identique avec la représentation de la chose désignée... la grammaire générative réunit ce qui est différent du point de vue significationnel : elle cherche à réduire à un des énoncés qui ont la même structure profonde sous-jacente et à établir, par l'intermédiaire des transformations, des relations entre eux, ce qui est un projet d'ordre onomasiologique » (p. 658). Quelques articles sont consacrés aux *catégories linguistiques* (p. 609-636) et aux *aspects de l'analyse linguistique* (p. 667-694). La *syntaxe* (p. 829-966) occupe une large place, qu'il s'agisse des diverses théories syntaxiques ou de la syntaxe diachronique. Il est difficile cependant de percevoir une tendance générale

sous la diversité des thèmes traités : les unités transphrastiques, la structuration du discours continu, l'ontogénèse du langage, l'histoire des suffixes et des constructions syntaxiques, la structuration des verbes dans les dialectes arméniens, ...

L'analyse rapide, le survol, du contenu du premier volume de ces *Actes* montre la fécondité de la linguistique : à côté d'articles de bilan sur l'état de la recherche, on trouve des essais plus ou moins audacieux qui relancent la discussion sur plusieurs points et annoncent donc de nouveaux progrès.

Christian BAYLON.

8. Eugenio COSERIU. — *Sprachtheorie und Allgemeine Sprachwissenschaft. 5 Studien*. München, 1975, Wilhelm Fink Verlag. 294 pages.

Ce livre est une traduction allemande, due à Uwe Petersen, du recueil *Teoría del lenguaje y lingüística general*, publié à Madrid chez Gredos en 1962. Mais ce recueil lui-même ne faisait que rééditer des textes déjà connus : *Sistema, norma y habla* (1952), *Forma y sustancia en los sonidos del lenguaje* (1954), *Logicismo y antilogicismo en la gramática* (1957), *El plural en los nombres propios* (1955), *Determinación y entorno* (1955). Ce sont donc des œuvres marquantes, mais anciennes.

Xavier MIGNOT.

9. René MOREAU. — *Introduction à la théorie des langages*. Paris, 1975, Hachette. 224 pages.

Le titre est à prendre au sens fort, c'est-à-dire que l'ouvrage introduit à la théorie des langages formels. Œuvre d'un informaticien, il ne vise pas à faire avancer la recherche, mais à mettre l'acquis existant à la portée de ceux qui ont à s'occuper du langage sous ses diverses formes (le terme est polysémique!), donc avant tout aux linguistes et aux informaticiens. Volontairement l'auteur s'est limité aux langages dits syntagmatiques et aux grammaires correspondantes ; il a écarté la théorie des automates abstraits, bien qu'elle leur soit liée (mais on dispose du livre de Hugues, *Initiation mathématique aux grammaires formelles*, Paris, Larousse,

1972), et, à plus forte raison, les autres secteurs de la linguistique mathématique.

Étant donné les visées didactiques, il faut d'abord apprécier la façon dont l'auteur s'adapte à ses lecteurs non spécialistes. Avec raison, il a choisi de passer sous silence les démonstrations souvent ardues des théorèmes qu'il énumère, renvoyant pour plus ample information aux ouvrages techniques. Il a préféré multiplier les exemples et les graphiques plus parlants. Le recenseur, qui s'estime représentatif du public visé, a été sensible à ces efforts. Il a particulièrement apprécié les tableaux fournis p. 59, 85, 130, 161, 171 et 205, ainsi que l'index très commode et très riche qui termine l'ouvrage. Il lui est arrivé aussi de souhaiter une formulation plus accessible, mais il est vrai qu'on n'a rien sans peine, surtout quand, profane, on prétend s'initier à un domaine de la mathématique. Sur quelques points, une révision serait désirable. Outre plusieurs coquilles ou renvois erronés, il faudrait, nous semble-t-il, rectifier l'algorithme de la p. 57, clarifier les indications données p. 69-71 sur une table des structures, éliminer la contradiction qui figure p. 79 à propos d'une dérivation considérée successivement comme « à gauche » et « à droite », enfin reprendre les graphiques de la p. 147, où n'apparaît pas la structure d'emboîtement concernant les « $a...c$ » (et non les « $a...b$ », comme il est dit à tort). La bibliographie devrait préciser que le texte fondamental de Chomsky *Formal Properties of Grammars* est traduit en français sous le titre *L'analyse formelle des langues naturelles* (Paris, Gauthier-Villars et Mouton, 1968). Mais tout cela, qui n'est pas bien grave, sera corrigé dans les éditions ultérieures qu'on souhaite à cet ouvrage.

Reste une question fondamentale : en quoi l'étude des langues naturelles peut-elle bénéficier des connaissances acquises sur les langages formels ? Orfèvre en la matière, Chomsky notait il y a quelques années que le *gap* entre les deux domaines n'était pas encore comblé (Introduction à Gross et Lentin, *Notions sur les grammaires formelles*, Paris, Gauthier-Villars, 1967). Il ne semble pas que, depuis, on ait tellement progressé dans cette voie. Les exemples linguistiques, certes intéressants, que cite René Moreau, demeurent partiels et fragmentaires. La formation que se donne le linguiste en s'initiant aux langages formels nous paraît plutôt de nature à enrichir sa « culture de base » qu'à renouveler ses techniques opératoires ; ce qui ne veut pas dire, loin de là, que ce soit un effort superflu.

Xavier MIGNOT.

10. E. F. K. KOERNER (ed.). - *The Transformational-Generative Paradigm and Modern Linguistic Theory*. Amsterdam, 1975, John Benjamins B. V. (Current Issues in Linguistic Theory, vol. 1). VIII+462 pages.

Dans une série au titre étrangement chomskien, Koerner a réuni un ensemble de travaux qui, tantôt avec sérénité, tantôt avec violence, s'élèvent contre l'impérialisme de la grammaire générative-transformationnelle (ci-dessous, GGT) et attaquent les positions qu'elle a prises. Il est évidemment difficile de donner une idée d'un livre dont l'unité est d'abord négative. Mais on y trouvera des études stimulantes. Bolinger mène de fines analyses pour montrer que toute différence syntaxique en structure de surface a valeur sémantique. Paradoxalement il accepterait assez volontiers la distinction compétence-performance, à laquelle Makkai s'en prend dans l'article suivant au nom de la linguistique stratificationnelle. Ailleurs, cette distinction est mise en cause parce qu'elle cantonne dans la performance les facteurs fondamentaux relevant de la sociolinguistique et de la psycholinguistique (Derwing et P. R. Harris) ; entre ces deux disciplines, la GGT laisse du reste s'établir une antinomie, ainsi qu'entre synchronie et diachronie (Campbell). D'autre part les propositions qu'elle a faites sont loin d'être originales, tant sur le principe même des règles ordonnées (Kenstowicz) que sur leur application à la morphologie (Lipka). La morphologie générative aboutit d'ailleurs à des résultats discutables (Skousen ; Steinberg et Krohn), qui conduisent à soulever le problème de l'acquisition du langage (Hsin-I Hsieh). La GGT s'y est beaucoup intéressée, ainsi qu'à ce que le langage peut nous apprendre sur l'esprit humain. Mais elle a des conceptions inadéquates : il fallait partir d'un modèle non linguistique (von Raffler-Engel), par exemple celui de Peirce (Anttila) ou de la psychologie gestaltiste (Slagle). Après que Hymes a évoqué le climat des années cinquante, où le taxinomisme post-bloomfieldien n'avait pas l'exclusivité que lui attribuent les attaques de Chomsky, l'ouvrage se clôt par un long article d'Esa Itkonen. Discutant le statut épistémologique de la GGT, il estime qu'elle a tort de se donner comme comparable aux sciences de la nature, alors que la linguistique fait partie des sciences humaines : les premières étudient des régularités objectives, les secondes des règles intériorisées ; il ne faut donc pas, sous l'influence du positivisme, faire passer pour explicative une discipline à vocation descriptive et herméneutique.

Xavier MIGNOT.

11. Georges MOUNIN. — *Linguistique et philosophie*, Paris, Presses Universitaires de France, Collection SUP « le philosophe », 1975, 216 pages.

G. Mounin est difficile à enfermer dans les limites d'une discipline : après avoir traité de stylistique, de traduction, de linguistique, de sémiologie, ... il entame le dialogue avec les philosophes, en regroupant sous le titre « *Linguistique et Philosophie* », treize articles, extrait de livre ou comptes rendus, dont deux inédits (chap. VII et XIII). Dialogue difficile : les philosophes actuels, aux « connaissances linguistiques trop fraîches ou mal assises » (p. 8), ont « plutôt tendance à s'emparer de la linguistique à la hâte » (p. 5). Le réalisme foncier de Mounin, son refus des « coups de pouce » et des « parallélismes séduisants », assure l'unité de l'ouvrage. Il fait écho aux prises de position de Martinet sur la nécessité du respect constant des faits et des causes qui les expliquent réellement : « Par rapport à la recherche appliquée à un objet concret défini, l'élaboration théorique présente des avantages et des agréments considérables. Elle suppose, au départ, un certain type d'agilité intellectuelle, l'habitude de se mouvoir dans l'abstraction et un goût pour la chose. Mais une fois tout cela donné, elle ne nécessite qu'une connaissance assez superficielle de l'objet qui est à la base de la théorisation. On serait presque tenté de dire que moins le théoricien en sait, meilleure est sa position de départ, puisqu'il ne risque pas de voir son essor freiné par d'encombrants détails » (cf. « *Cas ou fonctions?* » dans *La linguistique*, 1972/1, 8, PUF, p. 5).

Cette longue citation illustre assez bien la démarche de G. Mounin. La cause essentielle de la difficulté à s'entendre dont témoignent linguistes et philosophes, semble provenir de la pratique philosophique : « le philosophe opère sur des réalités déjà élaborées par d'autres », ... « est amené à travailler sur des abstractions » (p. 8-9). Or, « seule la pratique de l'analyse linguistique, ... sur un nombre suffisant de cas concrets, permet réellement de réfléchir philosophiquement sur le langage » (p. 9). L'ouvrage se propose donc de mettre des lecteurs philosophes au contact de problèmes linguistiques concrets, choisis parmi ceux qui sont probablement centraux, pour prendre une vue correcte de la démarche linguistique (cf. jaquette 4). La première partie (p. 11-99) tente par toutes sortes de moyens, avec des exemples pris dans des domaines variés (théorie de l'information, sciences du droit, pratiques gestuelles des Indiens, communication animale), de donner une définition claire, univoque, du concept de *communication*, de distinguer les diverses espèces de communication, au lieu de supposer le problème résolu en disant que ce sont des « langages ». La deuxième partie

(p. 103-120) tente d'appréhender les traits spécifiques qui distinguent le langage (l'ensemble des langues naturelles) de tous les autres systèmes ou moyens de communication. La troisième partie, intitulée *Le langage et la poésie* (p. 121-146), exprime « aussi posément que possible l'insatisfaction du linguiste actuel devant le type de réflexion que continue à produire la philosophie sur le langage » (p. 121). La quatrième partie (p. 147-168), consacrée à « *La signification en linguistique* », expose la façon la plus courante d'aborder les problèmes sémantiques dans la linguistique actuelle. D'aucuns, qui considèrent que ce sujet doit et tenir compte des trois domaines définis en sémiotique (syntaxe, sémantique, pragmatique) et être traité par rapport aux différents niveaux qui sont spécifiques des langues naturelles, peuvent la trouver un peu étiquée. D'autres peuvent éprouver une certaine insatisfaction à la lecture de la cinquième partie (p. 169-190) où les rapports entre « *Langage et société* » se résument à une critique raisonnée de la seule hypothèse de Whorf ». Enfin, la sixième partie (p. 191-214), consacrée à « *L'usage esthétique du langage* », mêle un texte de 1946 prenant appui sur la vogue du solipsisme littéraire à cette époque et quelques pages inédites sur « langue, style et poésie ».

On retrouve dans l'ouvrage les qualités habituelles de G. Mounin dont une profonde honnêteté intellectuelle ; les options de l'auteur ne sont jamais dissimulées sous un style scientifique apparemment objectif. Une lecture rapide peut donner l'impression que l'A. règle leur compte à un certain nombre d'auteurs (Ricoeur, Althusser, Derrida, Chomsky, Lacan, ...) ou d'écoles (le chomskysme, le formalisme en littérature, ...), qu'il est chargé de ferrailer pour le compte du fonctionnalisme. Une lecture plus lente laisse apercevoir le linguiste toujours prêt à employer ses qualités à rapprocher et à concilier (cf. p. 121, en particulier). Si l'on ajoute une information précise, une expression transparente, on en aura assez dit pour laisser entendre le plaisir avec lequel on lira cet ouvrage clair et stimulant.

Christian BAYLON.

-
12. Finngeir HJORTH. — *Noam Chomsky, Linguistics and Philosophy*, Universitetsforlaget, Oslo 1974 (ISBN 82 00 01368 5). (180 pp.).

Cet ouvrage se veut être une évaluation à la fois des concepts de la grammaire générative transformationnelle dans la mesure où ils intéressent la philosophie, et de l'idée que s'en fait Chomsky

lui-même. La conclusion de l'auteur est largement négative sur les deux plans.

Le second point, sur lequel nous reviendrons, n'est traité que dans la sixième et dernière partie du livre ; disons tout de suite à son propos qu'il ne peut que souffrir des insuffisances de ce qui précède, des cinq premières parties qui ne sont à mon avis qu'une déformation systématique des vues de Chomsky. Prenons au hasard quelques exemples typiques.

Page 42, l'auteur amalgame le caractère nécessairement infini du nombre des phrases dans une langue donnée, et le fait, lié, qu'il n'existe aucune phrase de cette langue dont on puisse dire que c'est la plus longue possible, pour écrire : « en principe, les phrases peuvent avoir une longueur infinie, même si toutes les phrases existantes n'ont qu'une longueur finie ».

Page 45, on peut lire : « il est important de remarquer que si une dérivation doit aboutir à une phrase, nous avons alors normalement besoin de connaître à l'avance *quelle phrase nous voulons produire* » (souligné par l'auteur). Il est clair ici que la distinction compétence/performance n'est pas comprise car une dérivation ne peut être 'produite' qu'en appliquant une GGT, c'est-à-dire un modèle de compétence ; il faudrait donc distinguer entre 1) la génération de phrases au sens de Chomsky, 2) la production d'énoncés réels, et enfin 3) l'activité du linguiste qui va effectuer une dérivation pour expliciter la structure sous-jacente à une phrase donnée. Tout autre chose serait de critiquer la distinction compétence/performance en en indiquant ses limites ou ses contradictions.

Deux pages plus loin, on apprend qu'il doit être bien difficile de « transformer NP (Noun Phrase), puisqu'il y en a des millions » (p. 47). Un observateur simplement impartial doit se demander où Chomsky a bien pu proposer de transformer des catégories. L'explication relève évidemment de ce que l'auteur entend par 'transformation' ; on trouve comme définition de cette notion, p. 53 : « une règle transformationnelle produit ou décrit une phrase par rapport à une autre phrase » ; tout étant dans tout, et réciproquement, on ne s'étonnera pas de lire page 51 que « l'on ne voit en aucune façon pourquoi les règles qui décrivent les soi-disant transformations ne s'appellent pas 'règles de structure de constituant' ».

On retrouve la même technique d'amalgame en ce qui concerne créativité dans les règles et créativité hors des règles à la p. 129 : « Personnellement, je n'arrive pas à comprendre l'association entre règles récursives et créativité. Il semble que la créativité qui change les règles ne puisse pas toujours être décrite au moyen de règles récursives » ; que seule la créativité *dans* les règles relève de la

récurtivité, cela semble évident. N'aurait-il pas été plus intéressant de se demander s'il n'existait pas des mécanismes (qu'on pourrait peut-être exprimer sous forme de méta-règles, où règles universelles relevant de la théorie linguistique, et non plus des grammaires des langues particulières) qui détermineraient, au moins partiellement, les changements de règles?

L'étonnant parti pris de l'auteur contre Chomsky se retrouve aussi au niveau de faits linguistiques discutés, comme par exemple lorsque l'auteur prétend que dans « Learning that John had won the race surprised him » (le fait d'apprendre que Jean avait gagné la course l'étonna), *him* pourrait renvoyer à la même personne que *John*! (p. 130). Tout s'explique à nouveau cinq pages plus loin : « son (c'est-à-dire : celle de Chomsky) étude de l'anglais est tout à fait superficielle et essentiellement circonscrite à son propre idiolecte »!

Dans les dernières pages du livre, l'auteur discute enfin de la position de Chomsky par rapport à la philosophie, mais simplement pour nous dire que ce dernier se réclame du rationalisme, sans avoir fait la preuve qu'il y a un lien nécessaire entre empirisme et structuralisme d'une part, et GGT et rationalisme d'autre part. Il est tout aussi trivial de noter le fait qu'étant donné que Chomsky ne s'est intéressé à la philosophie qu'à partir de 1964 (pour autant que ses écrits traduisent directement les intérêts), il existait auparavant un 'jeune Chomsky' non philosophe, le 'Chomsky mûr' n'apparaissant qu'ultérieurement (on notera cependant la coïncidence entre la découverte par Chomsky de son rationalisme, et son intérêt pour les universaux du langage).

On le voit, la critique des idées philosophiques de Chomsky n'est pas très originale ; si les contradictions sont effectivement assez nombreuses, et son style, assurément pas toujours un modèle de clarté, il est dommage que la critique qu'en fait Hiorth repose sur une méconnaissance de la linguistique au moins aussi importante que celle de Chomsky pour la philosophie professionnelle...

G. REBUSCHI.

-
13. Bernard D. DEN OUDEN. — *Language and Creativity. An Interdisciplinary Essay in Chomskyan Humanism*. Lisse (Netherlands), 1975, The Peter de Ridder Press. 107 pages.

Les cinq chapitres de cet essai exposent comment Chomsky se situe dans la tradition philosophico-linguistique de l'Occident. Au moins par son inspiration, l'innéisme platonicien et cartésien

se marie assez bien avec l'hypothèse d'un mécanisme grammatical que l'homme posséderait de naissance. Le langage a donc bien un fondement universel, ce que pensaient déjà les grammairiens de Port-Royal, mais Chomsky le situe dans la *créativité*, c'est-à-dire dans la productivité sans limite de la grammaire, et non dans la raison. Cette notion de créativité le met encore de plain-pied avec les philosophes et les linguistes allemands de l'époque romantique, bien qu'il n'insiste pas comme eux sur l'originalité irréductible de chaque langue. Son attitude l'oppose à l'antimentalisme illustré de nos jours par Bloomfield et Skinner, mais elle présente des affinités frappantes avec les positions de divers penseurs contemporains, en particulier Lorenz et Lacan. L'auteur conclut par un véritable hymne à la créativité, qu'entravent selon lui nos habitudes universitaires, ancrées dans la polémique et la recherche de vérités aussi parcellaires que figées.

De cet ouvrage très clair, l'appareil technique de la linguistique générative est à peu près absent, ce qui facilite la lecture par le débutant ou le profane, mais ne le met pas à même de juger du bien-fondé des thèses défendues. Or il nous semble que la position de Chomsky est présentée sans assez de nuances et avec beaucoup d'optimisme. Il y a une grande différence entre la conception primitive, où Chomsky cherche simplement à caractériser la syntaxe par un modèle mathématique dont les propriétés formelles décriraient la compétence grammaticale humaine, et celle de *Language and Mind*, où il ambitionne d'élaborer un modèle psycholinguistique. De toute façon, cette recherche multiforme, passionnée autant que passionnante, est encore loin de ses objectifs. Elle ne trouvera aucun secours dans une insistance trop appuyée sur les connotations métaphysiques du mot *créativité*.

Xavier MIGNOT.

-
14. Ian ROBINSON. — *The New Grammarians' Funeral. A critique of Noam Chomsky's linguistics*. Cambridge, 1975, Cambridge University Press. xiv + 189 pages.

Une discipline, scientifique ou non, doit reposer sur des notions qui ont un sens (*make sense*) non pas seulement pour les spécialistes, mais aussi pour tout homme raisonnable. C'est sur ce principe que s'appuie I. R. pour tenter un procès à la linguistique contemporaine. Avant Chomsky, elle se donnait déjà comme « la science du langage », mais elle n'avait pas les moyens de ses ambitions, comme Chomsky lui-même l'a justement montré. Malheu-

reusement la réforme chomskienne n'a pas remédié à ce défaut : I. R. marque très fortement les limites de la grammaire générative transformationnelle, qui est tout au plus, selon lui, une description adéquate de la syntaxe. Chomsky a tenu d'étranges propos dans trois domaines : sur le processus d'acquisition du langage (*Acquisition Device*), sur la langue considérée comme un code, sur les universaux d'ordre grammatical et phonétique. Dans le domaine du sens, qui est central, mêmes défaillances : les universaux sémantiques n'ont pas de consistance, le recours à la logique extra-linguistique ne résout aucun problème et la définition du sens à partir de la référence se révèle impossible ; d'ailleurs les mots n'ont pas de sens, seulement des emplois. L'idée même d'un métalangage linguistique est dépourvue de signification. Dans ces conditions, il n'est pas étonnant que Chomsky se soit mépris sur les positions de Wittgenstein. Vient alors l'heure du bilan : la linguistique de notre temps a tort de vouloir expliquer le langage autrement que par lui-même. Telle qu'elle est conçue par les spécialistes patentés, elle n'est pas recevable et doit être remplacée.

A mesure qu'on avance dans le livre, Chomsky se voit ainsi attribuer de plus en plus de défaillances. Le désaccord — ou le malentendu — atteint une telle profondeur que l'intérêt fléchit nettement. Le lecteur non prévenu, celui qui, sans croire que l'apport de Chomsky équivalait à une révolution copernicienne, a tiré profit de ses travaux, finit par se sentir une âme d'avocat devant un réquisitoire aussi constant. En nous permettant le langage imagé qu'affectionne I. R., disons qu'un des procédés fréquemment employés consiste à refuser à l'adversaire le port de la cuirasse quand il combat, mais à le lui imposer quand il nage. Ainsi I. R. reproche à Chomsky de se servir du langage lui-même pour construire une science du langage ; mais c'est alors, et non pas bien plus tard, qu'il fallait introduire la notion de métalangage, fût-ce pour la critiquer.

Les derniers chapitres donnent d'ailleurs la clé de ce comportement. L'auteur et son adversaire ont de la linguistique des conceptions entièrement incompatibles. Pour I. R., la linguistique ne saurait à aucun degré être une science : elle est essentiellement incapable d'élaborer des hypothèses, partant d'avoir valeur explicative (et non pas seulement descriptive). Son objet étant le tout du langage (*the whole of language*) et le langage lui-même s'identifiant au sens (*meaning*), accessible seulement à l'usager de ce langage, elle doit être conçue comme une discipline auto-réflexive, avec une dimension métaphysique (p. 170-172), voisine de la philosophie et de la critique littéraire (p. 174 et 183). Et puisque l'usage suprême du langage s'incarne dans la poésie (écrite!), la linguistique doit lui consacrer en priorité ses efforts.

Que dire de cette conception, après tout défendable, sinon qu'elle n'est pas partagée par la majorité des linguistes et qu'elle les cantonnerait dans le rôle subordonné qui était traditionnellement celui du grammairien par rapport au rhéteur, ou au critique littéraire? Il reste que M. Robinson est un esprit cultivé, spirituel, bien informé et que son livre pose des questions fondamentales. La méfiance à l'égard de l'esprit de système est salubre, quand elle ne devient pas elle-même systématique. Aux yeux du recenseur, le système de Chomsky présente sur ses concurrents l'immense avantage d'être faux, c'est-à-dire de révéler sans ambiguïté ses insuffisances; or, comme l'a rappelé Hjelmslev, *cilius veritas ex errore quam ex confusione nascitur*. Qu'il y ait parfois des variations ou des imprudences dans les nombreux écrits de Chomsky, c'est évident. Du moins sont-elles aisément repérables. La conception que défend M. Robinson, plus extensive à certains égards, n'a ni les mêmes faiblesses, ni les mêmes mérites.

Xavier MIGNOT.

-
15. André MARTINET. — *Évolution des langues et reconstruction*. Paris, 1975, Presses Universitaires de France. 264 pages.

On trouvera dans ce recueil une vingtaine de chapitres qui, presque tous, reproduisent des travaux publiés ailleurs, mais parfois difficiles à trouver. Il faut se féliciter de ce regroupement : A. M. y donne un large échantillon de son activité de diachronicien, dans la tradition qu'avait magistralement définie son *Économie des changements phonétiques*. Car il reste d'abord un phonologue. Mais si dès la première page il s'en prend aux extrapolations approximatives auxquelles donne lieu l'application inconsidérée des méthodes et des concepts phonologiques hors de leur champ originel, il n'en tire pas prétexte pour se confiner dans l'étude des unités phoniques. Fidèle à ses principes, il montre comment les divers éléments d'un système linguistique sont solidaires, de sorte que l'explication d'un changement portant sur un point doit être cherchée ailleurs dans le système. Mais son structuralisme ne se veut pas dogmatique : il faut avancer les hypothèses avec prudence, tenir compte de toutes les données et savoir recourir aux explications « externes » en faisant leur place à la géographie linguistique, à l'histoire, à la sociologie. Du point de vue méthodologique, il n'y a peut-être rien d'absolument nouveau dans ce livre ; mais la mise en œuvre des principes précédemment définis établit leur fécondité d'une manière décisive.

Les quatre rubriques entre lesquelles sont répartis les chapitres font déjà apparaître, par leur titre et leur longueur relative, le dosage entre les divers centres d'intérêt : « Problèmes généraux » (p. 5-80), « Études indo-européennes » (p. 81-193), « Études romanes » (p. 195-231), « Études sémitiques » (p. 233-261). Quantitativement, c'est la reconstruction qui se taille la part du lion, avec les seconde et quatrième rubriques ; on trouvera en particulier les principales études où A. M., s'avancant dans une voie ouverte jadis par Saussure, présente sa propre théorie des laryngales. Cependant ses travaux de dialectologie lui permettent non seulement de disserter avec pertinence sur le domaine franco-provençal, mais surtout d'enrichir l'activité théorisante du linguiste « de cabinet » grâce à une expérience acquise sur le terrain.

Voici quelques remarques de détail. Il faut corriger des lapsus bénins (p. 36, lire : « voyelle d'arrière *rétractée* » ; p. 151, lire : « thèmes à consonnes continues » ; p. 199, lire : « *brève* dans le second »). On tombera d'accord sur la constatation faite p. 218 à propos des finales latines : leur rôle fonctionnel s'amoindrisait. Ajoutons que le phénomène a dû commencer très tôt, comme le montre la multiplication préhistorique des homonymies désinentielles et des neutralisations portant sur les voyelles finales. Mais doit-on attribuer à « l'accroissement de la complexité de la société romaine » la décadence du système casuel et le recours aux prépositions ? Il y a là une de ces hypothèses faciles autant qu'indémontrables qui généralement répugnent à Martinet. Elle fait bon marché de l'autonomie dont disposent les systèmes linguistiques et sous-entend, bien à tort, que la grammaire de type indo-européen convenait seulement à des sociétés « primitives ».

Xavier MIGNOT.

16. André MARTINET. — *Évolution des langues et reconstruction*, Paris (Presses Universitaires de France), 1975, pp. 264, 21 × 13,5 cm.

Dans ce recueil, qui est examiné ailleurs (n° 15) dans son ensemble, deux études concernent spécialement le sémitique. La première qui porte sur le système consonantique a été publiée dans le *BSL* en 1953. En fait, sous forme de remarques destinées à compléter, nuancer et, sur un point au moins, rectifier des vues que venait d'exprimer J. Cantineau (*Semitica* IV, 1951-1952, p. 79-94), elle reprenait et développait une esquisse à grands traits présentées oralement au *GLECS* en 1946. Vieille donc de plus d'un quart de siècle, il est remarquable qu'elle garde aujourd'hui encore

toute son actualité et son profond intérêt. Le tableau qu'elle fournit d'un système reconstruit, et dont certains aspects d'ailleurs, comme le caractère vraisemblablement glottal de l'« emphase » proto-sémitique ou le caractère latéral des phonèmes représentés par le *š* hébreu ou le *ḡ* arabe, avaient été aperçus antérieurement, demeure en grande partie original et éclairant sur différents points. On peut citer en particulier la restitution d'un ordre de « dorsales antérieures » pour les consonnes considérées traditionnellement comme des interdentes et que J. Cantineau définissait comme des apicales à pointe basse. Le sort de cette triade dans les langues historiques est divers, et de façon assez déconcertante. Dans une partie du domaine, la sourde s'est confondue avec un autre phonème proto-sémitique noté **s*₁ par A. Martinet (traditionnellement **š*), alors que la sonore et l'emphatique se confondent respectivement en *z* et *ṣ* avec d'autres consonnes représentées dans les langues historiques par *z* et *ṣ/ḥ*. En éthiopien classique, les trois consonnes deviennent toutes des sifflantes, tandis qu'en araméen elles se confondent avec les occlusives dentales. Seuls l'arabe et le sudarabique conservent un ordre distinct avec une réalisation interdendale (au moins pour l'arabe), réalisation qu'on suppose de ce fait avoir été « originelle ». En fait, A. Martinet, le fait remarquer à juste titre, « le passage d'une fricative interdendale relâchée à une sifflante tendue est un phénomène bien mal attesté, en dehors des cas d'imitation imparfaite d'un phénomène étranger » (p. 257). Il est vrai que de nombreux arabisants continuent à laisser entendre que des interdentes anciennes ont abouti à des sifflantes dans des dialectes orientaux. Mais il ne s'agit en réalité que d'un de ces cas d'imitation imparfaite envisagée par A. Martinet. En effet dans les dialectes en question, les mots dans lesquels les interdentes anciennes sont représentées par des sifflantes sont, pour l'essentiel, des emprunts, souvent littéraires ou savants, à la langue classique. L'aboutissement normal d'une spirante interdendale ancienne est l'occlusive dentale correspondante. Ainsi coexistent par exemple chez des Chrétiens arabophones les formes *talāla* « trois » et *salūs* « trinité » relevant toutes deux de la racine dont la forme ancienne est *lṭl*. L'hypothèse d'André Martinet, posant des palatales pour cet ordre en proto-sémitique, reste jusqu'ici celle qui fournit l'explication la plus cohérente de l'ensemble des évolutions.

Sur d'autres points, A. Martinet dépasse les résultats atteints par la simple comparaison des faits attestés par une reconstruction structurale. C'est ainsi que les sifflantes des langues historiques sont rapportées à un ordre d'affriquées hypothétique. De même l'ancienne latérale non emphatique, attestée seulement comme une sibilante, est restituée sous forme d'une mi-occlusive *lʷ*. Il est bien évident que de telles reconstructions peuvent paraître purement

théoriques, dans la mesure où la comparaison ne les impose pas. Mais l'objet ultime de la reconstruction réside-t-il exclusivement dans l'établissement de formes à astérisques? La démarche d'André Martinet tente, au-delà de ces formes, d'éclairer la dynamique de l'évolution elle-même. Et c'est là que réside son incontestable importance.

La deuxième étude (parue dans le *BSL* en 1959) concerne un phénomène d'évolution propre à l'arabe : la palatalisation « spontanée » du *g*, phénomène qu'A. Martinet tente d'insérer aussi dans une dynamique structurale. Les divers stades qu'il reconstruit montrent la connexion des changements affectant des parties diverses du système. En somme *g* aurait avancé vers *ǧ/ž* en même temps que l'ancien *qāf* devenu sonore se déplaçait vers *g*, les deux phonèmes se maintenant ainsi distincts. Le phénomène se serait donc réalisé dans les dialectes de nomades, puisque c'est dans ces dialectes que l'ancien *qāf* (= *k'*) est représenté par *g*. De là, la nouvelle forme palatalisée de l'ancien *g* se serait propagée dans la plupart des dialectes de citadins, à l'exception de ceux de Basse-Égypte et d'Aden. L'explication a pour elle l'économie et l'élégance. Mais surtout elle rend inutile le recours à une hypothèse que tout par ailleurs vient contredire : celle qui, pour expliquer l'extension du phénomène, l'attribuait à une sorte de koinè originelle, fondant tous les dialectes, et influencée elle-même par un substrat inconnu (Voir sur cette hypothétique koinè, les vues exprimées dans *Arabica*, 1962, p. 119-144 et que des études ultérieures : M. Rodinson dans *Mélanges Marcel Cohen*, 1970, p. 298-319, H. Blanc dans *Proceedings of the International Conference on Semitic Studies*, 1965, p. 7-32, sont venues confirmer).

Comme illustration de l'approche fonctionnaliste de la diachronie qui est celle d'André Martinet, les deux études sémitiques contenues dans l'ouvrage sont parfaitement claires et convaincantes.

David COHEN.

17. André MARTINET. — *Studies in functional syntax, Études de syntaxe fonctionnelle*, Wilhelm Fink Verlag, München, 1975, 276 pages.

On sait la place restreinte faite à la syntaxe dans le fonctionnalisme de Martinet jusqu'au moment où il a fallu relever le défi venu d'outre-Atlantique. Dans une interview accordée au journal *Le Monde*, A. Martinet lui-même déclarait, il y a quelques années : « J'espère pouvoir au cours de l'année prochaine, mettre en chantier, et peut-être rédiger, un livre sur la syntaxe générale.

Ce qu'on trouve, à ce sujet, dans mes ouvrages antérieurs, est très schématique et demande à être regroupé et élaboré. La syntaxe me semble le domaine à partir duquel on peut, actuellement, poser le plus fructueusement les problèmes fondamentaux de la linguistique ». De fait, dans les *Éléments de linguistique générale*, la syntaxe proprement dite était réduite à une classification des monèmes suivant leur comportement fonctionnel dans un contexte donné (chap. 4, § V) et à une brève exposition de l'expansion (chap. 4, § III). Par référence aux hypothèses de Fillmore, relatives à un système universel de cas, auxquelles Martinet s'oppose, l'A. tentait d'approfondir la notion de fonction, dans un article intitulé « *Cas ou fonctions?* », paru dans *La linguistique*, PUF, 1972/1, 8, p. 5-24. Il y esquissait différents types de classification des fonctions. La façon dont s'analyse l'expérience différant d'une communauté linguistique à une autre, le système des fonctions diffère d'une langue à l'autre. Sur un plan général, on pourra distinguer entre fonctions primaires, impliquant relation au prédicat, et fonctions secondaires. On peut classer les fonctions sur la base de la forme qu'elles assument et sur celle du conditionnement de leur emploi, notamment dans le cadre de la notion de valence. Le degré de participation à l'action pourrait également entrer en ligne de compte. Mais l'A. ajoutait (p. 24) que, dans cet effort de classement, il se proposait « uniquement d'indiquer de quelles façons on peut essayer d'établir un peu d'ordre dans le fouillis des fonctions qui se présentent à celui qui cherche à dégager les traits d'une structure syntaxique ». La syntaxe fonctionnelle ne se présentait pas comme un système achevé.

Le présent recueil de Martinet (envers qui l'auteur de ces lignes reconnaît volontiers sa dette intellectuelle) traite moins de syntaxe, au sens étroit et précis du terme, que de l'analyse et du classement des unités significatives et de la présentation des classes de monèmes, de leurs variations formelles et de leurs relations dans la chaîne. Il ne fait que regrouper, sous une forme pratique, en quatre sections — la linguistique fonctionnelle (p. 9-81), la place de la syntaxe dans la grammaire (p. 82-160), terminologie (p. 161-215), quelques problèmes de syntaxe (p. 216-259) — des articles écrits entre 1956 et 1973. Ces derniers sont censés jalonner la progression vers une théorie de la syntaxe conçue comme un chapitre strictement limité encore qu'essentiel de la description des langues. S'ils se rapprochent, par instants, des buts que l'A. se propose, ils ne constituent pas encore la grande réponse européenne au formalisme américain, cette architecture cohérente et complète d'une syntaxe fonctionnelle que l'on est en droit

d'attendre de ce grand linguiste, l'égal pour le moins de Jakobson et de Chomsky, qu'est A. Martinet.

Christian BAYLON.

18. P. H. MATTHEWS. — *Morphology. An Introduction to the Theory of Wordstructure* (Cambridge Textbooks in Linguistics), Cambridge (University Press) 1974, 243 p.

Les orientations de la linguistique contemporaine (cf. le primat de la syntaxe et la subordination de la morphologie à la phonologie chez les générativistes) expliquent le faible intérêt porté actuellement à la morphologie, à laquelle peu d'ouvrages théoriques ont été consacrés au cours des dernières décennies. Le livre de P. H. Matthews, qui constitue en fait la première introduction moderne à cette section de la grammaire, n'en mérite que plus d'attention.

La démarche de l'auteur et la richesse du contenu rendent malaisée la mise en évidence de ses qualités dans les quelques lignes d'un compte rendu. L'auteur, en effet, n'entend pas le terme morphologie en son sens le plus étroit et il aborde non seulement les problèmes posés par l'étude d'un paradigme, mais aussi ceux que soulèvent dérivation et composition. En outre, il examine les rapports de la morphologie avec les autres secteurs du langage, cf. les chapitres IX, X et XI, *Inflectional morphology and syntax*, *Syntax and lexicon*, *Morphology and phonology*. Enfin, sans cacher ses sympathies (il est apparemment plus structuraliste que générativiste, bien que son approche rappelle souvent celle de la phonologie générative), il essaie de guider avec honnêteté le lecteur à travers les diverses doctrines contemporaines. Tout au long de l'ouvrage on appréciera tant sa précision dans la terminologie utilisée et dans la définition des éléments sur lesquels il opère (cf. le chapitre II : *Word* [le mot grammatical], *Word-form* [le mot phonologique] and *Lexem*), que sa volonté de n'éluder aucune des difficultés que peut faire surgir tel type d'analyse. Les exemples choisis, fréquemment traités de façon approfondie, sont empruntés à l'anglais certes, mais aussi souvent au turc, au grec, au latin et au français.

Chaque chapitre est suivi d'une précieuse bibliographie. A propos des rapports synchroniques entre les mots savants et les autres (*mère/maternel*, *moine/monacal*) en français, on ajoutera, p. 57 sq., l'article récent de S. A. Shane, *Sur le degré d'abstraction de la phonologie du français*, *Langages* 32, déc. 1973, p. 27-38 ; et

l'étude des relations entre la syntaxe et la composition appelle la mention, p. 195, d'E. Benveniste, *Fondements syntaxiques de la composition nominale*, BSL 62/1 (1967), p. 15-31 (= *Problèmes de linguistique générale* II, Paris 1974, p. 145-162).

Nous sommes en présence d'un livre excellent, d'une écriture claire, sans abstraction inutile, quelquefois ironique, notamment à l'égard des générativistes, dont le succès semble agacer l'auteur et qui selon lui soulèvent plus de problèmes qu'ils n'en résolvent. Mais cette ironie n'est pas celle du passéiste qui condamne sans connaître (cf. le dernier chapitre *Morphology in grammar generative*). Un travail indispensable, voire fondamental, que ne pourra ignorer aucun de ceux qu'intéresse la morphologie d'une langue.

Claude BRIKHE.

19. Roman JAKOBSON. — *Form und Sinn*. München, 1974, Wilhelm Fink Verlag. 177 pages.

Ce recueil en allemand contient quatorze articles, dont cinq en version originale, les autres étant traduits de l'anglais. De ces études, aucune n'est inédite. Toutes ont déjà été reproduites dans le second volume des *Selected Writings*, paru chez Mouton en 1971, et on en trouvera cinq dans les deux recueils en français qui ont pour titre *Essais de linguistique générale* (Paris, 1963 et 1973, éd. de Minuit). Le seul texte original de *Form und Sinn* est une très courte postface, où Jakobson évoque les influences qu'il a subies, en particulier celles de Husserl, de Novalis et des formalistes russes.

Xavier MIGNOT.

20. E. A. NIDA. — *Exploring semantic structures*, Wilhelm Fink Verlag, München, 1975, 212 pages.

La traduction n'est pas seulement une technique : c'est une pratique globale qui pose tous les problèmes de la linguistique, théorique et appliquée, comme l'a clairement montré G. Mounin dans ses *Problèmes théoriques de la traduction*, Gallimard, 1963. C'était aussi la leçon des articles d'E. Nida, que les éditeurs de Fink Verlag ont eu l'excellente idée de réunir dans le présent volume. Ils en constituent la seconde partie : les chapitres 6-13

reprennent huit articles écrits et publiés durant une période de vingt-cinq ans, entre 1945 et 1971. Ils ont déjà fait l'objet de comptes rendus ; on peut, par exemple, consulter Mounin, *ibid.*, p. 61-68 et *Clefs pour la sémantique*, Seghers, 1972, p. 200-201. La confrontation de cette série d'articles permet de constater une attitude identique devant des problèmes variés et de suivre l'évolution des conceptions de l'auteur. L'importance directe d'une base ethnologique correcte pour le traducteur est soulignée plusieurs fois : l'anthropologie peut résoudre l'apparente impossibilité de passer sans déformation excessive d'un système linguistique à l'autre. Le chap. 8 (p. 102-116), publié, pour la première fois, en 1951, présente un « système de description des éléments sémantiques » fondé sur la notion de *situation* considérée comme signification de l'énoncé, que l'A. a lui-même abandonné depuis.

« La traduction consiste à reproduire dans la langue réceptrice le message de la langue source au moyen de l'équivalent le plus proche et le plus naturel, d'abord en ce qui concerne le sens, ensuite en ce qui concerne le style » écrit Nida dans *La traduction : théorie et méthodes*, Londres, Alliance biblique universelle, 1971, p. 11. Le sens d'un texte comprend, non seulement la signification des termes, mais aussi toute sa structure sémantique. L'auteur cherche donc, par des démarches successives, à retrouver la signification des unités (analyse componentielle) et la signification des structures (analyse des relations). La première partie inédite (p. 7-65), qui se fonde sur les recherches sémantiques les plus récentes, comprend cinq chapitres consacrés à la définition et à la détermination du sens. Nida distingue sens (défini en termes de traits distinctifs) et référence, les sens affectif et cognitif, lexical et grammatical ; il passe en revue les diverses approches du sens, les diverses analyses du discours, la combinatoire sémantique et les relations sémantiques entre phases, utilisant la grammaire des cas et la logique des propositions. Il finit par adopter les postulats de la grammaire générative transformationnelle. Traduire le sens demande une analyse régressive au-delà des structures de surface jusqu'aux structures sémantiques et à leurs différentes composantes. « L'analyse sémantique du discours doit procéder par étapes, de la structure profonde au sens total ... trois niveaux : profond, syntagmatique, et thématique » (p. 65). Des notes abondantes, une bibliographie comprenant plus de 250 titres, un index complètent utilement ce recueil qui contient à la fois, selon l'optique du lecteur qui en réorganise la matière, soit un bilan didactique des recherches sémantiques, soit une synthèse des travaux portant sur lexicologie et traduction.

Christian BAYLON.

21. F. R. PALMER. — *Semantics, a New Outline*, Cambridge University Press, Cambridge 1976, VIII+164 pages, ISBN 0 521 09999 4.

En l'espace de deux ans, les linguistes d'outre-Manche nous ont présenté deux introductions à la sémantique : l'une, de G. Leech, a fait l'objet d'un compte rendu dans le précédent Bulletin. C'était un ouvrage assez dense de près de 400 pages. Celui qui nous concerne aujourd'hui a à la fois les qualités et les défauts d'un ouvrage beaucoup plus court : il est clair, mais parfois jusqu'à la simplification ; il est résolument 'pédagogique', mais parfois jusqu'à apporter plus de réponses que de questions.

La première moitié du livre nous introduit aux concepts de base de la sémantique linguistique, avec de bons exemples sur les différents 'types de sens' (dénotation, connotation, questions de référence, etc.), mais reste essentiellement axée sur le mot. Les relations de synonymie, polysémie et homonymie, compatibilité, etc., sont de même clairement présentées, après un chapitre consacré à l'exposition de différents points de vue linguistiques, celui de Malinowski-Firth, c'est-à-dire de l'école anglaise, y étant beaucoup mieux défendu que celui du behaviourisme ou des relativistes (hypothèse Sapir-Whorf).

Mais dès que l'on arrive à des questions plus contemporaines (plus à la mode?), on est déçu : seules 12 pages sont consacrées en tant que telles à la sémantique de la phrase, et l'on est surtout frappé par les conclusions très négatives auxquelles aboutit l'auteur à propos de la plus grande majorité des hypothèses formulées aujourd'hui : seul le calcul des prédicats trouve grâce à ses yeux, tandis qu'il expédie en quelques pages analyse componentielle, sémantique générative et sémantique interprétative (qu'il renvoie dos à dos), actes de discours, grammaire des cas, perspective fonctionnelle de la nouvelle École de Prague (par exemple, pour F. R. Palmer, la topicalisation ne serait que 'la sémantique du sujet') — p. 144 — mais l'on en dit pas plus), considérations sur la présupposition (on notera à propos de cette dernière question une réfutation étonnante de l'intérêt qu'on pourrait accorder aux présuppositions, réfutation fondée sur le fait qu'un énoncé peut présupposer quelque chose que son locuteur peut simplement feindre de prendre pour vrai — pp. 146-148).

Cette attitude de critique négative systématique à l'égard des travaux contemporains repose sur des argumentations qui peuvent parfois sembler fallacieuses. Ainsi, lorsque l'auteur explique que l'analyse componentielle de la proportion aller/venir//emporter/apporter ne peut mener à rien d'intéressant, sous prétexte que, certaines langues ne faisant pas de telles distinctions, les deux

sèmes servant à opposer ces quatre mots ne peuvent pas être universels. C'est aller trop vite en besogne, car 'venir' et 'apporter', comme 'aller' et 'emporter', incorporent des déictiques de lieu liés aux trois personnes, et ce sont bien là des catégories universelles : l'analyse componentielle ne peut se faire en isolant arbitrairement quelques mots ; et la question de savoir s'il existe un ensemble fini de sèmes servant à décrire la sémantique des langues naturelles n'est finalement même pas posée.

Le même type de raisonnement discutable est appliqué à la théorie interprétative de Katz et Fodor : car s'il est vrai qu'une simple 'addition' des sèmes composant les morphèmes d'une structure 'profonde' ou 'superficielle' est insuffisante, il faut se demander pourquoi la prise en compte des fonctions grammaticales n'est pas incorporée à la description de cette théorie, ou si l'on ne pourrait pas les remplacer par des 'cas sémantiques', comme l'a laissé entendre Chomsky.

La conclusion de l'ouvrage est très significative de l'attitude de F. R. Palmer : 'La sémantique n'est pas une discipline unique, bien intégrée', et le travail du sémanticien devrait surtout être 'une tentative de relier le monde extérieur au langage'. C'est un choix. Malheureusement, l'ouvrage n'a pas vraiment réussi à faire avancer la discussion.

Georges REBUSCHI.

22. Thomas A. SEBEOK (ed.). — *The Tell-Tale Sign. A Survey of Semiotics*. Lisse (Netherlands), 1975, The Peter de Ridder Press. 119 pages.

T. A. Sebeok a réuni dans ce volume une série d'articles qui avaient paru en 1973 dans *The Times Literary Supplement* ; plusieurs ont été aussi imprimés à part chez le même éditeur. L'intérêt de ces articles (tous en anglais), est que, destinés en principe, non à des spécialistes, mais « à un public aussi large que possible », ils obligent les auteurs à un effort de mise au point dans un cadre limité. De cette science *in statu nascendi* qu'est la sémiologie (en anglais, *semiotics*, d'où aussi « sémiotique » en français), on trouve des conceptions assez différentes. Nombre de sémiologues ayant le souci de ne pas limiter au départ le champ de la discipline, il en résulte souvent des définitions extensives. On songe alors à la question soulevée par Mounin dans son *Introduction à la sémiologie* (mais ce livre, pourtant cité avec éloge p. 41 par Tullio de Mauro, est bizarrement absent de la bibliographie) : si la sémiologie,

en tant que science des signes, prend ce dernier terme dans toutes les acceptions reçues, si, par exemple, elle doit englober la sémiologie médicale, en quoi se distinguera-t-elle de la science en général, qui utilise les phénomènes perceptibles comme moyen d'accès au réel?

A cette question, bien des sémiologues répondraient que la sémiologie a pour objet la culture (notion qui elle-même demande à être définie et qui l'est généralement par référence à celle de système conventionnel). Telle est dans le présent ouvrage la position de Umberto Eco (« Looking for a Logic of Culture »), de Sebeok lui-même, mais aussi celle de Ju. M. Lotman et autres sémiologues soviétiques qui notent, dans leur article riche et rigoureux (« Theses on the Semiotic Study of Cultures, as Applied to Slavic Texts ») que la recherche scientifique elle-même appartient au domaine de la sémiologie. Quant à Damisch (« Semiotics and Iconography »), il montre comment l'iconographie, qui ne s'est jamais bornée à l'étude de la dénotation, demande à être perfectionnée par des recours à la psychanalyse et à la linguistique.

Un autre problème fondamental est en effet celui du lien avec la linguistique. Étudié par Tullio de Mauro (« The Link with Linguistics »), il apparaît particulièrement chez Ullmann, dont l'article (« Natural and Conventional Signs ») reste dans le droit fil de Saussure. L. Jonathan Cohen (« Spoken and Unspoken Meanings ») prend l'analyse dite sémique ou componentielle comme modèle de la sémantique sémiologique. Pour Julia Kristeva (« The System and the Speaking Subject »), c'est le sujet parlant qui occupe une place centrale en sémiologie : notion typiquement linguistique, même si selon elle il faut rejeter l'*ego* transcendantal des générativistes et déboucher sur une praxis créatrice. Du reste, à l'école française et à Barthes en particulier, Sebeok (« Zoosemiotics : At the Intersection of Nature and Culture ») reproche leur anthropocentrisme : ils font de la sémiologie une partie de la linguistique, et non l'inverse ; c'est naturellement une position intenable pour qui s'adonne à l'étude des systèmes de communication chez les animaux. Pourtant Todorov (« Literature and Semiotics ») prend ses distances à l'égard de la linguistique : l'objet premier, le texte, peut être commun à elle et à la sémiologie, mais non la démarche. D'ailleurs la sémiologie n'est pas une science particulière, c'est un principe méthodologique s'appliquant à diverses disciplines. Sur ce point essentiel, Todorov rejoint Eco et sans doute les autres auteurs tomberaient-ils d'accord.

Xavier MIGNOT.

23. *Biuletyn Fonograficzny* (*Bulletin phonographique*), XIV, 1973, 124 p.

Le tome XIV de cette revue paraissant à Poznań (Pologne) comporte les articles suivants : J. Ehrlich, *Dispersion of Potentially Distinctive Features in Contemporary Polish*, J. T. Kania, *Die stimmlose Sprache im Lichte der strukturellen Phonetik*, J. Bańczewski et W. Kołwzan, *Typy informacji i ich rol' v informacionnoj modeli jazyka* (*Types d'information et leur rôle dans le modèle informatif de la langue*), S. Awedykowa, *Versuch einer konfrontativen phonetisch-phonologischen Zusammenstellung der polnischen und norwegischen Sprache*, A. Bartoszewicz, *K opredeleniju porjazija produktivnosti — neproduktivnosti v slovoobrazovanii* (*A propos de la détermination de la notion de « productivité non-productivité » dans la formation des mots*), M. Steffen-Batogowa, *The Problem of Automatic Phonemic Transcription of Written Polish*, M. Wójtowicz, *Neskol'ko zamečanij o tak nazывaemoj kategorii soslojanija v russkom jazyke* (*Quelques remarques sur ce qu'on appelle catégorie d'« état » en russe*), P. Ruskiewicz, *Baudouin de Courtenay and the Theory of Distinctive Features*, A. I. Moiseev, *Edinicy vremeni i ich vyraženiya v sovremennom russkom jazyke* (*Les unités de temps et leur expression dans la langue russe d'aujourd'hui*).

W. MAŃCZAK.

24. S. P. CORDER et E. ROULET (eds). — *Some implications of linguistic theory for applied linguistics*, AIMAV (Bruxelles) et Didier (Paris), 1975, 140 pages.

Les colloques de linguistique appliquée de Neuchâtel réunissent, chaque année, une douzaine de spécialistes intéressés par les relations entre les développements récents de la linguistique (dans le sens le plus large du terme, incluant les approches psychologiques et sociologiques du langage) et les problèmes de l'enseignement des langues. Aucun thème n'est imposé aux participants, ce qui explique la diversité des problèmes traités dans ce volume, qui reproduit les neuf communications du 3^e Colloque (30 mai-1^{er} juin 1974).

Abraham (Groningue), s'appuyant sur le calcul des prédicats, étudie la variété des fonctions sémantiques de quelques conjonctions (angl. *but* et ses équivalents en allemand). Krzeszowski (Lodz) s'interroge sur l'opportunité d'une « grammaire des textes » qui remplacerait la « grammaire des phrases » ; les phénomènes

syntaxiques et sémantiques peuvent être expliqués par une grammaire des phrases ; l'isotopie du discours, qui peut être marquée par des classèmes ou la répétition des mêmes présupposés, échappe à toute grammaire puisqu'elle est fonction de facteurs extralinguistiques qui accompagnent la production du discours. Adamszeski (Paris III) examine la fonction anaphorique du verbe anglais *do* ; il y voit « l'indice d'un énoncé saturé préconstruit et par conséquent *présupposé* et non *posé* » (p. 54). Heddesheimer (Nancy), à propos de l'expression verbale de l'assentiment et de la confirmation en anglais, note que « l'étude du discours, l'étude d'un certain texte dans une certaine situation, est indispensable si l'on veut étudier une fonction donnée et la mettre en œuvre dans le cadre d'une application pédagogique » (p. 68-69). Candlin (Lancaster) donne un exemple des recherches actuelles sur les propriétés rhétoriques du discours ; l'étudiant en langues doit posséder un savoir métalinguistique étendu pour prendre conscience de la valeur communicative des formes linguistiques qu'il apprend. Widdowson et Corder (Edimbourg) débattent des « procédures interprétatives » et recommandent l'étude de la poésie dans l'enseignement des langues vivantes. Valdman (Université d'Indiana) analyse les infractions à la grammaire de référence commises par les élèves dans l'acquisition des structures interrogatives du français et propose une progression linéaire optimale. Roulet (Neuchâtel) reprend et précise une idée du grammairien arabisant du xix^e siècle, Samuel de Sacy (cf. ses « *Principes de grammaire générale mis à la portée des enfants et propres à servir d'introduction à l'étude de toutes les langues* ») : la nécessité de fonder l'enseignement des langues secondes sur l'étude de la langue maternelle.

On le voit, les textes réunis ici étudient les implications possibles de divers concepts posés par les linguistes, les logiciens, les psychologues et les sociologues, pour les différents niveaux de la linguistique appliquée à l'enseignement des langues. Sous la diversité des thèmes, on peut percevoir cependant, des préoccupations communes à tous les participants, relatives aux problèmes de l'interprétation du discours, et qui restent autant de questions en suspens : dans quelle mesure l'interprétation du discours dépend-elle d'un savoir purement linguistique ? dans quelle mesure dépend-elle de facteurs extralinguistiques ? Quelles sont les limites de la théorie linguistique et de la description des langues ? Quels autres types de connaissance doit acquérir un étudiant pour parvenir à la maîtrise d'une langue, outil de communication ?

Christian BAYLON.

25. STUDI ITALIANI SI LINGUISTICA TEORICA E APPLICATA. Revue publiée par le « Centro interfacoltà di linguistica teorica e applicata » de l'Université de Bologne. Année II ; 1973, n° 3.

Cette revue, née en 1972, dans la vieille et prestigieuse Université de Bologne, continue son programme de reconquête de l'unité de la linguistique, par-delà les querelles et les divergences des théories et des méthodes. Bien que l'on décèle un intérêt constant pour les grammaires génératives et transformationnelles et pour la sémantique générative, les auteurs et les thèmes retenus sont effectivement assez divers. En témoignent six « Essais » assez copieux, en italien et en français, manifestant des orientations parfois opposées. Arcaini (*Il costruttivismo de Piaget*) discute certaines des thèses de Piaget, dont les caractères de la structure, les relations entre structures logiques et linguistiques, pour tenter d'en montrer les limites au nom de la créativité. G. C. Vincenzi (*Strutturalismo e relatività linguistica*) voit dans le structuralisme le modèle théorique le plus apte à vérifier le bien-fondé des idées de Gramsci sur le parallélisme entre changement linguistique et changement de la classe sociale au pouvoir. Z. Kempf (*Sur les cas contextuels*) s'appuie essentiellement sur la langue malgache qui exprime les fonctions casuelles par des connexions sémantiques des mots voisins entre eux dans la proposition et non par des moyens purement grammaticaux, pour étudier les moyens qui marquent les relations de deux objets dans l'espace. G. R. Cardona (*Linguistica africana e linguistica generala*) donne un inventaire critique des travaux consacrés à l'analyse et à la description des langues de l'Afrique Noire ; on peut regretter l'absence de toute mention aux travaux du Centre de Linguistique Appliquée de Dakar. Les théories linguistiques trouvent aujourd'hui, dans la linguistique africaine, un large champ d'application, ce qui leur permet de mesurer l'adéquation de leurs modèles théoriques avec la réalité des faits, et donc, le plus souvent, d'améliorer ceux-là. M. L. Porzo Gernia (*Analisi semica e ricostruzione*), dans un cadre méthodologique qui s'inspire parfois des travaux de Benveniste, examine un cas d'unité conceptuelle dans le domaine indo-européen ; le développement de son analyse suit l'ordre suivant : champ onomasiologique des dénominations de la nourriture, structures sémasiologiques dans les diverses langues i.e. (composant structural et sémantique commun : existence de racines qui signifient : diviser, partager, couper, mesurer), noyau conceptuel commun (idée de portion, pièce, partie). W. Manczak (*Origine du pluriel italien du type « amiche »*) ne voit aucune raison de contester l'opinion traditionnelle suivant laquelle les pluriels du type *amiche* présentent la désinence *-ae*.

Cette diversité des théories, des domaines, des langues citées se retrouve dans la rubrique « Discussions », laquelle propose *Un nuovo modello di semantica generativa* (E. Manzotti), fortement inspiré des méthodes de Hughes et Creswell et des critères de Lakoff, et la critique raisonnée d'un ouvrage destiné aux professeurs de langues qui n'ont pas bénéficié d'une formation en linguistique générale (*Postille e contrededuzioni intorno agli «Elementi di grammatica» di Parisi e Antinucci*). L. Coveri (*I contributi italiani alla sociolinguistica*) passe en revue 145 ouvrages ou articles italiens, rédigés entre 1968 et 1973, consacrés à la sociolinguistique théorique et appliquée. Mettant en lumière les thèmes privilégiés des sociolinguistes italiens (langue vs. dialecte, migrations internes, entraînement linguistique) et ceux négligés par eux (macrosociolinguistique), il oppose l'attitude du linguiste à celle du sociolinguiste. Si le premier manifeste une tendance assez nette à désertir son domaine propre pour aller lorgner du côté de la philosophie — de préférence chez les Socrates anglophones —, à coloniser les régions frontalières de la logique et de la métaphysique, à fabriquer des ragoûts où ni Saussure, ni Descartes ne reconnaîtraient leurs petits, le second apparaît plus soucieux des résultats obtenus par la recherche que de ses fondements théoriques, et ne dédaigne pas de se pencher sur des problèmes pratiques tels que la didactique des langues ou l'intégration linguistique des jeunes travailleurs dans les régions industrielles de l'Italie. Il semble bien que la littérature concernant la sociolinguistique ne soit pas seulement particulièrement abondante dans les pays anglo-saxons, ainsi que le laissent croire les recueils d'articles consacrés à ce domaine ; on peut souhaiter qu'une plus large place soit accordée aux développements italiens de cette discipline, notamment aux travaux de l'Institut de Dialectologie de l'Université de Turin. Enfin, de brefs mais nombreux comptes rendus, dus essentiellement à Arcaini, un index des auteurs cités complètent cette publication.

Ce dernier numéro de l'année 1973 a été achevé d'imprimer en septembre 1974 ; souhaitons que ce retard d'impression ne soit pas un indice de difficultés matérielles pour cette revue qui offre, aussi bien aux théoriciens qu'aux praticiens, des textes copieux et pertinents, apportant à la linguistique d'utiles contributions. A cette qualité s'ajoutent d'autres propriétés remarquables : cette nouvelle revue se déclare prête à accueillir libéralement les écrits de toutes les écoles, — ce qui n'est pas si fréquent —, et donne à l'italien l'occasion de faire enfin entendre sa voix aux côtés d'autres langues.

Christian BAYLON.

26. Charles Pierre BOUTON. — *L'Acquisition d'une Langue étrangère*, « Aspects théoriques et pratiques, Conséquences pédagogiques essentielles », coll. « Initiation à la Linguistique », Éditions Klincksieck, Paris, 1974.

« Principes de Didactique synthétique », tel pourrait être le sous-titre de l'ouvrage de C. P. Bouton. Comparable aux « *Principes de Didactique analytique* » de W. F. Mackey par son volume (440 pages), la richesse de sa documentation et le nombre de ses références bibliographiques, ce livre leur est, en effet, totalement opposé en ce qui concerne sa démarche méthodologique. Le point de vue de W. F. Mackey était purement analytique et sa démarche strictement inductive : examen méticuleux de différentes méthodes d'apprentissage linguistique, comparaison point par point de ces méthodes et essai d'évaluation de leurs mérites respectifs en fonction de cette comparaison. Ce parti pris analytique s'accompagnait d'un refus constant des perspectives cavalières d'ordre théorique et des considérations d'ordre général et abstrait — il est vrai que ce jugement doit être nuancé en ce qui concerne la première partie de l'ouvrage consacrée à « l'analyse de la langue » —.

A l'inverse, C. P. Bouton adopte une méthode que l'on peut qualifier de synthétique et une démarche proprement déductive : différentes théories de la description linguistique et de l'apprentissage des langues étant données, l'auteur essaie de les faire converger vers une définition de la méthode optimale pour l'acquisition d'une langue seconde. La visée est ici résolument pluridisciplinaire ; la linguistique, la psychologie, la neurophysiologie contribuent chacune pour une part à la définition de cette procédure pédagogique.

Cette démarche explique et justifie le plan tripartite du volume :

- Notions fondamentales,
- L'acquisition d'une langue étrangère,
- Conséquences pédagogiques.

La première partie est destinée à définir — ou à rappeler au lecteur déjà initié — les concepts de base qui seront utilisés dans la suite de l'ouvrage. Le chapitre consacré à la linguistique et à la psycholinguistique nous a quelque peu déçus. L'auteur affirme vouloir, dans ces pages initiales, « dégager des concepts fondamentaux sans (se) lier à un vocabulaire trop exclusivement marqué par telle ou telle famille linguistique » (p. 22). Cette prise de position serait sans doute fort heureusement venue si elle débouchait sur un tableau clair des concepts et des méthodes de la linguistique moderne sur lesquels un consensus réunissant les tenants de différentes écoles importantes s'est établi. Elle contribuerait alors

à une simplification de la terminologie linguistique, qui en a grand besoin, et en faciliterait l'approche aux pédagogues, puisque c'est à eux, avant tout, que notre auteur entend s'adresser. Ce but, malheureusement, ne nous a pas semblé atteint. Le lecteur novice se trouve d'emblée aspiré par une sorte de tourbillon de concepts, catapulté dans un grenier terminologique et méthodologique où, émerveillé et perplexe, il découvrira pêle-mêle la notion de double articulation selon Martinet, celle de distribution au sens bloomfieldien du terme, les concepts de structure profonde et de structure de surface issus de la grammaire générative et transformationnelle, une théorie de l'isomorphisme de l'expression et du contenu venant de la glossématique, la dichotomie « idéation notionnelle » vs « idéation de structure » empruntée au guillaumisme, etc. Cet éclectisme, s'il est propre à suggérer au linguiste spécialiste des rapprochements de doctrines dont nous ne doutons pas qu'ils puissent s'avérer très féconds — ainsi qu'en témoigne l'ingénieux schéma de « l'acte de communication » présenté p. 53 — risque fort, nous semble-t-il, de provoquer chez le lecteur non linguiste un vestige peu propice à la compréhension claire des notions fondamentales de la linguistique. D'autre part, cette volonté de trouver à tout prix un terrain d'entente entre les différentes théories amène C. P. Bouton à présenter comme des évidences des thèses qui, pour le moins, mériteraient une discussion approfondie : l'analyse sémique présentée de la p. 39 à la p. 43 est-elle bien une étude de la *substance* du contenu, comme le suggère le tableau de la p. 42? Les processus psychiques d'« encodage » et de « décodage » des énoncés linguistiques se ramènent-ils à une succession de choix dans certaines classes paradigmatiques, chacun de ces choix étant conditionné par ceux qui ont été faits avant lui, ainsi que le montrent les figures de la p. 54?

Le reste de l'ouvrage ne souffre pas, à notre sens, des mêmes défauts et l'auteur nous y propose des vues fort claires sur un certain nombre de points importants. Son grand mérite est de mettre en parallèle l'acquisition de la langue maternelle et celle d'une langue étrangère de telle sorte qu'apparaisse d'une manière nette la spécificité de chacun de ces deux apprentissages. Démontrer, en particulier, que le second ne saurait en aucun cas être assimilé à une copie conforme du premier n'était pas une tâche inutile en un temps où de nombreux auteurs de méthodes partent implicitement de cette hypothèse. Cette non-conformité des deux acquisitions est envisagée tant sur le plan psychologique qu'à partir des données de la neurophysiologie. Ce second domaine est abordé d'une manière méthodique et détaillée. L'exposé dont il fait l'objet nous paraît particulièrement bienvenu dans la mesure où, pour la première fois à notre connaissance, il présente à tous

ceux qui s'intéressent à l'enseignement des langues étrangères un exposé précis sur les connaissances que l'on possède actuellement des mécanismes neurologiques mis en jeu par le langage, en même temps que des vues sur l'utilisation possible de ce savoir pour l'élaboration des méthodes pédagogiques.

L'apprentissage d'une langue étrangère se résume finalement, pour notre auteur, à la restructuration de trois « systèmes » qui entrent en jeu dans l'activité langagière :

— un « système perceptif moteur » (S.P.M.) qui relie la réalité perçue et les structures linguistiques (organisation du donné sensoriel par la langue),

— un « système conceptuel moteur » (S.C.M.) qui relie l'activité intellectuelle à sa représentation linguistique (organisation de la pensée par la langue),

— un « système d'organisation spatio-temporelle des énoncés » (S.O.S.T.) qui structure les énoncés en fonction des contraintes morpho-syntaxiques de chaque langue (organisation des énoncés par la langue).

Au premier niveau de l'apprentissage, celui de l'acquisition de la langue étrangère comme moyen de « communication », la démarche pédagogique consistera essentiellement à mettre en place, dans ces trois domaines, des automatismes capables de relayer, dans certaines circonstances, ceux de la langue maternelle en tenant compte du fait que le substrat que celle-ci constitue agit à la fois comme moteur — utilisation de schèmes déjà acquis dans le cas où ils sont semblables à ceux mis en jeu par la langue seconde — et comme frein de cet apprentissage — phénomènes connus sous le nom d'« interférences » (notre auteur n'emploie pas ce terme avec cette signification).

Le second niveau, celui de l'acquisition de la langue comme moyen d'« expression » relève, selon C. P. Bouton, d'une méthodologie distincte, puisqu'il s'agit alors d'initier l'élève aux « écarts stylistiques » que permet la langue qu'il étudie. Signalons, à titre d'exemple, que la traduction, qui était bannie du premier niveau comme favorisant l'action négative du substrat de la langue maternelle, sera ici très largement utilisée, de même que l'étude des textes littéraires ou des faits de civilisation.

L'ouvrage de C. P. Bouton, qui nous présente une vaste synthèse de ce que l'on connaît actuellement à propos des mécanismes linguistiques, psychologiques et neurophysiologiques qui interviennent dans l'apprentissage d'une langue étrangère, devrait rendre de grands services à tous ceux qui s'intéressent à cet aspect de la pédagogie. Les conséquences méthodologiques que l'auteur

tire de ces considérations théoriques seront utiles aux professeurs, bien qu'aucune liste de « recettes pédagogiques » ne leur soit proposée. L'abondance de sa documentation, et l'existence d'index et de renvois bibliographiques bien conçus font que *L'Acquisition d'une langue étrangère* pourra être utilisé aussi bien comme ouvrage de consultation que comme texte d'initiation aux problèmes posés par l'enseignement des langues. En revanche, ainsi que nous l'avons dit dans la première partie de ce compte rendu, il ne saurait en aucune manière servir d'introduction à la linguistique, la partie consacrée à cette science étant davantage susceptible de désorienter le lecteur débutant que de lui ouvrir des horizons nouveaux.

Christian BAYLON.

-
27. Georges HENRY. — *Comment mesurer la lisibilité*. Préf. de G. de Landsheere. — Bruxelles, éd. Labor ; Paris, F. Nathan, 1975. — 179 p., 15 × 21,5.

Un même contenu est susceptible de multiples expressions.

Recherche de critères linguistiques objectifs (syntaxe, morphologie, lexique) permettant de classer les textes en fonction de leur plus ou moins grande « lisibilité » (compréhension, assimilation, rapidité de lecture).

Historique. Critères de lisibilité et leur validation. Variables linguistiques pertinentes, explicatives et « prédictives » (permettant de tester de façon pratique un texte donné). Mise en œuvre. Collecte des résultats. Construction de formules d'estimation et leur utilisation. Étalonnage. Test de « closure » (compléter un texte dont un mot sur cinq est effacé en s'aidant de la compréhension globale). Applications à la pédagogie, entre autres.

C. M. L. consacre l'implantation francophone d'une discipline relevant de la psycho-linguistique appliquée et de la sc. de la communication, née vers 1920 aux U.S.A. Rendons hommage au Lab. de Péd. de l'Univ. de Liège qui a pris l'initiative (1963) de sa transposition à notre langue et culture et qui l'a d'ores et déjà enrichie de contributions spécifiques.

Le problème de « lisibilité linguistique » n'est pas nouveau, mais il bénéficie ici de soutiens, théoriques et techniques, modernes, notamment de la procédure des tests et des travaux apparentés à l'« Élaboration du F. F. ».

Certes, il convient de se méfier des formulations trop brutales, et « mesure » est un bien grand mot pour ce qui n'est qu'un indice

numérique pragmatique, un repérage sur des échelles vacillantes et floues, une poursuite hasardeuse d'une objectivité fuyante. On peut remettre en cause le souci même de s'exprimer clairement, et la clarté ne doit pas céder le pas à la pauvreté d'expression, à la platitude et à l'indolence. L'hermétisme bavard, grandiloquent ou rebutant n'en est pas moins irritant en général.

Tout en réexaminant sous un jour nouveau d'antiques problèmes, cette science, qui se cherche, pose déjà des questions théoriques intéressantes et apporte quelques éléments de réponses pratiques.

C'est pourquoi, le C.M.L. est à conseiller aux pédagogues, aux écrivains, aux journalistes, aux rédacteurs de textes légaux, administratifs, publicitaires, scientifiques... bref, à tous ceux qui se proposent de mettre par écrit une information destinée à un public assez large.

En parcourant le C.M.L., sans s'appesantir sur les aspects érudits ou techniques, liés à la poursuite de l'automatisation et à l'usage des ordinateurs, on est tout naturellement porté à méditer pour son propre compte, à partir de bases concrètes et d'expériences méritant le label de scientificité, la question : comment satisfaire la fonction fondamentale d'une langue — en l'occurrence le Français —, se faire entendre au mieux de son prochain?

Y. GENTILHOMME.

28. *Incontri linguistici* I, Università degli Studi di Trieste, 1974, 201 p., 6000 lire.

Au début de 1973, un groupe de linguistes de Trieste et d'Udine décident de se rencontrer périodiquement et de donner à ces réunions le nom d'« Incontri linguistici ». De là est née l'idée de faire paraître, sous le même nom, une publication annuelle ouverte à tous les courants et tous les domaines de la linguistique (Comité Scientifique : F. Crevatin, M. Doria, R. Gusmani ; Comité de Rédaction : les mêmes et G. Cifoletti, V. Orioles). C'est le premier numéro de cette revue qui nous est proposé aujourd'hui. Il est dû essentiellement à des chercheurs d'Udine et de Trieste, auxquels se sont joints V. Pisani, W. Dressler, G. Neumann, Joh. Knobloch et P. Tekavčić. Parmi des contributions de longueur et de portée inégales, on retiendra notamment celles de : — W. Dressler, *Aphasie und Theorie der Phonologie*, p. 9-20 (essai d'utilisation des troubles du système linguistique entraînés par certaines formes d'aphasie, pour tester la valeur des différentes théories phonologiques) — R. Gusmani, *Per una tipologia del calco linguistico* (Parte

I), p. 21-50 (travail consacré plus particulièrement au calque sémantique et au calque « structural », à leurs motivations, leurs modalités ; une très utile suite à *Aspelli del prestito linguistico* paru en 1973, voir *BSL* 70/2, 1975, p. 96 sq.) — V. Orioles, *Note preliminari ad uno studio sui prestiti latini in greco*, p. 109-124 (considérations sur la chronologie des faits, sur quelques sources grecques et sur les types de latinismes qu'elles sont susceptibles de fournir, sur l'adaptation de l'emprunt ...). On citera enfin le long compte rendu, par P. Tekavčić, du livre de S. Kiss, *Les transformations de la structure syllabique en latin tardif*, Debrecen 1972 (description détaillée de l'ouvrage et nombreuses remarques critiques).

Claude BRIXHE.

29. STUDI LINGUISTICI in onore di TRISTANO BOLELLI [Pise, 1974], xii-309 p.

Ces mélanges ont l'originalité d'être composés uniquement de contributions dues à d'anciens élèves du dédicataire, directeur de l'Institut de linguistique de l'Université de Pise ; la *bibliographie* de celui-ci, réunie p. 3-8, indique, parmi la grande variété des sujets qu'il a abordés, l'importance particulière de son activité pédagogique (v. par ex. les n^{os} 34, 47, 81, 108...), tandis que la *tabula gratulatoria* souligne son rayonnement international.

Présentées par W. Belardi, voici donc 17 études, rangées selon l'ordre alphabétique des noms d'auteurs ; on peut, sans trop d'arbitraire, les regrouper en trois centres d'intérêt :

I. Linguistique générale.

C. Vallini, p. 267-78, montre comment chez Saussure et chez Sechehaye, sous l'apparente similitude des termes, les distinctions *langue/parole* ne recouvrent pas exactement les mêmes théories du langage. — Partant des notions de métaphore et d'anomalie sémantique (phrases grammaticalement bien formées mais dépourvues de sens littéral), l'étude de R. Peroni sur *la créativité sémantique du système linguistique*, p. 225-41, constitue en fait pour une large part une critique de la composante sémantique de la GGT (Katz et Fodor) et tend à réviser le concept de *compétence*. — A propos d'hapax de Dante (verbes formés sur les pronoms *je* et *tu*) et des verbes italiens *venire* et *andare*, P. Berrettoni, p. 91-109, apporte des précisions, dans la ligne de Benveniste, sur la *composante déictique* du lexique, en s'attachant notamment aux adjectifs

du type de lat. *hesternus* dans les langues classiques. — R. Ambrosini p. 17-37, tente une réflexion théorique sur la démarche de *reconstruction linguistique* (ajouter à la bibliographie des p. 36-37 L. Michelena, *Lenguas y protolenguas*, Salamanque 1963, cf. *BSL* 1972, 2, p. 21) : il veut en promouvoir une « conception processuelle », en dénonçant surtout, sur l'exemple de l'i.-e., le formalisme habituel des reconstructions lexicales, qui nivellent et oblitèrent les valeurs sémantiques fonctionnelles, et qui oublient que ce que nous pouvons atteindre de l'i.-e., c'est seulement le sous-système constitué par « la langue de prestige » (p. 33).

II. Études indo-européennes.

C'est encore en grande partie de problèmes théoriques, en même temps que de la dialectologie du v. indien, que traite G. Ferrari, p. 136-62, à propos des *inscriptions d'Aśoka à Jaugaḍa* : rapports entre graphie, phonétique et phonologie dans l'étude des langues mortes et limites d'une description qui se voudrait purement synchronique. — R. Ajello, p. 9-16, fournit en quelque sorte une illustration aux réflexions de Ferrari dans son analyse des *transcriptions de ξ et ψ du grec en arménien classique*. — Le long article de W. Belardi, p. 38-90, fait l'historiographie de *l'ordre des cas dans la tradition grammaticale du grec et du latin*. Au fil d'une enquête philologique minutieuse, il établit que l'ordre fixé au II^e s. a.C. par Denys de Thrace (N - V - G - D - Ac., suivis de l'Ab. chez les Latins) ne s'est généralisé dans les écoles qu'au II^e s. p.C. : en effet, cette adoption, due à des raisons pratiques (nécessité d'un paradigme de référence pour les travaux philologiques et pour l'enseignement) n'a pas empêché, pendant longtemps, les théoriciens comme Varron de recourir à d'autres arrangements des cas pour les besoins de leurs démonstrations (p. 64-75). En revanche, les linguistes modernes sont constamment tentés de prendre pour un phénomène naturel cet ordre qui n'était que préférence des Anciens, et ils ont cherché à le justifier dans le cadre des théories successives (p. 81-90).

Six auteurs ont choisi de traiter de questions lexicales, la plupart dans une perspective comparative. Ainsi pour M. Durante, p. 119-35, qui part de l'*Hymne hom. à Hermès* (vv. 480-2, et non 490, par erreur p. 119) et des emplois du nom et de ses dérivés adjectivaux chez Pindare, gr. *ἁῶμος* désignait à l'origine non pas la procession turbulente des emplois en prose, mais une manifestation *verbale* de louange (cf. encore att. *ἐγκώμιον*, à rattacher au groupe) : *ἁῶμος* doit donc être rapproché de véd. *sámsa-*, les deux termes n'en faisant qu'un pour la forme comme pour le sens, hautement spécifique (et l'équation de D. répond ainsi aux exigences

formulées par Ambrosini, v. *supra*), « célébration des êtres humains », $\zeta\mu\nu\omicron\varsigma$ = *sumná-* étant réservé à la célébration des dieux. — R. Lazzeroni, p. 163-73, propose de voir dans le nom double *Briarée-Egèon*, *Iliade* A, 401-4, un reflet, fossilisé en grec, d'une notion mythique bien attestée dans le monde indien, celle de la supériorité des fils sur les pères, et allègue brièvement d'autres correspondances indo-ir./grec de la sorte. — D. Silvestri, p. 258-67 : quelle que soit son origine, le terme classique $\omicron\iota\nu\omicron\varsigma$ /*vinum*... a déplacé comme *nom du vin* dans le bassin de la Méditerranée divers vocables plus anciens qui correspondaient à des techniques plus rudimentaires de fermentation des boissons, et qui pour cela même, quand ils subsistent à l'époque historique, prennent volontiers une valeur péjorative. — Pour E. Campanile, p. 110-18, c'est sur la fin du règne de Darius seulement que la formule v. pers. *xšāyathiya xšāyathiyanām* « roi des rois » a pénétré dans la titulature des monarques achéménides ; il faut y reconnaître un sémitisme (calque de l'accadien), concurrençant la formule proprement indo-eur. *xšāyathiya vazraka* « grand roi ». — Dans ses *considérations sur skr. ARC*, S. Sani, p. 242-57, veut distinguer deux racines homophones, l'une donnant surtout des noms, dont *arká-* « rayon lumineux », et l'autre un verbe *arcati* « louer, célébrer » — mais dont les poètes védiques auraient tiré artificiellement un *arká-* homonyme pour jouer sur les mots, ainsi du feu, qui brille et chante à la fois... — Enfin, A. Moreschini Quattordio, p. 212-24, montre que les emplois de $\delta\acute{\alpha}\mu\alpha\rho$ au I^{er} millénaire, comme ceux de *dama*, *damale* en myc., renvoient au même sens social de la (troisième) racine **dem-* que Benveniste a dégagée pour le latin *domus*, même si le détail de la formation et de la flexion du mot grec reste obscur.

III. Études italiennes.

A part celle de G. Lepschy, p. 174-84, sur *certaines constructions* du pronom réfléchi *si* (tournures personnelles / impersonnelles), ces contributions ont pour sujet commun la poésie : G. Velli, p. 279-96, montre comment chez Boccace les *comparaisons savantes* (reprises des poètes latins, avec l'influence prépondérante de Dante) font référence à un véritable code symbolique qui fonde la poésie classique. — L'étude d'E. Vineis sur *la récursivité phonique* dans les vers du poète contemporain *Montale*, p. 297-309, reste sans profit pour le non-spécialiste, en l'absence de toute citation. — Au contraire, très lumineuse est celle où D. Maggi, p. 185-211, interprète un vers d'un autre poète contemporain, *S. Quasimodo*, en montrant comment l'expression *sul cuor della terra* s'insère dans toute la thématique du lyrisme de l'auteur.

René HODOT.

30. *Le déchiffrement des écritures et des langues* (Colloque présenté par Jean Leclant), Paris, Asiathèque, 1975. In-8°, 227 p.

En marge du XXIX^e Congrès International des Orientalistes (juillet 1973), et dans le sillage de la commémoration (1972) du cent-cinquantième du déchiffrement de Champollion, J. Leclant a réuni un petit colloque sur le thème général des déchiffrements, et la Société Asiatique en a assuré la publication.

Il s'agit à la fois de langues écrites lues mais non comprises (ou peu comprises) et de langues écrites dont le système graphique reste (en tout ou partie) mystérieux. Le recueil ne prétendait pas être exhaustif, mais il est riche en mises au point, brèves et précises, sur bon nombre des problèmes présents. Une trentaine d'études, de bonne qualité sauf une : pourquoi J. Leclant s'est-il résigné à imprimer les absurdités d'un certain Z. Farago (qui lit les textes étrusques en hongrois), contribution qui voisine avec un magistral exposé de J. Heurgon sur ce même étrusque (apport de l'étude des emprunts à l'interprétation)? Domaines touchés : écritures ibériques, étrusque, « danubiennes », égéennes, asianiques, sémitiques, de l'Indus, libyco-berbères, amérindiennes, avec aussi des discussions sur les procédures de décryptage, et sur le bon usage des calculatrices. Petit livre utile.

Michel LEJEUNE.

31. Berthold DELBRÜCK. — *Introduction to the Study of Language*. Amsterdam, Benjamins, 1974. xxx-148 pages. 35 Florins.

Encore une résurrection due à E. F. K. Koerner. Celui-ci dans une substantielle préface défend son héros, qui ne reçoit pas dans les histoires de la linguistique la place qu'il mérite, et retrace brièvement la carrière de Delbrück, en insistant surtout sur les transformations de son *Einleitung* qui eut six éditions en quarante ans. Le changement de titre en particulier est remarquable : *Sprachstudium* (« étude » et non « science », il faut le noter) devient en 1904 *Studium der indogermanischen Sprachen*. Cela prouve, s'il en était besoin, que les néo-grammairiens se gardaient bien de réduire la linguistique à la grammaire comparée des langues indo-européennes.

Delbrück a été un peu éclipsé par Brugmann, fondateur de revue et chef d'école, mais ses mérites sont aussi grands ; c'est lui qui a fondé la syntaxe comparative, domaine laissé inexploré par les premiers comparatistes, et qui a écrit les meilleures études descrip-

tives sur la syntaxe du sanscrit et du grec, encore fondamentales aujourd'hui. On peut regretter que la traduction anglaise ici reproduite ait été faite sur la première édition et non sur la sixième qui apporte des chapitres nouveaux, sur la syntaxe en particulier. Mais le texte de 1880 a une importance historique indéniable, puisqu'il donne la synthèse de l'apport des néo-grammairiens pendant les années 70 (le *Mémoire* de Saussure n'est pas cité à propos du vocalisme!). Le livre comprend deux parties : l'une est historique et présente Bopp, Schleicher et quelques-uns de leurs contemporains avant d'aborder les grands thèmes néo-grammairiens : la rigueur des lois phonétiques, le rôle de l'analogie et « l'importance des langues modernes » (ce qu'on a trop tendance à oublier). La seconde partie est théorique et traite de l'agglutination, des lois phonétiques (avec plus de détails) et de la différenciation des dialectes.

Voilà une lecture saine, facile et profitable. Quelques observations sur la préface nouvelle : Windisch n'était pas *sinologist* mais celtiste (p. VIII) ; on ne peut pas accuser Pedersen d'avoir lu rapidement Delbrück. La relative obscurité de celui-ci ne vient non pas de sa courtoisie dans les polémiques (avec Curtius, J. Schmidt, Wundt, entre autres), assurément, mais de sa spécialisation en syntaxe, qui est aussi son plus grand mérite : les découvertes furent beaucoup moins spectaculaires que celles des phonéticiens, morphologues ou étymologistes qui prétendaient à la Science. Le métier de philologue est ingrat.

P. FLOBERT.

-
32. Franz BOPP. — *Analytical Comparison of the Sanskrit, Greek, Latin and Teutonic Languages shewing (sic) the original identity of their grammatical structure*. Amsterdam, Benjamins, 1974. 28 Florins.

L'éditeur de cette série, E. F. K. Koerner, lance une collection, les *Amsterdam Classics in Linguistics* (1800-1925), où figurent déjà Schlegel, Rask, Schleicher, Lepsius, Hahn, Delbrück, Pott et Kruszewski. On lui souhaite le plein succès, car l'entreprise est utile ; la revalorisation de la linguistique historique du XIX^e siècle est une tâche urgente. Le choix, quand c'est possible, de traductions anglaises aidera beaucoup la diffusion de ces textes autrefois célèbres et qui le plus souvent gardent leur valeur.

Ainsi pour le fameux *Conjugationssystem* (1816), c'est la version anglaise de 1820 qui a été retenue ; elle date du séjour de Bopp

à Londres en vue de rechercher des textes sanscrits. C'est en fait une deuxième édition qui apporte des nouveautés ; la plus remarquable concerne le *-r* du passif qui, expliqué comme l'agglutination du verbe « être » en 1816, devient la forme rhotacisée du réfléchi (p. 62 = 58 de la réédition de Techmer reproduite ici). Cette théorie intenable phonétiquement (l'osque et le celtique n'ont jamais pratiqué le rhotacisme), aura une belle carrière, jusqu'en plein *xx^e* siècle ! Le grand mérite de Bopp est d'avoir lumineusement montré au moyen de concordances morphologiques (dans le verbe, pour commencer), ce que tout le monde savait déjà : l'étroite parenté du sanscrit, du grec, du latin et du germanique ; l'emploi de *System* en 1816 et de *Structure* en 1820 n'est pas le fait du hasard. Dès le début Bopp refuse la vue de Schlegel sur la primauté du sanscrit, langue-mère, si lourde de conséquences et si néfaste. Toute sa vie il se partagera entre la philologie sanscrite et l'étude des langues indo-européennes : sa fameuse *Grammaire comparée* paraîtra en 1833 et aura trois éditions (on sait que Bréal, son élève, en fera la traduction française). Il étudiera lui-même de première main les langues congénères qu'il adjoindra progressivement : le celtique en 1834, le vieux-prussien en 1853, l'albanais en 1854, et même des langues complètement différentes : du géorgien au malayo-polynésien (Bopp croyait à une lointaine parenté !). La grande faiblesse de Bopp sera toujours son inconsistance phonétique ; il faudra attendre la rigueur plus grande de Schleicher et surtout les lois phonétiques « nécessaires et aveugles » des néo-grammairiens pour qu'il y soit enfin remédié.

Ce fascicule contient outre le texte anglais de Bopp et une préface assez sommaire de l'éditeur (on aurait aimé une comparaison systématique des textes de 1816 et de 1820 ; d'autre part l'affirmation, p. viii, que 1916, centenaire du *Conjugationssystem*, a été systématiquement choisi pour l'édition du *Cours* de Saussure me paraît contestable), la préface de Techmer (1889) et un précieux éloge académique de Bopp en français (il était depuis 1857 membre associé étranger de l'Institut) ; son auteur, Guigniaut, a sans doute été éclairé par Bréal. La figure très attachante de Bopp, savant génial et scrupuleux, mais aussi très discret, modeste et désintéressé, bon et aimé de tous (ce qui est rare), ressort d'une façon concrète et vivante.

P. FLOBERT.

33. Wilbur A. BENWARE. — *The Study of Indo-European Vocalims in the 19th Century, from the beginnings to Whitney and Scherer.* Amsterdam, Benjamins, 1974. XII-126 pages. 24 Florins.

Il est méthodologiquement très important de comprendre les démarches qui ont entraîné les aberrations des premiers comparatistes avant que la révolution néo-grammairienne leur dessille les yeux ; à toutes les époques il y a ainsi des inhibitions scientifiques. Cette histoire assez triste est bien connue et a déjà été exposée à maintes reprises, soit par des contemporains engagés dans le mouvement : Benfey et J. Schmidt (on s'étonne que ni son *Histoire du vocalisme indo-européen* ni sa *Critique de la théorie des sonantes* ne soient citées), soit par des linguistes des générations suivantes : Saussure, évidemment, puis Bechtel, Streitberg, Pedersen, etc. L'A. est un germaniste, élève et successeur de G. S. Lane à Chapel Hill ; il est naturel qu'il insiste sur le rôle éminent de J. Grimm. Tandis qu'au début Bopp se demandait si *a* sanscrit ne réunissait pas en lui les trois voyelles *a*, *e* et *o*, très vite il fut amené à transposer la triade vocalique *i*, *a*, *u* dans la langue originelle ; et cela pour quatre raisons principales : la valeur exemplaire du sanscrit, la présence en gotique des trois timbres (mais répartis autrement!), l'existence d'un tel système triangulaire dans les langues sémitiques et la croyance aux innovations par multiplication et non par réduction : l'évolution va du simple au complexe. Ainsi les *e* et les *o* des langues « européennes » (Curtius) passaient pour des différenciations de l'ancien *a*. Il fallut prouver la présence d'anciens *e* (révéls par des palatalisations : *cakāra* « il a fait ») et d'anciens *o* (la fameuse « loi de Brugmann ») en sanscrit pour attribuer enfin à tout l'indo-européen les voyelles *e* et *o*.

La théorie des alternances fournit une seconde illustration des premiers égarements et des flottements qui ont suivi, jusqu'à Saussure et bien après (la question de l'apophonie n'est pas encore réglée) : le confusionnisme est éclatant dans le schéma rigide de Schleicher. Le phénomène a été d'abord envisagé indépendamment dans chaque langue (en effet les vocalismes ne pouvaient pas concorder) et la terminologie, là encore, est marquée par les analogies avec les sciences de la vie : le fameux « organicisme », par les options ordinaires entre dynamisme et mécanisme ou par l'appel très romantique au sentiment et à l'esprit de la langue.

Une contribution utile (et peut-être salutaire), grâce à sa netteté et à son objectivité ; l'histoire et la linguistique n'a pas que des pages glorieuses, c'est bien naturel : les balbutiements font partie intégrante du langage.

P. FLOBERT.

34. *ANTIQUITATES INDOGERMANICAE, Studien zur indogermanischen Allertumskunde und zur Sprach- und Kulturgeschichte der indogermanischen Völker, Gedenkschrift für HERMANN GÜNTERT zur 25. Wiederkehr seines Todestages am 23. April 1973. Herausgegeben von Manfred Mayrhofer, Wolfgang Meid, Bernfried Schlerath, Rüdiger Schmitt, Innsbruck, 1974.*

Publié dans la série des *Innsbrucker Beiträge zur Sprachwissenschaft*, ce gros volume offre cinquante essais inédits, qui sont répartis en cinq sections (A. *Gesellschaftsstruktur; politische, rechtliche und wirtschaftliche Organisation*; B. *Religion, Mythos, Kullus; geistige Traditionen*; C. *Etymologisches und Wortkundliches; Methodisches zur Wort-Sach-Forschung*; D. *Sprachverwandschaft und sprachliche Ausgliederung; sprachliche und kulturelle Beziehungen; Ethnographisches*; E. *Fortleben alten Kulturgutes in neuerer Zeit; Sprache, Individuum und Gesellschaft*), auxquelles s'ajoute une sixième partie, consacrée à la vie et à l'œuvre de H. Güntert.

On ne peut présenter ce livre sans respecter le classement que les éditeurs ont retenu.

A. Sept articles composent la première partie.

1. L. R. PALMER, *Arya-. A homological sketch.*

L'auteur définit une nouvelle méthode d'analyse étymologique qu'il appelle « homologique » (*« two or more terms constitute an homology when they exhibit semantic similarities and occur in a particular site of a semantic structure »*). *Ari-*, *arya-*, selon L. R. Palmer, sont liés à une acception précise de *ar-* : « posséder ». Sont étudiées des formes indo-iraniennes, mycéniennes, celtiques et germaniques.

2. W. MEID, *Dichtkunst, Rechtspflege und Medizin im alten Irland, Zur Struktur der altirischen Gesellschaft.*

En se fondant sur l'analyse de quelques mots importants, W. Meid propose une brève étude de la société irlandaise archaïque.

3. Th. M. CHARLES-EDWARDS, *Native Political Organization in Roman Britain and the Origin of MW brenhin.*

Brenhin signifie « roi ». Ce mot est apparenté à *Brigantes*, nom de plusieurs peuples celtes. Il possède en breton et en cornique des correspondants dont le sens est « homme libre ». Étymologiquement, on le rapproche de skt *bṛhānt-* « exalted person »; **brigant-s*, à l'origine, veut dire « homme libre », **brigantī* « liberté », **Brigantī* étant le nom d'une déesse. De **B/brigantī*, on a tiré **brigantīnos*, qui signifie, selon les dialectes, tantôt « roi », tantôt « homme libre ».

4. H. BECK, *Philologische Bemerkungen zu einigen Rechtswörtern des Mittelalters*.

Cet article est consacré à l'étude de l'expression en germanique ancien de la notion de « loi » (**aiwa*, *ēwa*, *lög*, *witōþ*, *wizzōd*).

5. R. KIENAST, *medum-land, Entstehung und Bedeutung eines moselländischen Rechtswortes*.

L'auteur établit que *medum-land* signifie *Hälften-Land*.

6. A. GIACALONE RAMAT, *Alcuni aspetti della terminologia agricola del golico*. A. Giacalone Ramat s'intéresse à l'étymologie d'un important groupe de mots (*þriskan* « battre », *sneiþan* « moissonner », *hvaileis* « froment », *ahs* « épi », *asans* « récolte », « été », *hoha* « charrue », *fraiw* « graine », *atisk* « champ ensemencé », *gilþa* « faux », *bansts* « grenier », *winþiskauro* « pelle à vanner », « van »).

7. G. BONFANTE, *Das Problem des Weines und die linguistische Paläontologie*.

G. Bonfante analyse le nom du « vin » dans différentes langues indo-européennes et pose d'importants problèmes méthodologiques.

B. Avec ses dix-sept articles, la seconde section est la plus étendue.

8. L. HERTZENBERG, *Zur Rekonstruktion indogermanischer Formeln*.

L'étymologie de plusieurs composés grecs est étudiée (ἐλελίχθων, ἐνοσίγαιος, γαιήοχος, ἐλασίχθων, Ποσειδῶν, Ποσειδάων, Ποτειδάων) ; des rapprochements avec des formes et des formules relevées dans d'autres langues indo-européennes sont proposés.

9. C. WATKINS, « *god* ».

C. Watkins étudie les mots signifiant « dieu » construits sur **dei-* (thème I **deiw-*, thème II **dyew-*, thème III **diw-*). Une attention toute particulière est accordée aux faits hittites.

10. J. B. RUDNYČKYJ, *Slavic Terms for « god »*.

J. B. Rudnyčkyj s'intéresse aux noms slaves primitifs de la divinité (**divo*, **divŭ*, cf. v. prussien *deiws/deywis*, lituanien *diēvas*, lette *dievs* « dieu »), qui ont été éliminés, dans la préhistoire de la langue, par *bogŭ*.

11. G. NAGY, *Perkūnas and Perunŭ*.

Cet article est consacré à l'étymologie de slave *perunŭ* « foudre » et « dieu du tonnerre » (le mot possède des correspondants en balte — lit. *perkūnas*, lette *pērķōns*, v. prussien *percunis* « tonnerre »), et, en appendice, à celle de grec κεραυνός.

12. O. HÖFLER, *Zwei Grundkräfte im Wodankult.*

O. Höfler étudie les mots bâtis sur la racine germanique *wōđ*.

13. H. GOETZ, *Die Herkunft der « Frau Welt ».*

Il y a là un très bref article de mythologie comparée.

14. K. OBERHUBER, *Der Kyklop Polyphem in allorientalistischer Sicht.*

Une étymologie de Πολύφημος est proposée.

15. R. SCHMITT, *Nektar - und kein Ende.*

L'origine du mot νέκταρ est rien moins que claire. R. Schmitt examine toutes les hypothèses qui ont été formulées à son sujet.

16. W. H. GOEGGINGER, *Das Werden des indoeuropäischen Gottesbegriffes.*

L'auteur de ce bref article livre quelques réflexions sur la nature et l'évolution des dieux indo-européens primitifs.

17. J. PUHVEL, *Transposition of Myth to Saga in Indo-European Epic Narrative.*

Il y a là un essai de religion et de littérature comparées fondé sur l'observation de faits indiens, iraniens, grecs, latins, celtiques, slaves et germaniques.

18. A. SCHERER, *Soziologisches über Sternnamen.*

L'auteur s'intéresse à des noms d'astres grecs, sanskrits et latins ainsi qu'à la nature des autres réalités que représentent ces mots.

19. H. HUMBACH, *Methodologische Variationen zur arischen Religionsgeschichte.*

Cet article contient deux études distinctes de mythologie comparée indienne et iranienne.

20. B. SCHLERATH, *Gedanke, Wort und Werk im Veda und im Awesta.*

Cet essai est divisé en quatre parties principales (1. *Einige Grundfragen der awestischen Religion* ; 2. *Denken, Sprechen und Handeln im Rigveda* ; 3. *Denken, Sprechen und Handeln in den Gathas* ; 4. *Denken, Sprechen und Handeln im Jungawesta*) ; une conclusion élargit la discussion proposée au monde indo-européen pris dans son ensemble.

On mentionnera, sans les commenter, les titres, suffisamment explicites, des quatre derniers articles de cette section.

21. R. N. DANDEKAR, *The Two Births of Vasiṣṭha, A Fresh Study of Ṛgveda VII.33.9-14* (avec texte publié).

22. A. EBENBAUER, *Ursprungsglaube, Herrschergott und Menschenopfer, Beobachtungen zum Semnonenkult (Germania c. 39)*.

23. H. REICHERT, *Zum Sigdrifa-Brünhild-Problem*.

24. P. AALTO, *Rudolf Roth und die Religion der Finnen*.

C. Onze articles sont regroupés dans la troisième section.

25. G. KLINGENSCHMITT, *Griechisch παρθένος*.

Παρθένος est expliqué par *p_ṛ-steno- « *die Brüste hervorhabend* ».

26. G. NEUMANN, *Hethitisch nega-*, « *die Schwester* ».

Nega- doit être un ancien **nanega*, **naniga*. G. Neumann estime que le nom hittite du frère, qui se cache derrière ŠEŠ est **nana* (cf. louvite *nani*).

27. V. PISANI, *Kamm und Scham*.

V. Pisani étudie les différentes acceptions de latin *pecten*, ombrien *peten*, grec κτερίς « *peigne* », mais aussi « *os du pubis* », « *sexe* ».

28. M. MAYRHOFFER, *Ein neuer Beleg zu der indogermanischen Sippe für « Halsschmuck »*.

M. Mayrhofer propose une interprétation du mot *ba-ra-man-nu-iš*, qui figure sur une tablette de Persépolis récemment publiée (R. T. Hallock, *Persepolis Fortification Tablets*, Chicago, 1969, p. 460, tablette PF 1673). Ce composé, dont le second élément est apparenté à véd. *mányā* « *nuque* », \.h.a. *mana* « *crinière* », signifie « *qui porte un collier* ».

29. A. TOVAR, *Etymologisches zu air. guth* « *Stimme* ».

A. Tovar rapproche *guth* de gotique *qiþan* « *dire* », ombrien *kutef* « *dicens* », arm. *koçem* « *je crie* », « *j'appelle* », et pose i.e. **g^wet-/g^wt-*.

30. P. THIEME, *Atharva-Veda* 5.23.4.

P. Thieme essaie d'établir de façon précise le sens du mot *koka-*.

31. J. K. TEUBNER, *Einige chwaresmische Tiernamen*.

Vingt-trois mots font l'objet d'une étude étymologique.

32. W. EILERS, *Herd und Feuerstätte in Iran*.

Cette magistrale étude sémantique est divisée en huit paragraphes (1. *Herd* = *Glühen, Brennen, Warmsein* ; 2. *Herd* = *Feuerstelle* ; 3. *Herd* = « *(Feuer-)Grube* » ; 4. *Herd* = « *(Feuer-)Stein(e)* » ; 5. *Herd* = *Topfhalter* » ; 6. *Herd* ← « *Aschenort* » ; 7. *karak-/kalak* « *Feuerbecken, Herd* ») ; dans une huitième section sont proposées d'autres analyses et d'autres associations diverses.

33. W. BELARDI, *Un motivo del Mosaico del Nilo e il ruolo dell'etimologia nel metodo dei lapidari.*

W. Belardi analyse une partie des éléments représentés sur la mosaïque Barberini de Préneste.

34. J. KNOBLOCH, *Osk. *aiz « Vermögen » und die Beteiligung mit irdischen Gütern.*

J. Knobloch établit l'existence d'un radical osque *aiz-, pourvu de correspondants dans d'autres langues italiques (notamment en pélignien), désignant la « fortune » et permettant de comprendre l'évolution sémantique des formes qu'il convient de classer sous i.e. *ai-/ *oi-/ *oi-t-.

35. L. WEISGERBER, *Treffpunkt Wort-Sach-Forschung.*

L'auteur de ce bref article propose d'importantes réflexions méthodologiques.

D. Neuf articles composent la quatrième section.

36. Bj. COLLINDER, *Indo-Uralisch —oder gar Nostratisch ?*

Bj. Collinder a le courage de poser le problème — bien délicat — d'une parenté éventuelle entre l'indo-européen et des langues réputées non indo-européennes, ainsi que celui des emprunts faits par ces langues à l'indo-européen.

37. H. SCHMEJA, *Griechen und Iranier.*

H. Schmeja a divisé son étude en deux parties : dans la première, il s'intéresse au nom du roi Darius (grec Δαρειος, v. perse *Dāraya-vauš*) ; dans la seconde, il propose une étymologie du nom des Sarmates.

38. K. H. SCHMIDT, *Osetisch und Armenisch.*

L'auteur analyse les rapports qui ont pu exister entre les Ossètes et les Arméniens, et qui permettraient d'établir, dans la famille i.e., des liens particuliers, entre les langues de ces peuples.

39. M. DURANTE, Ὑλλεῖς, Ἐγγελεῖς, Ἰλλυριοί.

M. Durante énonce une étymologie du nom de la tribu dorienne des Ὑλλεῖς, qui serait d'origine grecque, cf. ὕλλος < *ὕδλος, synonyme de ὕδρος, ὕδρα « serpent de mer », avec une alternance *-r/-l-, puis essaie d'expliquer les mots Ἐγγελεῖς et Ἰλλυριοί.

40. V. I. GEORGIEV, *The Elymian Language.*

V. Georgiev refuse de voir dans la langue élyme un dialecte italique. Interprétant les maigres fragments connus (notamment ΣεγεσταζιΒεμι), il estime que l'élyme est proche du hittite (auquel, d'après lui, l'étrusque serait étroitement apparenté).

41. G. DEVOTO, *Das Latein von Rom*.

G. Devoto donne une longue étude, divisée en douze paragraphes, de l'histoire du latin de Rome et mentionne des faits linguistiques précis, qu'il est impossible de citer ici.

42. H. BIRKHAN, *Niederrheinisch-Friesisches in Schottland und das Aller des germanischen a- Umlautes von u*.

De l'examen d'un toponyme (*Moffet*), H. Birkhan tire des conclusions, d'ordre chronologique, relatives à la phonétique germanique.

43. J. AQUILINA, *Linguistic Cross-Currents in Maltese*.

D'origine sémitique, le maltais a emprunté de très nombreux mots à des langues indo-européennes (v. italien, v. sicilien, anglais). J. Aquilina étudie la manière dont se « sémitisent » ces emprunts.

44. H. BERGER, *Der Name der Vāddā auf Ceylon*.

L'auteur discute l'étymologie traditionnelle (skt. *vyādha-*) de Vāddā.

E. La cinquième section présente un intérêt moins grand que les précédentes pour les linguistes. On y relève les articles suivants :

45. W. MÖNCH, *DIVO VIRGILIO, Hector Berlioz' « Trojaner », Eine musikdramatische Interpretation der Aeneis*.

46. E. STUTZ, *Ein Widerschein von Hávamál 138 bei Elisabeth Langgässer*.

47. G. EIS, *Zur allersbestimmung der Weidsprüche, Überprüfung und Einordnung*.

48. A. SCHALL, *Eine geheimnisvolle Schrift in Würzburg? Zum Treppenhausfresko des Giovanni Battista Tiepolo in der Würzburger Residenz*.

49. B. NAGEL, *Die Sprachkrise eines Dichters, Zum Chandos-Brief Hugo vom Hofmannsthals*.

50. W. G. AKERS, *Black English, An American Sociolinguistic Problem*.

Cette dernière étude mérite une mention particulière, puisqu'on y trouve une excellente description des principales caractéristiques du « black english » parlé en Amérique (« *he go* » = « *he goes* », « *he be* » = « *he is* », etc.).

F. La dernière partie comprend deux articles (W. MEID, *Hermann Güntert: Leben und Werk* ; W. G. AKERS, *Erinnerungen an Hermann Güntert*) auxquels s'ajoute une liste des publications du savant à la mémoire duquel le volume est dédié.

Ce livre riche apporte, dans le détail, de nombreux éléments nouveaux qui, même s'ils méritent parfois d'être discutés, intéresseront les comparatistes. Mais ces derniers ne seront pas les seuls à tirer profit de la lecture de cet ouvrage, car les diverses méthodes d'analyse qu'ont utilisées ses auteurs permettent de dégager des conclusions variées et étendues, qui concernent différents domaines de la recherche linguistique et de ses applications.

Jean-Pierre LEVET.

35. *Indo-European Studies, Department of Linguistics of Harvard University*, Calvert WATKINS Principal Investigator, *Special Report to the National Science Foundation, Washington, D.C. 20550*, Cambridge Massachusetts 1972.

Ces rapports (dactylographiés) du département de linguistique de l'Université de Harvard sont une chose enviable : ils permettent à une « section » universitaire d'offrir au monde savant le résultat de ses recherches, en une sorte de pré-publication, dont la plupart des éléments sont ensuite repris en des articles divers. Une fois de plus, nous dirons notre admiration pour l'œuvre de C. Watkins, « principal Investigator » de ce département, qui a su réunir autour de lui une brillante équipe, et à qui sont dues onze des quinze passionnantes études ici rassemblées. Divers, leurs sujets manifestent le souci qu'a C. W. d'éclairer des faits indo-européens difficiles à la lumière de faits anatoliens.

Six noms i.e. sont discutés, en relation avec leurs dérivés, et restitués dans leur forme la plus archaïque : les noms du « dieu », **dei-u-* (voir maintenant C. W., *Antiquitates Indogermanicae, Mélanges H. Güntert*, Innsbruck 1974, p. 101-110), de la « rivière » **ǵ₂obh-*, avec la préhistoire des thèmes en **-n-* (voir maintenant *Ériu* 24, 1973, p. 80-89), de l'« eau » **ǵ₂ep-* (*B.S.L.* 67, 1972, p. 39-46), du « rêve » **sup-r* (*Studies for E. Haugen*, 1972, p. 554-561), de l'« étoile » **ǵ₂ost-/ǵ₂st-*, à suffixes **-er/*-el* (*Die Sprache* 20, 1974, p. 10-14), de la « mâchoire » (hitt. *ganu-*, gr. γένυς, lat. *genu-inus* (*dēns*), av. *zanu*).

Vient ensuite une étude philologique très poussée d'un « *carmen* » rituel palaïte, qui pourrait être le plus vieux texte poétique indo-européen (K Bo XIX 152 = K Bo XIX 153 = KUB XXXV 166 + K Bo XIX 154). C. W. essaie d'en restituer la colométrie en partant de l'équivalence observable dans d'autres traditions archaïques entre vers et phrase (ou proposition) ; et il y découvre deux mots jusque là inconnus en Anatolie, appartenant à **lek-*

« couler » et **ped-* « tomber » (article destiné à la *Festschrift for A. A. Hill*). Puis nous sont proposées des équations entre particules (lat. *ceu* < **ke* + **i-ue* [cf. véd. *i-va*], parallèle à **i-pe* [pél. *ip* « ici »] cf. mars. *ceip*, et autres particules renforcées par **ke* dès l'indo-européen : **ke* + **i-dhi* > *κεῖθι*; **ke* + **e/o-r* > got. *hēr*, etc.; **ke* + **nun* > hitt. *kinun*, cf. *nunc* en ordre inverse : voir *Harv. Stud. in Class. Phil.* 77, 1973, p. 202-206).

Six importantes études sont consacrées à la *morphologie verbale*, trois par C. Watkins, trois par J. Jasanoff. La première (voir *Trans. Phil. Ass.* 1971 [1973] p. 51-93) est une importante reconstruction d'un système de dérivation verbale dénomminative, qui oppose à des verbes d'état en *-*ē-* (*-*ea*₁-) et inchoatifs en *-*ē-s-*, *-*ē-sk-* (**leuk-ē-* [lat. *lūcet*, tokh. B *lyuketār*]; **leuk-ē-s-* [hitt. *lu-ke-e-eš-zi*]; **leuk-ē-sk-* [lat. *lūcēscit*]), des factitifs en *-*ā-* (type **newā-*) < *-*eo*₂-; C. WATKINS étudie de manière particulièrement approfondie les données latines, hittites, grecques, en faisant apparaître l'existence de dérivés dénommatifs en *-*ē-* en hittite, et en *-*ēs-* (à côté de *-*ē-* : *ἐμάνην*) en grec (dans les aoristes sigmatiques du type de *φρίγης* : *frīgēs(c)-*). Des problèmes particuliers concernant ces dérivés sont ensuite exposés : flexion hittite archaïque des factitifs en *-*ahh-* (moyenne thématique, et en *-*hi*); opposition, en latin, de *uegeō*, transitif « il donne la vie » < **wog-eye-* (causatif [cf. skr. *vājayati*, got. *us-wakjan*, etc.], avec **uo-* > **ue-* comme dans *uersus*, *uerrō*, etc.), et de *uigeō*, verbe d'état **ueg-ē-*, cf. got. *wakaiþ* « *γογγορεῖτε* », etc. (voir maintenant *Harv. Stud. in Class. Phil.* 77, 1973, p. 193-201).

Jay JASANOFF étudie ensuite trois séries de formes verbales germaniques : d'abord la troisième classe de présents faibles (voir *Language* 49, 1973, 850-870), habituellement comparés aux verbes en *-*ē-* de l'italique et du balto-slave, alors que l'alternance prédésinentielle **ai/a* qu'ils offrent (e.g. got. III sg. *habaiþ* / I pl. *habam*) ne peut s'expliquer phonétiquement par *-*ē-* : ils résultent du passage à la flexion active, par adjonction de *-*ti*, d'un ancien paradigme moyen (III sg. *-*ai* < *-*oi*) à voyelle thématique *-*o-* généralisée. L'auteur propose ensuite d'expliquer les prétérits germaniques faibles comme renouvellements, par intrusion d'une dentale secondaire, de formes à suffixe *-*ē-* « d'aoriste », en partant des formes sans dentale du germanique du Nord et de l'Ouest (type v. norr. *hafe*, en regard de v. sax. *habda*). Puis il étudie quelques formes du verbe « aller » : présent, qui offre deux paradigmes, l'un actif **ghē-ti*, l'autre moyen **gha₁oi*; prétérît v. angl. *ēode* < **eō* < **eo_{je}*, got. *iddja* < **ījē* < **ījē* < **eiē*, prétérît en *-*ē-*.

La dernière étude, due à Ives GODDARD, et destinée à la *Festschrift for C. F. Voegelin* (« Algonquian, Wiyot and Yurok : proving a distant genetic Relationship »), est un appendice métho-

dologique, qui applique à une famille de langues indiennes d'Amérique non écrites des techniques spécifiquement développées dans les études indo-européennes.

Indo-European Studies II, edited by Calvert WATKINS, Cambridge, Mass., 1975.

Les auteurs de ce second rapport de l'Université de Harvard sont plus nombreux.

La première partie concerne la *phonétique*. C. WATKINS (voir maintenant *Flexion und Wortbildung, Akten der V. Fachtagung der Idg. Gesellschaft Regensburg*, Wiesbaden 1975, p. 358-378) montre que le palaïte offre un témoignage direct de $*\partial_2$, dans des graphies en *-ga-*, et étudie, à ce propos, les reflets des laryngales dans certaines catégories morphologiques des langues indo-européennes d'Anatolie à suffixe $*-e\partial_2-$: abstraits-collectifs (louv. *-ah-i-t-*, hitt. *-ahh-i*, pal. *-ah-i*) ; duel de collectif $*-e\partial_2-i$ antérieur à la scission du suffixe en féminin et neutre pluriel, conservé, à époque historique, dans des formations du type de lat. *duae*, etc., et, en hittite même, dans le complément phonétique II-*ah-ti* ; dénominatifs verbaux en $*-e\partial_2-ye-$ > anatol. commun $*-ah_2e-$ > $*-a_2e-$ avec chute de la laryngale devant $*-y-$ > hitt.-louv. *-āizzi* (pal. *-a-ga-ti*, *-a-a-ti*), et itératifs à voyelle longue, du type lat. *sēdāre* (*ū-i-da-a-iz-zi*) ; verbes à nasale du type gr. *-ἄνω*, arm. *-anem* : hitt. *-anna-*, avec gémignée provenant du traitement de $*-n\partial-$ (et structure thématique $*-n\partial-o-$, en regard de pal. *-na-a-* [variante graphique *-na-a-ga-*], à flexion en *-mi*, correspondant au type védique en *-nā-ti*). — Pour J. SCHINDLER, les correspondances du type véd. *kṣ* / gr. *κτ*, etc., s'éclairent à partir de groupes biphonématiques nés dans des paradigmes à radical du type $*\text{TEK-}$, avec jeu de réductions et de métathèses. J. ARMSTRONG donne, préverbe par préverbe, une collection à peu près exhaustive des irrégularités phonétiques qu'offrent les verbes composés dans les gloses en vieil irlandais du Codex de Würzburg, et met l'accent sur le grand rôle joué par l'analogie.

La partie *morphologique* commence par le *verbe*. J. JASANOFF y étudie d'abord le futur baltique : il propose d'y voir un ancien paradigme athématique, à séparer du futur thématique en *-sya-* de l'indo-iranien, si bien que la seule forme commune aux deux langues est le participe, en $*-syont-$ (type lit. *dūsiant-*, skr. *dāsyánt-*). Puis il montre que les présents tokhariens de la classe III (type B *māskemar* = A *māskamār* « se trouver »), à flexion moyenne, valeur d'état, construction intransitive, ont une structure thématique à voyelle $*-o-$ généralisée, comme au passif gotique (type I et III *bairada*) et à la III sg. de l'itératif moyen v. hitt. *-ška-tta-ri* ;

deux classes de formes sont à l'origine de ces présents, le présent moyen thématique, et l'aoriste moyen athématique, la troisième classe des verbes faibles germaniques et les présents balto-slaves en *-ī-* représentant, eux aussi, comme les présents tokhariens des classes III et IV, la transformation historique de l'aoriste radical. L'étude qui suit, d'A. NUSSBAUM, forme transition entre la morphologie verbale et la morphologie nominale, et, à l'intérieur de cette dernière, concerne la flexion et la dérivation : l'A. dégage, dans des formations secondaires d'adjectifs en **-ī-no-*, **-ī-wo-*, **-ī-to-*, **-ī-li-*, un **-ī* originellement suffixe d'adjectif, qui apparaît sous forme nue au génitif thématique, d'un remarquable archaïsme, puisqu'il est à l'origine un adjectif non fléchi ; identique, à l'origine, à celui du type fém. véd. *vrkīh* (à morphème d'adjectif, par opposition au type *pātnī*, à suffixe proprement féminin **-yā₂*), cet **-ī* apparaît de plus, en latin, dans les dénominatifs de quatrième conjugaison (type *seruire* : *seruus*), pouvant s'expliquer par **-īyo-*.

En morphologie nominale sont examinés deux suffixes : pour le véd. *-yu-*, H. CRAIG MELCHERT distingue deux grandes classes, l'une de désidératifs (« seeking the concept expressed by the concept of the base »), l'autre s'appliquant au concept réalisé de manière extérieure au sujet. Pour J. SCHINDLER, le suffixe de gr. *ἱππεύς* est d'origine i.e. : c'est une formation dénomminative sur thème en **-o-* (nom. **ekwe-u-s*, acc. **ekwe-u-m* > **-ēm* [cf. *diēm*] ; gén. **ekwe-ew-os*), où la voyelle thématique est conservée, comme dans toutes les autres formations secondaires à l'exception de *-i* (cf. **wlk^wi-ā₂*, en regard de **ekwe-ā₂*, au féminin). Puis J. SCHINDLER (voir maintenant *B.S.L.* 70, 1975, p. 1-10) étudie l'Ablaut des neutres i.e. en **-r/n-*. Adoptant la terminologie de Eichner (1), il pose deux types (en déniaient l'existence de **-er* et **-or*) : l'un en **-ōr*, holokinétique, comprenant les collectifs (e.g. le nom de l'« eau » nom.-acc. **wéd-ōr* / cas faibles **ud-n-* / loc. **ud-én*) ; l'autre en **-r* dans les deux types acrostatiques, l'un à vocalisme radical **-o-* (« eau » sing. nom.-acc. *wód-r* : gén. *wéd-n-s* / loc. ?), l'autre à vocalisme radical **-ē-*, (nom.-acc. **yēk^w-r* / gén. **yēk^w-n-s* / loc. ?),

(1) Voici cette terminologie (*M.S.S.* 31, 1973, p. 91 n. 33), peu usuelle peut-être dans l'enseignement français :

A. Si l'accent reste sur le même élément du paradigme, celui-ci est statique (1° acrostatique avec accent sur la racine ; 2° mésostatique avec accent sur le suffixe ; 3° téléutostatique avec accent sur la désinence) ;

B. Si la place de l'accent varie dans le paradigme, celui-ci est kinétique, en tout (holokinétique) si les variations se produisent entre racine, suffixe, désinence, ou en partie si elles ne portent que sur deux éléments (1° protérokinétique, entre racine et suffixe ; 2° hystérokinétique, entre suffixe et désinence ; 3° amphikinétique entre racine et désinence).

ainsi que dans le type protérokinétique quand le suffixe a une forme complexe (type **per-war* > *πεῖραρ*) ; l'existence d'un type hystérokinétique en *-*ēr* (hitt. *ha-aš-du-e-ir* [*hasdūr*] « fourré ») n'est pas sûre.

En *syntaxe*, C. WATKINS rend compte des syntagmes de date i.e. dégagés par Forssman comprenant, avec le verbe « aller », un nom soit simple (*ἀγγέλῃν ἐλθεῖν*), soit composé (lat. *infiliās, suppetiās, exsequiās īre*), à suffixe* -(*l*)*yo/ā-*, à partir de syntagmes où « aller » se trouvait en asyndète avec d'autres verbes (par exemple « secourir » [hitt. *uer ... urrir*] cf. *suppetiās* nominalisation d'une phrase à verbe **petā*-₂ [ce dernier conserve le sens spécifique « courir » attesté par le hittite, et fréquent dans les formes de sens « venir en aide » du type *succurrere*]).

Dans la quatrième partie « *Wörter und Sachen* », J. SCHINDLER ajoute à la correspondance gr. *ὀδύνη* / arm. *erkn* le v. irl. *idu*, et pose un féminin i.e. **ēduon* de sens « douleur », spécialisé au pluriel au sens « douleurs de l'enfantement » ; à la suite d'autres, il rattache ce nom à la racine **āed-* à laquelle il attribue un sens originel « mordre » ; et il y voit un dérivé soit secondaire sur thème en *-*u-* (**āedu-on-*) soit adjectif sur neutre (*āēdur*) ; pour lui, l'histoire d'arm. *erk*, et de gr. *ὀδῖς, ὀδύρομαι* n'est pas claire. A. NUSSBAUM voit au second élément d'ombr. *pis-her* (« quilibet ») une III sg. **herer* (renouvelée en *herter*) : *pisherer* > **pishrer* par syncope > **pisher* par dissimilation du premier *-*r-*. Pour H. CRAIG MELCHERT, hitt. *hašša hanzašša* ne désigne pas « le petit-fils et l'arrière-petit-fils », mais est un directif s'appliquant à la première et à la seconde génération, dérivé de *haš-* « engendrer » (comme gr. *γόνος* de **gen-*). Les autres études sont dues ici à C. WATKINS : étymologie de hitt. *ša-a-ru* « butin » par un neutre **sōru*, du type **dōru*, avec, parallèlement à **derwo/ā-*, un dérivé **serwo/ā-* en celtique insulaire (gall. *herw*, masc. « razzia », v. irl. *serb* fém. « vol ») ; — explication de ombr. *supa, sopa*, hitt. *u^{uz}šuppa* « (chairs, viandes) réservées à un usage sacré » comme nom indo-européen du « tabou », d'une racine **seup-* désignant « ce qui est interdit au contact des hommes » en regard de **sak-* qui exprime « ce qui est rempli d'une puissance divine », selon une opposition répondant à la dualité du sacré analysée par E. Benveniste ; — étymologie de v. irl. *lindabrath* comme nominalisation de *lind-* (<*to*+*ind*, préverbes) -*abr-*, dérivé **sup-rV-* de **swep-* (hitt. *šuppriya-*, gr. *ῥπαρ*) ; — étymologie d'irl. *duan* « poème » par l'étude des relations de réciprocité entre le poète et son patron : le premier assure la gloire au second, qui, en échange, se montre généreux envers lui, d'où la spécialisation de v. irl. *dán* (**dō-nu-*) « gift ; talent, poetic faculty ; craft, possession » pour « poème », et l'étymologie de *duan* par **dap-nā-*, d'une racine **dap-* qui témoigne,

par ailleurs, de l'institution du potlach ; — addenda à l'article des *Harv. Stud. Class. Phil.* 77, 1973, 187-193 sur lat. *ador* (collectif en *-*ōr* dérivé d'un vieil « adjective-verb » **ǵed-* « sec », parallèle à son antonyme **wed-ōr*, nom de l'« eau » à côté de l'adjectif **wed-* « humide » supposé par le v. irl. *ro-n-did*), hitt. *ḫal-* « dessécher » (existence en hittite d'une forme moyenne, *ḫa-a-da-an-ta-ri*, antérieure à la forme en *-ḫi* plus vivante) ; — héritage d'une institution i.e. de « sick-maintenance » en vieil-irlandais (*sochl* « stupor », dérivé **soklo-* du type *νόστος* d'une racine **sek-* indiquant un état pathologique) et hittite (où *šaktāizzi* « performs sick-maintenance » est le dénominateur du nom attesté en celtique) ; — explication de lat. *iouiste* comme superlatif **i^e/ou-isto-* « le plus jeune, le plus doué de force vitale » (cf. *iuuenis*), à rapprocher de véd. *yáviṣṭha-*, épithète d'Agni « le plus (très) vigoureux, le plus grandement doué de force vitale », l'usage des superlatifs en *-*isto-* étant caractéristique de la langue religieuse indo-européenne (voir maintenant *Mélanges Benveniste*, p. 527-534).

La dernière partie s'intitule « *Poetics* ». Deux études y sont consacrées à deux textes épigraphiques grecs archaïques : d'abord la coupe de Nestor, dont l'A. étudie des particularités linguistiques (subjonctif à voyelle longue *πιῖσι* ; construction de « boire » avec l'ablatif du nom du « vase », syncrétisé en grec avec le génitif, mais conservé en ξ 112 où ϕ [*περ ἔπινον*] recouvre ω), et métriques (la forme lyrique de l'inscription, comparable à celle du vase de Dipylon, comprend un trimètre iambique à initiale choriambique [qui reflète la liberté qu'avaient en i.e. les octo- et dodéca-syllabes à finale iambique], et deux mètres dactyliques [où le premier diviseur de mots marque la césure]) ; ce texte est l'une des parties d'un dialogue entre deux coupes, d'où le $\delta\epsilon$ de la l. 2. Quant au vase du Dipylon, selon C. Watkins il contient un fragment de poésie grecque archaïque, probablement contemporain des poèmes homériques eux-mêmes, et est à rapprocher, non seulement de certains passages homériques, mais de certains textes hittites par la structure de la phrase relative qui l'introduit, et son contenu (prix pour le vainqueur d'une lutte), et, par sa métrique, de certains textes védiques. Viennent ensuite une très brève note métrique sur un quatrain satirique v. irlandais, de B. VINE, et une étude de R. SACKS, démontrant l'existence, en poésie, d'un syntagme **del-* « faire quelque chose habilement » + un nom de l'esprit (gr. *δέλοις φρενῶν*, Esch., *δολοφρονέουσα*, Hom. ; v. norr. *modsefa tjöld* « tents of the mind »). Puis C. WATKINS montre qu'en raison de la dichotomie de la richesse mobilière capturée par *razzia*, hommes et animaux domestiques (cf. les syntagmes du type **wīro- peku-* ou *bipedēs/quadrupedēs*), GUD UDU en regard de hitt. *anluḫša* « homme », peut recouvrir **peku* conçu comme « quadrupèdes domestiques autres

que les chevaux ». Le dernier article, consacré à la famille de ὄρχις, et où linguistique, poétique, mythologie sont mêlées d'une manière dont seul C. Watkins connaît le secret, a paru ici même naguère (*B.S.L.* 70, 1975, p. 11-25).

Françoise BADER.

36. Vladimir I. GEORGIEV. — *Die Entstehung der indoeuropäischen Verbalkategorien*, Sofia 1975, 56 p.

J'ai longtemps hésité avant de porter à la connaissance des lecteurs du *B.S.L.* le jugement suivant, en termes que j'ai essayé de mesurer : l'auteur de cet opuscule, bien connu par des études nombreuses et variées, fait un grand pas en arrière, en négligeant de tenir compte d'ouvrages que les comparatistes ont mainte occasion d'utiliser pour leur plus grand profit : « manche Einzelheiten, die in den Büchern von Kuryłowicz 1964 (= « The inflectional Categories of Indo-European ») und Watkins 1969 (= « Geschichte der indogermanischen Verballexion ») ausführlich darlegt... sind hier kurz erwähnt oder ausgelassen » (p. 10).

Ce serait d'ailleurs de toute façon une gageure que de consacrer une cinquantaine de pages aux problèmes que Vl. Georgiev se propose de traiter : problèmes de la naissance des catégories verbales, d'après le titre du moins, car ils se réduisent à une étude des plus succinctes des divers thèmes temporels, modaux, de diathèse (présents thématiques, et origine de la voyelle thématique ; aspect perfectif et injonctif ; origine du présent en *-mi ; parfait ; aoriste sigmatique ; imparfait slave ; futur sigmatique et désidératif ; futur, subjonctif et optatif ; subjonctif en *-ē/ō- et en *-ā- et futur en *-ē- ; futur et subjonctif à voyelle brève ; optatif ; impératif ; moyen). La raison d'être de l'ordre ici adopté est d'autant moins patente que l'auteur ne cherche pas à rapprocher des formations dont la parenté est pourtant actuellement reconnue et constitue l'un des faits essentiels de l'histoire et de la structure du verbe indo-européen (moyen/parfait/présents du type -hi du hittite [dont on oublie souvent de dire qu'à l'exception du verbe « aller », ils sont les seuls présents que connaisse le tokharien B] / présents dits « thématiques » dans des langues comme, par exemple, le grec).

C'est que l'*Entstehung* dont il est ici question paraît, en fait, celle des désinences, qu'à propos de chaque thème décrit Vl. Georgiev explique à sa manière, le plus souvent à l'aide d'éléments déictiques et pronominaux, parfois fléchis (à titre

d'exemple, la 1^{re} p. sg. moyenne a selon lui pour désinence de datif *-*moy*). Renonçant à indiquer les nombreuses lacunes bibliographiques (entre autres, pour les présent hittites en -*hi*, alors que le savant bulgare a une prédilection particulière pour les langues anatoliennes), et, d'autre part, à discuter tout ce qui devrait l'être (au premier chef la tendance à considérer comme composées des formations suffixales, ainsi l'aoriste sigmatique, le futur du type skr. *karīṣyāmi*, l'optatif en *-*yē-*, interprétés comme contenant, respectivement, le verbe « être », la racine de skr. *iṣyati* « mettre en mouvement », celle de gr. *ἵμι*), nous préférons conclure en soulignant, plutôt que le caractère rétrograde de cette publication, quelques points qui montrent que l'auteur pourrait enrichir davantage la véritable science, s'il ne se contentait pas de croire claires des questions difficiles : l'intuition selon laquelle les présents thématiques pourraient être plus anciens que les présents en *-*mi* (mais qui ne se fonde sur aucune démonstration, pas même sur l'absence de ces derniers à la périphérie du domaine indo-européen [italique ; flexion celtique conjointe ; tokharien] et sa grande rareté en germanique) ; l'essai intéressant pour attribuer à chaque thème décrit un aspect, et non un temps. L'ouvrage se termine par une bibliographie de trois pages, courte par rapport à l'ampleur du sujet, et par un Index où — à tout seigneur tout honneur — la première place revient au vieux-bulgare.

Françoise BADER.

-
37. Franklin Eugene HOROWITZ. *Sievers' Law and the Evidence of Rigveda, Janua Linguarum, Series Practica* 216, La Haye-Paris, 1974, 74 p.

C'est une étude détaillée des données qu'offre pour la loi de Sievers et ses utilisations par Edgerton le livre II du Rigvéda, choisi pour sa brièveté et son ancienneté.

L'ouvrage compte quatre chapitres. Une histoire critique du problème rappelle avec précision les principales théories concernant le caractère syllabique ou non des sonantes selon la quantité de la syllabe précédente ; on retrouvera là, avec leurs interprétations depuis un siècle, notamment les problèmes classiques des deux conjugaisons en -*i-* du latin et du germanique, des diérèses **duw-* face à **du-*, etc., et la même lacune que dans le livre de G. Nagy : celle des comparatifs en *-*yos-*, formation pourtant réputée et primaire et ancienne.

Le second chapitre est consacré à la « réciproque » de la loi de

Sievers : conditions dans lesquelles une voyelle brève s'absorberait dans la sonante suivante ; étude plus axée sur le Vêda, cette fois très critique et faisant appel, ce qui est méritoire en linguistique, à une philologie exigeante : l'auteur, fidèle aux scrupules des indianistes, se refuse aux manipulations de texte par lesquelles Edgerton s'est parfois facilité les choses. En tout cas, dans *cakre* (X.90.8) et *dadhre* (X.82.5) interprétés comme 3 plur. il préfère voir des formes haplogiques pour *cakrire*, etc. plutôt que la réduction de **cakre*, etc., et considère que ne s'imposent pas objectivement des corrections comme VIII.23.16 *vasuvidam* en *vasuvidam*, ou X.37.3 *ānu varlale* en *ān varlale*, ou X.49.7 *pāri yāmi* en *pāryāmi*, etc.

Le chapitre III contient l'examen du second maṇḍala, étude systématique et statistique qui tient compte de la place des formes dans le vers et de la nature de ce vers. La conclusion, préparée par une série de tableaux statistiques, est que seul un lot médiocre de formes à sonante postconsonantique présente les variantes syllabiques attendues : il faut alors ou admettre avec Edgerton que la loi de Sievers n'était plus vivante depuis longtemps dans le *Rigvéda* (ce à quoi nous porterait personnellement l'examen des comparatifs), ou chercher une autre interprétation de l'ensemble des données indo-européennes.

C'est là l'objet du chapitre de conclusion qui, sur ce résultat, reprend les questions présentées au chapitre I, pour en venir à une nouvelle formulation : « dans divers dialectes indo-européens une sonante syllabique devant voyelle perdait ce caractère syllabique après certaines syllabes brèves à consonne finale, mais non après syllabe longue. Seules les sonantes syllabiques devant voyelle étaient touchées, apparaissant en outre dans cette position surtout du fait d'extensions analogiques. Les sonantes non syllabiques, quelle que soit leur position, n'étaient pas impliquées ». Formulation qui nous paraît vague, en partie tautologique et d'application limitée. Ce dernier point exprime l'opinion de l'auteur qui voit là un phénomène récent, puisque ses effets ne coïncident pas entièrement d'une langue à l'autre. On est alors libre d'évacuer latin, gotique et lituanien et de voir dans le couple *sāgīs/cāpīs* un fait d'harmonisation quantitative, lui-même point de départ de l'abrégement iambique. Pour le sanskrit, d'autres études seraient nécessaires pour établir une chronologie relative des faits observés, sans obligation de les « insérer dans une théorie qui tend plutôt à déformer qu'à éclairer les données ».

Jean-Louis PERPILLOU.

38. R. L. TURNER. — *Collected Papers 1912-1973*, Oxford University Press, Londres ..., 1975, 16 × 24, xvi + 435 p., prix 10 livres.

Présenté avec « affection et admiration » par M. J. Brough, ce recueil d'articles reflète la vie scientifique de Sir Ralph, et de tous ceux qui, avec lui, ont donné un essor vigoureux à l'étude de la linguistique i(ndo-)a(ryenne). C'est tout un siècle, en effet, que font revivre ces pages (dédiées à W. H. D. Rouse), où se lisent souvent les noms de Meillet, Gauthiot, George A. Grierson (éditeur du magnifique *Linguistic Survey of India*), et ceux d'amis de l'auteur, qu'il cite dans sa courte préface : Jules Bloch (*La formation de la langue marathe*), Georg Morgenstierne, l'infatigable explorateur des langues dardes et kafires. Le linguiste, en qui M. Brough salue 'a verray, parfit gentil knyght', sait aussi rendre un hommage discret et poignant aux combattants Gurkha, ses proches compagnons d'armes (n^{os} 8, 9 « Specimens of Nēpālī », « Further specimens of Nēpālī », 1921, 1922, etc.).

Formé à l'école de la grammaire et de la philologie classiques, R. L. T. tout d'abord en applique les méthodes à l'examen de textes écrits en sanskrit bouddhique « hybride » (n^o 2) ; puis, il se tourne résolument vers l'analyse des langues i.a., en particulier celle des langues modernes, et de leur histoire. De 1915-16 datent les premières des nombreuses études consacrées à la phonétique des langues n(éo-)i(ndo-aryennes) ; les questions de morphologie seront plus rarement abordées. En accordant cette sorte de primauté aux préoccupations phonétiques (y compris à des comparaisons entre tels développements i.a. et i.e., cf. n^o 26 « A note on I.E. *k̑* in 'Ancient Illyrian' and Kafirī », 1933), R.L.T. suit, en quelque sorte, l'exemple des grammairiens indiens anciens ; ceux-ci, en effet, fondent leurs remarques et leurs descriptions de dialectologie synchronique, au premier chef, sur l'existence des distinctions phoniques qui passaient pour caractériser les principales aires de langue aryenne dans le sous-continent indien. Ce sont, assurément, les plus évidentes, bien que, dès les plus vieux documents, les isoglosses soient enchevêtrés — parfois inextricablement — du fait des emprunts et brassages constants auxquels ont procédé les langues aujourd'hui globalement dénommées v(ieil) et m(oyen) i(ndo-aryen).

Définir les systèmes phonologiques de plusieurs des langues n.i., et les plus saillants de leurs traits distinctifs (cf. n^{os} 14, 15, 16, sur le sindhi, 1924-25), en expliquer la genèse, en en précisant si possible les étapes chronologiques (fût-ce en remontant à des époques reculées, n^o 43, « Early shortening of geminates with compensatory lengthening in Indo-aryan », 1970), établir les

isoglosses qui délimitent les grandes aires linguistiques du n.i., et qui, éventuellement, permettent de localiser l'origine géographique de certaines communautés émigrées (locuteurs népalis), parfois même les étapes indiennes de leur migration (n° 19 « The position of Romani in Indo-aryan, 1926), telles sont quelques-unes des préoccupations les plus constantes dans ce recueil. Elles ont évidemment pour corollaires des recherches étymologiques, dont on sait qu'elles ont été ordonnées, dès 1931, dans *A comparative and etymological dictionary of the Nepali language ... with indexes of all words quoted from other Indo-aryan languages* compiled by Dorothy Rivers Turner (Londres). Il préfigure *A comparative dictionary of the Indo-aryan languages* (Londres, Oxford University Press, 1962-1971). Cet ouvrage monumental, où les ressources de la comparaison et de la reconstruction interne sont magistralement exploitées, invite à restituer bien des vocables, au moins virtuels, des v.i. et m.i., dont les langues écrites n'avaient gardé aucune trace. Or les correspondances admises dans le *CDIAL*, les contaminations, analogies, réfections ... qu'il postule, les cheminements linguistiques qu'il propose (cf. s.v. 1031 *ākṣeti*) ont souvent fait l'objet de réflexions soumises au monde savant précisément dans les quarante-quatre articles que la School of Oriental and African Studies a pris l'heureuse initiative de regrouper aujourd'hui sous une forme agréable et commode (1).

Ces *Collected Papers 1912-1973* ne sont donc pas des monographies marginales : ils forment un complément des plus utiles au grand œuvre naguère édité, avec la collaboration de Lady Turner, par Sir Ralph, et publié par les soins de l'École que le savant a brillamment dirigée de 1937 à 1957.

(1) Comme de coutume, le travail de l'Oxford University Press est impeccable. Tout au plus pourrait-on regretter que l'indication de la pagination originale ne figure pas en marge des articles réimprimés. Mais l'inconvénient est mineur, vu la brièveté de certains articles, ou l'ordre naturel de succession des matières dans les monographies plus amples, comme les justement célèbres « Gujarāṭi phonology » (1921) et « The position of Romani in Indo-aryan » (1926).

Colette CAILLAT.

39. *Commémoration Cyrus. Actes du Congrès de Shiraz 1971 et autres études rédigées à l'occasion du 2.500^e anniversaire de la fondation de l'Empire Perse. Hommage universel*, Téhéran-Liège, diffusion : Brill, Leiden, 1974 (*Acta Iranica*, Première série). 3 volumes in-8°, ix+389 p.+26 pl., vii+413 p.+16 pl., vii+444 p.+19 pl.

Ces trois volumes comprennent de nombreux articles sur la civilisation et les langues iraniennes. Ces articles sont divers non seulement par leur sujet, mais aussi par leur caractère, les uns étant des contributions savantes, les autres plutôt des écrits de haute vulgarisation ou de circonstance. Certains sont la traduction française d'études publiées antérieurement en d'autres langues. On se borne ici aux articles linguistiques.

P. Lecoq, « La langue des inscriptions achéménides », II 55-62, caractérise cette langue, contrairement à l'opinion admise, non pas comme le dialecte des Perses avec des emprunts mèdes, mais comme une langue « mixte », « une sorte de *koinè*, de langue non parlée, mais communément utilisée par les Iraniens occidentaux ». L'idée est séduisante, mais, plutôt que de langue « mixte », nous préfererions parler de langue commune littéraire teintée dialectalement. — Le même auteur, dans une étude importante et approfondie, « Le problème de l'écriture vieux-perse », III 25-107, fait le point sur cette question très discutée depuis une dizaine d'années. Après en avoir examiné tous les aspects, il conclut que cette écriture existait avant Darius et d'autre part que « parmi tous les systèmes contemporains ou légèrement antérieurs, seuls les types d'écriture méditerranéens présentent des traits typologiques communs avec le vp. » L'article est accompagné d'une bibliographie exhaustive. — G. Liebert, « Indo-iranica : v.-p. *vazraka-*, av. *vazra-*, v.-ind. *vájra-* », II 63-90 (trad. de *Or. Suec.* 11, 1962), restitue un i.-i. **važra-* « force procréatrice ». — W. Eilers, « The name of Cyrus », III 3-9 (résumé de *Beitr. zur Namenforsch.* 15, 1964), rapproche ce nom de sk. *Kuru-* et de moy.-pers. *kōr* « aveugle ». — J. Kellens, « Les formules du type *hubərətā- bar-* en avestique », III 133-47, reconnaît et analyse en avestique, avec des parallèles védiques, la même figure étymologique que dans v. p. *hufrastam aprsam* « j'ai puni bien puni ». — Le même auteur, « Un nouveau trait du vocabulaire daëvique », III 149-56, identifie en avestique un mot *ālara-* « mauvais » comme signifiant originellement « autre ». — W. Eilers, « Verbreitung und Fortleben alter Epenthese », I 280-91, retrouve en vieux-perse, en moyen-perse, en persan et dans d'autres dialectes des traces du phénomène de l'épenthèse (influence de *i* et *u* sur la voyelle de la syllabe précédente) bien connu en avestique. — G. Morgenstierne, « Early Iranic

influence upon Indo-Aryan », I 271-79, partant de l'hypothèse que l'iranien et l'indo-aryen devaient encore être mutuellement intelligibles aux temps achéménides, décele en indo-aryen des emprunts à l'iranien adaptés à la phonétique indo-aryenne, ou, si l'on préfère, une influence sémantique de mots iraniens sur les mots indo-aryens apparentés, par ex. *kšatra-* comme désignant le territoire d'un royaume, sens de ir. *xšaθra-*. Noter l'emploi, pour désigner les langues, du terme « iranique », que G. Morgenstierne propose (cf. I 9 n. 13) afin d'éviter l'ambiguïté de « iranien », qui peut référer à l'entité politique appelée aujourd'hui « Iran ».

Plusieurs articles concernent l'« araméen d'empire ». J. A. Delahuney, « A propos des « Aramaic ritual texts from Persepolis » de R. A. Bowman », II 193-217 et III 439-44, et « L'araméen d'empire et les débuts de l'écriture en Asie Centrale », II 219-36, reprend les textes des inscriptions araméennes des mortiers de Persépolis et étudie à ce propos la paléographie de l'araméen achéménide ; il retrace d'autre part le rôle de l'araméen dans l'empire perse et dans l'Inde du nord-ouest. Le second article comprend une vaste bibliographie. — H. Humbach, « Aramaeo-Iranian and Pahlavi », II 237-43, soutient que les inscriptions du III^e siècle av. J.-C. trouvées en Afghanistan et au Pakistan sont non en langue araméenne, mais en moyen-iranien ancien sous un masque araméen, ce qui ferait remonter d'un siècle, par rapport à la thèse de Henning, l'emploi du système d'*uzwāriš* qui caractérise le pehlevi. — J. C. Greenfield, « Iranian vocabulary in early Aramaic », II 245-46, montre que ces emprunts appartiennent au vocabulaire administratif et judiciaire ou désignent des *realia*. — M. N. Bogoliubov, « Titre honorifique d'un chef militaire achéménide en Haute Égypte », II 109-14 (trad. de *Palest. Sbornik* 17 (80) 1967), interprète *hphlpt* comme **haflar'a-pālā* « gardien du pays ».

Le même auteur propose une nouvelle lecture de « L'inscription pehlevie de Constantinople », II 291-301 (trad. de *Palest. Sbornik* 23 (86), 1971). — S. Kia, « Sur quelques termes de « Xosrow et son page », III 208-19 (trav. de *Rev. de la Fac. des Lettres de Téhéran*, 3^e année), identifie une quinzaine de mots mal lus dans ce texte pehlevi. — M. J. Dresden, « On a working dictionary of the Khotanese language », III 233-39, présente le projet d'un dictionnaire pratique du khotanais : un tel ouvrage, dont le besoin se fait vivement sentir, sera très bienvenu.

Sz. Telegdi, « Remarques sur les emprunts arabes en persan », II 337-45, montre que ces emprunts, qui sont en nombre considérable, résultent non de la conquête de l'Iran par les Arabes, mais d'une situation de diglossie, l'arabe ayant joué longtemps le rôle de langue savante ; ils ont été en outre favorisés par la structure même du persan, qui tendait à développer les locutions verbales

au détriment des verbes simples. — A. Bausani, « Notes sur les mots persans en malayo-indonésien », II 347-79, établit une liste de 201 emprunts, venus surtout par l'Inde, qui réfèrent principalement à la culture matérielle, objets de cour, mets, plantes, etc. — J. Kurylowicz, « Les éléments persans dans le fonds lexical européen », II 391-97, évalue à 270 ou 280 le nombre de ces emprunts ; les principales couches sont venues par l'intermédiaire, successivement, de l'arabe, du turc et de l'Inde anglaise. — W. Eilers, « Le caviar », II 381-90 (trad. de *Jñānamuktāvali*, *Commém. Volume... J. Nobel*, New Delhi 1963), propose une étymologie iranienne de ce mot mystérieux. Enfin M. A. Jazayery, « On the nature of a cultural history of the languages of Iranian culture », II 323-35, dans un article-programme, énumère toute une série de questions à étudier dans l'histoire des langues iraniennes, notamment celle des emprunts dans les deux sens.

Gilbert LAZARD.

40. G. MORGENSTIERNE. — *Irano-dardica*, Wiesbaden, Reichert, 1973 (Beiträge zur Iranistik, Band 5). In-8°, 388 pages.

Ce volume, publié à l'initiative de G. Redard, réunit 27 articles du maître de la dialectologie iranienne à qui l'on doit en particulier tant de contributions sur les langues et dialectes des confins indo-iraniens. Il est bien commode de trouver rassemblés ici des articles dispersés dans des publications rares, ainsi que quelques autres plus accessibles, mais que pour des raisons diverses il valait la peine de reprendre. Ces articles s'échelonnent entre 1930 et 1964 ; s'y ajoutent trois inédits.

Le livre est divisé en trois parties. La première est indo-iranienne et comprend trois études de vocabulaire : « Das Wort für « Sichel » in neuindischen und neuiranischen Sprachen » (1931), « Mushroom » and « toadstool » in Indo-Iranian » (1957), « An ancient Indo-Iranian word for « dragon » (1964).

La deuxième partie comprend des études portant sur l'iranien. Cinq articles traitent de phonétique historique : le classique « Orthography and sound-system of the Avesta » (1942), une note nouvelle « Final -ā and -a in Iranian » (le shughni garde des traces de la distinction ancienne entre *a* et *ā* en finale, même si, comme le soutient Kurylowicz, cette distinction s'est effacée ailleurs dès le vieil iranien), « The development of *r*+sibilant in some Eastern Iranian languages » (1948), « Additional notes on the development of *r*+sibilant... » (1950), « Pashto », « Pathan » and the treatment

of *r*+sibilant in Pashto » (1940). Ce dernier article comprend l'étymologie du nom « pashto ». — Autres études d'étymologie : « The name *Munjān* and some other names of places and people in the Hindu Kush » (1930), « Notes on Balochi etymology » (1932), « Persian etymologies » (1932). — Morphologie : « Feminine nouns in -a in Western Iranian dialects » (1962), « Iranian feminines in *ē* » (1962). — Enquêtes dialectologiques : « Supplementary notes on Ormuri » (1932, dialecte de Kaniguram), « The story of an Afridi sepoy » (1931, pashto dialectal), « The Wanetsi dialect of Pashto » (1930), et un article nouveau, « Additional notes on Wanetsi », qui donne des textes recueillis en 1949 à Quetta.

La troisième partie réunit des articles portant sur l'indo-aryen, essentiellement les langues dardes, et sur les Kafirs. Sur l'indo-aryen : « *Svasā* and *bhaginī* in modern Indo-Aryan » (1950-53), « Metathesis of liquids in Dardic » (1947), « Iranian elements in Khowar » (1936), « Sanskritic words in Khowar » (1957), « A Vedic word in some modern Hindu Kush languages » (1954, sur le nom de la rhubarbe), « The phonology of Kashmiri » (1943). — Sur les Kafirs : « A Kafir on Kafir laws and customs » (1933), « Genealogical traditions among the Kati Kafirs » (traduction d'un article en norvégien publié en 1949-50), « The spring festival of the Kalash Kafirs » (1947), « Die Stellung der Kafirsprachen ». Cette dernière étude, nouvelle, fait le point sur le classement génétique des langues kafires : elles constituent un rameau particulier de la famille indo-iranienne, distinct de l'indo-aryen comme de l'iranien, mais plus proche du premier.

A quelques exceptions près, les articles sont reproduits en offset. Un certain nombre sont pourvus d'addenda. On apprécie vivement l'index détaillé compilé par S. Sana.

Gilbert LAZARD.

-
41. J. BLAU. — *Le kurde de 'Amādiya et de Djabal Sindjār. Analyse linguistique, textes folkloriques, glossaires*, Paris, Klincksieck, 1975 (Travaux de l'Institut d'Études Iraniennes de l'Université de la Sorbonne Nouvelle, 8). In-8°, 253 pages.

Les dialectes kurdes de 'Amādiya et de Djabal Sindjār sont parlés dans le nord de l'Irak, respectivement au voisinage de la frontière turque et de la frontière syrienne. Tous deux appartiennent au groupe des dialectes kurdes septentrionaux ou kurmandji : ils sont donc fort différents du kurde littéraire d'Irak et proches du kurde de Turquie, de Syrie et d'U.R.S.S. Le premier a déjà été

décrit en même temps que d'autres dialectes voisins dans les *Kurdish dialect studies* de D. N. MacKenzie, qui donne huit pages de texte. Le dialecte de Djabal Sindjar n'avait jamais été décrit : il est parlé par une population qui appartient en grande partie à la secte des Yézidis et vit mêlée à des Arabes musulmans et chrétiens. Il n'en reste pas moins en pleine vigueur et garde tous les traits caractéristiques du kurmandji.

L'ouvrage comprend une commode bibliographie, qui recense tous les dictionnaires kurdes, occidentaux et orientaux, et tous les livres ayant pour objet la description du kurde septentrional, une consciencieuse analyse phonologique et morphologique, avec, notamment, d'utiles tableaux de conjugaison et une étude, appuyée d'exemples, des emplois des formes verbales, des textes avec traduction française et notes, et un glossaire de 40 pages. Les textes (une cinquantaine de grandes pages) consistent en trois longs contes, qui ne sont pas sans intérêt pour les folkloristes : l'un d'eux comprend des morceaux en vers. La transcription adoptée est celle de la revue Hawar, qui est ordinairement utilisée pour le kurmandji : l'auteur l'a complétée de quelques signes pour noter des distinctions phonologiques que le système Hawar négligeait fâcheusement. Tout cela constitue une utile contribution à la connaissance des dialectes kurdes.

Gilbert LAZARD.

42. Roberto GUSMANI. — *Neue epichorische Schriftzeugnisse aus Sardin (1958-1971)* = *Archaeological Exploration of Sardin*, *Monograph 3*. Cambridge/Massachusetts, Harvard University Press, 1975, 132 p. et 14 pl. ; prix \$ 4.70.

L'auteur de cette monographie, R. Gusmani, est bien connu par ses publications concernant les langues épichoriques de l'Asie Mineure ancienne, et notamment par son *Lydisches Wörterbuch* (Heidelberg, 1964 ; nouvelle édition en préparation).

Dans ce volume, R. G. nous apporte, avec une présentation très claire et de bonnes reproductions (76 figures, en majorité des photographies, sur 14 planches non numérotées), la publication exhaustive des documents en langues épichoriques qui ont été révélés par les fouilles américaines de Sardes ; donc depuis 1958, première année des nouvelles recherches en Lydie, dirigées par G. M. A. Hanfmann, jusqu'à 1971.

La richesse du site en inscriptions locales est toujours considérable, puisqu'il a livré, non seulement de nouveaux documents

lydiens (Teil A), mais des fragments de nature indéterminée (Teil B), des fragments *cariens* (Teil C), enfin une inscription isolée, en écriture *nouvelle* (Teil C).

Le premier groupe occupe le plus long chapitre (p. 1-62). Les textes lydiens rassemblés ici viennent enrichir de façon notable le corpus du lydien, édité en dernier lieu par R. G. dans son *Lydisches Wörterbuch*. Le texte A I 4 (trouvé en 1971), avec les restes de 19 lignes, est particulièrement intéressant : il pourrait s'agir d'un règlement financier (p. 23-24). Le fragment A II 5 apporte un nouvel exemple du nom de la divinité lydienne *Kuvav(a)-* ou *Kufav(a)-*, répondant au modèle anatolien *Kubaba/Kupapa*, qui doit être à l'origine de la *Kybèbè* des Grecs d'Asie Mineure (cf. O. Masson, *Les fragments du poète Hipponax*, p. 168).

Le second groupe (p. 63-78) présente de brefs graffites ou lettres isolées, de nature indéterminée. On remarque une sorte de monogramme, relevé sur des pierres d'un des grands tumulus de la région de Bin Tepe, que G. Hanfmann a attribué à Gygès ; la lecture, par le même savant de la série B I 5 comme représentant quatre lettres *grecques* en ligature, soit $g+u+g+u$ ou *Guggu* pour Gygès, est évidemment très ingénieuse, mais R. G. a raison de se montrer réticent.

Le troisième groupe (p. 79-111) est constitué par des inscriptions cariennes. En effet, une des surprises apportées par le site de Sardes est d'avoir livré, depuis 1961, des fragments dont le caractère carien est indiscutable (cf. la première publication par G. Hanfmann et O. Masson, *Kadmos* 6, 1967, p. 123-134, pour C I 1 à 6, les pièces C II 1, 2 et 3 étant inédites). La publication « définitive » de ces documents est difficile, puisque, à l'heure actuelle, on ne dispose pas d'un système de translittération du carien qui soit unanimement accepté (cf. mon étude dans cette revue, 1973, 1, p. 187-213). Devant faire un choix, R. G. a adopté les transcriptions de V. Shevoroshkin, mais en les modifiant sur certains points. Après un tableau d'ensemble (p. 90-91), une intéressante discussion est donnée pour un bon nombre de lettres cariennes (p. 92-105). Il est impossible de commenter ici ces propositions : on pourra comparer le tableau de R. G. avec celui que je donne dans *Kadmos*, 15, 1976, dépliant en face de la p. 83, à propos de la publication d'une nouvelle inscription carienne d'Égypte. En conclusion, R. G. examine la chronologie de ces documents (en majorité du VII^e et du VI^e s.), et constate que l'écriture de Sardes correspond en gros à celle des textes cariens d'Égypte et de Nubie (p. 106-111), les documents de la Carie même qui nous sont accessibles appartenant à une période plus récente.

Dans la dernière partie (p. 113-132), on trouve une inscription en caractères d'un type nouveau, trouvée en 1963 (avec des

fragments) dans les ruines de la Synagogue de Sardes ; elle a déjà fait l'objet de deux études préliminaires, par R. G. lui-même (1964) et G. Neumann (1965). Cette écriture, de direction sinistrophe, se limite actuellement à 18 signes (tableau, p. 124) : quelques-uns sont lydiens ou ressemblent à des signes lydiens, d'autres sont nouveaux et plus ou moins aisément identifiables. Dans ces conditions, il n'est pas étonnant que le texte (d'ailleurs en *scriptio continua*) demeure incompréhensible : à titre d'hypothèse, on a songé à la langue des Méoniens (R. G. ; cf. O. Masson, *Hipponax*, p. 105-106), ou à celle, entièrement inconnue, des Torébiens (G. Neumann) ; avec une grande prudence, P. Meriggi a proposé l'étiquette de « para-lydien ».

Comme on le voit, la documentation sur les langues locales de l'Asie Mineure occidentale s'enrichit peu à peu : on sera reconnaissant à l'égard de R. G. pour cette monographie, aussi prudente que bien informée.

Olivier MASSON.

43. Robert GODEL. — *An introduction to the study of classical Armenian*, Wiesbaden, Dr. Ludwig Reichert Verlag, 1975, xi + 139 p.

Dominée pendant longtemps par la personnalité de MEILLET et de ses élèves, l'étude de l'arménien classique se trouve depuis quelques années dans une situation étrange. Les comparatistes y verraient volontiers un domaine mineur, et ceux d'entre eux qui s'intéressent à l'arménien n'y ont consacré que de brèves études (il faut cependant mettre à part le livre de G. R. SOLTA, *Die Stellung des Armenischen im Kreise der indogermanischen Sprachen*, Vienne, 1960). Du côté des philologues, il est paru de bonnes grammaires descriptives (JENSEN, ABRAHAMIAN), et il nous vient d'Arménie soviétique des études synchroniques de valeur, ainsi que d'intéressants travaux sur l'évolution ultérieure de la langue. Mais les quelques études d'ensemble consacrées dans ces dernières années à la préhistoire de l'arménien souffrent trop souvent, à l'est comme à l'ouest, d'un manque de rigueur dans l'usage de la méthode comparative. On a donné la priorité à des recherches de phonétique et d'étymologie ; ce parti pris, qui peut se comprendre si l'on songe que les faits sont ici embrouillés plus que partout ailleurs, a malheureusement donné lieu à bien des fantaisies, et laissé dans l'ombre des domaines tout aussi dignes d'intérêt. C'est dire qu'il nous manquait jusqu'à présent une synthèse qui pût

prendre le relais de l'*Esquisse d'une grammaire comparée de l'Arménien classique* de MEILLET (2^e éd., 1936), ouvrage toujours indispensable, mais vieilli.

Cette lacune est maintenant comblée. Elle ne pouvait l'être que par un auteur qui fût tout à la fois philologue, comparatiste et linguiste. Robert GODEL est tout cela, ses travaux antérieurs l'attestent (on en trouvera une liste dans un recueil d'hommages qui lui a été dédié récemment, et dont un compte rendu a été donné dans le dernier tome de ce Bulletin, fasc. 2, p. 39-41). Le livre qu'il nous présente aujourd'hui sera un instrument de travail indispensable à qui s'intéresse à l'arménien classique.

Le titre est cependant quelque peu trompeur. Il ne s'agit pas d'une introduction, et le lecteur qui n'a pas déjà une certaine familiarité avec la langue risque d'être parfois désemparé. Des pans entiers de la grammaire sont passés sous silence (nous en sommes avertis dès l'abord par l'auteur) : non seulement la syntaxe, mais aussi, dans la morphologie, les numéraux. Le système des pronoms démonstratifs et des adverbes qui en découlent est tout juste évoqué. C'est que la question avait été traitée, d'une manière définitive, par MEILLET. On ne pourra tirer vraiment parti de cet ouvrage que si l'on connaît l'œuvre de MEILLET, que l'A. entend continuer, et non répéter. Ce parti pris est, à mon avis, pleinement justifié.

Le livre est divisé en deux parties : « a synchronic approach » (p. 1-60), « a diachronic approach » (p. 61-132) ; de la part d'un Genevois, un tel plan n'est pas pour étonner. La première partie commence par une étude phonologique, avec, notamment, un long débat (p. 15-23) sur la structure de la syllabe. On appréciera le souci qu'a eu l'A. de distinguer la prononciation traditionnelle de l'arménien classique de ce que nous pouvons connaître (qui est d'ailleurs assez peu de chose) du système de la langue. Puis vient un exposé de la morphologie, dans lequel l'accent est mis sur la formation des thèmes nominaux et verbaux. Le propos de l'A. s'adresse à un lecteur déjà un peu initié ; c'est ainsi que l'exposé des paradigmes nominaux vocaliques (p. 28-29) ne donne pas toutes les formes casuelles, mais seulement celles où l'on reconnaît l'appartenance d'un nom à une classe flexionnelle. La présentation du système verbal est un modèle de clarté. Quelques notes sur la dérivation et la composition servent de conclusion à cette première partie.

C'est surtout dans l'étude comparative que s'affirme la personnalité de l'A. L'exposé de la phonétique préhistorique de l'arménien (p. 61-91), remarquable par sa clarté et la sûreté du jugement, devra désormais servir de référence ; sur ce point, l'*Esquisse* de MEILLET avait bien besoin d'une mise à jour. Regrettons seulement

que l'A., par ailleurs si bien informé, n'ait pas tiré parti, à propos des sourdes aspirées, de l'ouvrage de R. HIERSCHE, *Untersuchungen zur Frage der Tenues Aspiratae im Indogermanischen*, Wiesbaden, 1964, où les pages 232-253 sont consacrées à l'arménien.

Dans la morphologie historique, c'est surtout l'étude du système verbal qui retiendra l'attention. Le fond de la doctrine était déjà donné dans l'*Esquisse* de MEILLET, mais les origines de la conjugaison (sujet auquel l'A. avait déjà consacré une étude, REArm. NS, 2, 21-41) sont mises ici en évidence avec clarté et maîtrise. L'A. montre comment d'anciens couples présent/prétérit ont pu se dissocier pour fournir un thème de présent et un thème d'aoriste, ce qui représente « a thorough recasting of the former verb pattern » (p. 113), et a entraîné la création d'un nouvel imparfait. Il aurait pu signaler qu'un remaniement du même type s'est produit en slave, ce à quoi MEILLET (*Esquisse*, p. 114) faisait une courte allusion. Le parallélisme (qui n'implique, bien entendu, aucune affinité particulière entre les deux langues) est remarquable. Le prétérit **e-bheret* de **bhereli* fournit à l'arménien un aoriste *eber* en face du présent *berē*, tout comme en slave *nese* « il porta » est l'aoriste de *nesetŭ* ; et de même, *vedetŭ/vede, reĉetŭ/reĉe, padetŭ/pade, jetŭ/je, idetŭ/ide* (VAILLANT, GCLS § 363), cf. arm. *acē/ac*. Une fois cette dissociation opérée, des renouvellements formels ont eu lieu : ou bien le thème de présent est fondé sur le thème d'aoriste (ainsi *lk'anem* de *lk'i*), ou bien, à l'inverse, le thème d'aoriste est fondé sur le thème de présent (type *grem* → *grec'i*). Et sur ce point, c'est avec le grec que l'arménien présente le plus d'affinités : la coexistence de *ōrogem* et *ōroganem* « arroser » rappelle — *mutatis mutandis* — les doublets homériques du type de *πεύθομαι/πυνθάνομαι*.

Un ouvrage aussi riche ne manquera pas de susciter la discussion ; mais sur l'essentiel, l'argumentation de l'auteur est convaincante. Le seul point sur lequel je dois dire mon désaccord concerne l'explication donnée (p. 115) du subjonctif présent. L'A. voit dans *beric'em* « que je porte » une combinaison du thème de présent *bere-* et du subjonctif *ic'em* du verbe « être » (avec réserves, il est vrai). Je crois plutôt qu'il s'agit du morphème de subjonctif aoriste *-ic-* (issu de **-iske/o-*, selon l'explication très vraisemblable donnée p. 116-117), qui a été secondairement transporté au présent et pourvu de la finale de l'indicatif. A côté de *-ic-*, on trouve à l'aoriste *-c-* (**-ske/o-*) dans *lac* « je donnerai », et je me demande s'il n'y a pas, de la même manière, une finale *-c'em* (et non *-ic'em*) de subjonctif présent dans *kec'em* « que je vive » (**kea-c'em*) ; ainsi se résoudrait l'énigme constituée par cette forme, dont l'irrégularité est soulignée avec raison p. 13. Pour expliquer le passif *beric'im*, il vaudrait mieux partir de l'actif *beric'em* que d'un problématique **beri-ic'em* dont le traitement phonétique

prêterait à discussion (cf. p. 42) : l'arménien s'est donné un subjonctif présent passif en substituant *-im* à *-em*. Il s'agit là d'un remaniement récent, et l'on sait que la conjugaison en *-i-* est bien souvent suppléée, au présent, par des formes du type en *-e-*. C'est le cas à l'infinitif (*berel* « porter, être porté ») et à l'imparfait (*berēi* « je portais, j'étais porté »). L'A. explique la valeur passive de cette dernière forme en disant que « the inflectional vowel *i* changes to *e* » (p. 42, cf. p. 47), phrase maladroite qui peut laisser croire à un lecteur non averti qu'il s'agirait d'une évolution phonétique. Pour dissiper tout malentendu, il vaudrait mieux parler de supplétisme que de changement, même dans une description synchronique.

Les vue proposées ici s'accordent d'ailleurs, sur le fond, avec celles de l'A., qui considère à juste titre qu'un présent comme *nslim* « je m'assieds » a été substitué, à date récente, à un plus ancien **nslem* (p. 122). Il suffit d'ajouter qu'il existe des traces de l'ancienne flexion en *-e-* non seulement dans l'impératif *nist*, mais aussi dans l'infinitif *nstel*, l'imparfait *nslei* et le subjonctif *nstic'im*, qui a pris la place de **nstic'em* (< **nste-ic'-em*) comme *nslim* celle de **nslem*.

Quelques remarques de détail :

P. 74. L'archaïsme qu'est en arménien la flexion à radical alternant du nom de la « femme » (*kin/kan-*) a un correspondant en irlandais : *ben*, gén. *mná* (THURNEYSSEN, GOI § 291).

C'est sans doute une simple distraction qui, dans cette même page, fait écrire à l'A. : « the so-called voiced aspirates changed to simple voiced stops... » ; on sait en effet que les occlusives sonores de l'arm. clas. sont des aspirées, le fait est signalé p. 9 et 85.

P. 77. L'aboutissement *d-* (en fait *d'-*) de i.e. **t-* dans *du* « tu » et *da* « iste » est certes irrégulier, mais on doit ajouter qu'il ne constitue certainement pas une exception à la mutation consonantique. Il faut supposer un intermédiaire **t'*, produit attendu de la mutation, sonorisé secondairement dans des mots grammaticaux. L'anglais offre ici un parallèle remarquable : la divergence entre *t'aršamim* « se faner » (de la racine i.e. **ters-*) et *du*, *da* (i.e. **tu*, **lo-*) est exactement celle que l'anglais présente entre *thirst* « soif » d'une part, *thou*, *that* de l'autre (θ/ð).

L'impression est très soignée. Signalons cependant les corrections suivantes. P. 21, lire *t'ar/č'un*. P. 25, Gəryal. P. 47, *žoťovurds*, *z-ims-n*. P. 77, *düşter-*, *thugātēr*. P. 82, *mēj*. P. 84, *svekry* (*svekrŭ*, variante de *svekrŭ*, est le masculin correspondant). P. 103, **bhrālŕ-ns*.

Charles DE LAMBERTERIE.

44. *Actes de la XII^e Conférence Internationale d'Études Classiques « Eirene »*. Bucarest, Éditions de l'Académie, et Amsterdam, Hakkert, 1975. 767 pages. 55 Lei.

Le congrès de Cluj, tenu en 1972, a produit ce gros volume, fort bien présenté. Les communications, assez courtes dans l'ensemble, utilisent quatre langues : le français, de loin le plus employé, l'allemand, l'anglais et le russe (bien entendu) ; le latin a servi pour les allocutions. Le contenu est extrêmement varié et reflète fidèlement les multiples domaines de l'antiquité classique, mais il défie l'analyse. Deux sections sur sept concernent notre *Bulletin* : celle de linguistique et celle de mycénologie. On trouvera surtout des études sur les vocabulaires spéciaux (technique, rural, grammatical, juridique, médical, philosophique, chrétien), les emprunts et les calques ; quelques auteurs sont particulièrement concernés : Strabon, Denys d'Halicarnasse, Jean Chrysostome, Suétone, Tacite.

Il y a beaucoup à prendre dans ce recueil multiforme : une nouvelle mine d'or dans le pays des Daces...

P. FLOBERT.

45. GEORGE BABINIOTIS. - *Bibliographical Bulletin of the Greek Language for the year 1973*, Athènes 1974, 67 p.

Le Professeur Babiniotis et le département de linguistique de l'université d'Athènes ont publié en anglais en 1974 un *Bulletin bibliographique de la langue grecque pour l'année 1973*. Cette brochure de soixante-dix pages et six cent soixante articles qui doit paraître en décembre de chaque année veut pallier les retards que l'on peut déplorer dans la mention de tel ouvrage ou de tel article dans les grands recueils bibliographiques. Le bulletin veut répertorier année par année toutes les études consacrées à la langue grecque des origines pré-mycéniennes au grec moderne contemporain. Il est divisé en une vingtaine de sections des plus variées parmi lesquelles on peut citer, par exemple, une section « Morphophonologie », « Onomastique », « Écriture », « Étymologie », « Langues littéraires ».

Ce bulletin a le mérite de faire connaître les travaux souvent méconnus des savants grecs sur leur propre langue. Les ouvrages et articles répertoriés sont parfois accompagnés d'un très bref

résumé en anglais d'une ou deux lignes. Il comporte également un index des noms d'auteurs modernes qui rend plus aisée la consultation de ce petit recueil.

Laurent DUBOIS.

46. Pierre CHANTRAINE. — *Dictionnaire étymologique de la langue grecque, histoire des mots*, t. III (A-II, p. 609-962), Paris, Klincksieck, 1974.

L'auteur, avant sa mort (30 juin 1974), avait relu les épreuves de ce volume. La fin de l'ouvrage (P-Ω et index) est prévue en deux fascicules (IV-1, IV-2).

Selon l'usage des recensions, on présentera d'abord ici des observations de détail.

Rares coquilles. Presque toutes sans conséquence, mais p. 632, ét. de λέσχη, « étendre », non « éteindre » [sic], pour v.h.a. *lēscan* ; p. 628 sous λείπω, myc. *reqomeno* (avec la labiovélaire), non *rekomeno* [sic]. Véniettes : p. 731, sous μῶνξ, lire myc. *eme* « ἐνι », non *emei* [sic] ; p. 693, sous μῆδομαι, lire myc. *medeijo* (graphie qui, d'ailleurs, met en évidence le lien avec μηδεσ-, thème sigmatique : *-es-yo- > -eyyo-), non *medejo* [sic].

Un certain nombre de rédactions seraient améliorables. — P. 621, sous λάριξ-, mettre entre guillemets « térébenthine de Venise » pour éviter l'anachronisme (référence à Dioscoride). — P. 633, la discussion de λευτῶν demeurera obscure pour le lecteur, faute de contexte (« si le magistrat manque λευτῶν à sanctionner la faute, il sera lui-même objet de sanction »). — P. 612 (ét. de λαγγάνω), rédaction peu heureuse « le messapien *Logelibas* (dat. pl.), d'où [sic] la glose Λάγεις : θεός. Σικελοί (Hsch.), doit être un vieil emprunt ». Les deux témoignages sont indépendants l'un de l'autre. Un emprunt, même « vieux », rend mal compte du passage de gr. χ à g (et de gr. ᾱ à mess. o). Quelle est la part des calques ? — P. 616, pourquoi chercher ou discuter étymologies pour un mot comme l'hapax λάλου (« sexe de jeune garçon »), qui doit appartenir au même registre argotique et expressif que fr. *zizi*, etc. ? — Pour λικερτίζειν, p. 640, ajouter renvoi à λωκάω (p. 636) où il y est fait allusion. — P. 630, si λέπας « rocher nu » relève de **lep-*, c'est, sans doute en tant que « résultat de l'opération de pelage : nudité, etc. », alors que λέπας nom de coquillage en relève en tant que « résidu de l'opération de pelage : coquille, écaille, etc. ». — P. 642 (ét. de λίπα), l'équation « skr. *alipsala* = ἡλείψαντο » risquera d'égarer doublement le lecteur, si on ne lui signale pas que skr. *āl-*

est ici l'augment *ě- (sans rien à voir avec le á- de ἀλείφω), et que l'aoriste sigmatique (d'où skr -ps-, gr. -ψ-) est bâti en skr. sur une sourde -p-, en grec sur une aspirée -φ-. Il aurait d'ailleurs fallu, en fin d'article un renvoi à ἀλείφω. — P. 647 (ét. de λούω), écrire (en lettres grecques) « un radical λεφο- qui serait passé à λοφε- » (et non : *lewo-, *lowe-), car ce changement supposé se situe au niveau grec, et λεφο-, pour Ruipérez, est *lew-₃-. — P. 653, pour λῶ, le *wlē- postulé par dor. λῆν se retrouve clairement en vénète dans un nom neutre *wlē-no- de la « volonté » (formule votive *op volliio leno* « par un acte spontané de volonté », cf. l'emploi de lat. *libēns* dans les dédicaces). — P. 650, sous les anthroponymes où entre λύκος, ajouter myc. *rukoworo/rukouro* (« qui surveille les loups » ; pour le 2^e terme -φορος, voir p. 814 sous ὀράω). — P. 663 sous μάλλός : Ce mot pourrait être une explication de l'idéogramme mycénien de la « laine » (ligature des syllabogrammes MA+RO, à lire de bas en haut). — P. 678 sous μόρος ou p. 679 sous μοῖρα aurait pu être rappelé myc. *moroqa* (avec l'explication donnée p. 883, sous πέπᾱμαι). — P. 633 sous λεύσσω, on attendrait de voir cités les toponymes Λεῦκτρον, Λεῦκτρα conservant la dénomination du « poste de guet » (déjà myc. : *reukoloro*). — P. 689, l. 12 de l'alinéa énumérant les sens de μετά, il eût fallu traduire μετὰ ταῦτα (« sens temporel » est trop imprécis). P. 705, sous Μῖνως, l'hypothèse (aventurée) de von Blumenthal concernant Μινώταυρος et Κένταυρος est présentée d'une façon peu compréhensible pour le lecteur (qui ne verra pas quels termes de composés, pour cet auteur, signifient respectivement « homme », « cheval », « taureau »). — Etc.

Mais ce ne sont là que vétilles. Avec plus de commodité de consultation que dans les vol. I et II, grâce à la multiplication des renvois, on retrouve les qualités qui marquaient la première moitié de l'œuvre : information philologique minutieuse, prise en compte scrupuleuse des gloses et termes rares, attention extrême portée aux *realia* (définition précise des plantes, animaux, objets, etc.), clarté de l'exposé des relations internes dans chaque famille de mots, indépendance de jugement et lucidité (souvent sceptique) sur les étymologies proposées.

Michel LEJEUNE.

-
47. G. BOLOGNESI - B. ZUCCHELI. — *Profilo storico-critico degli studi linguistici greci*, Milano, 155 p. — *Profilo storico-critico degli studi linguistici latini*, Milano, 100 p., sans date.

Ces deux fascicules font partie d'un ouvrage collectif, *Introduzione allo studio della cultura classica*, dont ils occupent les pages 359-493 (grec) et 495-595 (latin). Une première édition avait vu le jour en 1951 dans une rédaction de G. Bolognesi ; celle que nous avons ici a été mise à jour (introduction du mycénien par exemple) et complétée par les soins de B. Zuccheli.

Il s'agit d'une bibliographie critique, jusqu'en 1971/72, des ouvrages consacrés à la linguistique grecque ou latine, dans le sens le plus large du terme ; elle est aussi complète que le permettent les dimensions restreintes des fascicules.

L'étude du grec commence par un aperçu de l'histoire de la linguistique générale :

I. Études grammaticales (de Byzance à 1800), p. 359-363.

II. Linguistique moderne : *a)* grammaire comparée (363-368), *b)* structuralisme (369-373), *c)* sémantique (373-375), *d)* tendances diverses (375-379), *e)* terminologie : lexiques (379).

GREC

III. Grammaire : *a)* ouvrages généraux (379-390), *b)* ouvrages particuliers : 1. phonétique (phonologie, graphie, prononciation, accent) (391-399), 2. morphologie (399-400), 3. syntaxe (400-406), 4. stylistique (406-410).

IV. Lexique : dictionnaires *a)* descriptifs (410-417), *b)* spécialisés : (top)onomastiques, index d'auteurs, mycénien, papyri, inscriptions, thèmes particuliers, inverses, étymologiques (y compris les dictionnaires comparatifs de l'IE) (410-436).

V. Histoire de la langue : *a)* ouvrages d'ensemble (436-440), *b)* protohistoire et substrat (441-444), *c)* emprunts et superstrat (444-446).

VI. Dialectes : *a)* ouvrages d'ensemble (446-451), mycénien (451-460), *b)* langue homérique (460-472), *c)* koine (472-485), grec médiéval et moderne (485-492).

LATIN

I. Grammaire : A) du Moyen Age à 1800 (495-497); B) époque moderne, *a)* ouvrages généraux (497-504), *b)* ouvrages particuliers : 1. phonétique (504-516), 2. morphologie (517-519), 3. syntaxe (519-524), 4. stylistique (524-527).

II. Lexique : *a)* dictionnaires descriptifs (527-537), *b-c)* (top)onomastique (537-539), *d)* index : auteurs (540-545), épigraphie (545), domaines particuliers (546-549), *e)* dictionnaires des synonymes, *f)* inverses, *g)* étymologiques (549-553).

III. Histoire de la langue : *a*) vue d'ensemble (553-557), *b*) proto-histoire (557-561). Langues de l'Italie antique, y compris l'étrusque (561-571), *c*) emprunts (571-573), *d*) latin vulgaire (573-581), *e*) latin tardif et chrétien (581-586), *f*) latin médiéval (586-592).

Appendice : grammaire comparée du grec et du latin, compléments (592-595).

Il faut saluer le courage des auteurs qui ont su mettre à la portée des étudiants comme des enseignants une bibliographie maniable qui, si elle ne peut être complète sur un point précis, permet une orientation rapide vers les ouvrages fondamentaux. La maniabilité en serait meilleure si l'on disposait d'une table des matières et d'un index des auteurs cités.

A quelques exceptions près, la notion d'« ouvrage fondamental » est très subjective, le choix des auteurs est bien évidemment discutable et l'on pourra toujours s'étonner de l'absence de tel ouvrage ; plutôt qu'un reproche les remarques qui suivent se veulent suggestions en vue d'une prochaine édition :

— la partie consacrée à la linguistique générale est trop schématique et très succincte :

p. 368 l'œuvre de A. Meillet ne semble représentée que par l'*Introduction* ; ce qui donne une idée injuste de la place de l'auteur dans la grammaire comparée,

p. 371 ajouter A. Martinet, *La linguistique synchronique*, Paris, 1965,

p. 373 on pouvait citer N. Chomsky-M. Halle, *The sound pattern of english*, New York, 1968,

p. 379 le *Lexique* de J. Marouzeau est aujourd'hui bien dépassé par la créativité néologique des linguistes ; signalons qu'il en existe une traduction russe de N. D. Andreev (Moscou, 1960).

— l'étude du mycénien est une addition, hors plan, en appendice à l'étude des dialectes ; une place importante est consacrée aux discussions sur la place du mycénien par rapport aux dialectes grecs (p. 458-460) ; quelques additions seraient souhaitables, outre la mention des tablettes découvertes à Thèbes :

p. 453 même s'il ne s'agit pas d'ouvrages construits, les *Études* de C. J. Ruijgh et les *Mémoires* de M. Lejeune (I Paris, 1958 ; II Rome, 1971 ; III Rome, 1972), par le nombre de problèmes étudiés, méritaient de prendre place à côté de la grammaire de Vilborg.

Il est évident que l'on pourrait multiplier les remarques de ce style pour chaque paragraphe de l'œuvre ; telle qu'elle est elle peut rendre de nombreux services, pour le chercheur qui veut la

référence de tel index d'auteur grec (p. 420) comme pour le linguiste qui veut se faire une idée de notre connaissance des langues de l'Italie antique. La densité de l'information, jointe au faible format des fascicules, fait de cet ouvrage un guide utile à toute personne intéressée par les langues anciennes.

A. CHRISTOL.

48. MINOS, *Revista de Filologia Egea*, N.S. 14, fasc. 1 & 2 [1973], Universidad de Salamanca 1975.

Cette revue de philologie égéenne contient des articles d'orientations diverses. Nous nous bornerons à citer ceux dont l'objet est davantage institutionnel ou archéologique que linguistique, quel qu'intérêt qu'ils puissent offrir par ailleurs : Daniel A. WAS « Olives to pay Minoan Labour » ; L. R. PALMER-J. RAISON « L'« *Insula* Nord-Ouest » du Palais de Knossos. Position des sols et stratigraphie » ; J. CHADWICK, « Ἔστι Πύλος πρὸ Πύλοιο (en fait, compte rendu critique du livre de St. Hiller (1972) « *Studien zur Geographie des Reiches um Pylos nach den mykenischen und homerischen Texten* »).

D'autres contributions sont davantage linguistiques ou philologiques. Certaines concernent le vocabulaire agricole : J. L. MELENA interprète le *po-ni-ki-jo* des tablettes Ga de Knossos comme « palm-dats ». E. PERUZZI étudie de manière particulièrement fouillée, à propos de l'« *Agricoltura micenea nel Lazio* », des termes latins en rapport sémantique et/ou formel avec des termes mycéniens, ainsi *iūgus*, de même sens que le ζεύγος du second millénaire, ou des termes qu'il considère comme des emprunts (dont il discute les difficultés phonétiques), ainsi *forbea* (φορβή) ou *būcar* nom de vase (cf. *goukara*). Autre dossier en partie agricole que celui de *sarapeda*, étudié par M. LEJEUNE, qui montre comment s'articulent les six rubriques du cadastre *Er* et les quatre rubriques de *Un 78* (rôle de contributions agricoles diverses dues en δοσμός à Poséidon par quatre sur six des occupants de ces terres, proportionnellement aux surfaces qu'ils occupent). Le scribe pylien spécialisé pour ce dossier de *sarapeda* (scribe 24) se signale par des habitudes d'écriture particulières. L'une d'entre elles consiste à employer comme formule destinée à évaluer le blé d'ensemencement non seulement *tosō pema*, comme les autres scribes, mais aussi *tosōjo pema*, au lieu du *tosode p.* des autres ; pour M. Lejeune, cette formule comprend un génitif de valeur suivi d'un accusatif de relation. Au contraire, pour F. BADER (« Mycénien *tosode*,

losojo »), *losojo* n'est pas un génitif, mais un syntagme parallèle à *loso* + *de*, comportant, au lieu de *-de* une particule **-yo*, qui est le correspondant atone de la forme tonique initiale d'énoncés comme *jo-dososi*, et dont elle a cherché des équivalents, du gaulois au tokharien (cf. *B.S.L.* 70, 1975, p. 27-89).

Des deux autres études linguistiques, l'une est morphologique. Pour R. A. SANTIAGO, *-eu* est une finale non seulement de nominatif en *-εύς*, mais aussi de locatif en *-ην* dans certains contextes, et cette forme est le point de départ de la flexion en *-ηf-* qu'offrent les noms en *-εύς* (pour l'origine desquels, soit dit en passant, J. Schindler offre une interprétation neuve : voir le compte rendu que nous donnons, dans ce fascicule du *B.S.L.*, des *Indo-European Studies* II, éditées par C. Watkins). L'autre étude est syntaxique : Y. DUHOUX, voulant définir « L'ordre des mots en mycénien », examine surtout, en fait, les groupes nominaux dont le déterminant est un complément déterminatif, un adjectif, un participe épithète, un pronom, dont il interprète l'antéposition comme procédé de mise en relief. Dans ses relevés concernant la place du verbe, à tort il ne fait pas de différence entre formes personnelles et formes nominales (participes comme *dedemeno*, ou infinitifs comme *wozee*), et commet d'étranges erreurs, comme par exemple de considérer comme final le verbe *eukelo* de PY Eb 297, qui est suivi de deux infinitives comportant huit mots : négligeant complètement la différence entre phrase et énoncé (pouvant comporter plus d'une phrase), il n'a pas vu par exemple que la position initiale d'un verbe au début d'une phrase autre que la première était, dans un énoncé discursif, non pas lié à la mise en relief, mais au développement de la subordination (cf. *B.S.L.* 70/1, p. xx).

Françoise BADER.

-
49. Theodoros G. SPYROPOULOS - John CHADWICK. — The Thebes Tablets II, including Indexes of the Thebes Tablets, by José L. MELENA, Suplementos a *Minos* 4, Universidad de Salamanca 1975, 118 p. et 31 planches.

L'édition des tablettes mycéniennes de Thèbes était attendue avec impatience : même si l'essentiel de notre documentation mycénienne se trouve à Pylos et à Knossos, et dans une moindre mesure à Mycènes, l'existence de tablettes en linéaire B à Thèbes, (ainsi qu'à Tirynthe) enseigne que toute la Grèce continentale dans la seconde moitié du — II^e millénaire, a connu une remarquable unité de civilisation écrite.

L'ouvrage présenté ici se divise en plusieurs parties. Nous passerons rapidement sur la première d'entre elles, dont l'auteur est Th. G. Spyropoulos : elle a peu de place dans cette revue, puisque son objet est archéologique (description des fouilles, catalogue des objets découverts ; problèmes de topographie et de chronologie), encore qu'elle comporte des implications philologiques intéressantes : datées par Spyropoulos du LH III B, les tablettes de Thèbes sont contemporaines de celles de Pylos, sans qu'il y ait de différences dialectales entre les deux sites.

C'est la seconde partie, due à J. Chadwick, qui est consacrée aux tablettes en linéaire B proprement dites, dont l'auteur commence par discuter certains termes ou emplois. Un syntagme est remarquable, le latif *do-de*, au premier élément duquel J. Chadwick voit un nom-racine, * $\delta\omega\mu$, de la « maison humaine », par opposition à la « maison divine », **woikos* (déterminé par *potinija* TH Of 36.2). Mais, parce que l'absence d'une nasale finale dans hom. $\delta\omega$ empêche de voir dans ce dernier un terme apparenté à *domus*, il est préférable de voir dans *dode* (toujours postposé à Thèbes à un génitif) une particule pronominale redoublée (comme, par exemple, *nanun* « maintenant » en louvite), avec pour second élément le - $\delta\epsilon$ bien connu en grec même en emploi latif, et au premier une forme du même thème avec un vocalisme * δ (qu'offre, peut-être, en valeur latine l'av. *vaesman-da*), et qui apparaît, en tout cas avec ce vocalisme, dans des formes de sens plus ou moins latif, soit à l'état simple (**dō*, e.g. lett. *da* préposition « bis, zu »), soit agglomérée à une autre particule pronominale (lat. *ce-dō* « apporte, amène »). J. Chadwick aborde d'autres problèmes d'herméneutique : il discute de certains noms de vases, et du fait que -*ēja* fonctionne comme féminin à la fois de -*eu* et de -*ejo* ; il se demande si, à côté des noms de dieux *era*, *emaa*₂, *potinija*, qui figurent dans les tablettes de Thèbes, certains termes (comme *apiqoro*, **marineu*, *komaweteja*) ne pourraient pas être susceptibles d'une interprétation religieuse, l'emploi de la laine (dont l'idéogramme est celui de l'une des deux séries de tablettes ici publiées) ayant pu lui-même être parfois affecté à des fins religieuses. J. Chadwick discute par ailleurs de la lecture et de l'identification de certains toponymes, et aborde des points d'épigraphie et d'orthographe : exemples d'alternances graphiques *a/a*₃ (il eût été intéressant de signaler qu'en Ug 16 *a*₃-*sa* pourrait être $\alpha\lambda\sigma\alpha$) ; problème des signes 34 et 35, dont l'interprétation demeure incertaine (de manière paradoxale, car leur dossier est riche en éléments lexicaux), mais dont on doit se demander s'ils sont ou non identiques, car ils ne se distinguent que par une différence d'orientation : or outre que l'orientation d'un tracé n'est pertinente nulle part ailleurs, le dossier thébain,

grâce au doublet *o-34-la/o-35-la* invite à considérer les deux signes comme pouvant être équivalents.

Ces interprétations sont suivies des tablettes elles-mêmes, pour lesquelles sont données un dessin, une translittération, et éventuellement un appareil. Thèbes offre deux nouvelles séries. L'une est la série *Of*, à idéogramme LAINE, souvent accompagné d'un déterminatif KU, qu'on ne trouve nulle part ailleurs (et en Og 34 de DA, qui ne se rapporte pas à la laine, mais à la légende qui précède, et a donné lieu à de nombreuses discussions) ; ces tablettes 25 à 40 ; 43, avaient fait l'objet d'une publication de J. P. Olivier (*Athens Annals of Archaeology* 4, 1971, p. 269-272). L'autre est la série *Ug* (à idéogramme O) dont les numéros 1 à 21 avaient déjà été publiés par J. Chadwick lui-même (*Minos* 10/2, 1969, p. 115-137), et ne sont pas repris ici, où ne figurent que les tablettes 41 et 42 (d'où une numérotation discontinue peu commode). Il faut dire que cette publication s'est heurtée à beaucoup de difficultés avant d'être autorisée, et que les conditions difficiles où se sont trouvés ses auteurs peuvent expliquer, en outre, certaines lacunes : dès 1971, J. P. Olivier trouvait des raccords complétant *Ug* 3, corrigeait la fin de *Ug* 11, et considérait comme publiables les fragments 22, 23, 24, sans qu'il en ait été tenu compte ici.

La troisième partie complètera les *Index généraux du Linéaire B* publiés naguère (cf. *B.S.L.* 70/2, 1975, p. 152-153) : J. L. Melena y a établi les index des mots mycéniens de Thèbes (par ordre alphabétique normal, et par ordre inverse), ainsi que des idéogrammes et déterminatifs. L'ouvrage est richement illustré de trente et une planches, dont les trois dernières, dues à L. Godart, nous offrent les photographies de toutes les tablettes ici éditées.

Françoise BADER.

-
50. Jean C. PROBONAS. — Η ΜΥΚΗΝΑΙΚΗ ΕΟΡΤΗ *ΘΡΟΝΟΕΛ-
ΚΤΗΡΙΑ (*to-no-e-ke-te-ri-jo*) ΚΑΙ Η ΕΠΙΒΙΩΣΙΣ ΑΥΤΗΣ ΕΙΣ
ΙΣΤΟΡΙΚΟΥΣ ΧΡΟΝΟΥΣ (*La fête mycénienne des *θρονοέλκτήρια*
et ses survivances à l'époque historique). Athènes, 1974, 127 p.

Comme le titre l'indique déjà et comme il est expressément précisé à la fin de l'introduction, p. 29, l'objet principal de cette thèse soutenue devant l'Université d'Athènes à la fin de 1972 est d'établir une preuve, dans le domaine de la vie religieuse, de l'unité de l'hellénisme, sans discontinuité entre l'époque mycénienne et la tradition du premier millénaire (profession de foi répétée en conclusion p. 109).

Pour ce faire, l'A. propose une interprétation nouvelle de la tablette PY Fr 1222, qui appartient à la série des offrandes d'huile. On y lit, rappelons-le : *wa-na-so-i to-no-e-ke-te-ri-jo*. Pour la première forme, attestée huit fois (à Pylos), l'A. se range à l'opinion commune qui y voit le datif duel — *féminin* — de *ἑνάσσα* (sur le thème de ce nom, v. à présent M. Lejeune, *Phonétique...*, 1972, p. 108, n. 4) ; les deux déesses ainsi honorées seraient Déméter et Koré (arguments en faveur de cette identification p. 103-105). Quant au second mot, c'est un hapax, et il n'existe pas d'accord entre mycénologues sur son interprétation. P. 32-35, P. passe en revue les explications antérieures, qu'il rejette toutes.

Pour lui, il s'agit d'un nom de fête au neutre pluriel, à lire *Θορνοέλκτηριους ; il est formé du suffixe -τήριον, -τήρια qui est bien représenté dans cette fonction au premier millénaire comme à l'époque mycénienne (les exemples des noms de fêtes en -τήρια sont réunis p. 63-72). Le thème qui précède ce suffixe est ici (comme dans le cas par ex. de *re-ke-to-ro-te-ri-jo* = *Λεχεστρωτηριο-* PY Fr 343, v. p. 66 sqq.) un composé déterminatif dont le second élément est constitué par le thème du verbe ἔλκω (**selk-*). Ce dernier, selon P. (p. 61 sq.), signifie ici, comme assez souvent dans la tradition littéraire ultérieure, « tirer au-dessus, déployer » (notamment en parlant des voiles d'un navire). Comme complément de ce verbe, on trouve au premier terme le thème θρονο- (**θορνο-* après métathèse), connu par le substantif neutre plur. θρόνα, qui semble signifier proprement « fleurs, plantes » (utilisées à l'occasion pour leurs vertus médicinales ou magiques) ; il aurait donné un singulatif *θρόνον (**θόρνον*) spécialisé au sens de « manteau (ou mieux : *péplos*) brodé de motifs floraux », cf. à Chypre θρόνα : ... τὰ ἄνθηα ἱμάτια. C'est ce sens qu'on retrouve dans les épithètes poétiques en -θρονος, dont l'A. affirme avec force qu'elles n'ont rien à voir avec ὁ θρόνος « siège d'apparat » ; en effet, elles s'appliquent à des divinités féminines exclusivement, et, chez Homère, le plus souvent à l'Aurore (ἑὸςθρονος), dont la mission n'est certes pas de « trôner ».

Ainsi, *to-no-e-ke-te-ri-jo* désignerait la fête au cours de laquelle on déployait autour de l'*agalma* des deux déesses un *péplos*, selon un rite qui survit à l'âge classique dans l'offrande du *péplos* à Athéna au cours des Grandes Panathénées et dans des cérémonies analogues d'autres régions encore, lesquelles entretiennent toutes des liens assez étroits avec la civilisation mycénienne (p. 99).

L'argumentation sémantique de P., qui s'appuie sur un faisceau de témoignages aussi bien archéologiques ou plastiques (v. par ex. l'appendice, p. 111 sq.) que littéraires ou épigraphiques, entraîne la conviction, et on adhère volontiers aux conclusions historiques de l'étude (p. 107-109). On admettra moins facilement que les

poèmes homériques « décrivent le plus souvent, comme on le sait, le monde mycénien » (appendice, p. 114)...

Surtout, une autre conclusion, linguistique cette fois, touche à des problèmes très controversés. Si *to-no-e-ke-te-ri-jo* est bien un nom de fête, c'est alors nécessairement un pluriel, dont la finale ne peut être lue que *-οις* (un autre cas serait dépourvu de sens). P. voit là une désinence de *datif* (au sens de la grammaire comparée), et il s'attache à montrer que l'emploi de ce datif (de destination) avec un nom de fête survit au I^{er} millénaire, où il est concurrencé par la tournure *εἰς*+acc. (cf. p. 102). Mais il se range ainsi aux côtés de ceux (tels Ruijgh ou Doria, cités n. 4 p. 106) qui pensent que le syncrétisme du datif-locatif avec l'instrumental est acquis dès l'époque mycénienne. Ce n'est nullement assuré, même avec la donnée nouvelle que peut constituer l'interprétation de *tonoeke-terijo* par P., si on la reçoit. Et cela méritait sans doute une discussion plus serrée que les quelques lignes de la p. 106. D'autant plus que selon l'A., c'est l'emploi exclusif de *-οις* pour le « datif » en arc.-chypr., « dont la parenté avec le mycénien est connue » (106), qui garantirait l'emploi de *...ο* (*-οις*) comme datif plur. thém. au II^e millénaire ; c'est là trancher bien rapidement la question des affinités dialectales du mycénien (sans parler du problème de son unité) et c'est en tout cas faire bon marché des nombreux datifs en *...ο-ι* attestés à Pylos même, dans la série Fr précisément (P., qui cite le tome III des *Mémoires* de M. Lejeune dans sa bibliographie, p. 20, n'évoque pas ici le chapitre consacré à l'*instrumental pluriel thématique*, p. 255-66).

Destinée à l'historien des religions plus qu'au linguiste, l'étude de P. est précédée d'une brève introduction à la philologie mycénienne, p. 25-28 : les sites mycéniens, le contenu des tablettes, survol du vocabulaire religieux, bibliographie (on peut s'étonner de n'y voir figurer ni l'introduction de Thumb-Scherer, *Handbuch*, II, 1959, p. 314-61 et 429-36, ni les *Personennamen* d'O. Landau, 1958).

René HODOT.

51. M. S. SILK. — *Interaction in Poetic Imagery with special reference to early Greek poetry*, Cambridge University Press, 1974.

Au lecteur qui ne s'en tient pas à la seule table des matières, l'ouvrage de M. S. Silk apparaît rapidement comme composé de trois parties, chacune plus développée que la précédente, dans lesquelles l'auteur présente trois fois les mêmes faits (*Prolegomenon*,

Part I: Introduction et *Part II: The categories*). Si c'est bien là le rythme auquel obéit toute recherche en cours, faut-il que la structure même de l'exposé trahisse ce rythme, alors que l'ouvrage offert à la lecture se doit de représenter le résultat de la recherche menée à son terme? Critique très subjective, objectera-t-on; il n'en demeure pas moins que le mode d'exposition choisi par l'auteur met le lecteur mal à l'aise.

Mais quel est le sujet de ce travail? Passé le titre qui, pour beaucoup de lecteurs, je le crains, semblera une totale énigme, il n'est pas aisé de le définir avec précision et c'est seulement à la page 79 du volume que je trouve ce qui ressemble le plus à une véritable définition. Et pourtant, le phénomène, dont on a l'impression que l'auteur ne parvient pas à déterminer les limites de façon très précise — je reconnais que la tâche n'est pas des plus faciles —, présente un intérêt certain.

Ce phénomène est engendré par le recours à l'image, à l'expression imagée, *imagery* en anglais, catégorie qui comprend, pour l'auteur, à la fois la métaphore et la comparaison (rappelons, en ce qui concerne cette dernière, que l'anglais distingue *simile* et *comparison*, la définition de ces deux espèces pouvant d'ailleurs varier d'un ouvrage à l'autre) (1). Bien qu'il s'agisse là d'une attitude des plus courantes, il est finalement très préjudiciable à toute étude, de vouloir, à toute force, grouper métaphore et comparaison, car les ressemblances existant entre la métaphore et la comparaison apparaissent, somme toute, comme bien peu importantes eu égard aux caractéristiques qui les séparent et en font deux choses fondamentalement différentes.

En ce qui concerne plus précisément la métaphore, M. S. Silk consacre un chapitre à la *dead metaphor* (métaphore passée dans la langue), qu'il assimile, dans son travail, à tous les termes non-figurés, ne retenant que les *lived metaphors*; et il définit les critères qui permettent de distinguer ce qui est *dead metaphor*, par opposition à ce qui est *lived metaphor*. Tentative méritoire, d'autant que le problème est délicat, surtout dans une langue morte, mais M. S. Silk me paraît parfois trop tranchant et ne tient guère compte, du phénomène de reviviscence des métaphores usées.

Envisageant donc l'image (terme à proscrire, d'ailleurs), aussi bien métaphore que comparaison, M. S. Silk se fonde sur la théorie de la métaphore telle que la présente I. A. Richards. Situant le fait-métaphore essentiellement au plan des idées, Richards considère que « la métaphore maintient deux pensées de choses différentes

(1) Pour ce qui est des œuvres littéraires grecques dans lesquelles cette expression imagée est étudiée, M. S. Silk se limite à la poésie lyrique et dramatique de la période archaïque.

simultanément actives au sein d'un mot ou d'une expression simple, dont la signification est la résultante de leur interaction » ; et il « propose d'appeler 'teneur' (*tenor*) l'idée sous-jacente, et 'véhicule' (*vehicle*) l'idée sous le signe de laquelle la première est appréhendée. Mais il importe de bien noter que la métaphore n'est pas le 'véhicule' : elle est le tout constitué par les deux moitiés. » (2). A Richards, M. S. Silk reprend ces deux termes de *tenor* et *vehicle*, mais en passant du plan de la pensée où se place Richards, au plan des mots (voir M. S. Silk p. 9 : « *tenor and vehicle can be reinterpreted as matters of words* »), M. S. Silk me semble imposer une certaine déformation à la théorie de Richards : chez lui, en effet, *vehicle* s'applique essentiellement au terme métaphorique et, de façon plus générale, renvoie à l'ensemble des constituants du champ sémantique propre à ce terme métaphorique et *tenor* désigne le concept indirectement évoqué par la métaphore et corollairement le terme qui renvoie normalement à ce concept et est généralement absent du discours, mais aussi un terme syntaxiquement lié au terme métaphorique, voire même l'énoncé, ou du moins une partie assez étendue, à condition que ce terme (ou l'ensemble de ces termes) soit nettement senti comme sémantiquement compatible, dans la situation de discours, avec le terme qui renverrait normalement au concept évoqué indirectement par la métaphore. Il semble d'ailleurs, à certains moments, que M. S. Silk oscille entre sa propre conception (en termes de mots) et celle de Richards (en termes de pensées), ce qui entraîne une certaine ambiguïté. De même, le terme *interaction* apparaît dans l'analyse de Richards, mais il y a entre l'emploi qu'en fait Richards et celui qu'en fait M. S. Silk une différence qui est un peu du même ordre que celle signalée à propos de *tenor* et de *vehicle*. Mais il est une autre déformation, plus accusée, que M. S. Silk fait subir à l'analyse de Richards : lorsqu'il transpose, plus ou moins implicitement et sans trop préciser, *vehicle* et *tenor*, de la métaphore à la comparaison (*vehicle* = comparant et *tenor* = comparé, en gros) ; n'y a-t-il pas là contradiction flagrante avec l'attitude de Richards qui rejette l'idée que la métaphore est une comparaison abrégée ?

Partant de ces bases, M. S. Silk veut montrer que le contact entre l'idée-*vehicle* et l'idée-*tenor* peut être en quelque sorte matérialisé en certains points de l'énoncé, selon des modalités variables : tel est, *grosso modo*, le phénomène appelé *interaction* (voir M. S. Silk

(2) Ce résumé de l'analyse proposée par Richards est repris à P. Ricœur, *La métaphore vive*, Paris, Seuil, 1975 (p. 105-6), qui consacre les pages 100 à 109 à exposer et discuter la théorie de Richards, d'une façon remarquablement claire.

p. 79 : « By interaction I mean any local cross-terminological relation between the tenor and vehicle of an image ... »). Pour chaque grand type d'interaction, M. S. Silk distingue généralement des sous-groupes, mais sur la base de critères pas toujours bien établis et parfois même de valeur douteuse. Ces grands types d'interaction sont au nombre de quatre :

1. *Neutral-based interaction*. L'énoncé comporte un terme, étroitement lié, par subordination ou par coordination, au terme *vehicle* et qui apparaît comme pouvant être rattaché aussi bien à la sphère du *tenor* qu'à celle du *vehicle* : ce terme qui, par là même, semble être le lieu où se matérialise le contact entre l'idée-*vehicle* et l'idée-*tenor*, M. S. Silk le qualifie de *neutre* (et rejette la qualification d'*ambigu*). Ce phénomène est typique de la comparaison (du genre ὡς, δίχην), le terme dit neutre constituant, comme le fait remarquer M. S. Silk, la base de comparaison, et l'on peut alors accepter, dans une certaine mesure, cette appellation de terme neutre. Mais l'on peut faire trois remarques générales sur la métaphore telle que la conçoit M. Silk :

— le terme dit neutre, dans tous les exemples de métaphores donnés par M. S. Silk, ne constitue jamais l'actualisation de la base d'équivalence propre à la métaphore (*ground* dans la terminologie de Richards) et le rapprochement entre ces cas de métaphore et les cas de comparaison ne peut alors se faire qu'en fonction d'une ressemblance finalement assez vague, qui ne s'impose pas face aux dissemblances évidentes. Signalons, cependant, qu'il existe des cas de métaphore, proches des cas de comparaison en ce qui concerne le phénomène étudié : ainsi en Esch., *Ag.* 607-8 où Clytemnestre se désigne comme δωμάτων κύνα ἐσθλὴν ἐκείνω (= Ἀγαμέμνονι), ἐσθλὴν peut être mis sur le même pied que ἔφυγον dans Anacr. 92 ἔφυγον ὥστε κόκκυξ (cité par M. S. Silk p. 88), mais aucun des exemples de métaphore analysés par M. S. Silk ne répond à ce type ;

— dans les cas de métaphore étudiés, contrairement à ce qui s'observe pour la comparaison, ce terme neutre (et cette qualification n'est plus alors très heureuse, je préférerais *ambigu*), chaque fois qu'il est lié au terme métaphorique par subordination et souvent lorsqu'il lui est coordonné, ne peut être rattaché à la sphère du *vehicle* en même temps qu'à celle du *tenor*, ou l'inverse, que dans une acception elle-même métaphorique — même si cette acception métaphorique est courante (M. S. Silk juge toujours qu'il s'agit de *dead metaphors*) — donc secondaire, et qu'ainsi le terme dit neutre ne peut se rattacher dans une égale mesure à chacune des deux sphères, c'est toujours la liaison avec l'une qui l'emporte sur la liaison avec l'autre (n'oublions pas l'influence exercée par le contexte, dont M. S. Silk ne tient pas assez compte, d'une manière

générale) : soit la liaison avec la sphère du *tenor* comme en Esch., *Ag.* 6 λαμπροὺς δυνάστας à propos des étoiles de première grandeur (cité par M. S. Silk p. 87) (3), soit la liaison avec la sphère du *vehicle* comme en Esch., *Prom.* 368 ποταμοὶ πύρρος δάπτοντες ἀγρίαις γνάθοις (δάπτοντες étant considéré comme terme neutre, car *dead metaphor*, par M. S. Silk p. 98). On remarquera, d'ailleurs, à propos de ce second exemple, que même si l'emploi métaphorique de δάπτω peut être considéré comme courant (mais il est difficile, me semble-t-il, d'y voir une véritable métaphore passée dans la langue), il y a reviviscence de cette métaphore par la présence de la métaphore γνάθοις — je verrais plutôt, dans cet exemple, une combinaison *V(ehicle) + V(ehicle)*, type que M. S. Silk écarte de son étude principale, mais à laquelle il consacre l'appendice IX — ; ce phénomène de reviviscence, qui complique l'étude de la métaphore, mais l'enrichit singulièrement, n'a pas été envisagé par M. S. Silk ;

— quand le terme dit neutre est coordonné au terme métaphorique, le rapprochement avec les cas de comparaison et aussi avec les cas de métaphore où ce terme neutre et le terme métaphorique sont liés par subordination, me paraît encore plus difficile ; de plus, ce terme dit *neutre* peut souvent être considéré comme le terme *tenor* correspondant au terme *vehicle*.

2. *Intrusion*. En liaison assez étroite avec le terme *vehicle* se trouve un terme qui apparaît nettement comme devant être rattaché à la seule sphère du *tenor* ou préférentiellement à la sphère du *tenor* : c'est alors la liaison, dans le discours, de ces deux termes qui matérialise le contact entre l'idée-*vehicle* et l'idée-*tenor*.

Remarquons immédiatement que, en ce qui concerne la métaphore, il s'agit là d'une conséquence obligée du fait que le terme métaphorique s'intègre, sans aucun marquant, dans l'énoncé. D'autre part, ici encore, la mise sous une même bannière de cas de comparaison et de cas de métaphore n'est pas des plus heureuse : des cas comme Esch., *Ag.* 48-59 (cité p. 146-7) et *Ag.* 1005 sqq. (cité p. 139) sont-ils tellement semblables ? et de même *Ag.* 48-59 et *Ag.* 966 sqq. (cité p. 140), tous deux cas de comparaison ? En outre, l'analyse de *Ag.* 1005 sqq. est présentée de telle façon que la métaphore du texte pourrait fort bien apparaître comme une espèce de comparaison avortée ; et pour ce passage précis, il eût été préférable de citer aussi le vers 1013-4 et non de tronquer le texte (cette remarque vaut aussi pour quelques autres citations).

3. *Interaction outside the grammar*. Le texte comporte, mais sans

(3) Λαμπρός signifiant ' brillant ', mais aussi, dans certains contextes, ' illustre '.

lien très direct avec le terme-*vehicle*, un terme qui, tout en désignant naturellement un élément de la sphère du *tenor* appartient au même champ sémantique que le terme métaphorique : c'est la similitude sémantique des deux termes, compte non tenu de leur acception particulière déterminée par le contexte, qui matérialise le contact entre l'idée-*vehicle* et l'idée-*tenor*.

Cette troisième étude me semble plus convaincante que les précédentes, peut-être parce que l'auteur n'est pas entravé par la structure de la phrase et par la catégorie grammaticale dont relèvent les deux termes impliqués. Cependant, j'émettrais des réserves en ce qui concerne le type appelé *Retrospective imagery* dont le rapport avec les autres types n'est pas du tout évident et dont la distinction me semble fondée sur une fausse appréciation d'un fait de langage : un mot ne prend son sens que lorsque la portion de discours nécessaire à son actualisation a été entièrement énoncée, quel que soit l'ordre dans lequel les mots sont énoncés et l'hésitation dans la détermination du caractère métaphorique ou non-métaphorique d'un terme, lorsque ce terme marque le début de cette portion d'énoncé, est plus une illusion qu'une réalité (en tous cas, M. S. Silk lui donne une importance excessive).

4. *Aural interaction*. Entre le terme *vehicle* et un terme relevant de la sphère du *tenor*, il existe une similitude phonique (allitération, assonance qui, en tant que phénomènes généraux font l'objet de remarques développées dans l'appendice IV). L'étude est plus cohérente que les précédentes, en partie parce que les faits sont moins complexes. Que cette similitude phonique puisse apparaître nettement comme matérialisant le contact entre l'idée-*vehicle* et l'idée-*tenor* me paraît assez problématique, mais en cette matière, chaque lecteur peut avoir son opinion personnelle, qui varie selon l'importance qu'il accorde aux phénomènes d'allitération et d'assonance.

5. *Combinations*. Dans cette dernière partie, M. S. Silk traite de cas plus complexes où se mêlent divers types d'interaction.

L'ouvrage se termine, sans parler d'une bibliographie et d'index, par une série de quatorze appendices dont certains contiennent des notations intéressantes ; signalons, particulièrement : VI Apologetic ὥσπερ (cas de certaines comparaisons adjointes à des métaphores), VII Privative and limiting epithets as criterion for the presence of live metaphor, X Summary of poets' apparent characteristics (en ce qui concerne leurs tendances caractéristiques dans le recours à tel ou tel type d'interaction étudié) (4).

(4) Pourquoi ne pas avoir traité ce point dans une conclusion, clôturant l'ouvrage ?

En conclusion, ce travail a le mérite d'attirer l'attention sur un phénomène important, qui est la conséquence du recours à la métaphore et peut-être à la comparaison, et de tenter d'en déterminer la nature et les formes ; il comporte aussi un certain nombre de notations intéressantes tout en étant fondé sur des bases insuffisantes (pourquoi se contenter de la seule analyse de Richards?), et parfois peu convaincantes (il favorise les ressemblances, même ténues, et ne tient pas compte, ou peu, des dissemblances, parfois très accusées, entre les faits).

Dernières remarques de détail : l'interprétation de certains passages me paraît erronée (pour Esch., *Eum.* 111 sq., la découpe du texte est incompréhensible ; en *Cho.* 1033 τόξω ἐφίξεται forme un tout indissoluble et il en est de même pour ἄχος τομαῖον en *Cho.* 539, par exemple) ; il serait souhaitable que les références complètes soient répétées, même si l'exemple a déjà été cité précédemment.

Françoise E. HENRY.

52. Françoise BADER. — *Suffixes grecs en -m-* : Recherches comparatives sur l'hétéroclisie nominale, Genève-Paris, Droz, 1974, 148 p. (Hautes Études du monde gréco-romain. 6.).

La plupart des contributions à l'étude des suffixes en *-m- portent sur des langues particulières : le grec (P. Chantraine, *La formation des noms en grec ancien*, Paris 1933, 132-157, 170-190 et 214-216 ; C. Arbenz, *Die Adjektive auf -μοσ*, Diss. Zürich, Tübingen 1933 ; J. Holt, *Die homerischen Nomina actionis auf -μός* : Glotta 27, 1939, 182-198 ; W. Porzig, *Die Namen für Salzhalle im Griechischen und im Indogermanischen*, Berlin 1942), le latin (J. Perrot, *Les dérivés latins en -men et -mentum*, Paris 1961), le sanskrit (L. Renou, *Le suffixe -ima- en sanskrit* : Festschrift Moriz Winternitz, Leipzig 1933, 18-28), le hittite (E. Laroche, *Hittite -ima-* : indo-européen -mó- : BSL 52, 1956, 72-82). Les recherches de F. B., en revanche, se situent dans la perspective comparative et prolongent les *Origines de la formation des noms en indo-européen* (Paris 1935) d'E. Benveniste (voir l'*Avant-propos*). On y retrouve, en effet, les morphèmes *-i-, *-n-, *-r-, *-l-, mais étudiés dans leur combinaison spécifique avec *-m-. En dépit d'une représentation très inégale dans les langues historiques, les suffixes *-mi, *-m_n, *-m_r et *-m_l doivent être postulés en indo-européen commun. L'emploi complémentaire des formes dans des familles de mots invite même à la reconnaissance d'un ancien système

d'alternances intraparadigmatiques. Cf. θέμις (d'un vieux neutre *θέμι) : θέμα : θέμερος, τέρμις : τέρμα : Τέρμερος, ἱκμι-(ος) : ἱκμαίνω : ἱκμαρ : Ἱκμάλ-(ιος), etc. Une pareille distribution s'expliquerait bien à partir d'une flexion hétéroclitique. F. B. admet, en particulier, un type de neutres en *-mi/*-mn-, parallèle à la formation plus simple en *-i/*-n- (skr. *ásthi/aslhnāḥ*). A ces suffixes solidaires, formant des substantifs inanimés, s'oppose la variante thématique *-mo-, réservée aux noms animés (substantifs et adjectifs). En grec, -μος se rencontre d'une part dans des dérivés productifs (noms d'action : στολμός, cf. στέλλω ; adjectifs secondaires : ἡδύμος, cf. ἡδύς), de l'autre dans un type non vivant d'adjectifs primaires (adjectifs proprement dits : θερμός ; noms d'agent substantivés : ὄρχαμος). L'opposition *-mo-/*-mi- a place dans un ensemble de doublets en *-o-/*-i- après sonante. Il y a d'abord *-no- et *-ni- à la suite du même radical et dans la même langue : lat. *mānus* « bon », adjectif simple, et *Summānus*, adjectif composé, à côté de *māne* « matin », substantif neutre, et *mānis* (cf. *immānis*) « bon », adjectif. Ailleurs, la coexistence de la forme thématique et du suffixe en *-i- se révèle à travers les données comparatives. Ainsi, de la racine *mei- le lituanien atteste *moino- (*mainas* « échange »), le latin et l'avestique *moini- (lat. *mūnia* « fonctions d'un magistrat », *mūnis* « qui accomplit sa charge » ; av. *maēniš* « punition »). Enfin, *-no- et *-ni- se concurrencent dans les termes d'un même champ sémantique. On a skr. *kṛṣṇā-* « noir » ; mais *pṛśni-* « moucheté ». Parallèles aux formes en *-n-, les dérivés en *-r- fonctionnent soit comme adjectifs, soit comme substantifs, et tantôt comme simples, tantôt comme membres de composés. Dans la famille lexicale de *ak-/*ok- « être pointu », *-ro- donne un adjectif simple (gr. ἄκρος « pointu ») et composé (skr. *calūr-aśra-* « à quatre coins »), tandis que *-ri- fournit des substantifs simples (gr. ὄκρος « sommet », ὄκρος « aspérité », lat. *ocris* « rocher », skr. *ásriḥ* « coin », etc.) et des seconds termes de composés à valeur adjectivale (lat. *medi-ocris*, skr. *calūr-aśriḥ*). Pour la symétrie, signalons encore le jeu de *-lo- et de *-li- dans gr. ὁμαλός en face de lat. *similis*, par exemple.

A l'époque historique, les suffixes hétéroclitiques en -m- se présentent à l'état nu ou diversement élargis. Les formes en *-mḥ se conservent comme telles un peu partout, notamment en grec dans la classe luxuriante des neutres en -μα. Des variantes animées, -μην et -μων, comportent une alternance quantitative : ποιμήν, -μένος, ἡγεμών, -μόνος. A la différence de -μην, isolé, -μων joue un rôle dans une série d'adjectifs opposés à des substantifs en -μα : ἐπιστήμων/ἐπίστημα, ἀνάμιων/αἶμα. Généralement, la forme en -μων double un dérivé thématique en -μος. Cf. ἐπίστημα et ἀναμιος. Il y a ainsi un rapport entre *-mḥ et *-mo-, sûrement ancien (cf. skr. *dhāman-/priyā-dhāma-*) et parallèle au type *-mi-/*-mo-. Or,

la symétrie se prolonge dans les formations complexes en *-*mno*- (secondairement gr. -μενο-) de participes et en *-*mi(i)o*- d'adjectifs. L'importance de la forme thématisée ressort bien de la situation du grec, où certains neutres en *-*mi* ne sont attestés qu'indirectement par l'adjectif en -μιος. Ex. : *ἔκμι, restitué à partir d'ἔκμιος « humide ». De même, *-*m_l*, très rare sans élargissement (cf. θυμάλ-ωψ « tison »), se combine avec *-*o*- ((τρόχμαλ-ο-ς « galet ») et, plus souvent, avec *-*i(i)o*-, *-*eio*- (*Ικμάλιος, ἱκμαλέος). Le type en -μαλιος procède simplement de la thématisation de -μαλι, représenté en pamphylien par Φρυμαλι « protection » (cf. ῥῥυμα, avec *-*m_l*). La variante apophonique -μωλιος (hom. ἀνεμώλιος « léger comme le vent »), à côté de -μωλή (θερμωλή « chaleur fébrile », Hippocrate), suppose une forme base en *-μωλ, qui est à *-μαλ ce que -μωρ est à -μαρ (τέκμωρ : τέκμαρ). Des données concordantes témoignent donc de la concurrence du degré long et du degré zéro dans le suffixe de doublets inanimés. Par contre, le degré plein à vocalisme *e* (-μελ- et -μερ-) ne se réalise pas dans les neutres, mais dans des adjectifs thématiques : θεμέλιος « de fondation », θέμερος « ferme ».

L'investigation de F. B. met en lumière la variété des formes à composante -*m*-. De fait, « le seul ensemble suffixal comparable à l'ensemble en *-*m*... est fourni par la série en *-*t*... » (p. 127). En effet, à *-*mi*-, *-*mn*-, *-*mr*-, *-*ml*- correspondent, avec des fortunes diverses dans les langues particulières, *-*ti*-, *-*tn*-, *-*tr*-, *-*tl*-. Comme *-*mi*-, *-*ti*- passe en grec dans la catégorie des animés (cf. θέμις et θέσις). De plus, l'opposition du substantif θέμις à l'adjectif θέ-μερ-ος évoque le système des noms d'action en *-*ti*- en face des noms d'agent en *-*ter*-. Enfin, avec la liquide *l*, -μαλ- et -ταλ- se dégagent de quelques termes techniques (θυμάλωψ « tison », φυταλιά « verger »). Quant à l'hétéroclisie *-*tr*/*-*tn*-, les exemples s'en rencontrent surtout en hittite (type *itar/innaš* « chemin »), où compensatoirement la formation en *-*ti*- de nom d'action n'existe pas. Au total, *-*m*- et *-*t*- constituent des suffixes parallèles. Et, faut-il ajouter, partiellement complémentaires, car des simples en *-*m*- s'associent à des composés en *-*t*- : κεινημένα/ἀκίνητα, θέμις/διάθεσις, οὐτάμεναι/ἀνουτητί, etc. En outre, *-*m*- (ou plutôt l'archiphonème nasal N) se trouve en rapport hétéroclitique avec *-*i*-, *-*r*- et *-*l*-. A défaut de paradigmes flexionnels en *-*i*/*-*m*-, *-*r*/*-*m*- et *-*l*/*-*m*-, le grec a trace de ces alternances dans le système de la dérivation. Ainsi, à côté d'un thème **sali* « sel, mer » (ἅλι-μος, ἅλι-εύς, ἅλι- au premier terme de composé) se reconnaît une variante **salm*- (ἅλμη). A la suite de H. Frisk (Eranos 40, 1942, 87-89), mais à l'aide de faits plus nombreux, F. B. documente un type en *-*r*/*-*m*-. Cf. les couples πηρός/πήμα, ἔγ-κυαρ/κῦμα, ἄλκαρ/Ἀλκμήνη, βριαρός/βριμός, etc. Enfin, les témoignages relatifs à une ancienne déclinaison en *-*l*/*-*m*- semblent

plus rares, mais n'en méritent pas moins attention. Pour le nom indo-européen de la « fumée », par exemple, la comparaison indique l'emploi concurrent de **dhū-li-* (lat. *fulīgō*, lit. *dālis*, skr. *dhāli-*) et de **dhū-mi-* (gr. θυμι-άω, v. pr. *dumis*). Cf. gr. τροχάλος en face de τροχμαλος.

La largeur de vues, l'érudition et le talent de l'auteur font des *Suffixes grecs en -m-* une contribution essentielle aux études de morphologie nominale. Des faits naguère disparates se composent en des systèmes harmonieux, concrétisés dans d'utiles tableaux (pp. 29, 35, 100, 115, 117, 118 et 123). Parmi les résultats les plus notables de la recherche figure la définition du rôle de **-mi-* et de **-ml-* dans l'hétéroclisie. Ces morphèmes, jusqu'ici peu étudiés, faisaient problème, car, si **-mr* et **-mṛ* se rencontrent encore en grec sans élargissement, **-mi-* et **-ml-* ne s'atteignent le plus souvent qu'à travers des dérivés. Évidemment, la restitution de vieux neutres athématiques en **-i-*, **-n-*, **-r-* ou **-l-* à partir de formes suffixées généralement thématiques demande des précautions. La chronologie des matériaux, en particulier, n'est pas un élément négligeable. Selon nous, un substantif inanimé **ἀνεμωλ*, tiré de l'homérique ἀνεμόλιος « vain, vide comme le vent » (cf. avec un autre vocalisme lat. *animal*), l'emporte en vraisemblance sur un hypothétique **θερμωλ*, inféré du féminin θερμωλή « chaleur fébrile », attesté seulement à partir du Corpus hippocratique. Le rapport d'εὐχολή à εὐχομαι ou de τερπωλή à τέρπομαι permettait en tout temps la formation d'un substantif θερμωλή à côté de θερμομαι (depuis l'Iliade) (voir P. Chantraine, *Formation*, § 189). F. B. n'en présente pas moins **ἀνεμωλ* et **θερμωλ* sur le même plan (p. 77). — Les fautes d'impression sont peu nombreuses : p. 4, l. 19, lire ἔκμαρ (non ἔκμας) ; p. 14, l. 34 et p. 16, l. 24, lire φήμη (non φημή) ; p. 17, l. 31, lire θέμις (non θεμίσ) ; p. 95, n. 338, lire Walde-Hofmann (non Walde-Hoffmann) ; p. 122, l. 11, lire substitué (non subsisté). Ces imperfections de détail n'ôtent rien aux grandes qualités d'un ouvrage riche en idées neuves et en suggestions fécondes.

Claude SANDOZ.

53. Juhani PHILONEN. — *Hippolytus Romanus, Epiphanius Cypriensis and Anastasius Sinaita. A Study of the Διαμερισμός τῆς Γῆς*. Annales Academiae Scientiarum Fennicae (série B, tome 181), Helsinki, 1974, 41 p.

C'est un travail purement philologique qui est présenté dans cet opuscule. Il intéressera les spécialistes de géographie antique et

d'exégèse biblique : l'auteur y démontre l'existence d'une filiation entre trois listes, établies du III^e au VIII^e s., qui contiennent les noms des peuples issus du « partage de la terre » intervenu entre les fils de Noé. Pour les compilateurs chrétiens qui les ont dressées, il s'agissait de faire la synthèse entre les données de la Bible et celles de la géographie profane. Le linguiste trouvera surtout ici dans un passage d'Anastasius le Sinaïte dont P. établit l'édition critique, un témoignage supplémentaire des phénomènes orthographiques qui ont affecté le grec tardif et qui permettent par exemple à nos compilateurs de présenter les Éoliens, Αἰολεῖς, *varia lectio* Ἑωλεῖς, comme des descendants du petit-fils de Japhet Elischa (Ἐλισά, v. l. Αἰλισά). L'index des noms propres, avec leurs principales variantes, p. 38-41, rendra service.

René HODOT.

54. Γεωργίου Μπαμπινιώτου. Νεωτέρα Γλωσσολογία. (Linguistique Moderne). 80 pp. 18×12. Athènes 1975.

M. Georges Bambiniotis vient de rédiger à l'usage des étudiants hellènes un manuel d'initiation à la linguistique qui est tout simplement excellent. Ce petit ouvrage réussit la gageure de décrire brièvement, bien sûr, mais avec beaucoup de clarté et de justesse, les théories linguistiques d'Aristote à nos jours. L'accent est mis, pour l'essentiel, sur les néo-grammairiens, les structuralismes européen et américain, et enfin la grammaire générative de N. Chomsky dont l'auteur se réclame. Les exemples, lorsqu'apparaît leur nécessité, sont pris au grec (v. pp. 32-33-34 l'explication structuraliste du passage de δηλῶ à δηλώνω). A signaler une coquille malheureuse p. 35 (3.2.11), δρομολογία pour δομολογία « structuralisme ».

Une telle entreprise, nouvelle dans son genre en Grèce, a nécessité, pour être menée à bien, la création d'une terminologie très heureuse, qui fera sans doute école. Laissant de côté la question de savoir si l'on pourra indéfiniment multiplier, à partir d'un certain niveau, le nombre de langues dans lesquelles seront rédigés des ouvrages scientifiques, on peut se demander de façon plus précise si un jeune et brillant savant comme G. Bambiniotis pourra toujours se cantonner dans sa langue maternelle pour communiquer aisément aux linguistes non-hellénophones des ouvrages de haut niveau sur des problèmes syntactiques de grec ancien et de grec moderne, comme il l'a déjà fait (cf. notre C. R. de Τὸ ῥῆμα τῆς Ἑλληνικῆς dans ce Bulletin (1974), ou sur des problèmes plus

généraux, comme il pourrait le faire. Pour prendre un exemple ailleurs, Jespersen a rendu pour tous les publics les choses plus faciles au départ que Hjelmslev.

YVON TARABOUT.

55. ΛΑΟΓΡΑΦΙΑ. (FOLKLORE, Bulletin de la Société Grecque de Folklore). T. XXIX. 500 pp. Athènes 1974.

Le linguiste néo-helléniste retiendra, de ce savant et volumineux bulletin, les pp. 116 et 117, où Valasia Vafiadis, en préambule à son étude sur les *Mœurs et Coutumes de Sozopolis* (ou Apollonie, actuellement Sizobolu en Bulgarie), décrit sommairement les principaux traits phonématiques du dialecte local. Il s'agit évidemment d'un dialecte caractéristique du Nord du domaine grec, comme le montre d'autre part l'étude elle-même (pp. 119-226) où abondent les citations de textes populaires (chansons, proverbes, etc.).

YVON TARABOUT.

56. Ν. Κοντοσόπουλου. 'Ο Γλωσσικός 'Ατλας τῆς Κρήτης. Tiré à part du troisième tome des Actes du Troisième Congrès International de Crétologie (1971). 7 pp. + 7 cartes. Athènes 1975.

La présente brochure expose les problèmes posés par la rédaction d'un atlas linguistique de la Crète, qui doit constituer le premier tome d'un atlas linguistique général de la Grèce publié par les rédacteurs du Dictionnaire Historique de la Langue Grecque de l'Académie d'Athènes. La qualité de l'auteur, la quantité considérable d'information amassée par lui sur le sujet depuis douze ans, garantissent le sérieux et l'importance de l'ouvrage à venir. L'intérêt du futur atlas est de décrire le dialecte ou plutôt la famille de dialectes non seulement parlés, mais encore écrits depuis le Moyen Âge, d'un domaine étendu et relativement isolé où l'influence de la langue commune ne s'est pas encore trop fait sentir. Les échantillons de cartes en font foi, et l'on attend avec faveur la parution de l'ouvrage définitif.

YVON TARABOUT.

57. Michel LEJEUNE. — *Manuel de la langue vénète*, Heidelberg (Carl Winter) 1974, 341 p.

On saluera comme un événement qui fera date dans l'histoire de la linguistique italique la parution de ce *Manuel*. Il donne la synthèse des recherches menées par M. Lejeune depuis 1950 sur la lecture, la translittération, l'interprétation des inscriptions vénètes, recherches des plus importantes parmi celles qui ont contribué à dissiper le mythe d'un vénète illyrien, et à démontrer les affinités italiques de cette langue.

Cet ouvrage n'est pas le premier qui soit consacré au vénète. Comme le rappelle son auteur, l'on trouve dans *La Lingua venetica* de G. B. Pellegrini et A. L. Prosdociami « la première édition scientifique correcte de l'ensemble des textes » ; mais « ce qui y manque, en dépit du titre, c'est, précisément, une description de la langue » (p. 15). C'est cette description qui est donnée ici. On y reconnaîtra la méthode, la clarté, l'intelligence, l'acribie, la prudence familières aux auditeurs des Hautes-Études devant lesquels la matière de ce livre a été élaborée.

Cette description, monument en lequel l'alliance de la linguistique et de la philologie est toute équilibrée, occupe la première moitié du livre. La nature des problèmes et du matériel en explique en partie le plan, qui ne suit pas l'ordre traditionnel (phonétique - morphologie - syntaxe), qu'adopte, par exemple, C. D. Buck, *A Grammar of Oscan and Umbrian*. Après un long aperçu historique et bibliographique, suscité par les vicissitudes d'interprétation qu'a subies le vénète, sont exposés les problèmes que posent l'écriture et l'orthographe ainsi que la ponctuation syllabique, tout naturellement, puisque l'identification des valeurs phonétiques des signes alphabétiques (à laquelle M. Lejeune a lui-même grandement contribué) est le préalable nécessaire à toute translittération, donc à toute interprétation. L'étude de ces problèmes ne se limite pas à ce qui est banal en cette matière (par exemple, lecture de signes, ou recherches sur les origines), mais fait surgir des *realia* : association de l'écriture à certains cultes ; informations sur la pédagogie de l'écriture ; mode de diffusion d'un alphabet princeps (qui a eu un modèle principal étrusque et un modèle accessoire grec) par imitation, avec des particularismes locaux, et des réformes de détail.

Vient ensuite un chapitre consacré à l'*anthroponymie*. Sa place au début de l'ouvrage, avant la description linguistique proprement dite, se justifie d'un côté par le fait que dans l'épigraphie vénète (qui consiste en deux à trois centaines de courts textes, tous votifs et funéraires à une demi-douzaine d'exemples près), 50 % des mots sont des noms de personnes, et, de l'autre, parce

que le propos de l'auteur n'est pas d'utiliser les noms propres du seul point de vue linguistique, mais aussi du point de vue des institutions, par la description du système qu'ils forment : à la différence du latin, du falisque, de l'osco-ombrien, le vénète n'a pas employé le gentilice héréditaire dû à l'influence étrusque, mais est resté fidèle au système indo-européen de désignation des hommes et des femmes par un idionyme, facultativement accompagné d'un adjectif patronymique ; par une innovation, les femmes mariées y sont, de plus, désignées par un adjectif gamonymique en *-nā, dérivé du nom de leur époux. On rendra hommage à l'existence même de ce chapitre : ce manuel est, à notre connaissance, le premier, parmi ceux qui décrivent une langue indo-européenne ancienne, à tenir compte des noms propres, précieux, par leur archaïsme, pour la connaissance de la morphologie nominale ; et cette innovation devrait désormais faire école.

L'ordre suivi pour la description de la langue répond à la démarche naturelle de qui aborde un texte en *scriptio continua* d'une langue mal connue : la première entité avec laquelle on soit en contact immédiat est la phrase ; on en cherche le verbe, afin de voir comment s'organisent les noms qu'elle comporte ; et c'est l'interprétation des mots qui commande la description de la phonétique, pour peu que l'on désire que celle-ci soit historique. C'est pourquoi M. Lejeune va de la phrase au verbe, puis au nom, puis au phonétisme.

La description de la phrase commence par une analyse des formulaires votif et funéraire, avec des indications sur l'ordre des mots, en particulier sur la place du verbe, si importante pour la structure de l'énoncé (noter que, dans l'unique énoncé à deux phrases verbales qu'ait offert jusqu'à présent le vénète, conformément à ce que fait attendre la comparaison, le verbe de première phrase est final, et celui de seconde phrase en deuxième position après le ligateur : [do]na.s.to ke la.g.[s.]to : inscription 12 A). Vient ensuite l'étude, non pas de la subordination, dont le vénète n'offre aucun exemple, mais de l'asyndète et de la coordination (nous pensons que la particule ke « et » peut être apparentée non seulement à lyc. se, mais à gr. καί, d'un thème pronominal *ke, cf. gr. καί d'un thème *ne, pour la forme) ; de la syntaxe du nombre (en raison, surtout, de la présence dans une inscription archaïque de deux participes au duel), de celle des cas, avec indication des tours prépositionnels où on les rencontre (sans que le vénète semble posséder l'équivalent des postpositions de l'osque ou de l'ombrien, archaïques dans les syntagmes nominaux).

Le chapitre sur le verbe était probablement l'un des plus difficiles à écrire, tant sont misérables les vestiges du verbe vénète – deux participes et neuf formes personnelles, toutes de troisième p. du

singulier, sauf *donasan*, 3^e p. du pluriel. Les analyses que donne l'auteur de chaque forme, aussi prudentes que fermes, seront précieuses pour les comparatistes, car elles confirment le caractère archaïque du verbe italique, non seulement pour ce qui est de son organisation binaire, très probable, en un thème de présent et un thème de passé, qui est étymologiquement tantôt un parfait tantôt un aoriste (organisation qui est celle des langues autres que l'indo-iranien et le grec), mais pour la structure de ces deux thèmes. Nous retiendrons ici deux faits, l'un concernant un présent, l'autre le prétérit.

L'interprétation de *alisteil* comme présent composé avec le préverbe *ati-* sur la racine **slā-* au degré zéro, ayant la finale **-ei* < **-e* + **-i* de gr. φέρει hypercaractérisée par **-ti*, a une portée considérable. Seule, une histoire générale des couches successives de présents indo-européens pourrait rendre compte de la différence temporelle entre cette finale et celle que connaissent certains perfectum latins, à finale de 3^e personne en *-eil* (sur lesquels voir J. Vendryes, *Choix d'Études Linguistiques et Celtiques*, p. 156) du type *stelil*, ou *redieil* (dont l'ancienneté pourrait être établie par la comparaison du plus-que-parfait grec ἤεν, forme correspondante à augment, et sans **-ti* : **e-ay-e-i*). Même si on laisse de côté ce problème, que posent aussi des formes à finale **-e-n*, présents en tokharien B, mais imparfaits en grec (cf. les très nombreux exemples du type *gam/ἔεν* de « aller », *āsām/ἄγεν* de « conduire », *parām/φέρεν* de « porter », etc.), il reste que *alisteil* semble devoir être rapproché d'all. *steht* (v.h.a. *stēl*), puisque le germ. *ē* peut venir de **ēi* aussi bien que de **ēi* selon Fr. van Coetsem (*Das System des starken Verba und die Periosidierung in älteren germanischen*, Amsterdam 1956). Ce **-st(a₂)-e-i-ti* fournira d'une part une isoglosse vénéto-germanique à ajouter à celles que M. Lejeune a mises en évidence, et qui se définira par l'addition à **-e-i* de **-ti* ; d'autre part, la preuve que la particule **-i* a été adjointe à **-e* dans des présents à l'Ouest du domaine indo-européen, et pas seulement en hittite, ou en grec, et enfin, deux archaïsmes, le degré zéro et la flexion à désinence **-e/o* d'un présent tiré d'une racine « aoristique » (cf. ἔστᾱν, etc.). En effet, le degré zéro apparaît pour **slā-* dans la 3^e p. sg. tokh. B *ste* (qui entre dans la conjugaison de « être » en supplétisme avec **es-*), < **st(a₂)-o*, qui a la seule désinence **-e/o*, sans particule **-i* (cf. C. Watkins, *Idg. Gramm.* III/1, § 189), et, pour des racines comparables, dans les présents latins de **dhē-*, **dō-*, du type *con-*, *trā-dō*, conservés en composition comme *alisteil* dont les rapproche M. Lejeune. De plus, ces derniers ont comporté la même désinence que tokh. B *ste*, ou vénète et germ. **-st-e(-i-li)* (*condit*: **-dh(a₁)-e-li*; *trā-dit*: **-d(a₃)-e-ti*): **-e/o*, qui y est hypercaractérisée

par *-*ti*, mais dont l'ancienneté est étayée par la comparaison du hittite où, si le degré radical n'est pas clair, et *-*e* suivi de la particule *-*i*, et non de la désinence *-*ti*, la flexion des présents de racines « aoristiques » est en -*hi* : de **dhē*- 3^e p. *dāi*, de **dō*-, 3^e p. *dāi*, à finale -*i* < *-*e/o*- + *-*i*.

Quant aux prétérits à finale de 3^e p. sg. -*to*, radicaux (*doto*), ou sigmatiques, tirés de présents déverbatifs (*vha.g.s.to*) ou dénominatifs (*dona.s.io*), c'est par leur finale qu'ils constituent un archaïsme. Cette finale n'est pas, ou pas uniquement, moyenne au prétérît, comme le montre le couple *dona.s.lo/donasan* (et l'on rappellera que le prétérît vieil irlandais en -*t* a été expliqué par certains à partir de formes de 3^e p. sg. en *-*to* d'aoristes, radicaux ou sigmatiques : Strachan, *B.B.* 13, p. 128 ; Zimmer, *K.Z.* 30, p. 198 et suiv. ; Brugmann, *Grundriss* II, p. 907 ; 1381). Ces formes devraient désormais contribuer à faire écarter l'enseignement traditionnel selon lequel les désinences dites secondaires actives (type 3^e p. sg. *-*t*) sont les seules à avoir exprimé le passé : si elles le font, c'est à l'origine seulement à l'imparfait.

Il faut ici rapprocher le hittite, où la formation du prétérît est dans une très large mesure en rapport avec celle du présent, et où un prétérît à 3^e p. sg. -*ta* n'est pas davantage moyen, pour la valeur, que le vénète -*lo* (c'est -*ta-l(i)* qu'a en général le prétérît hittite moyen). Très sommairement, les présents radicaux ont un prétérît à 3^e personne -*ta* s'ils appartiennent à la conjugaison en -*mi* (*ešzi* : *ešta*) (et si à *paizzi* composé de **eiti* « aller », répond *pait*, c'est que celui-ci est un imparfait, cf. véd. *āil*), et un prétérît en -*š* s'ils appartiennent à la conjugaison en -*hi* (*sippanti* cf. σπένδει/*sippandaš*). Pour les prétérits de présents dérivés, il y a deux possibilités. — Ou bien, comme dans le cas des verbes radicaux, la forme du prétérît est conditionnée par la flexion du présent : les présents en -*eš*- (*parkuešzi* « être pur ») ont un prétérît à 3^e p. -*ta* (*parkuišta*) : les présents en -*aḥḥ*- (qui peuvent avoir une flexion en -*mi* ou en -*hi* [cf. gr. -ᾱμι et -ᾱω], et parfois les deux : *maninkuḥḥi* et *maninkuḥḥami* « raccourcir »), ont des prétérits soit en -*ta* (*hul-aḥta* : *idalauḥmi* « raccourcir ») soit sigmatiques (*išihḥiš* : *išiaḥḥi* « rendre notoire »). — Ou bien le prétérît a une désinence -*l*, que le suffixe du présent soit athématique (*arnul* : *arnuzzi* [cf. ἄρνωσι] « apporter »), ou thématique, par exemple en *-*y^e/o-* (*uemiāt* : *uemiāmi* « trouver »), -*āi-* [*<**-*ā-y^e/o-* : C. Watkins, *Akten der V. Fachtagung der indogermanischen Gesellschaft*, Wiesbaden 1975, p. 370-373] (*huišūāil* : *huišūuizzi* « être en vie »), *-*sk^e/o-* (*daškil* : *daškizzi* « prendre de manière réitérée ») : le prétérît est un imparfait (cf. -σκον, -σκε). Il conviendrait donc, dans une étude plus fouillée sur les prétérits hittites, de distinguer entre formes à 3^e p. sg. en -*š* (« aoristes prétéritaux », cf. *B.S.L.* 69,

1974, p. 41) à côté de présent en *-hi* (cf. *ἤχῳ/ἔφεξε*) ; formes en *-ta* à côté de présents en *-mi* (cf. *φημι/φάτο*, dont la valeur flotte entre celle d'imparfait et d'aoriste) ; en *-t* « imparfaits », au sens morphologique que ce terme peut avoir en grec ou en indo-iranien.

L'emploi de **-lo* au prétérit de présents en *-mi* s'explique par le procédé d'opposition de désinences (cf. *Mélanges Chantraine*, p. 17). Quant à *-š*, c'est à l'origine un élargissement radical (cf., de **dhē-*, I **dhē-s* : skr. *dhās*, messap. *hi-pa-des* / II **dhə-es* : phryg. *εδαες*, hitt. *daiš* ; et voir B.S.L. 69, 1974, p. 14 sq.), et il a pris valeur de passé quand ont été formés les paradigmes personnels de présents du type **-dh(a₁)-e/o* (lat. *-dō*, etc.). C'est pourquoi, anciennement l'« aoriste sigmatique » se trouve à côté de présents « radicaux thématiques » (**wegh-e/o* [lat. *uehō*, etc.] / **wegh-s-*) ; son extension aux verbes dénominatifs, qui apparaît en vénète, comme en celtique et en grec, est à peine amorcée en hittite (*hūišuāiš* [à côté de *hūišuāil*], qui peut être un « aoriste » [à côté d'un « imparfait »]). Mais ce qui importe, dans cette langue, est que les prétérits sigmatiques y ont la désinence zéro (*tarnaš* « il laissa », *me(m)maš* « il parla »), hypercaractérisée ensuite par la désinence prétéritale *-ta* empruntée aux prétérits de présents radicaux (*tarnešta*, *memišta*). Si le vénète n'a pas trace de 3^e p. sg. en **-s*, puisque M. Lejeune écarte l'interprétation de *.a.tr.a.e..s.* comme verbe, les finales vénètes en *-.s.lo* ont la même structure (et la même origine) que la finale de hitt. *tarnešta* ou *memišta*. Les unes et les autres engagent à réviser l'explication traditionnelle des finales de l'aoriste sigmatique : non seulement *δαμάσσατο* a la même finale que hitt. *tamašta* (du même radical), sans plus de valeur moyenne, mais son doublet *δάμασσε* a la finale **-e* dont **-lo* n'est qu'une réfection (voir J. Kuryłowicz *Inflectional Categories*, p. 44 § 36), et, toutes proportions gardées, *ἔσπεισε* est à *šippandaš* ce que *tarništa* est à *tarnaš* ; en d'autres termes *dīxit* < **deiks-e-t* et *ἔδειξε* ont le même **-e*.

Le chapitre sur le *nom* comprend, avant les parties consacrées, respectivement, à la déclinaison, et aux pronominaux et numéraux, une formation des noms, composés et dérivés (mais l'on ne peut rapprocher le formant de *.e.kvopetari.s.* de la formation latine en *-āris* sans discuter la comparaison de cette dernière avec louv. *-ašši-* [voir E. Laroche, B.S.L. 55, 1960, p. 163, et n. 1 pour la bibliographie latine]). L'on regrettera peut-être ici que les données fournies par l'onomastique sur le féminin n'aient pas donné lieu à un développement plus long, car la formation du féminin vénète pose des problèmes intéressants, non seulement par le caractère épïcène de *-ōn-*, que M. Lejeune met en relief, et que connaît aussi le latin (cf. *lūnō* à côté de *Pōm-ōn-a*, avec addition de **-ā*), mais surtout par l'emploi de **-ā* à côté de masculins athématiques

(*Fougont-a*), comme de masculins thématiques : le même phénomène se retrouve en latin (*Sospit-a*). Tout se passe comme si l'italique (mais non le celtique) avait employé de manière complémentaire les deux suffixes isolés $*\bar{a}$, en fonction de féminin, en regard de toutes sortes de masculins, et $*\bar{i}$, en fonction de génitif (thématique) : en latin, au contraire de ce qui se passe en grec ou en indo-iranien, où le génitif thématique est autre ($*-osyo$), $*\bar{i}$ n'apparaît jamais isolé au féminin, mais seulement suivi d'un autre suffixe (cf. *rēgīna*, *uictrīx*, *fūligō*). Il n'est pas sûr, pour autant, que le vénète ait été dépourvu de formation de féminin autre que $*\bar{a}$: M. Lejeune, qui a établi de façon décisive (contre J. Untermann, *Die venetischen Personennamen*) l'existence de gamonymes en $-nā$, les interprète comme nés de l'adjectivation de génitifs en $-n-os$ du nom du mari. Mais, parce que, de manière générale dans les autres langues, l'évolution va plutôt de l'adjectif au génitif qu'en sens inverse (en particulier dans les patronymes qui possèdent le vénète, où l'adjectif est plus ancien que le génitif du nom du père), on peut songer à une autre explication, par une forme d'adjectif archaïque (voir déjà G. R. Solta, *Venetische Personennamen und idg. Femininbildung*, *Die Sprache* 5, 1959, 187-208).

Il a en effet existé une expression hétéroclitique archaïque du genre : il y a des adjectifs, où le genre grammatical s'exprime par un couple où le masculin est en $*-n-$, le féminin en $*-r-$ (πέπων/πέπειρα). Ce procédé a donné lieu à la création d'adjectifs féminins en $*-r-$ sans masculin en $*-n-$ (ιοχέαιρα « qui lance des traits » ; πρέσδαιρα « vénérable »). Il serait de peu d'intérêt ici, si les couples en $*-n-/*-r-$ exprimant le genre *grammatical* ne se distinguaient des couples où la formation en $*-n-$ est celle d'un féminin *sexué*, s'opposant à un masculin en $*-i-$ ($*pot-i->πόσις$, skr. *pali-*, etc. / $*pot-n-yā_2>πότνια$, skr. *patnī*, etc.). Ce procédé, lui aussi, a pu donner lieu à la création de féminins sans que le masculin correspondant offre de formation hétéroclitique : le féminin θέαινα de θεός est fait comme en sanskrit *indrāṇī* à côté de *indraḥ*, et en slave *bogynji* à côté de *bogŭ*, etc. (voir P. Chantraine, *Formation des noms*, p. 107). De tels féminins ont pu être exploités dans des champs sémantiques où l'expression du genre sexué pouvait avoir de l'importance. Ainsi, ils ont pu servir à former des noms de femelles d'animaux en grec, où les masculins correspondant à ces noms en $-αινα$ peuvent être en $*-n-$ (type δράκων/δράκαινα), mais aussi autres (ὕς/ὕαινα), notamment thématiques, comme dans le couple θεός/θέαινα : λύκος/λύκαινα ; τράγος/τράγαινα. La même formation a servi, dans l'anthroponymie, à donner des gamonymes au grec du Moyen Âge (ἡ Γιώργαινα « la femme de Georges », ἡ Δημήτραινα « la femme de D. », ἡ Κώσταινα « la femme de K. », etc. : voir

Karl Dieterich, *Balkan Archiv* 4, 1928, p. 114-115). Et l'on se demandera si ce n'est pas elle qui, indépendamment, a fourni au vénète des gamonymes, dont l'un, *-darna*, répond à un masculin en **-i-* (*-dari-*), comme **polnya* à **poli*, et d'assez nombreux à un masculin en **-o-*. Il y a, il est vrai, une différence entre gr. *-αῖνα* ou skr. *-nī* < **-n-ye₂*, et vén. **-nā* < **-n-ea₂*. Mais cette différence peut résulter de l'absence, en vénète, de *-ī* comme suffixe de féminin isolé, et de l'adjonction de **-ā* à des thèmes consonantiques (et cf. lat. *Pōmōn-a*).

Suit une phonétique, longue, car « comme dans le cas de toute langue morte faiblement attestée, c'est le phonétisme qui se prête à la description la moins lacunaire » (p. 103). Elle met en lumière des faits aussi originaux que l'existence, dans une syncope en devenir, d'une voyelle muette, dont M. Lejeune décèle la présence grâce aux usages de la ponctuation syllabique. La description de la langue s'achève par une définition de la position linguistique du vénète dans l'aire occidentale de l'indo-européen.

La seconde moitié de l'ouvrage comprend les inscriptions et les index. Le corpus donne les textes (avec renvoi à Pellegrini-Prosdoci mi pour la protohistoire et l'histoire de chaque site, la bibliographie et l'illustration des inscriptions, mais avec une numérotation différente), classés géographiquement selon une bipartition que propose M. Lejeune entre Vénétie Euganéenne (Este, Vicence, Padoue) qui fournit les textes les plus anciens et les plus nombreux, et Vénétie Carnique (Làgole, Trévise, Oderzo, Belluno, Dolomites, Carinthie, Frioul, Carso), et, à l'intérieur de chaque site, selon la nature du contenu, en textes votifs (offrandes « alphabétiques » et autres dédicaces), funéraires, divers (ces derniers très peu nombreux). Pour chaque inscription, l'apparat donne des indications sur le tracé des signes (dont le tableau se trouve en dépliant en fin de volume), le sens de l'écriture, et le dispositif général du texte. Il y a quatre Index : anthroponymes ; ethniques, théonymes, mots du lexique. Ces derniers ne sont qu'une soixantaine, et le miracle est qu'au terme du livre nous ayons l'impression que M. Lejeune, en se jouant des difficultés, nous a livré le secret d'une de ces langues ardues dont il a le goût.

Françoise BADER.

58. Albert MANIET. — *La phonétique historique du latin dans le cadre des langues indo-européennes*. Paris, Klincksieck, 1975. 212 pages.

Sous un nom nouveau, ce livre est la cinquième édition de *l'Évolution phonétique et les sons du latin ancien* ; ce changement de titre (et d'éditeur) est doublement instructif : l'entrée dans la *Bibliothèque française et romane* (A n° 30) imposait un élargissement du domaine latin jusqu'aux langues romanes, chose faite désormais, avec référence constante au manuel de Väänänen ; en outre, comme l'Éditeur semble renoncer à refaire la *Phonétique* de Niedermann (comme la *Morphologie* d'Ernout, du reste), c'est *La phonétique historique* de notre collègue belge enseignant au Canada qui prend le relais.

Ce succès répété et ces régulières mises à jour prouvent la valeur éprouvée du manuel : inutile de revenir sur ses qualités éminemment didactiques de clarté et de solidité (ce n'est pas si courant, même en linguistique historique). Personnellement, je me demande si cette occasion d'assouplir une présentation assez monotone et de rajeunir une doctrine peu moderne n'aurait pas dû être saisie aux cheveux. L'arrière-plan indo-européen subsiste, mais les romanistes seront-ils en état d'apprécier les traitements sanscrits, grecs, osco-ombriens, gotiques et irlandais régulièrement donnés à la fin de chaque chapitre ou section et regroupés (d'ailleurs commodément, innovation heureuse) dans cinq index ? Pourquoi pas aussi (et davantage) les parallèles romans ? Le comparatiste d'ailleurs reste un peu sur sa faim : rien sur la préhistoire du latin et les principales concordances, à part un tableau bien austère. Est-il normal de définir **a* comme une « voyelle de timbre indéci » (p. 161 n. 36), presque cent ans après le *Mémoire* de Saussure ? Plutôt que des renvois systématiques aux multiples manuels, des citations plus nombreuses d'articles récents (et leur utilisation ou leur critique) auraient rendu plus de services. Il me semble qu'un chapitre sur l'écriture s'imposait avant le traitement de la phonétique. Enfin une première initiation à la phonologie (ou plutôt aux phonologies) n'aurait pas été déplacée.

Un manuel très utile et très bien fait, mais qu'on aimerait voir enfin débarrassé de ses *impedimenta* et fondé sur une doctrine rajeunie. Ce sera l'objet d'une future édition ...

P. FLOBERT.

59. Maria Luisa PORZIO GERNIA. — *Contributi metodologici allo studio del latino arcaico. La sorte di M e D finali*. Atti della Accademia Nazionale dei Lincei, Anno CCCLXXI, Memorie, Classe di Scienze morali, storiche e filologiche, Ser. VIII, Vol. XVII, Fasc. 4, p. 111-337. Roma 1974.

Ce long mémoire apporte d'utiles précisions à la question débattue du sort en latin archaïque de *-d* et de *-m* dont les destinées, longtemps comparables, se séparent avec le rétablissement du seul *-m* (on aurait pu rappeler le cas de *-s* après voyelle brève). Les relevés de Ritschl, Diehl et Maurenbrecher sont mis à jour et complétés, grâce en particulier à une confrontation du matériel épigraphique et des données littéraires.

La plus grande partie de ce travail consiste en une étude minutieuse des graphies des inscriptions (en tenant compte, à juste titre, des fins de lignes et de l'étendue des supports) et en un classement rigoureux des hiatus de Plaute (l'A. ne cache pas l'étendue de sa dette à l'égard du grand livre de J. Soubiran sur l'*Élision*, paru en 1966). On nous fait d'abord observer que les graphies sans consonne finale culminent au III^e siècle et que le II^e siècle voit un rétablissement général de *-m*. L'A. croit d'autre part que l'Ombrie (il fallait nous rappeler que Plaute était un Ombrien de Sarsina!), au vu des *Tables Eugubines* en écriture locale, constitue le centre de diffusion pour la réduction des consonnes finales et que Rome forme au contraire la région la plus conservatrice : c'est Rome qui, au II^e siècle, fera prévaloir la graphie avec *-m* (et cela jusqu'en ombrien écrit en caractère latin). N'est-ce pas simplifier à l'excès un problème sans doute plus compliqué? L'influence accordée à l'ombrien sur le falisque et sur le latin aurait besoin d'être confirmée historiquement et même linguistiquement en raison de la date assez basse des inscriptions ; au reste, la notation de ces consonnes s'observe aussi à Rome très tôt : notamment dans les *elogia* des Scipions. Enfin si l'on peut poser que *-d* a disparu après voyelle longue à la fin du III^e siècle (sauf dans les monosyllabes *mēd* et *tēd*) avant l'abrégement de la voyelle (il y a en effet deux façons d'alléger une syllabe trop lourde), *-m* conserve son articulation, quoique débile (les élisions — ou synalèphes — en sont la preuve). L'A. repousse à la fois la théorie de Schuchardt de la voyelle nasalisée (le double phénomène de la brève en hiatus et de la syllabe longue devant consonne initiale serait inexplicable, on observerait aussi un flottement entre *-m* et *-n* et la fermeture de *-o-* en *-u-* se justifierait mal ; au reste les exemples d'accommodation et les quelques survivances romanes supposent une consonne bilabiale de type nasal) et l'hypothèse d'une prononciation archaïque particulièrement énergique qui ne

s'accorderait pas avec des exemples de non-notation et avec le nombre assez limité des hiatus. Il aurait peut-être convenu de confronter plus nettement la réalité phonétique avec les conventions ou les modes orthographiques : la non-notation d'un phonème ne postule pas nécessairement sa non-existence. Les changements intervenus à Rome au II^e siècle relèvent sans doute plus de l'orthographe que de la prononciation : le rétablissement de *-m* concerne plus la lettre que le phonème.

Les hiatus plautiniens sont scrupuleusement examinés et classés en quatre catégories en fonction de l'existence d'une césure métrique ou d'une pause syntaxique (les deux, l'une ou l'autre, ni l'une ni l'autre) ; les différentes places du vers sont considérées à part ; on aurait aimé une comparaison systématique (au besoin par le moyen d'un sondage) des hiatus des longues suivies d'un ancien *-d* avec ceux des autres longues (nominatif singulier en *-ō*, datif singulier en *-ō* ou *-ī*, génitif singulier en *-ī*, 1^{re} sing. en *-ō*) et ceux des brèves : prédominance ? indifférence ? Pour *-ō* (et *-ā*) de l'ablatif singulier, il semble que les différentes fonctions soient également représentées, quel que soit le cas originel (« ablatif », locatif, instrumental), ce qui plaide en faveur de l'unité.

P. FLOBERT.

60. Martti NYMAN. — *Ubi est and ubi est*. Annales Universitatis Turkuensis, ser. B, tom. 128. Turku 1974. 37 pages.

Comme le sous-titre l'indique, le problème traité concerne l'aphérèse de *est* (et accessoirement de *es*) et la solution proposée relève de la phonologie (généralité ; cf. les regrets sur le manque de locuteurs, p. 12, n. 12) de *esse*. En raison de la complication de la « règle » traditionnelle : après voyelle terminale de mot, il y a aphérèse de *e* devant *s* dans le verbe copule enclitique au présent, à la 2^e et à la 3^e personne du singulier, formes monosyllabiques (à mon avis, on pouvait alléger un peu !), l'A. préfère substituer à cette explication l'engendrement d'une forme sans *e*-, mieux fondée morphologiquement ; l'« aphérèse » cède donc le pas à une absence de « prothèse ».

On a certes toujours raison d'insister sur les difficultés d'une opinion reçue ; mais malgré le « rasoir d'Occam » (une autorité scolastique !) la complication d'une explication ne doit pas entraîner son abandon (au reste la démarche suivie ici n'est pas spécialement simple). D'une part il n'est pas du tout certain que *-m* se limite à nasaliser la voyelle précédente (cf. les survivances romanes :

frs. *rien*, esp. *quien*, it. *con*), de l'autre -s final archaïque a un statut spécial et instable qui conduit à préférer la solution de Leo (*uocilālusl* < *uocilālu(s)* (*e*)*sl*), malgré son peu de succès, car c'est indubitablement la chute de -s qui entraîne l'ouverture de -i en -e : qu'on pense à *polet!* ; enfin le verbe « être » a, en tant qu'enclitique, un caractère particulier, notamment à la 3^e personne du singulier, à l'énorme fréquence, où il joue simplement le rôle d'un indicateur de temps et de mode souvent tellement superflu qu'on peut l'omettre sans inconvénient (phrase nominale, parfait passif). Aussi, d'abord dans la conversation rapide, puis dans la langue ordinaire, il est facile d'effacer le *e-* qui n'apporte pas d'information (cf. les formes du verbe *être* en anglais) et de souder -*st* à la voyelle précédente, à -*m* débile ou à (-*s*) caduc archaïque. On comparera — avec J. Soubiran, *Élision*, p. 151-184 — l'apocope des particules : *ac*, *nec*, *quīn*, *seu*, etc. A la différence de ce que l'on observe en grec, le processus est donc strictement limité et n'est pas purement phonétique.

Il faudrait reprendre la question avec plus de détails qu'ici, où tout dérive de 58 exemples, et avec une méthode plus mûre (1).

P. FLOBERT.

61. Edoardo VINEIS. — *Studio sulla lingua dell' Itala*. Pisa, Pacini, 1974. 215 pages.

Après le célèbre travail de Rönsch, vieux d'un siècle, il serait utile de revenir sur la langue des anciennes versions latines de la Bible. Ce livre se limite au *Nouveau Testament* et ne retient pas les manuscrits de l'« *Afra* » (k, e pour les *Évangiles*, h pour les *Actes*), laissant de côté les citations des écrivains. Reprenant, d'après von Soden et Ziegler (voir les utiles parallèles cités en note p. 12, 21, 23, 24, 27), la question de l'« *Itala* », l'A., se fondant sur un texte d'Augustin aussi célèbre qu'évasif (*Doctr. Christ.* 2, 15), revient à l'ancienne théorie géographique qui aurait besoin d'une démonstration plus poussée. La présente étude suit un plan traditionnel et relève la plupart des particularités de langue, à propos de la morphologie : déclinaison nominale, genre, nombre, pronoms, comparatifs, conjuguaisons et de la syntaxe : cas, extension

(1) Quelques détails : p. 37, Sommer se prénomme Ferdinand et la reproduction de son *Handbuch*, en 1948, est naturellement celle de la 2^e édition (1914) ; autres coquilles : p. 19, n. 22 *in* impossible ; p. 30, *eacily* ; p. 36, *Révuc* ; p. 31, *dictylic*.

de l'adjectif aux dépens du génitif adnominal, articloïdes, prépositions (fluctuations de *cas* et nouveautés : *dēforīs*, *forīs*, *-ās*), subordination (notamment les interrogatives, signalons les emplois de *nē* calquant *μή*). Une conclusion se propose de « dédramatiser » le problème du latin chrétien et accorde une grande importance à la langue parlée.

A la différence de Rönsch, l'A. essaie d'expliquer les phénomènes décrits ; mais cela ne va pas toujours bien loin : *trepidor* (p. 111) est évidemment solidaire du passif (il est justement précédé par *conturbētur*), *egeor* (p. 106) doit être mis en relation avec *indigeor*, le réfléchi transitif (p. 148) est une variante du passif transitif si fréquent avec les verbes d'habillement (noter la présence de *praecingī*), *ascēsus* et *prōcessus* (p. 111-112) ne postulent pas un infectum déponent (ce sont plutôt des « semi-déponents » appartenant au groupe fourni des verbes de mouvement). Les définitions sont parfois assez sommaires : on ne peut ranger *abstineor* et *commemoror* avec les déponents. Et surtout, malgré le caractère limité du corpus, les listes ne sont pas complètes : *epulō*(1) manque ainsi au chapitre des activations et parmi les déponentiations il fallait aussi relever *eructor* (d), *exīlimor* (d, g), *exsullor* (a), *naufragor* (g), *obuior* (d), entre autres. A propos de *ossum* il fallait citer un passage d'Augustin (*Doctr. Christ.* 3, 3) très explicite sur les confusions quantitatives.

Un ouvrage sobre et précis, d'une information solide et scrupuleuse, bien dans la manière des élèves de T. Bolelli ; on aurait aimé connaître exactement l'étendue du corpus (la liste des manuscrits dépouillés manque) et un index des mots étudiés aurait rendu service.

P. FLOBERT.

-
62. Isolde BURR. — *Lateinisch-romanische Konsonantenverbindungen mit Liquid. Untersuchungen zur Lautgeschichte und Etymologie*. Bonn, Romanisches Seminar der Universität, 1975. 282 pages.

Les « liquides », sujettes à d'imprévisibles caprices, constituent le domaine d'élection des divers types de métathèses ; comme par surcroît *r* et *l* s'échangent facilement (frs. *orme*, *Auvergne*), les diverses combinaisons possibles sont très nombreuses (cf. *esclandre*) : source de gêne pour les étymologistes rigoureux. Mais les recours ne manquent pas et bien des explications surannées de Ménage, Diez ou Scheler sont reprises ici et revivifiées, grâce à la prise en

considération de vastes ensembles : la phonologie s'unit harmonieusement à la morphologie et au lexique, dans un contexte dialectal particulièrement fourni.

Une multitude de cas difficiles sont signalés chemin faisant : frs. *fronde* est résolument tiré de **fundula* comme *vrille* de *uīticula*, ou it. *fiasco* « flacon » de *uāsculum*, parfois même il y a métathèse « hybride », avec cumul : it. *fiaccola* « flambeau » < *facula*. On voit que les diminutifs, qui n'ont d'ailleurs pas cette seule fonction (ils marquent aussi l'analogie et servent le cas échéant de doublets) sont largement mis à contribution. Un procédé plus fréquent qu'on ne croit est la dérivation inverse : *marcus* « marteau » sort de *marculus* et celui-ci a possédé un allomorphe **marl(u)lus* (-tl-/-cl-) dont dérive le mot français par l'intermédiaire de **martellus* ; autre rétroformation : it. *crusca* « son » de *crustula* (-tl->-cl-). Mobilité déconcertante aussi du groupe -pl- : ainsi dans le nom protéiforme de la *néfle* (*mespilum*), comme dans ceux de l'*écueil* (*scopulus*) et du *peuplier* (*pōpulus* > it. *pioppo*, roum. *plop*).

Pour finir en bouquet ce feu d'artifice, quatre études plus développées nous familiarisent avec les mutations consonantiques les plus déroutantes ; frs *écume* doit provenir de *spūma* comme it. *schiuma* de **spūmula* et l'extraordinaire bigarrure dialectale s'explique lumineusement sur le « stemma » de la p. 153 qui ne rassemble pas moins de 17 produits du groupe *spl* ! Origine latine aussi pour *épieu* (et *épeautre*), *étrier* (esp. *estribo*!) et it. *chiazza* « tache » expliqués avec beaucoup d'habileté (tout n'est pas également convaincant) au moyen de *spīculum* « aiguillon », *stroppus* « courroie » et *platea* « place ». La prolifération des variantes dialectales autorise quelque hardiesse en faisant éclater les règles phonétiques trop rigides et rend suspects maints *elyma* germaniques généralement mal justifiés.

Une étude dense, pleine de sève et riche de science (l'abus des citations et des renvois fatigue parfois un peu), qui secouera salutairement les romanistes ... Le latiniste aimerait un recours plus systématique au latin du Haut Moyen Age qui recèle une masse de formes révélatrices susceptibles de confirmer les conjectures ou de réfréner leur témérité.

P. FLOBERT.

-
63. Stefan ETTINGER. — *Form und Funktion in der Wortbildung, Die Diminutiv- und Augmentativmodification im Lateinischen, Deutschen und Romanischen, Ein kritischer Forschungsbericht*

1900-1970, (Tübinger Beiträge zur Linguistik hg. von Gunter Narr, 47), Tübingen, 1974, 14,5×21, 170 p.

Diminutiv- und Augmentativbildung: Regeln und Restriktionen. Morphologische und semantische Probleme der Distribution und der Restriktion bei der Substantivmodifikation im Italienischen, Portugiesischen, Spanischen und Rumänischen (Tübinger Beiträge zur Linguistik hg. von Gunter Narr, 54), Tübingen, 1974, 14,5×21, 424 p.

Ces 2 vol. d'un élève d'E. Coseriu, correspondant à deux des principaux domaines favoris du linguiste de Tübingen : histoire de la grammaire et sémantique structurale, montrent quelle aide ces deux disciplines s'apportent mutuellement et comment une réflexion systématique sur les solutions successives d'un même problème permet de mieux le poser et éclairer rétrospectivement les résultats acquis. Bonne occasion de méditer sur le caractère cumulatif de toute science digne de ce nom !

Le 1^{er} retrace 50 ans de recherches (davantage en fait, on le verra) sur les diminutifs et augmentatifs en latin, en allemand et en néerlandais et dans les langues romanes, moins dans une perspective historique qui rattacherait les œuvres au contexte idéologique, politique et social du pays ou de l'université, que d'un point de vue critique, qui tout en marquant l'influence immédiate des unes sur les autres, en dégage avant tout résultats et méthode : une sorte d'« état présent » des études dans le domaine, résultant de l'élaboration progressive et désordonnée d'une problématique cohérente. On peut louer sans réserve le sérieux, l'acribie de l'A. qui a « tout lu », à quelques œuvres inaccessibles près (ce qu'il signale toujours, cf. par ex. p. 8, n. 11), comptes rendus compris, et de façon approfondie et intelligente, dégageant, de chaque œuvre l'apport positif, ne fût-ce qu'un corpus utilisable d'exemples. Ainsi, pour pouvoir commenter les comptages d'Hasselrot, il a recherché si les chiffres fournis correspondaient au nombre de mots ou d'occurrences et comparé ces résultats à ceux de Togeby, sous forme d'un graphique (p. 87) qui en montre la concordance : l'emploi très fréquent des diminutifs en anc. franc. diminue ensuite lentement jusqu'au xvi^e s., puis rapidement à partir du xvii^e s.

Le lien, dans les langues considérées, du latin et des langues néo-latines est évident : les deux langues germaniques (outre qu'elles offrent à l'A. de vérifier les théories sur sa langue maternelle), de typologie différente, permettent des études contrastives (4). Le classement est thématologique plutôt que chronologique ; ce dernier serait en quelque sorte faussé par l'importance décisive du travail d'Hasselrot qui, bien que consacré essentiellement au franco-provençal, a, depuis 1957, influencé l'ensemble de

la recherche dans les langues romanes (aussi l'A. a-t-il mis l'accent sur les œuvres postérieures et sur les langues négligées par le linguiste suédois).

L'A. considère d'abord le sujet choisi : synchronie, diachronie, dialectologie, stylistique. Ainsi se dessine un tableau (matérialisé pour le latin par ex., p. 6) des connaissances, avec des cases surchargées et des vides et s'ébauche une sociologie de la recherche : les romanistes ont multiplié les études sur un suffixe particulier (en synchronie ou en diachronie), les latinistes, celles qui décrivent l'usage d'un écrivain (d'un point de vue évidemment synchronique et stylistique). Pour l'allemand, l'espagnol et le roumain, on dispose de bonnes recherches dialectologiques (comme il est normal dans un pays à l'origine de la géographie linguistique et dans deux autres qui ont largement exploré un riche domaine). En revanche, presque pas de monographies sur le système des suffixes diminutifs ou augmentatifs en langue. La G.T. n'a guère été employée que pour l'italien et le français, par Schwarze et Dubois, alors que le structuralisme a été fécond pour les seules langues germaniques (avec quelques tentatives en roumain, anc. esp., franç. et italien).

En latin, la recherche semble « s'essouffler » depuis 1950. Dès 1877, Paucker amorce une étude distributionnelle des suffixes diminutifs dont Hekamies sera, en 51, l'aboutissement. Illustrent cette recherche les grands noms de Niedermann, Lindsay, Blomgren, Rohlf. Tandis que Dvořák essayait de mesurer la productivité de *-ulus* d'après une étude « diatopique » des continuateurs romans, Loicq en étudiait la valeur à partir du seul mot *calculus* et, tout récemment, en 69, Zucchelli recherchait les origines indo-européennes du suff. *-lo-* et, d'un point de vue fonctionnel, en définissait la signification en opposant, d'après Coseriu, norme et système. Pour toute œuvre importante comme celle-là, l'A. analyse l'ensemble de l'argumentation et critique résultats et méthode, en dégagant éventuellement l'importance de cette dernière (par ex. à propos de l'étude de Malkiel sur l'origine latine des suff. esp. *-azo*, *-aço*, *Lang.*, 35, 192-258). D'autres linguistes ont distingué les formations conservant au suffixe son sens diminutif, de celles où il forme un ensemble lexicalisé (Friedrich) ou observé les changements de genre (Weinhold) dans les dérivés. De ce point de vue sémantique, Petersen, à partir du sens du mot primaire (quantité, petitesse, grandeur, indifférence à la grandeur), a constitué 4 groupes qu'on peut symboliser par les couples : 1) *tantus/-ulus*, 2) *paucus/-ulus*, 3) *longus/-ulus*, 4) *Graecus/-ulus*. Classement qu'a repris l'A. à l'aide d'une analyse sémique, tout en relevant les incohérences de la démarche : Petersen considère comme primaires des dérivés (*barbalus*) et, en fait, beaucoup d'hypoco-

ristiques ou de dépréciatifs dérivent de noms de matière n'impliquant aucune diminution : *aureolus* + substantif = un *petit* + substantif + *aureus*.

Dans le domaine historique, la thèse de l'origine celtique du suff. *-lt-* a valeur exemplaire : le recours au celtique est fréquent dans les cas difficiles en romanistique et, en l'occurrence, il est proposé par des linguistes comme Brunot, Hubschmied et surtout Hasselrot (Craddock l'appuie d'un faisceau d'arguments : dialectologiques, après Hasselrot, historiques, synchroniques, puisque à une époque donnée l'hypocoristique *-illa* a été remplacé par *-illa* dans les *cognomina* en *-l-*, diachroniques).

L'A. peut ainsi souligner ce qui reste à faire : rien de comparable pour *-k-* à ce qu'Hasselrot a donné sur *-tt-* (malgré les études de Olle ; de Horning dont il conteste, à l'aide du *Petit Robert* les résultats : *vivocher* ou *pavochoer* nous sont, en effet, inconnus ; de H. J. Wolf).

On ne saurait ici signaler évidemment toutes les études, les articles critiqués : l'A. a écrit beaucoup plus qu'une bibliographie commentée, mais son livre, pour des articles de revue sans grande importance par ex., en a souvent la densité. On ne peut citer les très nombreuses études stylistiques sur l'emploi des diminutifs par Plaute, Térence, Catulle, etc. (et qui s'étendent parfois aux préfixes : cf. Hanssen qui a envisagé la valeur de *sub-* dans *subcrassus*, *subalbulus*, p. 44).

Les germanistes se sont surtout occupés de l'origine des suffixes, de l'influence étrangère sur leur développement et ont tenté d'expliquer l'alternance *-chen/-lein* (cf. tableau, p. 48), en se fondant sur de solides études de géographie linguistique. Ainsi Polzin a-t-il tenté de mesurer l'influence latine, mais s'est vu critiquer par Wrede qui, dans l'ardeur de la polémique va jusqu'à tronquer les citations, p. 52, n. 22) et dont l'élève Hastenpflug, dès 1912, mesure par des comptages, la vitalité des suffixes (56). Öhmann adopte une position moyenne en faisant intervenir l'influence française à côté de la latine (cf. critiques de Golde et surtout de Togeby). Sur le plan synchronique, Gürtler a proposé une distribution (cf. tableau, 60), cependant que des études stylistiques portaient sur H. Hesse, Böll, H. Jobst, Chr. Wolff, etc.

En romanistique, l'abondance même des travaux réduirait la présentation qu'on en pourrait faire à un catalogue. L'A. a manifestement tiré personnellement le plus grand parti de ceux d'A. Alonso qui lui offraient un très riche matériel, de fines analyses et la preuve qu'une démarche ainsi fondée sur les phénomènes de discours ne pouvait aboutir. Au contraire, Pottier et Malkiel se fondent sur des bases méthodologiques sûres. L'œuvre d'Hasselrot demeure fondamentale. La socio-linguistique s'amorce dans des

études comme celles de Gaarder (sur l'esp. de Mexico) ou d'Alberto Zuluaga Ospina sur l'esp. (107-8). Catalan a systématiquement recherché ce que des toponymes, en géographie linguistique, pouvaient apprendre sur les suff. de diminutifs (ajoutons ici l'excellent D E S de M^{me} Turchini-de Zerbi sur la toponymie du canton de Sermano en Corse). L'étude des traductions permet d'opposer les langues à diminutifs synthétiques à celles qui comme le français préfèrent dire un *petit*... (cf. les comptages de la p. 147). Signalons l'importance des études distributionnelles et morphologiques (par ex. Gamillscheg a montré que *-on* est remplacé par *-in* quand il y a un *o* dans le radical : *levron/corbin* ; *brouillon/galopin*).

Cette histoire a un sens : elle aboutit à la théorie proposée par Coseriu (159-162).

La conclusion du 1^{er} vol. est reprise et développée dans l'introduction du second, où sont rappelés les travaux les plus importants et leurs résultats, où sont systématiquement exposées les conceptions de Coseriu sur les structures du lexique en général, de la *Wortbildung*, en particulier. Intégrant les distinctions traditionnelles depuis Saussure entre organisation syntagmatique et distributionnelle (par ex., celle qui accepte pour *accoucher*, pris au sens propre, seulement un sujet animé, de sexe féminin et où il distingue affinités, sélections et implications, p. 14) et oppositions paradigmatiques (*bon/mauvais*), Coseriu divise ces dernières en primaires et secondaires, dans lesquelles le second terme inclut dans son contenu, le concept du premier (*maison/maisonnette*). Pour lui, le champ sémantique n'entre pas dans une taxinomie, car il n'offre aucune valeur de classement (les traits qui le déterminent ne se retrouvent pas dans les choses, ainsi pour *laid* et *nonchalant* et peuvent même être négatifs, comme « sans dossier » dans le classement des sièges de Pottier) ; il n'est pas non plus associatif, se fondant sur des différences et non des ressemblances et ne se confond pas avec le domaine d'emploi (cf. l'analyse de *bachelor* par Katz-Fodor). S'il constitue forcément un champ conceptuel, tout champ conceptuel ne correspond pas nécessairement à un champ sémantique.

Dans son étude, Coseriu s'inspire de la phonologie : non qu'il pose l'isomorphisme des plans du contenu et de l'expression (le premier comportant la signification permet la paraphrase de ses unités, ce qu'ignore obligatoirement le second), mais il y trouve des analogies commodes : neutralisation (*jour* s'oppose à *nuit*, mais l'opposition se neutralise dans : *un jour dure 24 h.*), syncrétisme (qui se situe en langue et non en discours comme la neutralisation), cases vides, corrélations, oppositions graduelles (*gelé, froid, frais*) ou équipollentes (celle de *jaune* à tous les adj. de couleur).

C'est naturellement dans les structures paradigmatiques secondaires que se situent les phénomènes étudiés par l'A. et dans le classement ingénieux de Coseriu distinguant modification (quantification (diminutifs, augmentatifs) ; répétition ; particularisation (apportée par ex. par les préverbes *ab-*, *aus-*, *weg-* etc. à l'all. *fallen*)) ; « développement » (*Entwicklung*) entraînant nécessairement un changement de catégorie grammaticale ; composition (générique ou spécifique qui fait intervenir respectivement un suff. ou un terme semblable au premier).

Comme l'annonçait le premier vol., c'est surtout la distinction par Coseriu de la norme et du système en face du discours qui guide la critique des travaux antérieurs et surtout la recherche du sens des suff. dans le système, dans la norme, dans le discours. Au niveau du système par ex., on peut dire que tout suff. diminutif marque diminution. C'est la norme qui règle la distribution des divers suff., et impose les contraintes. En discours, la signification reçoit toutes les nuances contextuelles possibles. Coseriu fait ici intervenir la distinction renouvelée de Frege de la signification et de la dénotation (*Bedeutung* et *Bezeichnung*) : ainsi *Italiella*, qui a signification diminutive, si on l'emploie pour désigner une Italie dont la grandeur, dans le référent, n'a subi nulle atteinte, pourra prendre valeur affective et hypocoristique.

Dans ce cadre, l'A. mène une étude distributionnelle qu'on serait tentée de qualifier d'exhaustive sur l'italien, le portugais, l'espagnol et le roumain. Ainsi pour l'italien, sur un corpus important (tous les dérivés ayant une entrée propre dans le Migliorini), il offre une classification ayant pour paramètres le suffixe, la consonne ou voyelle finale du thème et le rang de la syllabe où apparaît le suff. Les résultats du dépouillement sont offerts en tableaux et graphiques (135, 137, 138) et en représentations ensemblistes (141, 145, 149, 150, 151). L'A. s'est spécialement attaché au problème de l'accumulation des suff., permise par le système, restreinte par la norme (sauf pour *-on-*, *-acci-*) et en dresse une typologie (par opposition à la dérivation avec un seul suff.), avec caractérisation sémantique de chaque type.

Pour le portugais, sur un corpus de 21 romans, il établit, par ex., que l'« infixe » *-z-* est obligatoire devant le suff. pour les mots primaires monosyllabes terminés par une voyelle et pour les dissyllabes terminées par une voyelle accentuée et pour tous ceux qui se terminent par une voyelle ou diphtongue nasale, facultatif mais fréquent pour les radicaux terminés par *-r-* et *l*. Reste un ensemble de cas apparemment indéterminables. Les distributions de *-inh-* et *-it-*, de *-inh-* et *-et-*, de *-inh-* et *-ol-*, etc. sont figurées commodément.

Pour l'espagnol, sur 15 romans, outre la distribution, l'A. revient

sur le problème de la différence entre dérivés pourvus d'un ou de plusieurs suff.

Le roumain offre l'avantage de posséder un dictionnaire inverse permettant toutes les investigations et l'A. a préféré se cantonner dans l'étude des suff. *-uc* et *ucă* et a pu obtenir des résultats précis sur les restrictions dues à la consonne finale du thème.

Nous craignons que le caractère exagérément succinct d'un c. r. déjà trop long traduise mal la rigueur de méthode et la richesse de ce livre. Une étude distributionnelle est toujours féconde et celle-là plus que d'autres, quand elle est menée avec rigueur, ne fût-ce que pour révéler la complexité de la morphologie et, parallèlement, des significations (que seuls quelques analystes simplificateurs à l'excès peuvent ramener au jeu d'un petit nombre de sèmes).

Un travail exemplaire.

J. STEFANINI

64. Pierre BOUET, Danielle CONSO, François KERLOUÉGAN. — *Initiation au système de la langue latine. Du latin classique aux langues romanes. I^{er} siècle avant J.-C.-VIII^e après J.-C. Avec des travaux pratiques et leurs corrigés.* Paris, 1975, Nathan. 256 pages.

Quand un étudiant qui n'a pas fait ou a fait peu de latin pendant ses études secondaires entre à l'Université dans une section de lettres modernes ou de langue romane, il a quand même besoin d'informations sur le latin. C'est à cette demande que répond le présent manuel. Il comporte une description du latin classique accompagnée d'un minimum de renseignements historiques, mais le public à qui il s'adresse oblige à insister aussi sur l'évolution conduisant aux langues romanes. Le livre se recommande par d'évidentes qualités pédagogiques, en particulier une grande clarté, qui ne nuit pas à la richesse de la documentation. La doctrine enseignée demeure traditionnelle, malgré des efforts pour « rajeunir la formulation des problèmes », surtout dans le domaine phonique ; mais aujourd'hui on ne saurait se satisfaire d'une définition du phonème comme « le son réduit à ses traits pertinents » (p. 38). La présentation matérielle est agréable ; toutefois — défaut habituel à ce type d'ouvrage — il faudrait corriger quelques coquilles, spécialement dans les indications de quantité.

Xavier MIGNOT.

65. Joe LAROCLETTE. — *Le langage et la réalité. Problèmes de linguistique générale et de linguistique romane I*. München, 1974, Wilhelm Fink. 194 pages.

Le titre de l'ouvrage n'en explicite pas assez le contenu. Invité à reproduire des articles relativement anciens (de 1939 et 1944, mais non 1914, comme le lui fait écrire p. 7 une coquille fâcheuse) sur les aspects verbaux en espagnol, l'auteur a jugé nécessaire non seulement de remanier ses propres textes pour tenir compte des nouveaux développements de la théorie linguistique, mais encore de les articuler à une réflexion fondamentale sur la structure et le fonctionnement du langage. On a donc successivement un chapitre d'introduction sur *La représentation de la réalité* par le langage, un second sur *Les formes pronominales en français et en espagnol modernes*, un troisième sur *Les formes pronominales en espagnol ancien* et quelques pages de *Considérations finales sur les diathèses*. Les données réunies incluent, en sus des langues mentionnées, celles de l'allemand et du néerlandais, sans compter les références nombreuses à d'autres langues, indo-européennes ou non. On n'a donc pas affaire à un spécialiste cantonné dans son domaine, mais à un linguiste soucieux d'élargir son information et d'instituer, entre elle et la théorie, une relation dialectique de profit mutuel. Son travail complète heureusement ceux de Jean Stefanini et de Robert Martin sur les catégories verbales de l'ancien et du moyen français, mais avec un point de vue différent, car J. L. adopte maintenant à l'égard du guillaumisme une attitude nettement critique, soutenue par des arguments qui nous semblent solides. Sur le même sujet, les verbes pronominaux, on dispose en outre d'une étude récente mettant en œuvre la théorie de Fillmore : Weber D. Donaldson, *French Reflexive Verbs. A Case Grammar Description*, La Haye-Paris, 1973, Mouton.

Si on ne se borne pas à la description des formes indépendamment de leurs valeurs, toute étude grammaticale comme celle-ci conduit à poser (ou suppose résolu) le problème de la relation entre signifiant et signifié. A l'opposé de Saussure, mais comme beaucoup de linguistes contemporains, J. L. insiste sur la distance qui sépare le signifiant du signifié. Pour lui, la médiation est assurée avant tout par la « forme intérieure » des unités linguistiques. L'expression, empruntée à Humboldt par l'intermédiaire d'Anton Marty, désigne les éléments eux-mêmes signifiants dont sont constituées les unités complexes. Autrement dit, le contenu d'un mot ou d'une expression complexe est en rapport direct avec une suite de formes qui ont à leur tour des contenus associés à des suites de phonèmes, mais il n'est pas identique à la somme des contenus des formes intermédiaires, lesquelles, prises en bloc, composent la forme intérieure

qui représente ce contenu. Appliqué à l'étude de la conjugaison, ce type d'analyse permet de faire le départ entre un procédé formel et ses diverses valeurs : la forme pronominale est une forme intérieure qui s'oppose à d'autres formes intérieures, forme active, forme auxiliée, et qui prend diverses valeurs de diathèse.

La notion de diathèse est ici capitale. J. L. reconnaît trois diathèses, objective, subjective et asubjective, mais il refuse la diathèse causative. Pour lui, ce sont des catégories syntactico-sémantiques qui concernent, non pas un seul niveau, mais les rapports entre deux niveaux, celui des relations grammaticales impliquant le verbe et ses participants (niveau de la « valence ») et celui des relations entre contenus (niveau de l'« indicence »). Chaque diathèse est reconnaissable grâce à des critères où les procédures formelles, commutation, permutation, transformation, jouent un rôle éminent, mais aussi les considérations sémantiques. Pourtant J. L. oppose le « fonctionnement sémantique » des complétifs aux relations signifiées, ce qui, espère-t-il, dispense de définir ces dernières. Il faut donc établir des valeurs de diathèse (réflexive, bi-réflexive, inobjective, rétroversive), à distinguer soigneusement des valeurs sémantiques (des « sens ») que sont, par exemple, le réfléchi, le réciproque, le moyen et le passif. Naturellement il y a des affinités entre telle valeur de diathèse et telle valeur sémantique. La multiplicité des formes représentant une même diathèse donne lieu à des variantes, mais plus souvent encore à des oppositions de sens. Enfin J. L. fait apparaître une corrélation manifeste entre certains champs sémantiques et la forme pronominale ; elle existait antérieurement entre les mêmes champs et les verbes à flexion moyenne (ou déponente) des langues classiques. On peut alors mettre en parallèle les systèmes de conjugaison pronominale dans les quatre langues prises pour objet : les ressemblances l'emportent largement sur les différences. Après quoi, avant de conclure, J. L. étudie la genèse de la conjugaison pronominale en espagnol ancien.

Nous espérons que ces indications succinctes donneront envie de se reporter au livre, dont la richesse est stimulante. Terminons sur quelques réserves. On peut s'étonner que, s'agissant de formes pronominales, le terme de coréférence ne soit nulle part évoqué : d'une façon générale, les définitions gagneraient en clarté si elles étaient plus nettement fondées sur des notions de ce type ; ainsi la réflexivité pourrait être caractérisée par la présence d'un pronom objet à la fois coréférentiel au sujet et commutable. D'autre part l'effort de J. L. pour préciser les liens entre le « fonctionnement sémantique » des complétifs et les relations signifiées elles-mêmes n'aboutit pas toujours à des résultats satisfaisants. Pourquoi la nuance de sens qui distingue *Paul s'est tué en auto* de *Paul l'a*

tué doit-elle aboutir à refuser aux pronoms objets le statut d'éléments commutables, ce qui devrait conduire à séparer *Paul s'est tué en auto* et *Paul s'est tué d'un coup de pistolet* (p. 83)? Le même raisonnement est avancé à propos de la paire *Pierre se lève tôt* et *Pierre lève l'enfant pour l'embrasser* : que faire alors d'une phrase comme *Pierre lève l'enfant pour l'emmener à l'école*? A l'inverse, J. L. semble considérer (p. 110) comme syntaxiquement négligeable la différence de sens entre *la pâte lève* et *le soleil se lève* : est-ce seulement « la nature du sujet » qui est en cause? A-t-on aussi le droit de relier la phrase *Léopold I et Léopold II se sont succédé sur le trône* aux deux phrases *Léopold II a succédé à Léopold I* et *Léopold I a succédé à Léopold II* en affirmant que le caractère anormal de la dernière est dû à une assertion contraire à la réalité et n'a aucune pertinence syntaxique (p. 81)? De telles incertitudes dénotent, croyons-nous, que, si J. L. a fait beaucoup avancer la question, il ne l'a pas encore tout à fait tirée au clair : on ne dispose pas encore d'un modèle rendant pleinement compte de l'enchevêtrement des niveaux.

Xavier MIGNOT.

66. Lélia PICABIA. — *Éléments de grammaire générative : applications au français*, (coll., « Linguistique »), Paris, A. Colin, [1975], 15 × 21, 124 p.

Parmi d'autres (la même collection comprend déjà une traduction du livre « classique » d'E. Bach et une solide « Initiation méthodique » de Chr. Nique), ce manuel se caractérise par son élégante brièveté, par la sûreté de l'information et la cohérence de la méthode. Très judicieusement l'A., au lieu d'une revue rapide et forcément superficielle des multiples tendances actuelles en G.T., initie méthodiquement à la démarche, qu'à partir de Z. Harris et de Chomsky, Gross et ses élèves ont appliquée à l'étude du français. Elle rappelle les principes du distributionnalisme, intuitivement suivis depuis Apollonius Dyscole et Priscien mais formulés par Harris avec une rigueur inconnue jusqu'alors. Retrçant, en somme, la démarche même de la linguistique, elle montre comment, de l'analyse en constituants immédiats, on est passé aux « grammaires indépendantes du contexte » (chap. 2) et aux règles définissant le modèle syntagmatique (3), et, sur des exemples précis, comment on a dû recourir aux transformations pour rendre compte du système des temps du discours en français (4) ou des relations entre passif et actif (5). Elle peut alors donner une vue d'ensemble

sur le modèle « classique » (5). Elle en étudie le fonctionnement pour les complétives en *que* (6) et leurs transformations : infinitives, objets avec attributs, extraposées (7). Un dernier chap. montre comment cette approche syntaxique permet de traiter des problèmes aussi différents que les diverses classes d'adjectifs (ou de pc.), — sujet cher à l'A. —, les relations entre *savoir* et *connaître* (formes de surface d'un seul verbe « profond »?) ou la règle de « cacophonie » (mal nommée, d'après Port-Royal). Chaque chap. est suivi d'exercices souvent ingénieux, parfois illustres, dont la solution est indiquée ou suggérée en fin de volume. On saura gré à l'A. de rappeler que la grammaire « traditionnelle » renferme des observations toujours utiles (et de citer l'excellente morphologie due à de Felice, p. 50), de montrer que la G.T. doit recourir parfois à des notions encore mal élaborées (cf. p. 39 : à propos du « trait *humain*, mais aussi p. 60). Elle sait montrer comment s'impose la nécessité d'une règle, d'une transformation et formule elle-même avec rigueur ses observations (ainsi, p. 63, prend-elle soin de préciser que *si* ne peut être suivi d'un indicatif futur ou en *-rais*, seulement s'il entre dans la corrélation *si Pi, alors Pii* : en effet, *si* adversatif n'exclut pas ces temps : *si Pierre pourrait/pourra le faire, Paul, lui, en serait/sera incapable*).

P. 51, n. 1 : « l'analyse des temps en deux séries de formes, l'une simple, l'autre composée... » remonte, nous semble-t-il à Guillaume ;

54 : le passé simple et l'antérieur peuvent fort bien être intégrés au système du français : ils ont, en tout cas, figuré dans ce système à date antérieure et figurent toujours dans celui du français littéraire ;

59, n. : préciser que c'est le jeu complet des « propriétés » qui définit le verbe de mouvement : on dit fort bien *il va son chemin* ou *il court le 1500* ;

62 : *Jean a fini son travail dans cinq minutes* nous paraît parfaitement acceptable. Cet emploi correspond à un usage présent de la forme composée comme futur proche en parfait accord avec la valeur perfective de la forme ;

63 : préciser que grammaire traditionnelle signifie ici grammaire scolaire (pour avoir été écrites par des linguistes, celle de Wagner et Pinchon et la G L F C, n'ont jamais caché leur destination ; la position de Grevisse est plus malaisée à définir) : mais il existe des ouvrages de linguistique qui donnent du passif des descriptions beaucoup plus précises : cf. par ex. Wistrand, *Über das Passivum* ;

64 : la critique des définitions sémantiques du passif est elle-même traditionnelle, par ex. chez les grammairiens latins (cf. J. Cl. Chevalier, *La notion de complément...*) ;

66 : la description du passif est simplifiée pour les besoins de la cause : l'expérience pédagogique révèle, en fait, la difficulté pour beaucoup de distinguer parfait et passif, distinction que la langue elle-même semble avoir difficilement opérée ;

70 : *Le livre est fait tomber par Jean* inacceptable en frang. standard, appartient à d'autres niveaux de langue et a appartenu à d'autres états de la langue ;

74 : n. 1 : un zeugme bien hardi.

Un manuel de valeur auquel on souhaite bonne carrière.

J. STEFANINI

67. Marcel COHEN. — *Histoire d'une langue : le français (des origines lointaines à nos jours)*, 4^e éd. revue et mise à jour. Paris, 1973, Éditions sociales, service de vente : 24, rue Racine, Paris-6, 1 vol. in-8°, 513 p.

C'est un livre auquel notre confrère était particulièrement attaché. Il est issu (1^{re} éd. 1947) d'un cours professé à l'Université ouvrière de 1933 à 1938. Il visait à « donner au lecteur un aperçu du développement de la langue française et, à son propos, des questions linguistiques en général » (p. 11). Il reçut si bon accueil que des rééditions furent nécessaires. De l'une à l'autre l'ouvrage s'amplifiait. M. Cohen a mis la dernière main à celle-ci peu de temps avant sa mort. L'auteur, marxiste, affirme explicitement ses vues sur les relations qu'une langue en exercice entretient avec les structures de la société où on la parle. Son exposé repose donc sur une suite de tableaux qui synthétisent les états (politiques, sociaux, économiques) que la France a successivement traversés depuis le haut moyen âge jusqu'à l'époque contemporaine. Sur des époques telles que le xvi^e, le xvii^e et le xviii^e siècle on comparera non sans profit ces esquisses avec celles de F. Brunot dans l'H.L.F. Cette méthode permet à M. Cohen de déceler et de mettre en valeur quelques faits de langue soit méconnus soit négligés par les historiens du français. Des textes, malheureusement un peu trop courts, permettent de suivre, dans l'ordre du style, les pouvoirs d'expression que le français a acquis au fur et à mesure de son développement. Au prix d'un courage admirable M. Cohen se tenait au courant de presque tout ce qui s'écrivait sur la grammaire et sur la lexicologie française. En témoignent et les références (p. 411-470) et l'index (p. 471-508) qui accompagnent ce livre. Les thèses qui sous-tendent la structure de celui-ci pourraient

donner lieu à maints débats. Elles confèrent à l'ouvrage la valeur d'un témoignage. Par les réflexions qu'elles suggèrent autant que par le contenu de l'exposé proprement linguistique *L'histoire d'une langue...* se classe au nombre des instruments de travail qu'un franciste ne saurait ignorer.

R.-L. WAGNER.

68. *Documents linguistiques de la France* (série française) publiés par Jacques Monfrin avec le concours de Lucie Fossier. I *Chartes en langue française antérieures à 1271 conservées dans le département de la Haute-Marne*. Volume préparé par Jean-Gabriel Gigot, Paris, 1974. Éditions du C.N.R.S. 15 quai Anatole-France, 75007 Paris, 1 vol. cxvii-516 p. [Documents, Études et Répertoires p. p. l'Institut de Recherche et d'Histoire des Textes, XVII].

On a bien voulu me confier le compte rendu de ce volume. Un chartiste se fût acquitté avec plus de compétence que moi de cette tâche. Il me manque en particulier des lumières sur les règles qui président, techniquement, à la transcription et à l'édition des documents d'archives. Qu'on me passe donc le silence que je garderai à propos de la manière dont ces principes (cf. p. LXI à LXXVI) ont été appliqués ici. Je ne doute pas qu'elle soit excellente. La qualité, l'expérience des érudits qui se sont mutuellement épaulés — M. J. G. Gigot, archiviste qui, le premier, découvrit, annota ses pièces, en tira une table des noms et un glossaire, M. J. Monfrin, M^{me} Fossier — garantissent le sérieux avec lequel cette entreprise, longuement mûrie, a été conduite.

Les éditeurs m'en voudront-ils si je commence par une chicane? La seule d'ailleurs que je me permettrai. Textes « non littéraires », lit-on dans le préambule de la p. xi. Tout dépend de l'extension qu'on donne à cet adjectif. Pour ma part je l'étends au maximum. Différant par leur contenu des textes destinés à l'instruction, à l'édification ou à la récréation d'un public lettré, les documents d'archives, et les chartes en particulier appartiennent autant que ceux-là à la littérature. Si on reconnaît une valeur littéraire au billet dicté par Jean de Gisors à Aelis de Liste, quelle raison d'en refuser une à une charte de franchise? Ces actes n'ont évidemment pas la variété de ton qui fait le charme des contes, des romans, des poèmes. Caractérisés par un style uniforme, sévère (on en convient), ils n'en représentent pas moins une forme d'expression, un aspect du français qu'on ne saurait négliger. A une époque où

les hommes de lettres reconnaissaient une primauté à la poésie, ils fournissent des spécimens de *bonne* prose, si l'on admet qu'un document administratif exprimant des intentions précises, stipulant des conditions, des clauses, vise à la clarté et cherche, vaille que vaille, à échapper à l'ambiguïté. Il fait peu de doute à mes yeux que leurs rédacteurs, quand ils s'en tiennent à un type de phrase, l'ont choisi parce qu'il était usuel. Ces clercs ne cultivent pas les latinismes, l'archaïsme. Ils ne se divertissent pas avec des nuances. Ils écrivent en gens probes. G. Paris (cf. p. XIX, n. 3) et P. Meyer l'avaient pressenti. Répétons après eux qu'on tirerait de telles pièces, avec profit, les éléments d'un a. français « standard ». Même les faux forgés plus tard (xve, xvi^e siècle) sont à retenir, comme M. J. Monfrin l'observe à juste titre p. LIII, puisqu'ils permettent « d'entrevoir l'idée qu'on se faisait, à la fin du Moyen Age, de l'ancien français ». Cette langue commune ne pouvait évidemment pas avoir au XIII^e siècle l'uniformité de la nôtre. D'une région à une autre elle admettait, autant qu'en phonétique, des variations morphologiques et les recherches que j'ai conduites autrefois m'ont mis en face de variations symptomatiques en syntaxe, dans l'usage des pronoms et du mode subjonctif en particulier. Autant de pays, autant de spécimens linguistiques dont chacun appelle une description analogue à celles que, à date récente, MM. L. Remacle et G. Th. Gossen ont données respectivement de l'a. wallon et de l'a. picard. On observe toutefois des constantes. Par exemple, dans les chartes émanant des archives de l'Oise (p. p. L. Carolus-Barré) comme dans celles-ci n'apparaissent guère après *se* hypothétique que des formes de l'indicatif, alors que les écrivains perpétuent bien plus tard les phrases du type *se je le veïsse, je li deïsse*. Ces actes s'ancrent dans le sol et dans le temps, ce qui n'est pas toujours le cas des œuvres « littéraires ». De par leur nature, ils permettent — en particulier les inventaires — de reconstituer des ensembles lexicaux. Ils véhiculent en effet quantité de dénominations usuelles dont, soit scrupule de puristes, soit que leur sujet ne s'y prête pas, les écrivains font rarement mention. Qu'il s'agisse donc de l'histoire de la grammaire ou de celle du lexique, une exploitation méthodique de ces documents sera indispensable. Pourquoi ce futur et, plus haut, un conditionnel? c'est qu'il faudra attendre la possibilité d'opérer des comparaisons. D'où l'espoir que ne tarde pas trop la suite d'une collection que ce volume-ci inaugure brillamment. Elle comprendra trois séries : langue d'oïl, franco-provençal (cf. le c. r. suivant), langue d'oc. Le butin rassemblé éclairera-t-il les problèmes posés dans l'ensemble du territoire français par la dislocation, la régression des parlers régionaux ou des dialectes et l'extension progressive de la langue du roi! Peut-être. A l'heure

actuelle serait prématurée toute induction tirée de l'analyse d'une série de chartes. M. J. Monfrin a déjà émis là-dessus des vues très justes. Si l'introduction du présent volume est discrète à ce sujet, c'est que « cette question, écrit-il, ne pourra être résolue, et même correctement posée, que lorsque nous posséderons une liste de toutes les pièces que nous a laissées, en original ou en copie, le XIII^e siècle ».

Le temps passe vite, la mémoire s'efface avec lui. Dépositaire d'une tradition, l'École des Chartes vit malheureusement un peu repliée sur elle-même. Or qui peut, ici, se targuer d'être médiéviste en s'instruisant seul, hors d'elle, à la lecture de l'ancien français? Je parle de la France, car il existe à l'étranger des universités où l'on dispense les connaissances indispensables à un chartiste. Certains s'inquiéteront peut-être du temps qu'il a fallu pour que, sous l'égide du C.N.R.S. soit mise en route la publication de ces Documents linguistiques de la France et se trouve réalisé enfin un projet que P. Meyer et G. Paris avaient conçu en d'autres temps. Il revenait à M. J. Monfrin d'en donner la raison. Il l'a fait avec une rare maîtrise. L'histoire des intentions qui ont présidé, depuis le début du XIX^e siècle, à l'étude de ces pièces, le tableau des progrès de ces recherches, la synthèse des travaux auxquelles elles ont donné lieu occupent le premier chapitre de l'Introduction. Prestement écrites, ces pages ont l'agrément de débroussailler les abords d'un sujet à tous égards sévère, d'en faciliter l'approche et d'en dégager l'intérêt essentiel. Au-delà de ces qualités de style, du fait de leur densité et de leur sûreté doctrinale elles ont la valeur d'une leçon magistrale et la lecture en est à conseiller désormais à quiconque souhaite de s'intégrer à la famille des médiévistes. Non moins attachantes, non moins fermes, non moins instructives, les pages suivantes où, dans un ton qui n'est pas sans rappeler celui du *Tableau de la France*, M. J. G. Gigot rappelle l'origine des documents publiés ci-après, caractérise les aspects variés de la Haute Marne, analyse les structures que les peuplements successifs, l'Église, les seigneuries et le gouvernement royal ont peu à peu édifiées dans cette région. Ainsi le second volet de l'introduction ne le cède pas en intérêt au premier et on ne pouvait rêver d'une arche plus solide, mieux harmonieusement agencée pour conduire à l'abord des textes, eux-mêmes.

Que dire de ceux-ci? J'avoue prendre un réel plaisir à les lire. Après tout, V. Hugo ne leur reconnaissait-il pas un intérêt palpitant? Les circonstances qu'ils évoquent (rappelées, précisées en tête de chaque pièce), les détails dont ils font état ont autant de prix que le témoignage qu'ils portent sur l'état de la langue qui a servi à les rédiger. « Lire »... « s'appliquer à lire » serait plus juste, car leur déchiffrement requiert beaucoup d'attention. Résolues par

les éditeurs les menues énigmes que pose la graphie des scribes, restent les difficultés moyennes (mais quelquefois ardues) d'une phonétique et d'une morphologie qui arrêtent, au début, un lecteur novice. Il faut s'accoutumer aussi à des formules, à des lexies propres au style de ces actes. Vu le public auquel s'adresse le volume, les éditeurs n'en ont pas dressé la liste. Il faudrait évidemment les élucider dans un recueil de morceaux choisis où l'on ferait figurer telle ou telle pièce. Une partie de ces obstacles est d'ailleurs déblayée par le glossaire, puisque celui-ci inclut les formes diverses sous lesquelles un mot apparaît. Cet appendice excellent a été l'objet de beaucoup de soins. Je l'ai regardé de près et n'ai pas découvert de mot intéressant ou rare qui ait passé à travers les mailles du filet. Avec d'autres que nous avons signalés ici même, il aide à reconnaître l'étendue, la configuration et les structures d'un important domaine lexical. La table des noms de personne et de lieu sera bien accueillie des historiens, ainsi que la carte de situation des lieux cités qui clôt le volume. On vante à bon droit la présentation des Atlas linguistiques. Soignée, claire, élégante celle des D.L.F. fait encore une fois honneur au C.N.R.S. Dans le domaine de la linguistique française — petite fraction en somme des sciences humaines — cette institution va à l'essentiel et s'acquitte remarquablement de ses devoirs. Qui ne s'en réjouirait?

R.-L. WAGNER.

69. *Documents linguistiques de la France* (série franco-provençale) p. p. l'Institut de Linguistique Romane de Lyon sous la direction de P. Gardette et de J. Monfrin. *Documents linguistiques du Forez* (1260-1498) par Marguerite Gonon. Ouvrage publié avec le concours de la fondation Georges Guichard. Paris, 1974, Éditions du C.N.R.S. 15, quai Anatole-France, Paris 75007, 1 vol. xxxv-400 p. [Documents, Études et Répertoires p. p. l'Institut de Recherche et d'Histoire des Textes].

Dans la même collection — les qualités de présentation étant égales — M^{lle} Marguerite Gonon présente soixante-deux pièces échelonnées sur trois siècles (1260 environ à 1498) : chartes, testament, inventaires, comptes, registres audienciers, minutes notariales. Le choix de ces actes est un bon échantillonnage des quelque 1500 textes d'archives antérieurs au xiv^e siècle qui proviennent du Forez. Il donne une vue de la richesse de ce trésor dont la publication (chez Klincksieck) entreprise en 1930 est pratiquement achevée. Pourvu bientôt, on l'espère, de ses compléments indis-

pensables (la table des noms et le glossaire devant paraître ultérieurement dans un fascicule spécial), ce volume rendra autant de services aux dialectologues qu'aux historiens. Il trouvera naturellement place dans les séminaires où on initie à des disciplines solidaires. P. Gardette n'aura pas vu réalisée une entreprise dont il avait conçu le projet. Dans son idée, comme M. J. Monfrin le rappelle à propos, des recueils tels que ceux-ci vont de pair avec les Atlas linguistiques régionaux. Ils fournissent une base solide au commentaire des cartes. Ce jumelage s'impose en tous cas pour les pays où, comme c'est le cas dans le Forez, les dialectes sont encore vivants. De région à région la couleur de cette littérature se diversifie. Pour le Forez il reste peu de documents rédigés en franco-provençal. Tous ont été reproduits ici *in extenso*, alors qu'on a procédé à des coupures dans les actes rédigés en français, en latin ou en langue d'oc. Ces derniers n'intéressent en effet les dialectologues que dans la mesure où le franco-provençal y affleure. C'est le cas chaque fois que le rédacteur s'est trouvé contraint, heureusement pour nous, de reproduire sous la forme qui lui était familière un mot dont une autre langue ne lui fournissait pas un équivalent exact. Ces termes, on le sait, sortent presque toujours de vocabulaires relatifs à des *realia*. Témoins précieux d'ensembles lexicaux qui reflètent eux-mêmes les activités ingénieuses des techniciens de ces temps reculés. M. J. Monfrin justifie dans l'avertissement les options souvent délicates auxquelles a donné lieu la transcription des actes. Quel parti prendre, par exemple, en face d'*ouraige*? on a conservé la forme locale pour tous les termes qui dans les dialectes vivants d'aujourd'hui perpétuent une prononciation ancienne : *ouraige*, en l'espèce, et non *ovraige*, *recourir* et non *recovrir*.

M^{lle} M. Gonon est le maître d'œuvre de cette publication. Qui pouvait s'acquitter mieux qu'elle d'une tâche à laquelle sa compétence la préparait? Une science sans défaut s'allie en elle — et avec quelle simplicité charmante — au plus vif attachement pour un pays dont la géographie, l'histoire, les coutumes, les parlers lui sont parfaitement connus. Le Forez, comme elle le note p. xxv avec une pointe de regret, région économiquement pauvre ne fut pas un centre d'activité intellectuelle. S'ouvrant sans résistance à la progression du français, « aucune tradition locale de scripta ne s'y implanta. N'usèrent du franco-provençal que les clercs originaires ou habitants des Montagnes du Matin, les Monts du Lyonnais où l'influence de Lyon était, comme elle le reste, prédominante ». Raison de plus pour sauver et pour étudier de près ce qui subsiste d'ancien et d'original dans ces actes.

R.-L. WAGNER.

70. *Le Roman de Renart*, Branches I et Ia éditées d'après les manuscrits C et M par Naoyuki Fukumoto, Librairie France Tosho, Tokyo, 1974, 1 vol. in-8° xv-304 p.

Le *Roman de Renart* est représenté par des manuscrits qui se répartissent en trois groupes. L'un d'eux (γ), tardif, traduit un intéressant effort de synthèse dans l'ordonnance des branches. Il est représenté par le ms. C, de la B. N. f. fr. 1579, contrôlable à l'aide du ms. de la Bibliothèque Royale de Turin et de celui de la B. N. f. fr. 12583. C'est à partir de C que l'érudit Méon a établi la première édition du *Roman de Renart* en 1826, mais en contaminant sa source. Les deux autres groupes étant aujourd'hui accessibles grâce aux éditions d'E. Martin et de M. Roques, on pouvait songer à reprendre celle du groupe γ . Cette entreprise se justifie par des motifs d'ordre littéraire. γ traduit et le besoin ressenti de donner une cohérence aux histoires dont Renart est le héraut, et celui d'expliquer la nature de ce personnage inquiétant. De plus la comparaison de γ avec les autres groupes fournit aux médiévistes maintes occasions d'observer soit dans la syntaxe soit dans le vocabulaire des variations fort suggestives qui ne sauraient laisser indifférents ceux qui s'attachent à suivre l'histoire de la grammaire et celle du lexique en ancien français.

M. N. Fukumoto a choisi d'éditer les célèbres branches I (jugement de Renart) et Ia (siège de Maupertuis) qui ouvrent les collections α et β . Compte tenu de la nationalité de l'auteur, du temps relativement court dont il a disposé pour s'initier à la lecture des manuscrits, son travail se recommande par une conscience, une intelligence et même un sens critique des plus louables. Le texte a été bien lu, en général bien compris (les notes et le glossaire en témoignent). Sous réserve de menues corrections qui ne sont pas de mise ici, l'édition se tient et donne bonne idée des services que rendra une restitution fidèle du ms. 1579.

Ces éloges s'adressent tout autant à un autre jeune médiéviste japonais. M. Noboru Harano, camarade d'études du précédent, qui, selon les mêmes principes, a publié, lui, la branche IX, de Lietart le vilain. Le texte a paru sous la firme de la librairie Bunkahyōron, à Hiroshima, en 1972, 1 vol. iv-256 p.

Comment ne pas se réjouir que, par l'entremise de ces deux courageux chercheurs, Renart (et à sa suite le médiévisme) s'introduise au Japon pour y faire bon ménage, on l'espère, avec les compères et les commères du folklore animal de ce pays?

R.-L. WAGNER.

71. *Revue de Linguistique Romane* p. p. la Société de Linguistique Romane, t, 38, 1974, 1 vol. in-8°. xxviii-624 p.

Bien qu'il n'ait pas été adressé à la Société pour compte rendu, nous croyons devoir signaler cet ouvrage en raison de son importance. Il regroupe les fascicules 149 à 152 de la *R. Ling. R.* C'est un recueil d'articles en hommage à la mémoire du regretté P. Gardette (1906-1973) dont MM. K. Baldinger et G. Straka retracent la vie et rappellent les activités en tête du volume (p. i-xxviii). La culture de P. Gardette était vaste, sa sensibilité littéraire très fine ; sa curiosité allait bien au-delà des problèmes historiques et linguistiques posés par les parlers de son pays natal. Les cinquante contributions recueillies ici répondent bien, par leur variété, à l'ouverture d'esprit de ce savant, dialectologue exigeant mais exempt de parti pris et prêt à expérimenter dans ses propres recherches comme à faire expérimenter à ses élèves les principes et les méthodes de la linguistique dite moderne. Du latin au français moderne, du franco-provençal au provençal, au wallon, au catalan, au sarde, au français québécois, au créole, elles englobent dans le temps et dans l'espace de vastes étendues. Entre le lexique, la grammaire et la stylistique un large domaine est couvert. Les romanistes, les francistes ne sauraient ignorer ce remarquable recueil clos, comme il se doit, par un index des mots cités.

R.-L. WAGNER.

P. S. Une suite à cet hommage a paru dans les nos 153-154 de la même revue, 1975, t. 39. Y figurent les contributions de MM. K. Baldinger, H. E. Keller, M. Thom, G. Tuaillon, E. Viallard et M. Wandruszka.

72. *Grammaire française.*

Trouvent place sous ce titre des études incluses dans les périodiques et publications qui ont été adressées à notre Bulletin pour compte rendu.

La *Revue Romane*, X, 1, 1975, 1 vol. x-246 p. s'ouvre par une notice en mémoire de Knud Togeby et un complément à la bibliographie de ce savant parue en 1968 dans *Immanence et transcendance*. Nous nous associons sans réserve à l'hommage que mérite un homme dont les qualités de cœur, de caractère, égalaient celles de l'esprit et les capacités professionnelles. Knud Togeby s'était

fait connaître par des recherches originales en linguistique générale. Mais sa compétence s'étendait à la romanistique, au médiévisme, à la grammaire. Il avait presque mis la dernière main à une traduction en français de sa *Fransk Grammatik*. Sa mort nous prive personnellement d'un ami. Elle a été cruellement ressentie par tous ceux qui admiraient l'honnêteté profonde de son esprit et la manière qu'il avait de renouveler, de marquer d'une touche particulière les sujets dont il traitait. Au sommaire de ce n° on relève d'Ole Mørdrup une étude sur *Présupposition, implications et verbe français* (p. 125-157). Vérification sur le français des recherches conduites sur l'anglais par P. et C. Kiparsky et L. Karttunen. Elle se recommande par sa clarté, ce qui n'est pas un mince mérite dans un sujet difficile, par un juste sens des entorses que toute langue naturelle apporte aux exigences de la pure logique abstraite. L'auteur tempère à propos la rigueur excessive de certaines définitions auxquelles la présupposition et l'implication ont donné lieu. Son classement des verbes français y gagne en souplesse et en nuances. Il n'est pas niable que la syntaxe des propositions dépend dans une large mesure de propriétés sémantiques communes à des classes de verbes dont les éléments se distinguent par leurs significations et leurs valeurs d'emploi particulières. Dans la pratique, la reconnaissance, ici fondée, de verbes semi-factifs, factifs, implicatifs permet une coordination économique de morphèmes (modes, négations, place des adverbes) dont l'étude, généralement dispersée dans les grammaires usuelles, masque mal à propos la valeur fonctionnelle. — P. 158-173, Finn Sørensen, *A propos de la règle « Formation d'objet »*. Reconnaissant l'ingéniosité et la probité qui président à cet exercice, je n'en suis pas moins frappé par le dogmatisme avec lequel l'auteur, avec bien d'autres générativistes, décide de l'acceptabilité et de la grammaticalité de certaines phrases. *Je croyais lui malade et pas elle* est fort tolérable en français. Je ne marquerais donc pas d'un astérisque *je croyais lui malade* (p. 162). P. 164. En face de *seule la forme est détestable* (qu'il faudrait pourvoir d'une virgule après *seule*), *la seule forme est détestable* ne se réalise oralement qu'au prix d'une forte accentuation de *seule* et une pause. *Ibid.* *Seul* étant épïcène, cela suffit à expliquer que *Jean aime seul Marie*, ambigu, soit rejeté au profit de *seul*, *Jean aime Marie*, car par ailleurs, on peut admettre sous certaines conditions de style *Jean aime belle-grande-gracieuse Marie*. En revanche je crois pouvoir dire que, dans un contexte approprié, les phrases 39 (a, b, c) de la p. 165 ne sont nullement agrammaticales. Cette critique n'infirme pas, je dois le dire, la thèse de l'auteur et les observations intéressantes que lui suggère le comportement de *seul* et du verbe *sembler*. *Laboratoire d'automatique documentaire et linguistique. Rapports de recherche*. E.R.A.

N° 247 du C.N.R.S. 2, place Jussieu, tour centrale, 9^e étage, Paris, V^e. On décèle dans les travaux publiés l'influence fécondante du bel esprit d'invention qui anime les écrits personnels de M. Gross. Il est regrettable que de telles recherches demeurent un peu perdues dans ses publications hors commerce d'accès difficile. Un éditeur s'honorerait en recueillant les meilleures. J'ai déjà eu l'occasion de citer la thèse de Jacqueline Giry, *Analyse syntaxique des constructions du verbe faire*. Dans le t. 3, les réflexions de M. Boons sur les degrés d'acceptabilité d'une phrase m'avaient paru très attachantes. Dans le t. 4, à relever de J. R. Vergnaud, *Problèmes formels en phonologie générative*. C'est un examen des règles qui président à l'effacement du schéma, aux glides et à la spirantisation des consonnes dentales en français. L'étude est illustrée de bons exemples. Il y a là de quoi alimenter les grammaires, toujours pauvres, on peut le dire, en ce qui concerne l'articulation des segments et les particularités de la dérivation.

R.-L. WAGNER.

73. Georges GOUGENHEIM. — *Grammaire de la langue française du XVI^e siècle* (Paris, A & J. Picard, 1974), 277 p.

Voici donc réédité, et dans sa forme malheureusement définitive, ce classique épuisé depuis plusieurs années. G. Gougenheim n'avait cessé d'accumuler pendant vingt ans les éléments d'une refonte complète, rendue d'autant plus nécessaire que l'édition de 1951, reproduction parfois travestie par les soins de l'éditeur du manuscrit de l'auteur, ne correspondait pas entièrement à la conception originale de l'ouvrage.

L'esprit de la *Grammaire* n'a pas changé. Comme dans la première édition, comme dans toute la production scientifique de G. G., on y trouvera l'organisation méthodique d'une philologie rigoureuse, établie d'après un corpus étendu et varié, minutieusement dépouillé; l'information est presque entièrement de première main : les emprunts au *Dictionnaire* de Huguet sont rares, et ne portent que sur des points de détail (par exemple le genre de certains substantifs). G. G. a recueilli le témoignage d'auteurs fort éloignés les uns des autres dans le temps (Lemaire de Belges et d'Aubigné), dans l'espace (Monluc et Ronsard); la variété des genres et des manières apparaît également assez nettement. La langue du xvi^e siècle, si l'on en accepte, comme c'est inévitable dans un manuel, une définition strictement chronologique (l'état que restitue la littérature écrite entre 1500 et 1600 environ) est une langue

composite, et il convenait de ne point masquer ce caractère ; G. G. s'en est bien gardé. Mais il fallait aussi en faire apparaître l'unité, et il y a également réussi. Le succès de cette synthèse est assurément le mérite principal de l'ouvrage, qui se recommande également par le parti d'une description synchronique d'un état de langue, la coupe étant, il est vrai, assez large.

La répartition de la matière allait de soi : une description de la phonologie du français entre 1500 et 1600, fondée sur le témoignage des grammairiens, et sur ce qu'enseignent les rimes, les graphies, les calembours, précède une description, beaucoup plus étendue, de la morphosyntaxe. Rien qui ne soit fort traditionnel, et le refus de la théorisation et de l'originalité est annoncé d'emblée : « Cette grammaire a un but avant tout pratique, et, disons-le, scolaire. » L'ouvrage se propose donc simplement de faciliter la lecture approfondie des textes, et de permettre aux étudiants et aux professeurs de préparer les œuvres inscrites aux programmes. Mais aucune grammaire traditionnelle n'offre un tel florilège d'exemples variés, admirablement choisis et classés : cette grammaire *scolaire* porte la marque d'un grand philologue et d'un grand grammairien. Il reste à espérer qu'elle inspirera des monographies scientifiques, consacrées à des auteurs particuliers, exhaustivement dépouillés ; ces travaux sont d'autant plus nécessaires que l'on ne peut, pour l'ancien français et le moyen français surtout, présenter de résultats assurés et utilisables qu'à partir de corpus unifiés.

L'ouvrage est donc notoirement imparfait ; mais c'était là un défaut inévitable, et G. G. devait ou renoncer entièrement à son propos ou l'accepter. Il l'a donc accepté. Dans ces limites, reconnues et voulues par l'auteur, l'ouvrage est donc aussi satisfaisant que possible, comme le sont, pour l'ancien français, la *Grammaire* de G. Moignet et la *Syntaxe* de Ph. Ménard. Les étudiants disposent, avec ces trois manuels, d'instruments de travail sûrs. Mais outre le défaut que nous venons de signaler, la *Grammaire du XVI^e siècle* en présente deux, que voici.

Tout d'abord, l'auteur envisage surtout les différences entre le français du xvi^e siècle et le français d'aujourd'hui. On pourra le regretter : les caractéristiques prétendument « conservées » sont à peine signalées, de sorte qu'il sera difficile aux étudiants de savoir quel était leur degré de vitalité. Le panorama de la syntaxe du xvi^e siècle est donc légèrement faussé. Ensuite, un défaut caractéristique de la première édition n'a pas été suffisamment amendé ; il s'agit des éditions utilisées pour le dépouillement. Le parti légitime d'offrir une vue de tout le xvi^e siècle a conduit l'auteur à dépouiller des textes qui ne sont disponibles que dans des éditions anciennes, peu sûres, non scientifiques ; sans doute la refonte offre-t-elle des exemples pris dans des éditions modernes ; par

exemple, celle de *l'Heptaméron* qu'a procurée Michel François a servi de base aux nouveaux dépouillements auxquels G. G. s'est livré pour cette œuvre. Il n'empêche que trop d'illustrations sont prises à des éditions aléatoires, ce qui est regrettable. Il est vrai que l'auteur ne pouvait faire autrement. S'il eût vécu, G. G. eût sans doute unifié les références à plusieurs éditions différentes d'un même texte : c'est le cas pour les citations de Montaigne et de Ronsard, prises dans deux et trois éditions. Le réviseur, inexpérimenté mais soigneux, qui a mis en état le manuscrit a reculé devant cette tâche (mais il a établi un index précieux). Certaines disparités, diversement gênantes, et presque toujours inévitables, affectent donc encore un travail en tous points admirable dans sa conception et son exécution générale. Les mérites évidents de cette grammaire les font oublier.

André ESKÉNAZI.

-
74. Pierre DUMONCEAUX. — *Langue et sensibilité au XVII^e siècle. L'évolution du vocabulaire affectif* (Publ. romanes et françaises, CXXXI), Genève, Droz, 1975, 16 × 24, 510 p.

Cette thèse, — « allégée » pour l'impression —, mérite son nom : l'A. « pose » que l'évolution d'une partie du vocabulaire affectif, au xvii^e s., reflète celle de la sensibilité collective et le démontre en « philologue » (155). Bonne occasion de réfléchir sur l'évolution de ce dernier terme depuis le xix^e s. : le philologue édite toujours des textes et les interprète, mais alors qu'il se fondait naguère sur le dernier état de la recherche, en linguistique notamment, il s'oppose volontiers au linguiste aujourd'hui par la préférence qu'il accorde à des méthodes et des données plus anciennes des sciences du langage, médecin qui en serait resté à Pasteur et à Claude Bernard. L'A. connaît les plus récents développements de la lexicologie, la méthode statistique par ex., mais ne les utilise guère, préférant se fonder sur son intuition, sur la sûreté d'interprétation que donnent une longue pratique des auteurs, la comparaison de nombreux textes, la consultation des dictionnaires du temps et une évidente sympathie pour les hommes et les œuvres (n'en faut-il pas pour découvrir un « écrivain de valeur » (433) en cet esprit « médiocre » que fut Louis XIV?).

Sans doute connaît-il les objections préalables du linguiste à ce genre de recherches. Les rapports langue-mentalité ont constitué l'objet privilégié des études néo-idéalistes, permis à Vossler, Lerch et leurs successeurs, de brillants parallèles entre l'idiome et l'esprit

français, la philosophie cartésienne et le développement des tours analytiques. Beaucoup, aujourd'hui en restent à la position prudente de Meillet : une langue change avec la civilisation qui la parle, sans qu'on puisse, en général, lier directement les deux ordres de phénomènes. C'est l'attitude des marxistes qui refusent, avec Staline, de faire de la langue une simple superstructure ; d'autres demandent à la socio-linguistique et à l'analyse de discours de rajeunir Marr, en substituant aux directs, des rapports dialectiques.

Ces remarques préliminaires, — que l'A. a évitées dans son introduction —, porteraient à faux contre une étude très précisément délimitée. Qui a jamais nié qu'une frange du lexique pouvait directement dépendre de la mode et des mœurs, surtout dans un groupe social aussi restreint que l'aristocratie (noblesse de cour et haute bourgeoisie parisienne) qu'étudie, en fait l'A., même si, entraîné par l'usage, il en parle parfois comme d'une langue nationale, ce qu'elle deviendra par le jeu de l'histoire et de l'instruction publique ?

De plus, résolument mentaliste, il ne prétend pas que l'évolution du sens de quelques mots, traduise des changements profonds dans la société, mais seulement idées, notions, habitudes de vivre et de juger communément et superficiellement répandues. La révolution scientifique des années 1620, qui transforme la vision du monde et ramène les esprits du ciel sur la terre, entraîne un changement aussi profond, un véritable « séisme » (355) dans les mentalités. Non que l'A. lie les deux événements : de fait, les deux groupes sociaux, érudits et savants d'un côté, mondains et grands écrivains, — à de rares exceptions près —, ne se fréquentent guère. L'homme du xvii^e s., tel qu'il apparaît dans les textes, cesse, selon l'A., de vivre dans un monde hiérarchisé, soumis à Dieu et au roi, les deux seules puissances fondées à dire *il me plaît de/que ...* et auxquelles on peut *plaire* seulement par son *service*. Libéré des croyances au diable, à la magie et aux *charmes*, il s'adonne au *plaisir* et veut *plaire* (au sens nouveau qu'ont pris ces deux mots), se préoccupe de ses seuls *divertissements* (la récréation n'est plus, pour lui, le repos-indispensable, justifié par un dur labeur préalable) ; redoutant de ne pas *s'amuser* et de *s'ennuyer*, il obéit désormais à son goût personnel et fait *ce qui lui plaît* : au vieil idéal du « prudhomme », il a substitué celui de l'*honnête homme*, qui marque une tendance générale vers le subjectivisme et l'intelligence critique (384). On avait depuis longtemps, dès l'événement sans doute, noté le goût du jeune roi et de la jeune cour pour le théâtre, le jeu, la danse et le divertissement. L'A. préfère déceler (sous l'influence d'une histoire sans cesse davantage tournée vers les problèmes de population et de classes d'âge ?) une révolution

(jusqu'à lui inaperçue, 355) : celle que la pression démographique, une véritable « explosion de la jeunesse » (405) formée par des collèves, — soudain multipliés —, de jésuites a déclanchée et qui fait passer du moyen âge aux temps modernes!

Établir des relations aussi étroites entre le devenir des hommes et celui de leur langue rend tributaire des données historiques et donc de telle ou telle conception de l'histoire. Les tendances personnelles de l'A. celles de l'époque étudiée, la conception d'évolution linguistique, empruntée aux sciences de la Nature, l'orientent vers une vision linéaire et psychologisante : l'emploi des mots exprimant l'idée de « supplice » : *tourment(er)*, *gêne(r)* traduirait donc un progrès dans les consciences, — des magistrats notamment —, vers plus d'humanité et de pitié, retracé par Mandrou (*Magistrats et sorciers en France au XVII^e s.*). Mais les historiens eux-mêmes, — avec le P. M. du Certeau —, soulignent le caractère simplificateur d'une telle conception : elle néglige non seulement le point de vue des masses populaires difficilement accessible, mais, pour les classes dirigeantes, d'autres motivations possibles que le progrès moral supposé. Si l'on torture moins souvent, à Paris surtout, les sorciers, c'est peut-être que les tensions sociales ne se fixent plus sur ce point : le lieu de la répression a pu changer, sans transformation notable des consciences individuelle ou collective et des pratiques. Comment apprécier le recul d'une magie, vouée par définition au secret? Notre époque, à en juger par la presse ou la télévision devrait rendre aux métaphores astrologiques leur sens propre! *Plaire* et *plaisir* seraient réservés aux décisions de Dieu et du roi, au début du siècle, quand règne une vigoureuse incroyance, quand théoriciens catholiques et protestants contestent, — alternativement —, le pouvoir royal pour perdre cet emploi, avec la conception volontariste de Dieu proposée par Descartes et surtout avec l'affermissement du trône sous le « règne personnel » de Louis XIV. *Plaire* a son sens actuel dès le XII^e s. : *ceste novele moult lor plust* (*Cligès*, 295). L'A., appuie sa thèse de témoignages saisissants sur la cruauté des spectateurs, lors des supplices et des exécutions au début du siècle. Mais quelle époque a ignoré violence, cruauté, tortures. Qu'on relise telles pages célèbres d'Huizinga, rééditées, sur le XV^e s. Inversement une sensibilité délicate comme celle de Montaigne (chez qui *honnête homme* semble déjà parfois prendre son sens « classique ») paraît toujours annonciatrice de temps nouveaux. Loin de nous la prétention de soulever ici des objections historiques, mais le « lecteur moyen » que nous représentons aurait souhaité les voir prévenues.

Le linguiste sera parfois surpris et gêné par l'absence de tout cadre linguistique : des observations toujours fines sont aussi

desservies par une présentation dépourvue de rigueur théorique. L'A. considère manifestement comme acquis qu'une filiation de sens part obligatoirement, comme le voulait Condillac, du concret (41, à propos de *tourmenter* ; 76 : pour *ravir*). Aussi bien « nos mots », au XX^e s., « coupés de l'expérience concrète » manquent-ils de « complexité » et de « richesse sémantique » (56). Plus curieusement encore, tout emploi « figuré » « cesserait d'être concret » (152). L'A. s'élève très justement contre la notion d'« affaiblissement », d'« usure » des mots et montre fort bien l'inexactitude de la métaphore qu'il rattache fort bien à l'influence de la théorie de l'évolution (il eût pu dire plus précisément au modèle vitaliste) ; mais il l'utilise sans cesse (64, 68, 94, 95, 106, 140, 160, 259, 270, etc.). Il entrevoit fort bien comment l'emploi de certains termes dans l'usage courtois et mondain applique un signifié apparemment identique pour des référents de plus en plus anodins (270), mais refuse ces termes techniques. Il critique brillamment la pratique, dans les éditions scolaires, des annotations « subjectives », s'attardant sur tel emploi et en négligeant un autre aussi intéressant et difficile (175 sq. : App. III). Mais lui-même juge de la fréquence d'emploi d'un mot d'après le nombre d'exemples fournis pour chaque période par le Littré ou le Robert (447 et n. 20).

Ces réserves portent sur les explications socio-historiques (275) et linguistiques de l'A., mais non sur les faits eux-mêmes. L'étude de l'évolution des sens, les analyses de textes renouvellent ou approfondissent la connaissance d'un vocabulaire essentiel dans la littérature classique. Et, de ce point de vue, philologique et littéraire, le livre constituera un ouvrage de référence indispensable, avec de bons index.

P. 28, n. 4 et 358, n. 7 : la *sorcière* de Michelet, malgré ses qualités littéraires, constitue-t-elle une référence digne de confiance ? ;

75 : « le passif latin », (qui est un médio-passif) rend-il « inexac-tement » le pronominal réfléchi ? *s'amuser* (225), *s'ennuyer* (255-56) sont-ils vraiment des réfléchis ? ;

81 : que le vocabulaire de l'amour soit celui de la mystique ne devrait étonner personne depuis l'antiquité biblique ;

82 : en fait, le personnage de l'amant volage n'a jamais déserté les lettres françaises et l'Hylas d'Urfé a eu une nombreuse postérité ;

103, 119 : dire que l'adjectif offre une plus grande « souplesse sémantique » ou que « le verbe s'affaiblit plus tôt et plus vite que le nom », « notion stable » c'est, eût dit un modiste, confondre signification et consignification ;

142 : *proprement*, comme aujourd'hui *littéralement* annonce plus souvent l'emploi figuré que le propre ;

171 : à l'énorme sottisier qu'a inspiré « l'homme du moyen âge », ajouter qu'il ignorait « la causalité physique » ! ;

175 : amusant développement sur les ruraux qui ne sauraient trouver une situation « charmante » ou être « enchantés » d'une visite ;

183 : l'intérêt d'une étude distributionnelle et syntaxique des constructions verbales échappe à l'A. ;

204 : *divertissement* dans son sens ancien n'ayant pas été remplacé, « il y a eu ... disparition d'un élément de pensée important... sans retour » ;

219 : sur l'attitude religieuse de Mme de Sévigné, cf. l'excellente étude de R. Duchêne dans la coll. « Les écrivains devant Dieu » ;

239 : sur l'attitude du xvii^e devant les enfants, les travaux d'Ariès ;

264 : en gascon « les b et les v s'échangent » : ce que s'amuse à faire d'Aubigné, mais peut-être faudrait-il préciser qu'il s'agit du même *b* spirant ;

287 : il n'y a pas, au sens actuel de « lois » sous Louis XIV : certes !, mais les « lois fondamentales » du royaume, coutumes ou droit romain en pays de droit écrit, ordonnances royales distinguent aux yeux des contemporains la monarchie d'une tyrannie ;

326 : « Tartuffe, homme mûr... ». C'est une interprétation ;

360 : les scènes qui entourent la mort du P. Coton en 1626 seraient inconcevables dans la seconde moitié du xvii^e s. : la lecture des *Nouvelles Ecclésiastiques* démontre le contraire, encore au xviii^e ;

362 : le *sic* après le pc. dans « Quelles ... méchancetés n'a produit le zèle de religion » indique que l'orthographe est conforme à l'usage qui, avec Vaugelas oppose *la lettre que m'a écrit mon père* à *la lettre que mon père a écrite* ;

383-384 : laissons à l'A. la responsabilité de son affirmation que jusqu'à la deuxième moitié du xvii^e s. le problème de la grâce n'avait pas inquiété les gens ! ou (387) que les contemporains de Louis XIII sont des « primaires » et ceux de Louis XIV des « secondaires » (caractériellement s'entend).

J. STEFANINI

75. ÉRIC BUYSENS. — *Les catégories grammaticales du français*, Éditions de l'Université libre de Bruxelles (Fac. de Philosophie et Lettres, LVIII), (1975), 16×24, 96 p.

La présentation de l'ouvrage qui semble l'opposer à la G.T. ne doit pas induire en erreur : l'A. se situe à un niveau pratique autant que théorique et présente, en somme, une vive et stimulante critique du code belge de terminologie grammaticale. Il conserve les catégories traditionnelles, mais établit « scientifiquement à quelle réalité objective » elles correspondent (p. 9).

Visée essentiellement pédagogique qui explique la décision, à première vue surprenante, d'écarter toute bibliographie, de faire remonter à Port-Royal l'usage de catégories logico-grammaticales (7) : *la grammaire générale et raisonnée* transmet, en réalité, un enseignement qui, par Priscien et ses commentateurs, remonte à Denys de Thrace. Est donc purement circonstancielle l'affirmation qu'on ne saurait retrouver l'auteur ni des définitions ni de leurs modifications (10) : V. Brøndal, Robins, Ian Michaël, entre autres, ont prouvé le contraire.

Dans le cadre ainsi fixé, l'A. rappelle aux enseignants que le principe même de l'arbitraire du signe permet de négliger le sens étymologique des termes grammaticaux, pourvu que le signifié en soit — synchroniquement — défini avec rigueur (ce que Meillet répétait volontiers). Il souligne le caractère nécessairement abstrait (et, partant, le peu de fondement, pour les substantifs, d'une opposition entre abstraits et concrets) de tout signifié : ce qu'on nomme d'ordinaire sa valeur symbolique. Peut-être eût-il mieux valu ici distinguer signifié de langue et signifié de discours et éviter de définir, de manière mentaliste, le référent comme « la vision concrète que j'ai de mon père et de sa maladie » (12) par ex., quand je dis : *Mon père est malade*. L'A. préfère parler de la bilinéarité du discours (17) pour souligner le rôle de l'intonation, notamment dans l'expression des modalités.

Pour chacune des catégories aux divers niveaux : phrase, syntagme et phonème, il propose une terminologie et des définitions unifiées et cohérentes, puisque fonctionnelles (inutile de rappeler le rôle de l'A. dans le développement de la linguistique caractérisée par cette dernière épithète). La notion de fonction, on le sait, prend une signification précise quand elle s'applique au rôle syntaxique d'un terme et se définit par sa distribution, mais dans le cadre beaucoup plus large de la communication, elle oblige à demeurer dans les généralités et, comme le reconnaît l'A., dans le « vague » (22). Définir l'unité de discours, « le segment auquel le locuteur se limite momentanément pour sa facilité et pour celle de son interlocuteur » (24), c'est en fait renvoyer à d'autres critères

(intonation ou ponctuation). (C'est aussi, on le notera, faire de la phrase une réalité de discours, sans éléments nécessaires d'organisation en langue.) L'A. résout la difficulté par l'énumération des 3 sortes d'unités : phrase, rhème, interjection. La phrase contient une base, élément « qui ne dépend d'aucun autre, mais dont tous les autres dépendent » (25). La rhème (= phrase nominale de la tradition) est constituée de syntagmes « qui peuvent se rattacher à une base », sans base exprimée, tandis que l'interjection ne comporte ni base ni syntagme pouvant en dépendre (26). Mais dans un cadre théorique où l'ellipse n'est soumise à aucune règle d'effacement on voit mal ce qui empêche de rattacher l'interjection *Merci pour la bonne soirée!* à la base *je vous dis ...* au même titre que la rhème *Entrée des artistes*, ainsi classée parce qu'on peut dire : *l'entrée des artistes était fermée*. Comme l'A. distingue, — judicieusement —, complément de verbe et complément de phrase (36), ce dernier suffit, ne se rattachant pas spécialement à la base, à ôter à la définition de la phrase sa rigueur. Le critère sémantique suivant lequel la base porte « l'idée centrale » (24) est purement subjectif. L'argument opposé que le verbe « dépend » du sujet qui en détermine la personne et le nombre, l'A. l'écarte en faisant de *les*, le sujet de l'infinitif dans *il les a fait tomber*. Mais lui-même définit « scientifiquement » le sujet par la possibilité d'une substitution par *il(s)*, *elle(s)* (30-31) et non, ajoutons-nous, par *les*.

Il réserve le nom de « proposition » aux subordonnées (38) et distingue entre « juxtaposition » (= union par la prosodie de 2 phrases, sans spécification linguistique du lien, (40), « parataxe » (= principale + subordonnée sans conjonction : « *Va-t-en* », *lui dit-elle*) et « asyndète » (énumération).

Parmi les syntagmes, il nomme « apposition » celui qui, sans être « relié par une préposition », est séparé par une pause du précédent (44) : dans *la ville de Rome*, Rome constitue donc un compl. déterminatif et non une apposition.

En classant les parties du discours sur critères distributionnels il améliore et simplifie considérablement les définitions traditionnelles : il élimine la catégorie de l'article, pour admettre seulement des adjectifs : les uns « compatibles », en admettent, à côté d'eux, d'autres, les « incompatibles » (= les déterminants). Quelques-uns sont « bivalents » (56) : *j'ai trois sœurs* / *vous connaissez mes trois sœurs*. Les remarques sur le nom propre et le nom commun proposent aux enseignants un certain nombre d'objections — traditionnelles — contre les critères scolaires : *Jean* est le nom de milliers d'individus (49), *terre*, *lune*, *soleil*, celui d'objets uniques (52) (l'A. parle alors de *noms singuliers*). Le nom propre désigne en vertu de son signifié et d'une seconde convention : la « présentation », par laquelle on nomme, par ex., l'enfant qui vient de naître.

(On eût aimé voir discuter le point de vue d'Ullmann : un n. propre désigne, sans signifier ou celui de Pariente.)

L'A. prouve l'inexistence du pronom neutre et il lui est aisé de montrer que c'est morphologiquement un masculin (62), sans pour autant rendre compte de l'opposition animé-inanimé dans le système pronominal.

Curieusement, il repousse toute définition sémantique des parties du discours par l'argument même qui fondait les *modes de signifier* au moyen âge : « l'appel au référent ne permet pas de distinguer les parties du discours ... une notion comme l'antériorité peut s'exprimer par le nom *antériorité*, par les adjectifs *antérieur* et *précédent*, par les adverbes *antérieurement* et *précédemment*, par le verbe *précéder*, par la préposition *avant* et par la subjonction *avant que* ; cela montre bien que les parties du discours ne correspondent pas à des classes d'idées » (48). Les modistes eussent dit qu'elles correspondent, en effet, non à des significations mais à des consignifications, des classèmes présentant la même notion sous divers aspects.

L'A. consacre son dernier chap. au morphème (= monème) et deux appendices à des éléments de phonologie et à la terminologie.

Les remarques suivantes donneront une idée de la valeur de suggestion et de provocation (au meilleur sens du mot) d'un livre qui prouve qu'un théoricien a toujours intérêt à tenter de se mettre à la portée des praticiens :

p. 16 : « depuis Saussure on parle de la linéarité du signe ». On en parlait auparavant sous d'autres termes ;

25 : « ... pas de mot interrogatif qu'on puisse substituer à la base... » sans doute parce que le mot qui interroge sur le verbe doit consignifier le temps et donc revêtir forme verbale. D'où l'emploi du *verbum vicarium* : *que fait ton père?* ou simplement du sujet avec mélodie interrogative : *Et ton père?* Dans les 2 cas, on obtiendra normalement une base pour répondre : *Il travaille*. L'affirmation que tout syntagme sujet peut devenir attribut ou objet doit être nuancée : contraintes sur le sujet profond, modifications dans les déterminants ; *qu'il entre!* serait une interjection, *Entre!* une phrase. Cependant les deux tours semblent remplir même fonction ;

31 : l'A. parle toujours de sujet apparent et de sujet réel. Dans *il pleut*, *il* serait sujet apparent, mais *ça* dans *ça pleut?* ;

32 : l'A. dit fort bien : « Pour ce qui est de la structure du sujet réel postposé, personne ne cite d'ex. comportant l'article défini, un adjectif possessif ou démonstratifs ; de tels sujets sont possibles ». Mais la remarque avait déjà été faite par R. Martin, Kayne et

d'autres ; les critiques de M. Gross sur la notion d'objet méritaient d'être signalées ;

38 : *et*, en tant que conjonction, relie « deux unités de même fonction », mais quand il a valeur résultative ? ;

41 : on voit mal ce qui interdit « d'insérer » une préposition dans *Le boulevard Magenta* ;

55 : *les airs*, *les cieux*, etc. s'explique mieux, croyons-nous, par la notion de pluriel interne, que par celle, rhétorique, de synecdoque ; de même l'emploi générique du substantif dans *Le cheval est un mammifère* (tour dont il est dangereux d'affirmer qu'il « signifie la même chose que *Tous les chevaux sont des mammifères* »), par une valeur universalisante de *le* ;

61 : la formule « l'adj. possessif se remplace par le pronom possessif : *Sa maison est plus haute que la mienne* » simplifiée à l'extrême : on sait, depuis Beauzée, que *sa* « convertit » comme eût dit Hjelmslev *la*, *mienne* portant la référence de personne ;

64 : « Pour tel auteur, le propre du verbe, c'est d'être sous-tendu de temps » : Aristote mérite mieux que cet anonymat et la longue tradition qui considère le verbe comme *Zeitwort*, conçoit le temps moins comme opposition du présent au futur ou au passé que comme durée ;

65 : il n'y a pas de « voix réfléchie » : « qu'on dise qu'une mère se lave ou qu'elle lave son enfant, on ne voit pas de changement de forme ... » Cependant, on a : « elle *s'est lavée* » en face de « elle *a lavé* son enfant » ;

70 : dans *je l'ai laissé(e) entrer seul(e)*, à côté du sens de permission ou de tolérance, celui d'abandon ne nous semble pas exclu ;

71 : il y aurait opposition d'aspect dans *tandis que je parlais, je vis la porte s'ouvrir*, parce que « *parlais* et *vis* se rapportent au même temps » et diffèrent seulement par le « moment de sa durée » où « un fait est envisagé ». A ce compte, pourquoi ne pas voir d'opposition aspectuelle dans : *tant qu'il a régné, la paix régnait aussi* ou dans : *dans cinq minutes j'ai terminé et il commence*. Ce qui fait, croyons-nous, du passé composé français un aspect c'est que, présent composé, il prend toutes les valeurs de présent (notamment au futur proche), avec la nuance d'accompli ; de même l'expression du futur au subjonctif (72) n'est pas réservée à la forme simple : *il faut qu'elle ait fini demain* ;

73 : *être* est auxiliaire tantôt de voix : *il a été pris au piège*, tantôt de temps : *elle est tombée*. Mais dans : *Madame est sortie, la porte est ouverte*, etc. ? ;

89 : L'A. dit justement que les parties du discours sont non des parties, mais des classes. Il eût pu ajouter : et donc relèvent de la langue et non du discours.

J. STEFANINI

76. Michel GAUTHIER. — *Système euphonique et rythmique du vers français*, Paris, Klincksieck, 1974, 15,5 × 23, 168 p.

De la distinction saussurienne, — fondée sur l'arbitraire du signe —, entre signifié et signifiant, l'A. tire la conséquence que l'architecture sonore d'un poème doit être étudiée en elle-même et pour elle-même, indépendamment du sens. Dans les deux premiers chap., il rappelle, pour les critiquer, les théories qui ont établi une relation entre son et sens et les analyses qui les mettent en application (celles, notamment, de Becq de Fouquières, Grammont, Hytier, Jakobson, Saussure, Chausserie-Laprée). Dans le 3^e, il distingue les niveaux où se structure le système euphonique : rythme, mètre, euphonie *stricto sensu*. Dans les deux derniers, il montre comment voyelles et consonnes (semi-voyelles, — ou semi-consonnes —, sont rarement appelées en renfort) s'organisent en suites et séries. Le signifiant poétique se distingue par sa plus forte cohérence, sa « plénitude » due à la répétition des mêmes timbres. Par tâtonnements, il repère les suites de voyelles ou de consonnes identiques (108). La critique a depuis longtemps relevé la figure linéaire qui groupe deux mêmes syllabes autour d'une troisième (... *semblent s'endormir*). Mais il faut opérer séparément sur les voyelles et les consonnes qui forment aussi des *oscillations*, soit alternées : *Italie*, soit croisées : *robes folles* = ABAB, soit embrassées : *sanglots glissant* = ABBA, soit complexes, *i.e.* portant au moins sur 6 occurrences, *la duègne avec sa face* = ABABAA. Ces figures élémentaires, aisément repérables s'organisent en « séries » plus complexes portant sur un vers entier ou plusieurs (la 2^e partie du mètre répétant souvent la structure sonore de la 1^{re}). La série autorise, au lieu d'identités rigoureuses, des *développements* : (un timbre du second groupe est répété au moins une fois, 136), des *résolutions* (= figure inverse, 137). Ces séries constituent donc des parallélismes, symétriques ou non, rompant la monotonie des répétitions par des *variations* (= introduction d'un nouveau timbre dans le second groupe), des *substitutions* (= variation + diminution), des *altérations* (= correspondance entre une consonne sourde et une sonore ; une voyelle orale et une nasale, une antérieure et une postérieure, 149) : identités

et similitudes soulignées ou non par l'appui éventuel du mètre et/ou du rythme. Ce système vaut pour tout vers français et analyse même, sous le nom de *tempo*, les effets d'une lecture alternativement « syllabique » ou « accentuelle » (par ex. dans *Rosemonde* d'Apollinaire, 95-96). La méthode proposée est à la fois prudente, progressive et rigoureuse : « procéder à partir des structures perceptibles, de proche en proche jusqu'à englober... tout le vers ..., n'omettre aucun phonème » (84).

Les bases théoriques appelleraient quelques réserves : la distinction entre signifiant et signifié, pour Saussure, va de pair avec leur inséparabilité, comme le prouvent la comparaison du verso et du recto d'une feuille et la recherche des anagrammes. Mais la conclusion envisage une « sémantique poétique » jetant des « ponts... entre les formes et les sens » (156). La dichotomie son-sens apparaît dès lors comme une étape de l'analyse et une prudence méthodologique.

En revanche, on se demande sur quelles bases psycholinguistiques on réserve l'intelligence du poème à une première lecture et la découverte de l'architecture sonore à la relecture (17, 28, 154). Les sonorités d'un poème ne peuvent-elles séduire, avant même qu'on le comprenne ? Peut-on considérer le vers français comme pure forme culturelle, sans fondements proprement linguistiques (90) ? Certes, les Latins ont abandonné leurs saturniens pour les vers mesurés des grecs, mais leur langue opposait aussi longues et brèves : aucune tentative pour introduire les vers « mesurés » en français n'a réussi. Ne convenait-il pas de prolonger les remarques de Bally sur la structure de la syllabe en français et les facilités qu'elle offre à la rime et au calembour ? Est-ce hasard si, très tôt, on a tiré, en France, des schémas métriques latins, des vers syllabiques alors que triomphaient ailleurs les rythmes accentuels (que les théoriciens germaniques ont imposé à la critique française du XIX^e et du XX^e s., de retrouver dans l'alexandrin). Les travaux de P. Guiraud sur la fréquence des phonèmes du français ne permettaient-ils pas de tenter une distinction plus précise entre les structures sonores de la poésie et celles de la prose ? Les séries vocaliques ne sont-elles pas plus aisées à réaliser : même dans le cas extrême où un alexandrin comporte six voyelles différentes dans le premier hémistiché, le second offrira inévitablement des voyelles identiques ou correspondantes. Il faudrait étudier de ce point de vue, les structures des refrains populaires, des comptines, des slogans (*I like Ike* est analysé p. 20) et tenter de voir comment une même série peut être ici, cacophonie et là, effet poétique réussi.

Les théories sur l'union sens-son méritaient parfois un examen plus approfondi : les remarques théoriques sur le rythme et sur sa composante sémantique qui ouvrent la thèse de Mourot consacrée à la prose de Chateaubriand valaient d'être au moins citées,

comme les études et les analyses de Guy Michaud sur les symbolistes, entre beaucoup d'autres. Ces menues réserves n'empêcheront pas le lecteur d'être séduit par la vigueur et la clarté de la démonstration, la richesse des exemples et la finesse de l'analyse.

P. 13-14 : Grammont a toujours précisé que la valeur expressive des sons se saisit au niveau de la première articulation et non de la 2^e : les phonèmes sont expressifs « en puissance », car c'est le signifié qui leur confère effectivement cette expressivité ;

16 : l'onomatopée utilise généralement le système phonologique, mais aussi des éléments ou des suites hors systèmes (Pff!, Pstt!, etc.) ;

19 : mentionner les recherches de psychologues, comme Castaing en France, sur la liaison voyelles brèves — expression de la petitesse ;

28 : « ... taxer de cacophoniques ... », lire « ... cacophonie » ;

30 : dans son livre sur *Paul Valéry linguiste ...*, J. Schmidt-Radefeldt (cf. aussi le bon c.r. de A. Rey dans *Semiotica*) a montré qu'il a souvent rappelé le principe de l'arbitraire du signe, mais exigeait du poète qu'il le dépassât : « L'accord du son et du sens n'est pas conformité (ce qui serait harmonie imitative), mais répondance ». Pourquoi ne pas citer son maître Mallarmé à propos de *jour et nuit* ? ;

34, n. 8 : Marouzeau n'a jamais, et pour cause, dit « explicitement que l'allitération suppose l'accent tonique » en latin, mais simplement un accent initial (cf. aussi p. 62) ;

64 : dans *Ibani obscuri* : le second *b* ne note sans doute pas une labiale *sonore* ;

91 : dans les ex. c., chaque vers ne constitue pas un *syntagme* ni au sens de Peytard et Genouvrier ni, encore moins, au sens du *syntagme autonome* de Martinet ;

98 : formule un peu surprenante : « le mètre est une unité visuelle : ... » suivent deux définitions faisant référence à des unités orales et phoniques ; la thèse de Fraisse sur le rythme n'est citée nulle part, ni les travaux de Samuel R. Levin et de Salomon Marcus.

J. STEFANINI

77. Mariana TUTESCU. — *Précis de sémantique française*, Bucarest, Editura didactica si pedagogica et Paris, Klincksieck (Études linguistiques, XIX), 1975, 17×24, 216 p.

Rédigé pour les étudiants de français des universités roumaines, ce précis peut, comme le souhaite l'A., intéresser un plus vaste public. Il initie aux théories et aux méthodes de la sémantique conçue, de façon large, comme l'étude du sens et de la signification, *i.e.* à la fois des unités du lexique, en langue et dans le discours — avec les interactions qui s'établissent au niveau du syntagme et de la phrase —, et des phénomènes qui assurent progrès et cohérence, isotopie, si l'on préfère, du texte. Vaste programme qui va de l'analyse componentielle à la sémantique générative et à la pragmatique sémantique.

Pour le remplir, l'A. a largement profité de vastes lectures dont la bibliographie volontairement brève, — même complétée par les indications données en note —, ne donne qu'une faible idée.

Après avoir rappelé (introduction) l'origine du terme même de *sémantique*, elle esquisse une sociologie de la recherche et des chercheurs : l'Europe s'est attachée davantage à la lexicologie, les USA au problème de la signification des phrases (ajoutons qu'elle-même néglige un peu la recherche onomasiologique ou diachronique menée en Allemagne et dans les pays scandinaves, au profit des théoriciens français et américains). Elle envisage le problème dans son ensemble, jusqu'à l'analyse du discours (telle que la conçoit Todorov ou certains disciples de Benveniste, et non Z. Harris) ou même la sémantique générale de Korzybski (dont les liens avec la linguistique ne sont ni étroits ni évidents) (chap. II). Un important chap. (III) rappelle les « concepts de base » : signe, valeur et les dichotomies fondamentales : langue - parole, compétence - performance, énoncé - énonciation, sens - signification (dans l'acception où Charaudeau a pu étendre l'opposition à sa théorie du discours, 38). Un bref chap. (IV) rappelle la méthode aujourd'hui assurée, de l'analyse sémique, transfert, si l'on veut, des définitions phonologiques par « traits » aux unités du lexique. L'étude de l'organisation sémique (V) révèle l'influence déterminante de Greimas. On regrettera que l'originalité et la finesse des vues de Guiraud soient mal dégagées. Elles peuvent corriger ce que le jeu des sèmes, — présenté comme une découverte (75) plutôt qu'une hypothèse —, peut avoir de mécanique. Mécanique qui permet de structurer le lexique (VI) et qui, par actualisation ou neutralisation de sèmes, se poursuit au niveau des unités plus larges que le sémème (VII) et assure l'isotopie (VIII), comme les relations sémantiques qu'elle permet de redéfinir : incompatibilité, hyponymie, homonymie polysémie, etc. (IX). Le sens grammatical est étudié dans un cadre d'autant moins rigoureux qu'il intègre les modèles syntagmatique, chomskyen « classique » et celui de Fillmore (X). Le chap. suivant passe en revue le rôle attribué à l'interprétation dans la G.T., par Katz et Fodor, puis, par la sémantique générative,

ce qui impose de fournir les nombreuses définitions logiques utilisées par Salkoff ou Mac Cawley (phrases analytiques, synthétiques, indéterminables, etc.) (XI). Pour étudier la pragmatique du discours, l'A. recourt naturellement à Austin et à Searle, mais plus encore — et fort heureusement — à Ducrot (XII).

L'étudiant qui lira ce précis connaîtra l'essentiel de ce qu'il doit savoir en sémantique : il connaîtra mieux les théories et les tentatives d'explication que les descriptions synchroniques et diachroniques actuellement disponibles. Les dimensions, nécessairement restreintes de l'ouvrage font que l'A. a multiplié les définitions aux dépens des exemples. Si une science est constituée, quand elle dispose d'une terminologie complète et cohérente, la sémantique présentée par l'A. est proche de l'état scientifique.

P. 9 : ne pas citer comme représentant « une notion fonctionnelle d'inspiration psychologique », Galichet entre Brunot et Damourette et Pichon, pour des raisons évidentes de chronologie ;

10 : on pourrait signaler ici l'opposition posée par Benveniste entre *sémiologie* et *sémiologique* ;

17 : malgré les promesses d'une méthodologie « sémantique de l'implicite et de l'explicite », nous écririons ici *prémisses* plutôt que *prémices* ;

21 : la présentation du « trapèze » de K. Heger est par trop elliptique ;

23 : la *créativité* chomskyenne est aussi décrite trop succinctement : la créativité créatrice de règles n'entre sans doute pas dans la *langue* saussurienne, mais on en peut discuter pour la créativité gouvernée par les règles (dans une grammaire des parties du discours, les règles d'emploi en déterminent la syntaxe) ;

26 : *Va à l'encontre* semble pris à contresens : l'A. veut dire : *rejoint l'affirmation saussurienne* ;

31 : signaler que l'usage en franç. emploie *compréhension* pour l'anglicisme *intension* qui a l'avantage de s'opposer directement à *extension* ;

46 : simplification abusive de la théorie de Peirce sur le signe ;

48 : les cases vides d'un champ sémantique illustreraient la notions des « signifiés de puissance » chez Guillaume. C'est un contresens évident : le signifié de puissance appartient à une forme de position systématique clairement définie et permet les effets de sens ;

53 : bel exemple des constructions simplistes auxquelles aboutit l'analyse sémique. *L'homme miaule* est une séquence anormale

dans l'acception générique du sujet, mais parfaitement acceptable avec un article défini au sens strict ;

54 : *bredouille* se joint fort bien à un autre verbe que *revenir* (*rentrer, repartir bredouille*) ;

59 : L'A. reprend l'analyse de Greimas pour *tête* : le noyau sémique 1 : « partie du corps recouverte par les cheveux » s'actualise dans *la tête nue, laver la tête*. Et dans *sa tête chauve contrastait avec celle, hérissée de cheveux noirs, de son fils ?* ;

61 : aussi approximatives, les équations *film amusant = bon film* (sans doute fondée sur des tests d'Osgood) : on dirait facilement : *ce film amusant n'est pas vraiment un bon film* ;

62 : au lieu de remarques de style sur l'emploi du verbe *faire*, mieux valait peut-être en souligner la valeur de paraphrase ou le rôle de pro-verbe (cf. thèse de Jacqueline Giry) ;

63 : c'est une tentation permanente du lexicologue de décrire des référents plutôt que des signifiés : dans *Mettez un tigre dans votre moteur*, il nous paraît inexact que le signifié de *tigre*, soit « super-supercarburant », ce qui rendrait la réclame et la représentation figurée qu'elle accompagne incompréhensibles ;

77-78 : mérite et influence de Trier paraissent sous-estimés ;

80 : une part vraiment réduite est faite à l'étude de la suffixation et de la préfixation, illustrée pourtant par d'excellents travaux de Dubois, Rey, Guilbert, etc. ;

101 : *couvre-chef* est aujourd'hui familier et même burlesque bien plutôt que littéraire ;

104 : sur la « levée d'homonymie », il convenait de citer toutes les études de J. Dubois ;

106 : pour *état*, l'orthographe lève l'homonymie quand il s'agit de l'État national. Cf. Wagner pour les relations espace-temps dans les prépositions ;

110 : rappeler que la linguistique américaine des années 40 levait les synonymies à l'aide de contextes, métalinguistiques, du type : *oculiste est un mot de 7 lettres* (où il ne peut commuter avec *ophthalmologiste*) ;

112 : on aimerait connaître des contextes permettant de poser une synonymie *ciel/cieux* ;

113 : l'auteur considère *lorsque* comme le synonyme « littéraire » de *quand*, mais il ne peut commuter avec lui en de nombreux cas : *dis-moi quand tu pars, sais-tu quand il viendra* ;

114 : très souvent, *Jeanne s'est blessée à la main* n'évoque aucune action « réfléchie » mais un accident ;

116 : sur les verbes « symétriques » cf. th. d'Andrée Borillo ;

118 : sur les phénomènes de « gradation », citer Ducrot ;

119 : dans le tableau indiquer que *sans* dans les ex. c. pourrait commuter avec *exempt de* ;

120 : curieusement, *humide* ne figure pas parmi les antonymes de *sec* ;

122 : il est dangereux de dire que « la distinction sens lexical/sens grammatical ... correspondrait à la distinction aristotélicienne sens matériel/sens formel » (certaines interprétations modistes iraient dans ce sens) : elle correspond à la distinction modiste *signification/consignification*, qui a quelque base dans le texte aristotélicien ;

123 : citer les *Parties du discours* de Brøndal ;

131 : le développement ultérieur de la théorie rend désormais bien difficile de parler de *sémanlique générative* pour la théorie interprétive de Katz et Fodor ;

140-141 : la distinction des anomalies référentielles/combinatoires devrait être située par rapport à l'opposition acceptabilité/grammaticalité ;

183-184 : l'A. complète la théorie de Benveniste sur la personne par celle de Guillaume en se référant à une communication d'A. Joly. Il convenait de citer les *Leçons*, C, 53 sq.

204 : toute interrogation partielle présuppose évidemment la liaison sujet-prédicat qu'elle ne met pas en question.

J. STEFANINI

78. Gérard MOIGNET. — *Études de psycho-systématique française*, Paris, Éditions Klincksieck, [1974], 1 vol. in-8°. 273 p. [Bibliothèque française et romane p. p. le Centre de philologie et de littératures romanes de l'Université de Strasbourg, sous la direction de Georges Straka, fasc. 28].

Romaniste de formation (l'étude sur français *Que*, italien *che* reproduite ici en témoignage), M. G. Moignet, disciple par ailleurs de G. Guillaume, soumet depuis des années le français à une analyse inspirée de la psycho-systématique. Il procède à cette vérification avec autant d'originalité que de persévérance. Ce travail se recommande à mes yeux par une scrupuleuse honnêteté. La tâche de la psycho-systématique ne consiste pas à reconstituer les opérations qui engendrent des phrases. On n'y cherche pas à produire mécaniquement des énoncés. G. Guillaume et ses élèves partent du discours, ou plutôt de discours fort différents les uns des autres selon les

idiomes. Ils visent à montrer comment chacun d'eux s'accommode (avec plus ou moins d'élégance) des conditions fondamentales qui président en toute langue au passage d'un état premier (où quelque chose a à être pensé) à un état ultérieur (où ce quelque chose se présente comme pensé sous la forme du dit). Il ne s'agit donc pas de tricher, si j'ose dire, avec le discours, on doit prendre celui-ci tel qu'il est, dans sa complexité, dans ses apparentes contradictions. Ce qui fait le prix des recherches de M. G. Moignet, c'est la connaissance étendue que ce linguiste a de l'a. français et du français moderne, son intelligence des effets de sens, l'objectivité avec laquelle il constitue sa documentation. Si bien qu'à la limite ce qu'il écrit sur un sujet éclaire, instruit le lecteur, même si celui-ci résiste d'aventure aux thèses qui sous-tendent le commentaire des faits. De ce point de vue, l'ensemble des articles recueillis ici contient les éléments d'une remarquable grammaire du français. Les sept premiers concernent le verbe. Les études sur le rôle de vicaire du verbe *faire* et sur les verbes unipersonnels appellent une lecture attentive. On signale à ceux qui ne le connaîtraient pas le premier des deux articles de la seconde partie (l'incidence de l'adverbe et l'adverbialisation des adjectifs). La troisième partie (Nominalisation et Subordination) rassemble une série de propos sur les valeurs, en français, des morphèmes basés sur le thème *K-. Elle s'achève par une synthèse des problèmes que pose la notion de « conjonction de subordination ».

A propos de cette dernière partie, des étymologistes regimberont peut-être encore, comme ils l'ont fait sans doute en lisant certaines pages de Jean Dubois et de M. Molho concernant les démonstratifs. Il n'y a pas moins d'audace à traiter d'un **que* français (comme s'il s'agissait d'un seul et unique morphème) qu'à décomposer *celui*, *celle*, *ceux* en *ce:lui*, *ce:elle*, *ce:eux*. Cette attitude ne s'inspire pas du plaisir de démentir les données de l'histoire et de l'étymologie. Quel Français utilise aujourd'hui ces morphèmes selon les valeurs qu'avaient jadis leurs étymons? Qu'on le veuille ou non, le français moderne constitue un système où, à côté de **quoi*, fonctionne un **que* dont l'emploi s'adapte très soupagement à des circonstances syntaxiques diverses. Une logique interne préside-t-elle au processus qui conduit de **quoi* à la conjonction de subordination *que*? C'est ce que M. G. Moignet s'attache à démontrer, avec, je dois le dire, une force persuasive qui passe de loin l'ingéniosité d'un pur exercice gratuit de l'esprit.

R.-L. WAGNER.

79. Hans Manfred SCHUH. — *Ellipse. Textl. Kommunikation. Ein Beitrag zur französischen Textlinguistik* (Romanistische Versuche und Vorarbeiten, 48), Bonn, Romanisches Seminar der Universität Bonn, 1974, 14,5 × 21, 288 p.

Dans le cadre de la *Textlinguistik* (collectivement défini par une *Einführung* publiée par l'Université de Bielefeld et parue à Cologne en 71), en s'appuyant sur les nombreuses analyses de discours proposées, ces dernières années, par Barthes, Greimas, Weinrich et tant d'autres et sur la linguistique contemporaine, l'A. définit les structures de l'ellipse et en détermine la fonction dans un texte (*i.e.* dans un énoncé délimité par sa cohérence interne). Il emprunte ses exemples aux divers niveaux de langue : populaire, de la réclame, des télégrammes, de la presse, littéraire (romans du XIX^e s. : Flaubert, Maupassant, ou existentialistes : Sartre, S. de Beauvoir, « nouveau roman » : Butor, Robbe-Grillet, essais : Barthes, Pauwels ou souvenirs : Charrière).

Traditionnellement, l'ellipse est conçue, qualitativement, comme exception à la règle et, quantitativement, comme suppression. Un rapide historique, — approfondi, il eût probablement dégagé quelques notions opératoires —, en montre les rapports avec les figures voisines, brachylogie, haplogie et aposiopèse et la double valeur de procès et de résultat. L'A. envisage positivement l'ellipse comme structure assurant une fonction dans le texte. La situant dans le cadre de la communication, il la rattache à deux tendances fondamentales et apparemment contradictoires : loi d'économie (ou du moindre effort) et expressivité, contradiction aisément résolue, car la notion est relative : en langue, on peut aisément définir et mesurer la redondance (l'A. cite les travaux de Moles, non ceux de Guiraud) et constater, par ex., que le féminin reçoit trois marques successives dans « la petite fille » (Jean Dubois a comparé de ce point de vue langue écrite et langue parlée dans sa première *gramm. structurale*), mais dans le discours, l'appréciation varie avec chaque texte : « Ah bon ! » est redondant quand on exprime sa satisfaction en mangeant un bon gâteau, puisque « Ah ! », avec l'intonation voulue, eût suffi. De même, « 2 billets, S.V.P. » devant un guichet qui ne distribue rien d'autre (p. 24). Inversement telle ellipse au début d'un dialogue entraînera plusieurs demandes d'éclaircissement oiseuses. Cette économie linguistique demeure limitée par la double exigence d'intelligibilité et de grammaticalité, qui impose une redondance incompressible (41). Par ailleurs si la diachronie oblige souvent de considérer l'ellipse comme un phénomène secondaire (*la juridiction correctionnelle* devenant *la correctionnelle*), en synchronie, le résultat du processus historique s'interprétera comme polysémie ou métaphore

(*cabinet*, sc. d'affaires, de travail, d'avocat ; une *indienne*). Dans le lexique, le rôle de l'ellipse a été souvent étudié et concerne la langue plutôt que le discours, mais laisse apercevoir la complexité d'un phénomène qui touche à la morphologie (*contrerôle* — *contrôle*, *memorandum* — *mémo*), à la syntaxe (*un O garde-française*) et à la sémantique. Au niveau de la phrase, on peut esquisser une typologie : ellipses « indépendantes du contexte » (proverbes, emploi de certaines conjonctions : « *quoique* patient, j'ai dû sévir »), ellipse du déterminant ou du déterminé (59-60). En tout cas, à un signifiant Ø, à une place vide s'attache toujours un signifié positif (71). Concrètement, dans l'acte de communication, l'ellipse fait appel et à la langue qui offre des modèles interprétatifs et au texte qui, suivant les circonstances, la favorise ou non (et même, s'il s'agit non plus de communication, informative, mais de « communion », à l'aide du « code restreint » de Berstein, 82). L'A. s'appuie aussi sur la G.T. et la transformation d'ellipse, mais résiste à la tentation (fatale à maint analyste du discours, par ex. Hayes, pour Gibbon et Hemingway 217) de mesurer la complexité de l'énoncé et l'étendue de l'ellipse au nombre de transformations (transposant indûment le modèle génératif — transformationnel de la compétence à la performance).

La cohérence textuelle résulte ainsi non seulement de la syntaxe, mais du jeu des ellipses : celles-ci au niveau structural peuvent se différencier (100), suivant qu'elles suppriment :

- 1) une forme déjà exprimée (*j'aurais parlé et Ø écrit*),
- 2) une forme déjà exprimée mais qu'il faudrait reprendre sous forme différente (*je sors ma pipe, eux Ø des cigarettes*),
- 3) une forme inexistante dans le contexte linguistique et suggérée par la situation (*Combien ce livre?*). En effet, — c'est le leit-motiv du livre —, la communication linguistique repose et sur un système linguistique et, — vieille notion toujours fondamentalement juste —, sur un « contexte », non seulement linguistique, mais de situation et, plus largement de « culture » commune. Le contexte soulage la communication, permet de ne pas tout dire : les ellipses, dans l'enchaînement de thèmes et de rhèmes qui constitue toute phrase et tout dialogue, en supprimant préférentiellement les premiers, rend plus étroite la cohérence par un plus large appel à l'attention du lecteur. L'A. définit ensuite contrastivement l'ellipse : comme substitution, elle constitue une forme plus radicale que les pro-formes : (cf. les 2 réponses possibles à 2 et 2 font 4 : « *C'est correct* » : (pro-forme)/« *Correct* » (ellipse). Il en définit les diverses fonctions : comme on l'a vu, en dépit des différences formelles, avec la collaboration du « contexte », elle assure, du point de vue

fonctionnel, une sorte d'équilibre des diverses sortes de signifiants : ainsi dans les télégrammes, grâce aux indications mêmes du message, aux connaissances supposées du destinataire, toute une série de signes linguistiques (pronoms sujets, prépositions, etc.) peuvent être supprimés : ellipse mémorielle opposée à la discursive. Sur le plan rhétorique, l'ellipse assure une fonction pragmatique (on sait le rôle attribué par la théorie des actes de parole au sous-entendu) et joue sur les connotations, par ex., dans les « slogans » des réclames. De même, les « manchettes » de journaux visent à la fois la brièveté et le maximum d'information, mais cherchent aussi à éveiller la curiosité à introduire parfois le mystère : à l'extrême, le titre d'un livre est une ellipse dont la forme développée correspond à l'ouvrage tout entier (135).

A considérer de près le rôle du contexte, on constate que non seulement, il collabore avec le texte dans la production du sens mais que, en présence de structures syntaxiquement identiques, il décide véritablement du sens (de celui de *opération réussie* dans le communiqué émanant d'un état-major ou d'un hôpital). D'où la nécessité de dégager la chaîne d'implications — logiques et sémantiques — propres à un texte et résultant de sa structure syntaxique et du contexte linguistique et « situationnel ». Il existe ainsi à côté des syntaxiques, des ellipses « textuelles » (pour lesquelles l'intonation joue souvent un rôle important), ainsi la 3^e réplique à « Avez-vous lu Love story ? » — « — (1) Superficiellement. — (2) Oui, en allemand. — (3) Eau de rose sentimentale. — (4) Le film était meilleur ». En pareil cas, le « rétablissement » des formes développées dégage ces implications et fait penser à la sémantique générative posant en structure profonde les relations logiques (par ex., en donnant pour base au *et* conclusif, *si... alors* dans : *un mot de plus et je m'en vais*, 204). C'est la cohérence sémantique qui distingue l'ellipse du zeugma (200).

Sur ces bases, l'A. esquisse des projets d'analyse littéraire : un usage délibéré de l'ellipse peut caractériser une époque (et l'opposer à la redondance baroque, 208), un écrivain : Thucycide ou Tacite, s'accorder à l'inspiration profonde d'un mouvement comme le symbolisme qui veut suggérer plutôt que décrire, permettre à Mallarmé d'évoquer le néant et l'absence, dessiner sous l'apparente incohérence d'un texte poétique une structure rigoureuse et secrète (209), fournir, dans le théâtre du non-sens, à Beckett l'occasion de quiproquos renouvelés et la preuve de l'incommunicabilité. Dans le « nouveau roman », elle constitue parfois un *pré-texte* et toujours le moyen de solliciter la collaboration active du lecteur.

On louera sans réserve la large information de l'A., l'exposé volontairement didactique, l'excellent choix d'exemples, dont le

commentaire est souvent éclairé de schémas, voire d'arbres (38, 90-92, 113, 166, 175, 190, 196, 117). Le linguiste connaît et l'utilité d'une linguistique du discours et les dangers de l'étude du texte, donc du contexte et du non-linguistique. Il félicitera H. M. Schuh de sa rigueur.

P. 46 : *les poésies de Musset* ne comportent sans doute pas l'haplogie d'un *de*, la particule ne s'employant pas devant le nom, quand il n'est précédé ni d'un prénom ni d'un titre ;

57 : faut-il parler d'ellipse après *voici*, *voilà* qui se comportent comme des formes verbales (ce qu'elles sont étymologiquement) notamment à l'égard des particules préverbaux ;

64 : on demande, en fait, « une première » ;

73 : à *Voilà un arbre* on répondrait non pas **Voilà aussi*, mais *En voilà un aussi* ;

75 : *le*, en langue, ne correspond qu'à un signifié de très large extension et de compréhension uniquement « grammaticale », il trouve seulement en discours et signifié spécifié et référent ;

109 : lire non *du vin rouge et Ø blanc*, mais *du vin rouge et du Ø blanc*.

J. STEFANINI

80. Winfried BUSSE. — *Klasse, Transilivität, Valenz*. Transitive Klassen des Verbs im Französischen. Wilhelm Fink Verlag (Internationale Bibliothek für allgemeine Linguistik, Band 36, 1974), München, vi-273 p. (avec un résumé en français, p. 257-59).

Par rapport à l'ouvrage qu'avait consacré A. Blinkenberg au même sujet en 1960 (*Le problème de la transilivité en français moderne*, cf. *BSL* 1961, p. 128-34, et 1963, p. 135-37), le livre de W. Busse présente un approfondissement théorique dont témoigne notamment la hiérarchisation entre titre et sous-titre. En effet, l'A. a nourri sa réflexion dans les grands débats instaurés dans les années 60 autour de la syntaxe et de ses rapports avec la sémantique. C'est ainsi que le chap. 3 constitue une revue critique de la *lexicologie structurale* de J. D. Apresjan et de la notion de *subcatégorisation* dans la grammaire transformationnelle (d'après *Aspects* de Chomsky, 1965 ; B. avait terminé son manuscrit en janvier 1972, v. p. 3, et il n'a pu tenir compte pour la publication de son livre de *Studies on Semantics*, paru cette année-là ; mais quand il dénonce, p. 45, le caractère sommaire de la définition du critère de *simplicité*, il ne semble pas avoir utilisé *Sound Patterns of*

English, de 1968, où cette notion est plus complètement élaborée).

Le concept de *classe* lexématique est repris ici de B. Pottier, à travers E. Coseriu : « les classes se manifestent en ce que les lexèmes qui en font partie peuvent entrer dans les mêmes combinaisons lexicales et/ou grammaticales » (p. 24). Dans la proposition, le verbe joue un rôle central ; c'est sur lui que se fondent les fonctions des autres membres ; il faut donc abandonner, selon B., la bipartition de la phrase en SN et SV opérée par les générativistes, comme celle, plus traditionnelle, entre *sujet* et *prédicat* ; « la phrase explicite minimale peut consister seulement en un verbe fini », ainsi *il pleut*. Dès lors, le sujet n'est par rapport au verbe qu'un « actant » (nominal Bezug) parmi les autres, même si c'est le premier (chap. 4). En conséquence, la notion de *transilivité* doit être élargie de façon à englober le sujet : les verbes se définissent par leur *valence* (Valenz, ou Wertigkeit ; cf. L. Tesnière, qui est cité en exergue du volume) ; ainsi *pleuvoir* sera-t-il un verbe « nullwertig », *gesticuler* « einwertig », etc. (p. 117).

Ces positions théoriques, pour ne pas être originales, ont le mérite d'introduire avec une grande clarté le classement syntaxique des verbes français (B. réserve à une étude ultérieure l'examen des problèmes proprement sémantiques). Le chap. 6 précise les critères applicables à ce classement, et le chap. 7 est occupé par les listes des verbes appartenant à chacune des classes ainsi définies, avec quelques explications ou justifications complémentaires. Vient enfin une liste alphabétique générale de 1918 entrées (chap. 8).

Ces listes appellent bien entendu des remarques. L'A. n'a voulu y inclure que des verbes primaires, laissant de côté les dérivés (à l'exception de certains déadjectifs) et les locutions verbales (p. 3) ; en outre, son corpus est constitué de ce qu'on pourrait appeler le « français écrit moyen » des classes cultivées (ses journaux de référence sont *Le Monde*, *Le Nouvel Observateur* et *Le Figaro*), en excluant les langages spéciaux et les tournures littéraires, qui reflètent un état de langue dépassé (p. 165). Une telle sélection contient nécessairement une part d'arbitraire. Pour se borner à quelques exemples, p. 199, on peut s'étonner de voir figurer *nomadiser*, que Littré présentait comme un néologisme et qui est resté, me semble-t-il, un mot de géographes. A l'inverse, p. 224, on attend *susurrer* parmi les verbes qui signifient « parler (— dire qc) d'une certaine façon ». *Grisailler* est à placer non p. 199 (verbes monovalents), mais p. 226 dans la *Produktklasse R_b* (verbes normalement bivalents mais qui connaissent des emplois à valence 1) : comme *griser* (qui manque, dans son sens propre comme dans ses emplois métaphoriques, pourtant bien usuels), il signifie « couvrir de couleur grise » et pas seulement « devenir gris ». L'emploi de *trépigner* avec un c. d'objet (« piétiner qc »), p. 221,

appartient-il bien à la langue commune, ou n'est-il pas plutôt un trait régional?

B. insiste à plusieurs reprises sur le caractère provisoire des résultats ainsi obtenus dans ses recherches sur le verbe français (p. 200, 224 par ex.) ; d'ores et déjà, ces résultats sont importants (1). Mais avant de conclure, il faut déplore que ce volume, paru dans une collection qui sait d'autres fois être sobrement élégante, n'ait pas bénéficié, sinon d'une typographie (luxe qui se raréfie dans nos publications), au moins d'une dactylographie plus soignée. Des écarts d'un cm ou plus dans la longueur de deux lignes successives sont fréquents, et rendent non seulement l'aspect général d'une page peu agréable à l'œil, mais encore le repérage des alinéas malcommode. Des traces de correction (par collage sur la matrice) sont nettement visibles çà et là (p. 25, 96, 169...). Dans les exemples français, les accents ne sont pas toujours corrects (corriger au bas de la p. 248 « pécher V_{2c} » en « V_{1a} » : confusion avec *pécher* ; p. 184, écrire *fournis*, p. 205, *inclure*, p. 257, *se caractérisent*). Et, sans parler de la solution bâtarde qui consiste à insérer les notes à la fin de chaque chapitre, obligeant le lecteur à toute une gymnastique, pourquoi l'index des abréviations est-il séparé de la bibliographie (qu'il introduit en réalité) par le résumé en français ?

Pour conclure, un bon produit, mal présenté.

René HODOT.

81. Mira ROTHEMBERG, *Les verbes à la fois transilifs et intransilifs en français contemporain*, Mouton, The Hague-Paris, 1974. 1 vol. 8°, x-334 p. Texte revu, amplifié (et présenté d'une manière excellente) de la thèse d'Université que l'auteur avait soutenue à Paris et dont nous avons signalé ici-même les mérites.

R. L. WAGNER

(1) W. Busse prépare la publication, prévue pour la fin de 1976 à Stuttgart, d'un *Valenzlexicon der französischen Verben*, en collaboration avec J. P. Dubost.

82. Gustave GUILLAUME. — *Le problème de l'article et sa solution dans la langue française*. Réédition avec préface de Roch Valin, Librairie A. G. Nizet, Paris. Les Presses de l'Université Laval, Québec, 1975, 1 vol. in-8°, XIII-316 p.

Grâce à l'initiative du centre guillaumien de l'Université Laval et au courage d'un éditeur français revoici diffusé — et à un prix raisonnable — un ouvrage dont la consultation était devenue très difficile. De ce texte aujourd'hui classique, L. Havet, dans un c. r. du *Journal des Savants* reproduit ici, a dit avec une remarquable perspicacité en quoi, comment il faisait date. A près de soixante ans de distance M. R. Valin, dans une préface dont la lecture est indispensable, situe ce livre par rapport aux travaux sur le verbe qui ont suivi, rappelle ses limites, dessine à grands traits la genèse d'une pensée qui n'avait pas encore atteint son terme à la mort de G. Guillaume, et en montre la portée. Les guillaumiens supportent mal la réserve qu'en dépit des éloges d'un Havet, d'un Meillet, la plupart des linguistes ont longtemps manifestée à l'égard d'une théorie du signifié dont rien, il est vrai, ne les prédisposait alors à comprendre les implications. Si le ton de la préface se ressent ici et là de cette irritation, comment ne me rallierais-je pas à l'auteur quand il suggère le profit que les structuralistes et les générativistes auraient tiré d'une attitude plus ouverte à l'égard de ce précurseur et d'une lecture attentive de ses œuvres?

R.-L. WAGNER.

-
83. *Cahier de linguistique* n° 5, Université du Québec, Montréal 1975, 104 p.

L'Université du Québec, avec son *Cahier de linguistique* n° 5, nous propose de nouveau un fascicule fort intéressant, au moins pour les questions soulevées.

Monique Niéger (*L'interrogation indirecte : étude diachronique*, p. 1-15) montre que les interrogations en *si* ont peu évolué depuis les origines du français, tandis que les autres (introduites par un mot en *qu* ou par des adverbes tels que *où*, *quand*, *comment* ...) ont constamment tendu à se rapprocher des relatives ; elle met en lumière l'importance, dans cette évolution, de la disparition du neutre et de l'extension à l'interrogation indirecte de *ce qui*, *ce que*.

Dans un travail qui touche surtout à la syntaxe, mais aussi à la sémantique, Jacques Labelle (*Le substantif symétrique*, p. 17-47) tente de clarifier la notion de symétrie, en limitant son étude aux

substantifs symétriques susceptibles d'entrer en combinaison avec *avoir* (*accoïnlance*, *analogie*, *ressemblance* ...) : définition du cadre distributionnel, inventaire des noms pouvant y apparaître, examen de certaines propriétés syntaxiques et sémantiques des substantifs concernés, correspondances avec des verbes simples (*x a une conversation avec y / x converse avec y*).

L'extrême diversité des notions, des méthodes et des champs étudiés amène Jean-Jacques Nattiez (*Le point de vue sémiologique*, p. 49-76) à se demander si la sémiologie constitue bien une discipline. Après avoir souligné les fluctuations de la terminologie (*sémiologie*, *sémiotique*, *sémeiotique* ..., le choix du terme étant souvent affaire de goût personnel), il fait le bilan de ce qui s'est fait et se fait sous le nom de sémiologie en linguistique et en dehors d'elle, pour conclure (p. 72) que « la sémiologie n'est pas encore un substantif, seulement un adjectif, et (que) nous pouvons efficacement travailler, non sur un objet spécifique ni avec une méthodologie autonome, mais, plus exactement, d'un point de vue sémiologique ».

Les deux dernières études concernent la phonologie (Douglas C. Walker, *Contraintes profondes en phonologie française*, p. 77-86 ; Jonathan D. Kaye, *Contraintes profondes en phonologie : les emprunts*, p. 87-101). Leurs auteurs prétendent montrer que certains comportements phonologiques ne sont commandés ni par des contraintes phonologiques de surface, ni par le système de règles phonologiques, mais par des règles abstraites (profondes) de structure morphématique, qui, contrairement à l'avis de certains, ne seraient donc pas superflues. Le premier veut expliquer ainsi l'apparition, en français, d'un *schwa* dans divers emprunts (e.g. *parlenaire*, en face du modèle anglais *partner*) ou dans certains syntagmes (*arc de triomphe* prononcé [ark]- ou [arkə]-). Le second fait appel à des emprunts japonais et ojibwas (langue indienne du Canada) ou à des formes autochtones de l'ojibwa et d'un de ses dialectes, l'outaouais. Quelques remarques ou réserves à propos du matériel utilisé par le premier article : la règle à laquelle ressortit l'articulation (facultative) [purərjɛ!] de *pour rien* ne me semble pas être la même que celle qui justifie la prononciation d'*arc de triomphe* (cf. *supra*). — La règle invoquée pour les emprunts devrait être très ancienne puisque *lansquenel*, l'un des mots cités, apparaît dès le xve siècle — Je doute que [šəlem] pour *chelem*, [səvəl(ə)] pour *svelte*, [ɔbəslin] pour *obstiné*, voire [ɛksəpre] pour *exprès* correspondent à une prononciation réelle en français, tout au moins en français de France. — Enfin, les linguistes français écrivent, non pas *cheva*, mais *schwa* (ou *chwa*), toujours articulé [šva] (à l'exclusion de [šva]).

Claude BRIXHE.

84. André GOOSSE. — *La néologie française aujourd'hui*. Paris, Conseil international de la langue française (1975), 15 × 21, 74 p.

Ce rapport, — à l'éditeur —, décrit « la situation de la néologie française aujourd'hui » et en tire « des leçons », en se fondant sur le *Dict. des mots nouveaux* de P. Gilbert qui, en 1971, a recueilli les créations des 20 dernières années, surtout dans la presse.

Le linguiste serait tenté de s'en tenir à la description ; elle offre les chap. attendus : dérivation, composition, emprunt, création. Dans ce dernier domaine, l'A. constate le rôle insignifiant de l'onomatopée et de la création *ex nihilo* (58), l'importance de l'abrégement (*sténo, imper, télé*), des sigles, de l'ellipse (chaussures de basket → *le basket* (60, 67) (sur le rapport ellipse - métonymie, cf. Le Guern, précisément cité, 65, n. 17), des changements de catégorie : voix du verbe (61) ; n. propres → n. communs : *mach, bic* ; pc. → adj. ou adj. → substantif : une *pénétrante*, etc., de la généralisation ou de la particularisation du sens : *kidnapper* (des adultes), *pilule* (sc. anticonceptionnelle), *analyste* (= psychanalyste). L'A. « chiffre » la productivité des principaux suffixes : *-(is)ation* (, 2), *-iste*, *-(t)eur* (4, 5), etc.

Au corpus intelligemment commenté, il a joint ses propres observations, notamment sur le français de Belgique (8, 9, 40, 46) et il a tenté de classer les divers types de composés, souvent au moyen de paraphrases (forcément toujours un peu subjectives). La notion de syntème, empruntée à A. Martinet, dans la mesure où elle recouvre, en somme, celle de mot de discours et relève de la norme plus que du système, demeure nécessairement un peu floue. L'orthographe (cf. ce que l'A. dit lui-même de *pomme de terre, pot aux roses*, etc. 26 et 30) n'est pas décisive : l'absence de trait d'union empêche-t-elle *compte rendu*, par ex., de fonctionner comme un syntème ?

On ne s'attardera pas, — à quelques remarques de détail près —, sur une description qu'a approfondie et complétée le livre de Guilbert sur le sujet (Larousse, coll. « Langue et langage »), et on en viendra aussitôt aux « leçons » que tire l'A. : une langue après tout, à un moment surtout où le législateur veut la contrôler de près, ne peut se séparer de l'idée que s'en font les usagers. Depuis des siècles, le français subit des influences diverses inspirées par une « certaine idée » de la langue nationale (qu'on songe à l'action de l'Académie sur l'orthographe !). La culture et l'intelligence de l'A. lui montrent les limites du dirigisme et l'opposent, par ex., à ceux qui croient au rôle « d'une certaine classe sociale sur l'état de la langue au xvii^e s. » (53). Pour sa part, il conclut à « la force prépondérante de l'usage », qui a « toujours raison même quand il a tort » (72), approuve le calque de tours anglais, procédé simple

qui emprunte souvent des métaphores concrètes et garde « à la terminologie son caractère international, ce qui est bien utile » (52). C'est un réformateur et non un ultra. Ses principes : d'abord se garder des deux « mythes » de l'univocité : « un sens par mot et un mot par concept » (69) et de la rapidité (71). Cette dernière, avec l'abstraction (2, 14, 18, 37, 40, 71), s'attaque à la clarté, valeur suprême (27, 30, 37, 38, 46, etc.) (D. Mornet en retraçant l'histoire, pour la France, considérerait avant tout la rhétorique et le style, non la langue). Car on parle pour définir (50) et pour communiquer (45, 51, 52). D'où une tendance très nette à fournir pour les composés, des gloses logiques et claires (cf. cependant 28), sans formuler pour autant de règles de transformation. Ce besoin de clarté serait conforme aux tendances « populaires » de la langue (37 : les vieilles métaphores vitalistes fleurissent naturellement chez qui se réjouit précisément de la vitalité d'un idiome menacé : 53). Mais quelle description du français « populaire » fut-elle jamais menée à terme ? Qui se préoccupe de savoir ce qu'un public « populaire » comprend vraiment au français de la télé et de la radio ? Suffit-il vraiment de parler « simplement » pour être compris de tous ? Seuls coupables désignés, la publicité qui parlerait parfois pour « dissimuler et travestir » (30, 46, 71) et « les spécialistes des sciences humaines » (66). Humaniste, l'A. recourt aux causes psychologiques : c'est la mode qui impose tours abstraits et emprunts. Il rappelle même que la démocratie exige qu'on soit « compris de tous » (70). Belle occasion de se demander si certaines formes de cette démocratie ne s'accommodent pas mieux d'un langage qui farde et dissimule, de s'interroger sur les relations du pouvoir et du langage (curieusement, il n'est guère question de celui des « énarques » et de la classe politique). Si les emprunts à l'anglais sont si nombreux, les causes politiques économiques et technologiques en sont-elles si évidentes qu'on ne doive pas les rappeler ? Dans quelle mesure doivent-elles triompher des incompatibilités entre les systèmes phonologiques graphiques et morphologiques des deux langues, énumérées par l'A. (52) ?

P. 2 : Peut-on se contenter de dire que le substantif est plus abstrait que le verbe correspondant ? Le verbe à une forme personnelle impose des déterminations temporelles, mais le substantif peut éventuellement les fournir ; 3 : dans *énarchie*, y a-t-il un suffixe *ie* ajouté à *énarque* ou une formation parallèle *énarque/énarchie* comme dans *monarque/monarchie*, un composé en somme plutôt qu'un dérivé ;

7 : l'usage de plus en plus fréquent, de ne pas différencier les sexes dans l'activité professionnelle (*Madame X, médecin des hôpitaux*) nous paraît significatif ; 9 : faut-il parler d'une valeur

« traditionnelle » du suffixe adverbial *-ment* : « d'une manière... » ? La valeur « moderne » est fort ancienne (*seulement* l'a déjà au XII^e s.) ;

23 : faut-il poser une ellipse de à dans *pense-cadeaux* ? Ou une syntaxe de type adverbial (*pense-précis*) ou une rection par juxtaposition ?

25 : une thèse d'Anne Zribi-Herz a bien montré que le sens du préfixe *contre* ne se réduit pas à l'opposition (*contre-allée*, *contre-faire*, etc.) ;

29-30 : l'étude des nombreux tours du type *coin-couture* ne doit pas se séparer de celle des progrès de l'article zéro et de la réinterprétation des constructions héritées : *hôtel-Dieu*, *le fils Durand* ;

34 : peut-on parler d'éléments étrangers pour *super-*, *extra-* d'un point de vue synchronique plutôt que pour *fragile* ou *captif*, ou justifier l'attitude étymologique sous prétexte qu'il s'agit de fonction et non de fonctionnement ? Il s'agit, en fait d'une analyse morphologique qui doit être naturellement synchronique ;

35 : dans (*s'*) *autocensure(r)*, « l'action » est-elle vraiment « réfléchie » ?, nous la dirions préventive et « pré-réfléchie » ;

36 : dans l'usage classique, *subdélégué* ne comportait pas un *sub-* « pléonastique » : le subdélégué recevait une délégation de pouvoirs le plaçant sous les ordres de l'intendant, lui-même délégué par le roi ;

38 : *un deux-roues* paraît une expression de journaliste, d'administrateur plutôt que populaire pour désigner un *vélo* ; une chapelle *polyculte* n'est pas, croyons-nous, une « chapelle ouverte à tous les cultes », mais uniquement à ceux avec lequel le propriétaire a conclu un accord ; *tâche polyministérielle* n'est pas l'équivalent, en toute circonstance, de « tâche de plusieurs ministères » (l'accroissement du nombre de usagers a alourdi la tâche de plusieurs ministères / protéger la nature est nécessairement une tâche polyministérielle qui doit être coordonnée au plus haut niveau) ;

45 : *capilliculleur* (avec 2 l) paraît plus plaisant que pédant ;

52 : curieusement, l'A. considère l'arbitraire du signe comme une gêne pour la communication et accuse ainsi l'anglais d'introduire « un grand nombre de radicaux, ou d'éléments, non motivés en français » ;

62 : l'A. relève 2 adj. employés adverbialement (ça pousse terrible, se rasent humide) : phénomène morpho-syntaxique, croyons-nous plutôt que lexical. L'adj. y assure une valeur fort bien analysée par G. Guillaume et G. Moignet.

J. STEFANINI

85. *Matériaux pour l'histoire du vocabulaire français*, Deuxième série, 7. Datations et Documents lexicographiques recueillis par J. Suchy, Didier, Paris, 1975, 1 vol. in-8°, xxx-246 p. [C.N.R.S. Publications du Centre d'Étude du français moderne et contemporain sous la direction de R. Quemada].

En plus de fascicules collectifs, la collection comprendra désormais des ensembles de datations nouvelles relevées par un chercheur ou par une équipe constituée. Le présent recueil est issu du dépouillement de textes s'étageant entre le moyen âge et l'époque contemporaine. Les dépouillements ont été partiels, on le devine, comme l'étaient ceux que M. Roques confiait à certains collaborateurs de l'*Inventaire*. La valeur de telles listes tient essentiellement à la culture et à l'attention critique du lecteur. La qualité des communications que le Centre avait reçues de M. J. Suchy a incité M. B. Quemada à obtenir de ce chercheur, M. A. à la Faculté des Lettres et Sciences humaines de Nice, une liste de fiches qui n'avaient pu prendre place dans les recueils précédents. A première lecture, il semble que M. J. Suchy a rapporté bonne chasse de ses quêtes. Le centre a contrôlé les données qu'il communiquait et en a normalisé la présentation. Il va de soi que tous les termes pouvant passer pour des néologismes du français moderne ou contemporain ont pris place dans l'inventaire général dont le siège est à Besançon.

R.-L. WAGNER.

-
86. Louis GUILBERT. — *La créativité lexicale*, Paris, Larousse, [1975], 1 vol. 278 p. [collection « Langue et langage »].

M. L. Guilbert a publié en 1971 un traité sur la formation des unités lexicales. Ce texte figure en tête du *Grand Larousse de la langue française* (t. I). La richesse, la qualité de sa documentation, les jours qu'il ouvre sur l'enrichissement de certains vocabulaires font de ce tableau un indispensable instrument de travail. Mais ce serait en réduire l'importance que de le présenter comme un simple inventaire, bien classé, des mots construits. Il est commandé, en effet, par un ensemble de principes, d'inspiration chomskyenne, dans lesquels l'auteur voyait alors un moyen de déceler sous les faits de surface les conditions dites « profondes » qui en règlent le jeu. Toutefois, soumis aux normes contraignantes du dictionnaire, M. L. Guilbert ne pouvait là qu'esquisser les grandes lignes de cet appareil doctrinal. La question méritait d'être reprise : c'est chose faite. Le présent ouvrage apporte même beaucoup plus que ce

qu'on était en droit d'attendre. Les travaux de S. K. Šaumjan, encore peu diffusés en 1971, ont conduit M. L. Guilbert à affiner sa théorie des mots construits. Mais celle-ci n'occupe qu'une partie du volume. La créativité lexicale s'exerce en effet de plus d'une manière. Aussi bien l'étude embrasse-t-elle l'ensemble des néologismes, stock considérable dont les dérivés propres et les composés ne constituent qu'une partie. L'absence d'un index des vocables atteste qu'ici encore l'auteur a eu en vue bien autre chose qu'un inventaire. D'entrée de jeu, en effet, il dévoile son dessein. Les divers spécimens de néologismes (dûment circonscrits, décrits, illustrés) sont essentiellement envisagés par lui comme prétexte à une révision critique des théories émises à leur propos depuis l'époque de Darmesteter et de Bréal. Il semble que M. L. Guilbert ait eu constamment présente à l'esprit la fin de non-recevoir sèche, définitive, que L. Hjelmslev opposait en 1959 à la sémantique structurale, à la lexicologie, laissant ces disciplines à la porte de la glossématique. Du moins est-ce la première fois, à ma connaissance, qu'un lexicologue français relève franchement ce défi, ne se contente pas d'affirmer, en vertu du bon sens, que ce qui touche l'institution et l'emploi de signes lexicaux relève de la linguistique, mais montre au terme d'une réflexion approfondie quelles ressources la linguistique, avec ses acquis et avec ses hypothèses, fournit aujourd'hui à ceux pour qui la néologie n'est pas seulement l'occasion de broder des variations pittoresques sur les hapax ou d'émettre des jugements d'humeur sur les emprunts. Cela fait un livre dont nous n'avions pas l'équivalent jusqu'ici, personnel, original de bout en bout, attachant et par son propos et par l'honnêteté avec laquelle l'auteur défend sa thèse mais en réévalue en même temps le bien-fondé. Rien n'y sent le négligé de l'improvisation. La lecture n'en est pas facile. Il faut l'entreprendre la plume à la main car, malheureusement, à cet ouvrage rempli de références, où abondent des remarques neuves, instructives, manquent, en plus de celui des vocables, un index des noms propres (1) et un autre des notions! Sans doute le sommaire, détaillé, jalonne-t-il les étapes de l'exposé, mais comme celui-ci comporte des reprises cela contraint le lecteur à constituer lui-même les listes de repères, indispensables, dont l'éditeur l'a privé! Tel quel, l'ouvrage appelle, mérite, un commentaire continu, plaisir que je m'accorderai sûrement à l'École des Hautes Études. Un compte rendu sec ne saurait suffire à en inventorier le contenu, tant celui-ci est copieux. L'auteur ne m'en voudra pas, j'espère, si je m'attarde ici un peu sur deux ou trois

(1) Il faudrait y faire figurer celui de M. Chr. Rohrer qui manque dans la bibliographie.

points majeurs qui ont retenu mon attention au cours d'une première lecture.

Dans ce texte d'une seule coulée, dense, qui progresse selon une logique rigoureuse, beaucoup de voix s'entremêlent. On les écoute, certes, avec intérêt mais non sans regretter que leur rumeur parfois insistante couvre un peu celle de l'auteur. Une fois extrait du discours les passages dans lesquels M. L. Guilbert s'exprime à titre personnel, au nom de son *je*, il apparaît qu'y sont évoquées, cernées, toutes les questions que soulève la créativité lexicale. Dès lors, après hommage rendu à ceux qui ont construit une théorie de la langue et du signe, on aimerait qu'un dialogue plus restreint s'instaurât entre ce *je* et les linguistes, peu nombreux somme toute, qui se sont interrogés sur les étapes, les phases de l'engendrement des signes lexicaux et sur les contraintes idiomatiques auxquelles celui-ci est soumis : Bréal et Benveniste en premier lieu, unis par l'intuition de la primauté du signe, de la personne, mais aussi Guillaume et d'une façon générale les savants en qui les soucis de l'analyse et de la formalisation n'ont pas tari le sens de l'inquiétude.

Liée à l'évolution d'une société dont les membres sont incessamment confrontés à des situations nouvelles, la créativité lexicale est, à tous ses niveaux, soumise aux structures d'une langue dont la mutabilité n'est pas moins incessante. N'importe quel néologisme porte témoignage à la fois sur les relations de l'homme avec l'univers et sur les capacités d'expression, partout limitées, de l'idiome auquel il s'intègre. Or l'acte créateur n'est pas, ne peut pas être celui d'un demiurge suscitant quelque chose du néant. Séduisante au plus haut point, dans l'absolu, la théorie de la dénomination. L'homme en proie à la confusion de l'expérience sensible — à la fois *je* et *un autre* — jusqu'à ce que le pouvoir du langage l'incite à démêler l'amalgame, à dégager son moi, à objectiver l'*autre* ; ce pouvoir étant solidaire d'une pensée apte à former un concept au moyen de tels ou tels traits de l'*autre* décidés pertinents ; et cette représentation elle-même devenant communicable, échangeable, par la vertu d'un signifiant qui l'informe. Chaque enfant qui passe du « ressenti » au « dit », mais aussi l'écrivain, le poète, renouvellent cet acte créateur, sans la licence, toutefois, de créer au sens propre du terme les signes qui exprimeraient leur propre représentation du monde ; ayant pour seule ressource de recourir à ceux que leur propose leur idiome, c'est-à-dire des mots et des modèles préfabriqués qui pensent pour eux ; en proie, cette fois, à la nostalgie de l'*indicible*, c'est-à-dire des signes refusés qui, dans leur rêve, étaient seuls propres à traduire l'aperception qu'ils avaient de l'*autre* au sein de l'expérience sensible. M. Leiris, H. Michaux, Cl. Simon qui ont écrit d'admi-

rables pages là-dessus (et dont je ne fais que résumer les propos) pouvaient (oserai-je dire « devaient ») intervenir dans ce dialogue. Existe-t-il en français, se demande l'auteur avec pertinence, un seul mot issu d'une création *ex nihilo*? on en doute. Cette condition de servitude, toutefois, ne bloque pas le mouvement qui nous porte à répondre par un signe à une situation nouvelle, objet d'une prise de conscience collective. Elle autorise — tout ce livre en fournit la preuve — un enrichissement lexical. Mais que le travail opère au niveau des signifiés en vertu de l'analogie, le signifiant ne variant pas (polysémie), ou qu'il engage en plus une manipulation des signifiants, la réponse consiste toujours à utiliser et à adapter des modèles existants.

Si on cherche à ordonner ces performances, quel premier critère choisir? Le degré plus ou moins haut de complexité des opérations qui entrent en jeu dans l'acte créateur en fournit un bon. De ce point de vue les dérivés propres et les composés méritent en effet d'être traités à part (seconde partie : la dérivation, p. 105-281). Produites par des procédés plus simples, les unités restantes du stock constituent une masse en apparence hétéroclite : onomatopées, hybrides issus de télescopages (qui n'auront sûrement pas tous le destin de *grimper*), dérivés impropres (« néologie par conversion » est une étiquette à retenir), mots étrangers en attente de naturalisation. Chacun de ces types donne lieu ici à des observations personnelles, neuves, dont certaines vont loin. Ce que je me demande, cependant, c'est le motif qui a poussé l'auteur à n'insérer l'épithète « sémantique » qu'au second niveau de sa typologie (p. 64). Dans tous les cas, il y a création d'un signe, donc un travail au plan des signifiés. De ce point de vue le cas des onomatopées est instructif, d'autant plus que l'auteur dénonce avec beaucoup de justesse (p. 65) l'ambiguïté des notions de monosémie et de polysémie : « Tout mot, écrit-il, dans sa face « signifié » se définit par un complexe de sèmes et jamais par un sème unique. » Autrement dit, le degré de fréquence d'emploi d'un signe dans le discours, la diversité de ses emplois ne sont pas régulièrement solidaires de sa compréhension. Or entre les onomatopées il y a tout compte fait des différences analogues à celles qui séparent *circonscire*, *humerus* d'une part, *mettre*, *prendre*, *lête* de l'autre. *Plouf*, qui comporte plus d'un sème, ne convient à suggérer en français que la chute d'un corps dans un milieu liquide ; en revanche *hm*, suivant l'absence ou la présence de tel ou tel trait suprasegmental, traduit soit l'impatience, soit l'approbation, soit le doute. Du côté des emprunts, le travail sémantique n'est pas moins actif. Le recours à un mot étranger, l'adaptation de ce mot aux règles de la phonologie du français n'impliquent pas nécessairement son adoption. *Meschine* a été rejeté du français, à date

ancienne, faute d'un sème ou d'un faisceau de sèmes qui l'auraient bien distingué de *dameisclé*, *pucele*, *baiasse*, etc. L'adoption se marque aux accidents qui touchent le sens du mot emprunté (cf. *mesquin*) ; elle n'est pas « simple mimétisme » (cf. B.S.L., XXV, 1975, 33, p. -97-). Le statut d'« étranger » s'abolit dès que le terme se prête, au même titre que tout mot indigène, à des valeurs métaphoriques. Pour qu'on ait pu dire *c'est (très) sport!* comme *ça, c'est colon!* ou *c'est du sport*, c'est que *sport* était devenu français.

Avant de prendre parti sur les vues que M. L. Guilbert développe dans la seconde partie de l'ouvrage, il faut reconnaître d'entrée de jeu l'art avec lequel la discussion en est conduite. L'auteur a gagné là une partie très difficile à jouer. C'est au niveau des mots construits que l'analyse fait successivement surgir les problèmes les plus difficiles, tous relatifs au statut, aux limites, à la fonction d'un *quid* fuyant, rebelle à une définition exhaustive, que les uns, non sans de bonnes raisons, renoncent à appeler *mot*, tandis que d'autres, pour des motifs empiriques perpétuent l'emploi de ce terme. Ces questions, les philosophes en avaient depuis longtemps pressenti l'importance. Depuis le XIX^e siècle, il n'est pas un linguiste de valeur qu'elles n'aient préoccupé. La nomenclature traditionnelle se prête mal à en traiter. Les linguistes en ont tôt reconnu l'insuffisance. Chacun s'en est créé une suivant ses besoins. Cela a abouti à une prolifération anarchique de vocables plus ou moins ingénieusement formés qui ne simplifie pas les choses. Le moindre de ses inconvénients est de flatter, chez les esprits superficiels, le goût du verbalisme ; le plus grave est de dérouter le public de bons esprits qui cherchent honnêtement à s'initier à un aspect, ardu par lui-même, de la recherche en lexicologie. Refusant pour son compte tout recours à la néologie, l'auteur vise essentiellement à définir derrière celle des autres un certain nombre d'attitudes, d'options fondamentales typiques. Il le fait avec autant d'habileté que de justesse. Tout est mis en œuvre pour que le lecteur saisisse avec profit pourquoi, à quelle occasion, de quelle manière les plus hautes autorités de la linguistique, entre F. de Saussure et les générativistes, ont avancé les prolégomènes d'une théorie du mot et, pour quelques-uns, esquissé cette théorie. Les vivants se reconnaîtront, j'imagine, sans déplaisir dans ces portraits. Non moins ferme et sûre, la présentation des éléments (base, formants) de l'entité énigmatique qu'est le mot. Ainsi, sans céder une fois aux facilités de la vulgarisation, en usant d'un mode d'expression probe, clair, l'auteur réussit une double performance : rendre accessibles aux lecteurs les données du problème qu'il a fait sien, engager les lecteurs eux-mêmes dans sa recherche, tant il est vrai que ce problème, loin d'être un vain prétexte de controverses entre spécialistes, se pose en fait, qu'il le sache ou qu'il le veuille ou non,

pour chacun d'eux. Une telle efficacité, dans l'ordre de l'exposition, conférerait à elle seule une valeur hors pair aux pages 105-278 du livre.

Mais il y a le reste, c'est-à-dire la justification de l'appui que l'auteur prend sur le générativisme. Le terme de « justification » me vient de préférence à celui de « plaider » qui donnerait une idée tout à fait fautive de ces pages. En fait, l'auteur explique pourquoi, au cours d'un premier temps, la grammaire de Chomsky lui a proposé le moyen non pas de dégager la valeur syntagmatique des mots construits (si Benveniste l'illustre bien, il n'est pas le premier à l'avoir reconnue) mais d'insérer en quelque sorte le lexème dans un processus continu de génération syntaxique. Que, par la suite, M. L. Guilbert ait estimé ce recours précaire n'est pas pour surprendre. Sa réserve témoigne d'une grande lucidité. Une grammaire, quelle qu'elle soit, doit partir d'une théorie du lexème. Les postulats de la grammaire de Chomsky sont, sur ce point, des plus vagues sinon inexistantes. Aussi bien les générativistes ne savent-ils, au fond, que faire ni où situer les unités lexicales des langues naturelles. Les marques logiques abstraites qu'ils logent dans les structures profondes sont loin de s'appliquer à toutes. Du chercheur soviétique précité, je ne connais encore (à ma honte...) que ce qui est dit ici de lui (p. 150 sqq.). J'en déduis toutefois qu'il s'engage avec raison dans une voie qui devrait, naturellement, le conduire à rejoindre G. Guillaume. Mais nous en saurons davantage là-dessus, puisque M. L. Guilbert annonce son intention de reprendre sur de nouvelles bases le traité que je rappelais au début de cette note.

Un bon livre ne conclut pas, parce qu'une pensée active n'a de cesse qu'elle progresse. L'aventure dans laquelle l'auteur s'est engagé réserve encore des surprises. Qui ne s'en réjouirait ? Tel quel, avec l'ouverture qu'il ménage sur l'avenir, ce livre est un des meilleurs qui ait paru depuis longtemps dans notre discipline.

R.-L. WAGNER.

87. OTTO DUCHÁČEK. — *Déficiences du lexique* in *Études Romanes de Brno*, VII, 1974, p. 7-21.

Utiles remarques, illustrées par de nombreux exemples, sur les obstacles variés qui s'opposent, soit au niveau de la morphologie soit à celui des concepts, à la constitution d'un système régulier et harmonique des lexèmes. Il serait commode, en effet, d'avoir pour le français une liste des noms (substantifs adjectifs) rebelles

à la dérivation : bases stériles ou d'une fécondité restreinte. En ce qui concerne les notions, chaque langue les organise à sa manière, ce qui complique les traductions. En français, seuls les contextes permettent de reconnaître si *boire*, *jouer* dénotent des actions momentanées ou un état : disposition à l'alcoolisme, adonnement aux caprices du hasard. Deux dispositions antithétiques pourront avoir chacune un signe propre (Ex. *sobre* \leftrightarrow *intempérant*). *Ivre*, au contraire, qui dénote une dépossession passagère de soi-même n'a pas d'antonyme, bien que l'expression *être dans son état normal* s'applique, en fait souvent à des gens à qui il arrive de s'enivrer. Des périphrases sont nécessaires pour rendre le contraire de *cher* (*bon marché*, *à bas prix*). On souhaite que l'auteur amplifie méthodiquement cette esquisse à laquelle répond, par un heureux hasard l'étude de M. H. Geckeler, *les problèmes des lacunes linguistiques* recueillie dans *Les Cahiers de lexicologie*, 25, 1974-II, p. 31-45.

R.-L. WAGNER.

88. Růžena OSTRÁ. — *Structure onomasiologique du travail en français*. Étude diachronique d'un champ conceptuel (Opera Universitatis Purkynianae Brunensis Facultas philosophica, 191), s.l., 1974, 17 × 24, 128 p.

L'A. se réclame des travaux de Ducháček (publiés, la plupart, par cette même faculté) et, naturellement, s'inspire aussi de Pottier, Greimas, Osgood, Heger et Coseriu qui a proposé, pour la diachronie, un modèle structural d'une rigoureuse simplicité. Sans renouveler vraiment le débat, elle écarte le reproche souvent adressé à l'onomasiologie de chercher ses fondements en dehors de la langue, mais hésite entre la position de Heger : toute démarche scientifique doit, sous peine de « circularité », référer ses données à un cadre extérieur à elles et celle des psycholinguistes qui prétendent mettre en lumière le rôle des concepts dans l'activité langagière. Elle est, du moins, fondée à rappeler que les lexicographes ont toujours et spontanément établi un classement conceptuel des sens et que, si une théorie se justifie par son efficacité, l'onomasiologie peut revendiquer nombre de travaux de qualité. Mais pourquoi ne pas donner sa conception mentaliste pour ce qu'elle est : une option et non la conclusion de vérifications empiriques? On devine ce que Wittgenstein eût pu écrire pour montrer que, comme *jeu* (*Le cahier bleu et le cah. brun*, p. 89), *travail* a des emplois infiniment divers et contradictoires, et non pas une signification centrale d'où dérivent les autres. Elle n'en

eût que plus aisément rappelé ce que l'hypothèse d'une valeur *sémiologique* (au sens de Benveniste) apporte de cohérence et de simplification à la description.

Elle donne ici une analyse en « traits » (la filiation pragoise est revendiquée, 20), analogues aux « sèmes » de Pottier et de Greimas, mais qui part du concept, de la définition du travail par le *Dict. philosophique* de Foulquié et Saint-Jean : « effort ordonné à la production d'une chose (œuvre) utile », dont elle dégage les notions fondamentales : « effort », « résultat », « utilité ». Elles constituent les traits « centraux » d'identification, le noyau sémique définissant le champ conceptuel ; les traits périphériques de spécification particularisent les termes que les traits de classifications répartissent en grandes catégories sémantiques : objet - résultat - activité, etc. Conservant, comme le font souvent les linguistes —, au mot structure (12) son sens ancien à côté du nouveau, l'A. non seulement dresse des tableaux où sous chaque trait, des colonnes de + et de — dessinent le contour de chaque terme, mais considère qu'à l'intérieur même du noyau, un trait peut dominer les autres, ouvrir et commander la perspective (elle eût pu citer V. Brøndal distinguant, dans les parties du discours définies par un certain nombre d'éléments, des sous-classes, par la prédominance de l'un d'eux).

Le déplacement d'accent, le changement de perspective, le passage d'un trait, du centre vers la périphérie ou *vice versa* décrivent et expliquent les changements de structure en diachronie. Ainsi le champ notionnel du travail en ancien français (plus précisément fin XII^e - début XIII^e) se scinde en deux, aucun mot n'exprimant l'idée générale de travail (aussi bien ne figure-t-elle pas, par ex., dans les index onomasiologiques des édit. de Chrétien et du *Rom. de Renart*, que, pour cette raison, sans doute, elle ne mentionne pas). Le concept n'en existe pas moins, selon l'A. (comment, autrement, en écrire l'histoire?). A eux deux, *ovrer* et *laborer* en rendent l'idée, le premier souligne l'art déployé et le résultat atteint, le second, l'effort et l'activité. Derrière eux, se rangent, d'une part, *ahan(er)*, *peine(r)*, *travail(ler)* (pour les deux derniers, l'effort atteint parfois à la souffrance, les faisant passer dans le champ du tourment : le *travailleur* du XVI^e s. est encore un bourreau, non de travail, mais de victimes et de suppliciés). *Ovrer* se rapproche du concept moderne de travail, quand le trait « effort » est laissé dans l'ombre, comme dans les dérivés *œuvre*, *ouvrage*. De même pour *besogne*. En franç. mod., *travail(ler)* est, de même, passé de la périphérie au centre par effacement de la notion d'effort. En même temps, l'évolution des mœurs, des idées sociales et socialistes y introduisait la notion de « rétribution »,

« gagne-pain » et créait de nouvelles oppositions comme *capital/travail*. Dans le groupe apparemment cohérent d'*ovrer*, *œuvre* et *ouvrage* se maintenaient sans grand changement ; *ovrer* disparaissait avec ses dérivés en *-aigne*, *-aille*, *-ement* et *ouvrier* prenait, en se spécialisant, une importance croissante avec le développement industriel : en effet, *ovraigne*, *ouvraille*, *ovrement* faisaient partie des richesses superflues de l'ancienne langue, dont rien, dans la structure onomasiologique, ne justifiait l'existence ; *ovrer* était remplacé par *travailler* dont l'équilibre des traits permettait l'entrée dans tous les syntagmes et la « neutralisation ». Au contraire, *ouvrier*, à côté de *travailleur*, moins spécialisé et aisément déterminé (*travailleurs intellectuels*, *sociaux*, etc.) occupe une place irremplaçable. *Œuvrer* se créait pour souligner, dans une langue soutenue, l'idée d'efforts aboutissant à un résultat. Le trait « effort pénible » se retrouve dans *pensum*, *corvée*, *suée*, etc., celui d'occupation quotidienne et de « gagne-pain », dans de nombreux mots familiers : *boulot*, *turbin*, *job* (74, 94, etc.).

L'ouvrage tente d'expliquer l'évolution du champ conceptuel. On a déjà signalé les causes linguistiques, la « pression » du système comme on disait naguère : *ovrer* perd sa position centrale, moins à cause de la collision homonymique de certaines de ses formes avec celles d'*ouvrir* (facilement évitée par la généralisation des formes fortes, *ouvrir* s'étant réservé les faibles : ainsi eût apparu, quelques siècles d'avance, le néologisme *œuvrer*) que par incapacité à ramener le trait « résultat » au niveau des autres, pour jouer le rôle de terme extensif, non-marqué. Mais si, au moyen âge, deux mots désignent le travail, c'est que se heurtent deux conceptions (52), l'une urbaine et méliorative qui exalte l'habileté des architectes, des orfèvres, des brodeuses, des miniaturistes, etc., l'autre, d'inspiration chrétienne, rurale et pessimiste qui le conçoit comme châtiment et convient bien aux durs travaux des champs.

L'étude a les défauts de ses qualités et sa netteté tourne parfois au schématisme : la communication se réduit-elle à l'attitude onomasiologique du locuteur, en quête de lexèmes pour ses concepts, et sémasiologique, de l'auditeur choisissant celui des sens du mot que sélectionne la phrase entendue ? Le modèle de Katz et Fodor, pourtant très vite jugé insuffisant même par ses auteurs, reste en somme la principale inspiration, même si les résultats de la recherche ne doivent pas s'intégrer dans le cadre transformationnel (14). L'approche statistique, sommairement condamnée (18), eût contraint l'A. à dépouiller systématiquement son corpus et à relever également les emplois qui pouvaient contredire sa thèse : ainsi, dans un proverbe aussi fréquent, en anc. franç., que *En peu d'heures, Dieu(s) labeure*, le trait « effort » semble absent de *labourer*, et présent, celui de « résultat ». Peut-on faire l'histoire des mots

français avec deux coupes synchroniques au XII^e-XIII^e s. et au XIX^e-XX^e, et une vérification dans quelques œuvres du XVI^e s.? C'est supposer une évolution purement linéaire, d'autant moins vraisemblable qu'on prend en considération niveaux de style et caractères socio-linguistiques. Chrétien de Troyes prête, certes, des plaintes touchantes aux femmes qui travaillent de leurs doigts dans les ouvroirs, mais ses lecteurs aristocratiques n'ont pas, probablement, sur le travail, les mêmes idées que les paysans qui les font vivre. Tout rares qu'ils sont, les documents où peuvent se deviner les sentiments de ces « absents de l'histoire » méritaient d'être étudiés.

De même l'A. tient trop rarement compte des données syntaxiques : il note que l'emploi transitif d'*ovrer* souligne l'idée d'art (28), d'*ahaner*, celle de tourment (41), que, pendant longtemps, *travailler* n'a appartenu au champ que par son emploi intransitif (55). Mais, multipliées et systématisées, ces remarques montreraient comment constructions transitives ou « relatives » maintiennent les liens sémantiques avec le primitif : *ouvrier*, intransitivement employé, s'est définitivement spécialisé, mais reste lié à l'idée d'œuvre dans : *on est toujours l'ouvrier de son propre destin, de ses malheurs*, etc. Il convenait aussi d'étudier le rapport entre le sème « résultat » et les thèmes verbaux de l'accompli (61).

En conclusion : un travail consciencieux où l'A. applique intelligemment une méthode efficace et en synchronie et en diachronie. On souhaiterait parfois un sens plus aigu des nuances et de l'exacte valeur des emplois. Comme souvent, dans de telles éditions, les fautes de typographie sont nombreuses.

P. 19 : une allusion vraiment rapide aux travaux structuralistes en diachronie (l'A. par ex., ne cite même pas ceux d'Haudricourt) ;

23 : le trait « utilité » n'a pas dans le mot *travail* un rôle tel qu'on ne puisse parler de *travail inutile* ;

25 : pour les textes d'anc. frang., mieux eût valu choisir une période plus resserrée et beaucoup de traductions devraient être revues ;

41 : dans *Aler l'estuel a ton ahan*, l'idée d'occupation habituelle nous semble correspondre au possessif, plutôt qu'à un sème d'*ahan* ;

47 : lire *synonymie* et non *synonymité* ;

52 : souligner qu'au moyen âge, l'idée du « travail - valeur » est absente ; on a le goût des œuvres longuement élaborées, sans souci du temps dépensé ;

53 : l'A. fait un usage discret du marxisme dans un domaine où il eût certainement permis de pousser l'analyse plus avant ;

66 : il valait de se demander quel sème différencie *ouvrage*

et *œuvre d'art*, ou *maître d'œuvre/d'ouvrage*, s'agissant d'une construction ;

71 : à ajouter l'expression *imprimerie de labeur* ;

78 : à noter qu'*ouvrier* reçoit des épithètes diverses et s'oppose à *manœuvre* par ex., dans la hiérarchie des salaires ;

80 : curieusement, la th. de Jean Dubois n'est ni citée ni utilisée pour l'étude d'expressions comme *classes laborieuses, travailleurs*, etc. dans le vocabulaire politique et social ;

87 : l. *ne serait-ce*, au lieu de *ne soit-ce* ;

96 : l'A. semble ignorer que le *Dict.* d'Huguet donne, d'un mot, seulement les emplois absents du franç. contemp. ;

101-102 : à citer des tours comme *femme en travail, entrer en —, salle de —* ;

114 : pourquoi négliger la notion de *travail* élaborée par la physique ?

J. STEFANINI

89. Hélène HUOT. — *Le verbe DEVOIR. Étude synchronique et diachronique* (Publ. de l'Univ. de Paris X Nanterre, Lettres et Sc. hum. : série A, Thèses et travaux, n° 27), Paris, Klincksieck, 1974, 16 × 24, 196 p.

Cette th. de 3^e cycle sur « le fonctionnement de *devoir* », malgré sa date de rédaction méritait, certes, d'être publiée. Suivant une méthode vulgarisée par les travaux de M. Gross et de l'équipe du L.A.D.L., elle a, — dans des cadres syntaxiques clairement définis —, systématiquement exploré les possibilités d'emploi de *devoir* : de nombreux tableaux présentent les résultats obtenus à partir d'un corpus (extraits du *Monde*), interprété et complété à l'aide de sa propre intuition et de celle de ses témoins, qui s'appuie sur divers critères : questions possibles, présuppositions et relations logiques des énoncés. Sans récuser pour autant d'autres types d'explication, elle est naturellement amenée, par son cadre syntaxique et distributionnel, à distinguer : *devoir* 1, véritable verbe, exprimant obligation et nécessité et *devoir* 2, auxiliaire de modalité signifiant futur et probabilité (de même, si un sémantisme voisin rapproche *pouvoir* et *devoir* de *vouloir*, distributionnellement, ils s'opposent : le dernier peut seul se construire avec une complétive, *je veux que tu viennes*/**je peux*, **je dois que tu viennes*). L'A. recherche quels facteurs syntaxiques imposent une interprétation exclusive et quels autres permettent les deux.

Un chap. étudie successivement, de ce point de vue, l'influence du syntagme nominal sujet, du temps, des « adverbess » (adverbess proprement dits, compléments (prépositionnels), subordonnées circonstancielles), de l'accent et de l'intonation ; le suivant, celle, dans les mêmes phrases, de l'interrogation, de la négation, de la passivation et de l'emphase (dislocation, *c'est ... qui/e, il y a ... qui/e, voilà ... qui/e*. Un 3^e étend l'observation aux coordonnées, aux complétives, aux relatives et aux circonstancielles.

A chaque étape les résultats obtenus sont confrontés (démarche adoptée pour sa simplicité et pour l'efficacité de la comparaison) aux données fragmentaires (cf., par ex., p. 89) d'un corpus, — qui ne peut, lui, être ni complété ni vérifié intuitivement (dictionnaires et grammaires du temps ont, en général, mal aperçu et décrit les phénomènes) —, donnant une image approchée de la langue courante du xvii^e s. : *lettres* de M^{me} de Sévigné, *romans* de Scarron, Sorel, Furetière, *Historiettes* de Tallemant. Dans l'ensemble les deux états de langue, en ce domaine, se recouvrent.

Une importante conclusion passe en revue les solutions de la G.T. (notamment de Chomsky, Ruwet, Dubois, Ross, etc.) et reprend les directions suggérées dans l'introduction et abandonnées ensuite au profit de la description distributionnelle : étude des relations sémantiques (jamais entièrement négligées, cf. p. 140, 152), du rôle du temps et des aspects, des rapports logiques et surtout approfondissement des notions conjointes de modalité et d'énonciation, telles qu'après les premières approches de Benveniste, puis de Todorov, elles ont été élaborées au séminaire de Culioli. L'A. envisage même de renouveler l'étude diachronique : si Saussure se contentait d'une succession de synchronies, avec Lehman, Weinreich et la socio-linguistique elle rêve d'expliquer le changement lui-même.

Chaque page appelle ici discussion et remarques, mais il faut d'abord considérer l'enquête syntaxique et ses résultats, clairement présentés (138-139, 142, 165-166). Une étude fondée sur des jugements d'acceptabilité doit, pensons-nous, distinguer les réponses catégoriques, des autres (les adverbess « plutôt, spontanément » établissent des degrés d'acceptabilité), d'autant que l'A. opère le plus souvent sur des phrases simples. Le sens en serait évident s'il s'agissait de jugements analytiques ou d'énoncés objectifs, « scientifiques ». Mais la modalité suppose généralement la collaboration d'un contexte, ici le plus souvent absent. Ainsi, l'A. note justement que la présence de quantificateurs dans le SN sujet donne à *devoir* la valeur 1, d'obligation : *Rien ne doit gêner la circulation, chaque étudiant doit passer des examens* (33), hors contexte, équivalent à des impératifs. De même, *tout étudiant doit remplir un formulaire* (177) lu sur une affiche. Mais prononcé par

qui s'informe d'un étudiant, elle signifiera que, probablement, tous remplissent un formulaire et qu'on peut ainsi obtenir les renseignements souhaités. Les deux ex. précédents comporteront aussi *devoir* 2 dans la bouche de qui a retardé son départ pour éviter l'encombrement, ou de qui voit une salle de réunion ou un café désertés. On aurait souvent l'occasion de semblables remarques : jeu habituel en G.T.

Plus intéressantes les conclusions définitivement établies, croyons-nous : ainsi, avec le futur, seul *devoir* 1 est possible, et l'A. rapproche ce fait de l'impossibilité notée par Gross, d'employer *aller* auxiliaire, au futur : seul, le verbe de mouvement est possible. Inversement, devant un infinitif de verbe « impersonnel » on ne trouve que *devoir* 2 (*il doit pleuvoir*).

L'approche syntaxique et distributionnelle justifie la dichotomie entre *devoir* 1 qui, ayant statut de verbe au sens plein, peut prendre un pronom pour objet : *je le dois* et recevoir l'accent : *il agit comme il doit* et *devoir* 2, auxiliaire rattaché à son infinitif. Une interprétation sémantique, comme le suggère la conclusion, complique le classement. Aussi bien l'A. attribue-t-elle deux significations à chacun des *devoir* : nécessité et obligation ou futur et probabilité. Ainsi, *il doit y avoir un accident* exprime la probabilité, précédé de : *la foule se précipite vers le carrefour...* (et *doit* est un véritable présent). Un accident étant imprévisible par définition, la valeur de futur pour *doit* est ici difficilement acceptable, mais elle serait toute naturelle pour *il doit y avoir une réunion, préparez la salle*. Une phrase aussi simple que *Jean doit savoir* offre la double possibilité d'un présent de probabilité ou d'une valeur de futur (qui infléchit le sémantisme de *savoir* vers *apprendre*, comme à l'impératif : personnellement, nous accepterions : *sache la réponse*, 63) ; avec *devoir* 1, la valeur de présent entraîne le sens de « Jean se doit de savoir » (cf. *un magistrat doit savoir le droit*), celle de futur entraîne le même fléchissement sémantique, « Jean doit apprendre ». A noter que dans les cas où *devoir* 1 semble exclu, une sorte de valeur « méta-linguistique », où événement et appréciation sur l'événement s'unissent, peut apparaître : ainsi, *il doit y avoir un accident* signifiera aisément (dans un film d'espionnage) : « il faut organiser une exécution ayant l'apparence d'un accident ». De même, *Jean doit être le fils de M. X* (95) (à noter qu'à côté de la probabilité, la phrase peut exprimer le futur dans la bouche d'un metteur en scène qui prévoit la distribution des rôles) peut signifier « il faut absolument qu'on croie que ... » et dès lors s'accommoder du futur (malgré ce qui est dit, 64). Mais on peut faire confiance à l'A. pour démêler le jeu subtil entre temps de l'énoncé et temps de l'énonciation (cf. les futurs « modaux du type de *il sera encore malade, il aura manqué son train* pour des événements

« présents », mais dont l'énonciateur n'aura confirmation que dans le futur) qui produit les effets de sens décrits par l'A.

Rigueur méthodologique, prudence des conclusions, solidité de l'information font que l'A. maîtrise pleinement son sujet et se révèle linguiste de grand avenir.

P. 10 : la théorie de l'auxiliaire de Benveniste, citée, est finalement peu utilisée, celle de Guillaume, totalement négligée ;

27 : la vieille *grammaire histor.* de Brunot — Bruneau mérite-t-elle encore son rang d'autorité ? Mieux valait utiliser l'*H.L.F.* de Brunot et surtout faire un large appel à la th. de Wagner, pour les verbes « réfractaires » comme *devoir* (cf. 50, 52, etc.) ;

40 : *on* est déjà classé comme pron. personnel par V. Brøndal, et Ch. Muller a étudié le supplétisme par *nous* et *vous* dans la déclinaison de *on* ;

66 : dans l'ex. 2.126, *devrait avoir amorties*, hors contexte, pourrait signifier « auraient normalement dû ... », « ont probablement amorties » ;

68 : le classement des adverbes semble s'inspirer d'A. Klum, i.e. de Bull. 73 n. 13 : *il casse le vase jusqu'à 5 h* est « référentiellement » difficile à admettre, mais c'est une question de résistance des matériaux ;

104 : sur la place de la négation, cf. art. (*F.M.* 74, 3, 206-216) et th. de B. de Cornulier ;

127 : le sémantisme du substantif introducteur de complétive a une influence évidente : avec *il insiste sur la nouvelle, l'annonce que ... devoir 2* est possible ;

129-130 : l'A. semble trop catégorique dans ses jugements : on peut, en fait, affirmer une simple probabilité ou suggérer, une obligation. Par ex. : *je pense que je dois être élu* peut exprimer le futur (locuteur optimiste, mais modeste) ;

129, n. 4 : sur l'emploi de *un* générique, cf. l'*E.G.L.F.* et les études de Guillaume ;

146 : la distinction des relatives restrictives et non-restrictives devait être connue des élèves appliquant l'attraction modale en thème latin (cf. sur ce point les *Traité des particules* plutôt que les grammaires) ;

159 : dans *Si Jean admet cette analyse, il doit (devra) préparer un examen, devoir* peut exprimer probabilité ou futur, au cas où *si* a la valeur de *puisque, s'il est vrai que* (et *c'est... que* pourrait mettre *doit* en valeur) ;

160 : au XVII^e s., *si ... rais* s'emploie le plus souvent là où il serait possible encore aujourd'hui, avec *si* adversatif ;

187 : l'A. néglige le rôle que Hjelmslev, Guillaume ou Coseriu attribuent, en diachronie, au jeu système-norme, le système offrant toujours plus de virtualités que n'en exploite la norme.

J. STEFANINI

90. *Cahiers de l'Office de la Langue Française* n° 23. Terminologie technique et industrielle. Lexique de l'Industrie Textile Gouvernement de Québec-1974, 240 p.

La publication de ce lexique documentaire français-anglais (pp. 1-120) et anglais-français (pp. 121-240) se justifie amplement lorsque l'on sait la place importante que tient l'industrie textile dans l'économie Québécoise. C'est un beau résultat de la collaboration franco-québécoise. En effet, à l'aide des 8000 mots-clés ou descripteurs issus du *Thesaurus of Textile Terms* réalisé par le professeur Backer au M.I.T., il a été possible de mettre à profit le système de documentation TITUS (Traitement de l'Information Textile Universelle et Sélective) élaboré par l'Institut Textile de France. Grâce aux références numériques (numéro de code à 8 chiffres) qui accompagnent chaque terme du lexique l'utilisateur peut aussi, s'il le désire, interroger l'ordinateur de l'Industrie Textile de France et obtenir en français les renseignements qu'il recherche. Ce lexique comprend 15000 termes. (Pour la description des numéros 18, 19, 21, 22 des cahiers de l'O.L.F., voir BSL, Tome LXX, 1975, fasc. 2, n° 105, pp. 247 et sq.).

G. ZÉPHIR.

91. Gouvernement de Québec. Office de la Langue Française. *Vocabulaire général de la Vente en Magasin. Terminologie de l'Étiquetage*. Juillet 1974, 43 p.

Préparé par 3 étudiants sous la responsabilité de M. Corbeil et de M^{me} de Villers-Sedani ce vocabulaire anglais-français comprend 153 termes. Il donne pour chacun des termes anglais une ou plusieurs traductions françaises avec une définition et une explication en français sous la traduction française du terme. Ex. 139 supplier code code fournisseur Indication par un symbole, une série de lettres ou de chiffres du fournisseur.

G. ZÉPHIR.

92. *Bibliographie des chroniques de langage publiées dans la presse au Canada, 1950-1970*, Didier, Paris, 1975, 1 vol. XXIX-466 p. [C.N.R.S. Publications du Centre d'étude du français moderne et contemporain, sous la direction de B. Quemada, vol. 16].

Ce travail, dirigé par André Clas, avec la collaboration de Paul Daoust, Claude Durand et Ginette Giroux-Mc Gee, émane de l'observatoire du français moderne et contemporain implanté à l'Université de Montréal sous la responsabilité d'André Clas. Conçu d'après le modèle des bibliographies des chroniques de langage publiées en France dans la même collection, il complète celles-ci à point nommé. Je crains que pas une bibliothèque publique française ne possède les sources d'où ont été extraites les études répertoriées ici. On ne saurait trop regretter le manque d'intérêt dont a pâti chez nous l'étude des formes du français parlé hors de France. Ce domaine de la linguistique française a été heureusement sauvé par le vigoureux patriotisme des francophones belges, suisses éclairés. C'est une chance que les Canadiens, à leur tour, y apportent leur contribution. Au reste, quant aux sources, la photocopie, aujourd'hui, facilite la circulation des textes : elles proviennent de huit quotidiens et d'un hebdomadaire auxquels collaborent (ou ont collaboré) quatorze critiques. La matière des chroniques est répartie d'après les questions traitées : problèmes généraux (aspects d'ensemble, registres et niveaux de langue, langues parlées, langues spécialisées, défense et enseignement du français, situation du français dans le monde), problèmes de prononciation et de graphie, lexique, syntaxe, stylistique. La table analytique qui ouvre le volume détaille point par point les questions débattues. Quant au seul lexique, l'index (p. 403-461) renvoie à plus de quatre mille mots dont l'inventaire, par lui-même, est très attachant en raison du caractère composite de ce vocabulaire. C'est dire la richesse d'un travail intelligemment conçu, très bien réalisé, dont le maître d'œuvre et ses collaborateurs ont droit à notre gratitude.

R.-L. WAGNER.

93. *Travaux de linguistique québécoise* publiés par Marcel Juneau et Georges Straka. Langue française au Québec, 4^e section, 1. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1975, 1 vol. 354 p.

A l'attention des francistes et des dialectologues nous signalons cette publication dont le premier volume nous a été adressé à

titre personnel. Conçue sur le modèle de la Bibliothèque française et romane du Centre de philologie romane de Strasbourg, la collection des Travaux de linguistique québécoise marque la reprise d'une activité dont on a toute raison de se réjouir. M. G. Straka en dessine les grandes lignes dans l'avant-propos. Au sommaire, des considérations théoriques sur *Français, français régional, dialecte et le français québécois* par Kurt Baldinger (p. 13-17); l'article « *carreau* et ses dérivés », échantillon du futur Trésor de la langue française au Québec par Marcel Juneau (p. 20-34) et d'autres instructives études de vocabulaire au nombre desquelles je retiens, de Marcel Juneau et Réjean L'Heureux *la langue de deux meuniers québécois du milieu du XIX^e siècle* (p. 55-95), de Micheline Massicotte-Ferland, *l'expression de la durée et du temps dans le parler rural de l'Île-aux-Grues* (p. 97-140), de Marcel Juneau *des glanures lexicales dans Bellechasse et dans Lévis* (p. 141-191). La phonologie est représentée par une étude de Claude Poirier sur *la prononciation québécoise ancienne d'après les graphies d'un notaire du XVII^e siècle* (p. 193-256), la grammaire par celle de Geneviève Offroy : *contribution à l'étude de la syntaxe québécoise d'après la langue des journaux* (p. 257-321). Un index des mots et des formes, une bibliographie complètent ce volume dont la présentation claire, luxueuse, s'harmonise à la bonne qualité du contenu.

R.-L. WAGNER.

-
94. Allan GRUNDSTROM et Pierre LÉON. — *Interrogation et intonation en français standard et en français canadien*. *Studia Phonetica*, 8. Paris, Didier, 1973, xiv-167 pages.

Après un avant-propos de M. Léon viennent cinq articles signés de huit noms : *La description phonologique des systèmes prosodiques*, p. 1-16 — *L'intonation des questions en français standard*, p. 19-51 — *Questions totales simples et implicatives en français parisien*, p. 53-97 — *L'interrogation mélodique en français canadien de l'Ontario*, p. 99-122 — *Les structures mélodiques de la phrase interrogative lexicale en franco-canadien*, p. 123-127. C'est une nouveauté que cette étude des patrons mélodiques qui caractérisent l'interrogation, étude scientifique, qu'il s'agisse de segmenter la chaîne phonématique jusqu'à la centiseconde près (p. 23), ou de poser la longue formule de la p. 141. Si M. Faure écrit p. 14 « Cette localisation de la modulation pertinente, et des éventuelles commutations tonales, sur une syllabe déterminée (et même une portion de syllabe) nous paraît parfaitement comparable à celle qui

caractérise le fonctionnement du système phonématique », les autres auteurs, usant de force restrictions, ne prétendent pas révéler *naturam rerum diuina mente coarctam*. Ils peuvent néanmoins mesurer combien interrogation lue et interrogation spontanée diffèrent, et aussi l'intonation de l'homme d'avec celle de la femme.

On est gêné parfois par l'absence des exemples : un seul dans le second article p. 24, zéro p. 25, quand il s'agit du *tag* « épithète interrogative — soit *non*, soit *ou* — ajoutée à la fin de l'énoncé » — parfois par leur étrangeté : p. 71, *C'est ce qu'il faut?* — p. 88, *Il y en a plusieurs à Calvin?* — p. 103, *Y a pas beaucoup d'intéressant là dessus?* (spontané dans la bouche d'un francophone de l'Ontario) — p. 136, *Où en Europe généralement?*

Raymond SINDOU.

95. Vincent LUCCI. — *Phonologie de l'acadien. Studia Phonetica*, 7. Paris, Didier, 1973, 150 pages.

S'inspirant notamment des travaux d'André Martinet et de P. Delattre, voici une étude, claire (on louera le souci de présenter des conclusions partielles avant les générales) et précise, des parlers de quatre paroisses sises sur la côte à l'Est de Moncton, au Nouveau Brunswick.

Fruit d'une enquête menée auprès de vieux campagnards ne parlant pas anglais, et peu le français standard, elle est une description plus minutieuse (on louera l'effort portant sur les timbres intermédiaires, nuances plus ou moins insaisissables) que celle donnée dans *Les parlers français d'Acadie* de la si regrettée Geneviève Massignon. L'acadien a très légèrement changé pendant la douzaine d'années qui sépare les dates où furent publiés les deux travaux. La comparaison est constamment faite entre acadien et patois de l'Ouest de la France, comme aussi, bien entendu, avec un français de mode plutôt tendu, antérieur et croissant, pour user des mêmes termes que Delattre.

Grâce à ce travail scrupuleux, le dialectologue enrichira ses comparaisons, ainsi sur *r* voyelle ou sur l'élément mélodique dans la réalisation de l'accent ; disons, sans exagérer, que le linguiste y trouvera ample matière à réflexion.

Raymond SINDOU.

96. *Actes du colloque de dialectologie* tenu à Caen les 29, 30 et 31 mars 1973 : « *Les produits alimentaires à base de farine dans le nord-ouest du domaine gallo-roman*. Université de Caen, Institut de linguistique et philologie françaises - C.N.R.S. Atlas linguistique et ethnographique normand. Caen, 1975, 1 fasc. in-8°, 107 p.

La lecture de ce fascicule fait venir l'eau à la bouche. Le titre ne laisse pas deviner que le N.O. du domaine gallo-roman englobe le français canadien. Celui-ci est toutefois évoqué à propos par la communication de M^{me} Massicotte-Ferland (les produits à base de farine de l'Île-aux-Grues, Québec) et celle de M. Paquette : le lexique des pâtes et composés au Québec. Les domaines couverts par ailleurs sont : le Calvados et l'Eure à propos des galettes et des crêpes (M. Brasseur), la Bretagne romane, le Maine et l'Anjou à propos de *méteil*, mélange de grains (MM. G. Guillaume et Chauveau), l'Île de France (M^{me} Simoni-Aurembou), le Nord (M. Deparis), le S.O. de Paris (M^{me} Fondet) à propos du pain et de quelques savoureuses pâtisseries. Le vocabulaire englobe aussi bien les termes concernant les techniques de fabrication que ceux qui servent à désigner les produits de consommation qui en dérivent. La variété de ces derniers étant connue, leur distribution géographique donne lieu à d'instructives observations. Des problèmes posés par l'étymologie la communication de M. Lepelley, responsable de l'A.L. de la Normandie donne une idée. On relève dans les débats les interventions critiques et constructives de M. Lorient. En complément : quelques cartes, une liste des villages cités... mais non, hélas, l'index alphabétique des mots étudiés. Vu l'importance du sujet traité au cours de ce colloque, on regrette que la réalisation du fascicule n'ait pas été l'objet de plus de soins.

R.-L. WAGNER.

97. *Marche romane*, t. XXII, Liège, A.R.U.Lg., 1972, 258 pages.

Numéro consacré à la linguistique, la traditionnelle exclue. Nous ne citerons guère que les articles s'intéressant au concret. L'*Atlas linguistique de la Wallonie et la phonologie : quelques réflexions* pertinentes de J. Lechanteur, qui s'attaque p. 91-100 aux sons intermédiaires notés par les enquêteurs, mais qui ne sont que des réalisations habituelles à un locuteur ou des variantes combinatoires, nullement des phonèmes. — *Les fondements d'une syntaxe fonctionnelle*, d'André Martinet, qui la sépare nettement de la

morphologie, p. 103-113. — *Pour une nouvelle lexicologie de l'ancien français*, de G. Lavis, p. 165-179 : la première moitié traite de nombreux défauts de la lexicologie traditionnelle de façon bien négative ; la seconde moitié est riche en formules. — Il faut signaler aussi la bibliographie, p. 239-258, faite de deux comptes rendus élogieux.

Raymond SINDOU.

98. *Bulletin de la Commission Royale de Toponymie & Dialectologie* XLVII, 1973.

Y sont résumées les communications faites devant la Commission ou chacune de ses sections : celle de M. Herbillon, p. 5, portait sur **Chetegnies**, *forme romane méconnue de Kettenis*. L'auteur conclut à l'existence d'un îlot roman en terre germanophone ; cet îlot, à vrai dire assez proche du domaine roman, est comparé à celui qui existait entre Aachen et Vaals, et comparable, dirons-nous, à l'îlot lorrain signalé par G. Gougenheim à *Waldenfingen* > *Wallenfingen* = *Vaudrevange*, terre de l'évêque de Metz, au baill. de Vic, dans le dioc. de Trèves, doyenné germanophone de Perl ; c'est sur son territoire que fut fondé Sarrelouis.

Pp. 31-36, du même auteur, la suite des *Toponymes hesbignons (R-)* : travail toujours rigoureux, qui apporte, sans aucun doute, toutes les formes anciennes, et qui éclaire l'histoire de la phonétique et de la morphologie vernaculaires.

Pp. 57-66, R. Mantou, *Notes sur quelques mots moyen-néerlandais figurant dans la partie française des comptes communaux et des « keures » d'Ypres (1318-1325)*.

Pp. 65-80, F. Debrabandere, *Hel lidwoord in Kortrijkse 14de-eeuwse en moderne Familienamen*.

Pp. 81-92, M. Hoebeke, *Westvlaams* BEZONG, BEZOW « assemblage de deux ou quatre bottes de lin à mettre dans le roussoir », expliqué par picard *bachon* « brassée ».

Pp. 93-159, L. Remacle, *Toponymie de Stoumont, Rahier et Francorchamps* (I).

Pp. 161-191, G. Lechanteur, *Description phonologique d'un patois hervien*. Il est dit p. 175-6 que l'évolution indigène de *s+y* devant voyelle à *ś* n'est pas générale dans le dialecte, où le groupe *sy* est resté bien vivant : soit, mais il n'est « resté » que dans des mots plus ou moins savants.

Pp. 193-214, M.-A. Arnould, *Naissance d'un toponyme, « la Flamengrie »*.

XLVIII, 1974.

Non content de dire les communications faites en 1973, le *Rapport* annuel énonce nettement les critiques qui les accompagnèrent parfois. Les *Notes sur quelques mots borains* de M. Ruelle posent quelques rapprochements exacts et comblent des vides sur les cartes lexicographiques de la Gaule romane.

Le corps du fascicule ne contient que de la toponymie : pp. 33-294, J. Molemans, *Toponymie van Neerpelt. Een sociogeografisch onderzoek*, travail plus considérable que les monographies du même auteur publiées sous le titre *Limburgse Plaatsnamen*.

Pp. 295-318, J. Herbillon, *Toponymes hesbignons (S-)*.

Raymond SINDOU.

99. Université de Picardie. *Publication du Centre d'Études Picardes I. Aspects de la culture picarde. Actes du colloque de Saint-Riquier du 27 mai 73* — II. René Debrie, *Lexique picard des parlers ouest-amiénois*. Amiens, 1975.

Sitôt fondée, l'université d'Amiens voulut être l'université de Picardie, et le Centre d'Études Picardes groupe les recherches qui se cantonnent sur le domaine picard, depuis la plus lointaine archéologie jusqu'à l'aménagement le plus prospectif du territoire. Et il est vrai que faire de la dialectologie sur une aire dont on ignore la géographie humaine et historique est faire œuvre incomplète. On ne peut d'autre part qu'applaudir au désir répété des Amiénois de prendre pour modèle le *Glossaire des patois de la Suisse romande*.

Le premier volume commence par un article très bref de M. Agache, pionnier de la photographie aérienne et rénovateur de la carte archéologique de Picardie. Il s'achève par la dialectologie : *Les noms qui désignent la petite armoire des cheminées dans les parlers de la Somme*, p. 50-56, par R. Debrie, qui a fait un dénombrement complet et cartésien, ainsi qu'un classement irréprochable : 1) formes simples tirées du mot *armoire* — 2) formes composées avec le représentant d'*armoire* — 3) type *kafourn* et 4) type *alkove*, dus à un « transfert de sens » — 5) formes isolées, toutes dues à un transfert de sens, accompagné parfois d'un changement de suffixe. Plus faible est le nombre de points d'enquête où un objet

porte un nom qui lui est propre, plus grand est le nombre de *surnoms* substitués à ce nom : on constate une fois de plus ce fait bien naturel. Pour finir, les pages 60-65, limpides et raisonnables, de M^{lle} Picoche sur l'avenir des études de dialectologie spicarde.

Le second ouvrage ajoute 424 pages à l'œuvre considérable de M. Debric, une fois de plus récompensé de ses peines : ayant enquêté dans cent trente communes, il y a presque toujours trouvé des parlers vivants, plus vivants qu'au Sud d'Amiens, et des témoins de qualité, mais le diction dit vrai « A bon enquêteur, bons témoins ». Les mots, dont beaucoup ne paraîtront jamais dans un atlas linguistique, sont, quand il faut, localisés; ils sont donnés avec leurs différents sens, issus des connotations dont ils étaient chargés à l'origine, quand ils avaient un sens unique et bien défini. On regrettera qu'un tel *trésor* ne soit pas imprimé.

Raymond SINDOU.

100. *Glossaire des patois de la Suisse romande*, tome VI, fasc. 59, *égramouna - ékouési*, paginé 169-224 — fasc. 60, *ékouèsur - embrouiller*, paginé 225-280, Genève et Neuchâtel, 1974-5.

Le *Glossaire* continue sa course rapide. Toujours scrupuleux, il se garde d'incorporer un participe isolé dans une conjugaison (devenue) défective. Toujours précis, il apporte un luxe de formes et une explication encyclopédique des choses. On regrettera que la concision, imposée il est vrai, aille un peu loin : p. 194 a, le *FEW* ayant écrit II 162 a : Schweiz *campo* m. « grande étendue de terrain », M. Grassmann, nouveau rédacteur, transcrit *kāmpo*, donc un féminin, sans dire en termes exprès qu'il corrige une erreur, à expliquer, du *FEW*, imputable à une source non précisée — p. 196 b, *ékəorè* représente *exculere* : si le fait est phonétique (différenciation *ou > au*), c'était à signaler.

Pour trouver en étymon, les auteurs recourent à tout ce que permettent la phonétique et la morphologie suffixale, ainsi que l'influence continue du français, ils savent aussi qu'un mot, au cours de son histoire, a pu passer d'une famille dans une autre. Ils sont convaincants, ayant mis à profit une lecture imposante, et s'étant abstenus de rien proposer quand ils doutaient trop, néant pour *ékrégub* m. « partie secrète d'un coffre », néant pour *ékarmonétchiə* « érailler (un objet) ». Ajoutons pour certains l'intérêt que présentent les appellatifs devenus toponymes, tel le part. subst. *ékondyqə*, ou les noms de baptême, comme *Elisabeth*, avec les hypocoristiques assurés qu'on en a tirés.

76^e Rapport annuel, avec bibliographie linguistique 1972-1974.

Ce rapport, selon la règle fixée, énonce des enseignements apportés par les 58^e et 59^e fascicules, ainsi p. 4, n. 2, la preuve que l'évolution — (cons.) *ty∞ky-* > *-f-* est bien attestée dans le Pays d'En haut ; il signale aussi des questions restées sans réponse. Cette fois il y a peu de datations nouvelles, mais 1538 pour *démarrer* « déplacer » est à noter. La bibliographie, critique, très critique, prend soin de dénoncer tel manque d'information ou de perspective : elle est des plus utiles, non seulement au dialectologue, mais aussi au spécialiste occasionnel, si l'on peut dire, du franco-provençal, chez qui certains oublis ne seront plus tolérables.

Raymond SINDOU.

101. René LEPELLEY. — *Le parler normand du Val de Saire* (Manche). Phonétique, morphologie, syntaxe, vocabulaire de la vie rurale, Caen, Musée de Normandie, 1974, 1 vol. in-8°. XL-442 p. [cahier des Annales de Normandie, n° 7].

Dans un domaine marginal tel que celui-ci, la tâche du dialectologue ne consiste pas seulement à retrouver dans les parlers actuels les reliques d'états de langue antérieurs. Il arrive que des accidents troublent un système articulatoire qui était longtemps demeuré stable. Ainsi en va-t-il, au Val de Saire, de l'affaiblissement (qui peut aller jusqu'à l'amuïssement total) des *r* intervocaliques. De ce point de vue, l'auteur aurait pu — quitte à raccourcir un peu l'exposé phonétique, étudier les répercussions de ce phénomène. Au reste, compte tenu du nombre et du caractère des traits qui la différencient de parlers voisins, la langue de cette région relève d'une description de type phonologique. M. R. Lepelley, issu de Quettehou, responsable de l'Atlas linguistique de Normandie, est mieux que quiconque en mesure de la donner. Dans cette thèse soutenue en 1972 et accueillie avec éloges peut-être valait-il mieux donner le pas aux principes d'exposé traditionnels. Entre autres avantages, cette méthode inspirée de la grammaire historique et pratiquée par la plupart des dialectologues permet d'opérer commodément des comparaisons.

Bien conduite, l'étude morphosyntaxique fait ressortir aussi (dans le genre, dans les pronoms, dans le verbe) nombre de traits intéressants. Au cours de ce chapitre les considérations historiques s'allient bien à la description de micro-systèmes dont l'oreille d'un d'un étranger aurait sans doute moins bien saisi la configuration

et les structures. Le passé simple fonctionne encore ici, par rapport au passé composé, avec la valeur que Maupas avait définie. M. R. Lepelley voit juste en attribuant la conservation de ce tiroir à la simplicité qu'a acquise le paradigme. *Avoir* servant communément d'auxiliaire aux temps composés, c'est à une tournure passive qu'on recourt néanmoins pour traduire l'aspect accompli de l'action de « mettre bas » (Ex. *la Kal ê kalunā* = la chate *est* chatonnée). De bonnes remarques sur l'emploi transitif de quelques verbes et sur la vitalité de « l'ablatif absolu » (ex. *noz ê â swân dii fwóraj kēa, li faðkyi, i tēb de l yaó* = on est en souci pour le fourrage quand, lui fauché, il tombe de l'eau).

La seconde partie, autant que la première, doit sa valeur à l'expérience personnelle que M. R. Lepelley a de la vie rurale dans le Val de Saire. Les ethnologues en tireront profit et en suivant l'auteur dans sa promenade de la maison à la cour, c'est par centaines que les lexicologues trouveront, des termes répertoriés sous leur forme originale. Un index les regroupe (p. 361-383), doublé d'un index inverse, à partir des sens français (p. 402-419) ; l'entre-deux étant constitué par une liste de termes et de formes employés en Normandie en dehors du Val de Saire.

Le normand ancien, tel qu'il affleure dans la littérature médiévale (œuvres « littéraires » et documents d'archives), est bien connu de l'auteur et utilisé avec à propos. L'index des étymons (p. 421-431) témoigne de préoccupations étymologiques. Qu'il s'agisse de l'articulation ou du lexique, les parlers de cette région présentent des particularités dont l'interprétation génétique est délicate. Affairé de pesée dans l'importance qu'il convient d'accorder aux différents facteurs qui ont agi, à date préhistorique et à date historique, sur la formation de cette langue. Lors de la soutenance les interventions de M. Lorient avaient mis l'accent sur ces problèmes.

Excellent travail, donc, qui atteste la vitalité des études de dialectologie en France.

R.-L. WAGNER.

-
102. Dr Jacques LEMOINE. — *Toponymie du Languedoc et de la Gascogne. Contribution à l'histoire du Midi pyrénéen*. A. et J. Picard, 1975.

Ouvrage d'un amateur. La bibliographie, d'où la phonétique historique est absente, est faite de travaux dont aucun ensuite n'est donné en référence : cela eût été plus utile que de dire, il est

vrai par système, deux fois la même chose. Certains faits phonétiques, non tous, sont connus, mais énoncés de travers. Il y a plus d'une ignorance, plus d'une erreur, qu'un *peut-être* ne saurait excuser. Tout cela ôte leur prix à quelques renseignements donnés sur tel ou tel lieu, à plusieurs vues justes, à de rares problèmes posés plutôt que résolus. En somme, la confusion qui règne dans cet ouvrage (*scularius* est rangé dans les noms communs d'origine germanique) fait qu'il n'accroît pas notre connaissance du sujet abordé.

R. SINDOU.

-
103. Robert LAFONT - Christian ANATOLE. — *Nouvelle Histoire de la Littérature Occitane*, Paris, P.U.F., « Publications de l'Institut d'Études Occitanes », 1970 et 1971, 2 vol. in-8°, 847 p.

Cet ouvrage monumental constitue actuellement la meilleure synthèse publiée sur la littérature occitane, des origines à nos jours. Le premier jalon posant la possibilité d'une perception unitaire — dans l'espace et la continuité d'histoire — de la production littéraire occitane remonte à *l'Histoire de la littérature occitane* de Charles Camproux (Payot, 1953). Vingt ans après, le travail de Lafont-Anatole permet de prendre la mesure des progrès réalisés dans la connaissance d'un domaine longtemps négligé par la recherche en France.

Progrès réel mais qui reste limité, les auteurs en sont bien conscients. Ils précisent ainsi ce qu'ils doivent, pour l'étude du Moyen Âge occitan à l'érudition positiviste et à ses prolongements récents, de nouvelles éditions des troubadours, de nouvelles synthèses leur ayant fourni « un matériel d'étude de grande valeur ». Mais il n'en va pas de même pour les *xvi^e*, *xvii^e* et *xviii^e* siècles : les A. risquent ici une synthèse sur un chantier dont des parties sont à peine ouvertes : bien des éditions sont de valeur très médiocre, œuvres méritoires mais peu solides d'érudits locaux, d'autres font défaut et les textes originaux sont d'accès difficile. Enfin, des textes importants n'ont tout simplement pas été étudiés et l'on se trouve parfois devant une bibliographie critique inexistante. Pour le *xix^e* siècle, la situation est inverse mais le résultat final n'est guère meilleur : d'autres engagements devant l'histoire, ceux du Félibrige, ont produit un fatras de commentaires de type hagiographique et anecdotique sous lesquels les œuvres se noient, tandis que des documents indispensables demeurent hors de portée. Certes dès 1954, « les travaux de Cl. Liprandi sur Aubanel

ont ouvert une brèche dans la torpeur de la recherche » (p. 6) et « la connaissance de Mistral n'est plus du tout en 1968 ce qu'elle était en 1954 » (p. 7). Mais les effets de censure restent très forts dans ce domaine : il y a quelques mois à peine le signataire de ces lignes s'est vu refuser, par la propriété littéraire F. Mistral, la simple consultation de correspondances reçues par le poète et en cours de traitement photographique dans un laboratoire du CNRS. Il faut enfin souligner, dans cette perspective, combien le travail de recherche sur la littérature occitane est rendu difficile par l'absence de toute bibliographie d'ensemble moderne. L'ouvrage de Lafont-Anatole n'offre à cet égard que des indications très utiles mais aussi très succinctes qu'il faut compléter par le remarquable travail de Fausta Garavini dans sa petite *Litteratura occitanica moderna* (Milano-Firenze, 1970), en attendant que nous puissions renouveler les connaissances à ce sujet dans le cadre d'un inventaire des imprimés en langue d'oc actuellement en cours de réalisation avec l'appui du CNRS et de l'Institut d'Études Occitanes.

Cette situation, caractérisée par des avancées très réelles mais aussi par des insuffisances importantes, ne permet pas de rendre compte du caractère novateur de la *Nouvelle Histoire de la Littérature Occitane*. En cette matière, le progrès de la connaissance ne provient pas d'un processus d'accumulation de renseignements partiels. Seule l'illusion d'un certain savoir universitaire permettrait de croire qu'en multipliant les monographies à prétention d'exhaustivité, on peut aboutir, mécaniquement, à la compréhension de tel phénomène ou de telle « période d'histoire ». L'ouvrage de Lafont-Anatole montre que, d'évidence, les choses ne se passent pas ainsi. Le rôle moteur est joué par des facteurs extérieurs à l'idéologie positiviste de la recherche : une action militante, culturelle et politique, a seule permis un déblocage concernant le statut de la production littéraire occitane. Seul ce déblocage a permis de mener à bien les analyses proposées ici : il assure l'importance historique de l'ouvrage de Lafont-Anatole.

Comment peut-on caractériser ce changement sur le statut de la production littéraire occitane ? Lafont-Anatole parlent de « déprovincialisation du sentiment occitan », ils prétendent affirmer « à la fois l'autonomie et l'unité du phénomène littéraire d'oc » (p. 8). Affirmation qui leur permet de se dégager « des interprétations réductrices qui concourent à présenter les écrivains d'oc en dépendance systématique de schémas conçus pour l'histoire de la littérature française » (p. 8). Et, point important, cette volonté de lire l'autonomie d'une histoire de l'écriture occitane ne débouche pas sur une illusion : Lafont-Anatole n'effacent pas dans leur discours les effets d'inhibition, de déviation, d'aliénation de la

production occitane. « Il n'est pas question d'occulter, par une vue idéalisante des œuvres, la situation de soumission culturelle du Sud au Nord, qui caractérise la vie française jusqu'à l'époque contemporaine » (p. 9) : ce programme est rigoureusement rempli dans le détail des analyses.

Mais il y a plus : Cette *Histoire* innove non seulement en postulant l'autonomie de la production littéraire occitane mais en situant celle-ci dans une analyse de l'histoire de la société occitane. Par là, et le mérite en revient à Robert Lafont, une magistrale leçon est donnée aux historiens de la littérature française : les aperçus sur le devenir collectif de la société occitane, par lesquels s'ouvrent les différents chapitres de cet ouvrage, sont un modèle de rigueur dont on ne connaît pas d'équivalent pour la littérature française. Lafont y livre les résultats d'une méditation militante approfondie sur l'histoire occitane, adoptant « une visée sur les faits économiques, sociaux, politiques inverse de la visée finaliste des historiens français modernes, incapables de rendre compte, par principe, d'une réalité culturelle occitane » (p. 9).

On n'a pas fini de se reporter à ces analyses serrées, riches de suggestions pour de nouvelles recherches. En regard, la présentation de la littérature qui les suit reste sans doute trop traditionnelle. Lafont-Anatole n'échappent pas à la tentation de créer des hiérarchies : étape nécessaire, si l'on songe que jamais la littérature occitane n'a été classée de la sorte dans son ensemble. Mais étape dangereuse à laquelle il ne faudrait pas s'arrêter. A partir de ce rangement très sûr, le moment est venu de reprendre les problèmes de la production de l'écriture occitane tels qu'ils sont posés en filigrane dans les introductions historiques. Être conscient de cette exigence n'enlève rien à l'apport de l'ouvrage de Lafont-Anatole : première mise en place globale de la production littéraire occitane qui restera utilisable pendant longtemps.

Henri GIORDAN.

-
104. Huguette ALBERNHE-RUEL et Philippe GARDY. — *Les Chansons du Carrateyron*, Paris, P.U.F., « Publications de l'Institut d'Études Occitanes », 1972, in-8°, 144 p.

Cet ouvrage cherche d'abord à « mettre en circulation un texte peu ou mal connu » (p. 8). Et, en effet, ce texte important, composé entre 1518 et 1531 comme l'a démontré Bory dans son ouvrage sur *Les Origines de l'imprimerie à Marseille* (1858), a probablement été imprimé à Lyon vers 1530, peut-être chez Claude Nourry,

éditeur du célèbre poème macaronique du provençal Antonius Arena, *Ad suos compaignones* (édition de 1533). Aucun exemplaire de l'édition originale des *Châsons nouelles en lègaige prouensal* ne nous est parvenu mais nous possédons un fac-similé — tiré à 130 exemplaires en 1909 — de l'exemplaire de la bibliothèque de J. de Rothschild. Les A. de la présente édition se bornent à transcrire le texte de cette reproduction. Ils ne posent pas le problème d'une confrontation avec les rééditions du XIX^e siècle (par Gustave Brunet, 1844, Berluc-Perussis, 1855 et deux autres rééditions de 1872 et 1873) qui semblent avoir été établies sur un autre exemplaire de l'édition originale. Il est fort possible que cette confrontation n'apporterait pas de découvertes mais, eu égard à la rareté des sources d'information sur ce texte, elle devrait être réalisée.

Cette édition diplomatique ne remplit pas le but que les A. se proposent : pour que l'on puisse aisément lire ce texte aujourd'hui, il aurait été nécessaire de faire suivre la reproduction de la graphie originale d'une transcription en graphie occitane normalisée : c'était là sans doute un moyen qui pourrait faciliter la lecture de ces textes tout en permettant de saisir l'état de crise de la graphie utilisée dans l'édition originale. Une traduction en français n'aurait pas été inutile pour atteindre un public plus large. Par ailleurs, les A. accompagnent le texte de notes qui « n'ont d'autre but que d'aider à lire » (p. 18). Ce travail n'est pas systématique. Le lecteur ne sait pas si les travaux antérieurs ont été toujours utilisés et il devra se reporter aux études de Bory ou de Paul Roman. De plus un certain nombre d'éclaircissements sont donnés mais d'autres négligés : le lecteur non-spécialiste se demandera s'il doit, dans tel ou tel cas, incriminer sa propre ignorance ou l'incapacité des A. à résoudre un problème difficile.

Cette économie de l'enquête philologique et historique est érigée en principe dans le commentaire qui accompagne l'édition. « Si la lettre des textes... demande à être déchiffrée et explicitée, cela n'est pas suffisant. Plus : cela n'est pas, comme certains pourraient le penser, la condition impérieuse d'une quelconque compréhension » (p. 77). Il faut féliciter les A. d'un souci qui anime l'ensemble de leurs recherches pour tenir compte des voies actuelles de l'étude de l'écriture littéraire (1). Et, à cet égard il est certain que l'étude discipline par discipline de la « signification littérale » de ces textes laisse entier le problème de leur *écriture*, de leur situation, *comme fait d'écriture*, dans une totalité historique. Mais il est très improbable qu'une étude de l'écriture puisse faire l'économie de données

(1) Huguette ALBERNHE et Philippe GARDY, *Caramentrant dans la littérature occitane (XVI^e-XVII^e siècles)* — Claude Brueys — Pierre Godolin, thèse 3^e cycle, Montpellier, juin 1970, 2 vol. ronéotés.

historiques. Le faisant, elle risque de s'engager dans une perspective idéaliste alors que nos A. eux-mêmes entrevoient la possibilité d'une étude matérialiste de l'écriture des *Chansons*. Une insuffisante rigueur méthodologique et épistémologique entrave cette recherche.

La lecture du commentaire proposé présente, dès l'abord, une première difficulté. Nos A. cherchent à « élaborer une pratique de l'écriture/lecture occitane » et pour cela utilisent un certain nombre de concepts dont ils n'indiquent pas l'origine et surtout qu'ils ne situent pas. Cela conduit à des contradictions paralysantes. Ainsi le concept d'écriture n'est pas défini : il semble renvoyer à la matérialité du texte mais, contradictoirement, les A. font intervenir dans le lieu de l'écriture « la voix de l'écrivain » et un jeu d'« artifices » et de « vérités ». L'étude formaliste du texte ne saurait, entraînée par de tels concepts, déboucher sur une appréhension matérialiste de l'écriture. Ce glissement vers une perspective idéaliste (qui semble s'inspirer de Greimas) est accusé par l'opposition écriture/parole. Avec le terme de parole, nos A. cherchent à poser l'existence « d'un vaste ensemble qui dépasse les *Chansons* et les replace dans un champ discursif plus vaste : discours manifestes ou souterrains, incarnés dans des textes écrits ou porteurs de textes « virtuels », disparus ou qui ne parvinrent pas à s'exprimer distinctement » (p. 78). On ne voit pas très bien ce qu'ajoute à cela l'introduction d'un autre terme, celui de *discours* : « le lieu du *texte se produisant* : l'engendrement de l'écriture et de la parole » (p. 115). Ces termes sont définis de façon si imprécise, sans être même très rapidement reliés à des théories élaborées ailleurs avec plus de rigueur, qu'une discussion approfondie sur les implications épistémologiques et méthodologiques de ce triptyque écriture/parole/discours ne semble pas possible. Plutôt que de risquer d'accorder une importance excessive à des déclarations de principe pas toujours bien maîtrisées, il est préférable d'examiner ce qui est décrit ici, *en pratique*, sous ces trois dénominations.

Écriture. Essayons de résumer les conclusions auxquelles nos A. parviennent, ainsi que les principaux faits sur lesquels ils s'appuient. Il faut regretter que « la question du livre » posée au début de cette analyse, ait été oubliée en cours de route. Elle paraît fondamentale et justifie le recours à cette analyse de l'écriture. Une approche historique ne permet pas, en effet, de répondre à cette question : « les cinq pièces du recueil ont-elles été réunies arbitrairement ou bien leur rassemblement témoigne-t-il d'une volonté de *révéler* quelque chose ? » (p. 79). Le terme *révéler*, souligné par les A., introduit inutilement une connotation métaphysique... Mais passons ! Le rapport entre les *Chansons* 1, 2, 3, 5 et la *Chanson* 4 établit la présence d'une structure du recueil. L'écriture des *Chansons* se trouve ainsi définie : elle est le fait des

basochiens, ingados de la *Chanson 5*, ceux qui *auion mal estudial* (ch. 4). Elle procède d'un jeu limité dans le temps, d'un moment accordé à la *folie* (*innocens, fouls, grans yuronhes, fadas*). Les auditeurs sont les *bonos gens, senhors et donos*, ils admettent cette transgression de l'écriture pour le temps d'une chanson. La *Chanson 4*, ainsi qu'un certain nombre de strophes terminales constituent la clôture de l'écriture des *Chansons*. Les A. concluent avec raison : « Le désir de subversion, qui détermine incontestablement la progression textuelle, secrète dans le même temps les conditions de son intégration dans une structuration sociale qui l'englobe » (p. 98).

Une seconde constatation opérée par nos A. s'impose moins facilement. Elle se rapporte au texte subversif, qui est quantitativement majoritaire. On constate ici l'importance des marques de la 3^e personne, ce qui permet à nos A. de conclure à l'existence « d'un schéma organisateur qui articule le formant central objectivité/vérité/extériorité » (p. 89). Il est certes séduisant d'affirmer que le texte de la *folie*, de *l'irresponsabilité* est formellement lié à l'*objectivité* et à la *vérité* mais la preuve en paraît bien mince et en tous cas le passage de la 3^e personne, extériorité du sujet, à l'*objectivité* et à la *vérité* (quelle vérité?) mériterait de plus précises explicitations.

Discours. Je note ici les éléments rassemblés dans la troisième partie de l'analyse car ceux-ci me paraissent très proches d'une étude de l'écriture alors que les éléments rassemblés dans la partie consacrée à la *parole* posent une autre série de problèmes. Nos A. renoncent d'abord à situer le choix du provençal dont le texte des *Chansons* témoigne. Ils se bornent à une série d'approches mettant en évidence la structure binaire du discours : dans l'étude de la *Chanson I*, dans celle des refrains de l'ensemble, des répétitions, des proverbes. De tout cela, ils concluent qu'« une vision aussi strictement découpée du monde... renvoie... à cette bipartition de l'écriture que nous croyons avoir mis en évidence » (p. 133), et on peut souscrire à cette affirmation alors qu'il reste très peu évident que ce formalisme « dessine les frontières entre *classes* (sociales, de langages...) » (p. 119). De même on peut souscrire à la conclusion selon laquelle « le ton ironique, étroitement lié au rythme binaire de répétition, instaure une distance (un mouvement de va et vient) entre deux pôles (Loi et Refus de la Loi, très schématiquement). Cette distance étant précisément ce par quoi la critique peut s'exercer sans encourir le risque d'être aussitôt censurée » (p. 139). Mais c'est s'engager dans une perspective idéaliste que d'affirmer que « le discours, en tant qu'expérience de la distance, demeure ouvert, donc subversif » (p. 139). La sub-

version n'est pas ici un possible indéterminé : elle est réalisée, de façon limitée et ambiguë, dans une écriture.

Parole. Le chapitre consacré à ce « concept » frappe par son caractère diachronique. Nos A. donnent quelques indications sur *le lieu de la parole*. C'est la place publique, le moment de la Fête-Dieu, travestissement immémorial institué en jeux par René d'Anjou. Pour Bellaud de la Bellaudière, vers 1572-1574, la Fête-Dieu est fête de l'unanimité, rassemblant pauvres et riches autour du vin, de la bonne chère et de l'amour. Une image voisine est donnée plus de cent ans plus tard par Jean de Cabanes, en 1707. Ces indications sont précieuses et permettent de situer socialement le texte des *Chansons*.

Mais ce n'est pas tout ! Dans ce chapitre, nos A. apportent une série de textes relatifs au XVII^e siècle. Interdiction en 1670 des *Farces de Momus* qui faisaient partie de la Fête-Dieu et qui s'apparentaient à la satire des *Chansons* : ce jeu finissait donc par révéler « une trop grande tension qu'il fallait à tout prix réduire, jusqu'à l'interdiction pure et simple » (p. 107) ? Au XVII^e siècle déjà, avec Gaufridy, Bouche, Pitton se forme l'image « des paisans, gens sans lettres, faisant des vers contre les vices des particuliers, qui se chantent tous les ans en forme de satyres » (Gaufridy). Image reprise, au XVIII^e siècle, par Achard à propos de Balthasar Roman, « né Poète ; il ne sut jamais ni lire, ni écrire » (p. 108). Ces indications sur la postérité des *Chansons* posent un problème central que nos A. négligent de formuler : celui du déplacement du sujet de l'écriture occitane à Aix. Au XVI^e siècle, l'écriture des *Chansons*, très formalisée et savante malgré une graphie coupée de la tradition médiévale, est produite par les étudiants pour un public défini idéologiquement comme représentant la totalité de la population aixoise, toutes classes confondues. Au XVII^e siècle, la production homologue (dont les textes n'ont pas été retrouvés jusqu'à présent) est attribuée à des paysans illettrés et remplit une fonction précise non plus vis-à-vis de la totalité de la population mais seulement des classes dominées. Elles servent à « contenir le peuple », écrit Achard. Cette perception de la continuité de l'écriture dont les *Chansons* sont un témoignage marque bien l'ambiguïté de ce texte : intégré dans l'ordre de la société, il peut voir le lieu de sa production déplacé selon les besoins de l'idéologie dominante ; subversif malgré tout, émergence partielle des luttes des classes dominées, il sera contrôlé par le Parlement dès 1584 et finalement interdit en 1670.

Ces dernières remarques ouvrent une perspective de recherche importante : on ne saurait rendre compte du devenir du texte des *Chansons*, de cette « parole » selon la terminologie de nos A., sans tenir compte du fait que ce texte est écrit en occitan. La lacune

est d'importance dans ce travail. Le statu de l'écriture occitane et le déplacement de la production-consommation de ce texte vers le « peuple », les paysans illettrés, se trouvent dans un rapport qu'il faudrait étudier avec les effets de censure successifs et l'interdiction finale. A supposer même que des éléments du texte des *Chansons* aient pu subsister autant que les autres jeux de la Fête-Dieu, c'est-à-dire jusqu'en 1789, le double lien de leur écriture avec un choix linguistique (l'occitan est alors perçu comme *palois*) et avec une infra-culture (celle des illettrés) les condamnait selon le système des valeurs bourgeoises de la Révolution.

On le voit par ces quelques réflexions, les problèmes soulevés par les *Chansons du Carraleyron* sont de toute première importance. Le mérite de cet ouvrage est de nous fournir quelques précieux jalons de deux recherches complémentaires.

Une enquête, tout d'abord, sur le fonctionnement du texte : à cet égard bien des éléments de cette étude paraissent devoir être retenus mais la difficulté que les A. semblent avoir éprouvée à situer épistémologiquement leur entreprise entraîne une méthode composite et la présence d'affirmations qui risquent fort d'être gratuites. L'effort pour intégrer une multiplicité de recherches contemporaines n'aboutit pas à la production d'une méthode originale : les A. paient ici leur isolement dans une recherche occitane qui reste peu développée et surtout très timide devant les problématiques nouvelles de la critique. Si nous avons cru devoir souligner ici les insuffisances de ce travail, l'attention que nous y prêtons atteste de l'importance qu'il revêt à nos yeux à cet égard : il est urgent de montrer de quelle façon la production littéraire occitane entre dans les débats contemporains sur l'écriture.

En second lieu, une recherche sur la chaîne textuelle dans laquelle les *Chansons* s'insèrent est esquissée sous l'égide du concept de *parole*. Contrairement à ce que les A. annonçaient, il ne s'agit pas ici de l'étude de discours qui ne parvinrent pas à « s'incarner dans des textes écrits », vision idéaliste s'il en est. La pratique de nos A. est, fort heureusement, plus intéressante que leurs pétitions de principe : à travers quelques citations de témoignages historiques, il est fait appel à une enquête sur la tradition orale, indispensable pour situer les *Chansons* dans l'ensemble textuel auquel elles appartiennent ainsi qu'à une étude des valorisations/dévalorisations de l'écriture occitane au cours des siècles postérieurs.

Cet ouvrage a incontestablement le mérite de montrer qu'un texte occitan du xvi^e siècle exige un travail pluri-disciplinaire, ainsi que le soulignait Fausta Garavani (*Spicilegio moderno*, Pisa, 1972, p. 182). On ne saurait faire l'économie d'une édition philologiquement établie (avec une exigence particulière de transcription

en graphie normalisée et de traduction). Il paraît ensuite nécessaire de compléter ce travail par une enquête sur le texte oral et c'est seulement une fois ces éléments recueillis que l'on pourra tenter une analyse de l'écriture prenant appui sur un texte historiquement et anthropologiquement établi. Souhaitons alors que l'étude de l'écriture cesse d'hésiter entre une visée idéaliste et une possibilité matérialiste. Dans le cas des *Chansons*, la perspective idéaliste, esquissée puis heureusement abandonnée, ne manquerait pas de produire une vision de la continuité inaltérée du texte populaire occitan, vision totalement illusoire et politiquement périlleuse.

Henri GIORDAN.

-
105. Branko FRANOLIC. — *L'influence de la langue française en Croatie d'après les mots empruntés. Aspect socio-historique*, Paris, Nouvelles Éditions latines, [1975], 14×19, 160 p.

Le titre pourrait faire penser à une étude qui, sur les emprunts croates à notre langue, mesurerait la portée de l'influence française et en déterminerait les principaux domaines. En fait, l'ouvrage entre dans l'un des genres favoris de la littérature comparée. Il retrace de façon vivante, documentée, trop complète pour ne pas tourner parfois au catalogue, les relations entre les deux pays, les deux civilisations. Aussi bien, à partir des mots risquerait-on d'être souvent induit en erreur : à plusieurs reprises, idées, modes, institutions françaises se sont imposées à l'Europe avec une part de leur vocabulaire et il est souvent difficile de décider si un terme est entré directement dans les dialectes croates ou si c'est par l'intermédiaire de l'italien ou de l'allemand, langues de civilisation respectivement pour la Dalmatie et pour le reste de la Bosnie (*parler, friseur, requisiteur* « accessoiriste » sont évidemment passés par l'Allemagne, 113, n, 57, mais *rola, monolog, mimika?*). L'A. a donc rassemblé toutes les données historiques, des temps carolingiens où les troupes franques assurent la domination de Charlemagne, reconnue, à Aix-la-Chapelle, en 812, jusqu'aux accords culturels de 1966 et 69. Temps forts de cette histoire : après l'occupation franque qui se marque dans la liturgie (*plovān* < *plebanus*, « curé » ; *k(o)risma*, « carême ») et la toponymie, les croisades (prise de Zadar par la IV^e croisade en nov. 1202) et l'occupation angevine (une partie de la population de Zagreb parle la *lingua gallicalis* au XIV^e s.), humanisme et réforme ; collaboration militaire (le Royal-cravate), au XVII^e s. ; elle se continue au siècle suivant et par les loges se combine à l'influence de la littérature

pour répandre les idées des philosophes ; l'occupation révolutionnaire et napoléonienne apporte l'idéologie de 89 et, avec Marmont, dote la Croatie d'un réseau routier ; elle contribue par les souvenirs qu'elle laisse, à la naissance du mouvement « illyrien » de 1830. Désormais, la Croatie et la Serbie prennent place dans le jeu diplomatique français : l'alliance connaîtra ses plus beaux jours entre les deux guerres (le français est alors la première langue étrangère enseignée). Au fond, une influence constante qui se marque dans l'adoption d'un rituel du N. E. de la France, par la présence de manuscrits français dès le ^{xii}^e s., la traduction de romans « antiques » (de Troie, d'Alexandre), ou de « sommes » (celle de Laurent d'Orléans en 1279), l'adoption de prénoms français (empruntés à l'épopée, dont les héros ornent de leurs statues places et églises), le séjour de bénédictins, puis de cisterciens. La littérature des humanistes prendra le relais, puis la « classique » (le théâtre est particulièrement apprécié et surtout Molière dont 24 pièces ont été traduites). Après le ^{xviii}^e, dont le rayonnement fut européen, le ^{xix}^e s. français marque son influence par les réalistes (Flaubert, Maupassant) puis par les symbolistes. L'A. énumère et décrit les manuels, les dictionnaires, bilingues ou plurilingues, les traductions, les institutions enfin comme le *Cercle français* de Zagreb qui ont fait connaître le français ou les œuvres françaises en Croatie. Les résultats linguistiques : les emprunts sont présentés en de nombreuses listes (p. 28, 51, 61, 64, 73, 113, etc.) qui, comme prévu, portant essentiellement sur des termes religieux techniques (militaires, commerciaux) de mode ou de théâtre, mais dont beaucoup sont difficiles à enregistrer car ils apparaissent dans des textes spécialisés et souvent rédigés dans le dialecte kajkavien, un peu négligé par le *Dictionnaire de Zagreb*. Naturellement les rapports ne furent pas en sens unique. Dès le ^{xii}^e s., des clercs croates fréquent les universités de France (Hermann le Dalmate à Toulouse), naturellement, le plus souvent, la Sorbonne (Kačotic, Georges d'Esclavonie qui rédigea le *Château de la Virginité*). Nombreux furent les humanistes croates en France au ^{xvi}^e s. : le libraire « lyonnais » Boninus de Bonini, Janus Pannonius, Paul Scalich, Marulic que lisait encore Racine, et l'étonnant Marc Antoine de Dominis, archevêque de Split, renégat réfugié à Paris, puis à Londres. Dans l'érudition française du ^{xviii}^e s. : A. Banduri, Nicolie, Boskovic, le correspondant de Voltaire, qui dirigea l'Optique de la Marine royale (43 et 55) ; à l'époque impériale, 200 jeunes Croates furent formés, sur l'ordre de Napoléon, en France. Le signe le moins curieux de cette influence croate n'est pas la reprise par Bugeaud, en Algérie, des principes qui avaient présidé en 1687, à l'institution du *Kordun*, frontière peuplée de paysans-soldats (50). Cette courte présentation ne peut

donner l'idée de la richesse documentaire de l'ouvrage qui deviendra un texte de référence dans un domaine largement ouvert par l'*H L F* de Brunot. P. 10, n. 8 : on trouvera une allusion de Godescalc d'Orbais à son séjour dalmate dans ses *Œuvres*, p. 208 ; 42 : lire : Charles VIII au lieu de Charles VII ; 89 : en déc. 1848, il y a un prince-président, mais pas encore de Napoléon III.

J. STEFANINI

106. *Rêve* dans la langue littéraire contemporaine (approche quantitative liminaire à une étude de l'onirisme bernanosien). Par Sully FAÏK, Université Nationale du Zaïre (éditions J. Duculot, Gembloux, 1974).

— D'abord quelques chiffres : « 143 auteurs - 368 œuvres - 21.820.051 mots et signes de ponctuation » nous apprend l'auteur à la première page de son ouvrage. On a compris qu'il s'agit ici d'un vaste corpus analysé sous l'angle statistique et « stylométrique ». Les dates qui forment frontières sont celles de 1900 et 1948. Le domaine est celui d'un champ sémantique, c'est-à-dire, d'un ensemble dont le mot *rêve* est le centre, et ses dérivés morphologiques, les satellites : *rêve*, *rêveur*, *rêveusement*, *rêverie*, *rêvasser*, *rêvasseur*, *rêvasserie*.

— A la base de l'étude, un postulat et une méthode : « des données quantitatives, si précises et si représentatives soient-elles ne peuvent tout expliquer. Toujours est-il qu'elles offrent au moins une base de départ solide et objective qui, si elle doit être dépassée, n'en est pas moins indispensable » (p. 20). De ce principe découle que tout repose au premier chef sur l'établissement d'une norme « pour mesurer l'écart par rapport à elle et fixer la frontière à partir de laquelle cet écart peut être considéré comme significatif » (p. 24). Le problème se pose alors dans les termes suivants : « par rapport à la langue littéraire de son époque, Bernanos fait-il un usage significativement élevé du vocable *rêve* et des vocables de sa famille ? » (p. 25).

— Ce sont, essentiellement, les travaux de P. Guiraud et de Ch. Muller qui servent de base à la méthode ; c'est le *Trésor de la langue française* qui fournit le matériau. Un tableau, page 42, montre clairement les structures du corpus : une division chronologique (1900-1921//1921-1948) ; une séparation en genres : roman, théâtre, poésie, journaux intimes, critiques littéraire ou artistique. Une fois le corpus établi dans sa classification, il convient de l'analyser, genre par genre. Malgré quelques réserves (absence du

texte de J. Green ; disproportion valorisante pour Claudel) le matériau obtenu est désigné par l'auteur comme de « tout premier choix et digne d'une large confiance » (p. 83).

— Le corpus étant établi, on entre alors dans le domaine de la technique et de la mécanique : comptage des occurrences de chacun des vocables retenus, évaluation des fréquences absolues ; calcul des fréquences relatives (quotient obtenu de la fréquence absolue par l'étendue du texte ; voir les tableaux des pages 86-89). Nous passerons sur les détails relatifs au calcul du χ^2 , pour lire les résultats fondamentaux consignés page 110 : le mot *rêve* connaît une fréquence élevée dans le genre poétique ; une fréquence basse, dans le genre théâtral. Viennent ensuite les calculs complexes (mais indispensables) des dispersions, les comparaisons des courbes et des indices de dispersion. Tout cela conduit à un classement sûr des œuvres et des auteurs (chapitre IX), avec une insistance sur le roman, qui permet d'apercevoir que Barrès, Bernanos, Duhamel, R. Rolland et les Tharaud « font un usage significativement élevé des vocables étudiés », tandis que France, Gide et Camus n'en ont qu'un usage peu élevé (p. 200). La conclusion fondamentale est donnée page 202 :

« G. Bernanos est le seul romancier représenté par un nombre très élevé d'œuvres qui toutes sont affectées d'un écart positif.

C'est une œuvre de Bernanos qui arrive en tête du classement de l'ensemble du corpus romanesque (*Sous le soleil de Satan*) et une autre qui arrive en troisième position (*Madame Dargent*), d'ailleurs elles occupent les deux premières places de la seconde tranche du roman.

Pour l'ensemble de son œuvre romanesque, G. Bernanos atteint l'écart réduit le plus élevé. »

— Le chapitre X est tout entier consacré à l'analyse de la famille de *rêve*, en privilégiant la méthode du « stylogramme » (« représentation graphique des différents traits pertinents qui peuvent contribuer à caractériser un style ») qui permet une comparaison entre genres et entre auteurs.

— Ce travail a quelque chose de fascinant et — comme toujours dans ce genre — d'étonnant par la mise en œuvre d'un appareil statistique considérable. Mais dont il faut comprendre la logique : à partir du moment où l'on pose que l'écart est un trait pertinent du style, il faut pour le mesurer déployer la rigueur de la science statistique. Ce qui entraîne la recherche dans des voies sinueuses et complexes pour fixer la « norme ». Sully Faik s'y emploie avec persévérance et un bonheur scientifique dont la préface du Professeur Ch. Muller se porte garant. Il reste ensuite à conduire d'autres

analyses, à construire un autre appareil conceptuel, pour analyser l'*écriture* de Bernanos. C'est évidemment une autre aventure...

Jean PEYTARD.

107. Étude socio-linguistique de la segmentation syntaxique du français parlé, par Inger-Britt ROBACH (collection Études Romanes de Lund 23 publiées par Östen Sodegård, éditions C. W. K. Gleerup, Lund, Suède, 1974).

— Laissons parler l'auteur : « Le but de cette étude n'est pas d'écrire des règles pour différents faits linguistiques, mais d'étudier certains phénomènes linguistiques, pour voir s'ils varient en fréquence de groupe social en groupe social. C'est donc une étude macro-sociolinguistique. »

— Ce travail s'appuie sur l'analyse d'un corpus. Celui-ci est un ensemble de textes de langue orale, au nombre de 36, eux-mêmes extraits d'un corpus global de 147 interviews réalisées à Orléans, en 1971, par une équipe de chercheurs et d'étudiants anglais et français. La population interrogée a été déterminée de manière aléatoire par les services de l'INSEE.

— La situation d'interview permet une homogénéisation du corpus ; non pas au niveau des individus, certes, mais au plan des relations de communication : chaque sujet, indépendamment de son appartenance sociale, se trouvant face à l'interrogateur muni d'un appareil d'enregistrement. On obtiendra, de la sorte, un groupe représentatif, sur lequel, par tirage aléatoire, on sélectionne un sous-ensemble de 36 sujets, répartis en trois couches sociales, trois groupes d'âge et deux sexes.

— Une solide formation de sociologue permet au chercheur de s'entourer de toutes les garanties et de pratiquer un traitement critique de la population ainsi choisie (cf. pp. 41-53 « stratification sociale »). Corrélativement la linguistique intervient pour proposer des critères d'analyse de ces discours différents. Une méthode est donc décrite, dont on retiendra la notion de *macrosyntagme*, unité supérieure de découpe de l'énoncé, dominant les unités dites « macrosyntagmes d'apostrophe, macrosyntagmes de phrase, macrosyntagmes d'interjection ». Étant entendu que la phrase constitue la partie essentielle du tableau, en forme d'arbre, donné page 55. Et si l'on veut juger de la minutie de l'analyse, on se reportera aux pages 89 et 90, « méthode de travail au cours de l'analyse linguistique », où l'on aperçoit qu'un programme précis permet à

l'ordinateur de réaliser les opérations logiques exigées par l'enquête.

— Quels sont les résultats auxquels l'auteur parvient, après une analyse aussi fine ?

— Les textes ont été étudiés sous trois aspects : 1. la segmentation syntaxique des énoncés. 2. la fréquence des fautes. 3. La complexité grammaticale des phrases. Pour le point 1, il nous est dit : « il semble que la phrase achevée soit le type de macrosyntagme le plus commun dans le français parlé également, du moins en ce qui concerne la situation d'interview ». Résultat qui pourra surprendre, si l'on ne tient compte de la situation : il paraît, en effet, prévisible que la procédure d'interrogation, à partir de questions rédigées, conduise l'interlocuteur à répondre par des phrases achevées, puisque le locuteur-interrogateur attend ce type même de phrase. Il en va autrement dans le débat, situation, où souvent les répliques sont si rapides qu'elles interdisent aux phrases de s'achever.

— Pour le point 2 (les fautes), l'auteur souligne que le nombre d'erreurs dans la construction syntaxique n'est pas très élevé ; dans la catégorie des phrases achevées, lieu du plus grand nombre de fautes, celles-ci ne connaissent qu'une fréquence moyenne de 7 % environ.

— Quant à la complexité grammaticale (c'est-à-dire, la longueur moyenne des phrases, le nombre des propositions dépendantes, l'index de subordination) elle indique que la longueur moyenne des phrases achevées est de 11 mots, 32, et celle des phrases correctes de 10 mots, 50. Pour un total de 100 phrases, achevées, les témoins ne prononcent en moyenne que 11 phrases contenant 2 propositions dépendantes ou davantage et 4 phrases contenant 3 propositions dépendantes ou davantage » (p. 108).

— On lira avec attention le chapitre 6, sur les relations établies entre les performances linguistiques et les variables sociales (pp. 109 à 132), dont on retiendra cette conclusion : « — les résultats que donnent les différentes méthodes pour étudier les complexités grammaticales, vont tous dans le même sens : les hommes prononcent des phrases plus complexes que les femmes ; le groupe d'âge 1919-1938 a une valeur plus élevée en fait de complexité grammaticale que les autres groupes d'âge ; les membres de la couche sociale A s'expriment par des phrases plus complexes que ceux de la couche B, qui à leur tour font des phrases plus complexes que les représentants de la couche C. La différence est plus grande entre les couches B et C qu'entre les couches A et B. Les variables linguistiques en question sont, de plus, corrélées à toutes les variables socio-économiques » (p. 133).

N. B. — précisons ceci : la couche sociale A représente les

professions libérales et cadres supérieurs. La couche sociale B, représente les cadres moyens, les commerçants, industriels et artistes. La couche sociale C est constituée par les personnes ayant un métier manuel (cf. pp. 33-53.)

— Ce travail est à retenir comme exemplaire au niveau de sa méthode que l'honnêteté, la précision, la rigueur caractérisent. Au moment où la socio-linguistique présente de plus en plus d'enquêtes et d'analyses qui conduisent à souligner les aspects hétérogènes du système de la langue, il faut s'attarder à la recherche présentée dans cet ouvrage. On gagnera toutefois à le situer dans l'ensemble des travaux entrepris, et pour cela on devra se reporter à l'indispensable *Introduction à la sociolinguistique* de Marcellesi et Gardin paru chez Larousse en 1975.

Jean PEYTARD.

108. B. MIGLIORINI. — *Parole d'auteur (onomalurgia)*. Biblioteca Sansoni, Firenze, 1974, 1 vol. in-8°. 108 p.

Due à un savant dont tous les romanistes connaissent et respectent la compétence, la préface aussi instructive qu'agréable à lire précise les intentions qui ont présidé à l'établissement de cette liste : fiches signalétiques de quelque sept cent mots (au nombre desquels beaucoup de termes communs au français et à l'italien). Rappel de leur origine, du nom de leur inventeur, de ses motivations. Pour s'adresser à un public cultivé assez large cet opuscule n'en attirera pas moins l'estime des spécialistes. J'en dirai autant des chroniques de langage dans lesquelles B. Migliorini exprime nombre de vues originales, pertinentes et utiles. Elles sont recueillies sous le titre *Parole e storia*. Fogli di vocabolario, Rizzoli Editore, Milano [1975], 1 vol. 163 p.

R.-L. WAGNER.

109. Kurt BALDINGER. — *Introduction aux dictionnaires les plus importants pour l'histoire du français*. — Paris, Klincksieck, 1974. (Bibl. franç. et romane pub. par le centre de Philologie et de Littératures romanes de l'Univ. des Sc. hum. de Strasbourg sous la direction de G. Straka. Série D : Initiation, Textes et documents), 14×21, 188 p.

On ne peut que s'associer aux éloges donnés par R. L. Wagner, à l'ouvrage d'abord paru dans le *Bull. des jeunes romanistes*, n° 18-19, déc. 1973. (cf. *BSL*, LXX, 2, 1975, n° 91, p. 227) et en signaler l'intérêt pour l'historien de la grammaire, en ce qui concerne l'élaboration du F.E.W.

J. STEFANINI

Cf. *Centre de Philologie et de Littératures Romanes*, Fascicule 20, 1975, éd. par le Centre de Philologie Romane, 1 rue de Rome, Esplanade, Strasbourg 1975. En 1969, M. H.-P. Schwake avait établi et publié dans la *Revue de Linguistique Romane*, 33, p. 392-405 une bibliographie des travaux les plus importants de M. K. Baldinger. C'était à l'occasion du cinquantième anniversaire de ce chercheur. M. Walter Bodemer et une équipe de jeunes chercheurs donnent ici en complément (p. 146-163) quelques dates biographiques et une liste chronologique des travaux de M. K. B. entre 1969 et 1974 (Note de R. L. Wagner).

110. Kurt BALDINGER avec la collaboration de Jean Denis GENDRON et Georges STRAKA, *Dictionnaire étymologique de l'ancien français* (abrégé. D.E.A.F.), 5 fasc. in-4°, G₁ (XLI, col. 1 à 112), G₂ (col. 114 à 308), G₃ (col. 309 à 504), Index G₁-G₃ (vi-134 p.), Complément bibliographique 1974 (X, col. 1 à 144), 1974. Les Presses de l'Université Laval, Québec, Canada, en vente chez Niemeyer (Tübingen) et Klincksieck (Paris).

M. J. D. Gendron à Québec, M. K. Baldinger à Heidelberg préparaient chacun de leur côté un dictionnaire étymologique de l'ancien français. Mis en relation par M. G. Straka, ils décidèrent de collaborer. C'est ainsi que naquit le D.E.A.F. dont un fascicule témoin parut en 1971 précédé d'une introduction reproduite ici en tête de G₁ (p. ix-xxiii). Sur les observations qu'il suscita quelques modifications furent apportées au plan primitif. La moindre n'est pas, sans doute, la place réservée à des citations dans le corps des articles. Le F.E.W. n'en contient pas ; les formes citées n'y sont que glosées, or la glose ne permet pas toujours de saisir la juste valeur d'emploi d'un terme et elle laisse dans l'ignorance sur certain caractères typiques de son référent. Comme le D.E.A.F. s'adresse, entre autres, à des lecteurs qui s'initient à l'ancien français (quelques-uns se destinant à l'histoire du moyen âge), cette entorse aux règles d'un dictionnaire étymologique est heureuse. Une autre innovation, non moins bonne, est celle de

tableaux synoptiques où s'ordonnent les significations de mots issus de bases particulièrement proliférantes (cf. celui qui accompagne en G₂ l'analyse de *garnir*). Ces mesures traduisent un souci d'efficacité pédagogique. Il n'est pas superflu. Sans doute, vu de Sirius, ce dictionnaire ne fera-t-il que condenser des renseignements, des données, que les spécialistes savent où trouver ailleurs, en particulier dans le F.E.W. Mais qui, hormis eux, est capable d'utiliser comme il faut cette somme où l'ancien français est comme noyé ? Plutôt voir les choses à ras de terre : à la mesure des médiévistes qui accueilleront avec faveur, je pense, un ouvrage s'adressant directement à eux ; à celle des débutants qui jusqu'ici, en France, ne sachant pas tous l'allemand, s'adressaient à de méchants manuels qui n'ont d'un dictionnaire de l'ancien français que le titre.

Une entreprise de cette importance ne pouvait être mise en chantier avant l'achèvement du F.E.W. La part que M. K. Baldinger a prise à l'œuvre de W. V. Wartburg, la connaissance qu'il a d'elle par les arrières, si j'ose dire, justifient le fait que notre confrère assume la direction du D.E.A.F. Elles l'ont incité à partir de la lettre G en attendant que reparaissent, amplifiés, les premiers volumes du F.E.W. L'introduction de 1971 et la préface de 1973 dégagent les grandes lignes du travail qui a précédé la publication de ces fascicules. Établissement de la maquette des articles, choix des marques et des sigles, collection et critique des données tirées du Godefroy, de l'*Altfr. Wörterbuch*, des glossaires, des travaux de lexicologie médiévale publiés au cours d'un demi-siècle, consultation de manuscrits, emprunts, pour maints textes, à des éditions plus sûres que celles qu'exploitaient ces dictionnaires. On prendra une vue détaillée de ce travail dans le *Complément bibliographique* 1974 dû à M. Frankwalt Möhren qui en dresse un bilan méthodique.

Comme de juste, la vedette est tenue par la forme française, l'étymon et les renseignements concernant son extension dans le domaine gallo-roman ou ailleurs venant immédiatement après. Les difficultés que la diversité des *scriptae* suscitent aux lexicographes médiévistes sont connues. Aucune règle, en cette matière, n'est applicable en toute rigueur. Les solutions préconisées par les auteurs du D.E.A.F. sont raisonnables. Quant à la vedette, la forme « francienne » a été retenue quand elle existe. Dans le cas contraire le mot apparaît sous sa *scripta* régionale. A l'intérieur des articles, les formes alléguées sont conformes à celles des manuscrits ; sont proscrites les reconstructions qui figurent dans les éditions dites standardisées. Les dérivés sont regroupés sous les bases. L'inconvénient qui résulte de cette pratique a été levé. Un index G₁-G₃ dû à M. Fr. Möhler rétablit en effet dans l'ordre alphabétique les mots français cités (*aguait* → *Gaitier*) ainsi que

ceux d'une autre langue (Ex. *avait* angl. → *agarder* → *Garder*). Il fournit de surcroît (p. 77 à 85) la liste alphabétique des étymons avec renvoi à leurs représentants (ex. **wallan*, frq. → *Galer*).

Le siège du D.E.A.F. est à Québec. La rédaction, dont M. K. Baldinger a assumé ici une grande part (cf. G₁) est confiée à deux équipes, une de Heidelberg, l'autre québécoise. On trouve en tête de G₁ la liste des mots dont le traitement a été assuré par un rédacteur, l'analyse des autres étant le fruit d'une collaboration entre plusieurs rédacteurs.

Une lecture suivie de ces trois fascicules qui conduisent de *gaignepain* à *genoil* exige du temps. Au surplus, comme celle des Atlas, la valeur d'un dictionnaire ne se révèle bien qu'à l'usage. Les sondages que j'ai faits me permettent de dire que l'œuvre s'annonce bien : sérieuse, bien documentée et équilibrée. La consultation du D.E.A.F. ne dispensera pas, évidemment, de recourir aux grands dictionnaires de l'ancien français. En revanche la lecture du Godefroy et de l'*Altfr. Wörterbuch* devra désormais naturellement conduire à la consultation du D.E.A.F. Non pas seulement pour retrouver ou vérifier une étymologie. Du fait des regroupements et des synthèses qu'il opère cet ouvrage à les dimensions d'un vaste répertoire sémasiologique, cela lui confère une valeur linguistique.

Un mot pour finir. Les éditeurs estiment que le D.E.A.F. comprendra de 4 à 5 volumes (environ 1000 pages chacun) dont la publication s'échelonnera sur une dizaine d'années au minimum (cf. G₁, p. xvi). Dans la conjoncture et l'état actuel de l'économie, ces prévisions témoignent d'une belle audace. L'époque est révolue où des éditeurs mécènes, des fondations généreuses pouvaient garantir la progression régulière d'œuvres telles que le *Thesaurus*, le F.E.W. ou même l'*Altfr. Wörterbuch*. On sait le temps qu'il a fallu en France pour achever la sortie du dictionnaire de Huguet. On aurait pu concevoir ici une concentration plus diversifiée des compétences, puisque les Anglais sont partie prenante au même titre que les Français et les Allemands en matière d'ancien français. Mais il semble qu'un mauvais génie s'oppose à tout ce qui pourrait ressembler, dans le domaine du médiévisme, à une entraide collective. D'après ce que je sais, l'admirable dictionnaire de l'anglo-normand reste en panne, les éditeurs reculant devant les frais de son impression. L'Université Laval aura-t-elle les moyens de soutenir seule la publication du D.E.A.F.? On le souhaite, sans en être assuré. En fait, de telles entreprises devraient être prises en charge aujourd'hui par une collaboration de divers Centres de Recherche scientifique européens. C'est dire les vœux que nous

formons à l'intention de M. K. Baldinger et de son équipe en attendant que, le bon sens prévalant, de tels cartels s'organisent.

R.-L. WAGNER.

111. *Grand Larousse de la langue française* en sept volumes. Tome quatrième, IND-NY. 1 vol. in-4^o, p. 2621 à 3967. Paris, mai 1975, Librairie Larousse, 17, rue de Montparnasse et Boulevard Raspail 114, Paris, VI^e.

Initialement, l'ouvrage devait comporter six volumes. Le titre du t. IV en annonce un supplémentaire. Cela n'a pas de quoi surprendre. Le G.L.L.F. se classe dans la catégorie des dictionnaires extensifs. La nomenclature, très large, le rend propre à satisfaire les curiosités les plus variées. Il associe les avantages d'un dictionnaire de langue aux commodités d'un dictionnaire encyclopédique. Il inclut, enfin, fragmenté, un ample traité des notions de linguistique, de grammaire, de lexicologie (1) dont la connaissance est indispensable à qui veut s'initier à une étude sérieuse du français. On prévoit qu'au terme de sa publication cette somme constituera pour longtemps un remarquable instrument de travail.

Dans ce tome-ci comme dans les précédents, le français classique ne figure pas seulement à titre de rappel sous des vedettes courantes en français moderne (cf. *indice*, *indiscrétion*, *infaillible*, *inquiét*, *instance*, *nourrir*, etc.) ; de vieux mots sortis de l'usage ont eux-mêmes rang de vedette (cf. *indélibéré*, *indulgement*, *jaçant*, *ja soit que*, etc.). D'une manière générale l'extension des valeurs d'emploi est bien signalée avec la prudence de mise dans les dates (cf. *inefficace*, 2). Très accueillant aux mots dits « techniques », le G.L.L.F. n'est pas moins libéral en ce qui concerne les néologismes, les sigles, les emprunts, l'argot (et même les mots orduriers). Puisque pas mal de régionalismes figurent dans la nomenclature, on regrette l'absence de *lagagne* usuel dans le S.O. Il dénote les sérosités qui se forment durant le sommeil à la commissure des paupières.

(1) Puisqu'avec juste raison on a confié à M. L. Guilbert la rédaction des articles relatifs à la lexicologie, et que M. H. Bonnard est essentiellement linguiste et grammairien, pourquoi n'avoir pas réparti d'autres domaines entre des spécialistes aussi qualifiés que ceux-là ? Il est surprenant que la dialectologie ne soit pas revenue à M. A. Lerond. J'en dirai autant de la stylistique. Un A. Henry, un Genette étaient tout désignés pour traiter des tropes, par exemple. Quel relief aurait pris sous leur plume l'article *métaphore* qui n'est pas dans ce tome le meilleur de la série ?

L'étymologie, l'histoire des formes et des sens occupent la tête des articles. Cette documentation a été confiée à de bons spécialistes. Sous réserve de quelques erreurs elle mérite confiance. Quant au fond, on regrette parfois que rappel ne soit pas fait d'études récentes qui éclairent ou renouvellent l'histoire d'un mot. Les recherches de M. G. von Proschwitz ont été exploitées : c'est bien. Mais le nom d'E. Benveniste devait figurer aux articles *menuisier*, *microbe* (le G.L.L.F. perpétue l'analyse erronée « qui a la vie courte »!), celui de Mme J. Rey-Debore à l'article *métropolitain*. Quant à la présentation, il arrive qu'elle manque de clarté : texte trop serré, parenthèses qui se chevauchent, abréviations rebutantes déconcertent un usager novice. C'est dommage, car les auteurs ont eu l'idée excellente de récapituler dans cette partie, par ordre chronologique selon les sens, des lexies, des locutions dont le mot étudié est le centre. Ces répertoires méritaient d'être mieux dégagés car ils peuvent rendre de grands services aux stylisticiens et aux commentateurs de textes. J'en dirai de même à propos du tissu des articles. Les exemples et les citations sont en italique, mais trop souvent une citation suit de si près un exemple qu'on ne discerne pas où se termine celui-ci, où commence celle-là (cf. *moule*, 2). J'ai signalé dans mes précédents comptes rendus des traits que je retrouve ici. Dans le corps des articles, l'ordre de succession historique des valeurs d'emploi n'est pas constant. Il arrive que celles du français classique soient placées en queue sans qu'on en saisisse la raison (cf. *irréconciliable*, *macule*). Les citations sont éclairantes en général et viennent de bonnes sources. En abrégant certaines, vraiment trop longues, qui illustrent des sens simples (cf. *lilial*, *linge*, *liquide*, 3, *mal*, adv. 1) on aurait pu faire place à d'autres (ainsi Mallarmé manque sous *mandore*). Parfois une citation contient un terme rare qui n'est pas repris à sa place dans la nomenclature. C'est le cas de *maran*, sous *ladre*, dans la citation tirée de M. Régner. *Maran*, terme d'injure, méritait d'être relevé, puisque le G.L.L.F. accueille des termes de m. français. Les appréciations sur les convenances et les degrés des valeurs d'emploi sont, dans tous les dictionnaires, empreintes de subjectivisme. De ce point de vue le G.L.L.F. est en général prudent, mais il arrive qu'une caractérisation soit à rectifier. « Peu usité », p. ex. laisse inutilement planer un doute sur la convenance actuelle du tour excellent *issu de* « sorti, venu d'un certain lieu ». De même *être froid comme (un) marbre*, lieu commun exploité par autant d'académiciens que d'auteurs populaires, ne saurait être qualifié de « vieux ».

Ces critiques, mineures, ne touchent, on le voit, que des détails. Bon nombre des articles de ce tome IV, qui en contient de très importants, sont de la meilleure venue. Composés, illustrés par

des rédacteurs qui ont le sens du français. Aussi bien les observations qui suivent ne visent-elles qu'à prouver l'attention qu'on a mise à dépouiller cet ouvrage. *Infection*. Manque un renvoi à l'application de ce terme à une personne, avec valeur méprisante. — *Infiltrer*. Puisque le néologisme spirituel de J. Laforgue, *s'impantifilitrer* n'a pas été recueilli à sa place, il aurait pu être rappelé ici. — *Insalubre*. Manque la lexie *îlots insalubres*. — *Introduire*. La référence du c. o. (être animé ∞ chose) n'étant pas pertinente ici, on aurait gagné de la place en fondant les § 2 et 5. — *Jabot*. Ce mot a servi de nom propre, avec une valeur ironique. Au cours de la seconde moitié du XIX^e siècle, des générations d'enfant ont ri en lisant les aventures de M. Jabot et de M. Crépin. — *Jacassage*. La dérivation en *-age* à partir d'une base verbale traduisant un mode de parole est ancienne. Hugo flétrissait le *parlage* des parlementaires. — *Japonaiserie* est donné en vedette sans exemples. Ceux-ci se sont malencontreusement glissés dans l'article *Japonerie*. — *Jauge*. Conformément à l'étymologie **galga* « verge », les § 4, 5, 6, 8 pouvaient passer avant § 1 et 2. — *Je* (§ 4, p. 2851, col. 1). La rédaction n'est pas bonne. Il fallait distinguer prononciation et orthographe, car l'*e* s'élide bel et bien dans la parole même lorsque le pronom suit le verbe (*où suis-je ici?*). — *Joli*. Bien des citations auraient pu marquer la distance progressive de *joli* à *beau*. — *Juste*, *Justice*. Une meilleure distribution des exemples aurait permis de mieux apercevoir dans les emplois de ces mots ambigus ce qui relève de la loi et ce qui relève de l'équité. — *Laboratoire*. C'est le nom sous lequel quelques grands pâtisseries désignent le lieu où ils confectionnent leurs gâteries. — *Latinisé*. Le moins qu'on puisse dire de la citation (ici trop courte) de Bernanos est qu'elle n'est pas claire. — *Libertinage*. Manque la collocation de l'adjectif *spirituel*. — *Lisier*, fr. prov. Le référent autorise-t-il à partir de lat. *lōlium* « urine »? *Loger*. On devait signaler ici que l'emploi de ce verbe en valeur intransitive (*où logez-vous?*) est à juste titre réputée vulgaire. — *Losange*. Le gaulois **lausa* « pierre plate » n'est qu'un des étymons possibles de ce mot et peut-être pas le meilleur. — *Loup*, *loupe*, *louper*. La question est difficile, mais ne peut-on penser que *loup* « défaut » serait mieux à sa place à côté de *loupe* (1) et de *louper* que sous l'étymon *lūpus*? — *Machine-outil*. La date de 1867 est à rectifier. M. J. de Bazin a rencontré ce composé en 1839 sous la plume d'Amédée Durand et E. Dollfus le cite en 1841 lors d'une exposition, à Mulhouse, des produits de l'industrie alsacienne (cf. mes *Vocabulaires français*, t. II, p. 74-75). — *Mâchurer*. Les dates ne s'opposent pas à ce qu'un *macheüre* précoce (<*mâcher* 2) ait influencé *mascerer* ∞ *mascherer* < **mascasare* « noircir avec de la suie ». — *Manier* ∞ *Magner* (se) méritait d'être relevé, mais il manque les

collocations populaires, usuelles, **le train* le *popotin*. — *Mannequin*. La jolie citation de Goncourt, § 4 « *une demoiselle-mannequin* » permet de compléter pour l'historique l'article *Demoiselle* (t. II) où ne figurent que des lexies du type *de + n* (*demoiselle de magasin*). — *Marché*. II, 1. *Faire son marché*. Le substantif dénote ici l'ensemble des marchandises nécessaires à la subsistance d'un ménage. — *Mot*. A moins que mes yeux ne m'aient trompé, je n'ai pas trouvé mention de *mots croisés*. — *Mouise*. Excellente citation de Hugo. — *Mora*. Balzac fournit pas mal d'attestations du mot. — *Mystère* (2). « genre dramatique ». Il fallait signaler l'abus orthographique, puisque *mislere* dérive de *ministerium*, ici. — *Mystique*. Le rappel de Sainte-Beuve est bon. Mais des citations de Baudelaire auraient montré quel chemin, depuis Bossuet et les poètes lakistes anglais, a parcouru ce mot dont nous avons esquissé l'histoire des emplois en poésie. — *Nantis*. Le substantif *les nantis* a une forte valeur péjorative. — *Natalisme* manque, à côté de *nataliste*. — *Natifforme*, bien attesté encore que rare, aurait pu entrer dans la nomenclature. — *Naturalisme* I. Je ne comprends pas l'exemple *le naturalisme des convulsions de Saint-Médard*. — *Navrer*. La définition « blesser, faire une plaie » aurait pu être nuancée par un rappel de la valeur primitive de *navrer*, puisqu'en ancien français *navrer* et *blesser* ne sont pas commutables. *Neodamode* (col. 3, l. 1). Curieux retour à l'orthographe *hilote*. — *Noir*. Manque la mention des *moines noirs*.

Il revenait à M. L. Guilbert de traiter les amples articles *Lexique* et *Néologie*. Notre confrère l'a fait avec l'autorité, le sérieux que lui confère sa haute compétence en ces matières. Au gré de l'ordre alphabétique, M. H. Bonnard présente les éléments non pas d'une grammaire française à proprement parler, mais d'une méthodologie grammaticale. Dans les quelque trente exposés qui figurent ici (de *Indéfini* à *Numéraux*) on retrouve les marques que cet esprit original imprime à tout ce qu'il écrit : l'art de dégager d'entrée de jeu le nœud d'un problème, l'aisance de l'exposition, l'étendue et la sûreté de l'information, les cheminement d'une réflexion personnelle exempte de tout sectarisme. Qu'on lise, pour s'en rendre compte, les articles *Information*, *Modalités*, *Modes*, *Monème*, *Morphologie* qui n'étaient pas des plus aisés à faire. Les qualités de la partie lexicographique étant reconnues, on peut dire que ces livres traités accroissent singulièrement la valeur du G.L.L.F. et assurent à cet ouvrage une place à part parmi les dictionnaires du français moderne.

P. S. La mention de *gueulant* dans mon c. r. du t. IV a fait sourciller quelques lecteurs. Je doute en effet qu'on découvre une attestation *écrite* de ce terme. Je maintiens toutefois qu'il dénotait

entre 1920 et 1940 un établissement inférieur à ceux qui portaient le nom de *beuglant*. Ma source? Des camarades, tous parisiens, qui, à des titres divers (mécaniciens, coureurs) appartenaient au milieu de l'automobile.

R.-L. WAGNER.

112. *Lexis. Dictionnaire de la langue française* (direction de Jean Dubois, Rédaction : Jean-Pierre Mével, Geneviève Chauveau, Sylvie Hudelot, Claude Sobotka-Kannas, Dorine Morel et alii), Paris, Larousse, 1975, rel. toile, 18×26, 1950 p.

Dictionnaire de langue, le *Lexis* est destiné au « large public de l'enseignement » et à celui, plus large encore, des ingénieurs et techniciens, cherchant éventuellement dans une meilleure connaissance de la langue et du vocabulaire un moyen de « promotion sociale ». Il offre, à côté du vocabulaire courant si bien décrit par le *Dictionnaire du franç. contemp.* (25 à 30.000 mots), les termes « classiques », conservés par la langue littéraire et surtout ceux de langues scientifiques et techniques (non leurs nomenclatures en totalité, mais ceux « qui permettent de décrire le fonctionnement de la science », l'armature épistémologique et opératoire). Largement ouvert aux néologismes, il profite du travail constant de la rédaction Larousse et s'intéresse, — très discrètement — au français « marginal » (nous préférierions dire régional ou extra-national) : les A. ont accordé la plus large place au « canadien », bien étudié grâce aux autorités du Québec et se plaignent de manquer de documents pour les autres : on a effectivement l'impression qu'ils en savent souvent ce qu'en peut connaître un Parisien en vacances.

Un dictionnaire grammatical, aux larges rubriques, laisse deviner l'influence d'un linguiste averti dans telle remarque sur l'utilisation des auxiliaires *aller* et *venir* de possible seulement au prés. et à l'imparf. indic., sur les rapports entre aspect perfectif-imperfectif et valeur temporelle, dans la présentation transformationnelle de nombreux phénomènes (passivation, nominalisation, etc.). Regrettons que l'influence du lexique sans doute et la nécessité de ranger *conditionnel* sous *condition* le fassent définir comme un « mode ».

La rédaction des articles révèle également une connaissance approfondie des derniers travaux en lexicologie : pour tenir la gageure de faire entrer environ 75.000 mots en un volume, les A. ont regroupé ceux qui semblent appartenir, — synchroniquement —, à un même champ morpho-sémantique et en séparant, en dépit

de l'histoire, les emplois aujourd'hui distincts d'un même terme. On évite ainsi la difficulté héritée de l'histoire du français, d'avoir à décider si *engraisser*, par ex., est à classer comme dérivé de *graisse* ou si, comme c'est le cas, il doit être rattaché directement à son étymon bas-latin *incrassare*. Le sentiment linguistique de tout Français établit aujourd'hui le lien entre le substantif et le verbe, que le dict. place sous le premier (tout en indiquant son étymon).

Naturellement ces « regroupements » font appel à l'intuition des rédacteurs (et quand ils suivent dans la filiation des sens, l'ordre « qui a paru logique », ce n'est évidemment pas celui de la logique, mais de la vraisemblance). Ce subjectivisme, s'il allège singulièrement la description demande la collaboration active du lecteur : à lui d'interpréter les exemples comme modèles de constructions (possibilité ou non d'un sujet ou d'un objet animé/inanimé), de comprendre qu'un *dériveur* est muni d'une *dérive* qui l'empêche précisément de *dériver* (ou d'aller à la *dérive*), de voir ce que les « emplois classiques » ajoutent à l'histoire du mot, inaugurée par les indications étymologiques (ainsi *acharné* et *s'acharner* « s'expliquent » diachroniquement par l'indication qu'au xvii^e s. encore, *acharner un animal*, c'était « lui donner de la chair pour l'exciter » et que cette valeur était encore sensible dans les emplois métaphoriques). Jamais la lecture de la préface ne fut plus nécessaire à l'utilisateur d'un dictionnaire.

Les définitions répondent dans l'ensemble aux exigences de la lexicologie contemporaine : et les lecteurs de ce bulletin verront combien les rédacteurs ont su tenir compte des critiques adressées par R. L. Wagner aux premiers tomes du *Grand Larousse de la langue française* (cf. s.v. *circuit*, *contact*, (tirer un) *coup*, *dégoter* (daté de 1808 au sens famil. de « trouver »), *demi-mondaine* (donné seulement au fém.), *denté* (l'ex. indique qu'il se dit seulement des inanimés), *diaspora*, *dire* (*les dire*), *distancier*, *dresser* (deux entrées), *exquis* (au sens médical), *humanité*, *jelon*, etc.).

Un tel ouvrage permet de constater que la lexicographie est, sans doute, le domaine où les progrès de la théorie ont le plus fortement influencé la pratique. Le problème des rédacteurs a sans doute été principalement de concilier les données, abondantes, solides, avec la nécessité de tout faire tenir en un livre : ainsi s'explique, sans doute, qu'on ait conservé pour des mots comme *malou*, *grive*, *maquereau*, *chic* les étymologies traditionnelles au lieu de proposer le système plus cohérent, mais plus long à exposer, de Guiraud. On a évidemment à proposer quelques ajouts : il serait dans la ligne de l'ouvrage : au moment où le problème des loisirs se pose à la société, de mentionner le nom de bateaux de « série », comme le *béluga* ; de citer nommément la *microcalorimétrie*, ou

d'enregistrer *aubergine* (= auxiliaire de police féminin) ; l'emploi de *mandarin* pour désigner des membres du « collège A » n'est aujourd'hui plus seulement ironique, comme dans l'ex. c. de Daudet ; pour l'art. *maquis* une maladresse de rédaction pourrait laisser croire à l'existence de maquis en 40 : comme l'indique la parenthèse étymologique, la chose et le mot, en ce sens, datent de 1942 ; quant à l'étymologie, l'extrême concision de la rédaction pourrait faire croire que *macchia*, en corse, ne signifie pas « maquis » ! *vocero* est un mot corse, mais la transcription est italienne ; *sex-shop* : la forme *sexa-shop* semble aussi fréquente à Paris ; *imperfectif* (v. 1950) se trouve chez Guillaume en 1929 et devait être employé couramment par les slavissants ; d'autres (Clédat) parlaient de *déterminé/indéterminé* pour lesquels ce sens n'est pas indiqué ; on souhaiterait trouver le syntagme *bassin de carénage* sous ce dernier terme. La prononciation, est-il dit prudemment est celle de « l'usage parisien cultivé ». Existe-t-il encore un tel usage ? Ne suppose-t-il pas des cadres sociaux plus rigides que les nôtres ?

En conclusion, on voit mal comment on eût pu faire mieux dans le même nombre de pages.

J. STEFANINI

113. *Harrap's English-French Dictionary of Slang and Colloquialisms* by Georgette A. Marks, Special Lecturer, University of Manchester and Charles B. Johnson, M.A., Harrap, London, [1975], 1 vol. in-8°, 299 p.

Agréablement présenté, ce volume est la contrepartie du dictionnaire français-anglais de l'argot établi d'après les notes laissées par John Marks que nous avons signalé ici en son temps. De l'argot proprement dit à la langue familière s'étagent plus d'un niveau d'expression ; leurs frontières sont peu discernables et les auteurs, prudents à juste titre, se gardent de donner une valeur absolue aux sigles qui servent à les distinguer. L'ouvrage rassemble donc un assez vaste matériel lexical qui, de l'anatomie à la défense anti-aérienne en passant par les sports, la drogue, les prisons, touche à plus d'un domaine. Aucun ouvrage de ce genre ne saurait être complet. A chaque lecteur, selon ses compétences, de compléter celui-là (Ex. sous *amy-John*, *gouine*, *gousse* non mentionnés sont plus usuels que *gougnot(t)e*, alors que *lesbienne* se situe à un niveau plus relevé). On corrigera quelques impropriétés : Ex. sous *ass*, 6, *être dans le trente-sixième dessous* serait préférable à *être*

dans le sixième dessous. On est reconnaissant aux auteurs d'avoir conduit à son terme dans des conditions difficiles l'ouvrage auquel John Marks donnait ses soins depuis tant d'années.

Le sens ou du secret, ou du tabou, ou de l'irrespect est à la source des inventions lexicales, souvent pittoresques qui sont rappelées ici, sans compter le cas où telle dénomination s'explique par l'ignorance, chez certaines gens, du mot technique dont usent, par exemple, les hommes de l'art. Il est mû par des motivations qui, variant avec les sociétés, ne se recouvrent pas. Chaque nation, de surcroît, chaque milieu exploitent des ressources et des procédés qui confèrent aux produits de cette création un caractère proprement intraduisible. C'est dire que des recueils tels que celui-ci, une fois séries les domaines et décrits comme il faut, les types de formations peuvent donner lieu à d'intéressantes études contrastives.

R.-L. WAGNER.

114. *Banque de Terminologie du Québec.* Office de la Langue Française. Inventaire des travaux de terminologie. Projets et Travaux en cours au 31 août 1974, 54 p. + Annexe.

Pour faire suite aux vœux du colloque international de terminologie de Baie Saint-Paul, en octobre 1972, l'O.L.F. a mis sur pied le programme Terminoq 2, intégré à la Banque de Terminologie du Québec qui gère l'inventaire permanent des travaux de terminologie. Le fichier des travaux en cours n'étant pas automatisé la publication périodique d'un répertoire a pour dessein de favoriser les échanges entre chercheurs et d'éviter, autant que faire se peut, les chevauchements dans les travaux. Cet inventaire préparé sous la direction de M. Fortin par M^{lle} Gagné assistée de M^{me} Mercier-Guimard comprend environ 300 titres qui couvrent les domaines les plus variés. Il est muni d'un index alphabétique des domaines d'emploi et d'une Annexe (bordereaux de fiche à utiliser par les entreprises qui ont participé à cette enquête pour permettre sa mise à jour).

G. ZÉPHIR.

115. Jean LE GALLIOT. – *Description générative et transformationnelle de la langue française avec des travaux pratiques et leurs corrigés* (Nathan Université), [Paris], [1975], 15×21, 240 p.

Sous ce titre (un peu surprenant : l'A. vise-t-il la seule adéquation descriptive sans ambition explicative?), ce manuel a l'ambition de « combler un certain hiatus entre la vulgarisation rapide et la rigueur scientifique ». Il présente d'abord une étude transformationnelle de la phrase, des constituants ensuite. Une 3^e section montre comment la grammaire distributionnelle, l'analyse en constituants immédiats, la grammaire syntagmatique « appelaient » la G.T. Dans une seconde partie, l'A. donne une description phonétique et phonologique du français. Il s'appuie essentiellement, pour la 1^{re} partie, sur la grammaire de Dubois et Françoise Dubois-Charlier, pour la seconde sur *les règles et les sons* de F. Dell.

Cette présentation aura suffi à faire comprendre quelle gageure veut tenir l'A. Pour présenter une description complète du français, il fallait évidemment s'en tenir à une seule méthode : aussi bien Dubois et Dubois-Charlier lui offraient-ils une synthèse utilisable. Mais ce qui, dans le modèle, est souvent suggestion, direction de recherche devient nécessairement ici solution définitive et succincte. Dans un moment où la G. T. multiplie théories et méthodes nouvelles, l'A. parle d'« acquis théorique et méthodologique ». Rien n'est dit de la sémantique générative, ni de la version interprétive de la G.T., ni de l'école française du L.A.D.L. Quand l'A. essaie d'intégrer les recherches de J. C. Milner sur les relatives, il éprouve une difficulté visible à les intégrer (bien qu'elles aient été conçues dans un cadre chomskyen). La concision de l'exposé risque de faire croire au lecteur mal informé que structure profonde et structure superficielle ont le même type de « réalité », que la première a une existence psychologique. La grammaire traditionnelle mêle indistinctement les plus mauvais manuels scolaires et les plus grands linguistes (p. 109 : la définition du nom par les modistes ou par V. Brøndal a peu de choses à voir avec celle du manuel scolaire cité). Cela ne doit pas masquer la solide information de l'A. et un très louable effort pour intégrer notamment modalité et énonciation à l'enseignement. Seule, la brièveté de l'ouvrage appelle la tentation de compléter de nombreux exposés.

P. 19 : faut-il vraiment parler d'emphase pour une structure aussi traditionnelle que *A l'horizon disparaissent les navires?* ; 20 : pour distinguer interrogation totale et interrogation partielle, quelques-uns des critères semblent mal choisis : à l'interrogation partielle *Qui a sonné?* on répondrait fort bien : *Je ne sais pas* ou *Qu'est-ce que ça peut le faire?* ; 22 : si les processus transformationnels sont « trop complexes pour être exposés en détail », y

a-t-il intérêt à les résumer, le principe et la force de la G.T. ne sont-ils pas dans son caractère « génératif » i.e. exhaustivement ; énumérateur ? ; 22 : dit-on vraiment : *Dans quelle ville part-il ?* ; 25 : où figure ici l'infinitif impératif : *agiler avant de s'en servir ?* ; pourquoi négliger le passage de « tu chantes » à « chante » ? ; 25 : *Prête le livre à moi* est agrammatical, sauf antithèse, explicite ou non ; 26 : qu'est-ce donc que *formaliser* des phrases ? — remplacer les syntagmes par des symboles ? ; (cf. p. 28, 43, etc.) ; 29 : l'explication proposée : *de* introduit un agent humain ne « tient » pas : on dit fort bien *le mur est entouré d'eau* et obligatoirement *cette femme est ballue par son mari* ; l'effacement du SN agent n'explique pas le changement de valeur temporelle de *la poire est mangée par le gamin* (présent) à *la poire est mangée* (= on a mangé la poire) ; 30 : on est surpris de ne pas voir cité ici l'ex. classique : *Marie n'aime que Pierre/Pierre n'est aimé que de Marie*, pour montrer la « non correspondance entre phrase active et phrase passive » ; l'usage de l'opérateur accolade est-il cohérent, p. 14 et p. 36, 46, etc. ? ; 36-37 : la transformation effacement de *A* suffit-elle à expliquer l'opposition *je crains qu'il ne vienne/qu'il ne vienne pas ?* ; 42 : qu'est qu'une « transformation qui génère » ? ; sur le déterminant du « sujet réel », les dernières études de R. Martin, Kayne et d'autres ont apporté des précisions qui rendent bien superficiels les traitements proposés ; rien, sauf erreur sur les impersonnels passifs du type *il sea procédé à une vente publique* ; 53 : « Il va de soi »..., pas tellement si l'on songe au temps qu'il a fallu à Chomsky pour parvenir à cette solution ; 56 : si l'on comprend bien pour parvenir à *le toit de la maison manque*, il faut partir de : *la maison a un toit — le toit manque* ; 95 : noter que *75 cm sont mesurés par ma sœur* est acceptable dans le sens « prend une longueur de ... » par ex. sur une pièce d'étoffe.

J. STEFANINI

116. Andrée BORILLO, Joëlle TAMINE, Françoise SOUBLIN. — *Exercices de syntaxe transformationnelle du français* (coll. « Linguistique »), [Paris], A. Colin, [1974], 15,5 × 21, 176 p.

Ce qui distingue cet ouvrage d'autres du même genre, c'est d'abord que les exercices ont effectivement été proposés à des étudiants, corrigés et discutés avec eux et entre professeurs dans un travail d'équipe mené à l'Université de Provence.

C'est ensuite que les bases théoriques (une vigoureuse préface de J. Cl. Chevalier les rappelle) en ont été, elles aussi, mises depuis

longtemps à l'épreuve : elles guident les travaux de M. Gross et des membres du L.A.D.L. (Universités de Paris VII et Paris VIII et C.N.R.S.).

A partir d'un exercice de base, les A. appellent les étudiants (ou quiconque veut s'initier à la linguistique du français) à réfléchir sur les propriétés des particules préverbaux (les personnels atones ou disjoints de la nomenclature traditionnelle) et des verbes opérateurs (régissant une complétive ou une infinitive) : première utilité, montrer combien il est difficile de formuler une règle (par ex. sur la possibilité de postposer le sujet au verbe) et combien celles de la grammaire scolaire, dans leur trompeuse simplicité, décrivent mal les faits (p. 94 sq.). D'autres exercices reprennent l'exercice de départ ou orientent la réflexion dans d'autres directions.

Félicitons les A., au moment où trop d'enseignants, après une initiation rapide, croient faire de la G.T., en analysant sous forme d'arbre (analyse souvent purement syntagmatique) le *bûcheron coupe l'arbre*, de rappeler les bases obligatoirement distributionnelles de toute grammaire, et de présenter les transformations comme correspondant à des propriétés syntaxiques (105) et comme simplifiant la description, d'allier une rigueur de méthode irréprochable au sens du concret, de l'exemple (cf. étude sur *savoir/connaitre*, ch. 15).

En conclusion, un excellent manuel, et qui ne se démodera pas de sitôt.

J. STEFANINI

117. Camille ROUDMANOVITCH. — *Pierre, Paul et la grammaire*, Livre-Cahier accompagné d'exercices grammaticaux. Illustrations de S. Venuti. [Paris], Didier, [1975] (Lire et savoir, hors-série). 11,5×17, 96 p.

Série de récits situés en Provence, mais faisant intervenir, — à titre fictif —, les extra-terrestres et suivis de schémas, de questionnaires et de définitions initiant l'enfant à la distinction des parties du discours et centrant l'analyse de la phrase autour du verbe. Un effort pour s'approcher du français vraiment parlé — dangereusement parfois — (« La nature d'un mot, c'est comment il s'appelle », 81).

Est-il vraiment indispensable d'enseigner aux enfants des définitions et des descriptions pour le moins discutables : le classement des verbes dans les trois groupes traditionnels, ou p. 88, de leur apprendre que le passé simple indique « une action passée

coule et qu'on n'a pas recommencée » (ex. : « Louis XIV régna plus de soixante-dix ans et aima avant tout la guerre et les femmes »).

Sur un plan extra-linguistique, à noter que les Provençaux semblent dans l'esprit des touristes parisiens, succéder aux Portugais comme modèles de gaité.

J. STEFANINI

118. PELLEGRINI (Giovan Battista). - *Saggi di linguistica italiana. Storia Struttura Società*. Serie di linguistica Boringhieri, Torino, Boringhieri, 1975, 496 pp.

G. B. Pellegrini réunit quelques-uns de ses articles publiés dans diverses revues (1954-1972. Un seul article est inédit). Le volume contient quatre sections :

1. Rapports langue-dialecte en Italie.

Après avoir relevé la difficulté de fixer l'italien régional dans des schémas précis et d'établir, dans certains cas, les limites entre ce dernier et le dialecte, G. B. Pellegrini (*Tra lingua e dialetto in Italia*, 1965, pp. 11-35) constate que la koiné régionale est un obstacle puissant à l'introduction générale de l'italien dans l'usage parlé et invite les chercheurs à s'intéresser à l'apport dialectal des diverses régions italiennes à la langue nationale. Dans le second article : *I cinque sistemi linguistici dell'italo-romanzo*, 1972, pp. 55-87, l'auteur énumère les facteurs de la formation des aires linguistiques néolatines autonomes en Italie et présente une classification dialectale de l'Italie assez proche de celle de Merlo. Dans le seul article inédit : *Fonetica e fonematica*, pp. 88-141, il fait l'historique de la linguistique structurale en Italie, confronte sa description phonématique du parler de la vallée de Cordevole avec celle de Moena (Trento) faite par L. Heilmann et présente une matrice du vénitien rustique centro-septentrional (Trévise, Feltre, Belluno). Ailleurs (*Popoli e lingue nell'Italia superiore preromana*, 1972, pp. 142-176) il précise les quatre directions de recherche que peut/doit suivre le linguiste pour éclairer les phases antiques de l'italien.

2. Toponymie.

G. B. Pellegrini (*Il contributo degli studi toponomastici alla storia antica della regione veneta*, 1962, pp. 177-198) souligne les apports que la toponymie fournit à l'étude de l'histoire, de la démographie

et du folklore d'un lieu donné. Il analyse ensuite des séries de toponymes qui, dans certains cas, ont un intérêt pour la région vénitienne dans son ensemble et même pour l'Italie septentrionale. Le dépouillement de textes et l'étude des noms locaux lui permettent de dégager quelques aspects de la vie des habitants du nord-est de l'Italie (*Cadore preromano e romano*, 1954, pp. 194-214). *Osservazioni di toponomastica stradale*, 1966, pp. 215-234, article inédit en Italie et consacré à la toponymie routière, présente une étude des toponymes construits à partir de MILIARUM « champ de millet ». L'Ombrie, région dont la toponymie est la moins étudiée, offre de nombreux toponymes ruraux : *Osservazioni di toponomastica umbra: il filone dei nomi prediali*, 1970, pp. 235-285. Dans : *Toponomastica e lessico arcaico*, 1965, pp. 286-298, l'auteur présente un échantillon de termes qui ne se sont maintenus que dans des domaines linguistiques particulièrement conservateurs isolés ou périphériques et souligne l'intérêt fondamental de la toponymie pour la reconstruction des phases phonétiques antiques de la langue ou du dialecte ainsi que son importance dans la stratification lexicale.

3. Études onomasiologiques.

Dans : *Terminologia agraria medievale in Italia*, 1946, pp. 299-342, G. B. Pellegrini passe en revue la terminologie rurale latine, dans quelques-uns de ses aspects fondamentaux et la compare à la terminologie médiévale illustrée surtout par les continuations dialectales dans les diverses régions italiennes. On relèvera les conclusions (a) l'évolution des objets n'est pas nécessairement parallèle à la transformation lexicale b) tendance marquée à la conservation du lexique latin) ainsi que la classification des principaux types sémantiques existants. Suivant une méthodologie identique l'auteur examine les différents métiers ou activités domestiques ainsi que les outils ou ustensiles : (*Tradizione e innovazione nella terminologia degli strumenti di lavoro*, 1971, pp. 343-402). Il souligne à nouveau la continuité latine et dégage quatre éventualités dans l'étude des rapports diachroniques entre la « chose » et le « mot » : (a) forme, fonction et dénomination de l'objet inchangées b) apparition tardive de l'objet et de sa dénomination c) forme et fonction de l'objet inchangées, nouvelle dénomination d) forme et fonction de l'objet nouvelles, dénomination inchangée). Il cite également de précieux archaïsmes conservés dans les aires isolées et/ou périphériques.

Vassoio, vassoia, nota etimologica, 1954, pp. 403-409.

4. Langues en contact.

Convergenze italo-balcaniche negli elementi di origine orientale, 1968, pp. 420-444.

A proposito di alcune forme romanze nelle fonti arabe, 1968-1970, pp. 445-461.

Sul dialetto e sulla toponomastica della val Natisone: a proposito di contatti linguistici slavo-friulani, 1972, pp. 462-477.

Une liste d'abréviations bibliographiques (pp. 479-485) et un index des auteurs (pp. 487-496) complètent le volume.

Joseph SAVI.

119. *Bilinguismo e diglossia in Italia*, Consiglio Nazionale delle Ricerche, Centro di Studio per la Dialettologia Italiana, 1, Pisa, Pacini editore, 156 pp. + 9 photos.

Le thème du congrès du « Centre d'Étude de Dialectologie Italienne » (Bressanone 1971) était le bilinguisme et la diglossie en Italie. Les communications peuvent être classées en trois catégories :

I. Dialectologie régionale.

1) L'Italie méridionale.

a) le bilinguisme italo-albanais :

Martin Camaj, *Il bilinguismo nelle oasi linguistiche albanesi dell'Italia meridionale*, pp. 5-13.

A. Bibbó, *Romanzo e albanese dei dialettofoni di Casalvecchio (FG), Chienti (FG), Greci (AV)*, pp. 15-22.

b) dialectes néo-grecs :

A. Karanastasis, *Lo stato in cui si trovano oggi i dialetti neogreci dell'Italia meridionale*, pp. 23-27.

c) flots franco-provençaux de Celle et Faeto :

V. Valente, *Bilinguismo nei dialettofoni delle isole franco-provenzali di Faeto Celle in Capitanata*, pp. 39-47.

N. Romano, *La raccolta dei materiali nelle aree romanze esogene di Puglia*, pp. 49-58.

d) dialecte « campidanese » (sarde) :

M. T. Atzori, *Bilinguismo fonetico nel dialetto campidanese*, pp. 109-123.

e) calabrais :

G. Falcone (*Lingua e dialetto nella Calabria Reggina*, pp. 97-108) apporte la notion de « semidialecte » (interaction entre l'italien et le dialecte) qui serait au niveau sémiologique l'expression de la crise d'une société qui n'arrive pas à rompre définitivement avec les structures féodales de son économie précapitaliste.

2) L'Italie centrale.

Ž. Muljačić (*Su alcuni effetti del bilinguismo nella parlata dei croati molisani*, pp. 29-37) étudie le bilinguisme des croates du Molise.

3) L'Italie septentrionale.

G. Versino (*Confronto fra le parlate franco-provenzali di Viù e di Usseglio*, pp. 59-64) dégage deux phrases de la diffusion du piémontais et souligne l'importance des voies de communication dans la progression de ce dialecte. Après une analyse de quelques éléments lexicaux du parler de la Val Pesio et un relevé des principaux phénomènes phonétiques et morphologiques M. L. De Caroli (*La valle Pesio e l'antica area linguistica provenzale cisalpina*, pp. 65-72) conclut à l'existence d'une ancienne phase linguistique provençale dans toute la vallée. Dans son article *Breve profilo linguistico della Val Gesso (Cuneo)* (pp. 73-81) L. Silvestro suggère que la multiplicité des formes pour un terme donné peut être un signe de vitalité linguistique du point étudié. G. Francescato (*Sull'indagine sociolinguistica delle situazioni bilingui in Italia e in particolare nel Friuli*, pp. 83-90) dégage deux directions que doit suivre une recherche sociolinguistique dans des aires marginales comme le Frioul (analyse traditionnelle des conditions d'emploi et du conditionnement réciproque des langues en présence et analyse sociolinguistique des codes et de leur fonction de communication) et distingue le code restreint (ici le parler local) et le code élaboré (ici l'italien régional). F. Coco (*Aspetti del bilinguismo in area bolognese*, pp. 91-96) étudie la vitalité actuelle du dialecte de Bologne et les influences du système phonologique dialectal sur l'italien parlé local (italien régional).

II. Les dialectes et l'école.

Partant d'une enquête effectuée dans quatre classes élémentaires (deux classes de garçons et deux classes de filles, en tout 100 élèves) G. Mazzotta (*Osservazioni sulla consistenza del bilinguismo in alunni di una scuola elementare di Bari*, pp. 125-130) aboutit à des conclusions intéressantes : régression du dialecte, disponibilité

plus grande des filles envers l'italien, emploi de l'italien dans les rapports parents-enfants. Après avoir rappelé la nécessité de replacer les données de l'enquête dans le milieu social étudié P. G. B. Mancarella (*Lingua e dialetto nel Salento. Inchiesta sul bilinguismo di alcuni alunni* ; pp. 131-135) étudie la langue d'une classe échantillon d'une trentaine d'élèves et relève deux types de trilinguisme : a) langue italienne — italien régional — dialecte local, b) langue italienne — koinè dialectale — dialecte local. L'école n'arrive pas encore à donner une norme pour un modèle parlé. Elle devrait éliminer les habitudes dialectales typiques et orienter les élèves vers ce modèle parlé diffusé désormais par la télévision, la radio et le cinéma. A. Sobrero (*Il cambio linguistico nell'acculturazione dell'immigrato: nuovi problemi di glottodidattica*, pp. 137-148) analyse le schéma dialecte (I) — italien régional (II) — italien standard (III) et propose de diviser (II) en (II 1) : particularismes régionaux et (II 2) : koinè régionale. L'italien régional (II 1) serait une phase intermédiaire destinée à être dépassée dans le sens (II 1 → II 2 [III]) par l'action des mass-média parallèle au processus d'intégration sociale de l'immigré.

III.

T. Telmon (*Premesse per un'analisi del comportamento cinesico degli immigrati a Susa*, pp. 149-154 + 9 photos) ouvre une nouvelle perspective de recherche en étudiant comment un sujet sicilien travaillant en Italie septentrionale (Suse) dans un milieu méridional fermé s'efforce d'éliminer dans ses gestes tout ce qui peut rappeler son origine.

Joseph SAVI.

120. MARCATO POLITI (Gianna). — *La sociolinguistica in Italia*, Consiglio Nazionale delle Ricerche, Centro di Studio per la Dialettologia Italiana, 4, Pisa, Pacini editore, 1974, 164 pp.

Cet ouvrage offre un panorama complet des recherches sociolinguistiques en Italie. L'auteur s'est efforcé d'être utile (présence de nombreux extraits), clair (classement par filons pp. 72-76, par régions p. 146) et exhaustif (pp. 109-121).

Joseph SAVI.

121. MARCATO (G.), URSINI (F.), POLITI (A.). — *Dialetto e italiano. Status socioeconomico e percezione sociale del fenomeno linguistico*, Consiglio Nazionale delle Ricerche, Centro di Studio per la Dialettologia Italiana, 6, Pisa, Pacini editore, 1974, 163 pp.

Partant du postulat selon lequel il existe un lien étroit entre la condition sociale et le comportement linguistique et formulant l'hypothèse d'une relation entre l'isolement, l'homogénéité, la cohésion sociale et la vitalité du dialecte, les auteurs prennent comme sujet de leurs recherches un groupe de garçons (39 élèves de 14 à 19 ans) d'une école agricole de S. Donà di Piave dans la province de Venise. Ils relèvent la situation sociale et linguistique du groupe, son attitude envers la société et le langage, son comportement et ses motivations. Adoptant la technique du « différentiel sémantique » ils choisissent sept échelles (à sept degrés) et reportent les résultats sur des tableaux. Les conclusions auxquelles ils aboutissent sont particulièrement intéressantes :

1. Le dialecte est pleinement fonctionnel tandis que l'italien a un coût trop élevé par rapport à sa valeur fonctionnelle. Toutefois le dialecte ne doit pas être le code unique.

2. L'école propose une réalité qui n'est pas celle que connaissent les enfants (qui abandonnent l'école après les classes élémentaires).

3. La tentative de s'adapter à la norme, la recherche constante d'une efficacité expressive et d'une forme meilleure porte parfois à des méprises, à des contaminations, à des reconstructions du lexique, à l'emploi impropre d'éléments lexicaux ou morphologiques.

4. Tout en pensant que le dialectophone risque d'être jugé inférieur socialement les sujets condamnent l'emploi de l'italien dans le milieu rural et réservent son utilisation pour les contacts avec des étrangers.

L'ouvrage de G. Marcato, F. Ursini et A. Politi est important pour deux raisons essentielles : pour son analyse de la réaction linguistique du paysan confronté aux modèles et aux valeurs de la civilisation actuelle et pour sa méthodologie qui pourra être prise comme paradigme pour une étude sociolinguistique du même genre.

Joseph SAVI.

122. *Dal dialetto alla lingua*, *Atti del IX Convegno per gli Studi Dialettali Italiani* (Lecce, 28 settembre-1 ottobre 1972), Consiglio Nazionale delle Ricerche. Centro di Studio per la Dialettologia Italiana, 3, Pisa, Pacini editore, 1974, 536 pp.

En ouverture du congrès Luigi M. Lombardi-Satriani (*Dal dialetto alla lingua. Riscatto culturale o perdita di identità*, pp. 5-18) souligne un regain du folklore mais une diminution du dialecte dans ce folklore. Les communications peuvent être classées en six catégories.

1. Les dialectes et l'école.

Paola Beninca', Giuseppe Ferraboschi, Gianluigi Gaspari, Laura Vanelli (*Italiano standard o italiano scolastico?* pp. 19-39) veulent vérifier expérimentalement si l'école élimine les difficultés provenant d'un mélange linguistique chez les élèves. Avec un corpus constitué par 247 devoirs d'élèves de 13 classes d'une école de la campagne de Padoue ils étudient et classent les corrections apportées par les enseignants. Celles-ci visent à récupérer une langue idéale où tout ce qui n'est pas purement informatif est éliminé. La norme linguistique n'existant plus de façon unitaire les enseignants s'en tiennent à une sorte de « tradition linguistique scolaire ». C'est également en analysant des copies d'élèves (de 2^e et 3^e « media ») d'une école située dans la commune de Novare (avec en outre l'étude des erreurs effectuées par un enfant de Saint-Vincent [Aoste] et un questionnaire sociologique) que Gaetano Berruto (*Dialetto vs. lingua: sistemi in contatto e « errori di lingua »*, pp. 41-62) définit l'« erreur de langue », constate qu'il s'agit d'une interférence linguistique qui entre dans la problématique des systèmes en contact et conclut à la nécessité de personnaliser la phénoménologie des « erreurs de langue ». Il faut rejeter les concepts de norme sociale, statistique, puriste, « imitativo-pédagogique » et admettre que l'« erreur de langue » est une production linguistique qui sur le plan sémiologique a la même dignité que toute autre production linguistique.

Giovanni Frau, *Dal dialetto alla lingua: Note in margine a un testo per i bambini friulani del primo ciclo delle scuole elementari* (pp. 63-75).

2. Dialectologie urbaine.

Alberto Sobrero (*Note sulla dinamica del passaggio dal dialetto alla lingua in un quartiere urbano*, pp. 77-95) étudie l'unité culturelle d'un quartier de Casale Monferrato (Alessandria). A cet effet il utilise les instruments offerts par la linguistique et les sciences parallèles (en particulier la statistique). Il s'attarde sur la première

phase de la dynamique du passage dialecte → langue c'est-à-dire sur l'italianisation progressive du dialecte. On retiendra : l'importance de l'âge de l'immigré dans le processus de l'intégration linguistique (plus le sujet est jeune plus il s'efforce d'adapter le vieux système au nouveau système) et la nécessité pressante de trouver une méthodologie pertinente pour l'exploration dialectale des centres urbains. Lorenzo Còveri (*Per una dialettologia urbana: progetto di ricerche sociolinguistiche nella città di Genova*, pp. 87-95) souligne la situation particulière de Gênes et cite les disciplines qui doivent participer à la recherche (démographie, statistique, sociologie, psychologie, anthropologie culturelle). Gianna Politi Marcato (*Dialetto e società in un microcosmo sociale: Milano*, pp. 97-110) étudie la langue d'une communauté urbaine moyenne de la Vénétie. Appliquant la technique mixte de l'interview ouverte, libre, et du questionnaire préétabli, l'auteur interroge 62 noyaux familiaux sur un total de 2590 et analyse les données. Le dialecte comme langage de masse est remplacé par l'italien populaire sans disparaître pour autant. L'italien est senti comme une nécessité sociale et comme une réaction de défense face à l'attitude du pouvoir. C'est en Vénétie aussi que Michele A. Cortelazzo (*Dal dialetto alla lingua: un esperimento (Grado 1971)*, pp. 111-122) effectue ses recherches. Pour analyser la vitalité du dialecte archaïque, de la koinè « veneto-giuliana » et de l'italien à Grado il prépare un questionnaire de 300 termes environ et interroge (le choix des informateurs n'est pas déterminé à l'avance) environ 2 % de la population. Il analyse ensuite les résultats (parmi lesquels on notera que l'attitude des jeunes n'est pas totalement novatrice) et donne les phénomènes caractéristiques du dialecte de Grado. Dans sa recherche Flavia Ursini (*Dai dialetti alle lingue: la situazione sociolinguistica di Rovigno d'Istria*, pp. 123-139) suit deux directions : a) une direction linguistique (étude du dialecte traditionnel), b) une direction sociolinguistique : (étude des variantes dans la communication quotidienne). Elle relève le recul du dialecte et la progression de la koinè vénitienne. Le dialecte de Rovigno est le langage d'une étroite minorité dans ses rapports familiaux et locaux. Il y a donc une régression numérique et qualitative. Fabio Foresti (*Cenni sull'italianizzazione del dialetto bolognese con particolare riferimento all'aspetto lessicale*, pp. 239-245) trace un tableau général des innovations lexicales dans le dialecte de la ville de Bologne.

3. Dialectologie régionale.

a) Le frioulan :

Gianluigi Gaspari, *Intorno al friulano, sulla questione « lingua-dialetto »*, pp. 153-168.

b) Les dialectes vénitiens de l'Istrie :

Franco Crevatin, *Centro per lo studio dei dialetti veneti dell'Istria: fini e problemi*, pp. 169-174.

c) Le dialecte de la Vénétie septentrionale :

G. B. Pellegrini, *Dal dialetto alla lingua (Esperienze di un veneto settentrionale)*, pp. 175-194.

d) Le dialecte lombard (province de Varese) :

Maria Grazia Tibiletti Bruno, *Integrazione linguistica degli anziani in un paese del Varesotto*, pp. 195-227.

e) Le dialecte bolognais :

Francesco Coco, *Regionalismi lessicali in area bolognese*, pp. 229-237.

f) Le dialecte toscan :

Luciano Giannelli, *La recente evoluzione linguistica in Toscana*, pp. 247-256.

g) Le dialecte de l'Ombrie (région de Pérouse) :

Giovanni Moretti, *Tre registri linguistici nel territorio di Magione (Perugia)*, pp. 257-268.

h) Le dialecte calabrais :

Giuseppe Falcone, *Innovazione e conservazione nei dialetti calabresi*, pp. 283-306).

Aspetti economico-sociali, conservazioni e innovazioni lessicali nel dialetto calabrese meridionale della Piana di Gioia Tauro,
Inchieste-sondaggio effettuate dal gruppo di ricerca calabrese,
pp. 306-312.

i) Les dialectes de la Suisse italienne :

Federico Spiess, *Lingua e dialetti nella Svizzera italiana*, pp. 355-364.

j) Les dialectes néo-grecs de l'Italie méridionale :

Anastasio Karanastasis, *I fattori che hanno contribuito al regresso dei dialetti neogreci dell'Italia meridionale*, pp. 365-368.

k) Le dialecte gallo-italique de Sicile :

Giovanni Tropea, *Considerazioni sul trilinguismo della colonia galloitalica di San Fratello*, pp. 369-387.

l) Le dialecte maltais :

Giovanni Mangion, *Appunti di storia linguistica maltese*, pp. 389-415.

4. Dialecte et langue italienne.

P. Giovan Battista Mancarella O.F.M. *(Ortoepia italiana e difetti pugliesi (Da alcune inchieste nella scuola d'obbligo)*, pp. 269-

282) soutient que pour réaliser l'unité de la langue italienne parlée le critère le plus efficace sur le plan scolaire est celui d'une correction plus attentive, plus minutieuse de toutes les habitudes phonétiques qui révèlent des origines dialectales proches ou lointaines. Tullio Telmon (*Possibilità di un'analisi contrastiva dei rapporti tra dialetto e lingua. L'esempio del passivo*, pp. 141-152) dégage la fonction de la grammaire contrastive qui est de fournir une aide dans la préparation du matériel d'enseignement et un guide dans l'utilisation de ce matériel. Vittore Pisani (*Siciliano e italiano* pp. 321-336) montre comment le sicilien parlé et écrit continue directement et sans contamination le latin parlé « noble » du premier Empire romain et comme tel a pu être à l'origine de l'italien littéraire.

Giuseppe Mazzotta, *Problemi di lingua italiana nell'opera di O. Parlangeli*, pp. 313-319.

5. Toponymie.

Giulia Petracco Sicardi (*I toponimi delle autostrade*, pp. 417-430) étudie les constantes du passage du dialecte à la langue dans la toponomastique. Vincenzo Valente (*Toponimia popolare e riduzione in lingua. Saggio di ricognizione*, pp. 431-435) analyse la toponymie d'un territoire de la région de Bari (Pouilles). M. Teresa Atzori (*Toponimi sardi bilingui*, pp. 437-500) examine les dénominations des communes de trois provinces sardes (Cagliari, Sassari, Nuoro).

6. Divers.

Paolo Zolli, *Termini di origine dialettale nei dizionari di neologismi del primo Ottocento*, pp. 337-354.

Giovanni Presa (*Dal dialetto alla lingua nell'originale televisivo « I Recuperanti »*, pp. 501-516) fait une étude linguistique du scénario (de Mario Rigoni Stern) du film tourné par Ermanno Olmi (1969) pour la télévision italienne et conclut à l'existence de l'italien régional écrit à côté de l'italien régional parlé.

Emilia Mirmina, *Dal dialetto alla lingua letteraria: l'esperimento preveristico d'Ippolito Nievo*, pp. 517-528.

Luciano Graziuso, *Compresenze e adattamenti lessicali tra lingua e dialetto (salentino) in due testi di recente edizione*, pp. 529-534.

Joseph SAVI.

123. *Profilo dei dialetti italiani* a cura di Manlio Cortelazzo.
1 *Piemonte e Valle d'Aosta* di Gaetano Berruto, Consiglio Nazionale delle Ricerche, Centro di Studio per la Dialettologia Italiana, Pisa, Pacini editore, 1974, 69 pp.+1 carte+1 disque (33 tours).

Dans ce premier volume d'une nouvelle collection l'auteur présente les six provinces du Piémont, dégage la koinè piémontaise de type turinois et propose une subdivision des dialectes du Piémont et de la vallée d'Aoste. Après des indications sur la phonologie, la morphosyntaxe et le lexique du « piémontais moyen » (Turin) il étudie les variétés du piémontais, les variétés gallo-romanes et consacre quelques pages aux aires intermédiaires et aux aires non piémontaises. La bibliographie exhaustive (pp. 48-56), la transcription de textes dans quelques variétés dialectales piémontaises et gallo-romanes cisalpines, l'exemple sonore de ces parlers font que cet ouvrage satisfait à la fois le simple curieux et le chercheur.

Joseph SAVI.

124. *Profilo dei dialetti italiani* a cura di Manlio Cortelazzo.
5 *Veneto* di Alberto Zamboni, Consiglio Nazionale delle Ricerche, Centro per lo Studio della Dialettologia Italiana, Pisa, Pacini editore, 1974, 98 pp.+1 carte+1 disque (33 t.).

Après avoir souligné la remarquable vitalité des dialectes de la Vénétie et le prestige indiscutable du vénitien, l'auteur cite les quatre registres à la disposition des locuteurs (1. dialecte local, 2. dialecte du centre suburbain, 3. dialecte du centre urbain, 4. italien régional). Il analyse ensuite les différents dialectes (5 variétés ainsi que la variété de type bavarois-autrichien). De cette étude ressortent l'homogénéité des dialectes vénitiens, la simplicité et la stabilité de leur vocalisme. Ils ont ainsi une identité très claire au sein de l'Italie septentrionale et surtout face aux dialectes les plus voisins (frioulan, émilien-romagnol, lombard). Fidèle à la présentation de la collection l'ouvrage contient des transcriptions de textes dans les différentes variétés dialectales ainsi qu'un exemple sonore de chaque variété.

Joseph SAVI.

125. Tòni BODRIE. — *Val d'Inghildon, poesie piemontèise*, a cura di Gianrenzo P. Clivio, Centro Studi Piemontesi, Ca dè Studi Piemontèis, Torino, 1974, xix-90 pp.

Ce neuvième volume de la collection est consacré à l'un des plus grands poètes piémontais et occitans du moment. Les poésies proposées ici sont écrites en « piémontais illustre ». La langue témoigne de l'hostilité de l'auteur envers l'italien (il recherche les mots piémontais qui s'éloignent le plus de l'italien) ainsi que de sa disponibilité envers l'occitan de Frassinò (Val Varaita). Les thèmes (passé mythique opposé au présent souillé par la civilisation moderne), la forme où la recherche littéraire (polysémie, synonymie, figures réthoriques) est tempérée par l'insertion d'éléments de la langue parlée (syntagmes d'emploi quotidien, éléments proverbiaux) caractérisent la poésie de Tòni Bodrie.

Joseph SAVI.

126. TELMON (Tullio). — *Microsistemi linguistici in contalto in Val di Susa: l'articolo determinativo*, Consiglio Nazionale delle Ricerche, Centro di Studio per la Dialettologia Italiana, 2, Pisa, Pacini editore, 1974, 213 pp.

T. Telmon fait une analyse des catégories morphologiques du genre et du nombre dans les microsystèmes de l'article défini. Partant d'un point central (Suse) il procède par cercles concentriques, étudie les hameaux puis la « ceinture » de Suse pour choisir enfin quelques points pris à une certaine distance sur trois lignes directrices fondamentales de la vallée qui aboutissent à Suse (l'enquête porte sur 14 localités). Dans cette recherche où diachronie et synchronie sont en relation étroite et continue l'auteur adopte diverses méthodes de contrôle :

a) phonétique-distributionnelle.

b) sociologique : sur la base de la répartition des substantifs qui suivent les formes de l'article en « termes à tendance conservatrice », « termes à tendance innovatrice » et « cas non définis ».

c) géographique : sur la base de la répartition des substantifs qui suivent les formes de l'article : analogie et divergence avec les termes correspondants à Suse.

Opérant par tableaux, graphiques, transpositions géographiques des graphiques, il établit pour chaque point examiné un schéma « normalisé » de l'article défini, étudie grâce aux microsystèmes les

tendances linguistiques de ces parlers, et dégage les rapports entre les parlers ainsi que les relations que la zone entière entretient avec les milieux linguistiques extérieurs. Cet ouvrage, intéressant surtout par sa méthodologie, apporte également de riches informations sur les aires latérales où les systèmes entrent en conflit. Celles-ci ont un comportement autonome et désordonné qui cependant est scientifiquement explicable. Les systèmes dominés ne disparaissent jamais sans laisser de traces. Telmon, par un nouveau chemin, aboutit au concept de vitalité linguistique si cher à B. Terracini. La vitalité ou l'activité linguistique (comme préfère l'appeler T. Telmon) est la relation d'un point donné avec un autre point (ou d'autres points). Les tableaux récapitulatifs des formes de l'article défini (Appendice) ainsi que les quatre index permettent une consultation aisée de l'ouvrage. T. Telmon illustre bien la présence de trois phases linguistiques dans la vallée de Suse et par le choix de sa méthodologie ouvre de nouvelles perspectives de recherche.

Joseph SAVI.

127. José María BLÁZQUEZ. — *Diccionario de las Religiones Prerromanas de Hispania* [Madrid], Ediciones Istmo, [1975], 191 p. in-8°.

On se contentera de signaler rapidement ce livre, qui sera très précieux aux historiens mais n'intéresse que latéralement les linguistes. Il réunit toutes les informations que nous ont transmises les auteurs anciens et les inscriptions latines de la péninsule. Accompagnés d'une bibliographie précise, les lemmes du répertoire sont soit des notions générales (honras funebres, magia, santuarios, etc.), soit (le plus souvent) des théonymes (classiques, ou purement locaux ; ces derniers, soit i.e. : *Epona*, etc., soit non i.e. : *Ilurbedae*, etc.). C'est par ce dernier groupe surtout que les linguistes pourront être concernés. Mais on rappellera que, faute de comprendre les textes (même si on sait depuis cinquante ans les lire), les inscriptions en langue ibère ne nous apportent rien encore dans ce domaine.

Michel LEJEUNE.

128. *El libro de las batallas, narraciones épico-caballerescas*, édité par Alvaro Galmés de Fuentes dans la colección de literatura española aljamiado-morisca, T. I et T. II (355 et 318 pages), editorial Gredos, Madrid 1975.

C'est là le second ouvrage de la « Colección de literatura española aljamiado-morisca » dirigée par Alvaro Galmés de Fuentes également éditeur du premier ouvrage de ladite collection *Historia de los amores de París y Viana* (1970).

L'initiative est heureuse car elle correspond à l'intérêt grandissant des chercheurs et des amateurs (1) pour les textes « aljamiado-moriscos », c'est-à-dire de textes espagnols écrits en caractères arabes comme les textes hébraïco-espagnols sont écrits en caractères hébreux.

A. G. d. F. poursuit ainsi l'œuvre commencée en 1902 par son oncle Menéndez Pidal éditeur du *Poema de Yûçuf*, autre texte « aljamiado » (2).

Dans un premier volume, A. G. d. F. nous livre une étude littéraire et l'édition du texte en translittération latine. Malheureusement il n'en donne pas la transcription en caractères arabes comme il l'avait fait à partir du manuscrit pour *Historia de los amores de París y Viana*, ce qui est très précieux pour les étudiants et les chercheurs.

L'étude littéraire (pp. 9 à 97) s'articule comme suit : Preámbulo (« manuscritos del *Libro de las batallas* » et « la presente edición », pp. 9 à 13 — « Contenido del *Libro de las batallas* », pp. 30 à 49 — « elementos caballerescos y maravillosos », pp. 50 à 81 — « Realismo e historicidad », pp. 82 à 97).

La translittération en caractères latins — très soignée, abondamment annotée et munie de tous les points de repères pour éventuellement se rapporter aux manuscrits, dont ne sont malheureusement reproduits que deux folios recto verso — s'étend de la page 103 à la page 355. En ce qui concerne le système de translittération utilisé, une note préliminaire (pp. 101-102) renvoie au premier ouvrage de la collection. Cependant, un résumé en est donné dans le deuxième tome (pp. 309 à 312).

Le second tome nous concerne tout particulièrement puisqu'il s'attache à l'étude linguistique (pp. 9 à 104) et au glossaire du

(1) Il suffit de parcourir les *Rassunti delle comunicazioni* du XIV Congresso Internazionale di Linguistica e Filologia Romanza (Napoli 1974) pour s'en rendre compte.

(2) Première édition dans la *Revista de Archivos, Bibliotecas y Museos*, VII, 1902, pp. 91 sq., 276 sq. et 347 sq. Nouvelle édition en un volume séparé en 1952, Université de Grenade.

texte présenté (pp. 108 à 292). Il se termine par la liste des ouvrages utilisés et leurs abréviations (pp. 293 à 305).

La littérature espagnole « aljamiado-morisca » constitue une source inépuisable de renseignements sur la langue espagnole aux ^{xv}^e, ^{xvi}^e et ^{xvii}^e siècles.

Les manuscrits ici translittérés sont du ^{xvi}^e siècle.

D'une manière générale ces textes se caractérisent par l'abondance des archaïsmes, dialectismes (surtout aragonaisismes) et arabismes. C'est là précisément ce que A. G. d. F. étudie tour à tour :

« El sistema de sibilantes » (pp. 10 à 25).

« El arcaísmo lingüístico de los textos aljamiados » (pp. 25 à 34).

« Aragonesisimos en el libro de las batallas » (pp. 34 à 66).

« Arabismos sintácticos y estilísticos » (pp. 66 à 104).

L'utilisation de l'alphabet arabe nous livrant fidèlement la prononciation de l'époque, j'ai été frappé par la coexistence de formes telles que [fīco] [fīzo] et [fīgo] (3), ce qui lance quelque lumière sur le problème du $\bar{\text{z}}$ (ghimel avec raphé) du judéo-espagnol qui jusque dans la seconde moitié du ^{xviii}^e siècle représenta les sons [č], [ğ], et [ž] et ensuite, jusqu'à nos jours — par conservatisme graphique [č] et [ğ], un nouveau signe, $\bar{\text{z}}$ (zayin avec raphé), ayant été introduit pour le son [ž]. Il semble bien que la graphie $\bar{\text{z}}$ ait dans un premier temps correspondu à une réalité phonétique que révèlent bien les graphies « aljamiado-moriscas ». Dorénavant ce problème devra retenir toute notre attention (4).

Ce n'est d'ailleurs pas l'unique similitude existant entre le judéo-espagnol (calque et vernaculaire) et l'« aljamiado-morisco ». En effet, archaïsmes lexicaux, morphologiques et syntaxiques abondent également en judéo-espagnol. Ainsi, les aragonaisismes *doġe*, *treġe*, *krebrar*, *koda*, *dilo*, *uviendo*, *supiendo*, *supido*, *fuyga*, *parliva*, *romanecer*, etc. pour, cast. *doce*, *trece*, *quebrar*, *cola*, *dicho*, *habiendo*, *sabiendo*, *sabido*, *huya*, *partía*, *remecer*, etc., les vulgarismes *presona*, *kuentra*, *perkurar*, *piadad*, *paçençia*, etc. pour, cast., *persona*, *contra*, *procurar*, *piedad*, *paciencia*, etc. et les ara-

(3) Il faut dire toutefois que l'une ou l'autre graphies semblent annoncer d'une part l'interdentalisation du son [ts] en [θ] (p. 18, t. II), d'autre part la vélarisation des sons [š] et [ž] en [χ] (cf. p. 23, t. II, *Hesukristo*).

(4) Cf. nos

a) *Le Ladino (judéo-espagnol calque) : « Deutéronome », versions de Constantinople (1547) et de Ferrare (1553)*. Édition, étude linguistique et lexicale, 620 pages, Éditions Hispaniques (Sorbonnes), Paris 1973. Abrégé en *Le Ladino...*

b) « Problématique du judéo-espagnol », in *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, t. LXIX, 1974, fasc. 1, pp. 159 à 189.

bismes *alḥad* (الاحد), 'dimanche' (5), *amaḥar*, 'effacer, pardonner les péchés', de l'arabe *سحا* apparenté à l'hébreu *מחה* etc. (6).

Mais la partie la plus intéressante du point de vue des arabismes est celle des calques de ce texte qui fait inévitablement songer aux calques de l'hébreu en judéo-espagnol calque ou ladino.

On ne peut d'ailleurs pas affirmer que le texte en question représente réellement la langue vivante des Morisques, car, comme le dit A. G. d. F., il s'agit en général de la traduction très [voire trop] fidèle du texte arabe d'origine. Certes, il ne s'agit pas d'une langue calque telle que je la définis dans *Le Ladino* ... (7), mais d'une langue où abondent les calques de l'arabe qu'il faut à lui emprunter et hispaniser (cf. *amaḥar*, *ḥaleqar* 'créer' sur ar. *خلق*), *hadizar* 'narrer, conter' sur ar. *حديث*, etc. comme le fait le ladino à partir de l'hébreu (cf. *heremear*, 'bannir, excommunier' à partir de *חרם*, ou *šohadear*, 'suborner' à partir de *שחד*, etc.).

Il suffirait de prendre chacune des rubriques de A. G. d. F. et de voir ce qu'il en est en ladino pour constater combien les similitudes sont grandes puisqu'il s'agit au départ de deux langues sémitiques.

Il va de soi qu'une étude comparée poussée permettrait aussi de faire ressortir des différences dues précisément à celles existant entre l'arabe et l'hébreu.

Ne nous en tenant momentanément qu'aux similitudes qu'on me permette ce début d'étude comparée :

1) *Emploi absolu du relatif*

alj. (p. 68) *i pasaron por un desierto ke no abiya en-él p̄resona*
lad. (Dt. 3, 21) *a todos los reinos ke tu pasán a.i*
etc.

2) *Le pronom personnel arabe et le relatif*

alj. (p. 71) *i la ora ke llegó la nuweva a Makka, a una fija ke*
teniya, ke se kalamaba Hindi, iy-ella rrejiva a Makka
(= la cual regia...)
lad. (Dt. 19, 4) *i esta kosa de el matador ... i el non aboricién... etc.*

3) *Formes toniques du pronom personnel pour exprimer les relations du datif et de l'accusatif*

(5) Cf. *op. cit.*, note 4b, p. 164, note 14.

(6) Le sens judéo-espagnol part également de la notion d' 'effacer', mais 'effacer la douleur', 'guérir'.

(7) Cf. Introduction, pp. 42 à 51.

alj. (p. 79) i turbará *a ellos* (= y les turbará)
i miré *a ellos*

(p. 80) i demanda sokorro *a mí* ... dixo *a ellos* ... dixe *a él*
lad. (Dt. 10, 14) la tieña i todo lo ke *a elia*
(Dt. 11, 27) ke io enkomendán *a uos* oi
(Dt. 10, 9) komo hablo Y., tu Dio, *a el*
(Dt. 10, 1) en la ora esa dixo Y. *a mí*
etc.

4) *Le participe présent*

alj. (p. 83) i levantóse ... el *demostrante* de las maravillas
ke le jurarán kon amor, *obedeçiventes* o por fu^werça

En ladino ceux-ci abondent encore plus et sont apocopés au singulier (8)

(Dt. 11, 10) ke la tieña ke tu *vinien* por eredarla (*vinien*
apocope de *viniente*)
(Dt. 4, 12) la palabra ke uos *oientes*

5) *La figure étymologique*

alj. (p. 90) i *giritó* un *girito*
lloró llorami^vento muy *garande*
ensaño^sse una *saña* muy fu^werte
etc.

lad. (Dt. 23, 20) non hagas a tu ermano ... *logro* de toda kosa ke
logra
(Dt. 18, 10) non sea haliado en ti ... *heğizán heğizos*
(Dt. 26, 13) komo toda tu *enkomenda^ça* ke me *enkomendaste*
etc.

Par contre la formule paronomastique, infinitif + forme conjuguée du même verbe, n'est pas traitée par A. G. d. F. Peut-être est-elle moins fréquente en arabe qu'en hébreu où elle abonde. Ainsi :

lad. (Dt. 11, 13) si *o.ir o.iredes*
(Dt. 11, 22) ke si *guardar guardaredes*
(Dt. 13, 16) *herir heriras* a moradores de la uilia esa
(Dt. 4, 26) non alongaredes di.as sobre elia ke *seer estro.idos*
seredes estru.idos
etc.

6) *Ellipse du verbe être*

alj. (p. 95) i^v-él [] muy arreado i^v armado

(8) Cf. *Le Ladino...*, « participes présents apocopés », pp. 51 à 54.

i las jentes [] ceñidas las espadas
i^y-en-ella [] eskⁱrito
etc.

lad. (Dt. 10, 14) i todo lo ke [] en elia
(Dt. 10, 21) el [] tu loor i el [] tu Dio
etc.

On imagine le parti que l'on pourrait tirer d'une pareille étude.

Il faut en outre signaler que les redoublements de consonnes évoquées en p. 46, *fizzo*, *vezzes*, *trislezza*, *dizze*, etc. à côté des formes *fizo*, *vezes*, *trisleza*, *dize*, etc. ne nous paraissent pas accidentelles. On pourrait au contraire les considérer comme des innovations (9), semblables à celles qui caractérisent le judéo-espagnol vernaculaire du Maroc ou *Hakitiya*, où abondent des formes semblables dues très probablement au substrat arabe riche en redoublements de consonnes (10).

Signalons enfin que les désignations *aljamiado* et *ladino* correspondent à une attitude semblable des juifs et des musulmans ou du moins de leurs autorités religieuses à l'égard de l'espagnol considéré comme langue profane voire étrangère. Et en effet, *alamia*, selon Corominas (11) 'romance, lengua castellana [para los moros]', 'el castellano corrompido que hablaban los moros', dérive de l'arabe 'ağamiya 'langue étrangère', mot qui dérive de 'a'gam 'barbare, étranger'.

Quant au mot *ladino* dérivé de LATĪNŪ, bien que continuant pour les chrétiens de désigner le proto-espagnol descendant du latin (quand un groupe linguistique déterminé sait-il que la langue qu'il parle n'est plus la langue d'origine?) il fut utilisé dans la traduction pédagogique mot à mot des textes bibliques, mais eut également le sens de 'barbare, étranger'. Ainsi, le mot hébreu *Lo'eZ*, hapax apparaissant dans le premier verset du Psaume 114 ainsi traduit par la Bible de la Pléiade : « Quand Israël sortit d'Égypte, la maison de Jacob de chez un peuple *barbare* [nous soulignons] », le mot *Lo'eZ* est rendu en ladino soit par *ladinán* soit par *ladinador* (de *pueblo ladinán* ou de *pueblo ladinador*) et en judéo-italien calque par *latino* (da *popolo latino*) (12).

(9) Cf. *supra*, note 3.

(10) Cf. José Benoliel, « Dialecto judeo-hispano marroquí o hakitia », *BRAE* XIII (1926), pp. 209-233, 342-363, 507-538 - XIV (1927), pp. 137-168, 196-234, 357-373, 566-580 - XV (1928), pp. 47-61, 188-223 et XXXII (1952), pp. 255-289.

(11) J. Corominas, *Diccionario crítico etimológico de la lengua castellana*, Ed. Francke, 1954.

(12) Cf. *Le Ladino...*, p. 49, note 49.

C'est dire que pour chacune des religions en présence la langue de tous les jours était la langue profane voire étrangère parce que opposée à la langue des textes sacrés de référence : le latin (dans une moindre mesure) pour la « Nation chrétienne », l'arabe du *Coran* pour la « Nation musulmane » et l'hébreu pour la « Nation juive », nation étant pris avec sa connotation 'd'appartenance religieuse' de l'époque. Voilà qui éclaire d'un jour nouveau l'histoire des mentalités.

Il va de soi que ce très bel ouvrage mériterait d'autres développements et inspirerait chacun selon sa spécialité.

A. G. d. F. doit être remercié pour ses travaux et ceux qu'il anime.

Puisse son exemple inciter l'hispanisme français à dispenser un tel enseignement à partir des travaux des trop rares spécialistes de France : M. Teyssier, Directeur de l'Institut hispanique de Paris-Sorbonne (dans le domaine de la littérature « aljamiado-portugaise ») et M^{me} et M. Cardaillac de l'Université de Montpellier (dans le domaine de la littérature « aljamiado-espagnole »).

Haïm Vidal SEPPIHA.

129. Bernard DARBORD. — *Étude des relations casuelles en espagnol. «El Conde Lucanor» de Don Juan Manuel*, thèse de doctorat de troisième cycle sous la direction de B. Pottier, Paris 1975, exemplaires dactylographiés, 216 pp.

Par relations casuelles l'auteur entend les rapports existant entre référents concrets et abstraits. Il les étudie à partir des signes linguistiques offerts par le texte *El Conde Lucanor* du XIV^e siècle.

Dans une « Introduction » de 45 pages B. D. cherche à délimiter les principales notions de la grammaire des cas : ergatif, accusatif, nominatif et locatif qu'il situe sur l'axe d'actance et l'axe de dépendance.

Les deux parties de l'ouvrage sont consacrées respectivement à la causalité (pp. 56 à 135) et à la finalité (pp. 136 à 207).

Une relation casuelle de causalité, dit B. D., doit être placée en deçà du noyau central de l'actance, zone où se développe l'ergativité. Une relation de finalité doit être placée au-delà de ce noyau.

Chaque relation est affectée d'une certaine puissance, positive (+) pour la causalité, négative (—) pour la finalité.

Cet outil bien en main, B. D. analyse successivement dans chacune des 2 parties la puissance, l'ordre relationnel (sur l'axe

syntagmatique), l'assertion négative (obstacle au déroulement actanciel) et l'origine sémantique de l'expression linguistique de la causalité et de la finalité. Ainsi a-t-il pu remarquer que souvent causalité et locatif, finalité et locatif ont la même représentation sémantique, et que seule la puissance permet de situer la relation par rapport à l'ergativité.

La complémentarité des diverses zones casuelles est mise en évidence par l'étude contrastive des relateurs *por* et *para*, distincts sémantiquement. L'un est rétrospectif, l'autre prospectif. Ils présentent toutefois une certaine commutabilité.

Chaque notion ne pouvant être définie qu'en fonction de l'ensemble des relations, B. D. a pu ainsi esquisser une grammaire des cas. L'ouvrage qu'on aimerait voir imprimé se termine par différents index très utiles (relateurs espagnols, relateurs français, relateurs latins, noms propres) et une bibliographie.

Haïm Vidal SEPIHA.

130. Melvyn C. RESNICK. — *Phonological Variants and Dialect Identification in Latin American Spanish*. La Haye-Paris, Mouton, 1975, xv-484 p.

L'espagnol parlé en Amérique couvre une très vaste aire géographique, des substrats en grand nombre, des zones dont l'histoire est fortement différenciée. On ne s'étonnera donc pas que les variétés de cette langue offrent un continu de caractéristiques qu'il convient cependant de tenter de regrouper afin d'établir des « dialectes ». Les traits phonologiques et phonétiques sont les plus aisés à considérer.

L'auteur a retenu huit de ces traits (dont les combinaisons théoriques sont donc de $8 = 256$ groupes possibles). Ils concernent les comportements de /s/, /r̄/, /x/, /l/ et /y/ distingués ou non, /b/ après /l/, /n/ final, /l/ et /r/ distingués ou non, les voyelles réalisées sonores. Il en sortira deux tables de combinaisons, A renvoyant à celles des quatre premiers traits, B à celles des quatre derniers. Il s'agit d'une banque de données phoniques, pouvant être utilisée encore beaucoup plus finement grâce à des tables complémentaires et même permettre de prévoir l'origine d'un sujet parlant, en fonction de l'ensemble des réalisations observées.

Le nombre de faits relevés est de l'ordre de 5 500. Chacun donne : le pays, le fait relevé, la source, l'extension (la généralité) de l'emploi, la spécification socio-linguistique.

L'entrée est celle du trait phonique (pp. 53-248), ou du pays

(pp. 251-445). Cent vingt-trois articles ou livres ont été dépouillés. Un appendice donne le texte du questionnaire utilisé (phrases à trou final) et des cartes des pays divisés en régions (« départements », « provinces »).

Toute synthèse cartographique est possible, mais n'a pas été présentée dans l'ouvrage. Le travail constitue un excellent outil de référence. Étant déjà informatisé, on souhaiterait que soit fait sur cette base un essai de cartographie automatique comme cela se réalise déjà dans le domaine socio-économique ou politique.

B. POTTIER.

131. *Studia Romanica et Anglica Zagradiensia* Num. 37, Iulius 1974. Zagreb-Filozofski Fakultet.

P. Tekavčić, Abbozzo del sistema morfosintattico del sopra-silverno odierno odierno, II (5-134).

R. Filipović, A Contribution to the Method of Studying Anglicisms in European Languages (135-148).

V. Vinja, Romanica et Dalmatica dans le premier dictionnaire étymologique croate ou serbe. Remarques en marge des II^e et III^e volumes de l'ERHSJ de Petar Skok (149-185).

Ž. Bujas, A Manual Conversion Procedure in Bilingual (Croatian-English) Lexicography (187-203).

D. Cernecca, Morfologia del dialetto di Valle d'Istria. Il verbo e l'avverbio (205-246).

J. Jernej, Manzoni e la lessicografia italiana (247-255).

D. Cernecca, Manzoni e il dialetto (257-263).

K. Budor, Étnicos o gentilicios mediterráneos — un aspecto particular de la geografía lingüística (los turcos y los catalanes en Dalamacia) (265-275).

S. Bičanić, The Function of Language in our Experience of Oliver Twist and Nancy (277-286).

K. Budor, Serbocroata « španska sela » (pueblos españoles) — apuntes marginales sobre la ignorancia (287-293).

Recensiones

A. Kovačec : Descrierea istororomânei actuale (P. Tekavčić) ; H. Raabe (Hrsg.) : Trends in kontrastiver Linguistik, Bd. I (A. Kovačec) (295-306).

Notula

S. Škerlj : Alle origini della la pl. dell' indicativo presente in -iamo(jj) (307).

G. ZÉPHIR.

132. A. JOLY and T. FRASER, Ed. — Studies in English Grammar. Université de Lille III. Éditions Universitaires, 1975, 297 p., 45 F.

Voici la table des matières de cette publication, la deuxième de la série, faite par le Centre Interdisciplinaire de Recherches en Linguistique rattaché à la Section d'Anglais de l'Université de Lille III. Le numéro que nous plaçons à gauche de chaque étude va nous permettre d'en donner par la suite un résumé qui malgré sa sécheresse essaiera de la caractériser sans trop la déformer.

1. P. Bacquet : From Doubt to Negativity.
Remarks on the Particle NE in Old English.
2. T. Fraser : The Preverbs FOR- and FORE- in Old English.
3. M. Viel : Vowels alternations in English and the Great Vowel Shift.
4. P. Bacquet : Individualizing and categorizing Functions of the Article THE.
5. A. Crépin : On English irregular Verbs.
6. J. Hewson : Derivation and Inflection in English.
7. W. Hirtle : FOR and DURING. A working Paper.
8. S. Wyss : A Problem in contrastive Linguistics :
« Chasse-croise » Sentences of deep Instrumentals as Surface Verbs.
9. G. Garnier : Time and Tense in French and English. Some Translation Problems.
10. C. Rihoit : Waiting for Isabel : An Analysis of the Levels of Significance in the first fifteen Sentences of *The Portrait of a Lady*.
11. A. Joly : Toward a Theory of Gender in Modern English.

Les trois premiers articles recensés ci-dessous ne relèvent pas directement d'un courant de pensée particulier mais sont dans le droit fil de la linguistique contemporaine :

4. THE, en discours, apparaît soit comme un individualisateur

qui présuppose, soit comme un catégorisateur qui réfère au concept ou marque l'adjectif (dit alors substantivé) comme un nom et lui fait signifier toute la classe (61-63).

1. En va., après les verbes dénotant l'interdiction, l'hésitation ou l'incertitude apparaît dans la subordonnée un NE qui n'a pas vraiment valeur de négation mais qui par une sorte de 'concordance de négativité' fait passer le sens d'interdiction, d'hésitation ou d'incertitude dans la subordonnée (13-15).

5. A l'aide des techniques utilisées par l'anglais pour opposer présent, prétérit et participe passé, à savoir la suffixation alvéolaire, l'alternance vocalique, la suffixation nasale pour les p. p., et les formes supplétives, l'auteur dégage 6 classes (dont une pour les formes hétérogènes) de verbes irréguliers en anglais. Ces classes comportent de nombreuses subdivisions ne présentant parfois qu'un seul élément mais cette classification met mieux en relief le passage graduel d'une classe à l'autre que ne le fait celle de Quirk fondée sur la présence ou non de 3 traits : identité du prêt. et du p.p., suffixation, identité de la voyelle de base. Crépin fait bien voir aussi que ces irrégularités ont des racines profondes dans l'alternance vocalique le plus souvent d'orientation antéro-postérieure, dans le compromis qui a résolu le conflit entre deux systèmes dont l'un opposait le présent au sens large (présent et participes) au prétérit et l'autre le présent *stricto sensu* au prêt. et au p. p., dans l'irrégularité fondamentale des verbes les plus anciens du lexique qui ont de nombreuses formes supplétives (67-75).

Les articles recensés ci-dessous relèvent de la grammaire générative transformationnelle au sens le plus large du terme.

3. Il s'agit pour M. Viel d'expliquer du même coup (1) le Grand Changement Vocalique du moyen-anglais qui a vu la diphtongaison et l'ouverture des voyelles tendues les plus fermées et (2) les oppositions de tension vocalique que l'on trouve dans les mots reliés par dérivation morphologique (par ex. *extreme/extremity*) où l'alternance des voyelles accentuées (ici i:/e) est fondée sur l'opposition tendue/relâchée.

La phonologie générative postule l'existence d'une forme unique sous-jacente aux deux formes (la dérivante et la dérivée) et l'alternance peut alors se représenter par 3 termes, à savoir une forme phonologique abstraite sous-tendant deux formes phonétiques relativement concrètes (sans référence à l'axe du temps).

L'alternance se définit ainsi à deux niveaux : 1) celui du mot où nous avons une opposition phonématique non signifiante dans 2 mots reliés morphologiquement ; 2) celui du morphème où l'alternance apparaît comme une variation contextuelle de la forme phonétique/phonémique du mot.

Pour se conformer au caractère unique du morphème il faut donc construire une règle qui assigne des représentations phonétiques différentes contextuellement à ce que l'on suppose être la voyelle sous-jacente des allophones (alternants). Il s'agit donc de trouver les formes sous-jacentes (quelle est leur degré d'abstraction?) ainsi que les règles phonologiques qui permettent à partir d'elles d'obtenir les représentations phonétiques. En se fondant sur le fait que seule une différence de tension affecte la voyelle phonologique de chaque paire en (1) et (2) et en se conformant aux règles de placement de l'accent l'auteur considère que les voyelles tendues caractérisent les formes sous-jacentes. Sur ce principe il formalise, pour l'essentiel, une règle de diphthongaison, une règle de mutation vocalique et une règle de relâchement de tension. Les limites de ce compte rendu ne permettent pas la discussion de ces règles. Puis l'auteur en vient à se poser le problème de la réalité psychologique de ces règles formalisées. La formalisation n'est somme toute qu'un procédé conventionnel et peut-être même qu'une simple tachygraphie. Toutefois dans certains cas (effacement des syllabes profondes hypothétiques, parenthésage de plusieurs règles différemment motivées) on peut admettre comme hypothèse provisoire que ces règles représentent bien la grammaire que le locuteur-auditeur a intériorisée (31-54).

8. Que l'on nous permette de rappeler que Vinay et Darbelnet ont nommé « chassé-croisé » les phrases du type :

Blériot *flew across the Channel* et

Blériot *a traversé* la Manche *en avion* en comparant les expressions anglaises et françaises du même fait. Simone Wyss se propose d'étudier la structure profonde de ces phrases en n'esquissant délibérément qu'une ébauche de formalisation qui ne s'attache pas au détail des transformations menant en surface mais qui suffit à son propos. Elle prend appui sur la grammaire des cas qui se fonde sur l'hypothèse suivante : les constructions équivalentes sémantiquement ont des structures profondes identiques pour aussi divergentes que soient leurs réalisations superficielles. Notons que le type 'chassé-croisé' peut aussi présenter plusieurs actants : *John kicked the ball into the garden*.

Il se trouve que l'anglais admet la paraphrase moins identique,

Blériot *went across/crossed the Channel by plane*,
paraphrase assez proche de la tournure française.

Voici, très schématiquement, les solutions proposées par l'auteur au cours de son étude illustrée d'environ soixante-dix exemples. La structure profonde des phrases à un actant peut se représenter à l'aide de deux prédicats Pred 1 (Résultatif-RES) et Pred 2 (Instrumental-INST) et d'un seul argument. RES dénote soit un

mouvement concret, soit un changement de condition. Les phrases à 2 actants admettent les mêmes prédicats mais 2 arguments, un Agent-AGT et un Patient-PAT, Pred 1 reliant comme un causatif PAT à RES. RES pourra aussi dénoter l'acquisition ou la perte, un changement positif ou négatif de position, l'accomplissement ou le non-accomplissement d'une action et AGT pourra être un agent atmosphérique (soleil, pluie, vent...) : *The wind blew the door open*. S. Wyss diffère ici de Fillmore qui décrit ces agents atmosphériques comme des instrumentaux. L'auteur propose également une solution pour les phrases du type, *The band played the troops past*, mais, en l'occurrence les 2 prédicats RES et MANNER ont chacun leur argument nominal propre et ne sont que coordonnés.

Le degré de compatibilité des phrases 'chassé-croisé' avec l'aspect duratif (**He was talking himself into the job*) dépend en grande mesure des composants sémantiques de Pred 1 (RES) qui pour diverses raisons s'adaptent plus ou moins bien à la notion de durativité. Quelles que soient les explications qu'on en offre, on ne peut manquer de constater les différences de surface de l'anglais et du français dans ces phrases 'chassé-croisé' quant à l'expression du résultat et de l'instrument. L'auteur aimerait voir élargir aux autres langues germaniques son travail qui débouche sur une étude de l'emploi des structures spatiales en français et en anglais (131-155).

10. Qui aujourd'hui encore songerait à nier l'apport fécond de la linguistique à la critique littéraire? Dans sa belle étude sur James, C. Rihoit met habilement à profit certains concepts logico-linguistiques (analyse des phrases en prédicats et arguments, concepts d'information et de transformations incrémentielles, emploi d'opérateurs). L'auteur de *The Portrait of a Lady* passe pour avoir un style difficile et ce roman publié en 1881 marque un tournant dans l'évolution de son écriture. Les critiques d'accordent à y voir la fin de la première période Jamesienne. La 'difficulté' du style de ce roman provient, pense G. Rihoit, de ce que James y explore les limites d'un système. Elle se propose, en expliquant sa langue, de rendre plus clair ce qu'est ce roman. C'est le paragraphe et non la phrase qui est l'unité de base du roman. La phrase Jamesienne, pour périodique qu'elle soit, est de longueur normale. Sa complexité ne réside pas dans ses dimensions. James utilise la phrase périodique parce qu'elle sert ses préoccupations d'ordre et de hiérarchie. Chaque élément doit être assigné à sa place. Mais il procède et par effacement par inclusions. De ces nombreux effacements résulte une plus grande densité sémantique : les rapports syntaxiques entre les éléments sémantiques apparaissent alors moins clairement. La phrase paraît difficile. Mais cette

complexité sert un but : par une sorte de distanciation James nous décrit comme étrange un monde familier. L'analyse des quinze premières phrases du roman se justifie en ce qu'elle nous dévoile un mouvement de passage d'un cadre général de relations à un autre cadre, celui de la prééminence de la mort inclus dans le premier et qui inclut à son tour le cadre suivant, celui des trois personnages qui attendent l'héroïne du roman Isabel Archer. Cette structure de particularisations par inclusions nous est déjà donnée dès la première phrase et c'est en fait la structure du roman tout entier. La négation a aussi une fonction précise. C'est un opérateur d'introduction qui caractérise d'abord les personnages par opposition. C'est, pour C. Rihoit, la fonction d'ostension et de positivité de la négation. En bref, ces quinze premières phrases permettent de caractériser le style du roman. Il est dans une grande mesure paraphrastique en ce sens que l'information, traitée de façon incrémentielle, est faible au niveau extra-linguistique. Il est descriptif en ce qu'il nous montre des relations mais il fait aussi apparaître, par son traitement particulier de l'information, divers niveaux interdépendants de signification (187-221).

Les articles recensés ci-dessous se réclament de la psychomécanique et se fondent sur les théories de la représentation et de l'expression de G. Guillaume.

2. La thèse de T. Fraser qui résiste bien à l'épreuve des exemples qu'elle éclaire et organise est que pour expliquer les valeurs parfois apparemment contradictoires du préverbe vieil-anglais FOR- (valeurs d'éloignement, d'intensification, de négation, d'accompli) il ne faut pas se référer à des signes (= signifiants chez Guillaume) préexistants en diachronie (Gotique FAÛR-, FAIR-, FRA-) mais au contraire se fonder sur un signifié préexistant en langue. FORE comme adverbe indépendant peut prendre un sens locatif ou un sens temporel ; lorsqu'il se 'dématérialise' et devient le préverbe FOR- il perd le sens de 'en face de, au-devant de' pour ne plus garder comme signifié que la notion assez vague de 'mouvement'. Son action 'propulsive' est alors de 'pousser' le contenu du verbe jusqu'à son extrême limite et même au-delà de celle-ci (19-26).

7. Les explications traditionnelles que l'on offre pour les différences d'emploi de FOR et de DURING comme prépositions temporelles apparaissent partielles, insuffisantes ou erronées à W. Hirtle qui s'applique en conséquence à retrouver le mécanisme de la représentation en langue de ces deux prépositions. Elles indiquent toutes deux une relation entre un substantif exprimant une période de temps et quelque autre élément de la phrase, généralement un verbe : tandis que FOR relie sa période au verbe comme le contenu (contents) au récipient (container), DURING

au contraire relie sa période au verbe (ou à un autre élément de la phrase) comme le récipient à son contenu. Cette représentation en langue, illustrée dans le détail par des figures d'une grande clarté pédagogique, permet alors de rendre compte de tous les effets de sens en discours. Elle explique aisément, pour ne prendre que deux exemples parmi beaucoup d'autres bien commentés, la différence de sens entre, *He stayed (récipient) here for the last three days (contenu)*, où le séjour a occupé les 3 jours, et, *He stayed (contenu) here during the last three days (récipients)*, où le séjour peut se situer soit dans le cours des 3 jours, soit en avoir occupé la totalité. Même si l'on choisit la deuxième interprétation une faible nuance sépare encore les deux exemples : il y a plénitude du séjour dans les 2 cas mais le cadre est disposé différemment. La force de démonstration de cette explication provient de ce qu'elle s'inscrit dans la théorie générale de Guillaume qui distingue 'temps contenant' et 'temps contenu', distinction qui est à la base même de sa représentation grammaticale du temps et qui participe d'un mécanisme d'opération mentale sous-jacent à tous les éléments grammaticaux (107-123).

9. Armé de la théorie guillaumienne qui peut aussi s'appliquer à la confrontation de plusieurs langues, G. Garnier se concentre sur le problème des traductions du présent grammatical en anglais et en français en prenant ce dernier comme langue source. A l'aide des concepts de chronogénèse et de chronothèses fondés sur les trois notions de temps universel, de temps événementiel contenu dans le premier et de temps opératif, temps nécessaire à la pensée, et du concept de chronotype, petit fragment de temps, il dégage les différences essentielles qui séparent les deux langues au mode indicatif. En français le temps universel s'écoule dans les deux directions, double visualisation, il descend vers le passé et monte vers le futur. L'indicatif français a donc 3 époques, passé, présent et futur. En anglais, au contraire, le cinétisme est homogène montant continuellement du passé au non-passé ; cette langue ne possède donc que deux époques, passé et non-passé. Il en résulte qu'en français le présent est fait de 2 chronotypes, un (α) incident pris sur le futur+un (ω) décadent pris sur le passé, alors qu'en anglais il n'est qu'une simple limite entre deux époques. A la lumière de ces principes appliqués en particulier au 'preterite' et au 'present perfect' il apparaît que le présent français est susceptible de 4 traductions anglaises : le présent, le présent continu, le 'present perfect', le 'present perfect' continu ; 1-I go to-morrow ; 2-I am going to-morrow ; 3-I have known him for years ; 4- He's been building that bridge for 7 years that I know of.

La traduction a certes le plus grand intérêt à fonder ses analyses sur une solide théorie linguistique. Cette étude, bien illustrée

d'exemples et de schémas guillaumiens, montre clairement l'énorme bénéfice que la linguistique 'générale ou appliquée' peut retirer de la psychomécanique comparée (165-183).

6. Dans son étude qui met particulièrement en relief le caractère novateur de la flexion en anglais J. Hewson se propose de définir la différence qui sépare en langue la flexion de la dérivation. Sa démarche guillaumienne se fonde sur la formation de la structure notionnelle du mot. La dérivation particularise, la flexion généralise et marque la 'clôture du mot comme unité notionnelle, sa saisie lexicale, son établissement comme unité propre, adaptée à l'emploi dans une phrase. Ses prémisses et ses définitions se formulent schématiquement ainsi : Les flexions sont des éléments systématiques de marque à l'intérieur d'une seule 'partie de discours' (on devrait mieux dire 'partie de langue') et les morphes de dérivation servent à faire passer d'une partie de discours à une autre. Les flexions appartiennent à un paradigme régulier. Au contraire de ceux des flexions qu'ils précèdent toujours les marqueurs de dérivation peuvent être agglutinants. Contrairement à celles marquées par la dérivation, les notions marquées par la flexion font partie du contenu grammatical. J. Hewson montre ensuite que les marqueurs du comparatif et du superlatif anglais sont dérivationnels et que ceux du génitif ne sont pas des flexions. On pourrait donc aller jusqu'à dire qu'il n'est pas de suffixe anglais qui puisse être décrit comme flexion pure.

Un des traits les plus frappants de l'anglais est donc l'indigence flexionnelle de son nom comme de son verbe. Le syncrétisme en {Z} des flexions du possessif, de la 3^e personne du singulier, et du pluriel peut s'expliquer par un élément notionnel commun, la 'transcendance'. C'est-à-dire que le pluriel indique ce qui est au-delà du singulier, la 3^e du singulier ce qui est extérieur à l'interlocution qui fonde l'acte de parole et le possessif marque la transcendance lexicale, la transcendance de la notion du nom. On peut tirer de, *They were friends of Betty's*, que Betty a d'autres amis, alors que l'on ne peut pas déduire cette même conclusion de, *They were Betty's friends*.

Le petit nombre des suffixes de l'anglais ne doit pas nous faire conclure que c'est une langue analytique du type Chinois, car les 'parties du discours' sont un élément de langue en anglais alors qu'en chinois elles sont vraiment un élément de discours, c'est-à-dire qu'elles ne sont déterminées que par leur rôle syntaxique dans la phrase (79-102).

11. Certains linguistes ont cru pouvoir contester l'existence de la catégorie du genre en anglais moderne (a.m.) car il n'est pas marqué au niveau du groupe nominal (GN) et apparaît de façon

anarchique, à première vue, au niveau des anaphoriques de la 3^e personne du singulier et des pronoms relatifs. A. Joly se propose de montrer que, bien qu'il se soit débarrassé du genre grammatical formel au cours de la période du moyen-anglais (m.a.), l'anglais a su conserver la catégorie du genre notionnel qui implique aussi des accords et lui donner un nouveau développement. En indo-européen, à l'origine, le genre du nom était sémantiquement motivé et fondé sur la distinction animé/inanimé. Ce n'est que plus tard et graduellement qu'il va devenir une catégorie formelle. En vieil-anglais il était morphologique à l'intérieur du GN mais déjà apparaissait un genre notionnel pour les anaphoriques. Le m.a. va abandonner le genre morphologique et garder le genre notionnel. Cette perte du genre morphologique met alors l'anglais en mesure de redonner une vie nouvelle à l'opposition fondamentale animé/inanimé que beaucoup de langues indo-européennes ont plus ou moins perdue. En a.m. les paramètres du genre sont dans l'ordre décroissant d'importance, l'animation, l'humanité et le sexe. En langue c'est assez clair. Le genre est notionnel et se répartit selon une triple dichotomie animé/inanimé (IT), humain/non-humain (IT), mâle (HE)/femelle (SHE). En discours la complexité naît du rôle joué par le contexte et la situation. Il faut alors tenir compte de facteurs psychologiques qui expliquent l'attitude momentanée du locuteur mais les possibilités sont en nombre fini et ce sont celles qu'offre le système (au sens guillaumien) en langue, système qu'il s'agit de mettre à jour. La thèse de Joly est que l'anglais reproduit l'opposition fondamentale animé puissant versus inanimé non-puissant et que dans la sphère de l'animé il est 2 degrés de puissance, la puissance majeure, celle du masculin et la puissance mineure, le féminin. Le féminin apparaît donc en premier lorsque l'on quitte la sphère de non-puissance. Il s'ensuit que a) le non-humain sera traité comme non-puissant. Il sera employé pour l'inanimé et pour les animaux. b) Toutes les fois qu'un inanimé ou un animal sera subjectivement ressenti comme puissant IT sera remplacé par SHE ou HE qui appartiennent à la sphère humaine, la sphère propre du puissant. c) A l'inverse, si un humain est ressenti comme non-puissant il sera exclu de la sphère humaine par l'emploi de IT.

Ce système permet d'expliquer, presque toujours de convaincante façon, les emplois discursifs des anaphoriques pronominaux qui sont étudiés dans le détail avec de nombreux exemples (229-277).

De dominante guillaumienne, cette livraison reste aussi ouverte à d'autres courants de pensée. C'est ce qui fait sa richesse.

G. ZÉPHIR.

133. Jean LAVEDRINE. — *Les coordonnées morphémiques élémentaires en anglais contemporain*. Atelier Reproduction des Thèses de l'Université de Lille-III. Diffusion : Librairie Honoré Champion, Paris, 1975, 682 p.

Sous un titre quelque peu mystérieux c'est à une réflexion globale sur le fonctionnement en anglais contemporain de l'article, du temps, et de l'aspect, que nous invite la thèse de Jean Lavédrine. Si l'auteur ne montre pas un goût excessif pour le formel (au sens d'une réduction à la seule étude de la forme), si son propos n'est pas davantage une formalisation (au sens mathématique cette fois) recherchée pour elle-même (encore qu'il en subisse visiblement l'attrait), il a néanmoins le souci de construire un *modèle*, que l'on pourrait d'ailleurs peut-être appeler plus justement un *appareil de simulation*.

Aux problèmes que pose cette construction sont consacrés, dans la première partie, intitulée *L'appareil descriptif*, plusieurs chapitres qui proposent d'abord un exposé méthodologique de belle venue, présentent ensuite la double articulation du modèle — syntaxique (pp. 67-97) et sémantique (pp. 92-112) —, et abordent l'application de celui-ci dans la langue (pp. 114-143). Ces pages permettent de se faire une idée claire des difficultés et de leurs solutions possibles. Elles laissent aussi apercevoir, avant même que ne se déploient dans toute leur richesse des réflexions plus particulières, quelles influences J. Lavédrine a subies, puis transcendées, pour se forger un outil personnel d'investigation, de description, et d'explication.

Tout comme la linguistique guillaumienne, à laquelle il est ici ou là fait allusion, et à laquelle on ne manquera pas de songer parfois alors même que l'auteur ne lui fait nullement allégeance, la théorie proposée refuse de se fonder sur l'examen d'emplois accumulés, et mise sur la découverte, en langue, du système cohérent qui permettra de rendre compte de tous les effets possibles en discours. C'est dire le côté spéculatif de l'entreprise. Mais la réflexion ne s'exerce pas seulement à partir de théories que l'on discuterait, afin de les rejeter, ou de les accepter au prix de quelques nuances ; elle prend aussi une allure taxinomique et, s'appuyant sur l'examen des compatibilités dans la chaîne, elle donne lieu à des classements toujours solidement argumentés. L'auteur est cependant bien loin de s'en tenir à des considérations sur les phénomènes de surface ; il semble assez souvent s'inspirer (tout en s'en démarquant nettement par ailleurs) des recherches entreprises dans le cadre de la grammaire générative-transformationnelle. Dans sa forte insistance sur les liens qui unissent syntaxe et sémantique il n'est peut-être pas très éloigné du point de vue des sémanticiens générativistes. Il ne méprise visiblement pas la

pragmatique et il est fort conscient des rapports (de relatif isomorphisme) entre univers référentiel et univers sémantique. En bref, il cherche à fixer un ensemble de schèmes abstraits propres à décrire des relations (d'ordre paradigmatique) prises en substrat profond, dans l'en-deçà de l'énonciation.

Les remarques qui précèdent donnent assez à entendre que la thèse possède un caractère unificateur, en ce sens qu'elle vise à présenter une vue cohérente et bien centrée ; en ce sens aussi qu'elle n'exclut aucune des perspectives possibles et tente même, au contraire, de les faire converger en quelque point situé au-delà d'elles-mêmes. Mais elle est également unificatrice en ce qui concerne les secteurs de la langue-objet qu'elle veut considérer d'un seul regard, ou tout au moins, en deux regards successifs mais qui participent d'une même vision. Jean Lavédrine n'est assurément pas le premier à s'être avisé des ressemblances qu'offrent certains comportements du nom et du verbe ; Sweet (dûment cité dans l'ouvrage) y avait fait allusion voici fort longtemps déjà. A la vérité, ce qui est considéré ici, c'est une manière de fonction commune, ou mieux parallèle, de caractère *déictique*, que l'on peut reconnaître à deux séries de morphèmes grammaticaux : d'une part ceux qui s'associent au nom (à savoir les articles *the*, *a(n)* et \emptyset) ; de l'autre, ceux qui relèvent de la composante AUX (Tps, *have* — *n*, *be* — *ing*). L'auteur ne postule évidemment pas un parallélisme parfait. Cependant, même atténué, ce parallélisme est remarquable. En tout cas, les rapports que la description institue entre les deux séries m'ont pour l'essentiel paru convaincants. Outre qu'ils sont de nature à éclairer des zones demeurées obscures dans le fonctionnement des deux types de morphèmes, il est — sur le plan spéculatif — séduisant de placer côte à côte la *visée de dénomination*, propre au domaine nominal, et la *visée d'actualisation* du domaine verbal. Tous ces problèmes sont abordés, sous leur aspect théorique, dans les deux dernières sections de la première partie (*Les coordonnées morphémiques nominales*, puis *Les coordonnées morphémiques verbales*) qui, pour chacun des cantons examinés, cernent tour à tour les traits pertinents (pp. 145-287). Ces pages permettent aussi à J. Lavédrine de présenter, de définir, et de discuter certains concepts dont il fera amplement usage dans la seconde partie de sa thèse : *univers clos*, *inclusion-exclusion*, *association-dissociation*, et qui, tous, se rattachent à l'image que se fait l'auteur des rapports entre l'énonciateur, l'énoncé, le code de la langue et l'univers sémantique (sans oublier l'univers référentiel).

La place manque pour décrire à loisir et sans trop risquer les déformations qu'imposerait un survol rapide, les développements souvent heureux auxquels se livre l'auteur. Mieux vaut sans doute

passer à la seconde partie — B) *Les faits élucidés* (pp. 289-563) — qui exploite le modèle et en vérifie la validité. La rigueur qui prévalait dans la première moitié de l'ouvrage se retrouve ici, doublée d'une grande finesse dans l'application (on songe en particulier aux analyses pratiquées sur des passages d'une pièce de Pinter, *The Caretaker*). Pour le domaine nominal (pp. 289-414) l'auteur propose en guise de préliminaires une comparaison entre le rôle que joue le terme *présent* dans le système verbal et le terme *défini* dans le système nominal ; il constate un relatif parallélisme entre les couples *perseverance-boy* dans un domaine et *see-work* dans l'autre ; il insiste également sur une fort intéressante distinction entre *adéquation dénolative* et *modulation connotative*, qu'il ne voit pas moins à l'œuvre dans l'emploi des formes verbales que dans les choix lexicaux. Il pose aussi un principe pour lui essentiel, celui de la liberté de l'énonciateur, et déclare (p. 294) : « Car le choix des termes est libre : il peut être motivé par certains éléments de la situation d'énonciation, mais il n'est jamais imposé par eux ». Sont analysées ensuite quatre grandes catégories de noms : ceux qui constituent des « séries constantes » et des « univers naturellement clos » (c'est le cas de *the sun, the moon, the earth...*) ; ceux qui peuvent s'organiser en « séries variables » et ressortissant à des possibilités de « clôture occasionnelle » (ainsi pour *a child*, à quoi il convient d'adjoindre d'autres sous-types résultant d'un transfert de classe) ; viennent ensuite les séries qui apparaissent en séquence dans la chaîne et qui doivent être analysées en liaison avec le contexte littéral dans lequel elles s'inscrivent (ce qui conduit J. L. à des remarques tout à fait pertinentes sur le contraste, l'anaphore, et l'insistance) ; enfin sont traités, dans un chapitre à part (ch. 11, pp. 347-373) tous les phénomènes de généralisation, qui posent tant de problèmes au grammairien angliciste, non seulement en eux-mêmes mais encore et surtout pour ce qui est de leur situation dans l'ensemble du système de l'article (soit au sing. type *the horse is a four-footed animal*, soit au pl. *boys are noisy*). Le ch. 12 examine la question importante de *non-art.* et des séries, et aborde des cas d'apparence très particulière comme *(the) imagination, (the) memory*. C'est par le biais d'un commentaire proposé pour un passage de *The Caretaker* que J. Lavédrine présente la synthèse de ses réflexions sur les séries.

Des démarches analogues sont adoptées pour le domaine verbal (pp. 416-563), dans lequel les faits d'énonciation et les phénomènes de modalité pèsent sans aucun doute d'un poids encore plus lourd. On ne s'étonne pas de voir une bonne partie de la réflexion prendre appui — pour s'en démarquer partiellement aussitôt — sur celle d'E. Benveniste. En effet, à la dichotomie *discours/histoire* l'auteur préfère celle de *récit/dialogue*. Plus précisément encore, à l'intérieur

de celle-ci opère une autre distinction, capitale selon l'auteur, entre un *univers du dire* et un *univers du faire*, tandis que (réplique, en somme, du couple *inclusion-exclusion* qui a servi pour l'examen du fonctionnement de l'article) se trouve exploité dans le domaine du verbe le couple *association-dissociation*. C'est ainsi que J. L. voit dans *prés.* le terme *associatif*, alors que *prél.* est à considérer comme *dissocialif* (il renvoie à des événements non observables) ; la combinaison *be — ing* (ou, si l'on préfère, le terme *prog.*) est vue comme servant essentiellement à indiquer que le locuteur verse l'événement au domaine du faire. Quant à *parf.*, il « synthétise les indications de *prés.* et de *prél.* qu'il inclut en une seule visée » (p. 503). Cette formule semble heureuse qui évite tout à la fois une conception étroitement temporelle de *parf.* et les hésitations que l'on éprouve quand, ayant reconnu qu'il est plutôt affaire d'aspect, on tente de définir assez précisément celui qu'il manifeste (indéterminé?/accompli?/résultatif?/current relevance?, etc.). En revanche, j'avoue ne pas très bien comprendre en quoi la perspective est dite « ouverte » dans ce qui suit immédiatement le passage cité : « L'événement désigné est donc vu comme à la fois dissocié de l'instant d'énonciation et associé à lui en une perspective qui se trouve ouverte par opposition à la perspective fermée de *prog.* » (*ibid.*). On ne voit du reste pas en quoi *prog.* peut être le signal d'une « fermeture » ; à tout le moins cela n'est pas entièrement clair et mériterait quelques explications complémentaires. A noter, en passant, une autre formulation, malheureuse selon moi, celle qui attribue une « fonction ponctuelle » à *prog.* (p. 562) ; on comprend certes assez bien, grâce à d'autres remarques présentées un peu plus loin (p. 563), que l'auteur veut ici désigner une occurrence ponctuelle, c'est-à-dire particulière, mais la terminologie risque de troubler inconsiderément le lecteur.

C'est cependant l'opposition entre univers du dire et univers du faire qui donne lieu, me semble-t-il, aux développements les plus substantiels — passages qui tout à la fois emportent assez fortement l'adhésion et pour lesquels on pressent qu'il faudra aller voir de plus près, en testant la théorie de l'auteur à la pierre de touche des énoncés réalisés comme à l'appréciation de locuteurs natifs. A la vérité — et j'y avais fait allusion en rendant compte précédemment d'un autre ouvrage, dû à H. Defromont, qui recoupe en partie le domaine de celui-ci, voir BSL. LXX, 2, 1975, p. 291 — le mérite d'une telle théorie est d'avoir un très haut degré de généralité, et donc de pouvoir rendre compte de tous les cas de figure manifestés dans le discours. C'est au point qu'il existe des cas (non envisagés par J. L. puisqu'ils concernent le futur, que la thèse laisse de côté) qui se pourraient sans effort caser au sein d'une opposition dire/faire : *the articles will leave the factory on*

March 6th / the articles will be leaving the factory on March 6th. On voit très bien aussi en quoi tout cela peut se rattacher à la distinction entre adéquation dénotative (ex., cité par J. L., de *I'm coming*, énoncé accompagnant l'acte) et modulation connotative (ex. de *I'm coming* énoncé par un locuteur qui reste bel et bien assis, qui donc ment, c'est-à-dire verse fictivement à l'univers du faire ce qui est seulement un dire). Sont également bien venues toutes les observations faites sur le critère d'*observabilité* : observabilité qui dépend de l'énonciateur, saisie de l'intérieur/observabilité non-dépendante de l'énonciateur, saisie de l'extérieur, ou — ce qui est tout aussi important — « comme » de l'extérieur. Le jeu que décrit l'auteur est à la fois rigoureux et subtil, et l'on semble bien tenir là un principe explicatif à la fois assez large et assez précis pour qu'on le puisse appliquer à de nombreux énoncés. En tout cas, les expériences que J. L. fait de sa théorie (ici encore en utilisant la pièce de Pinter) semblent assez largement confirmer celle-ci.

Une question pourtant, qu'on ne peut éviter de se poser : celle du choix, toujours présumé entièrement libre dans cette thèse, que fait le locuteur. Avec tous ceux qui s'intéressent beaucoup à la modalité, je pense certes que le choix est un élément maître, dont il faut tenir le plus grand compte, et qu'il explique (comment, et sur quels critères d'opposition, c'est une autre affaire, dont on peut débattre) la présence d'une forme *be — ing* dans un énoncé, ou au contraire celle d'une forme dite « simple ». Chez l'auteur et chez d'autres (cités dans le corps de la thèse ou dans la bibliographie, comme H. Adamczewski, A. Culioli, W. Hirtle, A. Joly) il y a au moins, par-delà d'énormes divergences dans les théories, cette idée commune que l'emploi de l'une ou de l'autre forme dépend du point de vue choisi par l'énonciateur. Cette position d'allure assez mentaliste est à coup sûr plus juste, plus féconde, et d'un pouvoir explicatif infiniment plus grand que celle qui consiste à tout mettre au compte de la situation extérieure prise objectivement et/ou de la sémantique du verbe employé (ex. de *to see* bien à tort réputé rebelle à la forme en *-ing*). On peut toutefois se demander si le très légitime souci d'échapper à une conception manifestement fausse, ou en tout cas très insuffisante, et d'accorder une place centrale au sujet de l'énonciation, n'a pas conduit à négliger de manière trop radicale les cas où le choix semble ne pas pouvoir s'exercer pleinement. Sans le moins du monde revenir à l'utilisation d'un corpus clos et étendu, considérée comme seule méthode valable, il ne sera pas mauvais, par la suite, de reconsidérer attentivement des lots importants d'énoncés réalisés, de s'interroger à leurs propos sur ces problèmes du choix et, comme il a également été suggéré plus haut, de consulter le sentiment

des sujets parlants. La théorie de Jean Lavédrine devrait pouvoir surmonter victorieusement la plupart des épreuves de vérification. Même si ces dernières n'offraient pas des résultats pleinement probants, la thèse n'en garderait pas moins le singulier mérite d'avoir sensibilisé le lecteur à des problèmes du plus haut intérêt.

Remarque terminale : on regrette qu'un accident matériel nous prive de la fin du ch. 5, qui aurait dû figurer en p. 179.

A. R. TELLIER.

134. W. HARRISON, C. PRATOR & G. R. TUCKER. — *English-Language Policy Survey of Jordan. A Case Study in Language Planning*. (Center For Applied Linguistics, Arlington, Va., 1975, 236 p.).

Cette étude bien faite, solidement documentée, donne une foule de renseignements relatifs à l'enseignement de l'anglais en Jordanie. Les divers chapitres — qui tous s'achèvent sur des recommandations — sont d'une grande précision et se révéleront utiles à ceux qu'intéresse l'organisation de la pédagogie.

A. R. TELLIER.

135. Marita GUSTAFSSON. — *Binomial Expressions in Present-Day English. A Syntactic and Semantic Study*. Turun Yliopisto-Turku 1975, 173 p.

Cette thèse comprend une bibliographie (119-125), 2 appendices : 1. Liste alphabétique des binômes (environ 2800) (126-155) ; 2. Résultats de l'analyse par ordinateur (156-171) et un Index (172-73). Elle se propose d'examiner le rôle des expressions binômes dans l'anglais d'aujourd'hui. Selon la définition de Malkiel un binôme est une séquence de deux mots appartenant à la même classe formelle, placés au même niveau de hiérarchie syntaxique et reliés par quelque lien lexical (part and parcel, sooner or later, day after day, side by side, from birth to death, hand in hand pour donner quelques exemples). L'auteur se fonde sur l'étude de 4330 occurrences, l'appendice 1 donne environ 2880 binômes avec le nombre de textes dans lesquels on les trouve et leur fréquence, dans un corpus de 11 textes qui comprend des romans, des journaux et des magazines, de la prose de vulgarisation scientifique

et des textes juridiques. L'anglais britannique et l'anglais américain se partagent à peu près également ce corpus.

L'objet de cette étude est double, syntaxique et sémantique.

Dans la partie syntaxique du travail l'auteur se concentre sur 4 problèmes spécifiques :

1. la portée des binômes dans la transmission de l'information dans un énoncé ;
2. l'emploi des binômes quant à la complexité et au degré d'enchaînement de la phrase ;
3. les fonctions syntaxiques du binôme dans la proposition ;
4. la distribution des binômes selon les parties du discours.

Pour examiner ces problèmes il a fallu dégager 4 paramètres :

1. la structure thématique (en se fondant sur la textologie) ;
2. la structure propositionnelle ;
3. les éléments de la phrase ;
4. les parties du discours.

La correspondance qui existe entre ces paramètres est vérifiée à l'aide du test Khi 2. Les résultats sont donnés sous formes de tableaux de contingence entre deux variables à la fois. L'analyse statistique de ces paramètres a été faite avec un ordinateur (Résultats dans l'appendice 2). En fin de compte l'auteur réussit à caractériser un binôme type, à savoir une paire de deux noms fonctionnant comme adverbial dans la partie thématique de la phrase. Ce binôme permet d'ajouter du poids en fin de phrase sans beaucoup affecter le contenu d'information ou la structure de la phrase.

Dans la partie sémantique de son étude, prenant appui sur l'analyse componentielle, l'auteur examine la structure sémantique des binômes et se concentre sur deux objectifs :

1. est-il possible d'employer les procédures opérationnelles de l'analyse componentielle pour établir les relations sémantiques primaires qui unissent les membres d'un binôme ?
2. est-il possible d'aller plus loin dans l'expression de ces relations en termes de traits sémantiques spécifiques ?

En réponse au premier problème l'auteur réussit à définir 4 relations sémantiques essentielles entre les membres du binôme en se servant des critères componentiels. Ce sont des relations :

1. d'opposition, 2. d'homéosémie, c'est-à-dire que les deux membres peuvent être analysés avec le même ensemble de

traits, 3. de complémentation, 4. d'hyponymie. De ces catégories la complémentation est la plus utilisée mais aussi la plus hétérogène.

A la deuxième question l'auteur répond que l'on peut établir des traits sémantiques révélateurs de ces relations d'opposition, d'homéosémie, etc. au niveau sublexical, c'est-à-dire comme faisant partie de la signification d'un item lexical. Si l'on pouvait pousser l'analyse à des traits d'un niveau suffisamment bas chaque item lexical présenterait une différence componentielle et la langue n'offrirait ni synonyme ni tautologie. On peut dire qu'au terme de son étude Marita Gustafsson a réussi à nous présenter une vue d'ensemble de la fonction syntaxique et sémantique des binômes dans l'anglais contemporain. 13 tableaux en cours de textes auxquels s'ajoute l'appendice 2, concourent à donner à cette étude la caution des chiffres.

G. ZÉPHIR.

136. Irene R. FAIRLEY. — *E. E. Cummings and Ungrammar. A Study of Syntactic Deviance in his Poems.* Watermill-New York, 1975, 191 p., \$ 10.

La poésie de E. E. Cummings (1894-1962) ne devait pas manquer d'attirer l'attention des linguistes. L'ordre des éléments dans la phrase anglaise est assez contraignant et il n'est guère de ses poèmes qui ne frappent par ses infractions aux règles de la syntaxe. Prenant appui sur la grammaire générative transformationnelle qui s'adapte bien à un traitement du style comme déviance I. Fairley se propose, tout ensemble, d'expliquer les irrégularités syntaxiques de E. E. Cummings, sa 'non-grammaticalité' dont procèdent les traits les plus caractéristiques de son style et de montrer leur exploitation poétique. Dans ses innovations morphologiques et syntaxiques, dans ses formes et dans ses thèmes comme dans les bouleversements qu'il fait subir à l'ordre des éléments dans les constituants et dans les phrases Cummings est toujours conservateur et révolutionnaire à la fois. Il n'y a pas contradiction dans la mesure où tous les écarts et toutes les audaces du poète ne rompent pas tout contact avec les procédures plus normales de la langue et avec la tradition poétique. Sans ces points de référence nous ne comprendrions plus et n'apprécierions pas l'étendue de son originalité. Dans le cadre restreint de ce compte rendu qu'il nous soit pardonné de ne pas illustrer chaque point par des

exemples et des citations comme le fait abondamment l'auteur. Le lecteur se reportera au livre. I. Fairley examine d'abord (Ch. II Cummings, *conservative revolutionary*) le vocabulaire du poète, ses innovations morphologiques, ses conversions de classes, ses explorations dans la graphie des mots et dans la disposition matérielle du poème sur la page. Pour bien comprendre son vocabulaire qui n'est pas vraiment complexe il nous faut reconstruire le système qui l'intègre et qui se fonde sur l'opposition des mots qui affrontent l'amour et la mort, le naturel et l'artificiel, l'individu et la société, le rêve et la réalité. S'agit-il simplement, lorsqu'il utilise l'affixation (*sayingly, neverish, ...*) d'ajustements de certains critères combinatoires ou remplit-il des cases vides? L'emploi de UN-, qui le caractérise, enfreint la règle qui n'autorise ce préfixe que pour les mots monomorphémiques dénotant une qualité négative (*unbeautiful, ...*). En tout cas, les formes régulières et les expressions communément utilisables ne lui permettraient pas d'exprimer ses idées d'une façon aussi vive ou aussi précise ou d'obtenir, comme avec UN-, des effets d'intensification et d'emphase. Ces abus mêmes ne sont que l'utilisation des ressources latentes de certains procédés réguliers et par eux, dans une certaine mesure, le poète semble simplifier et régulariser le lexique. La conversion d'une partie de discours en une autre est parfaitement conforme à l'esprit de la langue anglaise mais ici encore le poète pousse à l'extrême un procédé licite pour certaines classes et l'étend analogiquement à d'autres, transformant en noms aussi bien des verbes que des pronoms, des adverbes, des adjectifs et même des conjonctions. Lorsqu'il innove dans la graphie des termes il peut aller jusqu'à bouleverser l'ordre de leurs lettres. Il dispose à son gré les mots sur la page. Il s'agit, en séparant ou en réunissant les morphèmes et les mots, de les mettre en harmonie avec son thème.

Puis I. Fairley examine (Ch. III *Syntactic Innovations et IV Adjective and Adverb Displacement*) la syntaxe de Cummings. L'irrégularité syntaxique est un des traits caractéristiques du style de ce poète. Il compense souvent cette irrégularité par sa maîtrise à contrôler l'étendue de la déviation et à renforcer le texte contextuellement de façon que ses écarts (effacements, répétitions, infractions aux contraintes de sélection, etc.) n'empêchent pas la compréhension mais exigent du lecteur une reconstitution logique des constituants de la phrase. L'art du poète consiste donc ici à se passer à son gré, dans la phrase ou dans le poème, des éléments redondants ou hautement prévisibles. Le placement irrégulier des adjectifs et des adverbes est étudié de façon détaillée. Le poète tend à estomper les différences de comportement syntaxique de ces deux classes. Ne prenons qu'un cas caractéristique pour la

déviance adjectivale et un pour la déviance adverbiale par déplacement : il prépose au nom des groupes adjectivaux qui ne peuvent normalement le précéder, il déplace des adverbes 'préverbaux'. L'absence d'une théorie générale pour la place des adjectifs ou pour celle des adverbes n'empêche pas le lecteur de repérer ces manquements et d'être frappé par les effets de rythme, d'emphase, de désordre, de simultanéité, de parallélisme et d'ambiguïté que le poète en tire.

Les déplacements (Ch. V Subject-Verb-Object Displacement) que le poète fait subir aux constituants majeurs de la phrase par rapport à l'ordre canonique SVO de l'anglais outrepassent ceux de la tradition poétique anglaise mais demeurent cependant dans leur prolongement. Il faut aussi parfois chercher leur source dans la littérature des langues classiques où l'ordre des mots était plus libre et l'on peut trouver des séquences analogues à celles de Cummings en vieil-anglais et en allemand. En bouleversant la phrase le poète a toujours pour dessein, comme lorsqu'il utilise d'autres procédés, d'accentuer un rythme, de rendre le sens ambigu ou momentanément plus difficile à saisir, de mettre un élément en relief. S'il veut surprendre il ne doit pas se laisser devancer par le lecteur, aussi ne respectera-t-il pas l'ordre séquentiel normal. Chez Cummings les séquences SOV, OSV, OVS, VSO, VS sont fréquentes. I. Fairley essaie de formaliser les règles pour expliciter les déplacements des constituants de la phrase chez Cummings. Elles ne doivent pas générer des phrases qui violeraient les contraintes 'universelles' de Lakoff. L'auteur a besoin essentiellement de trois grandes règles. Nous n'indiquons ici que la première d'entre elles qui explicite l'inversion de O et A et la 'thématisation'.

$$X - \left\{ \begin{array}{l} \text{NP} \\ \text{Adv} \\ \text{Pred P} \end{array} \right\} - Y$$

1 2 3 \Rightarrow 2-1-3. Dans les limites de ce compte rendu nous ne pouvons entrer dans le détail d'application, même pour cette règle seulement.

Dans le Ch. VI (Syntactic Deviance and Structural Patterns) l'auteur dépasse les explications purement linguistiques pour essayer de nous montrer comment Cummings intègre la déviance de façon à en faire un trait important de la structure de ses poèmes. Il s'ensuit qu'elle n'est plus 'accidentelle' mais devient un outil poétique qui aide à renforcer le sens. L'auteur parvient aussi à bien mettre en lumière la façon dont le poète diversifie une forme en liant intimement déviance et irrégularité. La gamme des

procédés de Cummings quant à la déviance, qui s'étend des répétitions manifestes aux structures les plus élaborées, constitue un facteur important de son style.

Traiter du style comme d'un écart par rapport à une norme présuppose la définition de cette norme. C'est une entreprise difficile car elle implique une grammaire munie de règles qui décrivent la norme et une théorie de la littérature qui permette aussi de dégager des règles pour toute œuvre, pour tout genre, pour toute école, pour toute langue, pour toutes les œuvres, toutes les périodes et tous les genres (Ch. VII A Frame of Reference). Ce cadre reste encore à créer. L'étude de I. Fairley prouve cependant qu'il est d'ores et déjà possible, en alliant les qualités du linguiste à celles du critique, de caractériser la langue, le style et la manière d'un poète, dans le cadre d'une théorie linguistique.

G. ZÉPHIR.

-
137. Ture JOHANNISSON. — *Ordbildning och Ordbetydelse. Valda Studier*. Meijerbergs Arkiv för svensk ordforskning, utgivet av Styrelsen för Meijerbergs Institut i Göteborg. 14. Göteborg. 1975. Göteborgs Offsettryckeri AB. 1 vol. in-8°, 260 pp. (tous les articles en suédois sont suivis d'un sommaire en anglais).

Le numéro 14 des Meijerbergs Arkiv för svensk Ordforskning a choisi de rendre hommage à l'un des grands lexicologues scandinaves vivants, lui-même collaborateur actif à cette publication depuis trois décennies, le professeur Ture Johannisson de Göteborg, en réunissant en un seul volume une bonne vingtaine d'études de diverses longueurs qui ne se trouvaient exposées que dans des revues ou recueils difficilement accessibles : louable dessein qui rendra plus d'un service.

Le thème d'ensemble du recueil concerne les verbes dits à particules et leurs dérivés : on sait que c'est là une des difficultés majeures des langues germaniques en général et du suédois en particulier. Le livre est divisé en deux parties centrées sur ce thème : la première est consacrée à quelques analyses « ponctuelles » de vocables composés à partir d'un bloc particule+substantif, ou l'inverse (suédois *ärende*, Vx norrois *erendi*, ørendi ou eyrendi ; vieil anglais *incūd* ; suédois *idrott*, vieux norrois *íþrótt* ; suédois *afton*, vieux norrois *aptann* ; le hapax vieux norrois *ørkola* qui ne figure que dans *Hoensna-Thóris Saga* ; islandais *ankvista* ou *antvista*, nynorsk *forkvista* ; vieux norrois *öndótt* et les formations en -ótt ; gotique *andhruskan* et *andsitan* ; islandais *orrusta* et les

dérivés en -usta ; dialectes occidentaux suédois oränna et vieux saxon ārundian ; vieux norrois ondugi, suédois ånväga, qui renvoie à un passage contesté de l'Atlakvida str. 36, dans l'*Edda* poétique ; suédois urfjäll ; vieux norrois andkostr et ses équivalents suédois). La seconde, plus directement accessible, s'intéresse à la langue suédoise moderne et donne au passage l'étude fondamentale à laquelle ressortit directement l'ensemble des articles rassemblés ici : celle des verbes à particules (pp. 162-184).

T. Johannisson propose, à bon escient, de répartir les verbes qui comprennent une particule, postposée ou préfixée mais toujours accentuée, en trois catégories : ceux où la particule est postposée quoique indépendante (sur ligga : être étendu, posé, ligga i : travailler dur), ceux dont la particule, accentuée donc, est préfixée (sur klaga : se plaindre, anklaga : accuser), ceux enfin où, la particule pouvant éventuellement être postposée et séparée, ou antéposée et préfixée, deux cas se présentent : ou bien le sens est identique (föra bort ou bortföra : emporter), ou bien un sens propre affecte chacune des deux formes (sur bygga : bygga upp/en mur/ : construire, mais uppbygga/en församling/ : édifier, éclairer). Classification commode dont l'avantage est de mettre en relief la dernière sous-catégorie qui, seule, fait réellement problème, soit sous sa forme initiale (particule accentuée préfixée qui modifie considérablement le sens du verbe souche (sur finna, trouver, uppfinna : inventer), soit sous sa forme plus évoluée (sur komma : venir, nedkomma/med en son/ : donner naissance /à un fils/).

Pour tenter d'élucider le cas, T. Johannisson établit un parallèle avec des formations étroitement apparentées et qui font fureur dans le suédois moderne, où ce n'est plus, cette fois, une particule accentuée qui est préfixée de la sorte, mais un substantif ou un adjectif : korrekturläsa (lire les épreuves/d'un livre/) ou rengöra (nettoyer, littéralement : faire propre). Il montre alors que la même classification s'applique à ces formations : hugga ved (couper du bois) correspondrait au type ligga i, halshugga (décapiter, couper le cou) au type anklaga, göra ren ou rengöra, à föra bort ou bortföra, et lägga på bord (poser sur la table) mais bordlägga (différer, remettre à plus tard) à bygga upp / uppbygga. Il s'agit bien, semble-t-il, de procédés de composition-dérivation strictement identiques, où l'accentuation de la « particule » se trouve légitimée du coup.

Ce seul exemple donnera la mesure de la qualité d'un ouvrage qui est assuré de garder une place de choix parmi les études de formations de mots dans les langues scandinaves.

R. BOYER.

138. *Il primo trallato grammaticale islandese*. Introduzione, testo, traduzione e commento a cura di Federico Albano LEONI. Bologna. Studi Linguistici e semiologici. 5. Societa Editrice Il Mulino. 1975. 1 vol. in-8°, 117 pp.

Parmi tous leurs titres de gloire, les lettres islandaises du Moyen Age comptent toute une série de traités grammaticaux dont l'originalité a été reconnue depuis bien longtemps. Le plus remarquable est sans conteste le *Premier Traité Grammatical* que nous a conservé un manuscrit prestigieux ('AM 242 fol., dit Codex Wormanius) et qui a dû être composé à la fin du XII^e siècle. L'auteur, sur l'identité duquel on a conjecturé d'abondance et dont l'érudition est confondante pour l'époque, s'efforçait d'y décrire et d'y analyser l'alphabet islandais selon les principes qu'il avait appris dans Donat, Priscien ou Remi d'Auxerre, mais avec un sens de l'analyse phonologique qui préfigure étonnamment les recherches de la linguistique actuelle.

Après les éditions commentées de Dahlerup & Jónsson (1886) et de M. Olsen (1937), après, surtout, les études désormais classiques de A. Holtsmark (1936), E. Haugen (dans l'édition revue de 1972) et, tout récemment, de Hreinn Benediktsson (1972), il devient difficile de prétendre renouveler la question, d'autant que les deux derniers auteurs cités surtout, ont abondamment exploité les tendances modernistes du texte médiéval. Il est donc courageux, de la part de F. A. Leoni, d'avoir entrepris une édition italienne de cet ouvrage, avec traduction juxta-linéaire et introduction substantielle.

Le problème fondamental que pose *Le Premier traité Grammatical* islandais est celui du sens à donner au vocabulaire « technique » dont il se sert : stafr (lettre), ráða (interpréter, lire), rita (écrire) ne font pas difficulté, mais il n'en va pas de même de toute une série de termes ambigus par lesquels l'auteur ancien a voulu décrire chaque lettre et qui, précisément, dénotent un sens remarquable de l'analyse linguistique, même dans une perspective actuelle. Si la majorité de ces caractérisations sont courantes dans la littérature spécialisée du Moyen Age, il en est d'autres qui laissent la porte ouverte à toutes les appropriations et ce sont, bien entendu, celles-là qui déchainent les spécialistes depuis bientôt un siècle. C'est donc d'abord à cette question que s'attaque F. A. Leoni, qui cerne correctement le problème quand il note, par exemple, que atkvaedi (sur le verbe kveda /at/) « couvre l'espace occupé en latin par dicere, pronuntiare, enuntiare et proferre ». Si l'auteur islandais du XII^e siècle a bien voulu opérer les distinctions classées entre nomen (nafn), figura (líkneski) et potestas (iartein), il s'est vu obligé, pour cerner la réalité phonétique et phonologique de

son alphabet, à des précisions d'une belle subtilité dont l'interprétation, qu'il ne nous appartient pas de juger ici, fait l'intérêt des études, déjà évoquées, d'Einar Haugen ou de Hreinn Benediktsson.

Ce n'est d'ailleurs pas tellement sur ce plan que se situe le principal mérite de F. A. Leoni, mais plutôt sur l'examen auquel il se livre des sources probables de son texte de base et sur les conclusions qu'il en tire, tant il est clair que, quelque génial qu'il ait effectivement été, l'auteur ancien n'a pu tirer de lui-même toute sa science et son sens de l'analyse. L'originalité de F. A. Leoni est de ne pas s'être tenu exclusivement au *Premier Traité Grammatical*, d'une part, et d'autre part, de s'être refusé à créditer l'auteur d'une science théorique qu'il ne pouvait posséder : dans le cadre des théories reçues à l'époque, il s'est efforcé, empiriquement, mais avec une logique remarquable, une méthode rigoureuse, un esprit de système de fort bon aloi, de décrire les caractères du vieux norrois qui ne se pliaient pas aux principes donatiens. Et F. A. Leoni le fait — c'est là l'intérêt de son livre — en comparant systématiquement le *Premier Traité Grammatical* au *Deuxième Traité Grammatical* qui doit être d'environ un demi-siècle plus récent (début du XIII^e siècle sans doute). Il en conclut, avec toutes les apparences de la vraisemblance, que chacun des deux traités ressortit à des traditions partiellement différentes et indépendantes l'une de l'autre. Sur ce point, comme sur tant d'autres qui ont un rapport plus lointain avec la linguistique (écriture des sagas, par exemple), l'Islande apparaît comme un étonnant creuset où venaient se fondre les influences venues de tous les coins de l'Europe, et c'est donc très pertinemment que F. A. Leoni postule l'existence, pour la rédaction des deux traités grammaticaux en question, « d'une école ou d'un scriptorium » où venaient aboutir « des considérations, des notions et des méthodes diverses » reprises non seulement des grammairiens latins mais aussi de leurs émules en d'autres langues — puisque les rédacteurs connaissaient l'hébreu, le grec et aussi la tradition grammaticale anglo-saxonne. Lorsque les deux premiers traités proposent des interprétations différentes d'une même réalité (traitement des voyelles longues et brèves, par exemple), c'est donc, probablement, qu'à partir d'un schème commun, classique, chacun a élaboré une théorie propre.

Il s'ensuit que la conclusion, proposée p. 65, de l'étude purement linguistique que fait F. A. Leoni du *Premier Traité Grammatical*, pour révolutionnaire qu'elle soit, mérite l'approbation : non, ce ne peut être « un individu de génie » (comme le veut H. Benediktsson) qui a conçu ce traité, mais bien toute une école qui a élaboré « un matériel grammatical en partie indigène, en partie d'origine latine tardive ».

Bien entendu, le propos, plus historique que technique de l'auteur

ne saurait épuiser la question et l'on regrettera que l'étude de l'aspect phonétique du traité, en particulier, soit si brève, qu'elle laisse de côté les problèmes irritants et non encore résolus concernant la gémiation des consonnes, la nasalisation, entre autres. Mais telle quelle, la réflexion de F. A. Leoni sera utile et gardera le mérite de respecter humblement la réalité ou, mais cela revient au même, de se refuser à lui appliquer à force une théorie préconçue.

R. BOYER.

-
139. Staffan HELLBERG. — *Graphonomic rules in Phonology. Studies in the Expression Component of Swedish*. Nordistica Gothoburgensia 7. Acta Universitatis Gothoburgensis. Göteborg. 1974. 1 vol. in-8° offset 222 pp.

Même si la façon de procéder de l'auteur, débonnaire sinon bonhomme et remarquablement sympathique surtout dans un genre où la bonne humeur et la modestie n'éclatent pas toujours, est propre à séduire le lecteur d'un travail aussi aride, je ne suis pas sûr que les conclusions de son ouvrage soient de nature à emporter l'adhésion. S. Hellberg a voulu appliquer les principes de la grammaire générative de Chomsky et Halle au suédois. Il le fait avec une compétence et une conscience indiscutables mais on ne voit pas que les résultats obtenus (qui, au demeurant, ne prétendent jamais prendre l'allure de règles dogmatiques) apportent grande lumière aux thèmes abordés. Le suédois n'est pas une langue phonétique, tant s'en faut, et sa prononciation soulève d'irritants problèmes, pour qui veut entreprendre de la codifier. Cela vaut, par exemple, pour les nasales, les gémées, les fricatives à l'initiale et surtout, la très épineuse question que pose, en particulier à l'usager étranger, le fameux accent II ou « grave ».

Partir de la graphonomie pour aboutir à la phonologie, et non l'inverse, est un propos intéressant que l'auteur traite honnêtement. Mais même en recourant à de complexes formules hérissées de signes cryptiques, on discerne mal, dans un sens comme dans l'autre, quelle structure générative indiscutable pourrait rendre compte *a priori* et sans discussion de la prononciation d'un mot.

Sans entrer dans le détail de considérations techniques au demeurant vaines, et pour ne s'en tenir qu'à un seul problème particulièrement déconcertant, celui donc de l'accent II, il semble que la bonne vieille règle traditionnelle (qui veut qu'il y ait accent II dans un dissyllabe dont la seconde syllabe comporte une voyelle), combinée à des considérations diachroniques (pour les emprunts

à l'étranger et leur assimilation progressive de même que pour les composés où le sens de l'individualité des composants s'est peu à peu perdu, comme dans *tisdag*, ancien *Týs-Dagr*, jour de *Týr*) et stylistiques (innombrables sont les mots normalement dotés de l'accent II qui le perdent en énoncé « neutre » ou rapide ; très souvent, l'accent dit de phrase, à la finale des énoncés surtout, interfère avec l'accent II de mots pour, ou bien le mettre emphatiquement en valeur, ou bien l'escamoter), voire même à ce vieux type de réaction d'une langue qui tend à distinguer des homographes-homonymes en les accentuant différemment (l'irritant cas de *regel* /règle, accent I/ — *regel* /verrou, accent II/) suffise à rendre compte du phénomène.

Le reste, pour intéressant qu'il soit, l'entreprise de codification, la recherche de structures profondes, n'est attachant, au moins dans l'état présent de la recherche, que dans la mesure où il n'affiche pas de prétentions au définitif. Et comme, je l'ai dit, S. Hellberg ne tombe absolument pas dans ces excès, son livre doit être tenu pour un essai utile et à encourager.

R. BOYER.

-
140. J. VENDRYES. — *Lexique Étymologique de l'irlandais ancien, lettres R-S*, par E. Bachellery, avec le concours de P. Y. Lambert, Dublin Institute for advanced studies, Centre National de la Recherche Scientifique, Paris 1974, 1 volume de VIII, 206 pages.

La parution de cet important volume a été retardée par diverses raisons que M. Bachellery expose dans un avant-propos. Il expose également avec beaucoup de modestie dans quelle mesure le présent volume est l'œuvre de J. Vendryes dont le nom seul figure sur la page de couverture. En fait on s'aperçoit que si la lettre R est en majorité de la plume de J. Vendryes avec 178 articles sur 222 (et encore ont-ils été revus pour la plupart), la lettre S avec ses 701 articles est essentiellement l'œuvre de M. Bachellery car Vendryes n'avait eu le temps de n'en rédiger que 233. Cependant la continuation du travail a été effectuée avec une telle fidélité à l'esprit de l'initiateur que l'on s'aperçoit à peine de la transition. On retrouve partout la même clarté, la même prudente réserve dans la formulation des hypothèses.

Comme on le sait, un dictionnaire est une œuvre difficile et ingrate et l'auteur doit toujours attendre plus de critiques que dans le cas d'autres ouvrages. On en fait un constant usage et l'on s'aperçoit beaucoup mieux, c'est humain, de toutes ses

déficiences que de l'énorme masse d'informations utiles qu'il contient. De plus l'hommage est souvent bref et peu circonstancié comme c'est le cas ici, tandis que les observations complémentaires prennent davantage de place. On a rédigé ci-dessous des commentaires suggérés par le dictionnaire ; il ne s'agit pas d'un relevé d'erreurs car l'information est très sûre et bien contrôlée.

(1) *rann*. On peut rajouter les composés *loïsrenn*, *tuaisrenn* « le Nord », *esrantaid* « experts », *comrann* « partage, part, contrat ». Nous doutons beaucoup de l'étymologie de *rann* par **p̄rsnā*-Pedersen, VGK t. 1, 52, 300, forme rapprochée de *pars*, *parlis* ... Dans ce mot *-nd-* est constant dans les formes anciennes.

Les formes gallo-romaines en *-randa-*, les formes vieilles bretonnes latinisées en *-randia*, *-renda*, les formes romanes conservées dans des dialectes français *rande*, *arander*, *Ingrandes*..., les formes irlandaises en *rand* fournissent des indications concordantes. Comme l'a vu J. Loth, Rev. Celt. t. 41, p. 401-403, c'est plutôt du côté de l'allemand *Rand* qu'il faut chercher les termes apparentés. Sur *rande* en domaine roman voir A. Thomas, Annales du Midi t. 5, 1893, p. 232-237.

reccaid « il récite » (2) *reicc* « communication, déclaration ». Ces formes de radical *rec-* ont un correspondant en vx breton dans *a arecer* gl. « cianti », Dict. gl. v. bret. p. 50 et dans *rigl* « bavard », plur. *riglion*. Bien que le vocalisme pose des problèmes, on peut penser aussi au breton *ragell* « bavard », *ragach* « babillage », *ibid.* p. 296. (Cf. aussi? des formes romanes *raklé* « bavarder » dans Von Wartburg, Fr. Et. Wörterb. lettre R, t. 10, Bâle 1962, p. 82b?). Il y a parenté plutôt qu'emprunt avec le vieil anglais *ge-reccan* « compter » « raconter ». Toute cette famille de mots est sans doute apparentée au v. slave *rekъ* « je dis ».

(1) *recht* « loi, règle, autorité ». On compare parfois le nom de la déesse vénète *re.i.tiia-* ZCP t. 31, p. 12, mais M. Lejeune, Manuel de la langue vénète, Heidelberg 1974, p. 136, 338, pense à une désignation de l'écriture par un dérivé d'une racine **rei*, ou **wrei*, Pokorny IEW, p. 857 et 1163.

riastr- « tordre, contorsionner » a un correspondant breton *roestll*, *rouestll*, *reustll*... « embrouillement, brouillerie, confusion » dont les sens sont plus proches que celui du gallois *rhwystr* « empêchement ».

ribar « tamis, passoire », Stokes BB t. 19, p. 104, voit dans le suffixe *-ar* un emprunt à celui du latin *cribrum*.

rois- « hésiter, balancer, pousser, inciter ». On pourrait citer ici le breton *rus* « errer, glisser, trainer » ; cf. Dict. gl. v. bret. p. 285 sous *petrusasont*.

rôn- « phoque ». On pourrait ajouter le breton *reunig* « phoque » de même que le mannois *rawn*, emprunté au gallois.

rosir « furieux ». S'agit-il d'un emprunt au brittonique? Il y a un mot v breton *rosor* « audacem », DGVB p. 299. L'étymologie que nous avons proposée à cet endroit est peu vraisemblable. Ce pourrait être plutôt un composé de *ro-* et de *-sor* radical du gallois *sor* « colère, fureur » *sorri* « être furieux, mécontent » ; cette suggestion m'a été faite par M. K. Jackson dans une lettre du 2 juillet 1964. Tout ceci cependant n'explique pas le vocalisme de l'irlandais.

roth au sens de monument de forme circulaire fait penser au v. breton *rod* « caueae » DGVB p. 298.

sab « tige, pieu, ... chef, champion » a été comparé par J. Loth, Chrestom. bret. p. 163, note 7, au nom v. breton *Sabioc*.

said- « s'asseoir, être assis » ; outre le gallois *hedd* « paix », on pourrait mentionner le v breton *hedelicion* « pacata », Ét. Celt. t. 11, p. 451 sq., le breton *ahez* « repos », *abredahez* « au moment du repos », d'où *abardaez* « soir ».

sain « différent, à part »... Outre *a-han-off* « de moi », le breton possède *ac'han* « d'ici » avec de nombreux dérivés, *ac'hanen*, *ac'halen*, *ac'hano*...

samaig- « placer, mettre, établir ». On a plutôt en brittonique une forme **slab-* plutôt que **slam-*. L'absence de nasalisation de *sav*, *sao* en breton fait penser à un ancien /b/ plutôt qu'un /m/, ce que vient confirmer une graphie *sab* en v breton.

scál « être surnaturel, fantôme ». On a rapproché le nom d'homme gallois ancien *Ysgolan*, breton *skolan*, I. Williams, BBCS t. 7, p. 31 et t. 6, p. 352. D. Laurent, Ethnographie Française t. 1, p. 1 sq., p. 45 notamment.

sceillec « rocher » et « petit fragment de roche » semble apparenté au breton *skilenn*, *skilhenn* « éclat de bois, de pierre ».

sceirt « racler » et *sceirt* « cracher », *scris* « fait d'enlever, de chasser » ; le gaulois *scrisumio* est comparé à ces mots et traduit « que je crache » Ét. Celt. t. 14, p. 60 ; nous comparons également le v. breton *scruiliam* « je crache ».

screl « cri » est tiré de **skrizdā* par Pokorny, Streitberg Festgabe, p. 294.

segais « crête boisée, forêt », voir aussi ZCP t. 31, p. 7.

seir « talon » ; *fer* « cheville » n'est pas attesté en breton ; *fer* dans le surnom *Fer-gant* signifie « brave » et *fer-gant* « brave-parfait » ; ce mot *fer* est apparenté à l'irlandais *seirig* « fort, ferme, résolu » ; voir Études Celtiques t. 11, p. 138-142.

seisc « laîche, roseau », *seiscenn* « marécage, fondrière » ; un mot

brittonique, gallois *hesgin*, breton ancien *hischin*, *hiscent*, proche parent de *seiscenn*, est étudié Études Celtiques t. 11, p. 155-158.

sel- «tour, tournant»; cf. aussi le v breton *hoeliom* «nous tournons», le breton moderne *tre-holiañ*, *tro-holiañ* «tourner, chavirer».

2) *senn-* «poursuivre, chasser» est rapproché avec raison du skr. *sanōti* «il gagne, il obtient», de même que le composé *con-sni* «s'efforcer de, gagner» et son correspondant le gallois *cynnyddu* «gagner, conquérir, accroître». L'ancienne étymologie de Stokes, Bezz. Beitr. t. 21, p. 135 explique bien mieux les sens que le rattachement à la racine **snē* «filer, tisser». Il s'agit de la racine **sen-* «rechercher, obtenir», Pokorny IEW, p. 906. Le verbe UERSONITI «il acquiert» de l'inscription de Botorrita peut s'y rattacher, ainsi que des noms celtiques en *-sonus*, *-sona* ...

sentonn «vieille femme» contient évidemment *tonn* «peau» et non «vague».

sian «bruit prolongé», dérivé *sianán*.

sicc «gel, gelée»; voir aussi Vendryes, Symb. Rozwadowski, Cracovie 1927.

sil- «couler, laisser couler»; on peut citer aussi le breton *silañ*, *silein* «passer à la passoire, couler le lait...» avec *s-* initial conservé.

sil «semence»; dans ce cas c'est le gallois *sil* «race, laitance de poisson»... qui garde anormalement le *s-* initial. On peut citer aussi le v breton-v cornique *guent dehil* «égrainement par le vent», Érudes Celtiques t. 14, p. 48.

(2) *sliss* «copeau, éclat de bois». Le breton *sklis* «petit éclat» (de bois)... doit résulter du croisement d'un mot celtique avec un emprunt au français ancien; cf. *eschicier*, *éclisse*.

slóg, *slúag* «troupe; armée»; cf. le composé *slógchan* qui a donné *slogan*.

slucc- «avalier»; le gaulois *loncate* «vous avalez» sur un plat trouvé à Lezoux, Gallia t. 29, 1971, p. 331, indique qu'en gaulois et en brittonique on avait un radical sans *s-* initial **lunk-* et non **slunk*; cf. **lung* dans l'irl. *long-* «manger, boire», gallois *llewa*, à côté de formes en **slong-* dans d'autres langues.

sochla «de bon renom»... a un correspondant v breton *hoclou* «de bon renom», moderne *hegleo* GVB, p. 64, 381, «facile à entendre, sonore»...

sochrud, *sochruth* «digne, beau»... trouve un correspondant *hepril-* dans *a hepriller* glosant «*eligantia.i. pulchritudine*», DGVB, p. 57.

solad «présage, augure, charme magique; profit, succès» est de

formation analogue à celle du gaulois *Dago-litus*, M. Lejeune, Rev. Ét. Anc. t. 58, 1-2 et 71-82. Le préfixe *so-* est très voisin de *dago-* pour le sens. Les noms bretons *Da-lidoc*, *Dalidec*, *Lidec*, sont également comparables.

sreng « tirer, traîner » ; le v breton *stro(n)cal* « tractus est » est apparenté.

srón « narine » ; l'ancien français *frogne*, d'où *ren-frogné*, remonte à un mot gaulois dans lequel le traitement de *sr-* est analogue à celui du brittonique.

stiür « gouvernail » ; le breton *stur*, lui-même emprunté à une langue germanique est à citer ici.

suirge « cour faite à une femme », Félixe Oenguso, p. 366 est explicable plutôt par +*so-regia*, O'Rahilly, Eriu t. 13, p. 159, du thème verbal *reg-*, *rig-* « tendre, se tendre vers, aspirer à ». Pour le sens, cf. lev breton, *tenterion* « procos .i. petitores » DGVB, p. 312.

Il faut encore souligner l'importance de cette vaste entreprise qui n'a jamais été tentée jusqu'ici. Les circonstances redevenues plus favorables vont permettre de hâter le rythme de parution. L'irlandais étant la plus riche et la plus archaïque des langues celtiques médiévales, il s'agit ici en effet d'un véritable dictionnaire étymologique des langues celtiques. La modestie des auteurs masque les difficultés de l'entreprise, mais tous les comparatistes leur seront reconnaissants de mettre à leur disposition un tel instrument de travail.

L. FLEURIOT.

141. Enrico CAMPANILE. — *Profilo etimologico del cornico antico* (Biblioteca dell'Italia dialettale et di Studi e Saggi linguistici, 7), Pise, 1974, 136 p.

Aucune des langues celtiques ne possède encore de dictionnaire étymologique complet qui réponde aux exigences de la science contemporaine. On sait que le *Lexique étymologique de l'irlandais ancien* de J. Vendryes ne compte encore que trois fascicules et que C. Guyonvarc'h vient d'entamer la première lettre de son *Dictionnaire étymologique du breton ancien, moyen et moderne*. Donc rien pour l'instant qui corresponde par exemple à l'Ernout-Meillet. L'objectif d'Enrico Campanile n'est certainement pas de couper le premier le fil de la ligne d'arrivée. Prudent et lucide, l'auteur

de cet ouvrage consacré au vieux-cornique et modestement appelé *Profilo* se rend compte des obstacles. Cependant, si les temps ne sont pas mûrs pour la publication de l'œuvre qu'il appelle de ses vœux et à l'utilité de laquelle il croit fermement, E. Campanile estime rendre service aux celtisants et aux comparatistes en leur proposant cet opuscule qui se limite à exprimer l'opinion de l'auteur sur la préhistoire de tous les mots attestés du vieux-cornique et à offrir au lecteur les renvois bibliographiques propres à confirmer — ou à infirmer — cette opinion.

Ces mots proviennent pour l'essentiel du *Vocabularium cornicum*, version d'un glossaire latin-anglo-saxon dans laquelle les mots anglo-saxons ont été remplacés par les mots corniques correspondants. On date cette version du début du XIII^e siècle, soit d'une époque qui est en fait à cheval sur le vieux et le moyen-cornique. E. Campanile dispose ainsi d'un corpus de presque mille formes, auxquelles s'ajoutent trois mots trouvés dans le *Livre de Tobie* (ms. *Oxoniensis Posterior*).

Les notices, généralement courtes, vont parfois jusqu'au tiers de page. Les langues indo-européennes dans leur ensemble sont mises à contribution (voir l'index) et la bibliographie, en dehors des ouvrages de base, fait appel à de nombreux articles de revue. Remercions donc E. Campanile d'avoir eu le courage de se lancer dans cette entreprise et la modestie de nous avertir de ses limites. A coup sûr, son *Profilo* rendra le service attendu.

François KERLOUEGAN.

142. Chr. S. STANG. — *Ergänzungsband; Register, Addenda und Korrigenda zur Vergleichenden Grammatik der baltischen Sprachen*, Universitetsforlaget, Oslo-Bergen-Tromsø, 1975, 52 p.

L'on connaît bien la *Vergleichende Grammatik der baltischen Sprachen* de Chr. S. Stang (1966), dont il a été rendu compte ici même (*B.S.L.* 63/2, 1968 [1969], p. 137-146) par A. Vaillant. Cet instrument de travail, indispensable aussi bien aux comparatistes qu'aux baltisants, était cependant malaisé à consulter, car il lui manquait un Index. Voici maintenant cette lacune comblée : ce Supplément nous offre, outre des Addenda et Corrigenda, un index lituanien, lette, vieux-prussien, slave, ainsi que des autres langues-indo-européennes, et des langues finno-ougriennes. On se félicitera donc de voir ainsi achevé l'ouvrage monumental de Chr. S. Stang.

Françoise BADER.

143. *Słownik polszczyzny XVI wieku*, Wrocław-Warszawa-Kraków-Gdańsk, Ossolineum, in-4°, relié. IV, *cz-de*, 1969, ix-611 p., 280 zł ; V, *di-do*, 1971, ix-568 p., 270 zł ; VI, *dr-e*, 1972, xi-584 p., 280 zł ; VII, *f-goń*, 1973, xi-543, 240 zł ; VIII, *gor-ir*, xi-596 p., 270 zł ; IX, *is-j*, 1975, viii-560 p., 270 zł.

Il y a quelques années, je donnais ici des trois premiers volumes du *Dictionnaire du polonais du XVI^e siècle* un compte rendu dont l'enthousiasme n'était pas entamé par une critique détaillée (*BSL*, LXIV, 2, p. 104-115). Voulant ensuite avoir un peu de recul pour continuer à juger cet instrument de travail, j'attendis les deux ou trois volumes suivants. Or un seul me parvint, après lequel un long silence me persuada que, comme tant d'entreprises grandioses, ce dictionnaire avait fait long feu.

Inopinément, nous avons reçu le mois dernier cinq volumes d'un coup, ce qui me contraind à mettre les bouchées doubles si je veux que leur compte rendu et celui du quatrième paraisse cette année.

La recension d'ouvrages paraissant en plusieurs parties n'apporte guère à son auteur de satisfactions personnelles. Si l'on a tenu compte dans les tomes suivants de ses remarques concernant les premiers, il n'en a aucune certitude, car l'amélioration peut avoir été décidée indépendamment de lui. En revanche, dans le cas contraire, il peut être sûr de s'être donné beaucoup de mal pour rien.

Pas tout à fait cependant pour rien, car, même si la direction de la publication recensée a décidé de ne pas tenir compte des observations des utilisateurs, ceux-ci ont intérêt à les mettre en commun. C'est pour cela, et non seulement parce que j'ai promis ce compte rendu, que je formule encore quelques remarques. Car j'avoue avoir beaucoup plus de certitudes du second type que d'espoirs gratuits du premier.

Sans doute a-t-on utilisé comme je le demandais l'*Histoire d'Alexandre* de Leonard de Bończa (par exemple s.v. *januâr*), mais on le faisait déjà avant la parution de mon compte rendu (s.v. *czerlong*)... Par contre je ne vois pas d'effet des mes suggestions concernant la notation du timbre des voyelles claires et infléchies dans les vedettes, la délimitation des vers dans les exemples, la numérotation des lignes du dictionnaire, les précisions souhaitables dans la liste des sources, la date de l'édition du dictionnaire de Mymer dite de 1528, la graphie des *i* et *u* latins. On ne m'a pas plus suivi quand je demandais d'imprimer au recto seul, pour permettre les collages, les errata (qui ont d'ailleurs disparu après le t. VI) ; mais les articles à ajouter au t. VI sont ainsi imprimés dans un encart.

Quelques remarques générales s'imposent encore. Certains

regroupements restent surprenants : *jeźli* serait une forme de *jeśli* 'si', alors que le synonyme *jeżeli* est à part ; pour des raisons statistiques au fond fortuites, la vedette de l'article groupant les synonymes *jachać* et *jechać* 'aller (non à pied), chevaucher' est *jechać*, tandis que pour leur substantif verbal *jachanie* ∞ *jechanie* c'est *jachanie* (9 *ja-* contre 8 *je-*!).

Ce verbe *jechać* nous donne encore un exemple de la confusion du vocable (*hasto*) et du mot (*słowoforma*) contre laquelle je m'élevais : le verbe apparaîtrait 927 fois comme *jechać*, 400 comme *jachać*, 1 comme *jachaci*. Or il n'y a que 317 occurrences de l'infinitif. Il s'agit donc des formes verbales qui ont le radical de l'infinitif et non de l'infinitif seul, mais alors pourquoi ne pas compter *jachaci* avec les autres formes en *jach-*?

J'approuvais les auteurs du Dictionnaire d'avoir préféré une graphie univoque au respect de l'absurde réforme de 1936 qui remplace par *i* un *j* postconsonantique, sauf s'il suit *c*, *s* ou *z*. Je continue à approuver *deljunak*, sorte de cavalier turc (j'approuverais encore plus *deljunâk*), *ewangelista* 'évangéliste'. Mais pourquoi a-t-on transcrit *diabet*, pour *djabet* ou encore mieux *djäbet*?

Économique, la graphie polonaise réduit depuis longtemps à *i* le groupe {*ji*} à l'initiale et après voyelle. Notre dictionnaire confond en *doita* les graphies *doitá* et *dogita* (s.v. *doić* 'traire'), en *irzykowie* les graphies *Gyrzykowie* et *Irzykowie* (s.v. *irzyk* 'cypsellus apus'). Il faut être conséquent et réserver *ji* à la position post-consonantique : *grzejiskarb* 'grippe-sou' doit être transcrit *grzeiskarb* (ou mieux *grzeiskârb*).

La lettre latine *g* étant au moyen âge prononcée [j] devant *e* et *i*, il est normal de transcrire *je* dans *jenerał* (pour *-ął*), *jeograf* ou, on vient de le voir, *ewanjelista*. Mais pourquoi conserver régulièrement *gi*, par exemple dans *gimnazjum* (pour *-nâ-*) 'collège', *Jeorgika* 'Géorgiques'? là encore, il faudrait écrire *ji* après consonne (*Jeorjika*), *i* ailleurs (*imnâzy(j)um*).

*
* *
*

Quelques remarques de détail :

— il n'est pas sérieux d'arguer de l'existence d'un hapax *czcz* chez Falimirz, évidente faute d'impression (on ne voit guère en polonais un impératif sans voyelle), pour compter la 2^e personne du singulier (seulement?) de l'impératif parmi les formes du verbe *czcić* 'honorer' hésitant entre *czcz-* et *czć-* (*ćć-*) ; en fait le rapport *czcz:-czć-* dans ces formes semble être 30:30 et non 31:73 ;

— dans l'édition de 1528 du Murmellius, l' 'auriculaire' est

l'hapax *dtubiuch*, forme seule donnée ici ; apparemment, le mot est trisyllabique, avec un sandhi interne entre *i* et *u* ('tripote-oreille'), et c'est ainsi que l'a expressément compris le *Dictionnaire de Varsovie* (s.v.) ; cependant, si l'on considère que les neuf autres éditions du Murmellius à notre disposition ont ici *dtubioch*, qui semble bien un ironique dissyllabique du type de *spioch* 'dormeur', on peut se demander si le *dtubiuch* de la première édition n'est pas soit une faute vite corrigée, soit un autre ironique également dissyllabique du type de l'actuel *mieszczuch* 'petit-bourgeois', dont le suffixe n'a rien à voir avec l'oreille ;

— il est difficile de donner *dymokralia*, *Dymokracją* pour des occurrences de *demokracja* (*j*)^â : considérant la démocratie comme un régime plus ou moins mauvais, Frycz et Skarga ont consciemment déformé son nom (*dym* 'fumée'), créant ainsi un néologisme qui doit être à part ;

— le 'pivert', habituellement *dzięciół*, est *dzienół* dans le Murmellius de 1528, forme considérée dans le dictionnaire recensé comme fautive et n'y faisant donc même pas l'objet d'un renvoi ; cette interprétation est peut-être juste, mais non certainement ; signalons que les deux éditions suivantes du Murmellius ont ici *dzieno*, et que ce n'est qu'à partir de 1540 que cet oiseau y est *dzięciół* ;

— si l'absence de renvoi de *dzienół* (et *dzieno*) peut être discutée, il n'en est pas de même d'un autre silence : celui qui est fait autour des formes *górzyisko* et *górzysto* ; en effet, dans le Murmellius de 1528, 'montosus' n'est pas traduit par l'adjectif *górzysty* comme on le dit nettement ici, exceptionnellement sans citer l'exemple, mais par l'adverbe *górzysto* ; chez Barthélémy de Bydgoszcz (1532), cet adverbe est remplacé par le substantif *górzyisko* 'lieu montagneux (?)', correction qui, bien que peu satisfaisante, se retrouve (indépendamment?) dans toutes les éditions du Murmellius postérieure à 1533 (avec une déformation *gorysko* en 1550) ; les formes des diverses éditions du Murmellius et de Barthélémy sont pour le moment inexplicables, devons-nous pour cela les corriger sans en informer l'utilisateur du dictionnaire ?

— la reconstitution *hangel* 'crochet, porte-manteau', avec [g] dur, n'est pas vraisemblable : on attend *hangiel* ;

— l'ignorance des auteurs du xvi^e en matière de zoologie exotique autorise-t-elle à tenir pour le même animal, comme on le fait s.v.^{is} *istryks* et *jaźwiec*, le blaireau, le porc-épic et un « porc marin » que nous apprendrons peut-être désigner le cochon d'Inde ? marierons-nous le tigre et le bison (*zqbrz*), la baleine, et le poisson-chat (*sum*) ?

— le fait que Mączyński ait traduit ‘ cras ’ et ‘ crastino ’ par *jutro* et *zâranie* ne signifie pas que chez lui *jutro* a le sens de ‘ matin ’, mais inversement que *zâranie* a celui de ‘ demain ’.

*
* *

J’ai encore relevé dans la grammaire de Statorius (1564) une quinzaine de mots inconnus de notre dictionnaire, parmi lesquels

je citerai : *drobnie* ‘ en petits morceaux, finement ’, L 3 ; *dziewic*, C 6 v, correspondant masculin de *dziewica* ‘ vierge ’ (il est possible que plusieurs au moins des exemples donnés sous *dziewica* 2 appartiennent à ce *dziewic*) ; *guba* ‘ perte ’, F 5 v.

*
* *

Mes pronostics quant à l’achèvement du *Dictionnaire du polonais du XVI^e siècle* ne sont pas plus optimistes qu’en 1969. Les initiales a- à j- représentent dans le Doroszewski 21,9 % du tout, dans l’index polonais du Mączyński (1564) 19 %. Dans le second cas, le dictionnaire aura 47 volumes et, même si le rythme annuel se poursuit cette fois sans accroc, le dernier paraîtra en 2013. Dans le premier, nous gagnons six volumes et six ans, ce qui, pour mes contemporains, peut avoir une certaine importance.

Étienne DECAUX.

144. *Symbolae Polonicae in Honorem Stanisłai Jodłowski*. — Wrocław - Warszawa - Kraków - Gdańsk. Zakład Narodowy Imienia Ossolińskich. Wydawnictwo Polskiej Akademii Nauk. 1972, 197 p.

Il s’agit des mélanges offerts à M. S. Jodłowski, à l’occasion de son 70^e anniversaire. Le livre comprend la biographie de M. Jodłowski, une liste des travaux ainsi que vingt-cinq articles, pour la plupart de chercheurs polonais de divers centres universitaires. Les problèmes généraux de linguistique sont envisagés dans les articles de MM. Heinz, Kuryłowicz et Skorupka. M. Kuryłowicz présente un problème dont il s’est déjà à maintes occasions occupé, à savoir la question d’aspect dans le système de conjugaison : il oppose les langues à aspects aux langues à

temps et expose les corrélations entre le temps et l'aspect qui existent dans ces langues. M. Heinz aborde la question de parties du discours dans le système linguistique. Par cette notion, il entend les unités du système syntaxique qui correspondraient aux phonèmes du plan phonologique et aux morphèmes du plan morphologique. M. Skorupa s'occupe du degré d'union naturelle dans les phraséologismes. En se basant sur le critère d'union, il essaie de donner une classification de ceux-ci (unions stables, conjonctibles et libres).

Les autres travaux sont consacrés aux études slaves et à l'étude du polonais en particulier. Parmi les travaux concernant les études slaves, nous trouvons l'article de M^{me} Humecka de Léopold portant sur les parallèles de l'évolution sémantique de l'ukrainien et de langues slaves occidentales dans les monuments écrits (les mots *kniaz'* (ukr.) - *kněz* (tchèque) - *ksiądz* (pol.)). M. Petr de Prague trace dans son article l'histoire des études lusaces en Tchécoslovaquie et l'étude de M. Polański de Poznań porte sur l'étymologie de la langue polabe.

Le polonais est traité dans tous ses aspects, aussi bien sur le plan synchronique que diachronique. Il convient de signaler les études de philologie polonaise : l'article de M. Bąk de Wrocław traite de la lecture de noms de personnes cités dans le plus ancien monument de la langue polonaise de 1136 — « La Bulle de Gniezno » ; M. Hrabec de Łódź parle dans son article de la forme du nom de lieu, transcrit *Sofijówka*. M. Kucata de Cracovie s'occupe de la formation, dans le développement du polonais, du génitif-accusatif pluriel du genre masculin personnel ; l'auteur voit ici l'analogie avec les formes des adjectifs et des pronoms. Leurs formes plus anciennes ont dû influencer la déclinaison des substantifs.

Deux autres articles de diachronie devraient retenir notre attention : celui de M. Sławski qui traite de l'ancien suffixe *-asy* (contemporain *-awy*) ' -âtre ' et celui de M. Urbańczyk qui s'occupe du suffixe du comparatif *-eszy* en vieux polonais.

L'onomastique est représentée dans deux études : M. Smoczyński de Lublin s'occupe de l'étymologie du nom de famille *Ceynowa* ; M. Taszycki dans son article présente les résultats de recherches sur les noms de famille polonais — adjectifs, terminés en *-ski* // *-owski* (*-ewski*).

Trois articles sont consacrés à l'étude du lexique. M. Bujański s'occupe du vocabulaire de théâtre dans les œuvres d'Aleksander Fredro, M^{me} Schabowska évoque la formation de noms communs à partir de noms propres empruntés aux langues étrangères et M. Zalewski de Cracovie présente l'évolution de mots dénommant l'argent, la monnaie, etc. en polonais.

Les transformations du polonais commun sont envisagées dans

deux articles. M. Pawłowski s'occupe des influences dialectales sur le polonais régional de la Petite-Pologne au sud de Cracovie, en analysant surtout le parler des villes de Zakopane, de Nowy Targ et de Nowy Sącz. M. Rospond de Wrocław étudie l'influence sur la langue de grands écrivains (J. Kochanowski, A. Mickiewicz).

L'influence du latin sur le système grammatical du polonais est abordée dans l'article de M. Safarewicz.

La structure du polonais contemporain est évoquée dans trois articles. Et c'est ainsi que M. Bednarczuk de Cracovie s'occupe de l'ordre des membres coordonnés dans l'énoncé polonais, M. Brajerski de Lublin aborde le problème de la voix passive dans le polonais contemporain, problème très peu étudié jusqu'ici ; M. Karaś présente quelques remarques concernant la structure morphologique des adverbes polonais. La sémantique est représentée dans l'article de M^{me} Safarewiczowa qui analyse la signification des prépositions en polonais.

La stylistique ne fait pas défaut non plus, car M^{me} Kobylińska s'occupe de la fonction stylistique de ce qu'elle appelle « combinaisons jumelées », type *powieść-reportaż* 'roman-reportage', *miasto-ogród* 'ville-jardin' dans l'œuvre de Władysław Orkan (1875-1930).

Sławomir BAZYŁKO.

145. J. BAL. — *Formacje przysłówkowe z sufiksalnym j i k typu dzisiaj, wczoraj, dzisiak, tamok w historii i dialektach języka polskiego*, PAN - Oddz. w Krakowie, Prace Komisji Językownawstwa, n° 38, Ossolineum, Wrocław, 1974, 115 p.

Cet intéressant ouvrage se compose de deux parties, dont l'une traite du suffixe *-j* dans les mots polonais du type *dzisiaj, wczoraj*, et l'autre du suffixe *-k* dans les formes dialectales du type *dzisiak, tamok*. Après avoir consciencieusement étudié un grand nombre de formations de ce genre attestées aussi bien dans les monuments de la langue littéraire que dans les dialectes, l'auteur arrive à la conclusion que l'étymologie de *-j* et *-k* est hétérogène. En ce qui concerne le premier suffixe, M. Bal distingue les cas suivants : 1° dans les mots comme *chociaj*, le suffixe provient de *i* ; 2° les numéraux *trzej, czterzej* doivent leur terminaison à l'alternance *-é/-ej* dans certains cas de la déclinaison des adjectifs ; 3° les numéraux *dwaj, obaj* semblent provenir de **dwaju, *obaju*, analogiques avec les pronoms au duel *naju, waju* ; 4° les adverbes *kiej, kaj* sont le résultat d'un développement phonétique de *kiedy, kasi* ;

5° les adverbes comme *dzisiaj* doivent leur *-j* à l'alternance qui a autrefois existé entre les adverbes du type *więce* et *więcej* ; 6° certaines formes dialectales, telle *bardzoj*, sont dues à l'influence de la langue littéraire ; 7° le pronom au génitif *niczegoj* doit sa naissance à la proportion analogique *nice* : *nicej* = *niczego* : *x*. En ce qui concerne le deuxième suffixe, qui apparaît sous la forme de *-ki*, *-ka*, *-ko*, *-ku*, *-ek*, *-k*, l'auteur distingue les cas suivants : 1° *-ki* a été isolé des expressions préposition + substantif à l'acc. plur. du type **na przodki* ; 2° dans *wnetki*, *-ki* est d'origine tchèque ; 3° *-ka* s'est développé à partir de *-ki* de différentes façons, entre autres par analogie avec *niegdy/niegda* et par des contaminations du type *zpośrodka* + *wpośrodku* > *wpośrodka* ; 4° *-ku*, qui a été ajouté, par exemple, à *teraz* (*terazku*), est né grâce à la coexistence des formes du type *wpośrodka/wpośrodku* ; 5° *-ko* a de nombreuses origines, par exemple, dans les impératifs comme *patrz-ko*, la particule est le résultat d'une transformation des impératifs à valeur diminutive du type *daj-ka* ; 6° dans les adverbes comme *terasek*, *-ek* est un suffixe nominal « structural » ; 7° *-k* dans *wnetk* semble être dû à la chute de *-i* dans *wnetki* ; 8° dans les adverbes comme *dopirok*, *-k* est le résultat d'une transformation de la particule *-ć*.

A notre avis, la réalité est beaucoup plus simple. Si l'on dépouille l'ouvrage de M. Bał, on constate que, parmi les mots à *-k*-, il y en a beaucoup qui présentent, dans des parlars différents, des formes différentes, comme le montre le relevé que nous avons fait :

<i>-ka</i>	<i>-k(i)e(j)</i> , <i>-ko</i> <i>alek, aleko</i>	<i>-ki, -ku</i> <i>biadasz-ki, -ku</i> <i>bóski</i> <i>cóžki, coku</i> <i>do domeczki</i>	<i>-k</i> <i>bosok</i> <i>cok, cosik</i>
<i>cosika, coška</i> <i>w domka</i>	<i>cosikej</i>		
	<i>dopirko</i>		<i>dopierok</i>
<i>dziška, hnieska</i>	<i>dziško</i>	<i>dzisiajki, (d)nieški</i>	<i>dzisiak, dzisiejek</i>
<i>gdziesika</i>			<i>gdziesik</i>
<i>helka</i>		<i>helki</i>	
<i>hewka</i>			<i>hewek</i>
<i>jakisika</i>	<i>jakisikej</i>		<i>jakisik</i>
<i>jakosika</i>	<i>jakosikej</i>		<i>jakosik</i>
		<i>jen-ki, -ku</i>	
<i>kajsikaj</i>	<i>kajsikiej</i>		<i>kajsik</i>
<i>kądka</i>		<i>kądki</i>	
	<i>kiejsikej</i>		<i>kiejsik</i>
	<i>kłosikej</i>		<i>kłosik</i>
<i>mocka</i>	<i>mocko</i>	<i>mocki</i>	<i>mock</i>
<i>nawetka</i>			<i>nawetk</i>
<i>nicka</i>			<i>nick</i>

	<i>okrijamko</i>	<i>okrijamku</i>	
	<i>owszejk</i>	<i>owszejki</i>	
<i>preczka</i>		<i>preczki</i>	
		<i>poprzezi</i>	<i>poprzek</i>
<i>przodka</i>		<i>przod-ki, -ku</i>	
	<i>na siedząc-ko</i>	<i>na siedząc-ki, -ku</i>	
<i>skądka</i>		<i>skąd-ki, -ku</i>	
<i>ślądka</i>		<i>ślądki</i>	
	<i>stojącko</i>	<i>na stojąc-ki, -ku</i>	
<i>ieraz(y)ka</i>	<i>ierazykej</i>	<i>ieraz-ki, -ku</i>	<i>ierasek, ierazyk</i>
<i>troszka</i>		<i>troszki</i>	
<i>tuka(j)</i>	<i>tuke(j), tu-kok</i>	<i>tuki</i>	<i>tuk</i>
<i>tułka</i>		<i>tułki</i>	<i>tutek</i>
	<i>tylko</i>	<i>tylki</i>	<i>tylk</i>
	<i>wdycko</i>	<i>wdycki</i>	
<i>wejka</i>		<i>wejki</i>	<i>wejk</i>
<i>wnetka</i>	<i>wnełko</i>	<i>wnełki</i>	<i>wnełek</i>
<i>więcka</i>			<i>wiecek</i>
	<i>zarazikej</i>	<i>zaraz-ki, -ku</i>	<i>zarak</i>
		<i>zasiejki</i>	<i>zasik</i>
		<i>zawszezi</i>	<i>zawszek</i>
<i>zleka</i>	<i>zlekiej</i>	<i>zleki</i>	

Ce qui frappe dans ce relevé, c'est le fait qu'il n'y a pas de différence sémantique entre *aleko* et *alek*, entre *biadaszki* et *biadaszku*, entre *boski* et *bosok*, etc. A notre avis, nous avons ici affaire à une seule particule, dont la différenciation formelle s'explique par la théorie du développement phonétique irrégulier dû à la fréquence (1). D'après cette théorie, les éléments linguistiques (morphèmes, mots ou groupes de mots) très employés peuvent subir des réductions irrégulières, qui consistent tantôt dans la chute de un ou plusieurs phonèmes, tantôt dans la réduction du phonème (par exemple dans la réduction du degré d'aperture de la voyelle). Dans le cas en question, *-ka* est la forme normale, tandis que *k(i)e(j)*, *-ki*, *-ko*, *-ku* présentent des étapes de la réduction du degré d'aperture de la voyelle ; enfin, *-k* présente la chute de la voyelle. Dans l'histoire des langues slaves, il y a beaucoup de cas semblables. Prenons en considération, par exemple, les adverbies provenant de **kogo goda*, **logo goda*, **sego goda*, etc. Tandis que le vieux slave présente *kogda* (avec le régulier *-a*), en polonais il y a *kiedy* (avec la réduction du degré d'aperture de la voyelle) et en serbo-croate *kad* (avec la chute de la voyelle). On retrouve la réduction du degré d'aperture de la voyelle dans différentes formes dialectales citées par M. Bal, cf. *bardzok*, *barzyk*, *hajnok*, *hajnyk*, *hawok*, *hawuk*, *przeciek*, *przecyk*,

(1) Cf., entre autres, W. Mańczak, *Polska fonetyka i morfologia historyczna*, 2^e éd., Varsovie, 1975.

równok, równyk, ponok, ponyk, więciek, więcyk, lamok, lamuk, tandis que d'autres formes présentent la chute de la voyelle, cf. *kanysik, kańsik*. Enfin quelques formes citées présentent à la fois la réduction du degré d'aperture et la chute de la voyelle, cf. *lamok, lamuk, lamek*, où *e* ne sert qu'à faciliter la prononciation de **lamk*. Dans le même ordre d'idées, on peut citer *samuk, samek, pierwuk, pierwszyk, pierwek*, dont le point de départ était **samok, *pierwok* (cf. le littéraire *dopiero*). En ce qui concerne la langue littéraire, on pourrait citer v. polonais *znowa, znouu, znów*, tandis que M. Bal cite les formes dialectales suivantes : *znouuk, znowyk, znówki, znówk, znok, znoch*. Tous ces exemples montrent qu'il y a parfois un parallélisme entre les réductions de la particule *-ka > -k(i)e(j), -ko > -ki, -ky > -k* et les réductions que subissent les mots auxquels cette particule est jointe. A notre avis, il n'y a aucune raison pour expliquer les unes et les autres de façon différente.

Pour des raisons qui se comprennent, il est impossible de consacrer autant de place à l'analyse de la première partie du livre qu'à celle de la deuxième. Notons toutefois qu'il n'est pas exclu que la particule *-j* soit, au moins dans certains cas, le résultat d'un développement phonétique irrégulier dû à la fréquence de *ju(ż)*.

Pour terminer, attirons l'attention sur le fait que, dans l'ouvrage recensé, il est question de beaucoup d'autres évolutions qui s'expliquent, en réalité, par la fréquence, cf. *daleko > dalek, nikogo > nikog, onegda > onegdy, ledwa > ledwy, naj(lepszy) > na(lepszy)*. Notre théorie permet également d'expliquer l'origine de *wej*, dont M. Bal (p. 7) déplore l'absence d'étymologie : ce n'est pas autre chose que l'impératif de *widzieć*, dont l'irrégularité est due à la fréquence.

W. MAŃCZAK.

146. Roman LASKOWSKI. — *Derywacja Rzeczowników w Dialektach Laskich. Cz. II Rzeczowniki z formantem w funkcji przmiotowej*. /La dérivation des substantifs dans les dialectes lachiques. II^e partie — Les substantifs avec le formant désignant la notion de substance/. Wrocław - Warszawa - Kraków - Gdańsk. Zakład Narodowy Imienia Ossolińskich. Wydawnictwo Polskiej Akademii Nauk. 1971, 173 p.

Voici cinq ans après la première qu'a paru la deuxième partie de l'ouvrage de M. Laskowski, consacré à l'étude de la dérivation nominale dans les dialectes lachiques, dialectes parlés à la frontière de trois langues slaves occidentales — le polonais, le slovaque et

le tchèque. Dans la présente, M. Laskowski se propose d'étudier les dérivés désignant la notion de substance, tout en écartant les autres — ceux dont il s'est occupé dans la première partie : dérivés désignant l'action ou l'état, diminutifs, augmentatifs, etc. Par rapport à son étude précédente, l'auteur a amélioré la méthode et enrichi le corpus. Tandis que dans la première partie, il a adopté surtout les critères sémantiques, ici il prend comme point de départ les critères formels sans négliger tout de même la sémantique : la notion de substance qu'il introduit pour définir une classe de dérivés constitue un critère sémantique.

La spécification des formants ne pouvant constituer un critère formel dans les dialectes lachiques, M. Laskowski classe les dérivés d'après la base de dérivation ; et c'est ainsi que nous obtenons les formations déverbiales, désubstantivales et désadjectivales, ainsi que celles qui sont basées sur les locutions adverbiales. Ayant appliqué le critère sémantique, l'auteur subdivise les deux premières catégories (déverbale et désubstantivale) en formations ayant la valeur d'agent au sens large du mot et celles qui n'ont pas cette valeur. Par les formations ayant la valeur d'agent, M. L. entend aussi bien les noms d'agent que les noms d'instrument. En dernier ressort, nous avons la classification suivante des dérivés : substantifs d'agent déverbaux, substantifs déverbaux n'ayant pas la valeur d'agent, substantifs d'agent désubstantivaux, substantifs désubstantivaux n'ayant pas la valeur d'agent, substantifs désadjectivaux et substantifs basés sur les locutions adverbiales.

La subdivision des dérivés désadjectivaux ainsi que de ceux qui se basent sur les locutions adverbiales n'est pas nécessaire, étant donné que les deux catégories présentent une structure sémantique homogène. L'homogénéité de la structure sémantique est également caractéristique pour les noms d'agent ; les noms n'ayant pas la valeur d'agent présentent une structure sémantique très hétérogène. Ceci s'explique par le fait que ces derniers constituent la série non marquée de l'opposition privative.

Parmi les dérivés désignant la notion de substance, une classe se distingue nettement aussi bien par sa structure sémantique que formelle : il s'agit des dénominations péjoratives des humains. Ce type de formation est très productif et présente souvent des synonymes au sein d'un même dialecte. Néanmoins, les traits propres à cette classe ne constituent qu'un élément secondaire de la classification générale des dérivés dont M. L. s'occupe dans son ouvrage. Comme ces formations partent des verbes ou des adjectifs, rarement des substantifs, elles sont donc classées parmi les noms d'agent déverbaux ou désadjectivaux et enrichissent ces catégories par leurs propres formants.

Le livre comprend l'introduction où l'auteur expose la méthode

qu'il a adoptée pour l'analyse de la dérivation ainsi que le corpus. Cette introduction est suivie de la présentation détaillée des résultats de recherches où les dérivés sont présentés suivant la classification adoptée au début, par groupes de genre grammatical (substantifs masculins, substantifs à deux genres, substantifs féminins, substantifs neutres).

Toutes les classes ne comportent pas les substantifs de tous les genres : la catégorie de noms d'agent désubstantivaux ne contient pas de noms à deux genres et neutres, celle de substantifs désubstantivaux n'ont pas la valeur d'agent et celle de noms basés sur les locutions adverbiales n'ont pas de noms à deux genres,

La présentation de chaque catégorie est suivie d'une synthèse concernant les structures formelle et sémantique de celle-ci.

A la fin de son exposé, l'auteur présente la structure générale de la dérivation dans les dialectes lachiques aussi bien dans le système que dans ses réalisations ; il en tire des conclusions pour parler de la différenciation des dialectes qu'il étudie.

Le livre comprend, en outre, deux cartes du territoire des dialectes lachiques — la carte des limites des dialectes et la carte des isomorphes des formants, l'inventaire des sources du corpus, la bibliographie et le résumé en anglais.

Les résultats de l'analyse de M. Laskowski sont les suivants : dans les dialectes lachiques, nous avons à faire à trois types de substantifs : *a*) substantifs venant des mots sémantiquement autonomes, *b*) substantifs formés à partir des locutions prépositionnelles, *c*) substantifs composés ; le premier type étant le plus caractéristique pour les dialectes étudiés. Parmi les substantifs avec le formant désignant la notion de substance, les déverbatifs constituent la majorité (41 %), viennent ensuite les substantifs désadjectivaux (29 %) et enfin les désubstantivaux (26 %). Les déverbatifs aussi bien que les substantifs désubstantivaux se basent surtout sur les mots immotivés sauf les féminins secondaires, les diminutifs et les augmentatifs dans une certaine mesure ; les substantifs désadjectivaux se basent surtout sur les adjectifs motivés. La base de dérivation, pour tous les types de dérivés, est constituée, pour la plupart des cas, par le radical du mot de départ. M. Laskowski a dégagé, dans les dialectes lachiques, une centaine de formants de dérivation dont une quarantaine très productifs.

Des deux types de formants : suffixe, forme flexionnelle du mot de départ, le premier est caractéristique pour les dialectes lachiques, le second ne joue qu'un rôle secondaire. Bien que le nombre de paradigmes limite ce genre de dérivation, tous les moyens sont tout de même utilisés par le système de formation de mots dans les dialectes lachiques.

En adoptant la théorie de R. Jakobson, selon laquelle le système morphologique de la langue se base sur une série d'oppositions binaires privatives, M. L. établit deux oppositions fonctionnelles des formants de dérivation : 1. Fonction syntaxique obligatoire du formant — zéro information sur cette fonction, 2. Fonction sémantique obligatoire du formant — zéro information sur cette fonction. Suivant ces deux oppositions, M. L. répartit l'inventaire des formants dans les dialectes lachiques en quatre groupes :

- A) formants à fonction syntaxique et sémantique obligatoires ;
- B) formants à fonction syntaxique seule obligatoire ;
- C) formants à fonction sémantique seule obligatoire ;
- D) formants non marqués.

Les deux oppositions principales permettent à l'auteur d'en dégager d'autres plus particulières. Et c'est ainsi que la fonction désignant la valeur de substance est une variété de la fonction sémantique obligatoire (groupes A et C). A cette catégorie appartiennent deux sous-types de formants :

C/l formants désignant obligatoirement la notion de substance ;

C/o formants ne désignant pas obligatoirement la notion de substance.

Une des variantes de la fonction désignant la notion de substance peut être assumée par la fonction de non-singularité. Le formant n'ayant pas la fonction de non-singularité peut acquérir la fonction d'expressivité et/ou la fonction d'agent. Il en résulte, pour les formants de dérivation dans les dialectes lachiques, que plus le faisceau de traits distinctifs est riche moins le formant est exploité, ce qui n'empêche pas sa productivité dans le cadre de sa catégorie. Cette conclusion est en accord avec la théorie de traits distinctifs.

Sauf quelques détails concernant les mots de départ et le sens de certains dérivés qui font quelquefois défaut, l'ouvrage de M. Laskowski constitue un document précieux surtout de par la méthode adoptée, lequel pourrait intéresser non seulement les slavissants, mais également tous ceux qui s'occupent des problèmes de la formation des mots.

Slawomir BAZYLKO.

147. *Slovenská reč*, Bratislava 1975, SAV (6 fascicules par an).

Nous rendons compte ici des travaux qui nous ont paru les plus

intéressants dans cette quarantième livraison de l'organe officiel de l'Académie slovaque des sciences pour les questions qui touchent à la langue nationale.

P. 3 à 9, le directeur de la revue, Štefan Peciar, retrace l'histoire de la publication dont il a la responsabilité en cette année qu'il estime jubilaire. Notre revue est née en 1932 (quelques interruptions expliquent que nous n'en soyons en 1975 qu'à la quarantième année) à Košice, sur une initiative de la section locale de la *Malica slovenská*, début modeste comme on le voit. Malgré certains « coups de chapeau » polis aux thèses de l'École de Prague, naissante elle aussi, les rédacteurs de *Slovenská reč* s'en tinrent toujours, jusqu'à la guerre, à des positions anti-allemandes et anti-tchèques, foncièrement puristes. Peciar remarque avec aigreur qu'il n'en pouvait être autrement en ces temps abhorrés de la « république bourgeoise » dont la constitution affirmait l'existence d'une langue « tchécoslovaque ». Pendant la guerre — temps de l'État slovaque protégé des Allemands —, un structuralisme mitigé de purisme fait son apparition dans les colonnes de notre revue, pour céder la place, à partir de 1946, sous la direction de Jóna, à un point de vue ouvertement structuraliste et à des débats passionnés sur la réforme de l'orthographe. L'orientation devient entièrement marxiste à partir de 1950 sous l'impulsion du nouveau directeur, qui n'est autre que Peciar lui-même, cela pendant toute la période stalinienne, c'est-à-dire jusqu'en 1954, date à laquelle *Slovenská reč* retrouve Jóna à sa tête et devient l'organe — qu'elle est restée depuis — de l'Académie des sciences. La principale fonction de la revue, dans la période stalinienne, avait été celle d'un organe pédagogique, très pratique, s'intéressant aux programmes scolaires. A partir de 1954, l'orientation que lui donne Jóna est plus scientifique : la revue s'intéresse aux grands travaux collectifs alors entrepris par des équipes académiques (atlas linguistique, dictionnaire historique, grammaire synchronique de la langue nationale). Depuis 1970, Peciar a retrouvé ses fonctions de rédacteur en chef et il se vante dans le présent article d'avoir voué la revue à une fidélité marxiste-léniniste à toute épreuve sous l'œil vigilant du Parti communiste tchécoslovaque, nommément cité à différentes reprises dans le travail que nous analysons. L'histoire de *Slovenská reč* est donc le reflet de l'histoire mouvementée de la Slovaquie depuis 45 ans.

P. 10 à 20, Ján Sabol nous livre une étude des doublets morphologiques dans la flexion des substantifs masculins tels qu'on peut les déceler dans la production littéraire slovaque entre 1880 et 1900. Ce qui intéresse l'A., c'est, nous annonce-t-il, les rapports que l'on doit pouvoir établir entre les codifications successives de Štúr, Hattala et Czambel, d'une part, et, d'autre part, l'usage réel,

tout au moins l'usage littéraire, la codification de Hattala étant plutôt historiciste et puriste, celle de Czambel se voulant au contraire inspirée par l'usage. Les relevés de l'auteur, certes assez copieux, ne font pas l'objet d'une véritable étude quantitative et l'on reste sur une impression de flou. Dans sa conclusion, il déclare toutefois que l'usage est beaucoup plus varié que ne le prétend Czambel. Le même A. (p. 85 à 91) complète son enquête par un relevé des formes de féminins et de neutres durant la même période et chez les mêmes auteurs, la méthode restant inchangée : on indique à chaque fois les formes « recommandées » par chaque codificateur et l'on cite ses exemples pris dans la littérature. Sabol déclare en conclusion qu'il y aurait lieu d'étudier de façon encore plus systématique et conséquente — nous dirions, plus rigoureuse — les rapports de la norme littéraire réelle et du « code » et le développement de la flexion slovaque. Attendons.

Il est toujours pénible de voir des linguistes, sous le couvert de la rigueur scientifique, chercher à d'autres linguistes des querelles inspirées par l'amour-propre national. C'est pourtant bien ce que semble faire Šimon Ondruš (p. 27 à 41) lorsqu'il invective ses deux confrères tchèques Šmilauer et Kopečný, ainsi qu'Ernest Schwarz, qui a le tort — inexpiable aux yeux d'Ondruš — d'être un Allemand des Sudètes. Ses confrères ont osé proposer une étymologie allemande du nom du fleuve Váh et, plus précisément, Šmilauer a réfuté — par des arguments, à nos yeux, convaincants —, en trois petites pages du *Zpravodaj Místopisné komise ČSAV* (organe d'onomastique de l'Académie), la dissertation étymologique d'Ondruš parue dans *Slovenská reč* (1972, année 37, p. 257 à 263). C'est ce qui nous vaut le contre-article que nous mentionnons : Ondruš y revient à son étymologie (« la rivière blanche ») et appelle en renfort, entre autres choses, la théorie des laryngales indo-européennes. Šmilauer, traité d'ignorant dans le corps de l'article (il approche de 80 ans et a largement fait ses preuves d'onomasticien, d'étymologiste et de syntaxologue), répond courtoisement, dans une note placée en annexe, et, naturellement, maintient ses positions. Reprise de la querelle p. 225 à 229.

P. 48 à 55, Vlado Uhlár a rassemblé un nombre finalement important de noms propres de parcelles du type *Rybárpole* « Champ des pêcheurs ». Il s'agit — c'est Uhlár qui nous le fait découvrir — étymologiquement de syntagmes formés d'un génitif pluriel (à désinence zéro, très vieille survivance) et d'un substantif déterminé par ledit génitif. La perte du génitif à désinence zéro dans la langue actuelle (et ce depuis sept ou huit siècles) donne à ces noms, en se plaçant au point de vue de leur motivation actuelle, l'aspect de mots composés très insolites. Ce type de toponymes est limité

régionalement et, surtout, il ne s'applique jamais à autre chose qu'à des parcelles, jamais à des villages.

Peciar (p. 58 à 59) retrace, à l'occasion des 70 ans de Ján Stanislav, la carrière de ce grand savant slovaque, à qui nous devons — c'est son ouvrage majeur — une monumentale histoire de la langue slovaque (cinq volumes parus de 56 à 73). Le même auteur (p. 65 à 71) fait le bilan de 30 années d'activité dans le champ de la linguistique slovaque. On trouvera dans cet article la liste chronologique par thèmes des publications de cette période parues en livres et celle des périodiques spécialisés. L'A. nous apprend que les linguistes slovaques cherchent la « solution de leurs problèmes théoriques et méthodologiques et s'inspirant des traditions tant néogrammairienne que structuraliste de leurs devanciers tchécoslovaques, tout en s'efforçant de dépasser leurs limitations par le recours à la linguistique mathématique et à la méthode générative, mais en tout cas toujours en appliquant les méthodes de la dialectique marxiste » (p. 69). Les deux dernières pages ne contiennent rien d'autre qu'une énumération des bienfaits du matérialisme dialectique et des méfaits de la science bourgeoise en linguistique.

P. 80 à 84, Eugénia Bajžíková étudie l'un des connecteurs les plus fréquents de la langue slovaque parlée, la particule *no*, qui fonctionne, soit seule, soit en liaison avec d'autres particules, d'autre part, soit séparée par son intonation du reste de l'énoncé, soit, au contraire, tout à fait liée, mais de toute façon en tête. Les significations de cette particule sont extrêmement variées, mais on a souvent affaire à un simple mot de contact. Suivant les cas, *no* se traduirait en français par *eh bien*, *oh*, *bon*.

La prononciation, l'orthographe, la flexion des toponymes étrangers et la formation de dérivés à partir de leurs bases posent sans cesse de nouveaux problèmes aux usagers d'une langue comme le slovaque, qui, d'une part, cherche toujours à refléter avec le maximum d'exactitude les faits de quantité vocalique présentés par les formes originelles (ce qui, dans la flexion et dans la dérivation, peut entrer en conflit avec certaines règles propres au slovaque), d'autre part, a tendance à décliner tout ce qui peut l'être, compte tenu des modèles dont dispose la langue. Au fur et à mesure que les événements font passer telle ou telle région du monde au premier plan de l'actualité, que des changements d'ordre politique ou militaire entraînent des changements d'ordre onomastique, il devient indispensable de dégager de nouvelles normes et de régler des cas imprévus, ce qui a souvent pour effet de ranimer d'anciennes discussions. La série des fascicules de *Slovenská reč* parus en 1975 contient bon nombre de réflexions sur ce thème inépuisable : p. 97 à 105 (Ladislav Dvonč), p. 106 à 107 (Viliam

Mikula), p. 127 à 128 (Jacko), p. 163 à 173 (Dvonč), p. 191 à 192 (Dvonč), p. 232 à 233 (Dvonč), p. 234 à 239 (Jozef Jacko), p. 254 à 256 (Dvonč), p. 256 (Jacko), p. 291 à 297 (František Kočíš), p. 297 à 300 (Jacko), p. 353 à 359 (Dvonč), p. 359 à 361 (Konštantín Palkovič). On voit, par cette énumération, la place que tient ce genre de préoccupations normatives chez nos confrères slovaques (il est juste de reconnaître que la plupart des contributions de Jacko ci-dessus mentionnées ont pour objet le traitement de toponymes indigènes, mais le point de vue adopté est toujours normatif et les difficultés à résoudre dans les cas étudiés sont finalement du même genre). Une étude de Karel Sekvent (p. 361 à 364) sur les anthroponymes et les toponymes français en -s se rapporte naturellement au même type de questions.

Pour désigner des objets appartenant au même champ sémantique, l'anglais familier se constitue volontiers des séries de mots rimant les uns avec les autres, la rime caractérisant le champ sémantique (*hotel, motel, motel; laser, maser; hamburger, eggburger; fog, smog*). De plus en plus, d'autres langues imitent ce procédé (sans parler, bien entendu, des emprunts purs et simples à l'anglais), qui, en tchèque et en slovaque, ne fournit guère que des mots confinés dans la sphère argotique (ainsi, tch. *šeptanda* « propagande chuchotée », avec le suffixe de *propaganda*). Une étude de Slavo Ondrejovič (p. 107 à 108) porte sur le mot *nohejbal* « jeu de balle au pied ressemblant au volley-ball », hybride de *noha* « pied » et de *volejbal*. Tout en reconnaissant l'inconvénient que représente la valeur argotique de la formation étudiée, l'auteur, après avoir repoussé un certain nombre de tentatives faites en vue de lui donner un équivalent stylistiquement neutre, se résigne à l'accepter. Mais, p. 239 à 240, F. Kočíš donne les raisons de sa préférence pour *nožný volejbal*.

P. 129 à 136, Anton Habovštiak traite de l'exploitation cartographique des données réunies entre 1965 et 1971 sur le lexique en vue de la rédaction du quatrième volume de l'atlas linguistique slovaque (les trois premiers volumes étaient consacrés respectivement à la phonétique, à la morphologie et à la formation des mots). Une des principales difficultés rencontrées par les cartographes chargés de la rédaction de ce quatrième volume fut la contraction en 450 unités cartographiques des résultats d'abord consignés sur 1300 cartes à la suite des sondages exécutés sur le terrain. En dehors de cela, bien des décisions devaient être prises, par exemple quant à la part qu'il convenait d'attribuer aux faits de phonétique et de morphologie, spécialement traités dans les volumes antérieurs mais interférant forcément avec les données lexicales. L'article de Habovštiak est un exposé complet des orientations suivies par les rédacteurs de cette quatrième partie.

P. 137 à 148, Mária Ivanová-Šalingová s'intéresse à une question de formation comparée des mots en tchèque et en slovaque (la formation d'adjectifs exprimant le degré réduit de la qualité à partir d'adjectifs exprimant le degré plein). Il est curieux d'observer combien deux langues si proches l'une de l'autre à bien des égards (au point d'être totalement intercompréhensibles) divergent grandement lorsqu'on se donne la peine d'étudier en détail un secteur défini de leurs grammaires. L'auteur distingue les types suivants : suffixal (quatre fois plus riche en slovaque qu'en tchèque), préfixo-suffixal (sensiblement plus riche en tchèque qu'en slovaque), préfixal sur comparatif (peu courant, mais mieux représenté en slovaque qu'en tchèque), déverbatif (bien représenté partout, mais de façon bien différente dans les deux langues). Des tableaux illustrent clairement la situation.

P. 193 à 200 et 275 à 283, Ján Oravec, spécialiste de la rection verbale, démontre de façon convaincante que le pronom personnel réfléchi atone *si* (datif) conserve beaucoup plus souvent que ne le disent les grammairiens sa valeur pleine d'objet verbal (notamment objet second des verbes de *dire* et de *don*), ce qui revient à dire qu'il peut commuter avec un autre mot. Au fond, si l'on a tant insisté sur les valeurs de *dativus commodi, incommodi, ethicus, sympatheticus* du mot *si*, comme sur ses valeurs principales, c'est que, dans ces fonctions, *si* ne peut généralement pas commuter avec d'autres mots, mais on a tendance à oublier que cette impossibilité tient plutôt au sens du contexte qu'à d'autres causes : *spal si* « il dormait pour lui-même » = « il dormait de tout son cœur » ne peut pas commuter avec *spal mi* « il dormait de tout mon cœur ».

Šimon Ondruš (p. 265 à 274) dédie à Šmilauer (qu'il a passablement malmené à propos de l'étymologie de *Váh*, voir ci-dessus), à l'occasion de ses 80 ans, une étude solidement argumentée et intéressante sur les mots slovaques *sobáš* et *svadba*, l'un, signifiant « mariage », possédant des équivalents très divers dans les autres langues slaves, le second, au contraire, étant slave-commun dans le sens de « noce ». L'A. montre d'abord, ce qui est assez évident et général, que la « noce » est liée à l'idée de « réjouissance » et de « banquet ». De là, il conteste l'étymologie reçue qui rattache ce mot à la racine *sv-* « faire sien, approprier » et propose de le rattacher à *sat-/sāt-/sūt-* « être repu ». Quant à slq. *sobáš*, il le fait remonter, après dénasalisation et changement de *p* en *b*, à un sl. *sppojasū* « réunion », non attesté. N'ayant aucune compétence particulière pour apprécier le bien-fondé de ces deux hypothèses, nous laissons aux indo-européanistes le soin de discuter les arguments de l'A. Pour la disparition d'un nom slave-commun du « mariage » solennel, Ondruš pense, à juste titre, que la substitution de rites chrétiens

à des rites païens a pu jouer son rôle. Le point de départ des réflexions de l'A. est plein d'intérêt : la disparité qu'il remarque entre la situation du nom de la « noce » et celle du nom du « mariage » en slave est frappante et ne semble pas avoir beaucoup intrigué les étymologistes jusqu'à présent. Quant à ses hypothèses, surtout celle qui concerne *sobáš*, elles paraissent fragiles. Des réactions ne manqueront pas de se produire. Attendons.

P. 257 à 265, Eugen Pauliny, après avoir résumé les conditions dans lesquelles se produit la neutralisation des oppositions de sonorité en slovaque, remarque que le traitement des impératifs (*nes-me* « portons », prononcé [něz-me]) et des possessifs (*náš-mu* « de notre », prononcé [na:ž-mu]) est celui des jonctures de mots (*chlap mi to dal* « le gars me l'a donné », prononcé [xlab-mi]) et non celui des jonctures de morphèmes du type *chlap-mi* « par les gars », prononcé [xlop-mi]. Des faits analogues existent d'ailleurs en tchèque, tout au moins à l'impératif. Il semble que Pauliny interprète cela de la manière suivante : les cas du type *nesme* et *nášmu* ne sont pas réellement interprétés dans le subconscient des locuteurs actuels comme des jonctures de mots ; mais ces formations résultent de syncopes relativement récentes (xv^e siècle dans un cas, xvi^e dans l'autre) pour de plus anciens *nesème/nesime*, *nášeho/nášeho* et elles en auraient ressenti, pendant un temps, cette coupure comme une coupe de mots. Les linguistes tchèques ont toujours cru, semble-t-il, que le traitement de leurs impératifs reflétaient au contraire une interprétation toujours actuelle de *nes+me* comme une suite de mots. Mais le fait qu'on ait la même particularité en slovaque pour le type *nášmu*, donc dans deux cas où s'est effectivement produite une syncope, semble bien montrer qu'il existe un lien de cause à effet entre cette syncope et la prononciation actuelle, quel que soit le sentiment des locuteurs modernes.

Le même auteur (p. 321 à 332) assure que la division des mots slovaques en syllabes n'est pas sans rapport avec leur division en morphèmes. Pauliny s'attaque notamment à la conception de Štolc, d'après laquelle la syllabe est une unité purement phonétique, dont la rencontre avec l'unité morphématique est fortuite. Pauliny montre que, dans les cas difficiles (essentiellement les groupes de consonnes entre deux voyelles à l'intérieur d'un mot), la coupe spontanée se fait suivant celle des morphèmes, mais il est bien obligé de convenir qu'il n'en va pas ainsi lorsqu'un lexème ou un suffixe terminé par une consonne est suivi d'une désinence à initiale vocalique. Nous avouons ne pas bien comprendre les objections de l'auteur à la conception — tout à fait classique — de Štolc. Du reste, sait-on vraiment ce qu'est une syllabe ?

Yves MILLET.

148. *Práce z dějin slavistiky II*, 232 p., Praha 1975, Universita Karlova (textes réunis par Miroslav Kvapil).

Ce deuxième recueil de « travaux sur l'histoire de la slavistique » contient les actes du symposium d'histoire de la philologie slave, qui s'est tenu à Prague du 20 au 22 octobre 1971. Ces réunions sont le fait des membres tchécoslovaques de la Commission d'histoire de la philologie slave du Comité international des slavistes, avec la participation de quelques personnalités étrangères, principalement des pays de l'Est. Le volume que nous mentionnons contient 21 communications, qui font le point des recherches effectuées dans les différents centres de slavistique représentés au symposium. Une petite partie seulement des travaux évoqués au cours des séances touche à la linguistique : il s'agit avant tout d'histoire des sciences philologiques dans le domaine slave et des problèmes méthodologiques y afférents. Une fois de plus est évoqué le projet d'une vaste « histoire de la slavistique » qui remplacerait celle de Jagić. Mauvaise impression sur mauvais papier. Faible tirage (300).

Yves MILLET.

149. Patrice POGNAN. — *Analyse morphosyntaxique automatique du discours scientifique tchèque*, 262 p., Paris 1975 (Dunod).

Le travail de notre jeune confrère se situe dans la ligne des études de D. Hérault sur l'analyse automatique du discours scientifique. Dans la préface qu'il a écrite pour ce livre, D. Hérault rappelle le principe de sa méthode, qui trouve ici une tentative d'application : en gros, lorsqu'il s'agit d'un discours scientifique, il suffirait de livrer à son « lecteur », expert en les matières traitées mais ignorant de la langue, un spectre représentant qualitativement et quantitativement, à la fois les occurrences des « objets » (notions, substances) nommés et celles des « prédicats » (processus, opérations) invoqués par l'auteur pour que notre « lecteur » ait une idée suffisante de la démarche discursive de l'auteur, cela, pour l'essentiel, sans recours ni à la morphologie ni à la syntaxe.

Quoique je suive d'assez près les travaux de Patrice Pognan, la fabrication, à base d'informatique, de l'outil dont il se sert pour opérer sur ses textes et en extraire les unités prédictives échappe naturellement à ma compétence, et je me garderai d'intervenir sur ce terrain. Sans parler de l'élaboration des programmes et de la lecture des matériaux bruts tels qu'ils sortent de la machine, la constitution de ces dictionnaires de « racines » et de préfixes (qui

est une étape essentielle de la réalisation de l'entreprise) se fait bien entendu à partir de critères de reconnaissance auxquels le linguiste classique n'est pas habitué.

On opère ici uniquement sur des graphèmes et non sur des phonèmes (certains segments phonologiques non écrits comme l'occlusive glottale et certaines longues ne pourront assumer aucune fonction distinctive, par exemple). D'une façon générale, les éléments suprasegmentaux (accents, intonation) n'apparaissent pas, les textes n'étant pas « réédités » ou « préédités » pour la circonstance. Ainsi privée d'indicateurs précieux, l'analyse segmentale (qui se fait ici, préférentiellement, par la gauche du mot) ne s'apparente que d'assez loin au découpage morphématique classique : on fait « chercher » à la machine tout ce qui, dans la forme écrite, pourrait représenter tel segment signifiant. Le souci de l'informaticien, qui est de désambigüiser même ce qui, pour un lecteur « intelligent », ne saurait être ambigu, donne donc à cette analyse son cachet particulier, qui a de quoi dépayser le profane que je suis en informatique.

Cet examen, pratiqué à la loupe, des segments signifiants est tout de même — outre qu'il est, bien entendu, indispensable au propos de notre confrère — intéressant en lui-même : comme la machine ne pardonne rien, il faut être très exigeant dans la préparation des procédures de reconnaissance et ne point se fier à un quelconque « sens de la langue ». L'analyste classique y apprend à ne pas faire un usage excessif de son intuition.

Le livre est divisé en quatre parties : présentation du tchèque (très sommaire forcément et sous-tendue par des préoccupations — légitimes — de programmeur), présentation (générale, puis phrase par phrase) des textes à analyser, la réalisation informatique de l'analyse (dont je ne puis rien dire), un programme d'extraction automatique du verbe (reconnaissance du verbe, par la droite, dans un texte pharmaceutique ; thèse de 3^e cycle de M. Pognan).

Pour ce qui est du noyau de ce livre, je dirai deux choses : 1^o l'idée de dégager *grosso modo* le sens d'un texte scientifique par la méthode préconisée ne me paraît pas absurde et je crois discerner que les résultats obtenus par P. Pognan sont encourageants, encore que très fragmentaires, 2^o l'analyse systématique de tous les mots motivés des textes (mais n'a-t-on pas parfois un peu « tiré » sur la motivation?), et motivés de près ou de loin par des verbes, en noyaux prédicatifs (« racines ») préfixés ou non et en « résidus » laissés pour compte, l'idée, dis-je, est certainement très intéressante, avec les perspectives qu'elle ouvre, par l'intermédiaire des graphes de dépendance, sur une théorie de la traduction (au moins scientifique) et l'auteur aurait certainement profit à chercher dans cette direction.

Une dernière remarque : la reprise de tous ces développements dans un travail ultérieur pourrait être l'occasion d'un sérieux polissage de la forme, « littéraire » cette fois, du discours de l'auteur..

Yves MILLET.

150. Mieczysław BASAJ. — *Morfologia i składnia liczebnika w języku czeskim do końca XVI wieku*, 305 p., Wrocław-Warszawa-Kraków-Gdańsk 1974 (wydawnictwo Polskie akademii nauk).

« Morphologie et syntaxe des noms de nombres en tchèque jusqu'à la fin du xvi^e siècle », tel est le sujet de la dernière étude de M. Basaj, sympathique figure de la très active bohémistique polonaise. Comme le remarque l'A., on a constaté depuis longtemps que l'évolution des noms de nombres s'est faite de façon très semblable dans toutes les langues slaves, aboutissant partout à la perte du caractère substantival des cardinaux à partir de « 5 » et à l'univerbisation-lexicalisation des dénominations périphrastiques du type « 15 » (« cinq par-dessus dix ») et « 30 » (« trois dizaines »), encore motivées en slave commun. Ces changements ont eu partout des répercussions sur d'autres secteurs de la morphologie et de la syntaxe. Le détail des faits a été bien étudié en russe et en polonais, mais non en tchèque. Voilà donc qui justifiait l'entreprise de l'A.

L'étude diachronique en question s'arrête à la fin du xvi^e siècle, la langue littéraire s'étant alors fixée, pour l'essentiel, en l'état que s'efforcèrent de perpétuer les « Éveilleurs » de la fin du xviii^e siècle et qui dure encore, à peu de chose près, tout au moins en ce qui concerne les noms de nombres. Les matériaux utilisés proviennent, pour la plupart, des dépouillements effectués à l'Institut de la langue tchèque de Prague en vue de la composition du dictionnaire vieux-tchèque, qui est en cours d'édition. La documentation dont disposait l'A. ne laisse donc rien à désirer : plus de 8000 formes de noms de nombres sont citées en exemples.

La monographie de M. Basaj s'ouvre sur une discussion, un peu longue (p. 13 à 32), de la notion de partie du discours en général. L'A. y expose ses propres vues, puis définit les limites de son enquête (p. 32 à 40) : il s'agira uniquement des cardinaux (définis et indéfinis). Je pense que l'on aurait pu expédier sans dommage en quelques lignes ces questions de méthode, bien qu'on trouve dans ces pages de fines observations sur les quantitatifs (un très bon tableau p. 41). Le corps du livre se divise en deux grandes parties :

évolution des formes des noms de nombres (p. 46 à 220), évolution de la syntaxe des groupes (substantifs, adjectifs et verbes en liaison avec des noms de nombres, p. 221 à 227).

La première de ces deux grandes parties (morphologie) est bien plus détaillée que les remarques de syntaxe qui constituent la seconde, ce que je regrette pour ma part. Ainsi (p. 230 à 234), on voit bien, par les exemples, que l'on passe d'un état où l'on avait *po pěli knih* à un autre où le syntagme devient *po pěli kniháč*, ce qui, du reste, était bien connu, mais quelle est la fréquence relative du premier tour au xiv^e siècle? L'A. dit qu'il est déjà rare, mais on le trouve encore au xv^e siècle. Peut-être était-il impossible de se livrer à une étude quantitative, chiffrée, des faits, mais cela manque vraiment. Dans les mêmes pages, on trouve notés des faits très intéressants (*má pěli knih*, à côté de *pěl knih*, qui est resté; *do pěl knih*, à côté de *pěli knih*, qui est resté), mais quelle est leur distribution exacte, au moins dans le temps? Le lecteur reste un peu sur sa faim. Il est vrai que le traitement des groupes contenant des dénominations périphrastiques est ensuite copieusement illustré d'exemples et exposé avec beaucoup de méthode (notamment les types *dvacet jeden*, *dvacet a jeden*, *jeden a dvacet*).

Naturellement, à côté de faits communs à toutes les langues slaves, l'A. d'une telle monographie devait également mettre en valeur ce qui, dans l'évolution étudiée, est propre au tchèque. Il n'y a pas manqué, et son tableau général, qui est une sorte de conclusion (p. 278 à 284), souligne, d'une part, la conformité du tchèque au modèle slave, d'autre part, tous les traits originaux qu'il a pu relever, non seulement ceux qui sont restés le bien de la langue contemporaine (type *dva a dvacet*, issu de *dvacet dva*, peut-être sous l'influence de l'allemand?), mais encore de très nombreux doublets qui ont disparu, et ne se retrouvent guère en dehors du tchèque (*padesát a dvě stě* et *padesát mezi stoma*, à côté du *dvě stě padesát* que nous connaissons; le fameux *jedenmezdcielma* «un entre les deux dix» = 21, et bien d'autres curiosités fort intéressantes). A ne considérer que ce qui s'est perpétué jusqu'à nos jours, le tchèque présente encore, dans ce secteur, un tableau très archaïque et l'A. note que cela s'explique par le fait que la norme littéraire de 1974 est, par suite de l'histoire spéciale du tchèque, à peu près celle de 1600. Mais ne peut-on en dire autant de tous les secteurs de sa morphologie?

M. Basaj s'intéresse aussi aux causes d'élimination de tel doublet au profit de tel autre, mais ce qu'il dit relève de l'hypothèse, ingénieuse parfois (*jedenáct* pour *jesenáct*, d'après *pět*; *po stu kočkách* pour *po stě*, d'après *po pěli*, identique au datif *pěli* alors que *stu* différerait de *stě*). L'A. nous communique sans peine sa

conviction générale que l'ensemble des noms de nombres a tendu de plus à se constituer en système, dont tous les éléments se sont influencés les uns les autres, mais il reste des choses curieuses : l'A. parle de l'introduction tardive de *milion* (encore nouveau et mal intégré lexicalement au xvi^e siècle), mais pourquoi ce mot (et plus tard *miliarda*) est-il « obstinément » resté fidèle à la classe des substantifs, alors que tous les autres cardinaux avaient « viré », au point de constituer une classe nouvelle ?

L'ouvrage se termine par un résumé en anglais (p. 285-289) qui, malheureusement, résume surtout la discussion un peu en hors-d'œuvre (p. 13 à 41) sur la place des noms de nombre parmi les parties du discours.

Remercions l'A. d'avoir fait œuvre de pionnier dans cette forêt où le pullulement des formes concurrentes avait de quoi effrayer. Il est certain que le livre pourra être amélioré (d'abondantes analyses critiques en ont paru dans la presse spécialisée tchéco-slovaque). Tel quel, il a sa place marquée dans toute bibliothèque de bohémiste.

Quelques fautes de quantité pourront être corrigées lors d'une réédition (par ex. p. 36 en bas, *vyhrali* 2 fois).

YVES MILLET.

151. Alois JEDLIČKA. — *Spisovný jazyk v současné komunikaci*, 228 p., Praha 1974 (*Acta universitatis carolinae, philologica monographia* XLIX/74).

Le titre de l'ouvrage pourrait être rendu par la « Langue littéraire comme instrument de communication dans le monde d'aujourd'hui ». Le livre se divise en deux grandes parties : 1^o « aspects de la théorie de la langue littéraire » (chap. III, p. 33 à 118), 2^o « essai de caractérisation du tchèque littéraire contemporain d'un point de vue dynamique » (chap. IV, p. 119 à 177). Trois résumés substantiels (russe, anglais, allemand), une copieuse bibliographie, un index par matières terminent ce beau travail de notre collègue, qui (comme il le rappelle dans son introduction) dirigea longtemps et la revue *Naše řeč* et la chaire des langues tchèque et slovaque de l'université Charles. A. Jedlička nous dit combien il est redevable à B. Havránek de son éveil aux questions qui font l'objet de son livre (et qu'il traite depuis longtemps, avec autorité, dans ses divers travaux) : la langue littéraire tchèque contemporaine, sa formation, ses différents niveaux stylistiques avec leurs interrelations, ses points de contact avec le tchèque « commun » populaire, l'influence sur elle

du slovaque, sa norme et sa codification (l'une et l'autre pullulant de variantes admissibles, souvent liées aux niveaux de style, aux genres de communication et même à l'origine géographique des auteurs de communication), sa « dynamique » (liens avec le passé et préfiguration de l'avenir).

De tout cela, A. Jedlička, toujours sur la brèche dans les grandes entreprises normatives d'inspiration académique (*Pravidla* et dictionnaires), possède l'expérience vécue. Il en a exploré toutes les difficultés et les a exposées, en ordre plus ou moins dispersé, en maintes occasions. Il le redit excellemment dans cette seconde grande partie du présent travail, tout en finesse d'analyse : variance des paradigmes morphologiques, problématique de l'intégration morphologique des emprunts, tendances actuelles de la rection verbale (effacement du génitif régi, accroissement de l'importance des rections prépositionnelles), inflation adverbiale, dialectique du diffus et du compact dans l'organisation du discours et de la phrase, remarques sur l'ordre des mots, unverbisation des dénominations, internationalisation du lexique. Tout y est. Mais, connaissant de longue date les travaux de l'auteur sur tous ces sujets, j'avoue que je n'ai pas trouvé à ce chapitre le charme de la nouveauté, bien qu'on y sente à chaque instant la « griffe » du maître.

Il en va autrement de la première partie, légèrement plus étendue, presque entièrement théorique et d'application générale. Ici, l'A., extrêmement documenté, expose et défend les fondements mêmes de sa doctrine sur la situation communicationnelle de la langue littéraire. Il fait le point des études, toutes relativement récentes, qui se préoccupent de cette question, touchant de près à la sociolinguistique. La position de l'A. se situe dans le droit fil des thèses ébauchées plus qu'élaborées par les pionniers de l'École de Prague : distinction entre norme et codification, importance des styles fonctionnels, souplesse et variabilité de l'équilibre synchronique, vanité des efforts de type puriste, oppositions « marqué »/« non marqué ». En fin de chapitre, on trouvera de judicieuses remarques sur la culture de la langue et sur l'éducation de ses usagers.

Dans son introduction, A. Jedlička nous prévient, très modestement selon sa manière, qu'il est parvenu seulement à une « étape » de sa recherche, qu'il ne considère aucunement comme achevée. Certes, nous sommes en droit d'attendre quelque jour de ce digne élève de Havránek une véritable somme qui, cette fois, méritera, soyons-en sûrs, d'être traduite dans les grandes langues de culture européennes.

Yves MILLET.

152. *Bedi Kartlisa, revue de kartvélogie*, vol. XXXIII, 1975, 400 pp., 2 pl., 27 fig. hors-texte.

Linguistique.

Les deux premiers articles de ce volumineux recueil sont consacrés à la mémoire et à l'œuvre de René Lafon. Arnold Tchikobava, chef de file et doyen de la caucasologie soviétique insiste, avant tout, sur l'importance des travaux de R. Lafon dans le domaine de la comparaison du basque avec les langues caucasiennes, de la recherche d'une parenté génétique entre le caucasien et le basque (« Le bascologue-caucasologue René Lafon et les tâches actuelles de la linguistique ibéro-caucasique », p. 9-19).

G. Paris (« L'œuvre de René Lafon », p. 20-40) publie une bibliographie des œuvres de R. Lafon (ouvrages, articles et comptes rendus, pp. 25-40). Cette bibliographie devra être complétée ultérieurement.

Ce numéro de *B.K.* nous offre, de la plume de G. DUMÉZIL et T. ESENG, « Trois textes oubykh » (p. 41-48). G. Dumézil utilise ici sa nouvelle notation des sibilantes labialisées : š^o, ž^o, č^o, ǰ^o et č^{o'} pour ce qu'il notait s^o, z^o, c^o, ǰ^o et c^{o'} ; la notation de š^o et ž^o est maintenue. Cette nouvelle notation repose sur une étude articulatoire des sibilantes labialisées d'après un film à rayons X. Les textes contiennent de nombreuses notes grammaticales et sont suivis d'une traduction.

H. FÄHNRIK, « Abweichungen von den regelmässigen Phonementsprechungen in den Kartwelsprachen », p. 338-344. Se référant à l'ouvrage de G. Matchavariani sur *Le système consonantique du kartvélien commun*, Tbilisi, 1965, l'auteur s'attache à élucider les causes de l'irrégularité de certaines correspondances phonétiques dans les différentes langues kartvèles (géorgien, mingrélien, laze, swane). Il conclut que le développement régulier des correspondances a surtout été perturbé, au cours du développement de plus en plus divergent des dialectes, par des processus d'assimilation et de dissimilation phonétiques.

H. FÄHNRIK, « Zur Entstehung der pharyngalisierten Vokale in der Udischen Sprache », p. 350-354. — L'oudi, ainsi que certaines autres langues du Daghestan (lak, tchéchène), connaît, outre des voyelles simples, cinq voyelles pharyngalisées : i:, e:, u:, o:, a:. A travers un certain nombre d'exemples où il fait appel aux mots d'emprunt et aux correspondances phonétiques dans les autres langues du Daghestan, H. Fähnrich montre comment la chute de certaines consonnes (la fricative pharyngale *w*, *r* sonore et une fricative labiale) a pu affecter le timbre des voyelles suivantes en leur conférant un timbre pharyngal.

A. MAGOMETOV, « Éditions relatives aux langues du Caucase du

Nord », p. 355-356. Bibliographie des œuvres parues en U.R.S.S. en 1973 et 1974. Les ouvrages concernent les langues suivantes : géorgien, abkhaz, comparaison des langues du Daghestan, godobéri, lak, comparaison abkhaz-tcherkesse, qabarde, tchétchène, ingouche.

Philologie.

H. MÉTRÉVÉLI. « Un document inconnu de Nav Kvarkvaré du monastère de l'Iviron au Mont Athos », p. 63-72. — Description et analyse du livre d'offrandes de Nav Kvarkvaré (1532).

M. VAN ESBROECK, « Les *Acta Iohannis* traduits par Euthyme l'Hagioriste », p. 73-109. — Traduction intégrale (inédite) des Actes Apocryphes de S. Jean (II^e ou III^e s.).

B. OUTTIER, « Fragments onciaux du Lectionnaire géorgien », p. 110-118. — Publication des fragments de Bzommar (Liban, X^e s.) et confrontation avec certains Lectionnaires connus.

I. SOURGOULADZÉ, « Un document important de l'histoire du Droit géorgien : La charte du roi Georges III. (1170), p. 21-223. — Privilèges accordés au monastère de Chio-Mghvimé en 1170. Traduction et commentaire du document.

D. M. LANG, « Miniatures inédites du « Chevalier à la peau de tigre », conservés à la Bibliothèque Bodléienne d'Oxford », p. 264. — Il s'agit de miniatures en couleur du manuscrit de Vepkhis-Tqaosani de Roustavéli.

Les autres articles de ce volume de *Bedi Kartlisa* traitent de la littérature, de l'histoire et de l'art de la Géorgie. Le volume contient, en outre, de nombreux comptes rendus (pp. 356-400).

C. PARIS.

153. G. DUMÉZIL avec la collaboration de T. ESENG. — *Le verbe oubykh, études descriptives et comparatives*. Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, nouvelle série, t. I, Paris, Klincksieck, 1975, 215 pp.

Dédié à M. Michel Lejeune, *Le verbe oubykh* de G. Dumézil est l'ouvrage le plus important de la caucasologie actuelle.

L'oubykh est une langue dont la structure est remarquable déjà en soi ; de par son appartenance au groupe Nord-Ouest des langues du Caucase, elle apparaît, sous certains aspects, comme le chaînon intermédiaire entre les deux autres langues, le tcherkesse et l'abkhaz. Sa connaissance est donc indispensable aussi bien pour la comparaison synchronique des langues du CNO, que pour une

éventuelle reconstruction d'un caucasien du NO hypothétique. Le livre de G. Dumézil représente non seulement la somme de tout ce qui a pu être dit jusqu'ici sur le verbe oubykh, mais il est encore une véritable grammaire comparée des trois langues.

Dans son *Introduction* (Chap. I, pp. 5-24), G. Dumézil discute d'abord deux questions essentielles : existe-t-il une distinction fondamentale entre nom et verbe, — peut-on parler de verbes transitifs et intransitifs ? Si les deux questions doivent être posées séparément dans chacune des trois langues, il importe de souligner dès l'abord le fait qu'aussi bien en oubykh qu'en abkhaz et en tcherkesse, la frontière entre « nom » et « verbe » est beaucoup plus lâche que dans certaines langues indo-européennes. La nature d'une racine, dans les trois langues, n'est pas exclusivement transitive ou intransitive, comme c'est le cas, par exemple, en géorgien. L'*Introduction* présente à la fois la structure générale, verbale et nominale, de la langue, qui a tendance à rassembler sous un même accent des syntagmes entiers, et la structure du verbe oubykh, où l'on distingue trois ensembles d'éléments : 1) le radical, 2) un complexe préradical et 3) un complexe post-radical. Ce premier chapitre donne également une brève description phonologique, comprenant le tableau consonantique de l'oubykh, du tcherkesse occidental et du qabarde littéraire ; le système vocalique, où l'auteur réaffirme son analyse en trois voyelles /ə/, /a/ et /ɑ/, et les règles accentuelles de l'oubykh. Une bibliographie sur les trois langues clôt ce premier chapitre.

Le deuxième chapitre (pp. 25-50) est consacré à l'étude de la *Structure des racines*. Les données présentées à propos de la structure phonématique des racines permettent de constater, entre autres, que la voyelle /a/ à timbre [a] constant n'apparaît jamais en position finale absolue et qu'il n'existe donc pas de racine monosyllabique de structure Cə. Les différents types de racines sont ensuite étudiés : racines à alternance -a/zéro ; racines jumelées, à signifiants différents au singulier et au pluriel, et racines complexes. Dans le chapitre suivant (pp. 51-70) l'auteur étudie les *Affixes spécifiants*, affixes qui suivent immédiatement la racine sans possibilité d'insertion d'autres morphèmes et qui nuancent ou spécifient le sens de la racine verbale. Ces affixes, qui font ainsi partie du complexe radical, peuvent être productifs ; comme l'itératif-réparatif, le définitif-exhaustif, l'habituel, l'excessif, et non-productifs ou figés, comme l'affixe d'action prolongée ou intense, d'action homogène, circulaire, progressive, etc. Le chapitre sur les *Indices personnels* (pp. 71-83) traite de certains éléments du complexe pré-radical : il s'agit des marques des différents participants à l'action exprimée par la racine verbale et de leurs éventuels substituts : le réfléchi et le réciproque. A partir du § 35

(p. 83) s'intercalent ici les §§ 36 à 50, à paraître, en complément, ailleurs (le § 36 du livre devenant le § 51), qui traitent de l'expression du réfléchi et de la réciprocité, aussi bien en oubykh que dans les deux autres langues. Pour exprimer que le référent est le même pour deux actants dans deux fonctions différentes, les trois langues emploient des procédés divergeants. Il est intéressant de noter que ces procédés s'échelonnent en allant du synthétique vers l'analytique selon les langues : en tcherkesse, un indice spécial *zə/e* remplace, dans la forme verbale, l'indice personnel de l'actant sur qui devait porter l'action en relation non-réfléchie ; l'abkhaz incorpore, toujours dans la forme verbale, un morphème *č(ə)* « individualité distincte », précédé d'un indice possessif, tandis que l'oubykh exprime la même relation hors de la forme verbale, par un substantif signifiant également « individualité distincte » précédé d'un indice possessif. Dans certains cas cependant, l'oubykh peut employer deux autres procédés dont l'un peut être rapporté à celui du tcherkesse (particule *za-*) et l'autre à celui de l'abkhaz (déterminant incorporé dans la forme verbale précédé d'un indice possessif). Ici encore, l'oubykh se comporte comme « intermédiaire » entre ses deux langues-sœurs. En ce qui concerne l'expression de la réciprocité, les trois langues emploient sensiblement le même procédé : un indice réciproque (abkhaz *ay*, oubykh *za-*, tcherkesse *ze-*) remplace l'indice personnel (du verbe ou du préverbe/déterminant) dont le référent est conçu soit comme une unité constituée de parties indissociables (réciprocité interne) soit comme « des êtres explicitement séparés (réciprocité externe) ». G. Dumézil rapproche les indices *za-* de l'oubykh et *zə/e-* du tcherkesse (aussi bien des relations réfléchies que réciproques) du nom de nombre *za* (oubykh) et *zə/e* (tcherkesse) « un » ; nous ne pouvons qu'abonder dans son sens. — Les *Classes de conjugaison* (chap. V., pp. 85-102) constituent un problème inséparable de celui des indices personnels. Se prévalant d'arguments d'ordre formel et sémantique, G. Dumézil maintient la différence entre les classes B et C (c'est-à-dire entre structures transitives « indirecte » et « directe ») ; il maintient également huit classes de conjugaison, en faisant ainsi entrer en ligne de compte les conjugaisons avec préverbes. Les autres éléments du complexe préradical sont exposés, successivement, dans les chapitres VI. *Préverbes locaux et déterminants* (pp. 103-130) ; VII. *Préverbes de direction* (pp. 131-138) et VIII. *Particules de rapport* (pp. 139-144). Avec le chapitre IX. *Suffixes de temps et de modes* (pp. 145-159), l'auteur aborde l'étude du complexe postradical ; les temps présent — futur immédiat/futur — passé : prétérit, imparfait et plus-que-parfait sont présentés à l'indicatif ; les pp. 148-149 contiennent un tableau comparatif des temps dans les trois langues. L'oubykh, comme ses langues-sœurs, ne connaît

que trois modes : l'indicatif, un optatif-subjonctif et l'impératif. L'*Expression du pluriel* (chapitre X, pp. 161-162) appartient, en partie, au complexe post-radical, et, notamment, en ce qui concerne l'actant de la 1^{re} position indicielle de la forme verbale (sujet de verbe intransitif et objet direct du verbe transitif), dans les trois langues. L'oubykh diffère cependant, à ce point de vue, de ses langues-sœurs : le pluriel postradical apparaît obligatoirement dès qu'une forme verbale contient, dans quelque position indicielle que ce soit, un indice de 2^e personne du pluriel. Les *Formes négatives* (chapitre XI, pp. 163-169) concernent deux ensembles : le complexe postradical lorsqu'il s'agit d'une forme verbale en fonction prédicative, et le complexe préradical pour les formes verbales non-finies. Le chapitre XII (pp. 171-179) qui traite des *Causatifs* contient un tableau des indices causatifs et personnels de l'oubykh et un tableau comparatif des causatifs dans les trois langues (p. 176-177). Les *Participes et gérondifs* (chapitre XIII, pp. 181-198) jouent, dans les langues du CNO, un rôle considérable dans les relations de détermination nominale, ainsi que dans la *Syntaxe de phrase* (chapitre XV, pp. 205-211). Les chapitres XIV. *Interrogation* (pp. 199-203) et XVI. *Formes auxiliaires* (pp. 213-215) terminent le livre.

Avec ses trois complexes : radical, pré- et post-radical, la « forme verbale » dans les langues du Caucase du Nord-Ouest représente, comme en raccourci, toute la proposition, que les référents de ses différentes parties soient exprimés ou non par ailleurs dans la phrase. C'est là l'une des particularités les plus remarquables de ces langues. Une forme verbale est donc organisée selon sa syntaxe propre qui est, avant tout, une syntaxe de position, entre, d'abord, les trois blocs, et, à l'intérieur de chacun des blocs ensuite. C'est ainsi qu'en oubykh, dans le complexe radical, tout s'organise autour de la racine qui, de ce fait, est syntaxiquement neutre : elle est précédée de la marque du causatif (lorsque celle-ci est présente) et suivie par le bloc des affixes spécifiants. Ce bloc s'organise, à son tour, selon sa syntaxe positionnelle propre (qui procède, en dernière analyse, de critères sémantiques) : si certains de ces affixes sont en relation paradigmatique comme, par exemple, l'itératif-réparatif, le définitif-exhaustif, l'habituel, etc., d'autres peuvent se combiner les uns avec les autres, tel, par exemple, le potentiel qui, comme en tcherkesse, doit pouvoir s'adjoindre aux affixes cités ci-dessus. Les mêmes relations existent entre les différentes parties constituantes des autres complexes.

C'est dire que si l'on applique certaines règles d'admission ou d'exclusion mutuelle entre les différents complexes et leurs éléments, le livre de G. Dumézil nous offre non seulement l'analyse du verbe

oubykh, mais, par là-même et par-delà, la syntaxe de toute la langue.

C. PARIS.

154. Harald HAARMANN. — *Soziologie und Politik der Sprachen Europas*. Deutscher Taschenbuch Verlag. Munich 1975. 436 p. petit in-8°. Prix : 12.80 DM.

Ce petit ouvrage touffu et épais vient tout de suite après celui consacré, toujours dans la même intention, aux langues finno-ougriennes et publié à Hambourg chez Helmut Buske, dont on trouvera le compte rendu ci-contre. Mais pour ce qui est de ce nouveau volume, il embrasse cette fois l'ensemble des langues parlées, plus exactement utilisées, en Europe.

Tout d'abord, il distingue 64 langues et 5 dialectes « cultivés » (*Kulturdialekte*). Les 249 premières pages nous promènent autour de ces langues un peu comme une caméra autour d'un objectif dont on veut scruter les divers aspects. Après avoir examiné les chiffres : nombre d'usagers, taux de croissance ou de décroissance de ce nombre, origines des différents idiomes, collectivités qui s'en servent, etc., l'auteur passe à l'étude des relations qui existent entre chaque langue et l'État, l'ethnie, les structures sociales. Est ensuite passé en revue l'ensemble des relations administratives et autres entre les langues et les autorités diverses des États. Il est alors question (très brièvement) des réglages des langues, de leur enseignement, etc. Un aperçu historique rappelle les conditions dans lesquelles les langues « standard » d'Europe se sont développées jusqu'à nos jours. Il est ensuite question des langues de grande expansion que l'auteur appelle les langues « universelles » d'Europe et les langues « mondiales ». Chemin faisant, il note comment les choses sont en train d'évoluer. Il émet des pronostics et ne répugne pas à formuler des suggestions. Les statistiques sont nombreuses, le plus souvent présentées sous forme de tableaux synoptiques. Quant au reste du livre, il consiste en une suite de ce que l'auteur appelle des « esquisses » (*Sprachskizzen*) où il est présenté sur chaque idiome un ensemble d'informations (dates, histoire, statistiques, très bref rappel de quelques traits linguistiques). En somme, ce livre ne touche que très légèrement aux faits de langue proprement dits. Ce qu'il nous apporte, c'est ce que les Allemands appellent le *Realcommentar* accompagnant l'analyse linguistique proprement dite, c'est-à-dire ce qu'on ne trouve pas dans les ouvrages consacrés aux langues par des spécialistes intéressés

uniquement par la langue en elle-même. A cet égard, il suffit de songer au beau livre de mon maître Antoine Meillet sur les langues dans l'Europe Nouvelle pour saisir toute la différence qu'il y a entre un ouvrage linguistique et un exposé socio- ou ethno- ou politico-linguistique comme celui de M. H. Haarmann. Aucun jugement de valeur n'est prononcé au sujet des langues proprement dites et, en réalité, elles ne sont pas du tout décrites. On dirait que l'auteur suppose connu tout ce qui a trait à chacune de ces langues en tant qu'entité proprement linguistique. Alors que Meillet ignorait les statistiques, ce qui amena le regretté Tesnière à compléter le livre par un appendice contenant les données chiffrées, dans l'édition de 1928, M. H. Haarmann opère constamment avec des chiffres. Seulement, les chiffres ne peuvent être maniés qu'avec précaution et l'auteur n'a pas eu sur ce point toute la prudence qu'il aurait fallu. Ainsi, tout linguiste français, si peu spécialiste qu'il soit des parlers de France, aura un haut-le-corps en lisant à plusieurs reprises que le français langue nationale n'est pas la langue de plus de 72 % des Français, le reste ayant comme langue maternelle qui l'occitan (11 millions! et même 10-12 millions!!), qui le breton (1,1 million!), qui le flamand (présenté comme néerlandais), qui l'italien (il s'agit des parlers corses!), qui l'allemand (en Alsace et dans la bordure nord-est de la Lorraine). On est confondu devant ces chiffres qui se trouvent répétés au cours de l'ouvrage. J'invite M. Harald Haarmann à me rendre visite à Aix-en-Provence, ancienne capitale de la Provence, et je lui montrerai qu'il aura bien du mal à rencontrer des gens parlant le provençal. Il pourra m'accompagner en Languedoc où je lui ferai faire le tour de bien des villages, de Baucaire à Narbonne, sans qu'il puisse entendre d'autres personnes parlant encore un peu de languedocien que quelques vieillards qui s'expriment par ailleurs en français souvent plus aisément et plus sûrement que dans le patois qu'ils ont en grande partie oublié. Qu'il enquête chez les jeunes et il découvrira que lorsqu'un festival « occitan » a lieu dans quelque ville languedocienne, on compte ceux des spectateurs ou des auditeurs qui saisissent vraiment de quoi il s'agit. Les partisans les plus agressifs de la renaissance occitane ne font pas état de plus de 4 millions de personne sachant l'occitan et l'on peut les mettre au défi de les décompter vraiment. C'est d'ailleurs d'autant plus difficile que les recensements officiels n'ont pas de mention qui autorise à faire le calcul du nombre des personnes ayant telle ou telle « langue maternelle ».

Et voici que se trouve évoqué le maître mot : « langue maternelle ». Tous les décomptes dont il est fait état reposent sur la distinction entre « langue maternelle » et seconde ou troisième ou quatrième langue, etc. Mais qu'est-ce que la « langue maternelle »?

Si c'est la langue apprise la première par l'enfant en bas-âge vivant dans le milieu familial, il est évident que ce terme ne peut être employé qu'avec précaution. Un enfant qui a commencé par parler dans son village telle variété de patois ne tarde pas le plus souvent dans la plupart des pays européens à le troquer contre la langue enseignée à l'école. Peut-on faire intervenir ce genre de langue authentiquement « maternelle » dans des statistiques portant sur les positions respectives des langues dites de civilisation? Est-ce que la langue d'un individu donné n'est pas celle où il s'exprime le plus complètement possible, celle dont il soutient sa pensée, avec laquelle il alimente son monologue intérieur? Combien y-a-t-il alors d'Occitans ou de Provençaux qui peuvent se targuer de n'user que de l'occitan ou du provençal dans ces cas? Prenons le cas de nombreux amis corses qui, dès qu'ils se trouvent entre eux, passent du français au corse. Faut-il, comme fait M. Harald Haarmann, les ranger parmi ceux qui, dans le cadre de l'État français, parlent, comme il écrit, l'italien? Absolument pas car en réalité le corse dont ils se servent entre amis (plus que chez eux en famille) ne couvre pas tous leurs besoins expressifs et, dans la pratique, ils se servent du français tout comme les autres Français. Pour trouver des Corses qui ont vraiment leur patois de village comme langue principale, il faut monter dans les villages perdus et souvent même chercher les personnes âgées, plus ou moins instruites, qui n'ont jamais quitté leur contrée de naissance. Entre parenthèse, l'auteur ne fait pas d'allusion à une langue corse mais seulement à l'italien. S'il est vrai, historiquement, que le corse est un ensemble de parlers d'origine italienne, il faut quand même le considérer comme une entité à part. D'ailleurs, l'une des revendications corses le plus souvent exprimées est celle qui consiste à ériger le corse en langue de civilisation à l'égal du français. Il n'est pas douteux que ce façonnage du corse l'éloignerait encore davantage de l'italien dont il ne subit absolument pas l'influence. Ici, il aurait été indiqué de signaler qu'il s'agissait d'une variété spéciale de dialecte italien.

L'ambiguïté du terme *Muttersprache* et de son dérivé *Muttersprachler* (personne parlant sa langue maternelle) fausse les calculs et par là-même les conclusions proposées par l'auteur.

Et puisque nous en sommes aux remarques critiques, disons notre surprise de lire (p. 268) « Le français de tous les jours (français populaire) a été, surtout dans le Nord de la France, si fortement influencé (par l'anglais) que l'usage de cette langue pénétrée d'anglicismes a été désigné dans les années 1960 comme « franglais » (R. Étiemble). » Non, une pareille assertion dénote une telle ignorance des faits qu'on se demande comment un théoricien sérieux a osé la laisser passer. Conseillons à l'auteur, lors d'un

passage à Paris, de s'entretenir avec son chauffeur de taxi, le portier de son hôtel, la femme de chambre qui lui apportera son petit déjeuner ou n'importe qui rencontré dans la rue ou dans un magasin, sans parler du garçon de café, pour se convaincre qu'il a mal compris ce qu'a écrit Étienne (qui a stigmatisé les « snobs ») ou ce qu'on lui a fait dire.

Les statistiques gagneraient à être situées dans le temps. Dans bien des cas, nous ne savons pas quelle est l'année du recensement ou du relevé avec lesquels l'auteur opère. Certaines sont erronées (ainsi, il n'y a pas 19 500 Samoyèdes Youraks établis en Europe et les chiffres sur le nombre des Zyriènes et sur celui des Mordves laissent perplexes).

Bien qu'en général, le ton de l'exposé soit celui, voulu, de l'objectivité, on est choqué de lire le passage sur Rivarol (pp. 232-233) où il est question du « chauvinisme chamarré » des Français quant à leur langue. On peut comprendre que la lecture du « Discours sur l'universalité de la langue française » soit irritante. Elle agace même les Français conscients du ridicule. Certes, il faut concéder que certains érudits de langue française se rendent insupportables par leur zèle intempestif à renchérir sur les divagations de Rivarol mais toute personne de bonne foi qui a eu l'occasion d'apprendre une seconde langue a constaté que chaque langue a ses insuffisances et ses élégances. Il aurait été plus intéressant de lire comment M. Harald Haarmann s'explique la domination du français dans l'Europe du XVIII^e siècle. Voici ce qu'en dit un éminent linguiste hongrois, le professeur J. Hermann (*A francia nyelv története*, pp. 246-248) : « ... en première ligne, ce ne sont pas des raisons d'ordre linguistique qui ont joué un rôle mais le prestige et la puissance de la monarchie française, sa position clef sur le continent européen, la réputation de la littérature française, l'action exercée par les penseurs révolutionnaires français sur toute l'élite intellectuelle d'Europe, l'attrait du mode de vie raffiné de l'aristocratie française sur les classes dominantes des pays européens. C'est tout cela pris ensemble qui a eu pour résultat l'expansion de la langue française à l'étranger dans une mesure encore jamais vue. Cependant, la langue française elle-même a eu sa part dans cette popularité et cette diffusion internationales, la langue française élaborée au cours de l'histoire, dont les propriétés structurales s'étaient cristallisées durant deux siècles de classicisme et qui avaient fait d'elle un instrument méticuleusement façonné, d'acquisition facile pour communiquer clairement les pensées, les nuancer avec finesse et au besoin les dissimuler. »

On aurait tort de rester sur ces impressions qui laisseraient supposer que le livre de M. Harald Haarmann ne contient pas autre chose. Au contraire, sa lecture est des plus intéressantes par

les vues qu'il y exprime avec réalisme, ce qui veut dire avec courage. Il situe les langues par rapport les unes aux autres dans leurs milieux respectifs, fait le point des rapports de force, constate que les « grandes langues » ne croîtront plus guère à une époque où les minorités exigent partout qu'il leur soit accordé de penser dans leur propre langue. Il établit aussi toute une série de constats. Il note le recul du français en tant que langue mondiale, recul qui est évident. Il estime que l'allemand a lui aussi atteint son apogée. Il traite avec une grande lucidité du problème si délicat des langues dans l'Europe des 9. Il formule même à ce sujet des propositions qui consistent à placer en tête comme langues officielles l'anglais et le français et en troisième position, en tant que langue de travail, l'allemand (p. 238). A propos de ce dernier, il omet pourtant de signaler que le nombre des utilisateurs de l'allemand va se trouver considérablement accru du fait qu'une partie de la main-d'œuvre étrangère va avoir appris cette langue plus ou moins convenablement. Le même phénomène a lieu en France où un grand nombre d'immigrés se francisent plus ou moins complètement, surtout leurs enfants que l'école française enseigne. Il n'est donc peut-être pas tout à fait sûr que l'allemand soit arrêté dans son expansion et que le français accentue son recul. Enfin, un facteur intervient qui modifiera peut-être la situation. Certains États qui redoutent l'hégémonie anglo-saxonne trouveront intérêt à se servir du français et de l'allemand comme clefs pour s'ouvrir le monde occidental.

Pour terminer, félicitons l'auteur de l'immense somme de travail dépensée à rédiger cet ouvrage qui a nécessité d'innombrables lectures, une variété peu ordinaire d'informations de toutes sortes et une attention de tous les instants. Les linguistes sont trop souvent portés à négliger les données extérieures au langage. Ils trouveront dans cet ouvrage bien des occasions de réfléchir aux actions qui viennent infléchir le développement des langues au cours de leur histoire.

A. SAUVAGEOT.

-
155. Harald HAARMANN. *Die finnische-ugrischen Sprachen. Soziologische und politische Aspekte ihrer Entwicklung.* Unter Mitarbeit von Anna-Liisa Värri-Haarmann. *Fenno-ugrica* Band 1. Helmut Buske Verlag. Hamburg 1974. 309 p. in-8°. Reprographie.

L'essentiel de ce qu'il faut savoir au sujet des langues finno-ougriennes est présenté dans ce volume très dense sous forme de

textes, de cartes (il y en a 44), de tableaux, de graphiques (7) sans compter plusieurs fac-similés de documents rarissimes. On y trouve la description sommaire mais exacte des territoires où se parlent ces différentes langues, le nombre de leurs usagers, les conditions dans lesquelles ils se répartissent, le statut auquel ils sont soumis, les relations qu'ils entretiennent avec les représentants d'autres langues, etc. Un bref historique résume ce qu'on sait de l'histoire de chaque peuple et de chaque langue. Quelques indications sont données sur le faciès de la langue, ses dialectes, sa littérature, l'histoire des recherches qui la concernent, etc. C'est une sorte de répertoire commode à consulter pour qui veut se renseigner sur le présent et le passé des langues finno-ougriennes et des peuples qui s'en sont servis et s'en servent encore de nos jours. Cette multitude d'informations ne se trouve réunie nulle part sous une forme aussi condensée ni aussi systématique. Le livre est divisé en 3 parties : 1) celle qui traite des langues fenniques et lapones, 2) celle consacrée aux langues finno-ougriennes situées en Union Soviétique, 3) celle concernant le seul hongrois et sa position dans l'espace danubien. Les deux parties les plus documentées sont la 1^{re} et la 3^e, ce qui se comprend parce que la première a bénéficiée des lumières de l'épouse de l'auteur, qui est une Finnoise et la troisième parce que la documentation s'offrait, abondante et précise.

Dans un ouvrage de ce genre, il ne pouvait être question de présenter des interprétations nouvelles concernant les relations entre dialectes ou les faits de structure des langues considérées. L'auteur s'est borné à refléter les théories généralement acceptées. Pourtant, il n'a pas cru devoir considérer le lapon comme directement issu d'un hypothétique protofennique et il a souligné d'autre part que le hongrois, qu'il désigne comme étant la principale langue « ougrienne », se situe quand même très à part du vogoul et de l'ostiak. Pour ces raisons, ni le lapon ni le hongrois ne figurent dans l'appendice (pp. 303-304) où il a dessiné les filiations des différentes langues finno-ougriennes. Par contre, il pose une langue « volgaïque » comme ancêtre commun du tchérémis et du mordve, intermédiaire qui n'a guère de chances d'avoir jamais existé car il est bien difficile de ramener à un même idiome de transition deux langues aussi divergentes que le sont le tchérémis et le mordve.

Naturellement, on relève çà et là quelques erreurs. Ainsi (p. 252) on est surpris d'apprendre que les Conquérants hongrois, sous le commandement d'Árpád, auraient attaqué les Avars dans le bassin des Carpathes et auraient détruit leur empire, cela en 896. Or les Avars avaient été liquidés bien avant par les Francs ! Il n'est pas non plus exact que le finnois de Finlande se soit nourri

presqu'exclusivement d'emprunts de vocabulaire au suédois jusqu'au XIX^e siècle (p. 36). Il suffit de se reporter à l'excellent petit ouvrage du regretté Martti Rapola (*Sanojemme ensiesiintymä*) pour se trouver devant une très longue liste de néologismes forgés tant par Agricola lui-même que par ses contemporains et ses successeurs immédiats. Dans le chapitre consacré à l'estonien, il est signalé, comme de juste, que l'une des particularités morphologiques les plus saillantes de la langue « commune » actuelle est qu'elle opère avec 3 degrés de quantité. Mais ces 3 degrés (bref-long-ultralong) caractérisent également le consonantisme, non pas seulement le vocalisme comme il est dit p. 126 et répété p. 127. Ce qui, par contre est exact, c'est que les voyelles connaissent en outre une 4^e quantité demi-longue (-a final de *kala* « poisson », par exemple) mais les théoriciens semblent embarrassés pour définir le rôle que joue cette 4^e quantité dans laquelle plus d'un ne discerne qu'un phénomène purement « phonétique ». D'autre part, alors que le nom zyriène du miel (*ma*, p. 176) est présenté comme étant un emprunt à l'iranien, le mot correspondant du finnois (*mesi*, thème *mele-*) viendrait de l'indo-européen commun (p. 34), de même que le hongrois *méz* (p. 255). Il est assez évident que l'iranien n'est pas à l'origine du mot zyriène pas plus que du tchérémisse *müks* « abeille » (p. 198) ni du hongrois *méh* « id. », etc.

Ces petites imperfections n'altèrent pas les qualités de l'ouvrage qui rendra bien des services aux non-spécialistes, qu'ils soient linguistes, ethnologues, sociologues, historiens ou même simplement diplomates ou politiciens. Disons en guise de conclusion que c'est un livre bien commode et très utile que nous a donné M. Harald Haarmann, avec l'assistance éclairée de M^{me} Anna-Liisa Haarmann.

A. SAUVAGEOT.

156. ACTA LINGUISTICA ACADEMIAE SCIENTIARUM HUNGARICAE. *Tomus XXIV. Fasc. 1-4.* Éditions de l'Académie (Akadémiai Kiadó). Budapest 1974. 422 p. in-8°. Prix de l'abonnement : 32 dollars par volume.

Ce gros volume est offert en hommage à notre éminent confrère et ami hongrois David Fokos-Fuchs dont la longue carrière a apporté d'importantes contributions à la science finno-ougrienne. On lui doit des études nombreuses sur les langues permiennes, un dictionnaire zyriène-allemand qui est et restera un véritable monument et aussi des études de première importance sur la syntaxe comparée des langues ouralo-altaïques. Ce linguiste

extraordinairement doué, d'une probité sans reproche, a attiré lui aussi l'attention sur les similitudes qui existent entre les langues ouraliennes et les langues altaïques et ce qu'il a produit dans ce domaine est une démonstration qu'il est difficile de réfuter, encore que l'hypothèse ouralo-altaïque continue à indisposer de nombreux théoriciens qui voudraient lui en substituer d'autres, notamment celle d'une parenté « indo-ouraliennne ». Précisément, c'est de celle-ci que nous entretenons dans un nouvel article (le 8^e), B. Cor, qui essaie, à la faveur d'une comparaison des vocabulaires, de restituer le consonantisme original d'où auraient pu être issus tant le consonantisme restitué pour l'indo-européen que celui supposé ouralien commun. Naturellement, nul compte n'est tenu de la possibilité d'une parenté ouralo-altaïque. Il est d'ailleurs quelque peu surprenant que dans ce volume consacré à la personnalité et à l'œuvre de David Fokos-Fuchs, aucune contribution ne figure qui porte sur le problème de cette parenté. Aurait-on quelque honte à en faire état?

Notre ami J. Erdődi présente quelques observations inédites portant sur le nom des mois de l'année dans le vogoul septentrional et il les confronte avec celles concernant les dialectes ostiaks. Il y ajoute des indications précieuses sur les noms des mois en nganassan (samoyède taygui) et chez les Samoyèdes youraks (ou nénéts). Le trait commun de ces dénominations est que les lunaïsons, car c'est d'elles qu'il s'agit, sont distinguées par des appellations qui ont trait aux particularités du climat ou aux pratiques de la chasse, de la pêche ou de l'élève des rennes. Nulle part il n'a rencontré d'appellation d'inspiration religieuse ou mythologique. C'est ce qui se retrouve chez les Fenniques et même partiellement au moins chez les anciens Scandinaves. Cela contraste avec la tradition classique. Erdődi signale en même temps que, par l'intermédiaire du russe, la terminologie classique est en train de se substituer aux appellations autochtones de même que le calendrier romain remplace l'ancien calendrier à 13 lunaïsons. Rappelons que la lunaïson est appelée d'après le nom de la lune ou d'un de ses substituts. Quiconque s'intéresse au problème de la mesure du temps fera bien de se reporter à ce bref exposé où il trouvera d'excellents exemples du phénomène qui vient d'être évoqué.

Notre éminent confrère finlandais Lauri Hakulinen présente un exposé sur la polysémie qu'il illustre d'exemples prélevés dans le lexique finnois dont il est le meilleur connaisseur actuel. Il aboutit à cette conclusion qu'il n'est pas sans intérêt de reproduire : « La polysémie est pour toute langue naturelle (je veux dire aucune sorte d'esperanto) absolument nécessaire ; elle augmente considérablement son efficacité ; c'est une propriété géniale. Sans polysémie, chaque concept, chaque nuance d'acception, chaque mouvement

de pensée devrait recevoir sa propre expression phoniquement différenciée. L'apprentissage d'une langue serait une tâche impossible à mener à bien dans la pratique, ce qui rendrait impossible qu'elle croisse d'une manière aussi démentiellement illimitée. D'un autre côté, c'est seulement l'existence de la polysémie qui permet à la langue de fonctionner de par sa propre facilité d'adaptation comme moyen de pensée et de communication de l'homme et de lui conserver ses conquêtes spirituelles. Ce qui vaut pour la polysémie du vocable, vaut aussi mutatis mutandis pour la richesse fonctionnelle de toutes les catégories de la morphologie et de la syntaxe. »

C'est là une réponse sans appel aux interrogations que se posent les faiseurs de terminologies et aux reproches si souvent formulés par certains théoriciens aux différentes langues « naturelles » qu'ils accusent d'imperfection et d'inefficacité.

Notre éminent confrère Erkki Itkonen signale une construction syntaxique qu'il avait relevée dans certains parlers de l'ouest de la Finlande et dont il a retrouvé soit des équivalents soit des analogues dans d'autres idiomes voisins. Il s'agit de la périphrase constituée au moyen du verbe *pane-* du finnois, qui veut dire « poser, mettre » et de l'infinitif 2 d'un autre verbe, employé à la forme de l'instructif : *minä panin paistain vâhän perunoila* « J'ai fait, j'ai mis frire un peu de pommes de terre ». Dans certains cas, l'expression ainsi obtenue est emphatique, notamment à l'impératif. La périphrase *pane tullen* est plus énergique que le simple *tule* « viens ». La première idée qui vient à l'esprit devant ces constructions, c'est qu'elles sont des décalques de constructions de parlers bas-allemands et que *pane-* traduit tout simplement l'allemand *tun*. On peut aussi songer à l'anglais *to do* qui assume des fonctions analogues. Les faits lapons mentionnés par l'auteur n'iraient pas à l'encontre de cette hypothèse mais il est plus probable que leur apparition en lapon est due à l'action des dialectes finnois avec lesquels ils ont été en contact. Quant aux verbes « jumelés » du tchérimisse, ils sont très vraisemblablement dus à l'influence turque. Ce qui caractérise les constructions finnoises en cause, c'est que le verbe *pane-* est combiné à un nom déverbatif faisant fonction d'une sorte de gérondif. Or des constructions du même genre sont relevées avec d'autres « gérondifs » obtenus à l'aide d'autres dérivés déverbatifs et combinés à d'autres verbes que *pane-*. Ces constructions sont assez courantes dans plusieurs langues finno-ougriennes. Comme on le voit, le problème est complexe et c'est bien ce que fait ressortir notre confrère finlandais.

Notre confrère hongrois Béla Kálmán revient sur un problème qui a été déjà évoqué plusieurs fois de différents côtés. Il s'agit de la présence des phonèmes *ö* et *ü* dans un certain nombre de

langues européennes. Le regretté V. Bröndal y avait touché dans un petit ouvrage où il avait traité du « substrat ». La présence de l'*ü* dans les parlers français avait surtout retenu son attention. Le passage d'*u* latin à *ü* du français dans des vocables tels que *mur*, *pur*, *lu*, etc., c'est-à-dire dans des cas où il ne pouvait guère résulter d'un changement combinatoire, lui était apparu comme l'effet d'un substrat. Mais ce substrat, en Gaule (et même en Gaule cisalpine) ne pouvait être que celte. S'il s'était agi par contre d'une influence germanique, nous aurions affaire à un superstrat ou tout au moins à un adstrat car il est trop vraisemblable que la masse de la population des Gaules n'a jamais été bilingue. Seule une poignée de conquérants germaniques ont utilisé à la fois le gallo-roman et une variante de germanique. D'un autre côté, comme le rappelle B. Kálmán, le germanique commun n'a pas connu d'*ü*, ni d'*ö*. Ces deux voyelles ne se sont installées que tardivement à la suite de changements phonétiques où l'inflexion a joué un rôle dominant. Ces développements peuvent être suivis à travers les monuments que nous possédons des langues germaniques (voir notamment la très belle démonstration d'Axel Kock sur ce point). La carte produite par notre confrère (p. 198) fait ressortir que l'aire où l'on rencontre *ö* et *ü* s'étend en gros des Pyrénées aux Alpes de Scandinavie et à la Finlande, englobant l'ensemble des langues fenniques et poussant une branche vers l'est pour inclure les parlers hongrois. Une sorte d'enclave, au sud, comprend les parlers albanais. Qu'en faut-il conclure? B. Kálmán se tait prudemment sur ce point. Il emploie pour désigner le phénomène le terme d'isoglosse. Du point de vue strictement géographique, nous avons effectivement affaire à une isoglosse mais la question est de savoir ce qu'elle peut bien signifier. Manifestement, l'aire qu'elle circonscrit n'a pas de centre. Où serait-il situé? En Basse-Saxe?

Historiquement, les *ö* et *ü* dont il s'agit ont des origines diverses et ne se sont formés qu'à travers des processus très différents.

En face de cette aire, il s'en étend une autre, qui comprend les parlers turks et le mongol (mais pas le tongous). C'est en mongol et en turk qu'on trouve les plus anciennes attestations de ces deux phonèmes *ö* et *ü*. La voyelle *ö* n'est née que tardivement en fennique et en hongrois. En revanche, le grec ancien, durant une certaine période de son histoire a possédé un *ü* (mais pas d'*ö*!). Mais cet *ü* n'était pas hérité de l'indo-européen commun. B. Kálmán suppose, après E. Itkonen, que le finno-ougrien commun aurait possédé un *ü*. C'est très peu plausible et la démonstration qui nous a été proposée n'est pas assise sur des arguments bien convaincants. Quoi qu'il en soit, on ne voit pas trop quelle sorte d'information on peut tirer de l'isoglosse *ö-ü*. N'a-t-on pas tout

simplement affaire à un phénomène de convergence? S'il en est ainsi, il ne nous renseigne que sur un point : que dans des circonstances déterminées, en un moment déterminé de leur histoire, plusieurs langues ont pu se doter chacune séparément des voyelles *ö* et *ü* pour en tirer un profit plus ou moins différent.

M^{me} Magda Kövesi-A. soulève un énorme lièvre en reposant la question de savoir ce que pouvaient être les modes verbaux en finno-ougrien commun et en ouralien. Elle n'a pas de peine à montrer que les conjugaisons des langues ouraliennes diffèrent si grandement les unes des autres qu'on a la plus grande difficulté à ramener leurs diversités à un prototype commun. Les écarts sont si vastes que certains théoriciens préfèrent essayer de reconstituer le « modèle » de départ de la conjugaison de telle ou telle langue à partir de la comparaison interne ou uniquement à l'aide des monuments plus ou moins anciens. C'est le cas du hongrois, par exemple. Dans ces conditions, ne convient-il pas de se poser une question préalable : l'ouralien avait-il déjà développé une conjugaison? Si la réponse est négative, il est inutile de se demander ce que pouvaient être les modes « verbaux » de la langue d'origine. A moins de procéder comme certains descripteurs de langues telles que ceux des langues polynésiennes qui ont établi des grammaires où ils construisent arbitrairement toute une conjugaison correspondant à celle de leur langue d'origine. Le tahitien n'a pas de « verbe », le marquisien non plus mais le pasteur Vernier et Mgr Dordillon les en ont dotés d'autorité. Ils ont tout simplement inventé un indicatif, un conditionnel, un subjonctif, etc. C'est un peu ce que font actuellement les théoriciens de la grammaire comparée finno-ougrienne quand ils « restituent » des « modes verbaux ». On s'associera donc volontiers à la conclusion de l'auteur selon laquelle les modes verbaux des différentes langues du groupe ne sont pas la suite des modes de la langue d'origine mais des adaptations, à la fonction de modes verbaux, d'éléments différents. Quant aux analogies qui apparaissent çà et là (par exemple la ressemblance du potentiel fennique et du conditionnel hongrois) elles seraient dues soit à des interactions ultérieures soit à des parallélismes de développement (bien que l'auteur n'ait pas retenu cette dernière explication).

M. N. Minissi attire l'attention sur le fait que les langues ouralo-altaïques connaissent encore et ont connu des distinctions de genre grammatical, à condition toutefois d'entendre par là des distinctions morphologiques qui ne recouvrent pas l'opposition des sexes mais signalent d'autres différences, comme par exemple l'opposition entre animé et inanimé, personnel et non-personnel, etc. C'est en gros exact ou vraisemblable mais les raisonnements qui soutiennent cette thèse sont vraiment trop vagues et trop abstraits. Surtout,

il n'est pas très indiqué de pêcher un exemple par-ci un autre par-là pour supporter une démonstration générale s'appliquant à toutes les langues en question mais surtout aux langues prototypes dont elles sont issues. Prenons par exemple la distinction personnel/non-personnel qui apparaît en fennique comme en hongrois dans les interrogatifs (hgr *ki* « qui » / *mi* « que, quoi », finnois suomi *kuka*, *ken* « qui », *mikä* « que, quoi ». Est-ce un développement tardif ou un reflet d'un état ancien? Tant en hongrois qu'en finnois nous trouvons dans des documents divers, soit archaïques soit dialectaux, des emplois qui vont à l'encontre de cette distinction. On est alors en droit de se demander si elle n'est pas secondaire. Or plus d'un des exemples allégués par l'auteur est sujet à ce même doute. Par ailleurs, certains exemples sont à récuser. Ainsi, on ne voit pas comment des locutions du type finnois suomi *pilkän malkaa* « un long trajet » ou *pahoilla mielin* « de mauvaise humeur » témoigneraient de l'existence présente ou ancienne de distinctions de genre en fennique. Il s'agit d'innovations dont le mécanisme jure avec la structure ancienne des langues finno-ougriennes. Quant aux constructions du type mongol *olan kümün* « beaucoup de gens », elles s'expliquent très simplement par une raison purement structurale : le déterminant antéposé est invariable et fonctionne comme un adjectif épithète. Le hongrois a de même *sok ember* « beaucoup de gens », etc. On ne voit pas non plus en quoi la corrélation du sujet et de l'objet dont Jean-Luc Moreau a traité avec brio peut en quoi que ce soit confirmer l'existence ou l'inexistence du genre grammatical. Il s'agit d'une adaptation d'anciennes constructions où le verbe n'avait pas de sujet explicite. C'est un tout autre problème. L'auteur lie le genre grammatical à l'expression du nombre. Cela revient à traiter d'une autre question, celle des « numérales » qui jouent le rôle que l'on sait dans des langues comme le chinois. On a voulu également y voir une distinction de genre grammatical mais à ce compte, une langue comme le français aurait elle aussi ses « classes de mots ». Ne disons-nous pas deux *brins* de muguet, et non « deux muguets »? De même, le hongrois ne peut pas dire l'équivalent de notre « une fleur ». Il est obligé de se servir du mot *szál* « tige » dans *egy szál virág* (= une tige de fleur), etc. Pour toutes ces raisons, le problème du genre grammatical dans les langues ouralo-altaïques doit être examiné plus en détail et d'une manière plus approfondie.

M. F. A. Molnár se demande comment s'est comportée la voyelle finale des mots dissyllabiques du finno-ougrien (il écrit protofinno-ougrien!). On sait qu'un grand nombre de vocables restitués par la grammaire comparée et attribués au finno-ougrien commun (une partie d'entre eux même à l'ouralien) ont dû compter deux syllabes, la seconde étant la finale. Cette fin de mot n'a possédé

qu'une voyelle brève mais quand il s'est agi de déterminer la qualité de cette voyelle, les avis se sont partagés. Le regretté Lehtisalo a proposé de distinguer 4 timbres distincts, 2 antérieurs (ou clairs) et 2 postérieurs (ou sombres). Le hongrois présente un état actuel qui rappelle une pareille situation. Les thèmes vocaliques des mots d'origine finno-ougrienne y distinguent 4 timbres : *-e/-ë-* (*e* est ouvert, *ë* est fermé), *-a-* (*o* très ouvert et arrondi) / *-o-* (fermé) : *keze-* « main », *szëmë-* « œil », *háza-* « maison », *dombo-* « colline », etc. Le finnois ne reconnaît pour sa part que 3 timbres : *kala* « poisson (hgr *hala-*) », *silmä* « œil », *vete-* « eau », *nuole-* « flèche » (hgr *nyila-*). Les théoriciens ne sont pas d'accord pour ce qui est de la restitution des timbres de cette voyelle brève finale qui s'est amuïe en finale absolue dans toutes les langues finno-ougriennes sauf le fennique et le lapon. Erkki Itkonen ne restitue que 3 voyelles : *-a*, *-ä* et *-e* qui aurait donc pu terminer tantôt des mots à voyelle radicale antérieure (ou claire) et tantôt des mots à voyelle radicale postérieure (ou sombre). J'ai élevé à plusieurs reprises des objections contre cette restitution et il n'est pas question de les reprendre ici mais comme M. F. A. Molnár fait sienne la restitution de notre éminent confrère finlandais, il s'est condamné à partir de cette base qui nous paraît trop étroite. Il se tourne alors vers un autre aspect des choses qui est l'amuïssement dont les voyelles finales brèves des dissyllabes ont été, si l'on peut dire, les « victimes ». Étant donné que l'harmonie vocalique déterminait le timbre de la voyelle de la 2^e syllabe, il en déduit qu'elle ne pouvait jouer qu'un rôle différenciatif minimal et cette insuffisance fonctionnelle aurait déclenché le processus d'amuïssement. C'est raffiner beaucoup. Et puis, cela n'explique pas leur maintien en finnois, par exemple. Mais même là où une voyelle finale a pu jouer un rôle fonctionnel, elle n'a pas été pour autant épargnée dans une langue, par exemple, comme le français où l'opposition *-a/-e/-u* du latin jouait un rôle important. Les choses ne sont donc pas si simples.

M^{me} Irène Sebestyén-Németh, qui s'est consacrée depuis toutes ces dernières années à l'étude du samoyède yourak (nénets) présente sous un titre trop modeste (*Das Possessivsuffix -t im Juraksamojedischen*) une analyse extrêmement fine et juste de l'emploi du suffixe de possessivation de 2^e personne. Elle y démontre que le nénets ne possède pratiquement pas de conjugaison dans l'acception habituelle de ce terme. Il n'est pas possible de rendre compte ici de tout ce que contient cette courte mais importante contribution qui vient s'ajouter à toutes celles que notre consœur hongroise a déjà apportées à la connaissance précise du samoyède yourak.

Notre confrère soviétique B. A. Serebrennikov revient sur le problème du complément d'objet dans les langues ouraliennes, problème qu'a traité de son côté notre confrère suédois Bo Wikman.

Les termes de ce problème sont toujours posés de la même façon : le complément d'objet s'est trouvé exprimé dans une partie des langues ouraliennes tantôt par une forme spécifique du nom (et du pronom), tantôt par la même forme que celle servant de sujet (au singulier et au pluriel). A y regarder de plus près, cette opposition concerne essentiellement le complément d'objet au singulier. Certains théoriciens ont estimé que la marque d'accusatif (*-m*) qui ne s'attache qu'au singulier, a été originellement un suffixe de détermination. Le complément d'objet défini aurait été signalé par cet *-m* dont les traces se sont conservées dans plusieurs langues.

Ce qui surprend de la part d'un théoricien aussi avisé que l'est B. A. Serebrennikov, c'est qu'il ne se demande pas d'abord si l'ouralien commun connaissait la relation objectale. Tout comme Bo Wikman, il postule deux choses : 1) qu'il existait une « conjugaison » ouralienne commune, 2) que le verbe ainsi supposé pouvait entretenir avec certains de ses compléments une relation de verbe à objet. Or ces deux postulats sont improbables. Nous ne parvenons pas à reconstituer quelque chose qui ressemblerait au paradigme d'un verbe dans le genre de celui que nous connaissons dans les langues indo-européennes. Quant au suffixe *-m* qui marque actuellement le complément d'objet au seul singulier, il y a lieu de se demander s'il n'a pas commencé par assurer une tout autre fonction que celle de marque d'accusatif. On pourra certes alléguer qu'on trouve également en indo-européen un suffixe *-m* qui n'apparaît lui aussi qu'au singulier et qui sert de marque d'accusatif mais nous savons que dans certaines locutions archaïques (notamment en latin), ce suffixe est employé dans l'acception d'un latif et il indique le mouvement dirigé vers un objectif plus ou moins déterminé (la fameuse locution *eo Romam*, par exemple!). Un autre groupe linguistique connaît aussi un suffixe *-m*, c'est celui de l'eskimo. Là également, il ne figure qu'au singulier mais il assume les fonctions d'une sorte de génitif. C'est que l'eskimo ne connaît pas l'équivalent de ce que nous appelons le syntagme objectal. Ce que nous considérons comme l'objet y apparaît comme le sujet du verbe. Rien ne nous empêche de nous représenter que l'ouralien a ignoré la relation de verbe à objet, même s'il avait réussi à développer une façon de conjugaison. Tant que ce problème n'aura pas été posé en termes concrets, toutes les ratiocinations grammaticales ou logiques seront sans portée.

Les autres contributions intéressent surtout le spécialiste. On relèvera, rédigé en russe, un excellent petit exposé de G. Bereczki qui remet en cause le concept de langues « volgaïques ». En effet, on a trop légèrement admis que le mordve et le tchérimisse seraient issus d'une même langue commune qui se serait détachée à date plus ou moins ancienne de l'ensemble fenno-permo-volgaïque. Mais

s'il ne fait pas de doute que le tchérémisse ressortit à l'ensemble qui va du fennique au permien, laissant en dehors le vogoul et l'ostiak d'une part, le hongrois de l'autre, en revanche il est difficile de démontrer que le mordve et le tchérémisse seraient plus proches parents entre eux qu'avec d'une part le fennique et d'autre part le permien. G. Bereczki relève que les mots qu'ils ont en commun sont très peu nombreux et surtout que leurs morphologies ne semblent pas résulter d'un prototype qui leur serait propre. Rien ne s'oppose plus que les conjugaisons et aussi les déclinaisons. Les éléments communs qu'on y découvre se retrouvent plus ou moins nettement dans les autres langues plus ou moins proches en parenté avec le mordve et le tchérémisse. Comme le rappelle l'auteur, Setälä l'avait déjà mis en évidence : il ne saurait être question de supposer qu'entre le fenno-volgo-permien et le mordve ou le tchérémisse il a existé une langue « volgaïque » intermédiaire. Cette hypothèse est à abandonner définitivement. La division dialectale à l'intérieur des langues finno-ougriennes serait donc la suivante : 1) les langues fenniques, mordves, tchérémisses, permien et le lapon, 2) les langues ob-ougriennes (vogoul et ostiak), 3) le hongrois. Les langues disparues dans l'espace compris entre la Baltique et la Volga auraient été les maillons intermédiaires allant du fennique au mordve et du fennique au tchérémisse. Il sera intéressant de chercher dans cette direction.

M. J. Balázs présente une nouvelle étymologie du mot désignant le temps en hongrois (actuellement *idő* « temps qu'il fait » et aussi « durée ») et il y ajoute une étymologie du mot *hely* « place, lieu » qu'on ne s'expliquait pas jusqu'à présent. Le mot *idő* (thème *ide-*) serait un dérivé d'un démonstratif de la proximité (qui se retrouve dans *ide* « ici, en venant ici, vers ici » et *innen* « d'ici », etc.) tandis que *hely* proviendrait d'un ancien adverbe de lieu et serait un doublet de *hol* « où ». C'est très plausible et en tout cas plus satisfaisant, en ce qui concerne le mot *idő*, qu'une très conjecturale étymologie turke. Ces deux étymologies sont à verser au grand dossier des terminologies du temps et des relations spatiales. A. P. Feoktistov traite de la voyelle réduite du mordve *mokša* et de son rendement, G. Ganschow analyse quelques constructions syntaxiques causales et finales de l'ostiak (dialecte de Šerkal), notre confrère hongrois P. Hajdú traite des composants des phonèmes du nénéts (samoyède yourak). Aulis J. Joki présente une brève étude sur le problème des emprunts ossètes dans les langues finno-ougriennes. M. H. Katz propose une restitution du vocalisme du permien commun. Notre éminent confrère G. Lakó présente une description nouvelle et très précise de la formation de l'impératif en votiak. Le vétéran des études permien et finno-ougriennes V. I. Litkin communique une liste de termes dialectaux zyriènes.

Notons encore une note d'Alo Raun sur l'accent dynamique et la longueur des phonèmes. Il n'est pas possible de s'arrêter ici sur certaines des assertions de l'auteur qui est Estonien et se trouve porté par-là à envisager ce problème sous un angle assez particulier. K. Rédei revient sur le problème des effets de sandhi observés dans plusieurs langues finno-ougriennes mais il y comprend aussi les phénomènes d'assimilation des consonnes à l'intérieur du mot. On sait que l'on met tantôt sur le compte du sandhi, tantôt sur une sonorisation par anticipation la présence, par exemple en hongrois, de vocables qui commencent par une consonne sonore alors qu'on attendrait, étymologiquement, une consonne sourde. Rappelons qu'en règle générale, les langues finno-ougriennes ne connaissent pas d'occlusives ni de sifflantes initiales sonores. M^{me} E. Rombandeeva traite de deux suffixes vogouls, G. Sauer examine plusieurs cas de « variation descriptive » en ostiak. Dans certains des vocables confrontés on a l'impression qu'il s'agit de doublets obtenus par différenciation du timbre des voyelles. W. Schlachter présente une brève étude sur les conjonctions de coordination que le zyriène a empruntées au russe. M^{me} N. M. Tereščenko trace ce qu'elle appelle les « lignes fondamentales » du développement des mots auxiliaires en nganassan (samoyède tavgui). En gros, nous assistons à la même évolution que celle qui s'est produite dans toutes les langues ouraliennes où des mots pleins se sont peu à peu transformés en postpositions, parfois même en conservant leur acception lexicale originelle quand ils s'emploient en tant que « lexèmes ». M^{me} Edith Vértés dresse un rapide inventaire des cas où les parlers ostiaks méridionaux présentent une succession de trois consonnes à l'intérieur du mot. M. A. Tretiakoff étudie les lois de succession des voyelles en hongrois. Cette contribution est inspirée uniquement par la théorie de l'information telle qu'elle est actuellement conçue. Il y aurait beaucoup à dire à ce sujet mais il ne saurait être question de le formuler ici.

D'autres contributions figurent dans ce beau volume mais elles ne ressortissent pas à notre discipline. Signalons tout de même une étude de M. Adamovič sur la grammaire annexée au dictionnaire italien-turc de G. Molino, qui ne manquera pas d'intéresser les turkologues.

Parmi les chroniques et comptes rendus on aura grand profit à lire celle de notre confrère hongrois L. Lőrincze intitulée *Sprache und Gesellschaft*. Elle porte sur l'état actuel du hongrois et sur les efforts de réglage de la langue actuellement en cours. Je me suis exprimé sur ces problèmes dans l'*Édification de la langue hongroise*. Un autre exposé retiendra l'attention des spécialistes d'onomasie, celui du regretté A. I. Popov (de Léningrad) sur la toponymie

du nord de la Russie d'Europe. Il conclut, comme il fallait s'y attendre, que celle-ci présente un caractère finno-ougrien indéniable.

A. SAUVAGEOT.

157. ACTA LINGUISTICA ACADEMIAE SCIENTIARUM HUNGARICAE.
Tomus XXV. Fasciculus 1-2. 239 p. in-8°. Akadémiai Kiadó.
Budapest 1975. Abonnement : 32 \$.

La seule étude concernant les langues ouraliennes qui figure dans ce nouveau volume est celle de notre confrère hongrois Péter Hajdú (*Prädikative Nominalflexion in den samojedischen Sprachen*). C'est une mise au point au sujet d'un trait caractéristique des parlers samoyèdes, plus particulièrement de ceux du Nord. Il s'agit des constructions d'un nom (adjectif ou substantif) avec un suffixe servant d'équivalent à la désinence personnelle d'un verbe. Ce phénomène est bien connu et il a été souvent décrit. Voici un bref rappel : Soit en samoyède nénets (ou yourak) le mot *ŋarka* « grand », on le « conjugue » de la façon suivante : *ŋarkadm'* « je suis grand », *ŋarkan* « tu es grand », *ŋarkani'* « nous (deux) sommes grands », *ŋarkadi'* « vous (deux) êtes grands », *ŋarkawa'* « nous sommes grands », *ŋarkada'* « vous êtes grands ». A la 3^e personne, on a par contre les formes sans aucune désinence personnelle : *ŋarka* « il est grand », *ŋarkaxa'* « ils sont grands (tous les deux) », *ŋarka'* « ils sont grands ». Ces trois dernières formes sont simplement des nominatifs singulier, duel et pluriel. L'exemple ci-dessus est celui d'un « adjectif » mais un substantif peut être employé exactement de la même façon : *xasawa* « homme », *xasawadm'* « je suis un homme », *xasawan* « tu es un homme », etc. En substance, le nom admet les mêmes désinences que le verbe intransitif ou le verbe transitif indéterminé (conjugaison subjective ou indéfinie). Tout comme dans le verbe en question, les 3^{es} personnes sont employées sans désinence. C'est ce que certains appellent alors la désinence zéro. Ce type de « conjugaison nominale » se retrouve dans un certain nombre de langues : en mordve (finno-ougrien), en turk, dans une partie du domaine tongous, dans le groupe tchouktche, etc. Faut-il y voir un « primitivisme » ou tout au moins un archaïsme ? L'auteur ne le pense pas et il a raison car l'exemple du bouriate démontre que dans ce dernier cas au moins, il s'agit d'un développement tardif puisque la conjugaison s'y est élaborée à une date relativement récente.

Élargissant son propos, P. Hadjú reprend la discussion qui s'est éternisée autour du problème de la genèse des « parties du discours ».

Certains auteurs, on s'en souvient, avaient opiné pour la primauté du nom, estimant que dans des langues comme les langues ouraliennes, les formes verbales proviendraient d'anciens noms, comme si la catégorie du nom pouvait se distinguer dans un état de langue où les parties du discours sont encore indifférenciées! D'autres auteurs, encore nombreux, soutiennent de leur côté que le point de départ de la conjugaison comme de la déclinaison serait ce qu'ils appellent *nomen-verbum*, c'est-à-dire le thème qui admettrait alternativement des élargissements verbaux et des élargissements nominaux. On fait grand état, par exemple de mots hongrois tels que *fagy* qui signifie à la fois « gel » et « il gèle », etc. A ce compte, le phénomène, loin d'être un archaïsme, serait au contraire le résultat d'une évolution plus ou moins longue comme tendrait à le prouver un mot anglais tel que *ship* : *ship your car / his ship*, etc. En français, une séquence telle que *rêve* peut ou se conjuguer ou s'utiliser comme substantif : *son rêve/IL rêve*. Pour désigner ces cas, j'avais proposé d'utiliser le néologisme *phlonguème* qui s'appliquerait à toute séquence finie de phonèmes susceptible d'admettre des emplois différents : *sa parl/IL parl*, etc. En réalité, dans l'état d'indifférenciation du nom et du verbe, il ne saurait y avoir ni verbe ni nom mais des emplois syntactiques correspondant à ceux qui sont les emplois respectifs du nom et du verbe dans les langues où cette distinction a cours. Nous sommes donc entièrement d'accord avec P. Hajdú sur ce point et nous nous permettons de lui rappeler amicalement que nous avons déjà exprimé cette opinion il y a plus de 40 ans (*Encyclopédie Française permanente*, I). Depuis, il nous est constamment arrivé de protester contre les théories « nominalistes » comme aussi celles, moins fréquentes, qui donnent la priorité dans le temps au verbe, sous le prétexte qu'il est le support du prédicat. Ce qui est surprenant, c'est que ces vues, violemment démenties par les faits, aient encore quelque crédit parmi les linguistes. Les ouralistes feraient bien d'aller de temps en temps jeter un coup d'œil sur ce qui se passe dans des idiomes qui n'ont pas les mêmes parties du discours que les nôtres : chinois, vietnamien, polynésien, mélanésien, pour ne citer que des cas dont j'ai une connaissance moins distante.

Mais P. Hajdú revient aussi sur un autre problème, plus général, à l'occasion duquel il se recommande de l'enseignement de Ferdinand de Saussure. Il s'agit du zéro opposé à une marque déterminée. Ainsi, d'après lui, la 3^e pers. sg. du présent de l'indicatif du verbe dans une partie du domaine ouralien serait caractérisée par le degré ou la désinence zéro : On a en hongrois : *várok* « j'attends », *vársz* « tu attends » mais *vár* « il (elle) attend ». Il est évident que *vár* représente le thème nu, donc à l'élargissement zéro. Mais s'ensuit-il vraiment que nous ayons affaire à un thème

totale­ment dépourvu de marque? Ce thème « nu » ne joue le rôle d'une 3^e pers. sg. que lorsqu'il est émis soit sur une modulation conclusive (descendante), soit sur une modulation interrogative (montante) soit encore sur une modulation exclamative (attaque sur une note plus élevée et descente sur une note moins basse que celle conclusive). Si ces modulations ne sont pas produites, le thème *vár* n'assume pas le rôle de prédicat. Déjà Castrén (*Grammatik der samojedischen Sprachen*, p. 106) avait noté qu'en fonction de prédicat, un nom (adjectif ou substantif) était émis avec un accent plus fort sur sa syllabe finale (*Gewöhnlich erhält dann das praedicative Wort einen stärkeren Tonfall auf seine Endsilbe*) et il cite les mots *savà* « es ist gut » *lîèi* « es ist kalt », etc. On peut également songer à ce qui se passe en français quand on emploie un verbe à la 2^e personne du singulier de l'impératif : *parle*. À première vue (mais pas à première écoute), *parle* est un thème nu et nous aurions affaire à une désinence zéro qui s'opposerait aux formes *parlez*, *parlons*. Ce serait une erreur car le ton impérieux, plus ou moins éner­gique, sur lequel est proféré *parle* constitue en soi une marque. En outre, la modulation est conclusive, ce qui est une deuxième marque. Certains ont mentionné le cas des génitifs pluriel des féminins russes : *korov* « des vaches », face à *korova* « vache », génitif singulier *korovi*, etc. Ils oublient que la prononciation est *karof* ce qui suffit déjà comme marque (-f au lieu de v). Certes, il est d'autres cas, toujours dans la déclinaison russe, où effectivement, le thème s'emploie nu, mais il y a alors retranchement d'un élément qui caractérise la forme de base du mot : *meslo* « place, lieu » / gén. pl. *mest* (dans la langue populaire on entend *mestov*). Ce n'est plus zéro qui doit être conçu comme marque mais une amputation, donc quelque chose de négatif. La théorie du degré zéro ou de la marque zéro n'est donc pas un concept homogène. Tout cela dit, les théoriciens de la linguistique générale auront intérêt à lire de très près cet exposé qui contient beaucoup de références précises et d'exemples excellemment choisis. Le tout est présenté en des formules claires, d'un style ferme, ce qui ne surprend pas ceux qui connaissent la manière de notre confrère hongrois auquel nous devons tant de travaux importants, notamment sur le samoyède.

M. F. Fabricius-Kovács s'exprime sur un sujet rebattu : *On the social character of language*. Il s'agit de réflexions qu'aucun exemple ne vient illustrer, ce qui veut dire qu'on reste dans l'abstrait. La bibliographie à laquelle il est renvoyé ne comprend aucun des grands théoriciens « classiques » dans les œuvres desquels il aurait été aisé de trouver des interprétations plus précises. Ici et là, on se heurte à une assertion dont le moins qu'on puisse dire est qu'elle est imprudente. Ainsi lit-on : *Thus, language gives a form to the whole content of the psyche (= culture), but still it is*

primarily the intellectual function of the social psyche (= knowledge). On ne saurait mieux se méprendre sur le rôle réel du langage.

M. I. Wacha reste lui aussi dans les généralités quand il traite d'une question qui est à la mode : *System und Zusammenhänge der textphonetischen Ausdrucksmittel*. Nous n'y trouverons pas un seul exemple alors que l'auteur, qui ne s'inspire que des seuls auteurs hongrois et aurait pu illustrer abondamment ses propos, aurait pu profiter de l'occasion pour nous montrer en quoi le problème se pose pour le hongrois. Ses réflexions ne peuvent signifier quelque chose que pour ceux qui savent ce qui se passe en hongrois. C'est bien dommage car c'était là l'occasion de fournir aux théoriciens étrangers un tableau intéressant des procédés d'expression orale du hongrois.

Les autres contributions ne relèvent pas de la discipline ouralienne. Le volume est complété par des chroniques et des comptes rendus. Hélas, nous y trouvons aussi le nécrologue célébrant la mémoire de László Gáldi qui fut mon élève à l'École Normale Supérieure de Budapest (Eötvös Collegium) et plus tard mon collaborateur à l'École Nationale des Langues Orientales. C'était un savant d'une rare intelligence, d'une extraordinaire finesse d'esprit, un travailleur infatigable et un homme d'une vaste culture. Notre science a perdu en lui l'un de ses meilleurs ouvriers et la France un ami éclairé et fidèle.

A. SAUVAGEOT.

158. CONGRESSUS QUARTUS INTERNATIONALIS FENNO-UGRISTARUM.
Budapest 1975. Paris I. 242 p. in-8°. Akadémiai Kiadó.

Ce prologue aux travaux du 4^e Congrès international des Finno-ougriens tenu à Budapest présente le texte des rapports lus en séance plénière. Ce sont, comme le veut la tradition, de larges exposés introductifs. Ils sont précédés par deux exposés qui sont au contraire récapitulatifs ou si l'on préfère des rétrospectives. L'un est dû à notre éminent confrère hongrois György Lakó, l'autre au spécialiste finlandais de l'ethnologie, bien connu pour ses remarquables travaux, Kustaa Vilkuna.

Le premier de ces « tableaux » brosse à grands traits ce qu'a été l'évolution de la science finno-ougrienne et il en marque les grandes étapes. Chemin faisant, il constate, avec raison, que « les chercheurs de notre science n'ont pas à avoir honte de la finno-ougriistique » (p. 41). Mais la question qu'on peut se poser, après avoir lu de près cet exposé est celle-ci : était-il nécessaire ? Ce qu'il

évoque, tout finno-ougriste quelque peu qualifié doit le savoir et, d'autre part, ce qui peut être dit en ces 32 pages ne risque-t-il pas d'être tellement ramassé que les vues de l'auteur ne puissent s'y faire jour? C'est le sentiment dont on a de la peine à se défendre. D'abord parce que trop d'assertions apparaissent vraiment sommaires. Ainsi, définir mon maître finlandais Setälä comme étant le premier « néo-grammairien » dans l'histoire du finno-ougriisme finlandais n'est pas exact. Sa première œuvre, la syntaxe du finnois, il l'a écrite à 18 ans! Et d'abord en suédois, selon le modèle des syntaxes du suédois telles qu'elles étaient rédigées à l'époque. Il n'y a rien de « néo-grammairien » là-dedans. Par la suite, s'il a appliqué les méthodes néo-grammairiennes dans certains de ses travaux, il s'en est émancipé pour d'autres de telle sorte qu'il se rapproche plus d'Adolf Noreen et même de Meillet que de certains néo-grammairiens. L'hommage rendu à Eliel Lagercrantz est au contraire justifié. C'est lui qui a pratiqué une méthode structuraliste dès 1920, quand il a préparé ses premières publications sur le lapon. C'est en partie à la suite des longues conversations que nous avons eues que j'ai choisi le mode de présentation des langues ouralo-altaïques dans l'*Encyclopédie Française* (Volume I, 1937, Paris). Mais lui comme moi sortions de l'enseignement de Setälä et de Noreen sans parler de B. Wiklund que G. Lakó ne mentionne pas. Pas plus qu'il ne cite August Ahlqvist, qui a été le grand précurseur du finno-ougriisme en Finlande et dont on lit encore avec fruit la première partie de son ouvrage laissé inachevé (*Suomen kielen rakennus*) dont le titre même est assez évocateur (*rakennus* veut dire ici « structure »). La linguistique diachronique est traitée en parente pauvre et l'on dirait que le bon ton est de n'y plus faire trop allusion ou en tout cas de ne pas s'y attarder. Est-ce pour cette raison que le nom de mon regretté maître J. Melich n'a pas été mentionné? Ni sa contribution pourtant essentielle à la connaissance de l'histoire du hongrois? Un autre nom manque aussi, celui de D. Pais qui a pourtant exercé une énorme influence tant sur les linguistes hongrois que sur certains autres dont je suis. Enfin, il aurait été juste de rappeler que G. Bárczi a été lui-aussi l'un des maîtres incontestés de ce que j'appellerai l'école hongroise dont je crois pouvoir tout de même dire que j'ai un peu fait partie à titre de membre « apparenté ». Cette école a cultivé essentiellement la linguistique diachronique et la linguistique dialectale. Elle a su ne pas mêler diachronie et comparativisme, même si dans bien des cas la diachronie, c'est-à-dire ici l'histoire de la langue hongroise, a pu offrir de solides appuis à la restitution comparative. A ce propos, il aurait fallu quand même signaler davantage l'œuvre qui a consisté à établir le monumental atlas linguistique du hongrois. G. Lakó a eu raison

de rappeler que les recherches synchroniques n'ont pas été oubliées, surtout en Finlande et aussi pour ce qui est du lapon. N'oublions pas que les Finlandais ont surtout été et sont encore des dialectologues et des comparatistes. En réalité, ce qu'ils intitulent « histoire » de telle ou telle variété de langue fennique n'est le plus souvent que de la comparaison interdialectale. On restitue l'état ancien à partir des variantes dialectales modernes et l'histoire à proprement parler est absente de ces recherches. La raison en est que les monuments anciens font défaut. Le seul reproche que l'on puisse faire à nos confrères finlandais est qu'ils n'ont pas exploité à fond ceux des documents anciens qu'ils avaient à leur disposition tant en suomi qu'en estonien. Nous attendons toujours qu'ils nous donnent une véritable histoire de la langue finnoise commune et nous serions heureux d'avoir aussi une histoire de l'estonien. A cette occasion, le regretté Martti Rapola aurait tout de même pu être cité et pour l'estonien il aurait convenu de ne pas oublier Valter Tauli. G. Lakó, qui est lui-même comparatiste, tient pourtant à mettre en relief l'étude synchronique des langues finno-ougriennes. Naturellement, il a fait allusion à la grammaire publiée en 1961 et 1962 en deux beaux volumes sous le titre « *A mai magyar nyelv rendszere* » (Le système de la langue hongroise). Je me permettrai de lui rappeler amicalement qu'il a oublié que les principes enseignés par Zoltán Gombocz avaient été appliqués au hongrois dix ans plus tôt dans mon *Esquisse de la langue hongroise* (1951) et à la langue finnoise dans l'*Esquisse de la langue finnoise* (1946)! Plus généralement, notre confrère hongrois semble avoir jugé inutile de faire la moindre allusion aux travaux français au cours de son exposé. Est-ce simple omission ou ostracisme? Les linguistes hongrois, y compris G. Lakó, n'ont pourtant pas à se plaindre de leurs confrères français qui n'ont cessé depuis des dizaines d'années de faire connaître leurs productions, et cela à une échelle que bien d'autres disciplines envieraient.

L'exposé de M. Kustaa Vilkuna porte sur les frontières linguistiques, ethniques et culturelles. Le problème, fort complexe est traité essentiellement du point de vue fennique et ce qui est dit ne saurait guère être contesté. Il aurait été utile d'examiner plus en détail les mêmes problèmes tels qu'ils se posent dans la sphère hongroise et de ce fait la théorie exprimée aurait reçu un fondement plus large.

Après ces deux revues « générales », on entre dans le vif du sujet avec les exposés qui suivent. Le premier est de notre excellent confrère soviétique B. A. Serebrennikov. Il traite d'une question qui est toute théorique mais anime la discussion depuis déjà presque un demi-siècle : les langues-mères (*prajazik* en russe) ou protolangues ont-elles existé? C'est, avec une autre terminologie,

la fameuse querelle des *Mischsprachen*. Une langue peut-elle être issue d'un mélange de langues? Antoine Meillet avait répondu par la négative et Serebrennikov le rappelle d'entrée. Après avoir fort judicieusement réfuté les arguments des partisans des langues hybrides ou, comme il dit, des langues « croisées », il fait valoir toutes les raisons qui nous forcent à admettre qu'une langue, si imprégnée soit-elle d'éléments étrangers, n'en reste pas moins la résultante d'une évolution prolongée à partir d'une langue de forme déterminée et non d'un « mixage » (pour employer le terme des techniciens de la radio et de la télévision) d'éléments hétéroclites de provenances diverses, mixage qui se serait produit par « contact ». Tout cela est juste et l'on pourrait ajouter cet autre argument : une langue, quelle qu'elle soit, nous apparaît toujours sous les espèces d'une « forme ». Un bric-à-brac de phonèmes, de morphèmes et de séquences plus ou moins complexes ne sauraient à eux seuls lui conférer cette « forme ». L'exemple le plus frappant de l'impossibilité de fabriquer une langue de pièces et de morceaux est fourni par les parlers dits « créoles ». Si défigurés qu'ils soient, on y retrouve la trace de la langue d'où ils sont issus, que ce soit l'anglais, le français, l'espagnol ou le portugais. Le mixage est plus accentué dans une langue artificielle comme l'esperanto mais en y regardant de plus près on découvre aussitôt que le cadre de la structure est fourni par les langues néo-latines, sur quoi ont été saupoudrés quelques éléments allemandiques. L'ordre des mots est celui des langues telles que l'espagnol, l'italien, le portugais ou le français. Les langues artificielles lancées plus récemment ont marqué encore davantage ces traits originels jusqu'à n'être plus que du latin plus ou moins simplifié et « modernisé ». Il semblerait que la cause soit désormais entendue. Mais n'ayons pas trop d'illusions, il se trouvera certainement des théoriciens pour reprendre la « fiction » du mixage par contact, au mépris de toute évidence.

Que les propos de B. A. Serebrennikov ne sont pas un avertissement ou plutôt un rappel inutile, c'est ce que vient confirmer la très intéressante contribution de notre confrère finlandais Aulis J. Joki, intitulée « Affinité et interférence dans les langues de l'aire nord-eurasienne ». De quoi s'agit-il? de rien de moins que des relations réciproques supposées ou à supposer entre les langues parlées dans l'immense espace qui, au nord du 40^e parallèle, s'étend de la Baltique et du Dniépr au fin fond de la Sibérie orientale et même au-delà, jusqu'en Amérique. Comment convient-il de concevoir ces relations? Sont-ce des « affinités » mais que faut-il entendre au juste par-là? Aulis J. Joki passe soigneusement en revue les travaux les plus récents qui ont essayé de rendre compte de faits diversement interprétés. Existe-t-il une parenté entre l'ouralien et l'altaïque? Entre l'ouralien et l'indo-européen? Quelle

est la position au juste du youkaghir? Qu'advient-il de la théorie « nostratique »? Englobe-t-elle (p. 80) l'Indo-européen, l'Ouralien, l'Altaïque, le Dravidién, le Karthvélien, le Sémito-chamitique et peut-être d'autres idiomes encore? Toutes sortes de théories ont été échafaudées ces dernières années et le vétéran que je suis ne peut s'empêcher de se souvenir des temps où de pareilles hypothèses n'auraient pas éveillé le moindre écho parmi les linguistes « sérieux ». Il ne faisait pas bon signaler les similitudes relevées entre les langues ouraliennes et les langues altaïques alors qu'elles sont de l'ordre de l'évidence et les timides tentatives pour rapprocher ouralien et indo-européen étaient assez froidement ignorées. Que les peuples du grand espace eurasién se soient mêlés au cours des âges et que les migrations des populations aient plusieurs fois bouleversé les positions respectives des peuples et par conséquent les relations entretenues par les uns avec les autres, c'est une certitude mais ce qui ne l'est pas, c'est de savoir comment les langues ont réagi. Il est alors vain de s'accrocher à des faits tels que celui évoqué (p. 78) au sujet du samoyède selkoup *āmāsīl* qui est rendu en allemand par « die Mutter und ihre Kinder » mais par P. Hajdú (*Chrestomathia Samoiedica*, p. 159) en hongrois avec *anyászlul* « accompagné de sa mère » (et même péjorativement « affublé, encombré de sa mère »). On aura beau trouver dans toutes les langues de l'espace eurasién des équivalents à cette construction, cela ne voudra rien dire. On peut avoir affaire à des phénomènes de convergence ou même seulement à des décalques ou des emprunts qui feraient penser plutôt à des interactions qu'à d'autres relations. Songeons par exemple aux termes finnois de Finlande du type *sisarukset* « frères et sœurs » dont on peut se demander à bon droit s'il reflète le suédois *syskon* ou l'allemand *Geschwister*. Allons-nous supposer des « affinités » (au sens propre de ce mot) entre l'allemand, le fennique (les formes dialectales *sisarekset*, *sisareset*, etc. se retrouvent dans beaucoup de variantes dialectales du fennique) et le suédois (plus les autres langues sœurs : danois et norvégien)? N'est-il pas plus vraisemblable de se représenter que les formes fenniques sont tout simplement des décalques du germanique? Parler d'aires linguistiques, d'affinités et d'interférence (souvent pour désigner uniquement des phénomènes d'adstrat) risque d'égarer. La première tâche devrait consister à élucider ce qui est emprunt, direct ou indirect. C'est à quoi l'on s'emploie en ce qui concerne les langues dites altaïques et c'est ce qu'on a omis de faire pour le youkaguir. Au lieu de le rattacher tout de suite à l'ouralien à la vue d'un certain nombre d'indices dont il faut reconnaître qu'ils sont troublants, on aurait mieux fait de chercher si d'autres « affinités » ne se trouvaient pas à côté de ces indices qui, il faut le rappeler, avaient laissé sceptique le grand Paasonen.

Nous nous sommes expliqué là-dessus mais sans effet apparent. On en est donc resté à l'alternative Collinder - Krejnovič : langue ouralienne ou langue issue d'un mélange de différentes langues altaïques. Or cette alternative est fallacieuse, les deux solutions sont inacceptables dans l'état actuel de nos connaissances. Avant de savoir où placer le youkaguir, il faudra avoir démêlé les éléments qui lui sont propres de ceux qu'il a empruntés à date plus ou moins ancienne. C'est sur la foi de témoignages aussi contestables que certains ont longtemps voulu faire du hongrois une langue turke. L'excellent exposé d'Aulis J. Joki pose les problèmes dans toute leur acuité. Nul n'était plus qualifié pour le faire.

On est embarrassé pour rendre compte de ce qu'a écrit le professeur Wolfgang Schlachter sous le titre « *Das Verb und seine Satzlehre* ». De syntaxe, on en trouve bien peu au long de cet exposé très abstrait qui prétend formuler quelques « universaux » au sujet de la nature, du rôle et des fonctions du verbe en général par opposition au nom. Dès le début, on tombe en arrêt devant une assertion qu'il sera difficile d'accepter : il retient comme paramètre, entre autres, ce qu'il définit comme étant la « *sprachliche Einkleidung* » de la communication linguistique (p. 88). Cela revient à dire qu'il faut procéder à l'habillage linguistique de l'énoncé. Le locuteur penserait donc par devers lui son message et ensuite chercherait les éléments nécessaires à son extériorisation matérielle (phonatoire ou écrite). Cela va à l'encontre de toutes les observations qu'on peut faire sur le mécanisme de la matérialisation du langage, qui est toujours un fait de parole comme l'auteur le proclame avec raison. A ce propos, nous avons droit à une définition de la parole, comme si celle de Ferdinand de Saussure ne suffisait pas (p. 98). Elle est la suivante : « La différence entre langue et parole se laisse ainsi représenter que tout ce qui dans l'énonciation n'est pas conditionné par la situation de fait ressortit à la langue. » Nous laisserons au lecteur le soin d'apprécier. Cette dissertation touffue, hérissée de termes abstraits, manque de bons exemples pour être éclairée. Parmi ceux, rares, qui sont insérés çà et là, plus d'un est contestable. Certaines assertions sont fausses. Ainsi, il est inexact que la 3^e pers. sg. du présent de l'indicatif soit en hongrois toujours sans désinence. Ce n'est vrai que pour une partie, sans doute importante, des verbes car les verbes en *-ik* sont « marqués » à cet égard : *fázik* « il, elle a froid ». Non seulement l'emploi du présent de l'indicatif en fonction d'impératif est « courant » dans les langues finno-ougriennes mais il est répandu plus que dans nos langues. En hongrois courant, on ne dit pas autre chose que *megyünk!* « partons, allons-nous en », etc. On est surpris d'apprendre que dans *es regnet* de l'allemand, l'élément *es* n'a pas de signification (*hat keine Bedeutung*, p. 91). Sans cet

élément, la forme *regnet* ne se situe plus et c'est elle qui perd sa signification autre que purement lexicale. Au demeurant, le hongrois peut dire et dit *esik* dès que toute ambiguïté se trouve exclue. Le verbe des phrases existentielles n'aurait que le rôle de « *Platzhaltersymbol* » (symbole d'emplacement). Ce n'est vrai qu'au présent. Aux autres temps et modes, il supporte les précisions de temps et de modalité, ce qui n'est pas sans importance. Le paradigme du nom serait moins riche en formes que celui du verbe (p. 91). W. Schlachter a oublié que dans certaines langues finno-ougriennes, c'est inexact car le substantif reconnaît de nombreux élargissements (marques possessives, degrés de comparaison, etc.). Ce qui frappe dans tout cet exposé, c'est que l'auteur n'opère qu'avec des formes écrites. C'est ainsi que selon lui, le prédicat n'est repérable dans certains énoncés que par le « contexte des idées ». Il oublie que les langues sont d'abord parlées et qu'elles se servent d'effets de débit et de modulation. Ce qui est plus étonnant encore, il est écrit que dans une phrase finnoise *Sinä menet nyt heti ja ostal pullaa* adressée par une mère à l'un de ses enfants, et qui signifie « Tu vas tout de suite acheter de la brioche », le sens d'impératif ne se distingue de l'indicatif que parce que « la relation sociale de mère à enfant permet à l'auditeur d'entendre que l'indicatif est un impératif » (p. 98). Comme si le ton de la voix ne suffisait pas!

N'ayant pu être présent au Congrès lorsque cet exposé a été discuté, il m'est impossible de me représenter la suite qui lui a été donnée.

Le reste du volume est consacré à l'ethnographie (section II), à l'archéologie, l'histoire et l'anthropologie (section III) et à la littérature (section IV).

A. SAUVAGEOT.

159. FINNISCH-UGRISCHE FORSCHUNGEN. Band XLI, Heft 1-3. Société de Littérature finnoise. Helsinki 1975. 370 p. in-8°. Prix : 50 marks finlandais.

En ce qui concerne notre discipline, il faut relever en premier lieu dans ce tome 41 du célèbre périodique finlandais une étude de MM. Paul Davies et Alan S. C. Ross intitulée « Close-Relationship in the Uralian Languages ». C'est une tentative pour déterminer les degrés réciproques de parenté unissant d'une part les langues finno-ougriennes entre elles et d'autre part les langues samoyèdes par rapport les unes aux autres. Le procédé est relativement

simple. Il a consisté à compter le nombre des vocables qui dans chaque langue présentent une étymologie finno-ougrienne commune ou samoyède commune. Pour ce faire, les auteurs ont pris pour base de leur répartition le petit dictionnaire étymologique établi par B. Collinder (*Fenno-Ugric Vocabulary*) tout en étant conscients qu'il est loin d'être complet et qu'en outre certaines des étymologies qu'il contient sont erronées ou fort incertaines. La question qu'ils se posent est de savoir, combien parmi les vocables dont on crédite actuellement tant le finno-ougrien commun que le samoyède commun ont subsisté dans chacune des langues attestées. Mais comme les mathématiciens, dès qu'ils posent un problème, commencent par en simplifier le plus possible les données, les auteurs ont réduit les langues finno-ougriennes à 6 : le finnois (de Finlande) représentant le fennique, le lapon, le mordve, le tchérimisse, le permien (zyriène et votiak), l'ougrien (vogoul, ostiak et hongrois). C'est avec ces 6 entités qu'ils ont opéré. En samoyède, par contre, ils ont retenu 5 variantes, c'est-à-dire l'ensemble des langues attestées ! Selon que deux langues, par exemple, présentent un nombre plus ou moins élevé de vocables originels, elles sont réputées plus ou moins étroitement apparentées. On suivra avec intérêt le déroulement de ces calculs qui aboutissent, en gros à constater que les langues finno-permiennes forment un groupe relativement plus étroitement lié alors que le hongrois et les langues obougriennes (confondues dans la statistique) seraient plus éloignées, sans que les auteurs aient précisé les relations réciproques du hongrois, du vogoul et de l'ostiak. Par contre, la comparaison entre le contingent de vocables originels contenu en mordve et celui contenu en tchérimisse amènent les auteurs à supposer que ni l'une ni l'autre de ces langues ne remonte directement au finno-ougrien commun. Elles seraient issues d'une langue intermédiaire qui aurait servi de transition et pourrait être appelé « volgaïque ». Le même calcul appliqué au samoyède révélerait que le yourak (ou nénéts) se situerait à part tandis que le selkoup et le kamasse supposeraient entre le samoyède commun et eux un ancêtre commun, lequel à son tour aurait dérivé du samoyède commun, etc. Parallèlement tavgui (nganassan) et iénisséen (énets) ne sortiraient pas non plus de la langue-mère directement.

Tout cela serait fort intéressant s'il n'y avait pas à opposer à cette démonstration quelques objections majeures. La 1^{re} est d'avoir opéré uniquement sur des faits de vocabulaire, ignorant tout autre paramètre. La deuxième est d'avoir postulé : ... « that all words have the same probability of survival and decay. » (p. 41). La troisième est d'avoir choisi pour point de départ une classification des dialectes déjà établie par la théorie traditionnelle : l'ougrien a été traité en bloc (hongrois, vogoul, ostiak) comme s'il ne formait

qu'une entité (par contre le lapon a été séparé du finnois). Partant de ces données qui sont fausses, les auteurs nous offrent des résultats sur lesquels il est impossible de faire fond. Alors que reste-t-il de cette belle série de formules? En particulier, il est un cas qui ne semble pas avoir été envisagé. Supposons que deux langues aient le même nombre de vocables issus directement de la langue-mère mais que ces vocables ne soient pas les mêmes, c'est-à-dire qu'une partie d'entre eux soient d'étymologie différente. Comment interpréter ce phénomène? Dénote-t-il une parenté plus étroite? En réalité, les faits sont plus complexes et une simplification outrancière ne sert ici de rien.

M. Pekka Sammallahti propose une restitution du vocalisme du samoyède septentrional (yourak, iénisséen, tavgui ou si l'on préfère : nénéts, énéts et nganassan). Après avoir établi plusieurs tableaux successifs du « système des voyelles » qui aurait été à l'origine des vocalismes actuellement attestés, il finit par s'arrêter, non sans réserves ni précautions, à un système constitué par un appareil de 11 voyelles pleines (*u, o, â, î, e, ø, ü, ö, ɛ, ä*) et de 3 voyelles réduites (*ɨ, ʌ, ɪ*). Cet appareil de 14 phonèmes distincts peut apparaître passablement lourd pour une langue du type samoyède mais à partir du moment où l'on restitue un vocalisme en opérant uniquement avec des données phonétiques, il faut s'attendre à ce genre de résultat qui rappelle les restitutions proposées en leur temps par K. J. Karjalainen pour l'ostiak et pour le vogoul par A. Kannisto. Tout comme eux, M. Pekka Sammallahti ne traite que de la voyelle de la première syllabe du mot qui, en samoyède se confond, tout comme en ouralien plus généralement, avec la syllabe radicale. Il est vrai par ailleurs que, dans la diachronie, les variantes des phonèmes ont joué un rôle déterminant dans l'évolution phonétique. Seulement, d'autres facteurs ont également contribué à des changements de toutes sortes, ce qui rend la restitution purement phonétique très incertaine comme l'a justement marqué l'auteur. A cela s'ajoute que si le nénéts commence à nous être bien connu, les documents que nous possédons sur l'énéts et le nganassan sont d'une affligeante indigence et cette situation déséquilibre la comparaison entre les trois langues.

Notre confrère hongrois István Nyirkos présente un exposé sur la disparition de phonèmes dans le mot en hongrois. C'est une brève mais substantielle évocation des cas où tel phonème a disparu dans tel ou tel mot ou type de mots. Il n'y a rien à redire en gros à cette évocation de ce qui s'enseigne en Hongrie sur ce sujet. L'exposé en question pourra cependant être utile à ceux des lecteurs qui ne lisent pas le hongrois et n'ont pu par conséquent prendre connaissance des nombreux travaux publiés sur ce problème.

Pour ceux qui s'intéressent aux problèmes de la sémantique, signalons une brève étude de Harald Haarmann et Anna-Liisa Värri Haarmann sur les conditions dans lesquelles sont employés tant au propre qu'au figuré les verbes finnois exprimant l'opposition supportée en allemand par les verbes *gehen/kommen* et *holen/bringen*. Les auteurs essaient de définir cette « opposition » en recherchant les « traits distinctifs » (*Merkmale*) des significations exprimées par les verbes finnois qui s'acquittent de cette tâche dans la langue moderne d'usage soutenu, proche du style littéraire (ce que nos auteurs ne précisent d'ailleurs pas).

Comme il apparaît dès le titre, il s'agit d'une étude « contrastive » puisque la langue-étalon à laquelle est rapportée la phraséologie finnoise est l'allemand. Il est expressément indiqué que le finnois présente un usage beaucoup plus complexe et différencié que celui de l'allemand. Mais l'intention des auteurs n'est pas seulement de noter une pareille différence, elle va plus loin et est plus ambitieuse. Il s'agirait de définir une procédure générale pour traiter de ces phénomènes. Naturellement il est question de structure de surface et de structure profonde, etc. Nous ne suivrons pas les auteurs dans ces considérations, d'autant moins que les exemples avec lesquels ils ont opéré n'ont pas été extraits de textes écrits ou oraux dûment mentionnés. Même si M^{me} Anna-Liisa Värri Haarmann est de langue finnoise, cela ne la dispense pas de compléter son propre usage par des prélèvements dans la littérature ou dans des enregistrements ou des écoutes. On ne doit jamais se fier entièrement à soi-même quand on opère avec sa langue maternelle. Ou bien alors, on se contente de traiter de faits de parole, ce qui est autre chose.

Nous ne saurions nous arrêter sur les étymologies « ougriennes » proposées par le très regretté Matti Liimola à qui la science finno-ougrienne doit de pouvoir disposer des documents recueillis sur place chez les Vogouls par Artturi Kannisto et qui constituent une partie si importante de tout le corpus vogoul à notre disposition. Les étymologies dont il est question ne concernent, évidemment, que les spécialistes. Elles témoignent comme toujours de la rigueur scrupuleuse avec laquelle notre confrère disparu procédait à ses recherches.

Notre confrère hongrois J. Erdődi communique le texte original, la transcription et la traduction allemande ainsi que la russe d'une prière en mordve erza, datant du XVIII^e siècle, qui dormait dans la section des manuscrits de la bibliothèque Saltikov-Šchedrin de Léninegrad et qu'il a découverte lors d'une mission en URSS en 1960-61. Il s'agit d'un document important pour l'histoire du mordve erza.

Les comptes rendus et diverses communications, parmi lesquelles plusieurs nécrologues, occupent la plus grande part du volume (210 pages contre 160!). Parmi les comptes rendus, se trouve celui que le regretté Pekka Uusivirta a consacré à l'*Élaboration de la langue finnoise*. C'est avec une émotion compréhensible que j'ai pris connaissance de ses appréciations et de ses remarques. Il m'est malheureusement impossible de lui exprimer la gratitude que je lui dois d'avoir passé de précieux moments à la lecture de mon ouvrage.

Ce nouveau tome se termine par des observations et remarques polémiques de notre éminent confrère Erkki Itkonen au sujet de la conception qu'il faut se faire de l'harmonie vocalique. Il s'en prend notamment à K. Rèdei et d'autres de nos confrères hongrois à propos de la terminologie employée par ces derniers. Il s'agit du sens qu'il convient d'attribuer aux expressions « harmonie vocalique horizontale » et « harmonie vocalique verticale ». E. Itkonen prend ces termes dans leurs acceptions phonétiques. Par « horizontale » il désigne la position de la langue dans le bas de la cavité buccale, entre l'orifice de celle-ci et le voile du palais. Par « verticale », il entend la position de la langue par rapport au palais. L'articulation de la voyelle est conditionnée par ces deux coordonnées. Le tout est de savoir ce qu'entendent nos confrères hongrois par « horizontal » et « vertical » et je suppose, autant qu'il me semble, qu'il s'agit alors de l'emplacement des différentes voyelles non pas dans la bouche mais sur le papier. Il y aurait donc malentendu. Mais à ce propos, il n'est peut-être pas inutile de revenir brièvement sur ce qu'on a appelé traditionnellement l'harmonie vocalique. C'est que trop souvent, on ne voit dans ce phénomène curieux qu'une sorte d'assimilation, qu'elle soit progressive ou régressive. Or l'harmonie vocalique est en réalité un trait morphonologique et non pas un phénomène purement phonétique. Comme on sait, il consiste en ce que les mots se répartissent en deux groupes, ceux qui ont toutes leurs voyelles formées sur le devant de la bouche et ceux qui ne comprennent que des voyelles formées plus en arrière dans la bouche. Ainsi le hongrois moderne oppose *koszorú* « guirlande, couronne » à *köszörű* « aiguiseur, affiloir », le finnois *kourussa* « dans le chéneau, le canal » à *köyryssä* « en position voûtée », etc. Sans doute, dans la pratique, les choses sont plus complexes ou, si l'on veut, moins claires. Les voyelles *i* et *e* se trouvent utilisées tantôt comme voyelles antérieures et tantôt comme voyelles postérieures dans des mots qui sont donc d'apparence mixte : hgr *fiatal* « jeune » à côté de *mindenütt* « partout », fi. *isä* « père » à côté de *iso* « grand », etc. Il arrive aussi qu'à l'opposition voyelle antérieure/voyelle postérieure s'ajoute une opposition plus complexe labiale/illabiale : hgr *elek* « je vis,

je suis en vie »/ülök « je suis assis », etc. Or cet état de choses est attesté à date ancienne dans celles des langues où l'harmonie vocalique existe : mongol, turk, fennique (partiellement), hongrois. Dans plusieurs des langues finno-ougriennes, on retrouve des traces plus ou moins nettes de l'harmonie vocalique telle que nous venons de la décrire. Par contre, elle a totalement disparu dans d'autres langues, en particulier en lapon, en permien, en samoyède nénets, etc. Ce qui est curieux, c'est que nous n'avons aucun exemple que l'harmonie vocalique se soit établie dans une langue qui l'aurait ignorée à date ancienne alors qu'au contraire, elle a été abolie dans des langues qui l'avaient sans nul doute possédée. Le cas de l'estonien est typique à cet égard. Le passage d'*ä* à *a* dans les syllabes non-initiales a entraîné un réaménagement complet du vocalisme de telle sorte que la variante postérieure de la voyelle suffixale l'a emporté partout : à finnois *väsynyt* « fatigué », répond l'estonien *väsinud*, à *lyhjenlää* « vider », *tühjendada*, etc. Mais cette évolution n'a pas été provoquée par des assimilations. Prenons le cas de mots tels que *küla* « village », *isa* « père », *häda* « détresse », *köha* « toux » qui correspondent aux mots finnois *kylä* (*y* = *ü*), *isä*, *hätä*, *köhä*, il est évident que le passage de l'*-ä* ancien à *-a* n'a pas été le résultat d'une assimilation progressive. S'il y a eu quelque réaction de la voyelle brève finale *-ä* au timbre de la voyelle radicale, c'est plutôt à une dissimilation qu'il conviendrait de penser. En réalité, on a affaire à un processus général d'ouverture de l'*-ä* que l'on peut également constater dans certains dialectes de Finlande où l'oreille peu exercée du profane a de la peine à distinguer les *-ä* des *-a*. Il ne saurait être question de traiter ici de ce problème mais la disparition de l'harmonie vocalique, elle, est due à des processus phonétiques plus ou moins complexes tandis que l'harmonie elle-même, telle que nous la saisissons dans son fonctionnement actuel ne s'explique pas par des assimilations. Ce qui est même surprenant, c'est que ce trait morphologique ait pu se maintenir jusqu'à nos jours dans tant de langues distinctes. Notre perplexité s'accroît quand nous constatons que des langues qui ont possédé l'harmonie et l'ont perdue n'ont pas pour autant été dans la nécessité de réaménager l'ensemble de leur structure morphologique. On aimerait connaître la conception que s'en fait un maître tel qu'Erkki Itkonen. Ses remarquables travaux lui font pardonner de mal maîtriser son agressivité quand il entre en polémique avec d'autres théoriciens. Il nous attriste d'avoir eu à relever plusieurs expressions blessantes qui, nous en sommes sûr, ont dépassé la pensée de notre confrère finlandais.

A. SAUVAGEOT.

160. JOURNAL DE LA SOCIÉTÉ FINNO-UGRIENNE. Tome 73. Société Finno-ougrienne. Helsinki 1974. 308 p. in-8°.

Ce nouveau tome commence par un rappel de l'œuvre considérable accomplie par la Société au 90^e anniversaire de sa fondation. Cette évocation a été présentée à la Société lors de sa réunion plénière annuelle, le 2 décembre 1973, par notre éminent confrère le professeur Erkki Itkonen. Tous ceux qui ont suivi dans notre Bulletin année après année les comptes rendus des publications de la Société se représentent aisément que la science finno-ougrienne lui doit plus qu'à toute autre institution. On ne saurait s'imaginer notre discipline sans les contributions qu'elle a apportées au cours des années.

Ce nouveau tome du célèbre Journal nous apporte trois contributions nouvelles à l'étude des langues finno-ougriennes. Deux sont dues à M^{me} Raija Bartens, la troisième est de M^{me} Lieselotte Schiefer.

Partant des réflexions formulées par Erkki Itkonen (*Congressus Internationalis Finno-ugristarum I*, p. 231 et suivantes) sur la forme de certains adverbes en lapon, M^{me} Raija Bartens essaie de pousser plus loin l'analyse pour déterminer dans quelle mesure ces adverbes lapons présentent des élargissements qui remonteraient à l'époque où les parlers lapons ne s'étaient pas encore dissociés. Il s'agit plus particulièrement d'adverbes en *-l* et en *-ld*. Ceux en *-ld* semblent assez transparents car ils rappellent les adverbes analogues attestés en finnois et surtout en estonien. Structuralement, ce sont des ablatifs en *-ll* construits sur le thème vocalique du nom mais qui pourraient bien en certains cas avoir été greffés sur le thème consonantique. Quant aux adverbes en *-l*, ils peuvent être conçus de deux manières : 1) comme des adverbes en *-ld* qui auraient perdu leur dentale finale ou 2) comme des thèmes élargis d'un suffixe *-l*. C'est ce qu'enseignait Konrad Nielsen dans sa description du lapon de Norvège (*Laerebok i lappisk I*, p. 179) *dqb'bel* « de l'autre côté », *mânqel* « plus tard, ensuite », *bâggjel* « au-dessus, en haut », etc. L'élément *-l* serait un suffixe « local ». Ce qui embarrasse dans une certaine mesure, c'est que ces adverbes en *-l*, qui figurent aussi comme postpositions, quand ils désignent une relation spatiale, indiquent tantôt la présence dans un lieu, tantôt le mouvement vers un lieu ou encore le mouvement en provenance d'un lieu. Ce détail n'est pas sans surprendre en effet car les langues finno-ougriennes prennent en général grand soin de distinguer ces trois relations (inessif ou locatif, illatif ou allatif, élatif ou ablatif). Il se trouve que le même problème se pose aux historiens du hongrois. Un même élément *-l* termine certains adverbes qui désignent la situation dans un lieu et d'autres qui

marquent l'ablatif. Il arrive même que l'élargissement casuel terminé par *-l* prenne tour à tour les deux significations. Ainsi, avec *hát* « dos », on a formé un adverbe *hátul* « à l'arrière ». On relève ainsi une locution *Én elül álltam, ő hátul* (*A magyar nyelv értelmező szótára*) « Moi j'étais devant, lui derrière ». Plus rarement, *hátul* veut dire « par-derrière, de derrière ». C'est ainsi que le grand poète Arany (cité dans le même ouvrage) a pu écrire : ...*hátul meglámadja* « il l'attaque de derrière, par-derrière ». Le sujet parlant hongrois a été tellement gêné par cette ambiguïté qu'il emploie désormais pour indiquer un mouvement venant de derrière l'adverbe *hátulról* obtenu en surajoutant le suffixe casuel *-ról* qui signifie « de sur quelque chose » (cas délatif) mais ce suffixe est lui-même terminé par *-l*. Une pareille reconstruction est éloquente et il n'est pas certain du tout qu'une partie des adverbes lapons en *-ld* traités par M^{me} Raija Bartens ne soient pas eux-mêmes le résultat de réfections de ce genre. Quoi qu'il en soit, le suffixe *-l*, dans l'usage hongrois moderne, n'a pas entièrement perdu son double sens spatial. Ainsi, le suffixe casuel *-nál* situe le plus souvent l'objet ou la personne à proximité ou à côté d'un lieu ou de tout autre point dans l'espace. On dit ainsi *az ablaknál* « près de la fenêtre, à la fenêtre » (*az ablak* « la fenêtre ») mais on dit aussi : *Fiatalabb a férjénél* « (Elle) est plus jeune que son mari » (*-nél* indique ici le point de comparaison) mais on relève d'autre part *Talán egy eszlendővel volt idősebb tőlem* (Galambos Lajos, *Új írás*, 10, 1975, p. 32) « Peut-être était-elle d'un an plus âgée que moi (*tőlem* « à partir de moi »). La synonymie de *-től* et de *-nél* révèle assez clairement que le sujet parlant conçoit l'élément *-nál/-nél*, quand il sert de point de départ de la comparaison, comme une sorte d'ablatif. Ces exemples hongrois incitent à supposer que les adverbes lapons en *-l* sont primaires, du moins dans un certain nombre de cas. M^{me} Raija Bartens a donc vu juste. Mais alors, ce n'est plus seulement au lapon commun qu'il faut remonter mais bien au-delà, jusqu'au finno-ougrien commun au moins. Cela confirme le bien-fondé de l'interprétation proposée tour à tour par T. E. Uotila, Elemér Moór et, autant qu'on en puisse juger, par notre excellent confrère hongrois Péter Hajdú (*Bevezetés az uráli nyelvtudományba*, p. 122). Seulement, au lieu de voir dans cet élément *-l* un « ablatif », il serait préférable de le considérer comme une marque de localisation assez vague, susceptible d'indiquer au moins deux relations : la situation dans un lieu et la provenance à partir d'un lieu.

Dans une seconde étude, le même auteur présente des remarques sur les postpositions et les prépositions du lapon. Elle les range en deux classes distinctes. Il y a celles qui complètent le système casuel en apportant des précisions que celui-ci ne fournit pas et il y a d'autre part celles qui font pour ainsi dire concurrence aux

suffixes casuels en exprimant des relations identiques. *A priori*, on est tenté de supposer que ces dernières décalquent tout simplement les constructions des langues avec lesquelles le lapon a été en contact, essentiellement les langues scandinaves. Mais l'auteur estime que certains emplois concurrents ne sont pas inspirés par des modèles étrangers et qu'ils auraient existé à date ancienne en lapon commun. Ce qui l'induit à formuler cette hypothèse, c'est qu'on retrouve les mêmes substituts post- ou prépositionnels répandus dans la plupart des dialectes lapons. Il reste à savoir si les dialectes en question n'ont pas été les uns comme les autres soumis à la même action de la part des langues scandinaves. Que cette action se soit exercée à date ancienne est plus que probable car les relations entre les anciens Nordiques et les Lapons remontent aux premiers siècles de notre ère. C'est suffisant pour laisser une empreinte assez profonde. La question est à étudier de plus près.

L'article de M^{me} Lieselotte Schiefer porte sur l'accentuation ostiak, plus particulièrement dans le dialecte de la vallée du Vakh. Elle opère sur plus de 500 vocables et examine avec soin la répartition de l'accent principal, éventuellement de l'accent secondaire, dans les mots, en fonction de leur structure morphologique. Malheureusement, elle ne nous donne aucune explication en ce qui concerne les conditions dans lesquelles elle a opéré.

Signalons aux altaïstes la troisième série de « remarques » formulées par Gerhard Doerfer au sujet des voyelles longues supposées du mongol commun. Cette fois, elles portent sur le monguor. Après une longue démonstration appuyée sur la comparaison de tous les dialectes mongols, l'auteur parvient à cette première conclusion que les voyelles longues observées en monguor ne remontent pas au mongol commun, ce qui a pour conséquence que rien ne permet d'attribuer à ce dernier des voyelles longues originelles. Le volume est complété par deux contributions qui ne ressortissent plus à la linguistique. Dans la première, notre confrère hongrois et ami J. Erdódi présente les observations notées par un Tchérémissa, instituteur qui avait acquis une grande instruction et s'intéressait à la langue et aux coutumes de son peuple. Ces notes, illustrées par des dessins et des croquis ont été exhumées par Erdodi des archives de la Société Finno-ougrienne à Helsinki. Il en a traduit le texte en allemand, expliqué certains passages, ajouté des notes, rectifié quelques erreurs, interprété les textes d'incantation, etc. Ainsi est mis à la disposition des chercheurs le travail très soigneux et très méticuleux de l'humble instituteur tchérimissa T. E. Evsejev qui avait su devenir un vrai savant. Une fois de plus Erdodi a rendu service à la science.

MM. István Kecskeméti et Heikki Paukonen ont de leur côté dressé le catalogue des types de contes et récits populaires contenus

dans les publications de la Société Finno-ougrienne. Les spécialistes de folklore y trouveront des références utiles dans la mesure où la classification adoptée pourra les éclairer.

A. SAUVAGEOT.

-
161. MAGYAR NYELV (La langue hongroise). Bulletin de la Société de linguistique de Hongrie). Tome LXXI. 4 fascicules totalisant 512 p. in-8°. Prix du fasc. 14 florins, abonnement annuel 44 fl. Éditions de l'Académie. Budapest 1975.

Trois brèves synthèses marquent d'abord dans ce nouveau tome le besoin ressenti par nos confrères hongrois de savoir où ils en sont au sujet de leur langue maternelle. Les deux premières se complètent bien qu'elles soient dues à deux auteurs différents. Le premier est notre confrère et ami, le très regretté Géza Bárczi dont les lecteurs qui ont bien voulu suivre nos comptes rendus savent la place qu'il occupe dans l'histoire récente de la linguistique hongroise. Son étude porte le titre « Le caractère de la langue hongroise ». L'autre étude, qui fait suite à celle de Bárczi est intitulée : « Le type de la langue hongroise ». Bárczi présente l'état actuel de la langue, dans ses traits les plus marquants, tels qu'ils se sont dégagés au cours de l'histoire. Ce n'est pas uniquement de la synchronie puisque l'histoire apparaît en filigrane derrière les constatations présentées. L'autre partie, celle écrite par M. László Dezső, est par contre exclusivement synchronique. Pour Bárczi, le trait essentiel qui distingue le hongrois, c'est qu'il a su conserver son faciès finno-ougrien. Il se félicite aussi qu'il ait su enrichir son vocabulaire, en partie par des emprunts mais aussi par la dérivation et la composition, ce qui lui a permis d'utiliser au maximum sa propre substance. Il vante le synthétisme de la langue (déclinaison, conjugaison) et met en évidence le rôle que joue la conjugaison objective qui selon lui confère plus de cohésion à la phrase (et nous ajouterons : au discours). Il en mentionne un exemple qui est très suggestif : *Láthatja mindenki, aki egyáltalában lálni akar és tud, az emberiség legnagyobb szellemeinek évszázadokon át kifejtett és minden eredménytelenségük ellenére makacsul meg-megújított erőfeszítéseit...* « Chacun, pourvu qu'il veuille et sache voir, peut voir les efforts développés au cours des siècles par les grands esprits de l'humanité et constamment répétés avec obstination en dépit de tous les succès... » Le fragment d'énoncé ci-dessus commence en hongrois par le mot *láthatja* « il peut le(s) voir » qui demande un complément d'objet défini, lequel lui est offert par

le mot *erőfeszítésein* (« ses efforts », où *-l* marque l'accusatif). Bárczi fait suivre cet exemple de la remarque suivante « L'appartenance de *láthatja* « il peut le(s) voir » et de *erőfeszítésein* est établie dès le premier moment dans la conscience du locuteur et cette relation naît sans le moindre doute dans la conscience de l'auditeur. » Cela revient à dire que l'émission d'une pareille élocution exige du locuteur qu'il l'ait soigneusement préparée. Si clarté il y a, elle se paye par un travail de préconstruction très serrée. Bárczi signale également, comme l'un des avantages du hongrois, que l'ordre des mots y est relativement libre, ce qui est exact. Il regrette que la conjugaison se soit simplifiée en ce qui concerne l'expression des temps mais il estime que le développement des verbes composés compense largement cette détérioration. Enfin, la clarté des voyelles, la netteté d'articulation des consonnes, l'alternance des syllabes longues et des syllabes brèves, jointes à la concision de l'expression, font selon lui que le hongrois se prête admirablement à l'expression de la poésie. Citant Verlaine (De la musique avant toute chose... où l'imprécis au précis se joint), il voit dans ces qualités la raison pour laquelle la poésie lyrique hongroise s'est élevée à un aussi haut niveau dans le monde.

M. L. Deszö reprend en partie les mêmes arguments. Il insiste sur certains points, par exemple sur les verbes composés, sur l'emploi de la conjugaison objective, etc. Dans une trop sommaire conclusion, il constate que le hongrois semble en train de passer de l'état synthétique à l'état analytique du fait que sa déclinaison a cessé de se développer (ce qui n'est pas du tout sûr) et que les propositions subordonnées prennent de plus en plus d'extension aux dépens des quasi-propositions qualificatives, etc. Il estime que le synthétisme assure une expression « compacte » alors que les langues « analytiques » présentent des élocutions plus « lâches ». C'est une opinion téméraire. On pourrait demander à M. L. Deszö de bien vouloir traduire en hongrois cette invitation lue sur l'affiche d'une agence anglaise de voyages : *Ship your car* ou encore l'inscription qu'on lisait naguère sur le fronton du lycée américain de Saint-Cloud : *Paris American High School*. Bien d'autres observations du même ordre seraient à faire. En outre, il est curieux que ni Bárczi ni L. Deszö n'aient fait la moindre allusion au « type » du finnois, par exemple ou d'autres langues finno-ougriennes.

Quant à la troisième contribution, celle de notre confrère et ami István Szathmári, elle est une sorte de bilan de l'évolution de la langue hongroise au cours des trente dernières années (1945-1975). Ce bilan est d'autant plus intéressant que la société hongroise a complètement changé durant cette période et que ces changements ne peuvent pas être restés sans effets sur la tenue de la langue. En effet, la collectivité de langue hongroise était surtout

représentée jusqu'en 1945 par une importante population rurale alors que dans les villes, les usagers du hongrois se recrutent très souvent dans des couches sociales où l'allemand exerçait une grande influence. Quant à l'élite intellectuelle, elle subissait des actions diverses car elle était passablement cosmopolite de goût comme de tradition. Aujourd'hui, les campagnes sont quittées par une partie de leurs habitants qui vont s'établir dans les centres industriels. Il en résulte un brassage qui menace les dialectes d'une prompte disparition. A cela s'ajoute que les moyens massifs de diffusion de la parole : radio et télévision, presse, enseignement, développement de l'administration à tous les étages, etc. répandent une langue de forme écrite plus ou moins heureusement oralisée. Il n'est donc pas étonnant que le hongrois ait pu changer de visage. Ce qui surprend presque, c'est que ces changements ne soient pas plus accusés. Il est vrai, comme l'observe I. Szathmári, que 30 ans comptent bien peu dans l'histoire d'une langue, même si le rythme du « progrès » de la civilisation est devenu vertigineux.

Qu'observe Szathmári? Il reprend d'abord à son compte, pour ainsi dire en exergue, une déclaration du regretté Géza Bárczi : « Notre langue maternelle, la langue hongroise d'aujourd'hui, sait tout ce qui doit se savoir en ce monde. » C'est comme un écho de la fameuse profession de foi que j'avais cru devoir mettre en tête de l'Édification de la langue Hongroise, celle de Dugonics, au XVIII^e siècle. On était alors au seuil d'une nouvelle ère pour le hongrois, celle de la *Nyelvújítás* ou rénovation de la langue. Ce rapprochement est symptomatique puisque Szathmári ajoute que l'enrichissement du vocabulaire hongrois depuis trente ans a pris les dimensions d'une nouvelle *nyelvújítás*. Cela dit, notre confrère constate que le phonétisme a subi une détérioration certaine. Les longues *i*, *ú*, *ű* tendent à s'abrégier, l'*ē* (*e* légèrement fermé) sort de plus en plus de l'usage au profit de l'*e* ouvert et ces deux phonèmes ont ensemble une telle fréquence (25 % de l'ensemble des occurrences de voyelles) qu'il en résulte une certaine monotonie. Surtout si l'on pense que pour presque le même pourcentage (24 %), c'est *a* (prononcé *ā*) qui vient ensuite dans l'ordre de fréquence. Les géminées et plus généralement les consonnes longues tendent à se réduire. On entend *kelemes* « agréable » au lieu de *kellemes*, *lálam* « j'ai vu » pour *lállam*, etc. Un relâchement de l'effort articulaire provoque des réductions et des tassements, voire même des abrégements indus : *ir^o dalom* « littérature » risque de perdre sa 2^e voyelle (*o*), le *gy* de *nagyon* « très » s'entend à peine, l'*i* de *szocializmus* passe à un *ĩ* furtif après *c* (prononcé en affriquée). Un mot *vállalat* est ramené à *vállat* « entreprise ». On note également un transfert de l'accent des noms composés sur la première syllabe du second terme (*házatartás* « ménage »). Ce qui

surprend l'observateur étranger, c'est que Szathmári ne fasse aucune allusion à un phénomène important de nature à tout remettre en cause dans l'économie du phonétisme hongrois : l'abrègement des voyelles longues *é, ó, ő* qui ont tendance à se fermer davantage de telle sorte que le système actuel d'oppositions des voyelles longues aux voyelles brèves semble se changer en un système d'oppositions des voyelles fermées et des voyelles ouvertes, tout comme en français. Cette tendance n'est pas nouvelle en hongrois où certains dialectes montrent qu'un *é* long a fini par donner un *i* bref, etc. Cette fois, ce changement affecte aussi la langue de la capitale et se perçoit surtout dans les jeunes générations. Un autre « changement », qui n'est pas phonétique, consiste à remplacer la gémignée mouillée issue d'une assimilation en désassimilant les deux phonèmes concernés : *látja* « il le voit » s'entend *lât-ja* au lieu de *láltja* (*lâl'l'â*). La nouvelle prononciation procède d'une analyse grammaticale assez banale mais qui révèle que le sujet parlant a pris conscience de la texture des mots dont il se sert. Naturellement, en morphologie, c'est toujours la substitution des formes de l'impératif objectif à la place de celles de l'indicatif qui préoccupent les régulateurs de la langue : *lássuk* « nous le voyons » (à la place de *láljuk*, par analogie à *lássuk* « que nous le voyons, voyons-le »). Autre sujet d'alarme, la disparition progressive des verbes en *-ik*, etc. Pour le reste, les constatations faites par Szathmári sont identiques à celles faites partout : invasion des mots étrangers, fautes de style, usage excessif des mots à la mode, images incohérentes, fautes dans l'ordre des mots, négligences de toutes sortes, abus de l'argot, voire même des termes grossiers, etc. L'image d'ensemble n'est pas très différente de celle qui a été présentée dans l'*Édification de la langue hongroise*.

M. F. Fabricius-Kovács, en un bref article, montre que le suffixe privatif hongrois, dont la forme actuelle est *alan/lelen*, *-llan/-llen* a eu pour forme originelle *-tal/-tel* et que de ce fait il doit être comparé au suffixe correspondant du vogoul en *-tal*. La forme actuelle du suffixe hongrois serait le résultat d'un transfert de fonction dû à une confusion entre la forme simple *-tal/-tel* et la forme élargie en *-n* pour fournir un adverbe. Le suffixe n'aurait été primitivement attaché qu'aux noms et c'est seulement plus tard qu'on l'aurait agglutiné à des thèmes verbaux. Tout cela n'est pas très nouveau puisque c'est en substance ce qui se trouvait déjà enseigné par M^{me} Katalin Bărtha-D. (*Magyar történeti szóalaktan*, II, pp. 91-92) et signalé auparavant par plusieurs auteurs. Ce qui est nouveau, c'est l'hypothèse selon laquelle le suffixe privatif en question se serait formé à une époque où le vogoul et le hongrois entretenaient encore leurs « relations privilégiées » puisque l'ostiak ne présente pas d'équivalent du suffixe en question. Il y aurait

lieu d'en déduire qu'à l'intérieur du groupe ougrien (hongrois-vogoul-ostiak), la parenté entre le hongrois et le vogoul aurait été plus étroite que celle entre le hongrois et l'ostiak. Nous avons dit et redisons ailleurs que les arguments morphologiques invoqués en faveur de cette hypothèse ne pèsent pas lourd en regard des divergences nombreuses et importantes qui la démentent. Le seul fait troublant, c'est la proportion relativement élevée des étymologies communes aux seules trois langues.

La notule consacrée, l'une des dernières, par Géza Bárczi à l'origine de la désinence *-ja/-i* de la 3^e personne du singulier du présent de l'indicatif de la forme « objective » du verbe est pleine d'enseignements. D'abord parce que, fidèle à sa méthode, il tente d'expliquer à partir de l'histoire même du hongrois la genèse de ces formes. C'est un parti pris qu'on retrouve chez le regretté Gédéon Mészöly et quelques autres encore, dont le maître Jean Melich dont la personnalité a dominé, avec celle de Gombocz, les années 1920-1939. Le principe en est simple : il faut tâcher de voir clair dans l'histoire du hongrois d'abord et c'est seulement si l'on n'y parvient pas qu'on peut, faute d'un autre recours, chercher une explication dans la comparaison avec les autres langues finno-ougriennes, éventuellement ouraliennes. Rien n'est plus légitime. Cela dit, Bárczi constate que le *-j-* de la désinence de vocalisme postérieur ne saurait provenir, comme certains l'ont supposé, de la forme correspondante de l'impératif (on a en effet *adja* « il, elle le donne » et *adja!* « qu'il, qu'elle le donne »). Le *-j-*, marque de l'impératif a produit des assimilations avec la consonne terminale de certains thèmes verbaux et ces assimilations ne sont passées dans le paradigme de l'indicatif que ces tout derniers temps. En outre, les assimilations en question se produisent aussi bien dans les verbes de vocalisme antérieur que dans ceux de vocalisme postérieur. Enfin, le *-j-* caractérise les formes d'impératif des verbes de vocalisme antérieur (*tõri* « il, elle le brise » / *tõrje!* « qu'il, qu'elle le brise »). Il est évident que ce qui choque *a priori*, c'est l'opposition *-ja/-i* dans *várja* « il, elle l'attend » / *kéri* « il, elle le demande ». Pourquoi pas *-a/-i*, par exemple? Pour différencier le passé narratif subjectif (temps tombé en désuétude) du présent de l'indicatif de forme objective : *vára* « il, elle attendait » / *várja* « il, elle l'attend » (on a à côté *vára* « il, elle l'attendait » forme objective)? Ce n'est pas impossible et Bárczi y voit comme une opération de « thérapeutique linguistique », ce qui rappelle combien il a étudié les œuvres de Gilliéron. Toutefois, une objection préalable vient à l'esprit : pour quelle raison la langue aurait-elle éprouvé le besoin de « créer la nécessaire dualité, l'opposition des formes subjective et objective de la conjugaison »? L'opération thérapeutique n'aurait-elle pas plutôt consisté à retaper tant bien que mal un

paradigme plus ou moins mis à mal par l'usure phonétique? Dans ce dernier cas, il conviendrait tout de même de regarder comment les choses ont pu se passer ailleurs qu'en hongrois. En d'autres termes, il faudrait recourir à la grammaire comparée.

M. János Balázs s'attaque à l'étymologie du mot *nemzet* qui désigne la « nation » et qui est un dérivé de *nem* « genre ». Dès les plus anciens documents, ces mots sont glosés respectivement *genus* (*nem*) et *natio* (*nemzet*). Le dérivé *nemes* a désigné ce que nous appelons le « noble » et *nemesség* désigne collectivement les nobles, la noblesse, etc. D'un autre côté, le verbe *nemz* « procréer, engendrer » semble bien être à l'origine du mot *nemzet* « nation » qui aurait donc signifié originellement « génération, procréation ». Les étymologistes hongrois ont proposé sans grande conviction de considérer le mot *nem* comme un emprunt à une langue iranienne, par exemple, l'alain mais M. J. Balázs se demande, après d'autres auteurs, s'il ne vaudrait pas mieux rattacher d'une manière quelconque le mot *nem* au vocable qui, en ouralien, correspond au français « nom » (finnois *nimi*, hongrois *név*, etc.). L'ennui est que *név* (thème vocalique *neve-*) présente un traitement en *-v-* de l'ancien *-m-* ouralien. Ce traitement est attesté dans plusieurs autres cas : *lé* (*leve-*) « soupe, bouillon » (finnois *liemi*), etc. Il est vrai que d'autres mots ont conservé *-m-* : *eme* « femelle d'animal » (finnois *emä*), *emik* « têter » (finnois *ime-*), etc. On pourrait avoir affaire à des doublets : *neve-/nem* ce qui s'expliquerait assez bien. En effet, le mot désignant le nom est chez beaucoup de peuples dits primitifs une sorte de mot tabou. C'est ainsi que Maurice Leenhardt (Vocabulaire et grammaire de la langue Houaïlou, p. 194) explique « Le vrai nom, inemployé, et par suite ignoré de plusieurs dans l'entourage, est la personne même. Ainsi celui qui a le nom d'un ascendant, prend tous les surnoms de cet ascendant, il est l'ancêtre même. D'autres descendants peuvent recevoir le même nom, ils seront identifiés au premier nommé, prendront les mêmes surnoms, seront homonymes en tout leur état civil, et en réciprocité de position parce que tous participent par leur nom à la même personne ». Ajoutons que le vocable *ne*, que Leenhardt a divisé selon ses acceptions en quatre lexèmes distincts, signifie dans les autres cas toute relation de participants à un ensemble. Le concept de dénomination voisine avec celui de procréation et de filiation de telle sorte que le rapprochement proposé à nouveau par M. J. Balázs est acceptable, même si ses explications ne sont pas toujours très convaincantes. Ainsi quand il croit devoir suivre Henri Bergson dans son opinion selon laquelle on ne distingue pas l'individu dans la définition d'un animal. Quiconque a quelque peu vécu avec des animaux sait qu'il les a tout de suite individualisés. C'est que le genre *chal*, par exemple, ne se manifeste

pas par des caractéristiques communes à tous les individus de l'espèce. Chaque chat pris à part a si l'on ose dire sa personnalité. Si M. J. Balázs était allé consulter des cavaliers, des bergers, des bouviers ou seulement des amateurs d'animaux quels qu'ils soient, il se serait fait dire que deux animaux de même race se distinguent fort bien. La citation de Jean-Jacques Rousseau n'est pas moins déplacée. Nous savons qu'un animal n'est pas au bout de mille ans ce que son espèce était « la première année de ces mille ans ». Lamarck et Darwin sont passés là-dessus et nous sommes heureusement un peu mieux informés. Ces références au règne animal sont d'ailleurs bien superflues car la dénomination est un phénomène proprement humain. C'est ce que nous avait déjà indiqué la Genèse quand elle enseigne que Dieu avait dit à l'Homme de donner un nom à tous les animaux du ciel et de la terre et que ce nom serait désormais leur appellation. La dénomination devient une sorte d'acte complémentaire de la création. La seconde est de Dieu, la première est de l'Homme, sur l'intervention de Dieu. On pourrait même dire que la dénomination est une seconde création, sans laquelle la première n'acquiert point de validité. Le rapprochement de *név* « nom » et de *nem* « genre, espèce » apparaît donc très vraisemblable. Le maintien de l'-*m* serait dû à une considération religieuse. Le mot n'aurait été originellement utilisé qu'avec des précautions. Notons que le *genuit* du Nouveau Testament a été rendu par *szüle* et non pas par une forme du verbe *nemz* qui avait peut-être encore un trop fort relent de paganisme. M. János Balázs a, selon toutes apparences raison, de proposer l'étymologie *nem* « genus, genre, race » / *név* « nom ».

Une petite discussion s'est instituée entre M^{lle} Mária Gósy et M. Péter Dóka sur un sujet que l'on pouvait croire rebattu mais qui est revenu à l'ordre du jour ces dernières années : il s'agit d'interpréter les mots composés ou plus précisément de définir la nature du lien que crée entre leurs termes la relation syntagmatique qui les produit. En hongrois, deux noms émis sous un même accent principal sont ressentis comme formant un syntagme dont le premier terme définit le second. On a ainsi *borkereskedő* « commerçant en vins » (*bor* « vin » + *kereskedő* « commerçant », etc). Comme nous l'avons signalé dans l'*Esquisse de la langue hongroise*, ces syntagmes présentent le cas limite du syntagme qualificatif en hongrois où l'épithète antéposée demeure invariable. Structuralement il n'y a aucune différence entre *gazdag kereskedő* « un commerçant riche » et *borkereskedő* « un commerçant en vins ». Si le second syntagme est écrit en un seul mot, c'est en vertu d'une règle orthographique arbitraire. Phonétiquement, nous avons affaire à un même type de séquence dont les termes sont liés par la relation syntagmatique de qualification. C'est ce que Zoltán

Gombocz enseignait avec raison. Aussi peut-on être surpris de lire qu'une partie au moins de ces composés nominaux sont classés dans une catégorie définie comme étant celles des « mots composés qui ne peuvent être syntactiquement analysés avec précision ». Par syntactiquement, les auteurs hongrois entendent la signification qu'ont ces composés dans lesquels ils voient l'expression d'un lien de « subordination ». En fait cela veut dire que le premier terme serait « subordonné » au second et il reste alors à savoir ce qu'exprime au juste cette « subordination ». Jusque-là, nous nous trouvons devant une explication traditionnelle. Nos deux auteurs, pour mieux classer les composés en question et en décrire le « système », ont pensé que les méthodes transformationnistes seraient susceptibles d'éclairer les choses. Ils voient donc dans les composés le résultat d'une transformation dont voici l'alternative : 1) il y a un commerçant pour le vin, 2) quelqu'un fait le commerce de vin, d'où « commerçant en vins » (*borkereskedő*). La première déduction serait inexacte et c'est la seconde qui expliquerait la relation entre *bor* « vin » et *kereskedő* « commerçant ». Donc, le second terme fait fonction de sujet ou d'agent en même temps qu'il évoque une activité tandis que le premier terme signale l'objet de cette activité. C'est du moins ce qui ressort des explications de l'auteur (ici M^{lle} Mária Gósy). M. P. Dóka n'est pas totalement d'accord avec la classification proposée. Il estime qu'elle laisse trop de choses dans le vague et que certaines des distinctions qu'elle opère sont fallacieuses, notamment celle qui voit dans un composé tel que *favágó* « bûcheron » (*fa* « bois », *vágó* « coupant, celui qui coupe ») une relation objectale et dans *cipőfűző* « lacet de chaussure » (*cipő* « chaussure », *fűző* « laçant, qui lace ») une relation de possessivation ou d'attribution. En outre, il reproche à M^{lle} Mária Gósy d'avoir proposé une interprétation exclusivement synchronique des faits, estimant qu'on les comprend mieux si l'on examine ce qui est attesté dans le passé car il constate que la plus grande partie des composés considérés est de date récente et que la plupart sont décalqués de langues étrangères, plus particulièrement de l'allemand. Enfin il considère qu'il est plus juste de voir dans ces composés des constructions elliptiques. Cela est certainement exact car il suffit de jeter un coup d'œil sur les composés français récents du type *pause café*, *assurance maladie*, *centre ville*, etc. pour se convaincre que la réduction de locutions en composés est devenu un moyen de fabriquer économiquement une quantité de termes nouveaux composés souvent de la manière la plus inattendue : *un match-phare*, *au niveau compagnie* (déclaration d'un militaire), *un emballage carton*, etc. Comme on sait, l'ordre des termes est en français inverse de ce qu'il est en hongrois de telle sorte que le second terme est le déterminant. Le problème

qui se pose est en français identique à celui dont traitent nos deux auteurs hongrois. Dans ces conditions, nous nous trouvons devant un phénomène qui est très répandu dans les langues dont nous connaissons l'histoire. Structuralement, nous avons affaire à des syntagmes qualificatifs. Quant à la signification de ces constructions, elle dépend essentiellement de la valeur intrinsèque de chacun des termes et aussi bien souvent des circonstances de l'élocution ou du contexte. Vouloir établir une classification des prétendues relations de nature « syntactique » existant entre les termes de ce genre de composés revient à vouloir compter les vagues de la mer. L'association d'idées surgie de la composition peut sans doute être définie comme on voudra mais en sommes-nous plus avancés pour cela? D'une langue à l'autre l'exploitation sémantique variera et si, plus particulièrement dans l'enseignement, il peut être utile de ranger les différentes acceptions constatées en des classes plus ou moins nombreuses, pourquoi, par exemple ratiociner sur la relation qui peut exister entre les deux termes de *hóesés* « chute de neige »? (*hó* « neige », *esés* « chute »)? Si, laissant de côté toute argumentation empruntée à la logique, nous regardons d'un peu près le composé en question, nous discernons qu'il s'agit d'un processus de chute qui est caractérisé par la neige. Dire que cela revient à exprimer la même relation que celle supportée par l'énoncé *hó esik* « c'est de la neige qu'il tombe » (l'énoncé stéréotypé est *esik a hó* « il neige, il tombe de la neige ») est contraire à toute évidence. C'est ce qui apparaît quand on y oppose les expressions françaises de sens équivalent : « chute de neige » mais « il neige » ou « il tombe de la neige ». La « transformation » n'est pas identique dans les deux langues. Mais *hóesés* « chute de neige » a pour quasi-synonyme *havazás*, nom verbal dérivé de *havazik* « il neige, il tombe de la neige », lequel à son tour n'est que le verbe dérivé du mot *hó* « neige » (thème long *hava-*). Un composé *hóesés* associe donc deux concepts : celui de neige et celui de chute. Comment définir cette association? De quelle opération mentale résulte-t-elle? C'est du ressort du psychologue de l'examiner mais il ne faut pas que le linguiste s'imagine qu'il en a décidé en usant de termes tels que « relation subjectale, objectale », etc. ou encore en parlant de « subordination », etc.

M. László Antal revient sur l'interprétation de ce qu'il appelle les « modificateurs de phrase » dans lesquels la grammaire hongroise traditionnelle voit des adverbes. Il s'agit des mots du type de notre « effectivement », « sans doute », « assurément », etc. par lesquels on commence souvent l'énoncé. Ils ne se rapportent pas à tel membre déterminé de l'énoncé mais à l'énoncé tout entier. On leur a attribué pour fonction de faire connaître le point de vue du locuteur. L'auteur réfute cette interprétation comme étant

exclusivement sémantique, en quoi il a raison. Il n'a pas de peine à démontrer que les moyens sont divers qui permettent au locuteur de faire valoir son point de vue ou sa réaction et que la fonction du modificateur de phrase, quelle que soit sa place dans l'ordre des mots, est de s'appliquer à l'énoncé dans son entier, non pas à tel ou tel de ses constituants. Tout cela est exact. Après nous avoir illustré par deux « arborescences » (*ágrajz*) la « distribution » du mot modificateur dans l'architecture de la phrase, il reconnaît que ce genre de croquis n'a pas grande signification et qu'il peut être dessiné par chacun à sa convenance, aveu qu'il faut retenir, et il constate que le mot utilisé comme modificateur peut dans certains cas et à certains emplacements se comporter comme un adverbe ordinaire et qu'il faut donc distinguer entre deux sortes de fonctions selon les énoncés. A cela, qui est juste, il convient d'ajouter : 1) que le mot émis en fonction de modificateur de phrase est suivi, précédé ou encadré selon les cas par une césure plus ou moins nettement marquée et que son profil mélodique est tel qu'il se détache de l'énoncé proprement dit 2) que le plus souvent, il sert en même temps de liaison avec les énoncés qui ont précédé dans le discours, 3) qu'il est trop simpliste de n'opérer que sur des phrases factices telles que celle-ci : *Tényleg Péter ment lavaly kiskabálban a vásárba* « Effectivement, Pierre est allé l'an passé en veston au marché ». Ce *tényleg* « effectivement », séparé du reste de l'élocution par une césure précédée d'une note suspensive, ne fait pas part de l'opinion subjective du locuteur mais raccroche la phrase à ce qui a précédé en apportant une confirmation. A y regarder de plus près, le modificateur de phrase est presque toujours un élément de liaison du discours. Il est temps qu'on s'avise que les phrases ne sont pas émises isolément mais que dans une partie des cas, elles s'imbriquent les unes dans les autres pour former ce que nous avons appelé « discours ». Il est vrai que la « linguistique textuelle » (*Textlinguistik*) que d'aucuns viennent de découvrir n'est pas encore tout à fait à la mode. Ce qu'il faut retenir ici de ce qui vient d'être noté, c'est qu'il est regrettable que les théoriciens de la syntaxe persistent à ignorer les effets de débit (modulation, répartition des accents, césure) qui confèrent leur véritable signification aux énoncés sonores. Il faut aussi se rappeler que la matérialisation écrite de la langue ne saurait servir à elle seule d'objet de l'étude du langage.

Alexandre Rot, qui s'est spécialisé dans l'étude des relations réciproques des langues de la région carpathique, communique ses réflexions sur ce qu'il a observé. Son point de départ est celui-ci : les langues parlées entre le Dnyestr, la Morava, la plaine polonaise, les Carpathes et le Danube présentent en commun un nombre appréciable de traits. Ces traits sont à distinguer de ceux qu'elles

ont hérités de leur filiation généalogique propre puisque ces langues ressortissent à trois familles : 1) le finno-ougrien (hongrois) 2) le slave (polonais, ukrainien, bulgare, 3) le roman (roumain) sans parler d'un substrat plus ancien thrace, illyrien, dace, etc. Il en résulte d'après lui que toutes ces langues ont perdu une partie de leurs traits d'origine et acquis par contre une partie de leurs traits actuels. Statistiquement, il a évalué à 49 % le taux des traits finno-ougriens perdus par le hongrois et que les langues actuelles de l'aire carpathique présentent de 47 à 74 % de traits coïncidant avec ceux de la langue étalon « carpathique » dont il a esquissé le « modèle ». Il estime que ces similitudes proviennent d'une communauté de civilisation. C'est en effet ce qui est le plus vraisemblable. Pourtant, il faut se garder de porter sur le compte de cette communauté toutes les rencontres de prononciation, de morphologie, de syntaxe et même de vocabulaire. D'abord pour cette bonne raison que la civilisation hongroise s'est élaborée depuis près de 10 siècles au contact du monde d'expression latine, puis sous l'influence de la civilisation d'expression allemande de telle sorte qu'une partie au moins des « carpathismes » sont les reflets de cette double action qui ne s'est pas limitée à la seule langue hongroise. Ensuite, parce que dans les exemples présentés, il y a trop de vocables « carpathiques » qui ne sont en hongrois que des mots dialectaux de moindre diffusion. Enfin, certains développements sémantiques sont d'une tout autre nature : ils ont pour origine une association d'idées qui peut se produire et se produit effectivement dans des langues très éloignées les unes des autres. Ces phénomènes ne sauraient être confondus avec les phénomènes purement régionaux. En d'autres termes, il y a des changements et des extensions de sens qui proviennent de métaphores qui surgissent ou peuvent surgir au gré de similitudes dans tout esprit humain. Ainsi, la notion de « tronc d'arbre » fournit celle d'origine et celle de cause, la notion d'œil désigne une source dormante, etc. On aimerait connaître avec plus de détails les résultats auxquels M. A. Rot fait allusion.

Devant la commission de l'orthographe, M. László Deme avait défendu un rapport dont il donne le contenu. Ce qui est intéressant, c'est que les propositions qu'il formule visent à rapprocher l'orthographe de la prononciation. Il est question, par exemple, d'éliminer de l'écriture la double graphie *ly* qui répond actuellement dans la langue commune à un *j*. Depuis longtemps, les personnes peu instruites confondent les deux graphies *ly* et *j*. S'y opposent naturellement tous les préjugés que l'on sait. A plusieurs reprises cette petite réforme a été retardée à cause des protestations qu'elle avait déclenchées. Pourtant, il semble bien que le signe *ly* ait valeur distinctive dans quelques rares cas (*hely* « lieu, place »,

par exemple où il indique une prononciation en *-j* et non en *-ĭ* comme *-j* dans *hěj*, « écorce », *haj* « chevelure », etc.). Une autre réforme suscite également des discussions : celle qui consisterait à généraliser et rendre obligatoire la notation *ĕ* pour l'*é* fermé. Ici, la difficulté est que la plus grande partie des sujets parlants ne distinguent plus l'*e* fermé de l'*e* ouvert même s'il leur arrive de réaliser phonatoirement un son approchant de l'*e* fermé. Autre problème : celui de la notation des voyelles étroites longues *í*, *ú*, *ű*. L'usage se répand de ne pas les affecter de l'accent aigu qui indique leur longueur. Il est vrai que de nombreux usagers les produisent plus ou moins brèves. Pour eux, le problème est de savoir dans quel cas ils doivent surmonter l'*í*, l'*ú* ou l'*ű* de l'accent approprié quand ils écrivent. Il faut reconnaître qu'ils n'y parviennent pas toujours, ce qui donne en pratique des graphies passablement variées. La prononciation en longue de l'affriquée *dz* a d'autre part incité certains membres de la Commission à proposer d'employer le groupe *ddz* pour la signaler : *maddzag* « ficelle » (pour *madzag*), etc. Ici encore, il s'agit de se rapprocher de la prononciation la plus usuelle. Notons toutefois qu'aucune décision n'a encore été arrêtée.

Il n'est pas possible de rendre compte ici de nombreuses contributions qui n'intéressent que le spécialiste, si importantes soient-elles. Elles sont complétées par des notules, des documents variés, des comptes rendus. Parmi ces derniers, nous avons lu celui consacré par M^{me} Klára Korompay à l'*Édification de la langue hongroise*. Je ne puis que me louer d'avoir rencontré une interprète aussi perspicace et aussi lucide. Qu'elle soit remerciée.

A. SAUVAGEOT.

-
162. NÉPRAJZ ÉS NYELVTUDOMÁNY (Ethnologie et linguistique). *Acta Universitatis Szegediensis de Attila József nominatae. Sectio ethnographica et linguistica*. XVII-XVIII. 1973-1974. Szeged. 324 p. in-8°.

Parmi les contributions intéressant la linguistique, plusieurs présentent un intérêt général. Ainsi, M^{lle} Dóra Diénes traite du problème de la phrase elliptique en hongrois. Il s'agit là d'une question qui a déjà provoqué bien des controverses. Que faut-il entendre par là ? L'auteur estime que la mention « elliptique » ne peut désigner que l'absence d'un ou plusieurs éléments structuraux de la phrase. Ce qui revient à rappeler (et elle le fait expressément) qu'un énoncé elliptique peut transmettre selon les circonstances

une information suffisante. Très brièvement, elle note qu'en hongrois, l'ellipse peut consister en l'absence de sujet du verbe, de complément de celui-ci, quelle que soit la fonction de ce complément : circonstanciel ou objectal et même souvent en l'absence du verbe. Malheureusement, l'auteur est plus soucieuse de terminologie que d'analyse et elle n'opère qu'avec très peu d'exemples vraiment suggestifs. Encore convient-il de dire qu'elle omet toute allusion aux conditions de débit de la phrase, facteur qui joue un rôle capital dans l'emploi des phrases elliptiques. Citant un élément de phrase extrait d'une déclaration de J. Kádár : ... *nálunk természetesnek tartom, (hoggy...)* « je considère, (je tiens) (pour) naturel chez nous que ... », elle estime que l'élément de phrase en question est elliptique alors que l'autre phrase empruntée, celle-là à l'écrivain Zs. Móricz : *Senki sem telefonált az egyik barakkból a másikba, (hoggy ...)* ne l'est pas. Mais si elle a raison pour le premier exemple (... chez nous je tiens pour naturel que ...), elle n'a pas entièrement raison pour ce qui est du second. Elle aurait dû préciser que la proposition principale « Personne n'a téléphoné d'un baraquement à l'autre (que)... » n'est complète qu'à la condition de l'émettre sur une modulation descendante car si la modulation est tenue élevée, la proposition en question reste en l'air et elle est incomplète. L'auditeur attend une suite. Reste à savoir si ... *nálunk természetesnek tartom....*, émis en modulation conclusive peut être interprété comme « elliptique ».

M. I. Kenesei reprend en partie et rejette en partie les définitions proposées par F. Kiefer sur l'emphase. Naturellement, il s'agit de raisonnements portant sur l'aspect « logique » du phénomène, ce qui laisse perplexe pour cette raison que l'emphase est le résultat d'un effort du locuteur pour mieux convaincre l'interlocuteur. Les motifs qui déterminent le locuteur à recourir à des procédés expressifs particulièrement suggestifs sont-ils du domaine de la logique? Tout est là et c'est ce qu'il aurait fallu commencer par élucider.

Deux contributions distinctes, l'une apportée par M. Antal Nyíri, l'autre par M^{me} V. Korchmáros-M. concernent l'un des problèmes cardinaux de la morphologie et de la syntaxe du hongrois : celui des formes de la conjugaison. Comme on le sait, la conjugaison hongroise répartit ses formes selon trois paradigmes. Si le verbe à conjuguer est intransitif ou s'il se construit avec un complément d'objet indéfini, les désinences qu'il admet diffèrent de celles qui affectent le même verbe quand il gouverne un complément d'objet défini. En outre, un certain nombre de verbes intransitifs de sens plus ou moins réfléchi connaissent un paradigme spécial mais défectif. On a ainsi : 1) *tör* « il, elle casse (quelque chose) », 2) *töri* « il, elle le casse, la casse », 3) *török* « il, elle se casse », etc. Si l'on

considère, par exemple, que la seule 1^{re} personne du singulier est marquée, selon les paradigmes, par les désinences *-k*, *-m*, la 2^e personne par *-sz*, *-d*, *-l*, etc., on se représente assez que l'appareil de la conjugaison présente en hongrois un aspect touffu. Les efforts déployés pour rendre compte de l'origine de ces formes n'ont pu jusqu'ici aboutir à des résultats tout à fait probants. Ils laissent bien des théoriciens insatisfaits. C'est que la question est difficile à traiter. Une sorte d'accord presque général s'est établi parmi les linguistes hongrois pour supposer 1) que les formes actuelles des paradigmes se sont construites au cours même de l'histoire du hongrois, 2) que les distinctions qu'elles expriment sont par contre anciennes puisque le vogoul et l'ostiak opposent eux aussi une conjugaison indéfinie à une conjugaison définie, opposition qui se retrouve en samoyède, plus particulièrement dans les langues samoyèdes du nord, sans parler du finno-ougrien même où les deux langues mordves possèdent de leur côté une conjugaison encore plus complexe mais d'un type différent, rappelant la conjugaison eskimo, par exemple. Toutefois, plusieurs théoriciens hongrois estiment possible que la distinction défini/indéfini se soit élaborée indépendamment en hongrois même, donc sans lien avec ce qui s'est passé en vogoul comme en ostiak, langues réputées les plus proches parentes du hongrois. Il n'est pas possible d'entrer ici dans le détail des deux démonstrations qui nous sont présentées mais celles-ci procèdent d'un postulat commun selon lequel la langue ouralienne originelle aurait déjà développé une relation syntagmatique objectale. En même temps, d'autres théoriciens ou parfois les mêmes, restituent les marques grammaticales primaires de l'ouralien en formulant l'hypothèse selon laquelle elles seraient issues de l'agglutination de déictiques plus ou moins nombreux. La langue originelle n'aurait d'abord distingué que deux sortes de parties du discours des lexèmes ou mots pleins et des déictiques. Les premiers auraient été des dissyllabes, les autres des monosyllabes. Il est évident qu'à ce compte-là, on ne saisit pas comment les lexèmes dissyllabiques se seraient répartis en noms et en verbes et comment aurait pu s'exprimer une relation objectale. Si, au lieu de se perdre dans des hypothèses invérifiables, on revient sur terre, on constate que d'une langue à l'autre, les conjugaisons qui se sont élaborées en finno-ougrien comme en ouralien, ne sauraient remonter à un « modèle » commun. Quand les conjugaisons se ressemblent, c'est qu'on a affaire à des langues plus étroitement apparentées (zyriène et votiak, finnois et estonien, carélien, etc., vogoul et ostiak, etc.) Puisqu'il en est ainsi, on est conduit à penser que la langue originelle n'avait pas de conjugaison. A moins d'appeler conjugaison un appareil de mots prédicatifs plus ou moins spécialisés dans le rôle de prédicats, comme en

mongol ancien et même encore aujourd'hui dans certains dialectes mongols (khalkha, par exemple) alors que d'autres parlers mongols se sont dotés plus ou moins tardivement d'une conjugaison (bouriate, kalmuk). Dans la mesure où un mot, qu'il soit un thème primaire ou un thème dérivé, est de plus en plus étroitement spécialisé dans la seule fonction de prédicat, on est en droit de le considérer comme un verbe, plus ou moins franchement distingué des autres parties du discours. Si l'on en juge d'après les résultats de la comparaison entre les formes prédicatives attestées dans les différentes langues ouraliennes, l'ouralien commun aurait déjà distingué ce genre de verbe des vocables remplissant d'autres fonctions : sujet, qualifiant, complément circonstanciel. Il y aurait donc eu déjà une division assez poussée en parties du discours : 1) noms de plein exercice, 2) déterminatifs (pronoms, déictiques), 3) particules diverses, 4) verbes sans désinences personnelles mais qui auraient déjà pu être suivis d'une enclitique précisant la personne et fournie par un élément pronominal.

Ces mots se seraient assemblés pour exprimer trois sortes de relations syntagmatiques : 1) la prédicative (sujet + prédicat nominal ou verbal), 2) la qualificative (qualifiant + qualifié) et, ce qui est moins probable 3) prédicat + complément circonstanciel. Mais il paraît plus vraisemblable que les relations syntagmatiques n'aient été que deux : prédicative et qualificative. C'est ce que j'avais cru devoir exposer dès 1933 dans l'*Encyclopédie Française* permanente (Volume I). Les théoriciens hongrois ont donc raison de dater la genèse de la conjugaison de leur langue de l'époque où elle s'était déjà détachée complètement des autres langues finno-ougriennes. Ils me semblent par contre avoir tort d'introduire dans leurs explications le concept de relation objectale. Cette relation n'a été dégagée que très tardivement et il n'est même pas certain qu'elle ne soit pas due à l'action exercée sur le proto-hongrois par des langues indo-européennes, par exemple de type iranien du nord. A ce sujet, il y a comme une sorte de régression qui s'est produite dans la conception que se font d'assez nombreux linguistes ouralistes hongrois des caractères originaux des langues ouraliennes. En dépit des efforts des maîtres que furent Z. Gombocz, J. Szinnyi, J. Melich, D. Pais, G. Mészöly et tant d'autres, ils ont une fâcheuse tendance à réinterpréter les faits ouraliens à travers les catégories grammaticales indo-européennes. Cela se traduit, entre autres particularités, par l'insistance avec laquelle, dans leurs écrits, ils se recommandent des grands indo-européanistes de l'avant-dernière génération, les Brugmann, Delbrück, etc. Nous nous promettons de revenir ailleurs sur le problème de la genèse de la conjugaison en hongrois.

M. T. Janurik a dressé la statistique des mots hongrois du type

CVC qui reflète l'ancien état de choses en finno-ougrien puisque les vocables primaires auraient été des dissyllabes terminés par une voyelle brève. En hongrois la voyelle brève s'est progressivement amuïe comme en témoignent les documents les plus anciens (voir G. Bárczi, *A lihangyi apátság alapító levele minl nyelvmélek*). Il a distingué quatre couches de mots : 1) ceux dont on sait qu'ils sont d'origine finno-ougrienne, 2) ceux qui se sont formés en hongrois au cours de l'histoire de la langue, 3) les mots d'emprunt identifiés comme tels, 4) les mots dont l'origine n'a pu être établie. En examinant les initiales et les finales consonantiques ainsi que les autres caractéristiques phonétiques de chaque vocable considéré, l'auteur s'efforce de définir la probabilité d'appartenance de chaque type de mot. Ainsi, parmi les vocables commençant par *ny* (*n* mouillé), il relève que dans 76 % des cas, il s'agit de mots finno-ougriens et qu'un seul se trouve être un emprunt. Pour ce qui est des mots commençant par *f*-, 71 % sont finno-ougriens. Parmi ces mots, il en est deux : *fém* « métal » et *fény* « lumière » qui d'après l'auteur sont à situer parmi les mots finno-ougriens de par leur structure phonique. Il a raison car le mot *fény* se laisse difficilement séparer du finnois *päivä* « jour, lumière du jour, soleil » qui est dérivé d'un thème *päi*- dont on retrouve l'équivalent dans le verbe hongrois *fémlik* « briller, jeter des éclats » dont les novateurs ont extrait *fém* « métal ». Les élargissements *-ny* et *-ml-* sont des dérivations bien connues dans l'histoire du hongrois. L'auteur estime que ces statistiques faciliteront l'identification des mots et en cela il n'a pas tort. C'est ainsi que le mot *nyár* « été » est considéré par lui comme l'unique mot d'emprunt parmi les monosyllabes à initiale *ny*-. Or il est bien plus vraisemblable qu'il s'agisse d'un mot d'origine ouralienne et la statistique de M. T. Janurik vient y ajouter une probabilité de plus.

M. T. Mikola présente une étude sur les « mots jumelés ougriens » où il réunit et classe un nombre appréciable de ces cas tant en ostiak qu'en vogoul. Ce qui surprend, c'est le titre et, par voie de conséquence, le postulat selon lequel le hongrois peut être rapproché du vogoul et de l'ostiak dans ces développements qui ont toute chance de ne s'être produits qu'au cours de l'histoire de chaque idiome séparé. Certes, il rappelle que ce type de mots se retrouve dans bien des langues qui ne sont pas ouraliennes mais ce qui importe davantage, c'est de savoir le parti que chaque langue a pu en tirer. Notons en passant qu'il n'est pas fait allusion au finnois, qui est particulièrement riche en mots jumelés, lesquels ont été étudiés de longue date (cp. entre autres : Lauri Hakulinen : *Suomen kielen rakenne ja kehitys*). Quoi qu'il en soit, ce choix d'exemples vogouls et ostiaks sera bien utile pour tous ceux qui voudront faire la théorie générale de ce genre de procédé.

Aux turkologues et aux mongolistes, nous signalerons l'étude de M. A. Róna-Tas sur les emprunts tchouvaches au mongol moyen. Il s'agit de vocables qui ont pénétré en tchouvache vers la fin du XIII^e siècle au plus tôt. Cette étude, qui est une suite, tire de l'examen des emprunts en question des conclusions sur les changements phonétiques intervenus après leur pénétration tant en tchouvache qu'en tchérimisse. Ces vocables ont été transmis du mongol à travers le turk tatar de la Volga et aussi à travers le bachkir.

D'autres études, qui intéressent exclusivement le spécialiste apportent des vues intéressantes sur l'étymologie, certains problèmes de grammaire, etc. L'onomastique y est représentée largement sous forme de relevés de noms propres géographiques et de personnes. Le reste du volume est occupé par des contributions ethnologiques et littéraires ainsi que par des comptes rendus.

A. SAUVAGEOT.

163. NYELVTUDOMÁNYI KÖZLEMÉNYEK. (Communications linguistiques). Tome 77. Fasc. 1. 310 p. in-8°. Prix 24 florins. Budapest 1975. Akadémiai Kiadó.

Ce nouveau tome apporte une innovation de taille : une partie des contributions qu'il contient sont rédigées dans une langue autre que le hongrois. On y trouve ainsi des articles écrits en allemand, en anglais, en russe et en français à côté de ceux qui restent écrits en hongrois. En outre, les articles hongrois sont suivis de résumés dans l'une ou l'autre des langues ci-dessus énumérées.

Un avant-propos de la rédaction évoque brièvement les circonstances dans lesquelles la linguistique hongroise a repris vie en 1945. Si l'on fait abstraction de tout esprit partisan, on peut aisément constater que notre discipline ne s'est jamais mieux épanouie en Hongrie que depuis ces trente dernières années. Jamais elle n'a disposé de moyens matériels et humains aussi considérables et jamais elle n'a produit de résultats aussi imposants.

Cela rappelé, ce volume commence par une étude présentée sous la triple signature de MM. Jenő Kiss, Paul Kokla et Wolfgang Schlachter et consacrée à un examen du comportement du hongrois, du finnois, de l'estonien et de l'allemand devant l'invasion des vocables de la terminologie dite « internationale ». Cette étude se veut « contrastive » puisque la mode est à ce genre de comparaison. A vrai dire toute analyse d'une langue, quelle qu'elle soit, est finalement de nature contrastive puisque la procédure employée

est toujours plus ou moins influencée par la « métalangue » (ou « langue-étalon ») que les chercheurs ont dans l'esprit, même quand ils n'en sont pas conscients. Nos trois auteurs ont voulu savoir comment chacune des langues choisies s'est prêtée à l'emprunt ou au contraire a réagi en se dotant d'un substitut fabriqué avec les éléments de son cru pour exprimer un concept généralement véhiculé par un terme « international », autrement dit, dans la plupart des cas, par un mot d'origine latine ou grecque, parfois française ou anglaise. Trois solutions sont possibles : 1) admettre le terme en question sous sa forme « internationale », 2) l'ajuster au phonétisme et à la morphologie de la langue, 3) le remplacer par un décalque ou même un mot déjà existant dont la signification et l'étymologie se prêtent à cette transposition. Naturellement, les auteurs n'ont opéré qu'avec des termes du lexique général, excluant par là tous ceux qui relèvent de la technique ou de la science ou plus spécialement de toute nomenclature trop étroite. Deux questions étaient posées : 1) quels sont les termes qui, dans l'une au moins des langues finno-ougriennes considérées, ont pour équivalents des mots du cru, 2) quelle est la fréquence relative des emplois des mots du cru quand ils coexistent dans l'usage avec les termes d'emprunt? A titre d'exemple de ce dernier cas, alors que le hongrois *kivitel* « exportation » semble plus fréquemment employé que l'emprunt *export* en revanche, *kritika* est aussi fréquent que *birálat* alors que *kritikus* est seul employé pratiquement. Suit une liste des termes avec leur correspondants en allemand (qui sert de langue de référence, l'article étant écrit dans cette langue), en finnois de Finlande (*suomi*), en hongrois et en estonien. L'ensemble de la comparaison porte sur 936 termes traités en 745 articles distincts. Dans ces conditions, ce qui acquiert une certaine valeur pour ce test, c'est le pourcentage des mots internationaux introduits tels quels, celui des termes remplacés par des mots du cru et celui des cas où il y a coexistence dans l'usage. Les auteurs ont trouvé (p. 8) que le finnois a nationalisé un peu plus de 30 % des termes internationaux, le hongrois un peu plus de 10 % et l'estonien seulement 3 %. Mais en réalité, ces pourcentages ne disent pas grand-chose car il s'agit surtout de savoir si les mots en question ont une fréquence plus ou moins grande. D'un autre côté, il est très difficile de décider si tel mot d'emprunt est plus ou moins employé que le substitut qui lui a été opposé. La raison est que le mot national destiné à remplacer le mot étranger ne parvient presque jamais à rendre toutes les acceptions de ce dernier. En outre, le mot étranger a des harmoniques stylistiques différents.

Les listes présentées surprennent par certains aspects. Ainsi, la 1^{re} fait état des mots internationaux qui ont été remplacés effec-

tivement dans au moins l'une des trois langues étudiées et dont les substituts sont seuls utilisés. Pour plus de clarté, il aurait mieux valu ne faire figurer que ces seuls substituts et laisser des blancs dans les colonnes des langues qui ne les possèdent pas. Ainsi, le mot « blouse » n'a d'équivalent national qu'en finnois (*pusero*). Il était parfaitement inutile de faire figurer les emprunts *blúz* du hongrois et *pluus* de l'estonien puisque ces deux vocables devaient être portés sur une autre liste. Mais cela serait encore acceptable. Ce qui l'est moins, c'est de lire sur cette même liste d'une part le finnois *koristaa* « décorer » en face de l'allemand *dekorieren* et aussi en hongrois *dekorál* à côté de *diszít*, ces deux derniers vocables ressortissant à une autre série.

Il y a plus grave. Les équivalents nationaux sont confrontés souvent avec des mots d'emprunt qu'ils ne traduisent pas ou ne traduisent que partiellement de telle sorte que le non-spécialiste peut être induit en erreur. Ce n'est pas tout, des substituts de ces termes « internationaux » ont été omis et remplacés par des vocables qui n'ont rien à faire avec les concepts qu'ils expriment. On est surpris de lire qu'en hongrois, le mot *fanatique* serait rendu par *elvakull* « aveuglé » (p. 23) alors que le terme très largement utilisé est *vakbuzgó*. De même, le mot hongrois *egység* « unité » n'a jamais voulu dire l'équivalent de *pacte* (on emploie pour cela soit *egyezmény* soit *szerződés*, selon les nuances d'acception), etc. On n'en finirait plus de noter ces inexactitudes qui surprennent d'autant plus que l'un des auteurs est de langue hongroise.

Ce qui est le plus choquant est la procédure choisie pour établir la liste des termes en question. Au lieu de procéder à des dépouillements de textes de style équivalent, on a simplifié les choses en s'en tenant aux dictionnaires. Il en résulte qu'une partie des termes internationaux retenus est d'une fréquence d'emploi négligeable alors que d'autres termes qui sont au contraire très fréquents ne figurent pas sur la liste. En revanche, cette même liste porte, à la rubrique des termes internationaux qui sont restés sans équivalents nationaux, des mots tels que le finnois *koulu* « école »/hongrois *iskola* dont les sujets parlants non initiés ne savent même pas qu'ils sont d'origine étrangère tellement ils ont été adaptés ! En conclusion tout ce travail donne l'impression d'avoir été bâclé à vue de nez, sans que les auteurs aient cherché à fonder leurs déductions sur des bases vraiment scientifiques. On ne voit pas comment une pareille statistique peut contribuer à l'étude « contrastive » de trois langues finno-ougriennes qui se sont comportées assez différemment devant le problème de l'emprunt. Ce qu'il aurait été intéressant de savoir, c'est le pourquoi des divergences comme aussi la raison des parallélismes. Il n'en a pas même été question.

M^{me} Eva Korenchy revient, c'est à la mode, sur le problème des relations ou affinités entre langues attestées dans une même aire géographique. On sait que certains théoriciens pensent que les langues ouraliennes, altaïques et autres, parlées dans une zone qui s'étend du cœur de l'Europe (hongrois) jusqu'au-delà du détroit de Behring, se seraient formées à la suite de « contacts » entre les populations qui ont habité ou parcouru cet espace. L'auteur pense de son côté que durant la période paléolithique, la « société humaine était plutôt unifiée du point de vue économique et culturel, c'est-à-dire que le rôle des contacts géographiques dans la création des langues a dû être plus grand ». A cette assertion purement conjecturale, on pourrait répondre que ce qui a causé les échanges entre populations dans une même zone, c'est précisément l'inégalité de leur développement et la diversité de leurs civilisations. Il suffit de se rappeler que des populations de même mode de vie et de même civilisation peuvent au contraire coexister avec des langues différentes dès lors qu'elles n'ont rien à échanger. Le *kečua* et l'*aymara* ont coexisté sans se mêler et au contraire, quand des populations vivent côte à côte dans un même milieu économique et culturel, leurs langues se différencient au lieu de s'amalgamer. C'est le phénomène bien connu de la dialectalisation. Cela dit, le problème qui se pose est d'élucider la nature des relations qui existent entre langues d'un même territoire ou si l'on préfère, d'un même espace. A-t-on affaire à une filiation généalogique ou à des phénomènes de substrat, d'adstrat, de superstrat? Car la question est là. Mais revenons-en aux choses concrètes. Il s'agit plus simplement de situer les langues ouraliennes, altaïques et celles dites paléosibériennes les unes par rapport aux autres. La conception traditionnelle est qu'ouralien et altaïque peuvent provenir d'une même langue-mère. On n'était pas allé plus loin. Une deuxième étape a été celle des efforts pour démontrer l'existence d'une parenté généalogique entre ouralien et indo-européen. Ensuite s'est posée la question de la position du youkaguir que l'on a voulu inclure dans l'ouralien. De proche en proche, on en est venu à vouloir annexer à tout ce groupe les langues du groupe tchouktche, puis le coréen, le japonais alors que plus anciennement, il avait été question de rapprocher l'esquimo de l'ouralien. Aujourd'hui, on va plus loin encore et l'on parle, après Holger Pedersen (et Cuny qu'on oublie injustement) d'un groupe « nostratique » auquel on est disposé çà et là à rattacher au moins une partie du caucasien et tout le chamito-sémitique. Enfin, le dravidien est également rattaché à cet ensemble nostratique, lequel, selon l'expression d'Antoine Meillet aurait été à l'origine la langue commune aux hommes de race blanche.

Les faits allégués à l'appui de cette hypothèse sont d'une

extraordinaire ténuité. La plupart ne concernent que des similitudes lexicales. Pourtant, plus d'un théoricien, conscient que c'est bien peu solide, s'efforce de trouver d'autres fondements pour édifier cette hypothèse. Nous disons bien hypothèse car on en est en réalité à la recherche d'une formule qui définisse l'hypothèse en question. Ces fondements, on les cherche dans la comparaison des systèmes phonémiques, dans les similitudes morphologiques, plus rarement dans la syntaxe. Si, de sang froid, on considère ce qui a été proposé de divers côtés, on est bien forcé de constater que c'est peu de chose. Ainsi, entre ouralien et indo-européen, on n'a pas encore expliqué comment le mot indo-européen, tel qu'il a été reconstitué grâce aux travaux de Benveniste et de Kurylovics, a une structure morphologique qui ne se laisse pas ramener à celle non moins caractéristique des langues ouralo-altaïques. Cela d'autant moins que les partisans de la parenté ouralo-indo-européenne ont négligé de se demander si leur comparaison pouvait porter sur les « affinités » constatées avec le seul ouralien. En d'autres termes, l'ouralo-altaïque était-il formé avant ou après l'indo-européen commun? A examiner les résultats remarquables de l'archéologie soviétique, on serait tenté de penser qu'ouralo-altaïque commun et indo-européen commun ont été contemporains.

Cela rappelé, il est exact que certaines similitudes lexicales sont de nature à rendre perplexe. Prenons, par exemple le cas du nom du lac en hongrois *tó* (thème *tava-/tav-*), Collinder l'a comparé (Fenno-Ugric Vocabulary, p. 62) au permien *tj* « id. »/vogoul *tō*/ost. *low*/samoyède nénets *to*/sam. selkoup *tō* / sam. kamassique *tu* mais on trouve au-delà guiliak *tu*, ainou *to* et peut-être même tongous Ud *toni*. On pourrait en déduire qu'il s'agit d'un terme ouralo-altaïque s'il ne se retrouvait pas en ainou! Notre éminent confrère J. Benzing a restitué le nom de l'œil en tongous commun sous la forme **iasa* qui correspond aux variantes *esa*, *ésa*, *eha* relevées par Vassilevič et *jasal* en lamoute or W. G. Schultz a consigné de son côté en eskimo de l'Ouest du Grønland *isse* « eye » et Bogoraz a trouvé *ija* en Eskimo d'Asie! Certaines similitudes sont étranges. Ainsi le mot finnois *sora* « gravier, gravillon » fait écho au mongol *siruxa* « terre, poussière, minerai » et au tongous *sirugi* « sable » qui peut n'être qu'un reflet de ce dernier. Le Dictionnaire étymologique de la langue finnoise » (*Suomen kielen etymologinen sanakirja*) dont on connaît la prudence signale que les mots finno-ugriens signifiant « salive » (finnois *sylki*, etc.) semblent avoir des échos en turk (kirguise *siläkäi*, tchagataï *sülügäi* à quoi il faut ajouter le mongol classique *silüsün* « salive, bave », etc. Mais tous ces faits sont à trier soigneusement et à examiner de près car ils peuvent s'expliquer de façons différentes selon les cas. Est-ce à dire que l'étude de ces rencontres, lexicales ou autres est encore préma-

turée? Jamais rien n'est prématuré en matière de recherche. Que risque-t-on en effet? De se tromper? Mais le chemin qui mène au progrès de la connaissance est pavé des erreurs commises par les précurseurs. S'ils n'avaient pas osé, on en serait resté aux conceptions « acquises » qui se révèlent bien souvent erronées à leur tour.

C'est ce que pense vraisemblablement notre éminent confrère hongrois P. Hajdú qui lui aussi apporte ses remarques sur le même sujet. Il estime utile de procéder à l'étude des phénomènes qui, dans l'aire de dispersion des langues finno-ougriennes, présentent une similitude plus ou moins accentuée. Il reprend un exemple avec lequel il avait déjà argumenté, celui du suffixe « connectif » qu'il a relevé en samoyède : nénéts *ńa-sa-xa* « deux camarades (deux proches) ensemble », *ńá-sa-*' « les camarades (les proches) entre eux », selkoup *āmā-si-t* « la mère et ses enfants », etc. Ce morphème se retrouve dans la même acception en obougrien, etc. C'est ce que l'on connaît en finnois dans des vocables tels que *sisarukset* « frères et sœurs ou frère et sœur », *toverukset* « les camarades (ensemble) », *veljekset* « les frères (ensemble) », etc. Des marques qui exercent une fonction identique sous une autre forme, sont attestées depuis le permien, le mordve, le tchérémisse jusqu'au tongous, au koryak, au tchouktche, au guiliak, au youkaguir, etc. Oui, mais il existe aussi en suédois *syskon* « frère et sœur, frères et sœur » et en allemand *Geschwister*, *Gebrüder*, etc. Une catégorie sémantique à peu près identique a trouvé dans ces différents idiomes une expression morphologique. Est-ce la coexistence dans une même aire géographique qui en est la cause? Si cette catégorie sémantique est indiquée au moyen d'un morphème (nous employons ce terme dans son acception traditionnelle d'élément formel assumant une fonction grammaticale ou lexicale plus ou moins déterminée) sinon identique du moins susceptible d'être ramené à une identité dans le passé, nous avons affaire à un élément commun aux langues qui ont une filiation commune. Si au contraire, d'une langue à l'autre, c'est un morphème différent qui exprime la même catégorie, il se peut, mais il n'est pas évident *a priori*, qu'on ait affaire à un phénomène d'adstrat. C'est, en effet, une constatation banale que le fait que des langues, ressortissant à un même type de civilisation, tendent à se servir des mêmes catégories sémantiques et dans ce cas, elles recourent à des décalques ou à des traductions plus ou moins serviles. Leur phraséologie tend à s'uniformiser. C'est particulièrement apparent en ce qui concerne les langues d'Occident et le fennique (finnois *suomi* et estonien), le hongrois, les langues slaves, etc. Ces cas ont été signalés depuis longtemps puisque le regretté romaniste finlandais O. Tallgren-Tuulio en avait déjà formulé la théorie il y a plus d'un demi-siècle. Ce qui par contre est plus inquiétant, c'est qu'un

linguiste aussi averti et aussi compétent que notre confrère P. Hajdú se demande s'il ne faudrait pas accepter l'idée que les « contacts » entre langues différentes d'origine et de filiation, théorie formulée par le regretté Bubrikh, expliqueraient ou, pour reprendre son expression, éclaireraient la genèse des relations entre familles de langues et langues apparentées. A ce compte, comme le prétendait Bubrikh, il n'y aurait pas de langues-mères mais ce que nous appelons ouralien commun, par exemple, serait le résultat d'un mélange d'éléments hétéroclites rassemblés (par qui?) sur un espace plus ou moins vaste, éléments qui proviendraient de langues diverses, etc. Mais d'où viendraient ces langues diverses elles-mêmes? Et en remontant de plus en plus loin dans le passé, comment se seraient-elles édifiées? Quand il s'agit de l'esperanto, qui a été construit sous nos yeux et sans aucun mystère, nous savons d'où proviennent les matériaux employés et ces matériaux sont tous issus de langues dont l'histoire, à tout le moins l'histoire récente, nous est connue. Or ces matériaux, bien qu'ils aient été refaçonnés pour acquérir une nouvelle forme, portent toujours, si l'on peut dire, l'estampille de leur origine. Certes, ils ont été remis en forme mais la forme nouvelle qui leur a été imposée par la volonté de Zamenhof n'est pas autre chose que le choix qu'il a fait délibérément et qu'il a appliqué systématiquement. La « forme » de l'esperanto n'a pas jailli toute seule d'un bric-à-brac de formes hétéroclites. Il y a eu un formateur. Mais à son tour, ce formateur n'aurait rien créé s'il n'avait pas eu dans l'esprit un modèle tout prêt qui lui était fourni par les langues néo-latines. La théorie dite « des contacts » présuppose donc l'existence de plusieurs langues possédant leur forme propre chacune. Dans ces conditions, elle ne saurait nous éclairer sur ce qui a pu se passer avant les « contacts ». Et puis d'un autre côté, il convient de ne pas non plus exagérer l'importance de certaines « affinités » et d'en passer d'autres sous silence. Ce qui caractérise, par exemple les langues ouralo-altaïques, c'est l'existence de l'harmonie vocalique, phénomène qui ne se reproduit nulle part ailleurs, quoi qu'on en ait dit. En outre, la restitution de l'état ancien de ces langues aboutit à trouver partout qu'elles ont connu des mots d'une structure caractéristique : dissyllabes terminés par une voyelle brève. Que les initiales consonantiques n'aient pas toléré plus d'une consonne n'est pas significatif en ce sens que de nombreuses langues connaissent la même interdiction. Dès que l'on quitte ce domaine ouralo-altaïque, on tombe sur des structures très différentes. Le mot indo-européen et le mot sémitique n'ont rien de commun avec le mot ouralo-altaïque.

On se tromperait si l'on devait conclure des réflexions qui précèdent que l'hypothèse d'une langue-mère est rejetée par les théoriciens hongrois. Plus d'un d'entre eux y reste fidèle ainsi

qu'il ressort de l'exposé de M. L. Honti (*On the question of Proto-language reconstruction*, pp. 125-135) qui rassemble brièvement tous les arguments qui militent en faveur de cette conception du passé des langues.

M^{me} Sz. Bakró-Nagy présente un bref exposé intitulé *Semantic Examination of Language Correspondences*. Sous ce titre assez peu clair, elle traite d'un problème qui occupe depuis longtemps les comparatistes, les étymologistes et les historiens des langues : celui de la restitution de la signification originelle des mots retrouvés d'une langue à l'autre quand ces langues sont en relation de parenté généalogique. Les Indo-européanistes connaissent bien cette question et elle les embarrasse assez souvent. L'auteur propose, pour y voir plus clair, de recueillir et rassembler en une sorte de faisceau tous les traits sémantiques de chaque vocable dans chacune des langues considérées. Elle rappelle que la restitution fournit souvent plusieurs vocables pour supporter une signification identique supposée originelle. Il serait utile de pouvoir déterminer si cette apparente synonymie ne résulte pas de l'insuffisance de nos informations et si en opérant avec une série plus ample de significations, on ne parviendrait pas à serrer de plus près ce que chaque vocable restitué a vraiment commencé par signifier. Cela revient à réduire la synonymie au niveau des restitutions. Tout cela est exact et désirable. Mais l'auteur (p. 119) part de 2 postulats : 1) « le sens le plus riche d'un mot désigne un objet, une action ou un concept plus concrets que l'objet, l'action ou concept qui sont utilisés avec moins de traits (sémantiques) », 2) « les sens actuels des vocables de langues génétiquement apparentées sont devenus d'une part plus abstraits et d'autre part, ils ont subi toute une série de changements au cours des temps ce qui a pour conséquence que le nombre des traits sémantiques communs a été en diminuant. »

Ici, il faut tout de même mettre en garde nos confrères hongrois contre le « mythe » de l'opposition concret/abstrait. L'opinion traditionnelle était que l'homme est allé du concret à l'abstrait et que d'autre part, les changements sémantiques continuent à se produire dans le même sens, c'est-à-dire du concret à l'abstrait. Cette opinion est contredite par les faits. Les explorateurs, parmi lesquels de nombreux missionnaires des différentes confessions, ont rapporté des exemples qui illustrent que l'homme des sociétés néolithiques, par exemple, a pensé et pense encore aujourd'hui, dans les rares parages où il survit, des concepts d'une très grande abstraction que nous avons bien souvent de la peine à exprimer dans nos langues plus « concrètes ». Il suffit de se reporter au témoignage du regretté Maurice Leenhardt pour se rendre compte de la faculté d'abstraction d'une langue comme le houiou de Nouvelle Calédonie dont je puis témoigner qu'il en avait acquis la maîtrise

complète au cours des nombreuses années passées au milieu des indigènes. Cette langue est bourrée de vocables d'une abstraction qui, parfois, nous déconcerte. Quand on les analyse de très près, on s'aperçoit que le sens premier est le sens abstrait, non le concret. Ce dernier n'est qu'une acception généralement obtenue par métaphore.

Ici, pour serrer de plus près l'acception originale, l'auteur a choisi, non sans raison, d'opérer d'abord avec des mots plus ou moins synonymes, si possible de structure morphologique identique. Mais c'est là que les choses s'éclairent tout de suite. Ainsi, elle constate que le mot désignant la tête varie d'une langue finno-ougrienne à l'autre. On est en présence de 3 vocables distincts dont les prototypes respectifs sont **pāñä*, **ojwa* et *uks* (*oks*). Le signe *s* indique une voyelle brève de timbre indéterminé. Or, en y regardant de plus près, on découvre sans trop de mal que le premier vocable n'a pu signifier originellement que « extrémité, bout », le second « ce qui est en haut ». Quant au troisième, il est hasardeux de se prononcer parce que nous ne connaissons vraiment pas assez le lexique de l'ostiak, du vogoul et encore moins du samoyède selkoup où il est attesté. Quant au problème des doublets, c'est une autre histoire qu'il vaudrait mieux traiter à part. Il en est de même des vocables qui semblent avoir reçu un élargissement comme dans le cas du finnois *mäki* « colline, butte » / *mätäs* (thème *mältä*- < **mäktä*) « touffe de gazon, motte, etc. ».

M. K. Rédei traite de la formation des mots en ouralien et en finno-ougrien communs. Il ne présente pas moins de 37 étymologies à l'appui de la théorie selon laquelle la langue d'origine avait déjà connu, au moins dialectalement, des mots dérivés. Ainsi, le nom du « lièvre », qui est attesté en samoyède (nénets *ñawa*, selkoup *ñoma*, etc.) se retrouve en mordve (erza) *numolo* (moksä *numol*), hongrois *njúl*, lapon de Norvège *njoammel*, etc.). K. Rédei estime, avec raison, que la finale en *-l* s'explique par l'adjonction d'un suffixe, ce que confirme le diminutif selkoup *ñomala* « zajčik, petit lièvre ». Il s'agit tout simplement du diminutif ancien en **-l* bien connu. Il faut voir dans les exemples étudiés par l'auteur une confirmation de deux hypothèses : 1) que le mot primaire était en ouralien un dissyllabe terminé par une voyelle brève, 2) qu'il existait déjà une dérivation qui disposait d'un nombre appréciable de suffixes. Cela dit, on pourrait ajouter quelques autres exemples à ceux recueillis par l'auteur, entre autres le finnois *kalin* « filet » (thème *kalime*-/hgr *háló* « id. »), le nom de l'œil, fi. *silmä*/hgr *szem*, etc.

M. T. Janurik essaie de restituer une partie du consonantisme finno-ougrien commun à partir des formes de mots relevés dans l'ouvrage « Les éléments finno-ougriens du vocabulaire hongrois »

(*A magyar szókészlet finnugor elemei*). Ce texte étant rédigé en français, il est superflu de l'analyser ici. Une remarque s'impose par contre : cette rédaction française est très peu intelligible car elle est incorrecte d'une part et d'autre part les termes techniques utilisés ne sont que des décalques qui surprendront et déconcerteront le lecteur de langue française. Pourquoi nos confrères hongrois, lorsqu'ils nous font le plaisir de s'exprimer dans notre langue, ne recourent-ils pas aux bons offices que chacun d'entre nous est volontiers disposé à leur accorder?

A ceux qui s'intéressent au traitement des données linguistiques par machines et formules mathématiques, nous signalerons l'étude de M. S. I. Vásárhelyi sur les formes des verbes hongrois.

Il y a lieu de relever encore l'étude très précise de M^{me} Anna Jászó A. sur l'emploi en fonction d'épithète de formes conjuguées du verbe passif et même, plus rarement du verbe actif en ostiak du Nord, une autre étude, de T. Márk sur les noms de parenté en samoyède, une troisième de L. Mizser sur les noms de mois de l'année dans les langues samoyèdes, qui vient compléter celle que nous a donnée de son côté notre ami J. Erdódi. A cela s'ajoute l'étymologie du nom de l'orge en zyriène, par notre éminent confrère soviétique V. I. Lytkin. Ce mot, qui est un ancien emprunt à l'iranien, se présente sous sa forme première en zyriène alors que dans les autres langues finno-ougriennes où il a été attesté, il a reçu un élargissement en *-r*. Une autre étymologie est présentée sous un jour nouveau par R. P. Ritter, celle du mot hongrois *kalona* « soldat ». Ce terme serait d'origine italienne et aurait été introduit en hongrois au XIII^e siècle, au plus tard au début du siècle suivant. Une notule signée G. Asztalos et T. Szende traite de l'acquisition de l'*r* (roulé) chez les enfants hongrois. Des chroniques et de nombreux comptes rendus complètent ce beau volume dont il faut rappeler qu'il est devenu d'une lecture plus accessible puisqu'une partie des contributions qu'il contient est rédigée dans des langues de diffusion plus grande que celle du hongrois.

A. SAUVAGEOT.

164. NYELVTUDOMÁNYI KÖZLEMÉNYEK (Communications linguistiques). Tome 77. fasc. 2. 169 p. in-8°. Akadémiai Kiadó. Budapest 1975. Prix 24 florins.

Ce fascicule comprend essentiellement les textes des allocutions et des rapports ainsi que des interventions diverses ayant marqué le 25^e anniversaire de la fondation de l'Institut de linguistique de

l'Académie des sciences de Hongrie. Cette institution nouvelle, dont nous n'avons malheureusement pas l'équivalent, a contribué puissamment au nouvel essor qu'a pris la linguistique en Hongrie. Elle réunit de nombreux chercheurs, rassemble de nombreux moyens d'information, un riche matériel d'équipement qui a permis de mener à bien de très importants travaux. Il était naturel, non seulement de célébrer un événement aussi important mais aussi de profiter de l'occasion pour se recueillir, réfléchir et, comme on dit, faire le point.

Le professeur Péter Hajdú a introduit le débat en récapitulant les résultats déjà obtenus et en faisant part des projets qui marqueront les prochaines années d'activité de l'Institut. Pour ce qui est des résultats, nos lecteurs ont été mis au courant dans notre Bulletin, au fur et à mesure qu'ils sont apparus. Trois rapports ont été ensuite discutés. Le premier présenté par Roland Benkő a traité des problèmes de l'histoire des langues. Le second, dû à Ferenc Kiefer, a concerné les « Tendances et problèmes de la sémantique d'aujourd'hui » tandis que le troisième, a été consacré à diverses questions de linguistique appliquée par György Szépe.

Ces rapports sont brièvement résumés en anglais. Le volume est complété par un large compte rendu de Katalin Radics sur les « Nouvelles tendances de la grammaire générative » et une brève mise au point de notre confrère Károly Rédei sur la distinction entre harmonie vocalique horizontale et harmonie vocalique verticale, exposé qui est une réponse aux critiques exprimées par notre confrère finlandais Erkki Itkonen. On appréciera le ton mesuré avec lequel il est répondu à une attaque quelque peu agressive. Toutefois, la réponse ne saurait complètement satisfaire mais il n'y a pas lieu de s'y attarder dans le cadre de ce rapide compte rendu.

Les propos des trois rapporteurs donneraient lieu à de nombreuses remarques. Le manque d'espace nous interdit de les formuler car elles équivaldraient à un long exposé au cours duquel il faudrait revenir sur bien des aspects généraux de notre science. Qu'il soit cependant permis de nous arrêter une fois de plus à un détail qui a son importance : les exemples allégués à l'appui des démonstrations sont tous des énoncés factices, manifestement fabriqués pour les besoins de la cause, ce qui leur enlève à peu près toute force probante. Autre omission, il n'est jamais question des réalisations phonétiques des énoncés. Le résultat est qu'on lit par exemple (p. 381) :

Mária beteg. Elmegyek ma este hozzá.

« Marie est malade. J'irai ce soir chez elle »

qui, sémantiquement, ne se distinguerait en rien de :

Mária beteg, ezért elmegyek ma este hozzá.

« Marie est malade, c'est pourquoi j'irai ce soir chez elle ».

La relation entre les deux membres de phrases pourrait être exprimée soit par un élément de liaison soit par « sous-entendu » (*hozzáértéssel*)! En réalité dans la 1^{re} phrase, le mot *beteg* « malade » se termine sur une note suspensive et la proposition qui suit s'émet avec une césure à peine marquée alors que si nous avions affaire à deux phrases distinctes, nous percevrions une pause. Il est temps d'opérer désormais avec une plus grande précision puisque nous disposons de moyens d'investigation qui nous en offrent la possibilité. Les temps sont révolus où l'on faisait de la linguistique visuelle dans son cabinet de travail.

Une dernière observation : les références bibliographiques sont presque toujours limitées soit à des auteurs hongrois soit à des théoriciens des nouvelles écoles, le plus souvent dans des publications américaines. Étant donné que nos confrères hongrois ont vivement reproché à leurs devanciers de ne pas avoir pris connaissance de ce qui se passait dans le vaste monde, on est en droit de se demander s'ils ne commettent pas à leur tour une autre erreur du même genre. A l'influence presque exclusive des théoriciens allemands succède celle non moins exclusive des théoriciens américains. A quand le départ vers le grand large?

A. SAUVAGEOT.

165. SANANJALKA (La fougère à l'aigle). — Bulletin de la Société pour la langue finnoise). Tome 17. 176 p. in-8°. Turki 1975. Diffusé par Akateeminen Kirjakauppa.

Dans ce nouveau tome, la linguistique est représentée par quatre contributions. La première est due à Alho Alhoniemi qui s'est fait connaître par d'importants travaux sur le tchérimisse. Il examine ici les relations réciproques entretenues en finnois par les cas locaux de la déclinaison. On sait que le système finnois des relations spatiales comprend trois distinctions : 1) celle de la situation en un lieu, 2) celle du mouvement vers un lieu et 3) celle de la provenance hors ou à partir d'un lieu. Ces lieux sont conçus soit comme des enclos, soit comme des surfaces, soit encore comme des voisinages. Ces différentes relations sont exprimées par le moyen de 9 cas de la déclinaison, groupés sémantiquement 3 par 3. Tel est du moins le schéma principal. Il va de soi que dans le détail, les

choses se compliquent. Une pareille répartition sémantique et aussi morphologique n'est pas propre au seul finnois. On la retrouve en hongrois. Ce qui diffère toutefois d'une de ces langues à l'autre, c'est l'usage qui est fait de ces distinctions. Elles n'ont pas été exploitées de la même façon.

Ce qui caractérise les usages finnois, c'est le profit qui a été tiré des cas exprimant le mouvement vers et ceux exprimant la provenance, l'origine. Ainsi, l'auteur cite parmi ses nombreux exemples, une locution telle que *Mies vuokrasi huvilan meren rannalta*. « L'homme loua une villa au bord de la mer » (*huvilan* « villa », accusatif sg., *meren* « de la mer », *rannalta* « à partir du bord »). En hongrois, nous aurions *nyaralót bérelt a tengerparlon* « (il) loua une villa (*nyaralót* « villa », acc. sg.), *a* « le », *tenger* « mer », *parlon* (« sur le bord, sur la rive »). Ce qui surprend à première vue, c'est l'emploi de l'ablatif (*-lta*) du lieu où est située la villa. De même on entend (et on lit) *sormus löytyi lattialta* « la bague (*sormus*) s'est trouvée (*löytyi*) sur le plancher » (*lattialta* « à partir du plancher »). De même on a *hän oppi kirjoista* « il a appris dans des livres » (*kirjoista* « en extrayant des livres »), etc. Inversement, on trouve *Taloon syntyi tytär* « Une fille est née dans la maison » (*tytär* « fille », *syntyi* « est née, naquit », *taloon* « dans la maison » = « en entrant dans la maison »). De même on dit *Poika nukahti penkille* « Le garçon s'endormit sur le banc (sur un banc) » (*poika* « garçon », *nukahti* « s'endormit », *penkille* « sur (le, un) banc », avec mouvement). Comme on le voit, le finnois évoque le mouvement en choisissant le suffixe casuel qui indique le changement de lieu parce que le sens du verbe implique un changement d'état qui intéresse soit le sujet soit l'objet sans pourtant comporter dans l'espace une translation correspondante. Il est évident que la villa louée sur le bord de la mer ne s'éloigne pas de celui-ci pas plus que l'endormissement n'a posé le dormeur sur le banc. Dans un énoncé : *Vilja kuivui peltoon* « Le blé (céréale en général) a séché dans le champ » (*kuivui* « se sécha, sécha », *peltoon* « dans le champ avec mouvement de pénétration »), le blé n'a pas pénétré dans la surface du champ mais il a séché sur pied. L'idée de pénétration dans un état est exprimée de même : *Taivas meni pilveen* « Le ciel s'est couvert de nuages, s'est ennuagé » (*taivas* « ciel », *meni* « alla, est allé », *pilveen* « dans le nuage » avec mouvement). On a de même *hän kuoli haavoihinsa* « il est mort (il mourut) de ses blessures » (= dans ses blessures : *haavoihinsa*). Quelque chose d'analogue se retrouve en hongrois dans *belehalt a sebeibe* « il est mort de ses blessures » (*sebeibe* « dans ses blessures », avec mouvement de pénétration). Certains de ces clichés se multiplient : *minulta unohtui kirjani teille* « j'ai oublié mon livre chez vous » (*minulta* « de moi », *unohtui* « s'est oublié », *kirjani* « mon livre », *teille* « chez vous »).

avec mouvement), etc. L'auteur essaie de présenter une classification de ces emplois qu'il définit selon une terminologie qu'il estime plus claire. La question est de savoir si cette terminologie nous fait mieux saisir ces mécanismes. Dire que l'énoncé *Asia unohtui minulta* « J'ai oublié l'affaire » est un « *kognitiver Schwundausdruck* » ou si l'on préfère « une expression de disparition cognitive », ne semble guère expliquer ce qui se passe. En réalité, ces formules sont surtout caractérisées par le désir du locuteur de ne pas désigner le sujet de l'action ou plutôt de ne pas l'identifier à sa personne. Cela rappelle nos locutions du type : *Il me souvient que je dois aller le voir*, etc. Les choses sont donc plus complexes. Il n'en reste pas moins que cet exposé sera utile à quiconque veut se faire une idée de certains aspects du fonctionnement de la déclinaison finnoise.

M^{lle} Auli Hakulinen présente les observations que lui ont suggérées les emplois, dans la langue parlée de style courant, du partitif *silä* du pronom démonstratif anaphorique *se* « ce, cet, cette ». Ce qui caractérise ces emplois, c'est qu'ils ne paraissent pas être ceux d'un complément du verbe et qu'ils ne répondent à rien dans le style soutenu. Est-ce à dire qu'il s'agit d'un élément superfétatoire? Nullement, car une analyse plus approfondie révèle que cet élément, devenu une sorte de particule, transmet certaines informations. Ainsi, dans l'énoncé *Silä on niin paljon työtä* « Il y a tant de travail comme ça », le mot *silä* laisse entendre à l'interlocuteur que le locuteur rapporte à lui-même l'assertion qu'il émet. De même, il n'y a pas entière synonymie entre les énoncés :

Kaikkeen kyllästyy « On se rassasie de tout »

Silä kyllästyy kaikkeen « On se rassasie de tout (sous-entendu : « je me rassasie, je suis rassasié de tout »).

Ce *silä* exprime donc la référence à la personne du locuteur. Toutefois, d'une locution à l'autre, en fonction aussi de l'emplacement de *silä* dans l'ordre des mots et naturellement selon la nature des circonstances extra-linguistiques, cette référence prend telle ou telle signification. Souvent, celle-ci se rapporte au comportement du locuteur face à la situation dont il est parlé. De toute façon, *silä* introduit un élément de signification subjectif. C'est pourquoi on est surpris que M^{lle} Auli Hakulinen le désigne comme une « marque pragmatique » (p. 37). Ce que l'on regrettera, c'est qu'aucune précision ne soit fournie au sujet du débit phonatoire de ces locutions. Quoi qu'il en soit et en dépit d'efforts pour expliquer l'emploi de *silä* en relation avec la « structure profonde », nous avons affaire à une excellente étude de linguistique synchronique. Un regret : le résumé anglais est un peu bref.

M^{me} Eeva Kangasmaa-Minn nous invite à méditer avec elle

les « incorrections » de langue ou de style que les superviseurs des copies d'examen pour la dissertation d'une sorte de « concours général » de langue finnoise ont laissé passer. Elle se demande s'il s'agit d'expressions qui ont échappé à l'attention du superviseur (travaillant sur une copie déjà corrigée par un premier examinateur) ou si ces défauts sont restés inaperçus de lui tout simplement parce qu'ils correspondaient à l'usage que le superviseur fait lui-même de sa langue. Il n'est pas possible de regarder ici de plus près les faits exposés mais il reste que l'on aurait intérêt à procéder également en France à une supervision des copies de français déjà corrigées par les examinateurs à certains concours (École Normale Supérieure, par exemple). L'examen, par une commission, des copies corrigées en pareille circonstance révélerait probablement bien des choses intéressantes en ce qui concerne ce que les examinateurs considèrent désormais comme correct ou incorrect dans l'usage écrit de notre langue. C'est une expérience à tenter.

La contribution de M. Fred Karlsson, a une portée plus générale. Il nous entretient, en effet, de l'avenir de la langue finnoise (*Suomen kielen tulevaisuus*). C'est donc un essai de linguistique « prospective ». Cette nouvelle branche de notre discipline est encore peu développée mais il est assez probable qu'elle ne tardera pas à intéresser de nombreux théoriciens. C'est, comme le fait observer d'entrée M. F. Karlsson, que les civilisations humaines sont en développement rapide. Si l'on considère comme lui que durant les 50 000 années qui ont précédé notre temps, ce n'est guère que depuis 5 000 ans au plus qu'on a commencé à communiquer par l'écriture, laquelle ne s'est généralisée, grâce à l'invention de l'imprimerie, que depuis à peine plus de 500 ans, on est en droit de se demander si l'évolution de l'esprit humain ne va pas s'emballer et si le langage humain « pourra suivre ». Il est de fait, comme l'avait constaté dès 1946 le regretté Henri Mineur, que le progrès scientifique et technique avance selon une progression géométrique. Tout prend une vitesse vertigineuse. Or, les langues, dans leurs structures et dans leurs procédés d'expression, ne paraissent pas avoir beaucoup changé. L'aspect sous lequel elles se modifient le plus est essentiellement celui du vocabulaire. Les mots nouveaux jaillissent de toutes parts, le plus souvent ils sont empruntés à des langues étrangères qui sont le moyen d'expression de pays où la civilisation s'élabore le plus vite et le plus hardiment. Il en résulte, comme nous le savons, qu'une seule langue domine désormais, qui est l'anglais, souvent même seulement dans sa variété américaine. Toutes les autres langues sont à sa remorque et font des efforts désespérés pour s'assimiler les vocables nouveaux susceptibles d'exprimer les concepts nouveaux qui viennent de

se former. Cette situation met toutes ces langues en difficulté. N'avons-nous pas entendu des personnalités scientifiques françaises de grande réputation proposer de s'exprimer directement en anglais, tellement il leur est apparu impossible de refaçonner le français assez efficacement pour pouvoir soutenir la concurrence? Mais ce propos n'intéressait que la langue de la science et de la technique alors que le changement de civilisation concerne tous les domaines de la vie.

Pour ce qui est du finnois, son cas présente une particularité : la langue commune (*yleiskieli*) se trouve remise elle-même en question. C'est que la langue parlée, plus particulièrement la langue parlée dans la capitale, présente de notables divergences avec la langue écrite et même avec le parlé soutenu qui est de rigueur dans les circonstances officielles, l'enseignement, la conversation cultivée. Ces divergences sont de taille et tendent à prendre une telle extension qu'on se demande si l'on ne se trouve pas en présence d'une autre langue. Ainsi, par exemple, la 3^e personne de pluriel des verbes a pratiquement disparu de l'usage. On dit *ne menee* « ils (elles) vont » tout comme on dit *se menee* « il (elle) va » en face du style soutenu *hän menee/he meneväl*, etc. La 1^{re} personne du pluriel *me menemme* « nous allons » est remplacée par *me mennään* (*mennän* est l'unique personne du passif « on va »). Du seul point de vue de la prononciation, la langue parlée se distingue par des signes d'usure phonétique multiples. Ainsi, la voyelle brève qui termine certains suffixes et même certains vocables est tombée : *vuos* « année » (en face de *vuosi*), *talost* « hors de la maison » (*talosta*), *talolt* « d'à côté de la maison » (*talolta*), *menis* « (il, elle) irait » (*menisi*), *sun isäs* « ton père à toi » (*sinun isäsi*), etc. D'autre part, l'-i de certaines diphtongues est tombé : *sellanen* « tel, de cette sorte » (*sellainen*), *henkäsin* « je respirai » (*henkäisin*). Certaines diphtongues se sont changées en voyelles longues : *komeeta* « quelque chose de superbe » (*komeala*), etc. Au prétérit (3^e pers. sg.) l'-i final est tombé : *antlo* « donna » (*antloi*), *karju* « hurle » (*karjui*), *hyppäs* « sauta » (*hyppäsi*), etc. Ces syncopes risquent de déranger les paradigmes actuels de la langue écrite et d'en transformer la structure. Il est évident que l'opposition entre le présent et le prétérit change de nature quand on prononce *anlaa* « donne » d'une part et *anto* « donna » car *o* devient la seule marque de prétérit. C'est encore plus net dans *sanoo* « dit » / *sano* « dit, disait » en face de *sanoo/sanoi*, etc. L'alternance consonantique est attaquée quand le degré fort est maintenu devant une syllabe qui s'est formée par suite de la chute de la voyelle finale : *hyppäs* « sauta » / *hyppäsi*, etc. Toutes ces détériorations phoniques vont finir par bouleverser la structure morphologique et morphonologique. En particulier, elles démolissent la symétrie des paradigmes et com-

pliquent le réseau des rapports associatifs entre les formes d'un même mot, nom ou verbe. L'auteur résume pour ainsi dire le contraste qui existe désormais entre ce qu'il appelle le « registre officiel » de la langue et le registre populaire dans l'opposition entre les deux versions suivantes d'un même énoncé :

1) *Minä olen sanonut tämän sinulle pyöreästi viisi kertaa.*

2) *Mä oon sanonu län sulle pyöreesti viis kertaa* qui veut dire : « Je t'ai dit cela carrément cinq fois. » En français parlé, nous aurions *štedisakaremäsëkfwä*.

Comme on voit, la distance qui sépare les deux élocutions finnoises est nettement plus grande que celle qui oppose les deux réalisations françaises.

M. Fred Karlsson fait observer que la variété parlée de la langue s'est introduite dans la littérature, nombre d'auteurs s'efforçant de reproduire le langage parlé afin de faire plus « authentique ». Il note d'autre part, ce qui est juste, que la prononciation et la morphologie du finnois parlé tel qu'il le présente révèlent que la langue est en train de se rapprocher de l'estonien où certains des changements décrits se sont déjà accomplis. On sait que dans l'estonien commun, les voyelles brèves finales sont tombées après syllabe longue (on a *viis* « cinq », *suur* « grand », etc.), elles ont été élidées en fin de mot aux cas obliques du nom : *linn* « ville » (finnois *linna* « forteresse »), *linnas* « dans la ville », *linnast* « hors de la ville », *linnaks* « (changé en) ville », *linnal* « sur la ville », etc. Il suffit de jeter un regard sur un texte estonien pour se rendre compte du faciès érodé que présente cette langue. L'évolution qui emporte le finnois parlé rapprocherait dans une certaine mesure les deux langues mais on ne voit pas le profit qui en résulterait pour le finnois.

Aux détériorations subies par la prononciation et par la morphologie s'ajoutent des changements dans la syntaxe où l'accord en nombre entre le sujet et le verbe tend à cesser d'être. Par ailleurs, des locutions analytiques se substituent à des formules dites « synthétiques ». Au lieu d'employer le cas abessif *vaimotta* « sans épouse », par exemple, on entend (et on lit) *ilman vaimoa* (*ilman* « sans », *vaimoa* cas partitif de *vaimo* « épouse »). Au lieu du mode potentiel, on recourt à une construction périphrastique : *tullee* « il pourrait venir » / *tailtaa tulla* « il se peut qu'il vienne » ou même *tulee kai* « il viendra probablement », etc. Un trait qui semble avoir quelque importance aux yeux de l'auteur est que le parlé utilise souvent un sujet grammatical « logique ». Il s'agit de locutions du type *Kyllä se olis kiva, jos säkin olisit hommannul jonkin ammatin...* (Lassi Sinkkonen, Solveig ja Jussi, p. 57) « Sûrement, ç'aurait été bien si toi aussi tu avais acquis un métier ». Le *se* « ce, cela, ça »

sert d'appui à *olis* « serait », tout comme le français *ça* dans la traduction ci-dessus. Il est évident que cette construction est décalquée du suédois où elle joue un rôle important.

Bien d'autres traits seraient à signaler mais il suffit de constater que l'image d'ensemble que M. Fred Karlsson projette dans l'avenir n'est autre chose que la généralisation des particularités qui marquent la langue parlée et l'opposent à la forme écrite de la langue commune. En somme, il se contente d'enregistrer ces développements qui ont déjà pris une certaine extension puisque la forme parlée du langage pénètre de plus en plus dans l'expression écrite, par le truchement des écrivains dont beaucoup se veulent d'avant-garde. Il est évident que si l'ensemble des écrivains « passe » à la variété parlée de la langue et l'utilise systématiquement en lieu et place de la langue « commune », cette dernière est condamnée à plus ou moins brève échéance. Mais le processus est-il si avancé? En dehors de quelques rares exceptions, nous avons jusqu'ici plutôt affaire à une utilisation partielle du parlé dans les ouvrages publiés par les écrivains animés de sentiments plus ou moins « populistes ». En réalité, les deux formes de langue s'imbriquent perpétuellement et surtout les formes de l'une et de l'autre coexistent de telle sorte que même dans une conversation censée refléter le parlé, on tombe constamment sur des formes différentes. Nous n'en voulons pour preuve que ce qu'enseigne un rapide relevé de 200 formes de passé et de conditionnel de 3^e personne du sg. des verbes employés dans les dialogues et monologues intérieurs par les personnages du roman récent de Lassi Sinkkonen intitulé *Solveig ja Jussi*, qui refléterait, paraît-il, assez fidèlement la façon de parler des milieux ouvriers de Helsinki. On y rencontre 10 cas où le prétérit (3^e pers. sg.) se termine en *-o* mais 38 où on trouve *-oi* qui est la forme correcte de la langue écrite. Parallèlement, 6 prétérits se terminent en *-u* en face de 12 en *-ui* et tous les verbes en *-y* (= *ü*) qui se trouve dans ce court passage du roman font leur prétérit en *-yi* (ils sont 5). Par contre, 14 prétérits se terminent en *-s* contre 6 en *-si*. Les autres formes verbales ne présentaient pas de difficulté. Si l'on lit les uns après les autres les ouvrages où sévit ce genre de style, on s'aperçoit que l'on est en présence de dosages différents de formes « populaires » et de formes « communes ». Le même personnage, dans une même phrase, fait usage tantôt de la forme « parlée » et tantôt de la forme « écrite ». Sans doute, on a tout lieu de supposer que dans la vie courante, les choses sont plus simples et que le parlé domine entièrement comme le laisseraient supposer les échantillons de parlé helsinkien présentés par notre confrère V. Kallioinen dans son excellent petit livre *Finnish Conversational Exercises*. Mais ce parlé intégral ne peut se substituer à la langue officielle que s'il

conquiert l'usage écrit. En attendant, nous nous trouvons devant une série de tentatives individuelles qui rappellent ce qu'ont fait chez nous les Céline, les Queneau et tant d'autres encore. Seulement en France, il est juste de rappeler aussi qu'un Raymond Queneau, comme il me l'a confirmé une fois dans une lettre, n'a pas tardé à découvrir l'inanité de ce genre de substitution de langue. C'est que la forme parlée de la langue, qu'il s'agisse de celle des ouvriers de Helsinki ou des « crocheteurs du Port-aux-Foins » chers à Malherbe, n'offre aucun procédé efficace pour résoudre le problème qui se pose à toutes les langues d'aujourd'hui : s'équiper en procédés susceptibles d'exprimer le monde des concepts nouveaux.

La prospection a détourné M. Fred Karlsson de regarder dans le passé. C'est dommage car il aurait retrouvé au xvi^e siècle la plus grande partie des traits qui caractérisent le finnois parlé d'aujourd'hui. On se croirait revenu aux temps d'Agricola et des premiers textes imprimés en finnois. Tout se passe comme si le parlé d'aujourd'hui perpétuait le désordre qui régnait alors dans une langue constituée d'éléments empruntés à des variantes dialectales plus ou moins différenciées. Assistierions-nous, par hasard, à l'anéantissement de tout l'effort d'élaboration, de régularisation et de réfection qui a été déployé durant plus de quatre siècles? Certains traits que M. Fred Karlsson signale lui semblent autant de témoignages que la langue change. En est-il si sûr? Si nous nous reportons aux textes anciens, nous retrouvons les mêmes érosions, les mêmes constructions périphrastiques, les mêmes décalques du suédois. Ces phénomènes caractérisaient déjà les dialectes du sud-ouest de la Finlande et il s'y ajoutait çà et là des traits qui semblaient indiquer qu'on avait également utilisé des formes dialectales provenant du reste du pays. Il en est de même aujourd'hui. Le seul élément nouveau, c'est l'invasion de l'argot qui vient apporter tout un stock de vocables et de locutions dont il est difficile de dire qu'elles sont autant de perfectionnements.

Que vont faire nos amis finnois? Laisseront-ils aller les choses leur train? Feront-ils face? L'avenir de leur langue nationale dépend de leur volonté. J'avais cru devoir poser cette question dans *l'Élaboration de la langue finnoise*. Il serait aux yeux de plus d'un ami de la langue finnoise simplement catastrophique de laisser se détériorer complètement le bel instrument que tant de générations de patriotes finnois ont perfectionné avec amour et au prix de tant de sacrifices. Ni le peuple finnois ni l'humanité n'y gagneraient quoi que ce soit.

Le reste du volume est occupé par des études d'ethnologie et de littérature qui ne ressortissent pas à notre discipline.

A. SAUVAGEOT.

166. VIRITTÄJÄ (L'animateur). — (Bulletin de la Société pour la langue maternelle). Tome 79, 4 fascicules totalisant 470 p. in-8°. Abonnement à l'étranger : 60 marks de Finlande. Helsinki 1975.

Ce nouveau tome nous apporte un nombre important de contributions dont nous ne pouvons signaler ici que celles qui sont de portée générale.

Nous y trouvons la seconde partie de l'étude consacrée par le professeur Terho Itkonen à ce qu'il appelle « l'ergativité en finnois de Finlande (suomi) ». Il s'agit de savoir si l'on y peut repérer des constructions d'allure « ergative ». Ce qui nous est proposé dans cette deuxième partie n'apporte rien qui puisse laisser supposer l'existence de quelque chose qui correspondrait à ce qu'on entend le plus généralement sous la dénomination d'ergatif. La construction en question est caractérisée par l'emploi d'un cas de la déclinaison pour signaler l'agent d'un verbe possédant un complément d'objet. Dans ce cas on a le schéma : cas ergatif (du sujet) + cas nominatif (de l'objet) + verbe (accordé en nombre avec le sujet faisant fonction d'objet). Cela correspond à la locution eskimo bien connue : *qingmek angulip tusarpâ* « l'homme voit le chien » (mot à mot : « le chien — de l'homme — son voir, sa vision » qui pourrait avantageusement se rendre par « le chien est vu par l'homme ». Le prétendu sujet (ou agent) serait le mot *angulip* « de l'homme » (-*p* est la désinence du cas « relatif ») alors que l'objet serait *qingmek* « chien » qui est au « nominatif » ou au cas « absolu ». Mais tout cela est contestable car personne n'a l'air de se demander si une langue comme l'eskimo reconnaît la catégorie de l'objet. Or il est évident que cette catégorie lui est étrangère, tout comme elle est étrangère à des idiomes tels que le tchouktche, le koriak ou le kamtchadal sans parler du basque, ainsi que Pierre Naert l'a si brillamment démontré. Du coup, le problème de l'ergatif se trouve résolu dans ce genre de langues. Par contre, il demeure que l'ergatif peut être trouvé sous une autre forme en finnois même ainsi que je l'ai signalé dans notre *Bulletin* (Tome LXIX, pp. 233-234) dans des constructions où l'agent d'un verbe intransitif est indiqué par une marque suffixale d'ablatif. A la différence de ce qui se produit en eskimo, en tchouktche et dans plusieurs autres langues, le verbe n'a plus de sujet grammatical du tout. Autre particularité, cette construction est d'origine récente et ne peut donc être considérée comme un « primitivisme ». M. Terho Itkonen analyse de son côté une série de constructions très caractéristiques du finnois moderne et qui sont d'un grand intérêt. Comme le résumé anglais est très détaillé, les théoriciens qui voudront s'informer sur les faits finnois pourront aisément s'y reporter.

Le problème de l'ordre des mots est évoqué par deux fois. C'est

d'abord, chronologiquement, M^{lle} Auli Hakulinen qui examine quels sont les « rôles différents » joués par l'ordre des mots en finnois moderne. Elle rappelle fort justement ce que nous avons écrit depuis bien longtemps, à savoir qu'il n'existe pas en finnois, pas plus que dans toute autre langue, à notre connaissance, un ordre des mots totalement « libre ». Ce qui s'observe, c'est que les usagers de certaines langues jouissent d'une plus ou moins ample latitude pour ranger les mots dans leurs énoncés. Cette latitude dépend de l'appareil morphologique de la langue considérée mais on aurait tort de supposer que celui-ci en est la seule condition. En effet, des langues dont la morphologie est très développée peuvent être soumises en même temps à des règles rigoureuses de disposition des mots dans la phrase. C'est le cas des langues turkes, par exemple. Inversement, une langue pauvre en moyens morphologiques peut suppléer à ce défaut (si c'en est un) en recourant à des expédients plus ou moins élégants comme le fait le français parlé. Le finnois connaît des règles qui lui imposent un ordre déterminé des mots, par exemple quand il s'agit de construire un syntagme qualificatif. Par ailleurs, en modifiant l'ordre des termes d'un énoncé, on change les temps forts de l'expression. A ce propos, il est regrettable que l'auteur n'ait pas indiqué quelles étaient les conditions de débit des exemples avec lesquels elle a opéré (place de l'accent de phrase, profil de la modulation, césure, etc.). Le résumé anglais est si sommaire qu'il ne peut être utilisé par ceux qui ne peuvent lire le finnois.

La seconde étude portant sur l'ordre des mots est de M. Eugène Holman et a pour titre « La construction thème/rhème et l'ordre des mots en finnois ». L'auteur commence par rappeler que les problèmes de l'ordre des mots ont relativement peu retenu l'attention des chercheurs finlandais alors que les théoriciens étrangers ont traité de ceux-ci dans leurs travaux. C'est en partie exact. Pourtant, il y a eu une longue controverse en Finlande au sujet de l'ordre des mots et elle nous a valu toute une série d'études fort intéressantes qu'il serait injuste d'oublier. Le domaine de ces recherches n'est donc pas le territoire exclusivement réservé aux chercheurs non-finnois. Les observations présentées sont intéressantes et auraient gagné à être complétées par des indications précises concernant le débit des phrases mentionnées (répartition des accents d'intensité, profil mélodique, césures), faits auxquels il est fait seulement allusion car l'auteur se contente de rappeler le rôle des « traits suprasegmentaux » sans en dire davantage. En outre, certains aspects de l'ordre des mots sont passés totalement sous silence (par exemple les procédés de liaison du discours, etc.). En réalité, l'intention de l'auteur est de faire cadrer les faits relevés en finnois avec les théories récentes formulées

çà et là. Est-ce pour les vérifier ou dans l'espoir d'expliquer le mécanisme finnois?

A ce propos il y a lieu de remarquer que nos confrères finlandais, après avoir été passablement hostiles aux thèses proposées par les transformationnistes et les générativistes, ont fini par se mettre à parler leur langage, nous voulons dire qu'ils emploient leur terminologie. La distinction structure superficielle/structure profonde, avec tous les artifices qu'elle comporte, semble admise sans plus de résistance, comme si cette terminologie fournissait l'explication dernière des phénomènes qu'il s'agit de définir. En somme, tout se passe comme si la théorie ou plus exactement l'ensemble des théories en question servait de système de référence pour situer et apprécier les faits de langue. A vrai dire, la terminologie transformationniste-générativiste n'a fait que remplacer un autre système qui était la théorie générale de la grammaire traditionnelle, telle qu'elle était formulée dans les grammaires inspirées de la grammaire classique. C'est ainsi que les descriptions de la syntaxe finnoise ont longtemps consisté à ranger les faits observés selon la classification héritée d'Aristote et de ses successeurs.

On comprend donc, dans une certaine mesure, la critique exprimée par un certain nombre de jeunes théoriciens finlandais au sujet des travaux de leurs aînés. C'est ce qui ressort de l'étude de M. Fred Karlsson (pp. 179-193) consacrée à la situation dans laquelle se trouve la linguistique finlandaise et aux perspectives qui s'ouvrent devant elle. Selon l'auteur, la linguistique finlandaise, dominée par l'étude des langues finno-ougriennes, a surtout travaillé dans le concret. Elle a recueilli des faits, constitué des archives, publié des textes. Elle a donné souvent la préférence à la recherche diachronique aux dépens de l'étude synchronique. Elle a montré peu d'intérêt pour la linguistique générale. Il conviendrait d'ajouter que les linguistes finnois ont pratiqué la grammaire comparée plus que la recherche diachronique pour cette bonne raison qu'ils opéraient sur des langues attestées tardivement. Néanmoins, on reste déçu par l'absence de travaux d'ensemble sur la brève histoire qu'on peut suivre dans le passé des langues fenniques, par exemple. Nous n'avons toujours pas de lexique rassemblant le vocabulaire d'Agricola ni celui de la première Bible (celle de 1642). Il nous manque une description grammaticale d'ensemble de ces phases anciennes de la langue. Ce n'est pas que ces questions n'aient pas été examinées jusque dans le plus petit détail mais nous avons affaire à une poussière d'études spéciales qu'il aurait été utile de rassembler en une synthèse plus accessible et aussi plus homogène. Reste le reproche concernant la linguistique générale. M. Fred Karlsson ne se pose pas la question préalable de savoir quelle est la mission propre

de la linguistique finnoise. Elle se doit et nous doit à tous de présenter les faits propres au domaine fennique et à celui des langues apparentées (finno-ougriennes, ouraliennes et au-delà). Personne ne peut le faire à sa place. C'est donc sa tâche la plus urgente et il serait à la fois faux et injuste d'insinuer qu'elle ne s'en est pas acquittée à son honneur et pour le plus grand profit de la science en général. On peut aussi se demander ce que signifierait un changement d'orientation. Faut-il que les jeunes chercheurs de Finlande consacrent tous leurs efforts à vérifier les théories actuellement à la mode? S'imaginent-ils que, ce faisant, ils pratiquent une linguistique plus ouverte et de portée plus générale? Leurs prédécesseurs, dont j'ai eu l'avantage de connaître quelques-uns personnellement, étaient-ils si ignorants des courants de pensée de leur temps? Un Eliel Lagercrantz n'a-t-il pas fourni les premières études inspirées du structuralisme? Setälä ne se souciait-il pas des théories d'un Adolf Noreen, d'un Antoine Meillet, d'un Schuchardt, etc.?

C'est une question bien générale que ranime M. Jorma Vuoriniemi dans une étude sur le rôle des « noms déverbatifs dans le processus d'information ». Il constate, après tant d'autres, que la langue finnoise des textes administratifs et aussi de plus d'un texte de presse ou de prose savante, recourt aux noms verbaux pour exprimer ce que la langue parlée dit au moyen de formes conjuguées du verbe. Cet usage a pour conséquence de produire des phrases « simples » à la place de phrases complexes. En réalité, les langues ouraliennes ne se sont guère servies d'autre procédé pour produire l'équivalent de nos propositions subordonnées. Toutefois, il est évident que l'utilisation de ces formes nominales dans la langue actuelle n'est pas une relique de l'usage ancien mais l'imitation de ce qui se fait dans les langues de civilisation occidentale. C'est ce que certains appellent en français le « style substantif ». En voici un exemple cité par l'auteur : *Yleiskokous voi tehdä suosituksia kollektiivisista toimenpiteistä kansainvälisen rauhan ja turvallisuuden säilyttämiseksi tai palauttamiseksi.*

« L'assemblée générale peut faire des recommandations sur des mesures collectives de maintien ou de rétablissement de la paix et de la sécurité internationales. »

J'ai exposé de mon côté (*L'élaboration de la langue finnoise*, pp. 465-467) les traits essentiels du phénomène. M. Jorma Vuoriniemi pousse l'analyse plus avant et en dégage plusieurs conclusions. Il constate que les constructions nominales à base de déverbatifs transmettent le message sous une forme plus réduite, donc plus compacte et partant chargée davantage d'information. Mais en même temps, ces constructions exigent du lecteur (plus rarement de l'auditeur) un surcroît d'attention et par consé-

quent une dépense plus grande d'énergie. Le moindre relâchement dans l'effort exigé rend le message inintelligible ou expose à une erreur d'interprétation. Cette dernière éventualité est d'autant plus probable que les constructions nominales sont souvent obscures et qu'il faut une assez grande attention pour bien discerner les relations entre les termes qui les constituent. A ce propos, l'auteur fait une distinction entre les emplois du génitif (en fonction de complément du nom). Les uns se rapportent à une dépendance subjectale, les autres à une dépendance objectale. Cette interprétation est commune à bien des théoriciens mais elle est arbitraire. Soit l'exemple même sur lequel opine l'auteur (p. 137) *Postilloman lauantain kokeilu on tuottanut täysin odoteltut reaktiot*. « L'expérience du samedi sans courrier a provoqué les réactions parfaitement attendues. » Pour l'auteur, il s'agit de démêler si le génitif qui détermine le mot *kokeilu* « expérience, essai » exprime bien la dépendance objectale de ce déverbatif (obtenu à partir du verbe *kokeile-* « expérimenter, essayer »). Cette relation n'est en réalité inférée qu'à la suite d'un raisonnement qui n'est suggéré que par la situation, le contexte et les significations intrinsèques des termes en présence. Du point de vue linguistique, nous n'avons affaire qu'à un « complément de nom ». Cela revient à dire que le procédé expressif employé ici a été exploité dans tel sens plutôt que dans tel autre. C'est un défaut qu'ont les sémantistes que de confondre les interprétations et les constructions. Les premières sont contingentes en ce sens qu'elles dépendent de circonstances extralinguistiques alors que les secondes se laissent décrire terme pour terme. En réalité, le génitif épithétique est employé en finnois pour indiquer l'existence d'un lien entre deux concepts supportés par deux mots dont l'un détermine l'autre. Le sens de la détermination est variable selon les circonstances. Il en est de même en français dans les constructions équivalentes avec la préposition *de*.

L'auteur porte un jugement de valeur sur ces constructions nominales. Il leur concède une densité notable d'information mais il estime qu'elle est rachetée par la dépense d'énergie qu'elle impose à l'interlocuteur, au lecteur et plus généralement au destinataire du message. C'est exact mais l'énergie dépensée par l'émetteur est-elle moindre ? Plus généralement, l'auteur pense que la difficulté de comprendre un message, pour le récepteur, est en proportion inverse de la facilité que s'est donnée l'émetteur. Ce n'est pas évident. Il suffit de lire ou d'écouter (pas les conversations courantes mais des textes plus ou moins apprêtés) pour se rendre compte que l'émetteur peine tout autant que le récepteur. Les innombrables ratés qui se produisent en témoignent éloquemment. Quant au parlé, il consiste en finnois moderne, selon M. Jorma Vuoriniemi, en phrases courtes, supportées surtout par des formes

conjuguées des verbes. La répétition perpétuelle des pronoms personnels et des mots auxiliaires en général rend l'intelligibilité plus sûre mais entraîne une redondance qui devient vite fastidieuse, surtout si l'on consigne ce genre d'expression par écrit. A ce propos, il faut se demander si l'on a vraiment affaire à de la redondance. S'agit-il d'un excès? N'est-on pas plutôt en présence de procédés divers qui ont une fonction bien précise? C'est pour cette raison que j'ai préféré user du terme *surdétermination* dans les cas où la présence de tel ou tel élément en apparence superfétatoire apporte de la précision ou exprime l'emphase ou tout autre complément d'information. Enfin, une dernière question se pose : l'emploi de phrases complexes à propositions subordonnées multiples produit-il une expression plus facile à interpréter soit à la lecture soit à l'écoute? Ce n'est pas sûr du tout. On regrettera que M. Jorma Vuoriniemi ait cru devoir rapporter son analyse aux schémas fournis par les transformationnistes et générativistes. C'est un peu simpliste et risque d'égarer.

M^{lle} Auli Hakulinien et M. Fred Karlsson se sont associés pour présenter le tableau des emplois des constructions comportant un complément d'objet. A vrai dire, ils n'étudient qu'un des aspects du problème touffu que pose à l'usager du finnois l'expression de la relation objectale. Il s'agit uniquement des cas où l'objet est affecté d'une marque et de ceux où il ne reçoit aucune marque. Parmi ces derniers emplois, il convient de mettre en évidence l'emploi du nominatif sg. (et pluriel) en fonction d'objet de l'impératif de 1^{re} et 2^e personne, de ce même nominatif comme objet du verbe « passif ou unipersonnel » et aussi de ce qu'on estime être un objet dans les locutions infinitives ou assimilées. Cet emploi de l'objet non marqué, c'est-à-dire du nom au nominatif singulier est l'une des caractéristiques frappantes de la syntaxe finnoise. Les auteurs ont essayé d'en justifier l'emploi en montrant que l'objet peut se passer de marque chaque fois que la phrase ne comprend pas d'autre nominatif qui pourrait donner lieu à méprise. En somme, le nominatif ne peut faire fonction d'objet que quand il figure seul en liaison avec le verbe. Dès que le sujet est exprimé par un nominatif, l'objet reçoit la marque appropriée qui est *-n* (identique à celle du génitif singulier) ou *-l* (pour les pronoms personnels). Mais tout cela ne vaut qu'au singulier car au pluriel, que le sujet soit ou non exprimé par un nominatif pl. l'objet ne saurait admettre de marque. Il est formellement identique au sujet : *Pojat näkivät tytöt* « Les garçons virent les filles ». Tout comme en français, c'est ici le seul ordre des mots qui décide de leur fonction : *pojat* « les garçons », *tytöt* « les filles ». Si l'on inverse les termes, on inverse en même temps les fonctions *Tytöt näkivät pojat* « Les filles virent les garçons ». Il en résulte que les règles

formulées ne s'appliquent qu'au seul cas où l'objet se trouve employé au singulier. A cela s'ajoute que les faits traités ne se rapportent qu'aux énonciations positives car la négation entraîne l'emploi du partitif, quelle que soit la nature du sujet. Enfin, en ce qui concerne les locutions où le verbe principal est impersonnel, l'usage réel que l'on constate est souvent hésitant, ce que les censeurs ne se font pas faute de remarquer dans leurs critiques. A cet égard, on aurait aimé trouver un paragraphe consacré à un rapide examen des fautes les plus fréquemment relevées dans l'usage actuel de la langue. Une mention aurait été également utile au sujet de l'assimilation des compléments de temps aux compléments d'objet. Cette étude est strictement synchronique et elle ne porte que sur la grammaire normative de la langue ; elle est illustrée uniquement de phrases simples fabriquées *ad hoc*. Elle n'est donc pas vraiment descriptive dans le sens plein du terme. Elle est un essai de rationalisation de la grammaire officielle. Il reste aux auteurs à en apporter la vérification dans une autre étude traitant cette fois de la langue telle qu'elle est vraiment réalisée. Néanmoins, ce que nous ont exposé M^{lle} Auli Hakulinen et M. Fred Karlsson est très intéressant du point de vue de la grammaire générale et il est seulement à regretter que leur résumé anglais soit un peu trop abstrait.

C'est une entreprise passionnante que celle de l'Institut de phonétique de l'université de Turku. Il s'agit de produire synthétiquement du langage parlé à partir de contenus sémantiques disposés en fonction de la « structure profonde ». Cela revient à dire que l'on part d'une communication de contenu déterminé du seul point de vue sémantique, que l'on crée les éléments linguistiques par le truchement desquels elle doit être matérialisée sous forme de séquences sonores, passant ainsi de la prétendue « profondeur » à la non moins prétendue « surface ». Ces opérations, telles qu'elles nous sont annoncées consistent en somme à procéder de la « pensée à la parole » (*puheen tuottamisprosessi*). Le tout est confié à une chaîne de machines programmées en conséquence. Pour le moment, M. Kalevi Wiik, qui nous informe de ce projet, se contente de nous présenter un échantillon de ces recherches sous les espèces d'une étude concernant les verbes fréquentatifs et continuatifs du finnois de Finlande. Il découvre que les verbes dérivés ne se partagent pas nettement entre fréquentatifs et continuatifs mais que ces nuances de signification se discernent assez mal et varient d'un cas à l'autre en fonction du sens intrinsèque du verbe et aussi des circonstances où il est employé. Si juste que soit cette interprétation, elle ne débouche pas sur un résultat bien tangible. Il faut donc attendre la suite des travaux de l'Institut de phonétique de Turku.

Le problème de l'explication des mots finnois dont le thème vocalique est en *-e-* se trouve évoqué une fois de plus. Il s'agit de proposer une interprétation générativiste de ces faits. Ce qui semble passionner les tenants du générativisme, c'est de décider s'il faut choisir comme base de départ le thème en *-e-* ou s'il n'est pas plus indiqué de n'opérer qu'avec le radical qui, dans certains cas, s'identifie avec le thème consonantique. Doit-on présenter le paradigme de la déclinaison de *tuli* « feu » (génitif singulier *tulen*) en partant de *tule-* ou bien de *tul-* (qui figure au partitif sg. *tulta* « du feu »)? Si l'on retient *tule-*, il faudra « enlever » l'*e* pour rendre compte de *tulta* et si au contraire on choisit *tul-*, il faudra ajouter *e* pour expliquer *tulen*, etc. C'est le premier parti que prend Lyle Cambell. Seulement les règles qu'il formule pour « générer » les paradigmes des mots de la catégorie en question sont si compliquées que l'étudiant s'y embrouillera. C'est ce que ma propre expérience m'a enseigné quand j'ai voulu faire un essai de cette façon de procéder. Ce qui surprend d'ailleurs, en cette saison de structuralisme universel, c'est qu'on puisse traiter d'un problème morphologique en isolant une catégorie de mots alors que les alternances phonétiques observées dans cette catégorie ressortissent à l'emploi général du phonétisme et de la morphologie de la langue considérée. Pour être plus précis, tout élève qui a appris qu'un *-e* ne peut figurer en fin de mot en finnois mais se trouve fermé en *-i* est amené à se poser la question de savoir si un mot *tuli* ne répond pas dans le reste du paradigme à des formes en *tule-*. Ce même élève, s'il sait qu'*e* s'efface devant un suffixe en *i* comprend tout de suite qu'en face de *tulella* « sur le feu », on doit avoir au pluriel *tulilla*. S'il sait aussi que le mot *tuli* possède un thème consonantique (*tul-*), il construit immédiatement le partitif singulier en *-la* car il doit avoir retenu d'autre part que le suffixe de partitif est *-la/-lä* au singulier après consonne. La construction du paradigme doit procéder de l'application des règles morphologiques générales. C'est d'autant plus indiqué que ces règles sont valables pour les verbes comme pour les noms, etc. La formulation des règles de construction des paradigmes est simplifiée à partir du moment où l'élève est en possession des règles d'assemblage des phonèmes. Présenter les choses comme elles le sont dans l'article de Lyle Campbell, c'est se condamner à répéter les règles morphologiques générales chaque fois qu'on veut produire les formes d'un paradigme donné. On n'y gagne ni en clarté ni en simplicité. La solution générativiste proposée n'est pas une solution élégante du problème.

Ce genre de tentatives a pourtant un mérite, c'est de rappeler que l'interprétation des formes du langage peut être obtenue plus ou moins heureusement par plusieurs procédures totalement distinctes les unes des autres et qui dépendent de cheminements

différents de la pensée. La conséquence de cette constatation est que la meilleure explication est celle qui est la plus commode à utiliser pour produire des énoncés corrects. Nous nous trouvons dans le cas du mathématicien qui peut recourir à plusieurs modes de calculs pour aboutir au même résultat et qui a avantage à choisir celui qui est le plus simple en même temps que le plus sûr. C'est cette considération qui nous incite à rejeter les formulations générativistes.

C'est ce que vient confirmer la très intéressante petite étude de M. Alpo Räisänen sur le langage de jumeaux qu'il a suivis pendant leurs sept premières années et dont il a pris des enregistrements. Très fourni en faits précis, bien transcrits, cet exposé fourmille d'observations plus remarquables les unes que les autres. Comme le finnois commun, langue enseignée aux enfants en question, dans une de ses variétés régionales, est doté d'une morphologie riche et complexe, on peut mieux mesurer l'effort qui est exigé des enfants. Aussi n'est-il pas surprenant que les formes des mots aient présenté longtemps dans l'usage des jumeaux étudiés un aspect véritablement chaotique. Un autre phénomène intéressant est que très longtemps, ils ont utilisé simultanément des variantes tant dans la prononciation que dans la formation des mots. Les jeunes Finnois ont fort à faire pour parvenir à se rendre maîtres de leur langue maternelle. Une comparaison avec le français est saisissante.

M. Pekka Lehtimäki constate que plusieurs constructions se partagent l'expression de la mesure de comparaison. Le nom qui détermine cette mesure peut figurer soit au partitif (qui s'emploie généralement avec le comparatif) soit au génitif soit même au nominatif. La plupart de ces locutions sont ignorées des grammaires; certaines paraissent fautives, d'autres sont généralement acceptées par les usagers. Ces dernières sont difficiles à mettre au compte de la parole (l'auteur dit « performance ») : elles semblent ressortir à la langue dans l'esprit de l'usager (l'auteur dit ici « compétence »). En réalité, les grammaires sont incomplètes et d'autre part les règles qu'elles formulent ne sont pas nécessairement reconnues ou observées par l'usage. Quand on veut définir la langue (nous répugnons à employer le terme de « compétence » qui est impropre), on doit se garder de se fier aux grammaires qui sont des codes normatifs. Le grammairien présente la langue telle qu'il voudrait la voir utilisée; il y a un écart entre ce qu'il décrète et ce qu'admet le « bon usage », pour reprendre une formule chère à nos historiens du français. Mais les remarques de M. P. Lehtimäki ont cet intérêt qu'elles nous rappellent que le concept de « langue », dans l'acception saussurienne du terme, n'est pas « homogène ». D'un cas à l'autre, il recouvre des réalités

passablement différentes. Il n'a sa pleine valeur que lorsqu'il s'agit de langues très policées où l'usage a été réglé de près. Dès qu'une certaine variance est tolérée, le concept de langue devient plus flou et il est difficile parfois de le distinguer de celui de « parole ». C'est bien souvent la statistique de fréquence qui décide de ce qui ressortit à la langue et de ce qui relève uniquement de la parole. Que cette constatation ne satisfasse pas les tenants d'une terminologie rigide ne change rien à l'affaire.

Le professeur Terho Itkonen revient sur le problème du sandhi engendré dans les langues fenniques par l'altération du *-k* en fin de mot. Ce phénomène, tel qu'il est attesté en finnois, consiste en ceci que la finale en *-k* a abouti à une occlusive glottale, laquelle s'est plus ou moins amuïe. Quand le mot qui possédait ce *-k* final se trouve devant un mot suivant commençant par une consonne, celle-ci est géminée et les deux mots sont émis en « liaison » : *tahdon asuam maalla* « je veux habiter à la campagne » (*asuä'* « habiter ») + *maalla* « à la campagne ». A l'écoute, on perçoit une séquence continue de telle sorte que le groupe *asuammaalla* s'entend comme une sorte de mot composé. Il est impossible d'entrer ici dans plus de détails. L'auteur montre comment le sandhi en question se retrouve dans les dialectes où il est constaté, notamment dans les dialectes estoniens du sud. Phonétiquement, il s'agit d'un processus banal dont on retrouve l'équivalent dans les parlers samoyèdes youraks (nénets). Il est à distinguer du sandhi produit par l'assimilation de la consonne finale de mot à la consonne initiale du mot suivant, qui caractérise une partie des dialectes fenniques et même la langue parlée sur fond dialectal, comme à Helsinki, par exemple. Les deux procédés peuvent se combiner comme il arrive effectivement en finnois, notamment en finnois parlé, et leur effet cumulé confère à la phrase un caractère compact très marqué. La prononciation liée des mots qui se succèdent tend à substituer au mot isolé, égréné dans l'élocution, des suites de syllabes qui unissent en une seule émission au moins deux mots successifs. Nous connaissons quelque chose d'équivalent en français de prononciation soignée avec nos différents types de « liaisons ». Une prononciation ainsi liée exige de la part du locuteur une préparation plus poussée des énoncés à émettre et favorise la formation de stéréotypes que le locuteur produit pour ainsi dire automatiquement. Il est évident que le travail de préconstruction de la phrase n'est pas le même selon que les mots sont émis l'un après l'autre sans être imbriqués l'un dans l'autre. Nous pouvons observer qu'en français, la plupart des usagers répugnent de plus en plus à faire cet effort de liaison. N'entend-on pas sur les antennes officielles des séquences telles que *quatre cents hommes* (*kalräsäm*) ; *fort heureusement* (*förörözmä*), *très encombré* (*lreäköbre*), etc.

De nombreuses contributions complètent ces fascicules. Beaucoup portent sur des questions purement théoriques, en particulier sur la nature de la linguistique, sa position parmi les autres sciences, etc. Des comptes rendus détaillés présentent les publications les plus saillantes, notamment celles parues à l'étranger, moins dans le domaine propre des études finno-ougriennes et ouraliennes que dans celui de la théorie générale du langage. C'est, comme nous l'avons plusieurs fois signalé, que les jeunes chercheurs de Finlande sont soucieux de se mettre ou de se tenir au courant de ce qui se pense du point de vue de la linguistique générale. Par contre, les étymologies jouent désormais un rôle moins importants, encore que quelques-unes soient présentées qui ne manquent pas d'intérêt. On retiendra plus particulièrement l'étude consacrée par Lauri Hakulinen au nom d'un des points cardinaux, à savoir le mot *kaakko* qui désigne la direction sud-est. Le finnois de Finlande et plusieurs autres langues fenniques sont caractérisées par le fait qu'elles ont des vocables qui désignent non pas seulement les quatre points cardinaux que nous distinguons mais aussi les directions intermédiaires que nous ne savons pas exprimer autrement que par des composés : nord-est, nord-ouest, sud-est, sud-ouest. Le nord-est est indiqué par le mot *koillinen* qui signifie étymologiquement « point, endroit où l'aube se lève », le nord-ouest par *luode* « direction où s'observe le flux de la marée (peut-être emprunté au germanique tout comme notre « flot »), sud-ouest par *lounas* qui, selon les dialectes, désigne le midi (et aussi le repas de midi et la mi-journée). Quant aux quatre points cardinaux tels que nous les définissons, ils sont exprimés au moyen de trois mots dont l'étymologie est connue : *pohjoinen* « nord » (dérivé de *pohja* « fond, arrière-plan », *elelä* « sud » (espace situé devant, dérivé de *ele-* « devant, partie antérieure »), *ilä* « est » (cp. *ilä-* « lever, sortir de terre » en parlant d'une plante), et d'un autre dont elle n'est pas élucidée : *länsi* (thème *länle-*) « ouest ». Quant au mot *kaakko*, il était resté jusqu'à présent lui aussi sans explication. Lauri Hakulinen propose d'y voir le nom d'un oiseau aquatique, une variété quelconque de plongeon (colymbus) d'après laquelle les habitants de l'Est de la Finlande et aussi ceux parlant des langues fenniques au sud du Golfe de Finlande auraient été amenés à désigner les parages où ces variétés d'oiseaux migrateurs se seraient installées à moins qu'ils n'aient voulu faire allusion à la direction d'où ils venaient et dans laquelle ils repartaient. Ces oiseaux auraient eu des appellations évoquant la forme *kaakko*, qui pourrait bien être une onomatopée se rapportant à leur cri. Hakulinen a relevé tant dans les textes publiés que dans les archives où se trouvent les collections de relevés dialectaux une grande variété de ces appellations qui sont déjà attestées à date relativement ancienne et

remontent certainement assez loin dans le passé des langues fenniques. Ce n'est pas tout, il constate aussi que les dénominations, quelles qu'elles soient, qui sont appliquées aux points cardinaux ne sont pas très constantes. Un même mot désigne tantôt le sud, le sud-est, le sud-ouest, etc. selon les dialectes et les terroirs. Ainsi *lounas* (également attesté en *louna*) veut dire « sud-ouest » en suomi mais seulement « sud » en estonien, en vote, etc. Cela prouve que les anciens Fenniques n'avaient pas dégagé de notions précises des points cardinaux. Ils les situaient par rapport à certains phénomènes naturels. Ainsi, *lounas* correspond à un mot permien *lun* qui désigne la clarté du jour, le soleil. Le mot *pohjoinen* « nord » est l'endroit qui se trouve en arrière, au fond de la hutte primitive qui était orientée vers le sud (*etelä* « sud » était son devant). Les oiseaux semblent avoir joué un grand rôle dans l'établissement de la carte du ciel et de la rose des vents. Lauri Hakulinen cite des expressions relevées dans les dialectes telles que *tuuli on linnussa* « le vent (*tuuli*), on « est », *linnussa* « aux oiseaux » (littéralement « dans l'oiseau ») par quoi on veut dire que le vent vient du sud-est dans certains secteurs, du sud ou même du sud-ouest dans d'autres, selon la direction où il souffle et surtout selon que les oiseaux migrants viennent ou repartent dans cette direction.

À ce propos, il y a lieu de se demander si certains des termes employés en fennique ne sont pas soit des emprunts soit des décalques de vocables d'origine indo-européenne. Ainsi *koillinen* « nord-est » désigne le point du ciel où apparaît la première lueur du jour et fait penser au latin *aurora*, etc. De même *lounas* « sud-est » mais probablement « sud » ou « midi » à l'origine a probablement fait allusion à l'heure de la journée où le soleil éclaire le plus. Cette notion de luminosité est à l'origine de formes telles que *luna* du latin. Il se pourrait que *lounas* (ainsi que le mot *lun* du permien) ait été emprunté à quelque langue indo-européenne à une époque où les ancêtres des Fenniques vivaient encore du côté de l'Oka et de la Volga. Les trouvailles archéologiques confirment qu'il y a eu des échanges entre Finno-ougriens et tribus indo-européennes, notamment de celles qui ont parlé une langue de type indo-aryen.

Des recommandations et des critiques concernant l'usage qui doit être fait de la langue « commune » figurent en fin de chaque fascicule, rappelant que le Bulletin de la Société pour la langue maternelle a été fondé dans l'intention de régler et perfectionner la langue.

A. SAUVAGEOT.

167. SUOMEN KIELEN ETYMOLOGINEN SANAKIRJA. (Dictionnaire étymologique de la langue finnoise). Par Erkki Itkonen, Aulis J. Joki et Reino Peltola. *Lexica Societatis Fenno-ugricae* XII, 5. Suomalais-Ugrilainen Seura Helsinki, 1975. Tome V (allant de la page 1257 à la page 1676, grand in-8°).

La grande entreprise entamée par le regretté Y. H. Toivonen va vers son achèvement car ce tome V est l'avant-dernier. Reprise par Erkki Itkonen et Aulis J. Joki, elle se poursuit maintenant avec l'appoint d'un troisième rédacteur en la personne de Reino Peltola. A mesure que le dictionnaire avance, il s'amplifie. On dirait d'un fleuve qui s'élargit à mesure qu'il suit son cours. Les articles se font plus étoffés, les renseignements fournis sont de plus en plus nombreux et de plus en plus précis. C'est que les auteurs peuvent puiser dans les archives les plus riches qui soient : les relevés de toutes sortes accumulés dans plusieurs fondations par plusieurs générations de chercheurs infatigables qui ont recueilli avec un soin méticuleux tout ce qui pouvait intéresser les parlers fenniques et la civilisation dont ils ont été et restent l'expression. Les prospecteurs à qui nous devons cet ensemble colossal d'informations ont été à la fois des linguistes et des ethnologues. C'est dire que derrière le mot, ils font apparaître la réalité à laquelle il correspond.

Cette fois, les précisions de date ont été multipliées et des phrases entières de textes anciens ont été reproduites quand il a semblé nécessaire. Mais, ce qui caractérise surtout ce dictionnaire, c'est l'appareil énorme fourni par les éléments dialectaux. Plus d'une entrée ne ressortit pas à la langue finnoise commune (*suomi*) mais à tels ou tels de ses dialectes et les correspondances dans les autres langues fenniques sont scrupuleusement indiquées. Le paramètre choisi en premier lieu est phonétique. On s'en tient avec rigueur aux lois de correspondances établies et dûment vérifiées. En second lieu intervient le facteur sémantique. Les auteurs ne trichent jamais. S'ils pèchent, c'est par excès de prudence ou même parfois par omission quand le doute l'a emporté dans leur esprit. Tous les vocables sont traités sur un pied d'égalité. Le plus humble a droit à autant d'explications qu'il faut pour le situer et si possible déterminer son origine.

Il est impossible de rendre vraiment compte d'un dictionnaire, qu'il soit étymologique ou simplement descriptif. C'est un outil dont on ne peut vraiment apprécier la valeur qu'au cours d'un usage prolongé. Les remarques présentées dans ce qui suit ne sauraient donner qu'un rapide aperçu de ce maître-ouvrage.

Ce qui frappe d'abord, c'est la quantité de mots pour lesquels les auteurs n'ont pu proposer d'étymologie acceptable. Mais cela

n'a rien qui surprenne car il en est ainsi dans bien des langues, surtout quand leurs monuments les plus anciens sont relativement tardifs. Le fennique ne nous livre ses premiers témoignages, sous forme de vocables isolés, qu'au XIII^e siècle. Si la langue ne s'était pas montrée assez conservatrice, nous serions encore plus en peine de trouver une étymologie pour certains mots qui continuent à porter un faciès trahissant leur provenance.

Parmi les vocables étymologisés, un grand nombre sont des emprunts aux différentes phases du suédois, du bas-allemand et de l'allemand. Les étymologies russes apparaissent de leur côté dans les vocables dont l'aire dialectale se limite le plus souvent aux parlers orientaux. Dans les autres cas, leur présence est plutôt discrète. Les emprunts au lapon qui figurent dans ce tome V sont une vingtaine, plusieurs d'entre eux sont circonscrits aux dialectes septentrionaux du finnois. Cette rareté des mots d'origine lapone confirme que dans les relations fenno-lapones, ce sont les Fenniques qui ont beaucoup plus prêté qu'ils n'ont emprunté. C'est qu'ils se situaient à un niveau plus élevé de civilisation, ce que l'on sait depuis longtemps.

On notera également le grand nombre de vocables qui ont une allure « expressive » (les auteurs disent « descriptive ») et il se peut qu'ils aient été rendus « expressifs » au cours même de l'histoire de la langue car il est de fait que les Finnois ont marqué un grand goût pour l'expressivité en spécialisant toute une série de procédés pour produire des effets de ce genre (rendre les bruits, les mouvements, les effets de lumière, etc.).

En ce qui concerne les détails, on notera que les auteurs répugnent à rapprocher le finnois *lemmata* « arracher, saisir, emporter en arrachant » du hongrois *tép* « déchirer » car le -p hongrois pose un problème (mais on a d'autre part *lampi* « mare, étang » / hgr *láp* « marais »). Sous *terve* « sain », on pourrait ajouter à l'explication sémantique l'exemple de la locution française « se porter comme un charme ».

Le verbe *tietä-* « savoir » a bien des chances d'être un dérivé du mot « chemin, route » (*tie*, ancien *tee*). Le mot *tola* « fou, sot, etc. » pourrait être rapproché de l'allemand *toll*. Sous *tora* « querelle, dispute », le hongrois *dorgál* « gronder, réprimander » a été écarté peut-être à tort. Le mot *torkku-* « s'assoupir, somnoler » trouve peut-être un correspondant en hongrois dans (*meg*)*torpan* « avoir une défaillance ». Le verbe *tollu-* « s'accoutumer, s'habituer » est plutôt comparable au hongrois *tanul* « apprendre » que dérivé de *tosí* « vrai » (thème *tote-*). Le passage de -nt- à -lt- s'est produit dans *lullu* « connu », *lullava* « (personne) de connaissance », etc. A propos de *lupehtua* « perdre le souffle », il est curieux de constater qu'en dernière analyse il est d'étymologie identique à notre

étouffer. Au sujet de *luppo* « bouchon (de paille), tampon, etc., tas, amas, etc. », il y a lieu de se demander si l'on n'a pas affaire à plusieurs vocables distincts dont les origines seraient différentes mais probablement germaniques. Sous *tykō*, postposition qui a été très utilisée au xvi^e siècle pour indiquer le mouvement vers, etc., il aurait été plus utile de mentionner les formes hongroises les plus anciennes (celles attestées dans l'Oraison funèbre par 6 fois). Le mot *tārise*- « trembler, frémir » fait penser au samoyède *selkoup tari-* de même sens. Quant aux termes permien correspondants de *vaski* « cuivre », ils font penser au grec *asbestos*, auquel cas ils seraient à disjoindre. Il aurait fallu également signaler les mots relevés en turk et en mongol, voire même en tongous puisqu'il s'agit évidemment d'un terme « voyageur » qui peut remonter à une très lointaine antiquité.

En résumé, ce tome V nous apporte une quantité considérable de renseignements sur la consistance et les origines du lexique finnois et même fennique. Les faits sont exposés avec juste les commentaires absolument indispensables. Les références aux autres ouvrages ou aux publications qui ont contenu les étymologies retenues sont totalement absentes. L'ouvrage n'apporte que des résultats ou expose les problèmes tels qu'ils se présentent. C'est au chercheur de savoir exploiter toutes les informations qui lui sont fournies. En d'autres termes, ce dictionnaire est un outil de travail pour le spécialiste qui se trouve confronté avec les faits tels qu'ils sont perçus. Tel qu'il est, il rendra des services inappréciables. Souhaitons que le dernier volume ne tarde plus trop. Pourtant, déjà nous pouvons entrevoir ce que l'ensemble du dictionnaire nous aura apporté : une masse de données bien triées, couvrant non seulement le lexique général de la langue commune mais une partie importante des vocabulaires de la technique populaire traditionnelle et des quantités de mots du langage familier, régional, voire même patoisant. Les termes rares ou désuets ne manquent pas car ce sont eux souvent qui portent les vestiges des anciennes relations lexicales avec les autres langues finno-ougriennes ou même samoyèdes. Leur examen permettra de mieux situer le fennique parmi les langues auxquelles il ressortit. Mais en dépit de ce qui a pu être affirmé encore récemment, on constatera que les reliefs de l'ancien lexique finno-ougrien ou ouralien sont relativement réduits. Mais n'anticipons pas. Il va falloir maintenant faire les comptes ou si l'on préfère dresser les statistiques : 1) des mots ouraliens qui se sont conservés en fennique, 2) de ceux qu'il a conservés en commun avec le seul lapon, 3) de ceux qu'il partage avec le mordve, puis avec le tchérimisse, le permien, l'obougrien et enfin le hongrois, ces derniers, comme l'espère avoir l'occasion de le rappeler ailleurs n'atteignent guère

plus de la douzaine. Défalcation faite de tous ces vocables, il restera ce qui demeure commun à l'ensemble fenno-permien et à l'ensemble finno-ougrien. Cette recherche effectuée, le finnois, avec les autres langues et dialectes du fennique, se caractérisera plus nettement du point de vue lexical. Autant qu'on puisse le prévoir, cela donnera lieu à certaines révisions.

Quoi qu'il en soit, exprimons sans réserve notre reconnaissance à nos trois confrères finlandais pour le labeur considérable qu'ils se sont imposé afin de faire avancer la connaissance du lexique finno-ougrien et uralien.

A. SAUVAGEOT.

-
168. Wolfgang VEENKER. — *Materialien zu einem onomasiologisch-semasiologischen vergleichenden Wörterbuch der uralischen Sprachen*. Hamburger uralistische Forschungen I. Hamburg 1975. Phototypie, 445 p. in-8°.

M. W. Veenker, qui nous a donné toutes ces dernières années bien des ouvrages utiles, présente dans cet épais volume ce qu'il appelle un *Probeheft* ou si l'on préfère un échantillon d'un ouvrage de grande envergure qui doit comprendre le relevé d'une grande partie du vocabulaire des langues ouraliennes, classé non selon l'étymologie mais d'après les centres d'intérêt. Le titre ésotérique est expliqué par lui comme suit : « En partant des concepts, les équivalents lexicaux des différentes langues sont rassemblés à partir des dictionnaires appropriés (méthode onomasiologique) ; ensuite, pour chaque équivalent, est déterminé le contenu significatif exact (méthode sémasiologique) ; dans la mesure où les dictionnaires y pourvoient ». En réalité, il s'agit de procéder, comme disait Ferdinand Brunot, de la pensée aux mots. Une fois dressé l'inventaire des concepts, on cherche par quels vocables ils sont exprimés dans chacune des langues considérées. A titre de spécimens, l'auteur a retenu 43 concepts et il s'est ingénié à retrouver comment ils sont signalés dans les langues ouraliennes. L'inventaire est synchronique en ce sens qu'il ne porte que sur les documents récents, même parfois inédits, qui sont accessibles. En d'autres termes, il s'est astreint à ne puiser que dans les dictionnaires bilingues actuellement en usage, même si dans certains cas ils remontent à un siècle.

Mais comment définir les concepts avec lesquels opérer ? L'auteur étant Allemand, a choisi pour ce faire l'allemand et, comme une partie de sa documentation est glosée en russe, il a joint le russe

à cette langue-étalon dont il a fait son point de départ. La procédure suivie, très brièvement résumée, est celle-ci : il prend un mot allemand, par exemple *Träne* « larme » ; il en donne la définition allemande et énumère aussi les différents emplois figuratifs, par exemple l'acception « très petite quantité » (*kleine Menge*) ; il mentionne l'équivalent russe (*sleza*) en indiquant également les acceptions secondaires du mot. Là-dessus, il relève en hongrois et dans les autres langues ouraliennes les vocables qui expriment le concept fondamental de « larme » et aussi tous les vocables qui supportent les acceptions figuratives relevées en allemand et en russe des mots *Träne* et *sleza*. Ces vocables sont alignés dans l'ordre alphabétique. Il en résulte que dans la liste abondante des mots hongrois qui se partagent les acceptions multiples des mots allemand et russe, on tombe d'abord sur *csepp* (avec sa variante *csőpp*), qui signifie « goutte » et est glosé en allemand d'après le dictionnaire bilingue d'E. Halász : *Tropfen, Tröpflein, Körnchen, Funke*, le seul équivalent à peu près exact étant d'ailleurs le mot *Tropfen* « goutte » car *Tröpflein* répond à *cseppcske* « gouttelette » et *Körnchen* à *szemcse* « petit grain, granule ». Ici, il y a lieu de mettre M. W. Veenker en garde au sujet des gloses figurant dans les dictionnaires hongrois bilingues. Leurs auteurs ont cru expédient d'accumuler le plus grand nombre possible de gloses, quitte à y faire figurer des quasi-synonymes plus ou moins approximatifs. Dans ces conditions, il faut s'attendre à ce que la rubrique des vocables hongrois soit démesurément enflée de toutes sortes de faux équivalents qui ne feront que brouiller les choses. Le mot hongrois qui répond au sens premier de l'allemand *Träne* (russe *sleza*) est *könny* qui ne vient qu'en deuxième. Tout au long de l'ouvrage, il arrive que le mot qui est l'équivalent le plus complet du terme allemand servant de point de départ se trouve non en tête de l'article mais quelque part au milieu d'équivalents secondaires. C'est fâcheux et, pour respecter quand même l'ordre alphabétique sans pour autant égarer le lecteur trop peu attentif, il conviendrait de mettre le mot principal (ici *könny*) en relief par quelque artifice typographique. Un autre danger, c'est d'être induit en erreur par le dictionnaire consulté. Ainsi, dans le même article, on lit que le hongrois *sírás* « pleur, action de pleurer » (cité probablement comme équivalent du pluriel russe *slezi*, glosé en allemand « das Weinen » d'après le dictionnaire russe-allemand de Bielefeldt) est rendu en allemand (d'après Halász) par (*lautlos*) *Weinen*, ce qui est erroné pour quiconque a pratiqué le hongrois (il suffit de s'en assurer en lisant l'article *sírás* dans *A magyar nyelv értelmező szótára*!). Le mot *sírás* signifie simplement « action de pleurer », ce qui explique l'expression *hangos sírás* « action de pleurer tout haut » qui est très usuelle. Pour la rédaction définitive

de son dictionnaire, M. W. Veenker aura intérêt à se méfier d'une partie au moins de ses sources et d'essayer d'en trouver de plus sûres. L'efficacité et la réussite de son entreprise en dépendent.

Mais que penser de celle-ci? Théoriquement, elle fera naître des appréhensions dans pas mal d'esprits. Pourtant, est-il possible de procéder autrement? M. W. Veenker veut apporter une correction à notre connaissance du vocabulaire des langues ouraliennes. S'il était parti des vocables attestés dans telle langue ouralienne, il n'aurait fait qu'imiter ce qui a été déjà fait à plusieurs reprises. Le défaut de cette procédure est qu'elle ne fait ressortir que les vocables possédés en commun par au moins deux idiomes distincts. Prenons par exemple, avec lui, le cas du nom du « poisson » en général. Rien n'est plus facile ni plus sûr que de restituer pour l'ouralien commun (et même au-delà) un original **kala* qu'on trouve en partant du finnois *kala*, du hongrois *hal*, du vogoul *xāl*, du samoyède nénets *xal'e*, etc. Mais une telle comparaison ne nous renseigne pas sur le nom générique du poisson dans les langues permienes par exemple où il apparaît sous une autre forme. En partant des concepts, on ramasse tous ces vocables erratiques et l'on opère avec la totalité du vocabulaire au lieu de ne trouver devant soi que le seul legs étymologique. De ce point de vue, le dictionnaire projeté apportera une vue plus juste des vocabulaires des différentes langues ouraliennes. On pourra en tirer de nombreux et précieux renseignements.

Donnons-en déjà un premier exemple. Sur 41 des « concepts » (deux ont été écartés parce qu'ils ne fournissaient pas d'information utile dans le cas présent), le hongrois ne possède en commun avec les langues obougriennes (vogoul et ostiak) que 8 mots d'étymologie commune (finno-ougrienne ou ouralienne) et un 9^e mot avec le seul ostiak. En revanche, il présente 12 mots en commun avec le finnois! Certes, le choix des 43 échantillons de concepts a été arbitraire mais justement pour cette raison, il témoigne sans parti pris des relations entre l'obougrien et le hongrois. Ce témoignage va à l'encontre de la théorie admise selon laquelle le hongrois serait la 3^e langue « ougrienne ».

On souhaitera donc bonne chance à M. W. Veenker dans son entreprise qui va exiger de lui un labeur presque surhumain et une vigilance de tous les instants.

A. SAUVAGEOT.

169. TANULMÁNYOK A MAI MAGYAR NYELV SZÓFAJTANA ÉS ALAKTANA KÖRÉBŐL. (Études sur la théorie des parties du discours et la morphologie en hongrois d'aujourd'hui). *Tankönyvkiadó*. Budapest 1974. 159 p. in-8°. Prix 16 florins.

Ce recueil d'articles, introduit par une étude de notre confrère et ami István Szathmári, et présenté par lui avec Endre Rácz, évoque plus qu'il ne traite plusieurs des questions qui se posent aux linguistes hongrois. Il s'agit de la façon d'interpréter et de présenter dans l'enseignement les faits de langue en utilisant à cette fin les méthodes les plus « modernes ». C'est ainsi que l'une des contributions contenues dans ce volume porte sur l'utilisation de la « linguistique quantitative » et qu'une autre applique la méthode quantitative à l'examen des thèmes verbaux.

Il est parfaitement légitime d'essayer les méthodes ou les procédures les plus récentes pour y voir plus clair dans des problèmes qui semblent ne pas avoir été résolus jusqu'ici mais il reste à savoir si ces tentatives sont réussies, autrement dit, si elles nous apportent des lumières nouvelles.

Ainsi, une statistique nous est communiquée des pourcentages de fréquence de telle ou telle « partie du discours » selon des textes différents de nature. On lit (p. 25) que la fréquence du verbe est respectivement de 6,23 % dans un texte portant sur la psychologie, de 10,20 % dans la prose explicative, de 15,90 % dans une dramatique radiophonique, de 23,82 dans un conte populaire, de 14,97 dans une recette culinaire, de 9,14 dans un journal, de 5,87 dans le langage de la radiotechnique, de 15,44 % dans un roman, de 15,75 % dans un récit écrit, de 19,48 % dans un texte oral en dialecte. Inversement, le pourcentage des substantifs est de 28,14 en psychologie, de 27 % en prose explicative, etc. pour culminer à 35,55 dans la prose des journaux et n'être que de 16,80 % dans le texte dialectal, etc. Mais que nous apprennent ces chiffres que nous ne sachions déjà ? Il y a longtemps que l'on a constaté de toutes parts que la civilisation moderne est supportée surtout par des substantifs et ensuite par des adjectifs. Aussi n'est-on nullement surpris qu'un texte technique hongrois contienne plus de 18 % d'adjectifs alors qu'un conte populaire n'en utilise de 5,81 %. La langue populaire est toujours pauvre en adjectifs et dès qu'une langue est érigée en langue de civilisation, elle se dote d'adjectifs comme aussi de substantifs de toutes sortes. L'histoire du français rappelle que notre langue, lorsqu'on a voulu faire d'elle un moyen d'expression de la science et de la technique, a dû se rééquiper en substantifs et en adjectifs qu'elle a, pour ce faire, empruntés soit au latin soit au grec. Bien mieux, le français d'aujourd'hui s'est, comme disent ses défenseurs, considérablement

« substantivé » en même temps qu'il s'est mis à employer des adjectifs là où, il y a encore quelques dizaines d'années, on aurait recouru à d'autres constructions. Cette utilisation intensive des adjectifs est même devenue un problème de style en français contemporain.

Le même auteur (Ferenc Nagy) fait allusion aux travaux de notre confrère Ivan Fónagy sur la « quantité d'information », travaux dont il a été question ici-même en leur temps. Toutefois, il faut prendre garde de bien discerner ce qui se passe au niveau du langage quand on veut appliquer les méthodes des théoriciens de l'information. Selon ces derniers, comme on sait, la quantité d'information est inversement proportionnelle à la fréquence. C'est là une notion empruntée au calcul des probabilités. Pour reprendre l'un des exemples mentionnés par Ferenc Nagy, dans un mot tel que le hongrois *pontosan* « exactement » (construit sur *pontos* « exact, ponctuel », dérivé de *pont* « point »), la voyelle *o* qui suit l'initiale *p-* n'a été trouvée qu'après 17 tentatives faites pour la deviner alors qu'il n'en a plus fallu que 9 pour trouver la consonne suivante *n* tandis que *-t-* s'est deviné sans plus ainsi que l'*n-* final. Cela reviendrait à dire que de tous les phonèmes composant ce mot, c'est la voyelle *o* qui a apporté le maximum d'information. Le malheur est que les choses ne se passent pas du tout de cette façon. Avant même d'entamer l'émission de *p-*, le sujet parlant doit avoir préconstruit les syllabes qui suivent. En effet, l'*o* qui vient après le *p-* doit être nasalisé par anticipation de l'*n* qui lui succédera et il en sera de même de l'*a* (prononcé *a*) de la dernière syllabe. Il faut donc qu'il ait été déjà « prévu » par le locuteur. Phonatoirement, on ne peut pas égréner les phonèmes qui composent un mot, c'est l'image du mot tout entier qui est latente dans le subconscient du locuteur. Dans ces conditions, il n'y a pas à deviner quoi que ce soit mais seulement à mettre en marche l'opération de réminiscence d'une forme déjà connue. L'information, telle qu'elle est conçue par les mathématiciens n'a que faire ici.

La distinction des parties du discours continue à embarrasser. En particulier, on se demande comment classer les formes nominales du verbe. Nos confrères finlandais en ont discuté de leur côté toutes ces dernières années et le regretté Aarni Penttilä avait même proposé de reconnaître une classe spéciale de « verbides ». Il faut se rendre à l'évidence que ces formes ont un caractère hybride, si déplaisant que cela puisse paraître à certains.

M^{me} Györgyi Varga G. énumère les cas où des mots sont utilisés hors de la partie du discours à laquelle ils ressortissent. Les cas qu'elle cite sont exactement comparables à ceux que nous pouvons lui opposer en français. Nous disons nous aussi : *elle est très FEMME*,

le plus ÂNE des deux n'est pas celui qu'on pense, etc. Toutes les langues occidentales connaissent ces emplois et ce qu'elle dit sur le mot *délulán* « après-midi » s'applique totalement au mot français. L'auteur n'a malheureusement pas eu connaissance des remarques faites sur ces phénomènes par notre confrère belge Eric Buyssens.

M. Endre Rácz réexamine les problèmes délicats que posent les formes possessives du pluriel du possédé. En particulier, comment interpréter une forme telle que *házai* « ses maisons » en face de *háza* « sa maison ». En principe, l'élément *-i* indique le pluriel du possédé mais alors qu'est-ce qui marque la 3^e personne du singulier du possesseur? Est-ce le phonème *a*? C'est ce qu'il fait dans *háza* « sa maison » (*ház* + *-a*). Mais l'élément *-i-*, considéré comme marque du pluriel du possédé se trouve alors intercalé entre le thème du nom et la désinence possessive : *házaim* « mes maisons », *házaid* « tes maisons », *házaink* « nos maisons », *házaitok* « vos maisons ». En d'autres termes dans *házai* « ses maisons », nous nous trouvons devant une inversion des marques, ce qui choque au premier abord. D'autre part, l'élément *-a-* (*-o-*, *-e-* ou *-ő-* dans d'autres cas) sert de voyelle de liaison pour l'agglutination de certains suffixes : *ház* « maison » / *házak* « maisons, des maisons », *házat* « maison (accusatif) ». Pour toutes ces raisons on peut estimer qu'on a affaire dans *házai* « ses maisons » à un suffixe complexe *-ai* qui assume deux fonctions à la fois : 1) celle d'indiquer la 3^e pers. sg. du possesseur, 2) celle de marquer le pluriel du possédé. Dans l'état actuel de la langue, la combinaison *-ai* n'est plus analysable dans les cas où elle sert de suffixation désignant le singulier du possesseur de 3^e personne en même temps que le pluriel du possédé. Est-ce à dire que l'élément *-a-* n'y joue aucun rôle autre que celui de remplissage? Si l'on sort du paradigme des formes possessivées du substantif, on rencontre des mots qui amènent à penser que l'*-a-* incriminé n'est pas sans importance. En effet, à côté de *házai* « ses maisons », nous trouvons *házi* « domestique, qui appartient à la maison ». Or ce dernier mot ne se distingue de la forme possessivée que par l'absence de l'*a* en question. Il en est aussi de même dans un autre cas, celui des noms en *-a* où s'opposent les formes *szolgai* et *szolgái* (*szolga* « serviteur, servante »). Ici, l'*a* marque l'adjectif dérivé en *-i* alors que la forme possessivée se distingue par l'*á* (= *ā* long) qui vient avant l'*-i* final. Il en est de même pour quelques substantifs en *-e* (*eszme* « idée, pensée », *eszméi* « ses idées, ces idéaux », *eszmei* « idéal, idéologique »). A la 3^e personne de pluriel du possesseur on a *házaik* « leurs maisons ». Cette forme ne se différencie de celle du singulier du possesseur que par sa consonne finale *-k* : *házai* « ses maisons » / *házaik* « leurs maisons ». Ici encore, on se demande comment interpréter l'*-a-* puisqu'en tout état de cause, il ne pourrait désigner que le singulier du possesseur. Le

pluriel de celui-ci est-il supporté par le *-k* final? Ce dernier suffixe ne signale par lui-même que le pluriel, sans aucune référence à une possession ni à une personne déterminées. C'est confirmé par les 1^{res} et 2^{es} personnes qui sont *házaink* « nos maisons » / *házailok* « vos maisons » où les choses sont plus claires puis que nous pouvons découper la désinence respectivement en *-a-i-nk* et *a-i-lok*, l'*i* marquant le pluriel du possédé et les suffixes *-nk* et *-lok* la personne du possesseur au pluriel. L'ordre des termes est : thème nominal (*ház* « maison ») + *-a-* + *-i-* + *-nk* ou *-lok*.

Si l'on s'en tient à cet ordre des termes, la forme *házaik* « leurs maisons » s'analyserait en *ház* + *-a-* + *-i-* + *-k*, ce qui reviendrait à dire que c'est tout de même *-k* qui supporte la relation personnelle. Reste alors le *házai* « ses maisons » qui embarrasse tout le monde. Pour voir dans *-a-* le suffixe de possessivation, il faudrait admettre que l'ordre des termes décrit ci-dessus a été inversé. On aurait : thème nominal + suff. poss. + suff. de pl. du possédé. C'est ce que les grammairiens hongrois se refusent à admettre et ils préfèrent conclure que dans *házai* « ses maisons », le suffixe de possessivation est zéro. Cette position surprend. En effet, quand il s'agit d'analyser les formes possessives dérivées en *-é* : *a falu háza* « la maison du village » / *a falué* « (celle qui est, qui appartient au village) », *a falu házai* « les maisons du village » / *a faluéi* « (celles qui sont, qui appartiennent au village) », l'*i* vient bel et bien après la marque *-é* de possessivation. Peu importe l'explication étymologique qui en est donnée (et qui est des plus contestables), le fait est que l'élément marquant le pluriel du possédé vient après celui qui signale la possession. Alors se pose une question : d'où vient cette répugnance des grammairiens à admettre une inversion de l'ordre des suffixes? Elle tient, pensons-nous, à deux raisons : 1) l'esprit de système, 2) la considération diachronique des faits étudiés. Dans le cas qui nous occupe, la diachronie nous enseigne que la voyelle de liaison *-a-* n'est autre chose que la voyelle thématique du mot. C'est bien dans ce rôle qu'elle figure dans *házak* « maisons » et dans *házal* « maison » (accusatif) de même que dans *házam* « ma maison », *házad* « ta maison », etc. De ce point de vue, il ne serait donc pas erroné de considérer que dans *házai* « ses maisons », nous avons affaire à une marque personnelle zéro (*házai* + zéro). C'est une explication, si peu satisfaisante qu'elle soit. Par contre, la diachronie a du mal à rendre compte de *házaik* « leurs maisons ». En effet, si nous lui appliquons la même analyse, nous obtenons *háza* + *-i-* (pluriel) + *-k* (pluriel), ce qui fait apparaître que la forme en question dispose de deux marques successives de pluriel, celle spécialisée dans l'expression du pluriel du possédé et celle généralisée à tous les noms mais excluant le nombre du possédé.

Le recours à l'explication diachronique n'éclaire donc pas toujours le grammairien et encore moins l'usager de la langue sur le mécanisme que saisit l'observateur sur le plan synchronique. D'ailleurs, les choses sont plus simples : l'usager se sert de l'appareil dont il a appris plus ou moins laborieusement les diverses particularités. Si celles-ci sont par trop hétéroclites, il a tendance à systématiser mais s'il parvient à s'en rendre complètement maître, il en tire autant que possible profit et ne se soucie plus des incohérences auxquelles il s'était d'abord heurté. Mais il suffit alors d'une défaillance pour que l'esprit de système l'emporte et incite l'usager à « régulariser » le paradigme auquel il a affaire. Ce comportement est universel. C'est ce qui explique l'importance du rôle joué par l'hétéroclisie au cours de l'histoire des langues.

Pour en revenir au paradigme hongrois de la possessivité, il n'y a d'autre ressource pour le descripteur de l'état actuel de la langue qu'à dresser l'inventaire des formes telles qu'elles se présentent et à les analyser aussi clairement que possible afin de fournir un moyen commode de les utiliser correctement, c'est-à-dire conformément à l'usage actuellement reçu. C'est la tâche qui s'impose à quiconque veut enseigner le hongrois. L'expérience prouve, quand on a devant soi des étrangers, qu'il est plus « commode » de discerner trois éléments distincts dans les constructions nominales : un thème, une voyelle de liaison, un élargissement suffixé, ce dernier pouvant être complexe. C'est ainsi que dans *házak* et *házak*, on découpera le mot en *ház*+*a*+*k* ou *ház*+*a*+*t*, etc. Ce n'est pas conforme à ce qui s'est passé historiquement mais c'est ce qui correspond le mieux au système actuel de la langue. J'ai exposé plusieurs fois les raisons d'ordre pratique qui ont inspiré cette analyse à plus d'un théoricien hongrois. Elle est celle qui permet le mieux de saisir le mécanisme actuel de ces formes.

Ce qui vient d'être dit du nom est encore plus vrai de la conjugaison du verbe, que l'histoire de la langue ne permet plus de restituer d'une manière sûre. Il nous faut nous résigner à nous servir des formes telles que nous les saisissons actuellement dans l'usage sans nous obstiner à y retrouver un système ancien dont le principe même nous échappe désormais.

A. SAUVAGEOT.

-
170. Wolfgang VEENKER. — *Verzeichnis der tscheremissischen Suffixe und Suffixkombinationen. Hamburger Uralistische Forschungen* 2. 118 p. in-8°. Hambourg 1975.

Il s'agit du catalogue alphabétique inverse des élargissements simples et complexes qui constituent l'appareil de la morphologie des deux variétés de tchérémisse, celui des Prairies et celui des Montagnes. Ce petit instrument de travail sera d'un grand secours à tous les chercheurs qui, sans s'être spécialisés dans l'étude des parlers tchérémisses, désirent pouvoir entrer sans trop de peine dans les textes dont ils auront besoin de prendre connaissance. Une fois de plus l'infatigable Wolfgang Veenker a dépensé un grand labeur des plus fastidieux pour mettre entre les mains des linguistes un petit ouvrage qui leur rendra de précieux services. Une fois de plus, merci à lui.

A. SAUVAGEOT.

-
171. Erhard SCHIEFER. — *Zur Abgrenzung von Nominalsatz und Ellipse*. (Extrait de *Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung*, 88. Band, 2. Heft 1974, Vandenhoeck & Ruprecht in Göttingen).

Cette brève évocation d'un des plus gros problèmes de la syntaxe porte sur les définitions et classifications proposées au sujet des énoncés qui ne contiennent pas de formes conjuguées du verbe.

On souscrira volontiers à la plupart des opinions exprimées par l'auteur et, pourtant, ces réflexions trop brèves demeurent superficielles en dépit de toutes les références sur lesquelles elles s'appuient. Ce qui embarrasse le lecteur, c'est qu'il n'est jamais défini ce qu'est en réalité une phrase dite « nominale ». Certes, on entend désormais le plus souvent par là un énoncé qui ne contient aucun verbe (sous forme conjuguée, ce qu'il importe de préciser) mais cette constatation ne suffit pas. Ce qui est presque toujours omis, c'est ce qui caractérise pourtant l'énoncé sans « verbe », c'est-à-dire les conditions dans lesquelles il est émis phoniquement. Pour peu qu'on prête l'oreille ou qu'on soit habitué à user d'une langue où ce genre de construction est courant, on s'aperçoit qu'il y a quelque chose qui « marque » la phrase sans verbe. Pour cette raison, il est interdit de dire qu'on aurait affaire à une « copule zéro ». A bien des reprises, j'ai cru devoir attirer l'attention sur le profil phonique de ces phrases mais il ne semble pas que les linguistes en soient frappés, sans doute parce qu'ils travaillent avec une mémoire trop « visuelle ». Mais prenons plutôt des exemples car il est trop facile de se laisser envelopper dans le langage abstrait qui finit par ne plus vouloir rien dire. Soit l'énoncé suivant, qui figure dans le n° 25 du périodique hongrois *Magyar Hírek* (6-12-1975) :

Ölven éves a Magyar Rádió
« La Radio Hongroise a cinquante ans »

Toute personne de langue hongroise ressent cet énoncé comme quelque chose de complet, comme une assertion finie. Les éléments en sont les vocables *ölven* « cinquante », *éves* « qui a l'âge d'une année », *a* « la », *Magyar* « hongrois(e) », *Rádió*. Le syntagme *ölven éves* veut dire littéralement « âgé(e) de cinquante ans ». On pourrait traduire l'énoncé également par « La Radio Hongroise est âgée de cinquante ans ». Il n'y a donc aucun « verbe » et pourtant c'est bien un constat auquel nous avons affaire. La « copule » manque-t-elle vraiment ? Ce qui confère son caractère d'assertion finie à cet énoncé, c'est d'abord son profil phonique. Il est émis d'un seul trait avec l'accent principal de groupe portant sur la 1^{re} syllabe (*öt-*), laquelle commence sur la note la plus élevée alors que les syllabes suivantes portent des notes de plus en plus basses. Mais ce profil mélodique ne suffit pas, la présence de l'élément *a*, qui est l'article défini, est indispensable pour que l'assertion soit perçue. Il en est de même dans la phrase nominale française *Curieux, ce démenti*. Ici, la deuxième syllabe (*jö*) accuse une note plus élevée suivie d'une chute sensible de la modulation qui se termine sur une note relativement basse (quoique moins basse qu'en hongrois). Cette rupture ou plutôt ce brusque abaissement de la note de la syllabe qui suit *-jö* produit l'effet d'une sorte de césure et c'est ce phénomène, phonatoirement complexe, qui sert de marque assertive, pour ne pas dire de copule car ce dernier terme est étymologiquement impropre. Qu'il ne s'agit pas en français d'une « ellipse » est assez évident car on ne saurait où insérer une forme quelconque du verbe « être » dans un énoncé de cette structure.

J'ai trop de fois décrit ces phénomènes de prédication pour ne pas répugner à y revenir ici mais je me permettrai d'adresser une requête à nos confrères que ces problèmes intéressent : qu'ils veuillent bien observer le phonétisme des énoncés dont ils traitent et qu'ils nous communiquent ce qu'ils ont pu percevoir. Cela serait plus utile que de revenir sempiternellement sur des définitions qui, en elles-mêmes, ne nous renseignent sur rien de concret.

A. SAUVAGEOT.

172. János BALÁZS. — *Funktionswerte der Pronominalität*. 240 p. p. in-8°, Akadémiai Kiadó. Budapest 1973.

Sous ce titre vague, notre confrère hongrois présente toute une théorie de la genèse des marques grammaticales les plus anciennes des langues ouraliennes. On sait que ces marques sont suffixées et qu'elles constituent d'une part un ensemble de formes casuelles, d'autre part des élargissements attachés aux thèmes supposés verbaux.

Cette théorie est introduite par un long préambule sur le mécanisme de la pensée discursive dans la mesure où celle-ci cherche son appui dans les formes du langage. C'est très abstrait, exprimé en termes techniques souvent discutables et part, comme toujours, de ce préjugé indéracinable que la pensée « primitive » collait au concret et que tout le progrès de l'esprit humain a consisté à passer du « concret » à l'abstrait. Il m'est arrivé à plusieurs reprises de protester contre cette erreur si répandue. L'homme dit « primitif » a formé des concepts si abstraits que nous avons quelque peine à les exprimer dans nos langues modernes. N'avons-nous pas emprunté au polynésien le terme *tapu* (tabou) tellement l'ensemble des notions qu'il suggère est multiple autant que subtil? Mais passons.

Une autre erreur est celle qui considère comme des « primitivismes » des procédés qui se retrouvent bel et bien dans les langues dites de « civilisation » pour peu qu'on scrute celles-ci avec plus d'attention. Quand on entend dire à une brave française « Le train, ça fatigue », il ne s'agit pas d'un archaïsme ni d'un primitivisme mais d'une formule qu'elle emploie pour marquer une certaine emphase car elle sait tout aussi bien dire « Le train fatigue, me fatigue ».

L'expression du nombre n'est pas toujours assurée dans plus d'une langue savamment élaborée. En français, il suffit d'entendre (et non pas de lire). C'est tellement vrai qu'on lit (Jean Raspail, dans *Le Méridional-La France*, 7-10-1975) : « MM. les bourgeois à *lunettes*, fumant *leur cigare* avant l'appel du tambour... et dans la phrase qui suit : » (ils) peu à peu jetaient *leurs cigares*, repliaient *leurs lunettes*. A l'oreille, il n'y a partout que *sigar* et *lünel* dont rien ne suggère qu'ils sont des singuliers ou des pluriels. Il est peu probable que l'ouralien commun ait exprimé le pluriel avec une grande rigueur, d'autant moins que le mot ouralien semble bien avoir eu une acception générique, acception assez fréquente en hongrois moderne encore. Il est surprenant que M. J. Balázs n'ait pas tiré argument de ce détail au cours de son argumentation.

Un autre argument lui est fourni par le comportement des gens qui s'expriment en sabir. Un ouvrier portugais a dit devant moi à son collègue français : « Toi, marteau, donner moi ». Il accompagnait cette élocution des gestes qui pouvaient la rendre plus compréhensible. De même, les créoles fournissent de précieux renseignements. Il aurait été plus frappant d'opérer avec des

exemples de ce genre que de s'enfoncer dans une longue dissertation sur les distinctions entre les relations dans l'espace, etc.

A ce préambule tout théorique et bien souvent assez déroutant pour quiconque s'est quelque peu frotté à des langues exprimant des civilisations arriérées (les Canaques étudiés par Maurice Leenhardt ont été surpris par lui alors qu'ils en étaient encore à l'âge de la pierre), fait suite une démonstration qui tend à prouver que les désinences casuelles attestées dans les langues ouraliennes proviennent, pour ce qui est des plus anciennes, de la suffixation d'éléments qui étaient originellement des pronoms, plus exactement des déictiques. Ainsi, le déictique en **t-* aurait successivement fourni un élément de renforcement soit à des interrogatifs soit à lui-même soit à d'autres déictiques. Devenu enclitique, il n'aurait pas tardé à faire fonction de simple suffixe et en tant que tel, selon les différentes significations qu'il aurait acceptées, il aurait constitué la désinence d'un locatif, à acceptions multiples, et ensuite ou simultanément, celle du nombre pluriel. Le pluriel en *-t* du fennique, des langues obougriennes, du samoyède, du lapon (où *-t* est passé à *-k*) en témoignerait encore de nos jours.

Il est évidemment impossible de rendre compte dans le détail des raisonnements proposés pour expliquer ces développements. En eux-mêmes, ils n'ont rien d'absurde. Ainsi, ne voyons-nous pas en hongrois se répandre dans l'usage l'emploi de formes au cas superessif-modal (*-n*) qui finissent par acquérir une fonction de sujets au pluriel? On entend : *SOKAN eljöltek* « Beaucoup sont venus » (= Ils sont venus à beaucoup), *SOKAN mások* : beaucoup d'autres », etc. Le mot *sokan* est tout simplement le « modal » de *sok* « beaucoup ». En français, nous disons de notre côté : « Beaucoup le pensent » or ni *coup* ni *beau* n'apportent en eux-mêmes la moindre nuance de pluralité.

M. J. Balázs a essayé de rassembler un certain nombre d'exemples tirés des différentes langues finno-ougriennes (le samoyède est peu utilisé) pour montrer que les développements sémantiques constatés induisent à supposer que l'élément déictique suffixé a fini par exprimer ici le locatif, là le pluriel. Encore une fois, rien de tout cela n'est à rejeter mais seulement on peut se demander si les développements sémantiques en question ne sont pas des innovations relativement tardives, ce qui leur enlèverait toute valeur démonstrative car il s'agit de restituer des processus qui sont forcément situés dans le passé lointain qui a précédé la dislocation de l'ouralien.

Ce qui nous fait défaut, hélas, c'est la documentation ancienne. Nous ne connaissons les langues ouraliennes qu'à partir de la fin du IX^e siècle. Encore ne s'agit-il que du hongrois et celui-ci ne possède de texte consistant qu'à partir de la fin du XIII^e siècle.

Le fennique n'apparaît qu'à partir du ^{xv}^e siècle car ce que nous en connaissons avant cette époque est si peu de choses que nous ne pouvons rien en tirer de bien tangible. Le reste ne se découvre à nous peu à peu qu'à partir du ^{xviii}^e siècle, à l'exception du permien qui est attesté au ^{xiv}^e siècle par un document bien bref. Certaines langues ouraliennes restent peu connues : les samoyèdes énets, nganassan et selkoup, une partie des dialectes ostiaks et vogouls. Cette insuffisance de notre information a retenti sur les démarches de la grammaire comparée dont les restitutions ne gagnent pas en vraisemblance à être fondées sur des faits trop tardifs. Que pourraient faire les indo-européanistes si la plus ancienne des langues dont ils s'occupent n'était attestée qu'à partir du ^{xii}^e siècle? On ne peut donc faire grief à l'auteur d'avoir essayé de tirer le plus possible de ce qui était à sa portée. Le risque encouru est qu'une partie de ces faits peut être de date tardive, même s'ils proviennent de la période préhistorique du développement des langues ouraliennes.

On comprend dans ces conditions qu'il ait tenté de renforcer son argumentation en situant sa démonstration dans une conception d'ensemble du développement des langues en général, rapportée aux fonctions logiques de l'entendement humain. La question est de savoir si les dissertations logico-philosophiques sur lesquelles il s'appuie ont quelque chose à faire avec la mentalité des hommes du néolithique, voire même du mésolithique.

Ce qui surprend, dans l'exposé si détaillé et même si minutieux que nous avons sous les yeux, c'est que l'auteur ait choisi de traiter de l'ouralien sans se demander préalablement s'il ne venait pas de plus loin. Certes, le drame en ouralistique est de parvenir à déterminer l'état le plus ancien de la langue commune d'où sont sortis tous les dialectes que nous connaissons. Pour y voir plus clair, deux procédures s'offrent : celle choisie par M. J. Balázs qui consiste à admettre que l'ouralien s'est doté de ses moyens d'expression par lui-même, en utilisant exclusivement les éléments dont il semble avoir disposé : des mots auxiliaires monosyllabiques (peut-être seulement du type CV) et des mots pleins (indifféremment prédicats ou sujets) construits de deux syllabes mais toujours terminés par une voyelle brève. C'est l'hypothèse du regretté Paavo Ravila. Remarquons ici que les océanistes restituent pour le polynésien commun le même type de structure. Tout l'appareil des formes grammaticales des langues ouraliennes serait sorti des combinaisons obtenues par la suffixation aux mots pleins dissyllabiques des mots auxiliaires monosyllabiques (souvent renforcés par redoublement ou amalgamation en mots de deux syllabes).

Une autre procédure, à laquelle il n'est pas fait allusion consiste à essayer de comparer la restitution actuellement obtenue de

l'ouralien commun à celle en voie d'être obtenue de l'altaïque (ou de toute autre famille de langues présentant des similitudes suffisantes avec l'ouralien). Dans ce deuxième cas comme dans le premier, il s'agit de dépasser le stade actuel de la comparaison ouralienne. Ce souci avait été partagé par mon maître Antoine Meillet et c'est pour cette raison qu'il m'avait demandé de rédiger ma thèse sur un problème de comparaison ouralo-altaïque afin de sortir de l'aire propre à l'ouralien et trouver des points d'appui pour une comparaison portant plus loin dans le passé. Un coup d'œil sur l'esquimo avait même été jugé utile. C'est ainsi que le pluriel en **-l* et le duel en **-k* se retrouvent jusque dans l'est du Grønland. Parallèlement, il fallait chercher en turk comme en mongol et en tongous des similitudes grammaticales pour étayer une restitution reportée dans un passé plus éloigné. Notre confrère et ami hongrois David Fokos-Fuchs a consacré une bonne partie de ses travaux à faire apparaître ces similitudes en même temps qu'il a attiré l'attention sur celles de syntaxe. De ses travaux et de ceux de quelques autres (bien rares) il résulte qu'un ensemble de similitudes a été dégagé dont il est interdit, en bonne méthode, de dédaigner la valeur. C'est ainsi que des ressemblances troublantes se manifestent entre les pronoms de toutes ces langues. Ce n'est pas tout, on a restitué pour l'altaïque un suffixe de génitif **-n* dont les fonctions sont les mêmes que celles du génitif en *-n* des langues ouraliennes. Alors pourquoi s'évertuer à expliquer l'*-n* dans le cadre de l'ouralien par la suffixation d'un élément pronominal en *n*-?

Une autre constatation a été passée sous silence par M. J. Balázs, celle, faite depuis longtemps, qu'une partie des suffixes casuels a été fournie par des mots « pleins » qui ont été réduits peu à peu dans leur forme et vidés de leur sens « concret » pour donner des marques grammaticales. La majeure partie des cas de la « déclinaison » hongroise ont cette origine et certains suffixes se sont même constitués à date assez récente pour que le processus de réduction ait pu être observé dans toutes ses phases (par exemple pour les cas « intérieurs » en *-ban/-ben*, *-ba/-be*, *-ból/-ből*, issus de *bél* « intérieur, intestin, etc. »). A côté de cela, il est aussi constaté que dans maintes langues, les relations spatiales peuvent être exprimées par des mots dépourvus de toute marque grammaticale. C'est le cas en vietnamien et en chinois mais aussi dans plusieurs langues mélanésiennes. C'est ainsi qu'on lit en houaïlou (M. Leenhardt, Documents néo-calédoniens, p. 171 : *Čuru mbori we vi ma to wemoa re*. La traduction mot à mot proposée par Leenhardt est : « Eux deux (*čuru*) alors (*mbori*) », aller (*we* « état achevé », *vi* « aller »), et (*ma*) « rester » (*to*) demeure (*we* « contenant creux » + *moa* « contenant en relation avec un contenu »), là (*re* = déictique).

Dans son dictionnaire houaïlou français, notre grand ethnologue a mentionné cet autre exemple (Vocabulaire et grammaire de la langue houaïlou, p. 309) *Na lo wemoa xiö* « Il (*na*) est (se trouve, se tient) (*lo*), dans, sa demeure (*wemoa* « demeure, maison », *xiö* « de lui, d'elle »). Ainsi le mot *wemoa*, qui est le complément circonstanciel de lieu de *to* « se tenir, se trouver situé ou localisé quelque part » ne porte aucune marque d'aucune sorte indiquant la localisation car le complément *xiö* qui le suit n'exprime que la relation possessive. Ajoutons que *xiö* se décompose en *xi*, étymologiquement « chose, objet » et *ö* « il, elle » (suffixé à un pronom ou à *xi*). Mais ne voyons-nous pas se former sous nos yeux en hongrois même des marques enclitiques, qui ne sont plus des postpositions sans être encore des suffixes désinentiels du type de : *Ember mód születünk* ; *de halunk istenmódra kellene*. (Gy. Illyés, Kortárs XI, p. 1607) « Nous naissons à la manière des hommes mais il nous faudrait mourir à la manière des dieux » ? Et chez le même auteur (Puszták népe, p. 81) : *legfeljebb próbakép* « tout au plus à titre d'essai » ? Le premier exemple ci-dessus est éloquent, le mot *mód* « manière, façon » est d'abord employé nu puis ensuite élargi du suffixe casuel *-ra* ! Dans ces conditions, il est au moins aussi vraisemblable de supposer que les suffixes servant de marques grammaticales sont issus d'anciens mots pleins. C'est en tout cas ce que nous indique l'histoire même de la morphologie du hongrois.

Il reste que les langues élaborées par les tribus mélanésiennes, polynésiennes et autres abondent en petits mots qui indiquent des situations, des mouvements, des gestes comme si certaines de ces manifestations avaient besoin d'une sorte d'accompagnement sonore. Leenhardt a relevé une série de ces sortes d'interjections et les a illustrées de croquis afin de nous faire comprendre comment les indigènes parmi lesquels il a vécu de longues années savaient s'en servir. Il n'y aurait rien de surprenant à ce que l'ouralien, voire même le finno-ougrien commun, aient possédé toute une série de ces sortes de déictiques. Et il n'est pas sûr que leur nature comme leur nombre n'aient pas varié d'un dialecte à l'autre car on ne peut se représenter les formes anciennes des langues ouraliennes autrement que comme des groupes de dialectes plus ou moins homogènes.

Qu'en conclure ? Que les réflexions présentées par M. J. Balázs posent plus de problèmes qu'elles n'en résolvent et que les solutions proposées ne sont peut-être pas les plus vraisemblables. Cela dit, nous ne blâmerons pas l'auteur d'avoir eu le courage de s'attaquer à une question ardue mais importante. Il est des cas où il vaut mieux se tromper que de rester passif et de se résigner à accepter l'enseignement traditionnel. Parfois, des erreurs font avancer la science alors que proclamer des vérités acquises, ou qui semblent

acquises, ne sert pas à grand-chose. Pour terminer, nous nous permettrons de lui conseiller de s'informer de plus près de ce qui se passe réellement dans des langues qui en sont encore à exprimer des civilisations de type très archaïque. Nos amis d'Europe Centrale et même d'Europe septentrionale oublient qu'il existe encore, bien que pour peu de temps, des civilisations fossiles qui s'expriment comme devaient le faire les ancêtres des peuples de langue ouralienne.

A. SAUVAGEOT.

173. Tibor MIKOLA. — *Die alten Postpositionen des Nenzischen (Juraksamojedischen)*. 242 p. in-8°. Budapest 1975. Akadémiai Kiadó. 100 florins.

Cette étude qui porte sur les postpositions anciennes du samoyède nénets (ou yourak) comprend deux parties. La première est une description détaillée des constructions où figurent les postpositions qui semblent avoir existé depuis longtemps dans les dialectes de cette variété de samoyède. De nombreux exemples sont analysés en détail et l'auteur s'est donné la peine de recueillir sa documentation dans à peu près tout ce qui a pu lui être accessible. Chemin faisant, il fournit des comparaisons avec les deux autres variétés de samoyède du nord que sont respectivement l'énets (ou iénisséen) et le nganassan (ou tavgui) tous deux fort mal explorés et auxquels, avec raison, M. Tibor Mikola a voué un intérêt particulier. Il nous a même rapporté quelques documents nouveaux sur ces parlers dont la connaissance pourrait éclairer bien des choses. C'est un régal, quand on s'intéresse au samoyède, que de lire de très près cette description car elle révèle, à la lumière des faits nouveaux que l'auteur apporte, que le samoyède du nord est quelque chose de beaucoup plus complexe que nous ne pouvions l'entrevoir, surtout à travers les présentations par trop simplifiées de Prokofev, par exemple. Cette fois, nous sommes confrontés à un ensemble de faits qui avaient été passés sous silence ou qui avaient été sciemment laissés hors de considération dans des descriptions qui se voulaient normatives plus que descriptives. On sera reconnaissant à l'auteur du labeur énorme qu'il a dépensé à réunir ce supplément décisif de documentation et des commentaires dont il l'a accompagné.

Le problème qu'il pose ensuite dans une deuxième partie, étymologique, consacrée à la genèse des constructions postpositionnelles du samoyède, est d'une importance capitale pour

l'histoire de la morphologie comme aussi de la syntaxe des langues ouraliennes auxquelles ressortissent les langues samoyèdes. C'est en effet un trait caractéristique des langues ouraliennes que de se servir de mots auxiliaires postposés en lieu et place des éléments rectifs qu'utilisent les langues indo-européennes et que la grammaire traditionnelle dénomme prépositions. J'ai signalé la chose dans un exposé sommaire paru dans la *Revue des Études Finno-ougriennes*. Il n'est pas inutile de rappeler de quoi il s'agit, ceci à l'intention des linguistes qui ne sont pas familiarisés avec les langues du type ouralien.

Pour plus de clarté, nous opérerons avec des exemples extraits du finnois de Finlande, qui est une langue où les mots ont conservé un aspect relativement archaïque. Soit cette série de locutions reproduites d'après le regretté Aarni Penttilä (*Suomen kielioppi*, p. 340) : *Voileivän päällä on juustoa* « Sur le pain beurré, il y a du fromage » (*päällä* « sur »), *Halkojen päälle on satanut paljon lunta* « Sur les bûches est tombé beaucoup de neige » (*päälle* « sur » avec mouvement), *Aula lakki mummun päältä* « Aide la vieille grand-mère (à ôter) son manteau » (*mummun päällä* « de sur, de dessus la vieille grand-mère »), *Huuto kuului pilkän malkan päähän* « Le cri s'entendit à une grande distance » (*päähän* « au bout de, à l'extrémité de ... »), *Maali on muulaman metrin päässä* « La cible est à quelques mètres (de distance) » (*päässä* « à l'extrémité, au bout »), *viedä lanka toisen päitse ja toisen alitse* « passer les fils l'un par-dessus et l'autre par-dessous » (*päälitse* « par-dessus », *alitse* « par en dessous »), *käänlyä rakkenusten päitse tielle* « tourner au bout des bâtiments vers le chemin », *Palasin hetken päästä* « Je revins au bout d'un instant » (*päästä* « au bout de... »). Dans tous ces énoncés, un même substantif *pää* « tête, extrémité, bout » a été construit avec des substantifs figurant au cas génitif (-*n*). Selon les cas, il a été élargi des suffixes casuels -*llä* (répondant à notre « sur »), -*lle* (également « sur » mais avec mouvement), -*llä* « de sur, de dessus », -*ssä* « dans », -*stä* « hors de ... », -*hän* « dans » (avec mouvement), -*itse* « par le moyen de ... par la voie de ... ». Mais le substantif *pää* peut être et est effectivement employé également comme mot à part, et traité en substantif de plein exercice, si l'on ose dire.

À considérer de plus près ces constructions, on s'aperçoit qu'elles ne diffèrent structurellement en rien des combinaisons du type *koiran pää* « une tête de chien » (*koiran*, gén. sg. de *koira* « chien »), *pään muodossa* « en forme de tête » (*pään*, gén. sg. de *pää*), etc. On trouve cité dans le dictionnaire *Nykysuomen sanakirja* l'énoncé / *Lentokoneet surisivat päämme päällä* « Les avions vrombissaient au-dessus de notre tête » (*päämme* « de notre tête », *päällä* « au-

dessus ») où ce même substantif *pää* est successivement employé en tant que substantif ordinaire et en tant que postposition!

Certes, il existe un certain nombre de postpositions qui sont des substantifs défectifs en ce sens qu'on ne les rencontre dans l'usage actuel qu'à certains cas seulement de la déclinaison et qu'ils ne sont jamais employés indépendamment mais uniquement comme deuxième terme d'une construction où le premier terme est toujours affecté d'une marque casuelle : celle du génitif ou celle du partitif (ancien ablatif), pour ce qui est du finnois.

Le même phénomène se constate en samoyède mais les cas traités par M. T. Mikola sont fournis uniquement par des syntagmes où le second terme, la postposition, se présente sous les espèces d'un mot qui a perdu son autonomie et n'admet que certains suffixes casuels ou élargissements analogues à des marques casuelles. Le premier terme est le plus souvent au génitif, singulier, duel ou pluriel nu ou possessif ; dans d'autres cas, il n'est pas possible de discerner si le premier terme est nu (nominatif sg.) ou si, sous ses apparences actuelles, ne se dissimule pas une marque de génitif plus ou moins résorbée. Ayant choisi de ne traiter que des postpositions d'allure ancienne, il ne pouvait guère en être autrement. Par contre, les postpositions de facture plus récentes sont souvent fournies par des substantifs qui ont conservé dans d'autres constructions leur pleine indépendance.

Dans l'ensemble, ce qui est caractéristique, c'est que le premier terme est surtout au génitif. Mais comment faut-il se représenter la nature de la relation qui unit le substantif et la postposition? Structuralement, en ouralien, le terme antéposé qualifie le mot qui le suit. Dans ces conditions, on est en droit de supposer qu'à l'origine, le déterminant était non pas la postposition mais bien le nom (ou pronom) qu'elle est censée gouverner. C'est ce qui apparaît dans le cas d'un énoncé tel que celui cité ci-dessus : *Maali on muulaman metrin päässä*. « La cible est à quelques mètres de distance ». En français, « de distance » n'est que le complément de nom de « quelques mètres ». C'est une dépendance du syntagme « quelques mètres ». Il en est de même en finnois où *päässä* a pour complément de nom *muulaman metrin* (gén. sg.). L'ordre des termes est inverse de celui du français mais la relation est équivalente. Toutefois, à force de figurer dans des clichés de ce type, le second terme a fini, de par la plus grande extension de sa signification intrinsèque, par perdre son autonomie et être peu à peu ravalé à ne servir que d'une marque de plus en plus grammaticalisée.

L'aboutissement de ce processus est que le mot, après avoir perdu son autonomie et être devenu plus ou moins défectif, finit par s'attacher au substantif antéposé comme une sorte d'enclitique

puis comme un simple suffixe casuel. C'est ce qui s'est produit au cours de l'histoire même du hongrois et a servi à former de nouveaux « cas » qui confèrent par leur nombre et leur diversité cet aspect très particulier au paradigme nominal. Les grammairres reconnaissent en hongrois de 18 à 23 cas selon les auteurs. Mais combien de ces cas remontent-ils à une époque ancienne, préhistorique de la langue? Les autres langues finno-ougriennes se comportent diversement. Tandis que le fennique, le permien, dans une moindre mesure le tchérimisse ont une « déclinaison » fournie, les langues obougriennes (vogoul et ostiak) sont pauvres en cas, le lapon est moins riche que le fennique et le mordve compte tout de même 12 cas.

Un autre trait marque les postpositions anciennes : elles présentent des suffixes casuels souvent disparus du paradigme nominal. Ainsi en hongrois, sur le substantif *mell* « poitrine », les postpositions *mellett*, *mellé*, *mellől* ont été construites à une date où les désinences qui ont aujourd'hui les formes respectives *-ll*, *-é*, *-l* étaient encore vivantes dans l'usage. Le *-ll* a été la marque d'un locatif, *-é* est le reste d'un suffixe de latif (mouvement vers...), *-l* le résidu d'un suffixe d'ablatif. A cela s'ajoute en hongrois que la forme possessivée de ces postpositions anciennes est construite sur le mot élargi du suffixe casuel, ordre qui n'est plus celui de la place des suffixes de possessivation des noms, lesquels viennent maintenant tout de suite après le thème nominal : *mellem* « ma poitrine », *mellemben* « dans ma poitrine » mais *mellett* « à côté » *mellettem* « à côté de moi » (= à mon côté), etc.

Ce qui vient d'être rappelé ci-dessus est conforme à la conception traditionnelle qui voit dans les postpositions des substantifs plus ou moins mutilés, plus ou moins asservis au substantif qui leur est antéposé. M. T. Mikola reconnaît qu'il en est bien ainsi, par exemple, dans les langues samoyèdes du sud (selkoup et kamasse). Toutefois, il se refuse à admettre que ce processus ait pu se dérouler dans le samoyède nénéts et, plus généralement, dans les langues samoyèdes du nord. Il l'exprime clairement : « Si nous considérons l'état de choses du nord comme originel, nous dirons que les postpositions à caractère adverbial, dont les propriétés diffèrent à l'origine de celles des substantifs et qui n'apparaissent pas du tout en tant que substantifs autonomes, ont admis ultérieurement des caractéristiques substantives » (p. 212). Ainsi donc, les postpositions en question auraient d'abord été des adverbes et n'auraient joué le rôle de substantifs qu'après coup. M. T. Mikola va même jusqu'à écrire : « La partie du discours qu'est l'adverbe est vraisemblablement plus ancienne que le nom. » (*id.*, p. 215).

Une pareille assertion surprend car elle n'est fondée sur aucune donnée historique et elle laisse supposer qu'à un stade très ancien

de son développement, l'ouralien, avant la dislocation de ses dialectes, aurait distingué au moins une partie du discours : celle de l'adverbe. Mais que faut-il se représenter sous cette appellation ? La fonction « adverbiale », sous son acception traditionnelle (et l'auteur ne précise pas si c'est dans cette acception qu'il l'emploie) est celle d'un terme qui vient compléter l'information concernant le prédicat (généralement conçu comme un verbe). Si donc, la fonction adverbiale a précédé celles assumées par le nom, cela revient à dire que tout autre mot que l'adverbe était un verbe. Ici, M. T. Mikola fait intervenir la théorie selon laquelle le mot ouralien ancien n'aurait été ni nom ni verbe mais ce qu'il appelle avec nos autres confrères hongrois un *Nomen-Verbum*. La langue originelle aurait connu deux parties du discours : 1) des mots pleins qualifiés de *Nomina Verba*, 2) des mots vides ou auxiliaires qui auraient été autant d'adverbes ou si l'on préfère autant de modificateurs situant le prédicat plus précisément.

Il n'est pas question de nier que la langue d'origine ait disposé d'un nombre plus ou moins grand de mots utilisés pour encadrer les mots appellatifs, que ceux-ci aient été employés comme prédicats ou dans d'autres relations. Toutefois, il ne faut pas oublier que le mot isolé, émis dans certaines conditions phonatoires, a exprimé un prédicat, rapporté à un sujet implicite. C'est ce qu'avait signalé le grand Castrén et je l'avais appelé dans la 1^{re} édition de l'*Encyclopédie Française permanente* (de 1933). Le mot ouralien n'avait pas besoin d'être associé à d'autres mots pour exprimer le concept dont il était porteur. Cette constatation s'impose à l'attention de tout chercheur qui essaie de restituer l'état de choses ancien. Mais de quel état de choses s'agit-il ici ? M. T. Mikola ne le précise pas. L'état de langue jusqu'auquel il croit pouvoir remonter est-il l'ouralien commun ? L'hypothèse du regretté Paavo Ravila d'après laquelle il n'aurait existé que deux parties du discours s'appliquait à l'ouralien, autrement dit à l'ancêtre commun du finno-ougrien et du samoyède. Une pareille hypothèse est-elle recevable ? Les travaux publiés sur le youkaguir, joints à ce que nous connaissons des langues dites « altaïques » nous contraignent de penser que l'état de choses attribué à l'ouralien commun pourrait bien remonter beaucoup plus loin dans le temps. M. T. Mikola rappelle opportunément que le système des pronoms interrogatifs et des déictiques semble bien avoir été le même dans tous ces idiomes. A telles enseignes que notre éminent confrère soviétique Krejlovič s'est trouvé embarrassé pour relier tel élément relevé en youkaguir à tel autre élément attesté aussi bien en turk, en mongol, dans les langues ouraliennes (*Jukagirskij jazik*, pp. 221-254). Mais puisqu'il en est ainsi peut-on restituer l'état ouralien commun sans tenir compte des similitudes relevées ailleurs ? C'est

que dans ses conclusions, l'auteur se laisse emporter jusqu'à tracer une sorte de tableau de la genèse de la langue en général. Certaines de ses déclarations définissent comment, d'après lui, le langage humain a jailli et s'est construit à l'époque reculée où l'Homme est né à la parole. La Société de Linguistique de Paris, c'est un fait bien connu, s'est refusée à considérer le problème de l'origine du langage et ce n'est pas la lecture des conclusions du présent ouvrage qui pourrait l'amener à changer d'opinion. Ces conclusions sont toutes conjecturales et aucun fait concret ne vient les étayer.

Chemin faisant, on est tenté de produire un certain nombre de remarques au sujet de ce qu'écrivait M. T. Mikola dans ce petit ouvrage très dense. Nous ne signalerons que ce qui a une portée générale. Ainsi, l'ablatif actuel du hongrois a pour marque *-tól/-től* qu'on analyse traditionnellement en *tő + -l*. Le mot *tő* (thème vocalique *töve-*) existe comme vocable indépendant avec le sens de « souche, tronc d'arbre ». Nous savons par les monuments anciens de la langue que le suffixe casuel *-tól/-től* a d'abord été une postposition qui s'est agglutinée au substantif pour ainsi dire sous nos yeux. Nous avons donc clairement affaire à l'agglutination d'un mot qui s'est vidé de son acception première. Il semble que ce processus laisse l'auteur perplexe car il préfère voir sans doute dans ce suffixe plutôt un ancien « adverbe » en *t-* construit sur un élément déictique. On ne sait pas le pourquoi de son hésitation, en dépit de l'appui qu'il est allé chercher auprès de notre confrère allemand W. Schlachter qui se dit surpris que ce vocable ait connu une pareille fortune (p. 170). Il oublie qu'en estonien, le mot *juur* « racine » a fourni l'une des postpositions les plus usitées « auprès, chez, etc. » et qu'en suomi même on trouve *vuoren juurella* « au pied de la montagne » (on a en hongrois *a hegy tövében* dans le même sens). Rappelons que le mot *pű* « tronc, souche » exprime en houaïlou de Nouvelle Calédonie les concepts de « proximité, voisinage, origine, cause, etc. » et qu'il en est de même en marquisien du vocable *lumu* « tronc, souche ». Il s'agit d'une association d'idées qui s'est faite dans l'esprit de bien des hommes parlant des langues très différentes dans des contrées très éloignées les unes des autres. L'obsession véritable qui pousse à tout faire sortir d'un ancien adverbe amène M. T. Mikola à voir dans le mot hongrois *bél* (thème vocalique *bele-*) un substantif construit à partir d'un élément *be-* issu d'un « adverbe », ce qu'il affirme péremptoirement en renvoyant à une étude de M. J. Balázs. De même, l'élément *fel-* dans *felső* « supérieur, ce qui est au-dessus » serait dérivé d'un adverbe *fe- + -l* alors qu'il s'agit d'un substantif qui a signifié « dessus, surface » comme le signale le glossaire des mots hongrois d'origine finno-ougrienne (*A magyar szókészlet finn-ugor elemei I*). Cette dernière interprétation est sans doute « traditionnelle » mais

elle est étayée par les nombreux faits d'agglutination de postpositions relevés dans l'ensemble des langues ouraliennes et il n'y a aucune raison de lui substituer une explication que rien ne justifie. Plus généralement d'ailleurs, à l'exemple de M. J. Balázs et de quelques autres théoriciens, M. T. Mikola admet ou semble admettre que les suffixes les plus anciens, casuels ou autres, ont été fournis par l'agglutination d'éléments déictiques divers, utilisés dans une phase intermédiaire comme des enclitiques. Combinés entre eux ces mêmes déictiques auraient donné les « adverbess » dont il a été question, adverbess qui, à leur tour, auraient formé le gros des postpositions les plus anciennes. L'auteur revient constamment sur cette explication, notamment au sujet du finnois *takana* « derrière » qui s'analyse en *taka* + *-na*. Cette même analyse est valable pour les postpositions samoyèdes correspondantes : nènets *l'axana* « id. », etc. Emboitant le pas derrière M. P. Alvre, M. T. Mikola découpe les mots en question en trois morceaux : *ta-* proviendrait d'un ancien déictique indiquant l'éloignement, *-ka-* serait un « coaffixe » de localisation dont on retrouve effectivement des emplois en finnois, par exemple dans des mots tels que *muukalainen* « qui est d'ailleurs, forain » (*muu* « autre » + *-ka-* + *-lainen*, suffixe de dérivation adjective), *täkäläinen* « qui est d'ici » (*lä-* déictique du lieu rapproché, *-kä-* + *läinen*), et *-na* qui est conçu comme la marque d'un ancien locatif mais dans lequel certains veulent voir plutôt un autre déictique. Tout cela n'est pas absurde en soi mais le malheur est que le mot *taka* se trouve attesté dans la prose d'Agricola en finnois du xvi^e siècle en tant que mot autonome avec le sens de « bien de fortune, moyens » (voir *Suomen kielen etymologinen sanakirja*) et d'autre part le mot lapon mentionné est tout simplement le cas locatif-essif d'un vocable lapon de Norvège *duokke* « lieu situé derrière » qui correspond à *taca* « pars posterior » chez Juslenius en finnois du xvii^e siècle. Il reste évidemment à « expliquer » le mot finnois *taka* comme la combinaison d'un déictique *ta-* avec un autre déictique *-ka*, le tout ayant été utilisé ensuite en fonction de substantif puis en celle de postposition. Mais que gagne-t-on à ce petit jeu ? A faire parfois des exercices de haute école phonétique ? Nous avons droit de ce fait à plusieurs explications (notamment en ce qui concerne le finnois *esi* « pars anterior » et *ensi* « premier », etc. (p. 189), dont le moins qu'on puisse dire est qu'elles ne s'imposent pas. A ce propos, il est regrettable que l'auteur n'ait pas cherché du côté des mots du type finnois *jälki* « trace, piste » et *järki* « alignement » pour éclairer l'étymologie des postpositions samoyèdes en *jē-*, *jīr-*, etc.

Cela dit, il n'est nullement exclu que des déictiques aient fourni des postpositions, voire même des suffixes mais il est imprudent

de tout ramener à la formation des mots par agglutination des seuls déictiques. A ce compte-là, on analysera aussi bien un vocable tel que finnois *kala* « poisson » en *ka-+la*, les éléments *ka* et *la* étant considérés comme d'anciens déictiques. Ce qui est plus vraisemblable, c'est que la morphologie des langues ouralo-altaïques s'est construite de différentes façons, c'est-à-dire que les élargissements agglutinés aux thèmes primaires ont eu des origines diverses selon les cas. Seulement ce processus n'a pu commencer qu'à une époque très reculée où l'ensemble des langues ouralo-altaïques constituait encore une langue unique bien que peu homogène dialectalement. Les restitutions que nous pouvons proposer ne porteront jamais que sur certains aspects de cette langue originelle. Les linguistes comparatistes se trouvent, selon une image chère à mon maître Meillet, dans la situation de l'archéologue qui met au jour des pans de murs et des troncs de colonnes sans pouvoir le plus souvent se faire une idée de ce qu'a pu être l'édifice dont ces éléments faisaient partie.

Le livre de M. T. Mikola est à lire de très près. D'abord pour l'exposé descriptif par lequel il commence et qui contient énormément de renseignements nouveaux sur le samoyède du nord. Cet exposé est une contribution importante à l'étude des langues ouraliennes. Quant à la partie comparative, elle mérite d'être examinée dans le détail afin de faire la part de ce qui est acceptable et de ce qui ne l'est pas. Ce qu'il y a de plus faible dans cet ouvrage, c'est ce qui est dit au sujet des langues primitives et de l'esprit de l'homme primitif. Ni Wundt ni même le grand Humboldt ne nous offrent de quoi nous éclairer sur ce point. Nos confrères hongrois devraient s'informer à de meilleures sources. Elles ne manquent pas. Quant à nous, nous souhaiterons que M. T. Mikola continue son investigation du samoyède, un domaine où il s'est déjà distingué.

A. SAUVAGEOT.

-
174. István FUTAKY. — *Tungusische Lehnwörter des Ostjakischen. Veröffentlichungen der Societas Uralo-Altaica*. Bd. 10. 96 p. in-8°. 1975. Chez Otto Harrassowitz. Wiesbaden.

Jusqu'à ces dernières années, la plupart des finno-ougriens ou uralistes avaient porté peu d'attention aux problèmes que pouvaient poser les relations entre les Tongous et les langues finno-ougriennes de l'Ob (vogoul, ostiak) ainsi qu'avec les langues samoyèdes. L'étymologie de bien des vocables n'était considérée

que du seul point de vue de la restitution du finno-ougrien, voire même de l'ouralien commun. Pourtant, nous savions par un nombre imposant de témoignages de voyageurs et d'observateurs de toutes sortes que les Tongous avaient circulé dans toute la Sibérie occidentale et s'étaient même montrés parfois jusque dans des parages situés à l'ouest de l'Oural. J'y avais fait allusion dans ma thèse de 1929 (*Recherches sur le vocabulaire des langues ouralo-altaïques*) mais les documents dont on disposait à cette époque étaient si rares, si incertains, qu'il n'était pas possible de pousser bien avant dans une étude des actions ou interactions qui ont pu s'exercer dans cette aire immense qui va des rives de l'Iénisséï aux monts Oural.

Ce que nous savons des Tongous demeure encore aujourd'hui incertain en bien des points. Plus particulièrement, nous ne pouvons préciser d'où ils sont venus jusque dans leur habitat actuel. Ce que nous savons par contre, c'est qu'ils ont passé pour nettement plus développés en technique et en civilisation que les peuples qui sont leurs voisins. On suppose qu'ils ont quitté des régions plus méridionales (et peut-être aussi plus occidentales) pour se réfugier là où nous les rencontrons. Il ne fait pas de doute que leur langue apparaît plus élaborée que celles parlées dans les mêmes parages.

M. I. Futaky a entrepris d'élucider au moins certains des problèmes que pose la présence des Tongous dans le voisinage des langues samoyèdes (surtout le nénets ou yourak) et de l'ostiak, proche parent du vogoul, dont nous savons qu'on a voulu y voir une langue très proche parente du hongrois. Dans ce petit livre, il essaie de débroussailler l'un des problèmes qu'il faut résoudre avant de s'attaquer finalement à la comparaison de l'ouralien et du tongous commun. Il est en effet absolument nécessaire de déterminer au plus tôt ce qui, dans les similitudes lexicales constatées entre telle langue ouralienne et les langues tongous, ressortit à l'emprunt et ce qui peut provenir d'une filiation généalogique ancienne. Cette fois, M. I. Futaky examine les mots que l'ostiak, langue finno-ougrienne la plus orientale, a pu emprunter au tongous. A cette occasion, il établit les correspondances phonétiques que la comparaison des mots d'emprunt ostiakisés avec leurs originaux tongous fait apparaître. Pour plus de sûreté, il ne traite que des vocables qui semblent être passés directement du tongous en ostiak. En d'autres termes, il essaie d'opérer avec le maximum de sûreté. Sa démonstration est éloquente. Nous ne saurions nous y arrêter ici car elle ne peut intéresser que les spécialistes mais il suffit de dire qu'il ne fait plus aucun doute que l'ostiak, pour ce qui est surtout de ses variantes dialectales parlées le plus loin vers l'est, a admis un nombre assez important de termes qui

intéressent les différents aspects de la vie relativement rudimentaire des Ostiaks tels qu'ils ont pu être observés depuis le milieu du siècle dernier. Mais il ne faut pas oublier que la civilisation ostiakie que nous connaissons a été celle de ceux des réfugiés traqués au-delà de l'Oural par les envahisseurs qui les ont chassés de leurs terres ancestrales. Ils ont été forcés de refaire l'apprentissage de certaines techniques oubliées et les Tongous leur en ont fourni les éléments, les objets et les pratiques comme aussi les mots. D'ailleurs, il ne faut pas non plus s'imaginer les Tongous des siècles derniers comme étant autre chose que des transfuges eux aussi. Ils sont venus du sud où ils ont dû connaître des jours meilleurs. Certaines de leurs techniques ont étonné les ethnologues. A la différence des autres éleveurs de rennes, ils ont su faire de ces animaux des bêtes de somme et même de monte. Samoyèdes et Ostiaks n'ont jamais su en faire autant, ni même les Lapons.

Sans doute, M. I. Futaky va bientôt s'attaquer au problème des emprunts samoyèdes au tongous et aussi à ceux du vogoul puis du permien. C'est seulement après avoir fait la part de ce qui est emprunt qu'il pourra entreprendre l'examen des similitudes qui ne sauraient s'expliquer de cette manière. Nous lui souhaitons de réussir dans ses projets car bien des choses s'éclairciraient.

A. SAUVAGEOT.

175. K. F. KARJALAINENS SÜDOSTJAKISCHE TEXTSAMMLUNGEN.
Neu transkribiert, bearbeitet und herausgegeben von Edith Vértes.
Band I. Mémoires de la Société Finno-ougrienne, tome 157.
 256 p. in-8°. Helsinki 1975.

M^{me} Édith Vértes, infatigablement, avance dans la publication des textes laissés par l'explorateur et linguiste finlandais K. F. Karjalainen et qu'une mort prématurée a empêché de publier. Il s'agit de textes oraux consignés sur place chez les Ostiaks du Sud (Demjanka, Tsingala, Savodnija, Krasnojarsk). Ces relevés sont restés dans les archives de la Société Finno-ougrienne, attendant d'être mis au jour. Mais cette mise au jour a exigé un labeur dont seuls peuvent se faire quelque idée ceux qui ont eu connaissance de l'état dans lequel se trouvent ces documents. Karjalainen avait travaillé pour ainsi dire contre la montre, forçant le rythme de son exploration de dialectes qu'il ne possédait pas et ne pouvait pas connaître à fond. Il s'est en outre servi de la transcription « fine » des *Finnisch-ugrische Forschungen* qui est d'une extraordinaire précision et exige une attention de tous les instants de la

part de l'enquêteur. Retranscrire ces relevés pour les publier est déjà un tour de force. Il fallait ensuite traduire en allemand ces textes que Karjalainen n'avait pas eu le temps de traduire sur place. Le seul instrument dont M^{me} Vértès pouvait se servir est le dictionnaire ostiak posthume, édité par le regretté Y. H. Toivonen, dictionnaire incomplet, qui n'est pas non plus exempt de défauts. Dans ces conditions, on ne peut qu'admirer le zèle, la conscience, l'infinie patience avec lesquels il a fallu opérer pour parvenir à faire connaître enfin ces textes de folklore dont l'intérêt ne saurait être surestimé. Ils nous apportent de nouveaux matériaux pour l'étude des parlers méridionaux de l'ostiak d'avant la première guerre mondiale, c'est-à-dire de parlers qui avaient encore conservé un certain caractère archaïque. Par ailleurs, ils nous font connaître un aspect nouveau des contes et légendes dont les Ostiaks du début du siècle savaient encore se souvenir. A cet égard, ils intéresseront les ethnologues, même à travers un texte allemand qui a été très difficile à établir.

Ce premier volume doit être suivi d'un second qui contiendra des commentaires et des explications de toutes sortes. Nous attendons cette suite et félicitons M^{me} Édith Vértès de nous donner ces deux précieuses publications.

A. SAUVAGEOT.

176. FERENC A. MOLNÁR. — *On the history of word-final vowels in the Permian languages. Studia uralo-altaica V.* 87 p. in-8°. Szeged, 1974.

L'auteur de cette plaquette se propose de retracer le processus phonétique qui a causé la disparition de la voyelle brève en fin de mot. Les matériaux sur lesquels il opère sont essentiellement les vocables dont l'étymologie est plus ou moins bien connue : mots du fonds ouralien, finno-ougrien, emprunts anciens ou plus tardifs aux langues qui ont fourni des vocables au permien : parlers iraniens anciens, turk (tchouvache et tatar), langues obougriennes (ostiak et vogoul), carélien, vepse, russe.

Comme hypothèse de départ, il retient, avec de nombreux théoriciens, que les vocables d'origine finno-ougrienne étaient des dissyllabes dont la voyelle finale ou thématique était brève et ne pouvait être qu'un *-a*, un *-ä*, un *-e*, peut-être aussi un *-ę*. Or cette voyelle, quel qu'ait pu être son timbre, est tombée dans les dialectes zyriènes et aussi dans les votiaaks bien que dans ces derniers, une finale *-i* ou *-ï* se soit maintenue non pas partout mais seulement dans certains mots.

Comme nous ne possédons que des documents relativement récents sur le permien, à l'exception de quelques textes très brefs en zyriène, qui sont du ^{xiv}^e siècle, le processus de disparition de la voyelle thématique n'a pu se dérouler que dans ce qui est la phase préhistorique de la langue, entre un état de choses hypothétique car nos restitutions sont vraisemblables mais pas absolument assurées, et l'état présent qui, pour la majorité des mots, comporte le zéro de la voyelle thématique supposée. L'auteur se représente que l'état dans lequel nous trouvons ces langues est l'aboutissement d'un mouvement général de l'articulation des voyelles par relèvement de la langue (ce qu'il appelle *raising* dans son texte anglais). En conséquence, il entrevoit qu'au moment où les parlers permien se sont scindés en dialectes zyriènes et dialectes votiaks, la voyelle thématique avait été fermée et rétrécie en *-i* ou *-i*, le développement suivant la faisant totalement disparaître, sauf dans une minorité de cas en votiak. La chute de la voyelle thématique se serait donc accomplie en deux temps 1) fermeture et rétrécissement d'abord, 2) amuïssement ensuite, exception faite des mots votiaks où la voyelle en serait restée au premier stade d'évolution.

Il n'est pas possible de discuter ici de ces hypothèses. Elles sont certainement vraisemblables mais elles sont en même temps conjecturales car la chute d'une voyelle brève finale peut résulter de l'action de bien des facteurs et s'opérer de bien des façons. Ce qui est certain, c'est que la totale disparition semble avoir été la règle car les voyelles qui subsistent dans une partie des mots votiaks restent inexplicables. Elles se seraient conservées parce que le votiak porte l'accent de mot sur la dernière syllabe. Cette particularité attribuée à l'action du turk le distingue du zyriène. Toutefois, les questions concernant cette accentuation ne sont pas élucidées. Il faudrait supposer que dans les cas où la voyelle thématique a disparu des mots votiaks, ceux-ci n'auraient pas eu l'accent sur la dernière syllabe mais alors comment se fait-il que des vocables qui paraissent pourtant très anciens aient conservé une voyelle finale? Et de quand peut-on dater l'introduction en votiak de l'accent portant sur la dernière syllabe? Rien de tout cela n'est clair et l'auteur nous comblerait s'il voulait bien nous apporter quelques précisions.

A. SAUVAGEOT.

177. Wilhelm BACHER. — *Die Anfänge der hebräischen Grammatik and Die hebräische Sprachwissenschaft von 10 bis zum 16. Jahrhundert*, Amsterdam (Amsterdam Studies in the Theory and History of Linguistic Science III. Studies in the History of Linguistics, vol. 4, John Benjamins B.V.), 1975, pp. xviii + 57 + 235, 22 × 15 cm.

La réédition, en un volume, de ces deux ouvrages, introuvables depuis longtemps, de W. Bacher, dans une collection consacrée à l'histoire de la linguistique, s'imposait véritablement. On ignore trop en général, ailleurs que chez les hébraïsants, l'importance historique de la période envisagée dans ces études. Pour n'en souligner qu'un aspect, on peut rappeler que les grammairiens judéo-arabes du moyen âge à qui sont dus les premiers travaux scientifiques de linguistique hébraïque, ont été très souvent de véritables comparatistes. Loin d'ignorer les rapports existant entre les langues sémitiques connues d'eux, à savoir l'hébreu, l'araméen et l'arabe, ils les ont au contraire utilisés pour éclairer les textes sacrés qui faisaient l'objet de leurs recherches. Dès le ix^e-x^e siècle, des hommes comme Sa'diyya Ga'ôn et surtout Jehuda ibn Qurayš réalisent des lexiques comparatifs. Ibn Qurayš surtout, dans une épître aux Juifs de Fès pour les inciter à reprendre l'étude, abandonnée par eux, des traductions araméennes de la Bible leur montrait, à l'aide d'un très grand nombre d'exemples, l'intérêt que pouvait avoir, pour la compréhension du texte hébreu lui-même, la prise en considération du vocabulaire araméen et aussi arabe. Par une très longue série d'exemples classés alphabétiquement, il dégagait de véritables correspondances phonétiques entre les trois langues sémitiques.

Ibn Qurayš, s'il fut sans doute l'un des premiers, ne fut pas le seul. Les noms de savants considérables comme Ibn Ġanâḥ, David ben Abraham al-Fâsi, Ibn Barûn par exemple sont liés au développement du comparatisme. Ainsi Ibn Barûn compose au xi^e siècle un « Livre de la comparaison entre l'hébreu et l'arabe ». De ces anciens linguistes judéo-arabes, Ernest Renan écrivait en 1884 : « La perfection des travaux de cette école arabe-juive nous surprend. La science moderne ne procède pas autrement, et on peut dire que Rabbi Jona, dans la première partie du xi^e siècle, pratique déjà avec habileté les méthodes comparatives qui devaient donner à la philologie européenne sept ou huit siècles plus tard une si incontestable supériorité ».

Cette perfection serait sans grand intérêt pour l'histoire des sciences s'il y avait eu une rupture entre ces grands ancêtres et les sémitisants modernes. Or il n'en est rien. Les auteurs judéo-arabes ont été utilisés sans discontinuité par les hébraïsants

européens. Les comparatistes sémitisants formés à l'école de Bopp avaient à leur disposition une somme considérable de données sur lesquelles ils n'ont pas manqué de se fonder.

Ces traditions grammaticales méritent donc d'attirer l'attention des linguistes. Or les travaux de W. Bacher en constituent l'instrument d'approche indispensable. Certes, parus il y a quelque quatre-vingts ans, ils sont à rectifier sur certains points (peu nombreux au demeurant), à compléter pour certains chapitres. Mais ils n'ont pas été remplacés en tant que présentation d'ensemble. Les éditeurs ont eu la très louable idée de compléter le recueil par la très riche bibliographie des écrits de l'auteur, commencée par L. Blau et menée à son terme par Dénes Friedman. Ainsi est-il possible de se référer sur de nombreux points à d'autres travaux qui apportent des informations supplémentaires.

David COHEN.

178. M. H. BAKALLA. — *Bibliography of Arabic Linguistics*, Londres (Mansell), 1975, pp. 300+8, 24×16 cm.

Nous ne disposions jusqu'ici que de deux bibliographies sélectives, celle de H. Sobelman, parue en 1962, et celle de T. Prochaska Jr parue en 1967, toutes deux trop brèves (quelque 600 titres) et peu accessibles. L'ouvrage de M. H. Bakalla fournit plus de deux mille titres de travaux récents, clairement présentés et parfois commentés. Innovation importante, une « sélection orientale » nous montre l'importance croissante de l'apport des arabophones dans l'étude linguistique. Il n'y a pas de classement thématique, les titres étant introduit sous le nom de l'auteur. Mais des index analytiques très riches permettent la consultation sans difficultés. L'ouvrage rendra certainement de grands services. On ne peut que souhaiter la publication rapide de la bibliographie complète (celle-ci ne concerne pour l'essentiel, que les travaux parus après 1967) que l'auteur s'attache maintenant à réaliser.

David COHEN.

179. Andrzej CZAPKIEWICZ. — *The verb in modern arabic dialects as an exponent of the development processes occurring in them*, Wrocław-Warszawa-Kraków-Gdańsk (Polska Akademia Nauk-Oddział w Krakowie. Prace Komisji Orientalistycznej, Nr 11), 1975, pp. 251, 25 × 18 cm.

On a quelque scrupule à porter un jugement sur un tel ouvrage. Il représente sans doute un travail considérable et ambitieux. Mais il ne nous en donne qu'une image tronquée et de ce fait souvent obscure. Pour des raisons « éditoriales », nous dit l'auteur, il a dû réduire considérablement les dimensions de son manuscrit. On peut se demander si le parti qu'il a pris de sacrifier « the rich exemplifying material as well as the detailed discussion of the stem-alternatives, their origin and employment » était bien celui qu'il fallait prendre. On se trouve ainsi devant un vaste tableau abstrait et obscurci par un abus de symboles, difficile à suivre dans le détail et dont on ne peut sérieusement vérifier les bases.

L'ambition était, à travers un examen des formes verbales dans les dialectes arabes, de déceler les types de changements morphologiques qu'elles manifestaient à partir des formes anciennes attestées par la langue classique. Ces changements sont considérés sous deux aspects, celui de la *réduction* : disparition, abrégement, perte d'autonomie et celui de la *régénération* : rénovation de formes anciennes et apparition de nouvelles ; il s'agissait fondamentalement de marquer leur part respective dans l'évolution de chaque dialecte.

Quoi qu'on puisse penser de la nature de ce programme et de son orientation, on pouvait en espérer des éclaircissements sur de nombreux problèmes de dialectologie historique et comparée. Une certaine déception cependant vient de la mise en œuvre même des matériaux qui fondent la recherche. Ceux-ci nous sont présentés comme une collection de schèmes isolés, classée selon les mutations formelles qu'ils ont subies. Le système auquel elles appartiennent n'entre pas en ligne de compte, même dans la présentation des « valeurs sémantiques », c'est-à-dire en fait du fonctionnement du verbe. Cette présentation consiste à définir un certain nombre de valeurs et à énumérer pour chacune tous les dialectes où cette valeur peut être décelée. Par exemple, les valeurs de la conjugaison à suffixes sont traitées de la façon suivante : « 1. Action in the past... : H, M ; AS ; AT, T, LT, LB, W, S, E, etc. 2... action which has been achieved immediately before the time of speaking... H, LT, LB, W, E, JB, IM, A..., etc. » (Les lettres capitales symbolisent les noms des dialectes).

Il semble difficile de discerner dans une telle analyse les fonctions fondamentales des formes dont les autres fonctions ne sont que

des réalisations particulières et le fonctionnement du système, dans sa réalité profonde, échappe au lecteur.

Des réserves sont donc à faire, provoquées par des lacunes, dues sans doute pour une grande part aux conditions de la publication. Mais tel qu'il se présente, ce travail est fort utile. Il apparaît avant tout comme un inventaire très détaillé, sans doute complet dans les limites des descriptions utilisées, des schèmes verbaux de l'arabe. De ce fait, il mérite et méritera longtemps, en raison de la rareté des études de synthèses sur les dialectes arabes, d'être consulté avec attention. Exprimons ici le souhait que les parties qui en sont restées inédites voient rapidement le jour.

David COHEN.

180. Henri FLEISCH. — *Études d'arabe dialectal*. (Recherches publiées sous la direction de l'Institut des Lettres Orientales de Beyrouth. Nouvelle série. A. Langue arabe et pensée islamique, t. IV), Beyrouth (Imprimerie Catholique), 1974, pp. xi+404.

L'apport du Père Henri Fleisch à la dialectologie arabe est considérable. L'exploration linguistique de la « montagne libanaise » à laquelle il s'est livré pendant une quarantaine d'années nous a ouvert un domaine peu connu jusqu'alors malgré le très grand intérêt qu'il présente pour les études arabes, et que la « koinisation » condamnait à perdre, à brève échéance, ses caractéristiques essentielles. Les résultats de cette exploration, le P. Fleisch les avait publiés au fur et à mesure. Ici même nous n'avons pas manqué d'en signaler les plus importantes. (Voir en particulier *BSL* 61 (1966), fasc. 2, 164-165). Mais l'état de dispersion dans lequel ils se trouvaient rendait leur consultation malaisée. On doit donc se féliciter de les voir aujourd'hui rassemblés dans ce recueil. En fait l'ouvrage n'est pas formé uniquement par la reproduction (avec des compléments) de ces études déjà connues. Le P. Fleisch y a joint deux sections nouvelles. L'une est constituée par un certain nombre de textes dialectaux inédits relevés à Jall-ed-Dib, Châtine, Briza, Qnât, Kafar Dlâqôs, Hadchite. Ces textes, très soigneusement transcrits et traduits, sont accompagnés d'une notice sur les localités d'origine et de notes linguistiques diverses. L'autre, consacrée à l'historique des enquêtes, si elle permet d'apporter des compléments fort utiles, vaut aussi tout particulièrement par le témoignage qu'elle nous fournit sur la nature et le rythme des évolutions dialectales dans cette région du monde. Au total, un livre que tout dialectologue de l'arabe devra étudier. Des index

fort complets (auteurs cités, noms propres de personnes, noms géographiques, vocabulaire, notions) en rendent la consultation particulièrement aisée.

David COHEN.

181. *Folia Orientalia*, Revue des études orientales publiée par la Commission orientaliste, centre de Cracovie de l'Académie polonaise des sciences, vol. XV (1974), Kraków, 1974, 321 pp. ; — vol. XVI (1975), Kraków, 1975, 338 pp.

Reçu trop tard pour être présenté dans le tome LXX/2 de notre *Bulletin*, le volume XV de *FO* est analysé ici en même temps que le volume XVI. Seuls sont mentionnés les articles qui intéressent la linguistique, directement ou par les matériaux qu'ils fournissent. Les titres sont regroupés dans un ordre qui fera ressortir la variété des domaines étudiés et la place accordée à chacun d'eux.

LANGUES CHAMITO-SÉMITIQUES :

Hébreu et araméen : Souhaitant un renouvellement des études bibliques (v. déjà *FO*, XIV, pp. 65-76, signalé dans *BSL*, LXIX/2, p. 294), A. Zaborski, « Structural Methods and Old Testament Studies », XV, pp. 263-268, préconise l'application des théories les plus récentes : demande qui paraîtra légitime, même si l'on ne partage pas tout à fait la confiance de l'auteur dans les méthodes transformationnelles et génératives.

Deux articles portent sur l'araméen : B. Jongeling, « The Job Targum from Qumran Cave 11 (11 Q₁₁ Job) », XV, pp. 181-196, compare ce document avec le texte biblique ; — F. A. Pennacchietti, « Benedizione o maledizione? A proposito dell'iscrizione aramaica n. 24 di Hatra (Iraq) », XVI, pp. 57-64, propose un nouveau découpage du texte, dans lequel il voit une malédiction.

Arabe : N. Anghelescu, « Sur le sens de la flexion désinentielle dans la grammaire arabe traditionnelle », XVI, pp. 7-12, revient sur la définition que les grammairiens arabes donnent de la phrase nominale et insiste sur l'importance qu'ils accordent aux intentions du locuteur. — V. S. Xrakovskij étudie (XVI, pp. 13-36) « les caractéristiques formelles et l'usage des constructions passives en arabe littéraire » ; l'article est rédigé en russe et les exemples arabes sont transcrits dans l'alphabet cyrillique. — La poésie populaire en arabe dialectal est représentée par le travail de J. Grand'Henry, « Berceuses, énigmes et chansons arabes de

Cherchell (Algérie) », XVI, pp. 37-56 ; le commentaire comporte diverses observations grammaticales.

Amharique : L. Bender, « Amharic Verbal Types from Text and Lexicon », XV, pp. 23-46, présente le classement et le dénombrement de matériaux recueillis dans la presse.

Berbère : T. Lewicki, « Les noms propres berbères employés chez les Nafūsa médiévaux (VIII^e-XVI^e siècle) (Observations d'un arabisant) » : Deuxième partie, XV, pp. 7-21, donne la suite d'une étude parue dans *FO*, XIV, pp. 5-35 (v. *BSL*, LXIX/2, p. 293). Parmi les noms cités, on remarque ĠLDĀSN/ĠLYDĀSN, ĠLDYN, ĠNDWZ, à côté de MĀMD, variante de *Muḥammad*.

Couchitique : P. Black, « Regular Metathesis in Gidole », XV, pp. 47-54, décrit des métathèses qui se produisent dans des groupes de deux consonnes et les met en relation avec la structure phonologique du gidole. — H. J. Sasse, « Ein Subjektskasus im Agaw », XV, pp. 55-67, montre la présence en kemant, langue du groupe agaw, d'un « cas-sujet » dont il précise les formes et les fonctions et qu'il estime protocouchitique. — A. Zaborski, « Note on Biconsonantal and Triconsonantal Roots in Cushitic », XVI, pp. 263-266, examinant les données fournies par un travail d'A. B. Dolgopolskiy, conclut que l'état actuel de la recherche ne permet pas d'affirmer l'antériorité des racines bilitères en couchitique.

Tchadique : P. Newman, « Proto-Chadic Verb Classes », XVI, pp. 65-84, propose un tableau du système verbal « proto-tchadique » en se gardant de donner une extension abusive à des notions propres à la grammaire du haoussa ; huit langues sont examinées, y compris le haoussa lui-même. — H. Jungraithmayr, « Der Imperfektivstamm im Migama (« Djonkor von Abu Telfan », Republik Tschad) », XVI, pp. 85-100, décrit avec soin les différents thèmes de l'imperfectif en migama et les oppose aux thèmes de perfectif. L'auteur, qui ne semble pas mettre en doute l'appartenance du tchadique au chamito-sémitique (§ 1. 2), confronte ensuite le vocalisme de ces formes avec celui des thèmes de l'« imparfait » et du « parfait » en touareg (tout en négligeant le « parfait 2 »), tels que les présente M. Prasse dans son récent *Manuel de grammaire touarègue* (v. *BSL*, LXIX/2, pp. 297-299). M. Jungraithmayr croit déceler une identité de structure entre le berbère et le tchadique. L'intérêt du rapprochement est évident, mais les éléments en sont-ils bien choisis ? D'abord il n'est pas sûr que les vocalismes touaregs soient représentatifs du berbère. Ensuite et surtout, l'« imperfectif » du migama semble le plus souvent caractérisé par une « gémiation » consonantique, si bien que M. Jungraithmayr évoque à son sujet le *-parras-* de l'akkadien, lui-même rapproché par M. O. Rössler de l'« aoriste intensif » ou « forme d'habitude »

du berbère : mais l'« imparfait » de M. Prasse est simplement l'« aoriste » berbère, qui n'est jamais marqué par cette gémination.

Quoi qu'il en soit, on se réjouit de voir la place que la revue polonaise accorde à des domaines encore mal explorés, comme le tchadique, dont le caractère chamito-sémitique est parfois contesté, et le couchitique.

LANGUES TURQUES :

D. Theodoridis, « *Türkeitürkisch Tarator* », XV, pp. 69-76, s'interroge sur l'origine et sur l'histoire de ce nom qui désigne notamment une « sauce au vinaigre et aux noix ». — S. Stachowski, « Studien über die neupersischen Lehnwörter im Osmanisch-Türkischen » (II), XV, pp. 87-118 (du mot n° 98, *dar*, au n° 214, *hünkâr*) ; — (III), XVI, pp. 145-372 (du n° 215, *ibrîşim*, au n° 372, *nümayan*) publie la suite de son dictionnaire des emprunts faits par le turc osmanli au persan (v. *FO*, XIV, pp. 77-118 et *BSL*, LXIX/2, p. 294). — J. Lisowski, « Zur Klassifizierung der Zusammensetzungen von Zeitwörtern der Bewegung im Tatarischen und im Baschkirischen », XV, pp. 141-147, après s'être intéressé aux composés verbaux qui notent des mouvements en tchouvache (v. *FO*, XIV, pp. 155-159 et *BSL*, LXIX/2, p. 294), reprend la question pour le tatar et le bachkir. — L'article de W. Zajączkowski, « Karaimische kultische Lieder », XVI, pp. 131-143, n'est pas une étude linguistique, mais fournit le texte et la traduction allemande de chants, eux-mêmes traduits de l'hébreu dans la langue des Caraites.

LANGUES INDO-EUROPÉENNES :

Z. Darasz, « The Word-Formation of Serbo-Croatian Substantives of Turkish Origin » (Part One), XV, pp. 119-139 ; — (Part Two), XVI, pp. 193-213, décrit les suffixes dont sont affectés les emprunts au turc, puis propose un classement sémantique de ce vocabulaire, qui est enfin rappelé dans un index.

A. Pisowicz, « Un texte arménien dialectal du village Pharpi », XV, pp. 289-301, présente le texte, une traduction littérale en français et un glossaire.

B. Mękarska, « An Attempt at the Reconstruction of the Bactrian Language System », XV, pp. 149-165, fait appel à l'iranien pour expliquer une inscription de Surh-Kotal (Afghanistan) en caractères grecs. — J. Pstrusińska, « About the Origin of Comparison of Adjectives in Pashto », XV, pp. 167-180, analyse, dans une perspective à la fois descriptive et historique, les différents procédés de la comparaison en pachto.

BASQUE :

W. W. Schuhmacher, « Ist Baskisch *aretze* « Kalb » ein germanisches Lehnwort? », XVI, pp. 303-304, suggère un rapprochement du nom basque avec v. h. all. *hrind* « bœuf » (dont l'origine indo-européenne a du reste été contestée).

TIBÉTAIN :

I. Kania, « The Seventh Chapter of the *rGyal rabs gsal ba'i me long* and a Problem of Tibetan Etymology », XV, pp. 247-258, traduit en anglais le chapitre VII de cette chronique et étudie les appellations du maïs en tibétain.

LANGUES DIVERSES :

C'est encore le maïs qui fait l'objet de l'article de T. Marszewski, « The Problem of the Introduction of « Primitive » Maize into South-East Asia » (Part I), XVI, pp. 237-260 ; une section en est consacrée aux données linguistiques et ethnogéographiques (pp. 247-256).

Les autres articles ne ressortissent pas au domaine de ce *Bulletin*, bien que certains puissent intéresser les linguistes par le biais de la littérature ou de l'histoire. On regrette de ne pouvoir les énumérer ici. Chacun des deux volumes est complété par un « bulletin critique » réunissant des comptes rendus d'ouvrages et par des « notes bibliographiques ».

Lionel GALAND.

182. *Africa*. Rivista trimestrale di studi e documentazione dell'Istituto Italo-Africano. Roma.

Dans le numéro de juin 1975, Jean-Pierre BOUGNOL présente une « Esquisse préliminaire d'une phonologie de la langue Daza » (pp. 257-259), ou dazaga /dààzàgáá/, parlée dans le village de Droua, région de Gouré, au Niger. Cette langue comporte un système vocalique qui s'élabore à partir de quatre oppositions binaires des traits « tension », « aperture », « position » et « longueur », ce qui donne un total de 16 phonèmes ($2^4 = 16$) : « quatre voyelles non-tendues /i/, /u/, /e/ et /o/ qui présentent dans certains contextes des réalisations centralisées tendant vers [ɛ] et, pour /u/ et /o/, sans arrondissement, et quatre voyelles tendues /i/, /u/, /ɛ/ et /a/ dont les réalisations sont à peu près invariables, et les voyelles longues correspondantes : /ii/, /uu/, /uu/, etc. » (p. 257).

Toutefois, il n'est pas certain que cela corresponde à la réalité linguistique. En effet, dans la représentation à trois dimensions du système vocalique que l'auteur propose à la page suivante, ce sont les voyelles /ɪ/, /ʊ/, /e/ et /o/ qui sont classées parmi les tendues, tandis que /i/, /u/, /ɛ/ et /a/ sont classées parmi les non-tendues. De plus, une incertitude plane sur les données elles-mêmes. Ainsi, aucune justification n'est donnée pour l'interprétation de [dirdé] « chef » comme étant la réalisation de /dirdé/.

Même si une recherche ultérieure permettait d'éliminer ces incohérences, il resterait encore à interpréter le statut phonologique exact de ce trait. S'agit-il d'un trait oppositionnel (paradigmatique) ou contrastif (syntagmatique)? Rien n'est dit sur l'utilisation effective de ce trait en vue de la construction de la face signifiante de la langue. Sert-il de support à l'harmonie vocalique?

Il est légitime d'émettre une autre réserve à l'égard de la pertinence du trait « longueur ». Le fait que la modulation tonale — interprétée par l'auteur comme une succession de deux tons — n'affecte que les voyelles longues, suggère plutôt l'interprétation de la longueur vocalique comme étant le résultat de la succession de deux phonèmes vocaliques isotimbres. Le nombre des voyelles serait ainsi réduit à 8.

Le dazaga possède les phonèmes consonantiques suivants :

b	d	ɕ	g	g ^w	
p	t	c	k	k ^w	
	z				
f	s	ʃ			h
m	n	ɲ		ŋ	
	l r				
w			y		

Il y a neutralisation des oppositions /g/-/g^w/ et /k/-/k^w/ devant une voyelle arrondie.

Trois tons punctuels (Haut, Moyen, Bas) complètent le système phonologique.

Le numéro de décembre 1975 contient un article d'anthroponymie : « La thématique du port du nom chez les Luba-Bantu du Kasai (Zaire) » (pp. 529-553) de Tshinyama Badibanga. Sont traités successivement : la terminologie à propos du port du nom, les noms eux-mêmes avec un essai de classification, et, enfin, leur signification tridimensionnelle fondamentale, à savoir que « par son nom l'individu est en relation intime avec lui-même, avec la société où se déroule sa vie, et enfin avec le cosmos » (p. 541). C'est surtout « la signification métaphysique du nom, selon la conception philosophique des Bena-Luluwà (Baluba du Kasai Occidental) de l'être humain » (p. 530) qui intéresse l'auteur. Cette

approche « thématique » limite en fait la saisie de cette réalité complexe qu'est le nom personnel en Afrique Noire : réalité linguistique d'abord parce que message verbal intimement lié à la « profération » propre à la civilisation de l'oralité ; réalité ethnologique parce que lieu d'expression culturelle de par sa genèse et son contenu ; réalité psycho-sociale parce qu'il crée socialement l'individu ; réalité politique, enfin, parce qu'objet de décision politique au niveau du rapport tradition-modernité, c'est-à-dire là où se joue la rencontre de deux différences culturelles : l'africaine et l'occidentale.

Emilio BONVINI.

-
183. Jean-Pierre CAPRILE. — *Lexique Tumak-Français (Tchad)* (Marburger Studien zur Afrika- und Asienkunde. Serie A : Afrika — Band 5). Berlin, Dietrich Reimer, 1975 ; iv+137 pp., 3 cartes.

Le pays tumak est situé au sud de la République du Tchad, dans la Préfecture du Moyen Chari, et a pour centre le chef-lieu de canton de Goundi. Dans ses plus grandes dimensions, ce territoire s'étend sur une quarantaine de km du nord au sud, et une trentaine d'est en ouest. La langue tumak est parlée par un peu plus de 10.000 personnes. Selon Carl Hoffmann (*Chadic Newsletter*, Special Issue, January 1971, p. 4), cette langue tchadique est à ranger dans le groupe 3, dit « Somrai », de la sous-branche « Plateau-Sahel » orientale. M. Caprile accepte cette classification, au moins provisoirement (p. 18). Il convient d'ailleurs de la compléter maintenant par les précieux renseignements contenus dans un article de H. Jungraithmayr que l'auteur est excusable de n'avoir pas cité dans sa bibliographie (pp. 136-137), les deux textes ayant sans doute été livrés à l'impression vers la même époque : « Perfektiv-(kurz-) und Imperfektiv-(lang-)stamm im Aspektsystem Osttschadohamitischer Sprachen », *ZDMG*, Supplement II, 1974, pp. 583-595 (voir pp. 586-588 et le schéma de la p. 595).

Le livre de M. C. constitue, en fait, une publication partielle — et peut-être un peu prématurée — des documents qu'il a rassemblés sur le tumak. Le lexique lui-même (pp. 45-100) ne fournit, en effet, qu'un millier de mots sur les 2.000 que l'auteur a recueillis, et les notes grammaticales qui le précèdent (pp. 28-32) sont des plus succinctes. Elles ne permettent pas, en tout cas, de s'engager en toute sécurité dans l'analyse du conte de « la Hyène et la Mort » (pp. 34-39), dont l'auteur attend qu'il permette

au lecteur de « se faire une idée du fonctionnement de cette langue ». En revanche, et bien que M. C. se défende de proposer une phonologie du tumak (p. 25), son inventaire phonétique (pp. 19-27) est assez complet et précis pour qu'on puisse se représenter utilement le système des sons et des tons de la langue, et se poser aussi certaines questions à leur sujet. Ajoutons que l'ouvrage s'ouvre sur une étude critique de la toponymie tumak, qui rectifie et complète la nomenclature de la carte de l'I.G.N. (pp. 5-16), et se termine par un index français-tumak (pp. 101-135), qui rendra service au chercheur, et en particulier au comparatiste.

PHONOLOGIE. — Le tumak connaît non pas quatre types syllabiques, comme le donne à penser l'énumération de la p. 19, mais sept : V, VC, CV, CVC, et, de plus (en utilisant ici la même représentation graphique de la longueur vocalique que celle de l'auteur), V:C, CV:, CV:C. (Nous n'avons pas relevé d'exemple de la structure V:). Or ce n'est qu'à la p. 26 que nous apprenons qu'une syllabe fermée peut contenir une voyelle longue.

Le système des voyelles comporte peut-être huit orales brèves /i/, /e/, /ɛ/, /a/, /ɔ/, /o/, /u/, /ə/, et sept orales longues /i:/, /e:/, /a:/, /ɔ:/, /o:/, /u:/, /ə:/, le statut phonologique de [ɛ], [u:] et [ə:] étant encore incertain. Quant aux deux réalisations nasales [õ] et [ũ], l'auteur les soupçonne de n'être que des variantes contextuelles des orales correspondantes. La distribution de ces phonèmes, ou réalisations de phonèmes, selon les types syllabiques est exposée p. 20.

Les consonnes sont au nombre de 24, qui, classées par série, sont présentées (p. 26) dans l'ordre suivant : /b/, /d/, /h/ ; /p/, /t/, /s/, /k/ ; /b/, /d/, /j/, /g/ ; /mb/, /nd/, /nj/, /ng/ ; /m/, /n/, /ɲ/, /ŋ/ ; /l/, /y/, /w/ ; /r/ (dental) et /R/ (rétroflexe). On relèvera l'absence de /z/ comme partenaire sonore de /s/, et celle de /c/ comme partenaire sourd de /j/. L'opposition sourde/sonore, qui est manifeste en position initiale de syllabe, semble être neutralisée à la finale absolue au profit d'une réalisation intermédiaire « implorée » (ou « non explosée »), bien connue d'autres langues tchadiques (par exemple pour les occlusives finales dans les idéophones du haoussa). La distribution des consonnes est étudiée pp. 23-25, et l'on soulignera, à ce propos, que le tumak ne présente aucun cas de gémination.

Il existe trois tons ponctuels pertinents, H(aut), M(oyen) et B(as), qui peuvent aussi se combiner, dans le cadre de la syllabe, pour constituer sept tons complexes : HB, MH, MB, BH, BM, HBH, BHB. L'auteur s'est résolu, pour la représentation graphique de ces derniers, à doubler ou à tripler la lettre voyelle que surmontent les signes successifs des tons. Et nous sommes avertis (p. 19,

note 1) que ces lettres multiples notent bien des voyelles brèves. Dès lors, deux questions se posent. En premier lieu, la voyelle d'un mot comme *pààw* « dépasser » a-t-elle vraiment la même durée, mesurable expérimentalement, que celle d'un mot comme *á* « aller »? En second lieu, comment expliquer le fait que, parmi les 29 monosyllabes relevés par nous dans le lexique comme présentant une structure V:C (1 exemple), CV: (2 exemples) ou CV:C (26 exemples) — c'est-à-dire contenant une voyelle phonologiquement longue — aucun ne porte un ton complexe, mais tous un ton ponctuel B, M ou H? Doit-on conclure de cette observation que les tons complexes sont précisément exclus des types syllabiques dont le centre vocalique « long » semblerait le plus apte à leur servir de support segmental?

GRAMMAIRE. — Au singulier, les noms se répartissent entre une classe de masculins et une classe de féminins, mais ne comportent aucune marque formelle du genre grammatical. Comme indice syntaxique du genre, l'auteur ne retient que l'accord des adjectifs, qui, dans leur majorité, présentent trois formes, une pour le masc., une pour le fém., et une pour le pluriel. On s'attend néanmoins à ce que les pronoms personnels fonctionnent également comme indices du genre des noms. Certes, le *tumak*, qui, dans la série des pronoms sujets, connaît l'opposition de genre à la 2^e pers. du sing., semble utiliser à la 3^e pers. du sing. une même marque zéro pour les deux genres ; et le verbe pourvu d'un sujet nominal figure en séquence immédiate de celui-ci, sans interposition d'aucun indice de personne-aspect, donc sans marque du genre du sujet. Mais on constate que la série des pronoms objets oppose le masc. au fém. aussi bien pour la 3^e que pour la 2^e pers. du sing. : voici donc un autre indice syntaxique du genre des noms, dont il n'est pas fait mention. — Le pluriel des nominaux est, bien entendu, commun au masc. et au fém. Il se forme le plus souvent à l'aide d'un suffixe *-nán*, qui s'ajoute à la forme de sing. sans en modifier le schème tonal. — A propos des noms de parenté et de parties du corps, l'auteur remarque qu'ils « paraissent ne pouvoir s'employer que déterminés ». Il semble entendre par là qu'ils sont toujours suivis d'un pronom « possessif », plus ou moins amalgamé à leur radical. Mais les exemples qu'il cite (p. 29), où le « possesseur » est de la 3^e pers. du sing., ne permettent pas de se rendre un compte exact du passage d'un mot à mot tel que « femme mari son » (« sa » est un lapsus) au sens de « le mari de la femme » (on rectifiera ici également un autre lapsus en rétablissant « animal queue sa »). Faut-il déduire de là qu'avec les termes de parenté et les noms de parties du corps, le syntagme complétif est du type déterminant + déterminé + pronom anaphorique du déterminant ?

— Cette construction contrasterait alors avec celle du syntagme complétif le plus « normal », qui présente l'ordre (attendu, dans une langue tchadique) déterminé + *də* (connectif invariable en genre et en nombre) + déterminant.

Le système pronominal, outre l'opposition de genre déjà signalée à la 2^e et à la 3^e pers. du sing., comporte à la 1^{re} pers. du « non sing. » une opposition duel ou exclusif/inclusif, assez surprenante par l'identité formelle du duel et de l'exclusif, alors que, dans d'autres langues (margi, parlers ron), c'est avec l'inclusif que le duel manifeste une affinité (mais non une identité) morphologique.

Du verbe, deux formes sont envisagées : celle d'inaccompli et celle d'accompli, qui s'opposent entre elles, le plus souvent, par le schème tonal [s.t.] de leur thème respectif. L'auteur ne précise pas si la conjugaison, en tumak, se limite à ces deux seuls aspects, ce qui serait tout à fait inattendu. Le thème d'inaccompli étant considéré comme la forme de base — seule citée dans le lexique — les verbes sont répartis en trois classes selon la nature du s.t. de ce thème et les différences que présente — ou non — avec lui le s.t. du thème d'accompli. Par exemple, la 1^{re} classe opposera *hagəm* (M-M) « trouver » à *hágəm* (H-H) « avoir trouvé » ; la 2^e classe *hè* (B) « boire » à *hèé* (BH) « avoir bu ». La 3^e classe est « invariable » : *á* (H) « aller »/« être allé ». Enfin, deux verbes dissyllabiques sont attestés où l'opposition entre les deux thèmes se traduit par une alternance de leur dernière voyelle : *láməR* « oublier », mais *lámáR* « avoir oublié ».

LEXIQUE TUMAK ET COMPARAISON TCHADIQUE. — Dans le lexique, certains mots sont signalés comme des emprunts possibles, sans qu'il soit précisé à quelle langue : est-ce toujours au sara ? — Ce qui, cependant, retiendra avant tout l'attention du tchadisant, ce sont les affinités lexicales décelables entre le tumak et les langues qui lui sont apparentées. C'est pourquoi nous sommes livré à un premier sondage, qui a consisté à comparer systématiquement les lexèmes du tumak à la liste des 144 reconstructions « proto-tchadiques » proposées par Newman et Ma dans leur article, désormais classique, « Comparative Chadic : phonology and lexicon », *JAL*, 5, 3, 1966 (voir les pp. 232-242). Nous sommes parvenu aux résultats suivants : sur les 144 reconstructions en question, 52 admettent un rapprochement plausible avec le terme tumak qui leur correspond sémantiquement, et, sur ces 52 rapprochements, une vingtaine au moins peuvent être considérés comme hautement probables. Nous ne citerons que ces derniers, en faisant précéder chaque comparaison du numéro auquel elle se rapporte dans la liste de Newman et Ma.

Une première série de rapprochements présente le grand intérêt

de mettre en lumière une correspondance proto-tchad. *Z/*s/*z : tumak /h/ en position initiale de mot : 18. « vache » : *s- (cf. ndam suwi) : t(umak) hùý. — 23. « boire » : *s- : t. hè. — 56. « couteau » : *s-G- : t. hùgžàn. — 57. « connaître » : *Z-n- : t. hàn. — 70. « nom » : *s-m- : t. him. — 87. « racine » : *s-rw- : t. hərəw. — 94. « peau₁ » : *(k-)s-m : t. hum. — 111. « dent » : *s-n : t. hiin. — 126. « corps » : *z- : t. hìg (où -g est un suffixe, non productif, de noms de parties du corps : cf. kanakuru ýik et haoussa jikii). — 132. « pintade » : *z-b-(n) : t. hiból.

Une autre série de rapprochements suggère que le tumak répond assez souvent par une occlusive sonore à une sourde du proto-tchad. : 10. « buffle » : *k-b-n : t. gùn. — 20. « mourir » : *m-t- : t. ma:d « la mort » (mà « mourir »). — 21. « chien » : *k-r- : t. gá, plur. garág. — 33. « feu » : *w-t- : t. dāw (avec métathèse?). — 44. « sortir » : *p-t- : t. bəd. — 45. « caprin » : *k- : t. gəwí « bouc ». — 61. « fardeau, charge » : *k-r- : t. gəR. — 66. « lune » : *t-r- : t. dər. — 69. « boue » : *t-b- : t. dūbo. — 92. « ovin » : *t-m-k- : t. dāma, plur. dāmág.

Enfin, on relève deux exemples probables du passage de proto-tchad. *d à tumak /r/ ou /R/ (cf. Newman et Ma, *art. cit.*, p. 230) : 30. « tomber » : *t-d- : t. lo:R « tomber plusieurs fois ». — 38. « quatre » : *f-d- : t. wəri.

M. Caprile annonce son intention de faire paraître, après ce lexique, des contes, une esquisse phonologique et des notes grammaticales. Il peut être assuré que ces publications seront accueillies avec le plus grand intérêt par l'ensemble des tchadisants, surtout s'il envisage d'y joindre les éléments du vocabulaire qu'il n'a pas cru devoir incorporer à ce premier volume.

Claude GOUFFÉ.

-
184. Paul NEWMAN. — *The Kanakuru Language* (West African Language Monographs, 9). Institute of Modern English Language Studies, University of Leeds, in association with the West African Linguistic Society, 1974 ; x+139 pp.

Kanakuru est le nom sous lequel est plus généralement connue une population du Nord-Est du Nigéria, qui se désigne elle-même comme « Déra » (*Dérà*). Elle occupe, le long des rivières Gongola et Hawal, une aire dont les principales localités sont Shani, dans la Division de Biu (Province du Bornou), Shellen et Kiri, dans la Division de Numan (Province de l'Adamaoua). — Parmi les

langues tchadiques de la sous-branche « Plateau-Sahel » occidentale, le kanakuru appartient au groupe 4, dit « Bole-Tangle », selon la classification de Carl Hoffmann (*Chadic Newsletter*, Special Issue, January 1971, p. 3).

Dans cette description, la première dont le kanakuru fasse l'objet, l'auteur demeure fidèle aux principes de la grammaire transformationnelle, dont il s'était déjà inspiré en 1970 pour sa présentation du téra (voir *BSL*, LXVII [1972], 2, p. 412 sq.). Mais il s'est astreint ici à réduire et le nombre et l'appareil de formalisation des « règles » au minimum indispensable, et il recourt plus volontiers à une formulation traditionnelle qui, sans s'embarasser de raffinements terminologiques, vise à la clarté et à l'économie. La densité de l'exposé et l'abondance des énoncés qui l'illustrent n'en exigent pas moins du lecteur un effort soutenu, que justifie suffisamment la complexité de la morpho-syntaxe du kanakuru, et plus particulièrement de ses implications sur le plan tonal, dont l'auteur s'attache à rendre compte avec une précision exemplaire.

Cette grammaire est divisée en huit chapitres, dont l'ordre de succession permet déjà d'entrevoir certaines difficultés auxquelles le lecteur se heurtera en abordant les premières pages de la description morpho-syntaxique : 1) Phonologie. — 2) Phrases verbales. — 3) Phrases non verbales. — 4) Temps (*tenses*), dont l'étude est précédée d'une présentation d'ensemble de la classe du verbe. — 5) Emphase et énoncés interrogatifs. — 6) Structure du syntagme verbal (*VP*), qui se limite en fait à l'examen des thèmes de pluriel et des « extensions » servant à exprimer certaines modalités particulières du procès. — 7) Structure du syntagme nominal (*NP*). — 8) Syntagmes adverbiaux, où il est traité des propositions circonstancielles et de ceux des compléments circonstanciels qui n'ont pas trouvé place dans les ch. 2 et 3. — Or il va de soi que, par exemple, l'intelligence du ch. 2 (et aussi, pour des raisons propres à cette langue, du ch. 3) suppose connues des formes et des notions qui ne seront exposées qu'au ch. 4. Il est vrai que le tableau des pronoms fourni en appendice (p. 138), permet de s'orienter, dans une certaine mesure, dans la lecture des ch. 2 et 3, encore qu'il soit matériellement peu commode d'avoir à s'y reporter incessamment. Au demeurant, l'inconvénient qui vient d'être signalé, loin d'être imputable à une maladresse de composition de l'auteur, est inhérent à la méthode descriptive qu'il applique ; et cet inconvénient est sans doute inévitable dès lors qu'on renonce à une analyse hiérarchisée à partir des différents types de l'énoncé minimal. — Le volume se termine par un texte court, pourvu d'une traduction et de quelques notes ; par un utile glossaire d'un millier de mots représentant essentiellement le

parler de Shani, suivi d'une liste de quelque 150 termes du vocabulaire de base ; et par une page de bibliographie. L'absence d'index n'est qu'en partie compensée par la table des matières très détaillée placée en tête du livre.

Il n'est évidemment pas possible d'accorder ici un égal intérêt à toutes les parties d'une description aussi riche, et nous nous bornerons à tenter de dégager les traits qui nous ont paru les plus caractéristiques de cette langue tchadique.

PHONOLOGIE. — Le système phonologique du kanakuru comporte 31 consonnes. Parmi les occlusives, on notera, outre la série attendue des glottalisées /b, b^w, d, d^w/, décrites comme des non voisées, une série relativement riche de prénasalisées /mb, nd, nj, ŋg, ŋg^w/. La labialisation est un trait bien représenté dans le système, puisqu'elle affecte, en plus des trois phonèmes déjà cités, /d^w, š^w, k^w, g^w/. Il n'existe pas de palatalisées. Dans l'ordre palatal, on remarquera l'absence de /c/ en face de /j/, dont le partenaire sourd est représenté par /š/. Curieusement, la fricative latérale sonore /dl/, qui n'a été relevée que dans un très petit nombre de lexèmes, n'a pas de partenaire sourd. Le phonème noté /h/ est réalisé comme une fricative vélaire sonore, dont le caractère labile et l'amuïssement entre voyelles justifient sans doute en partie cette interprétation phonologique. Pour rendre compte de certaines règles combinatoires, il est distingué, parmi les quatre ordres consonantiques, entre une classe de « coronales » (alvéolaires et palatales) et une classe de « non coronales » (labiales et vélares). Quant aux différentes séries, elles sont réparties entre les deux classes des « *obstruents* » et des « *sonorants* ». Il convient de souligner que, parmi ces dernières, /w, r, y, h/ sont définies fonctionnellement comme des semi-voyelles non voisées. Dans le traitement transformationnel qui nous est proposé de ce système consonantique, une attention particulière est en effet accordée aux réalisations contextuelles des archiphonèmes /W, R, H/ tantôt comme des consonnes « dures » (ou « *non-sonorants* ») /p, t, k/, tantôt comme des consonnes « faibles » (ou « *sonorants* ») /w, r, h/, en raison de l'importance de cette alternance pour la « morphophonologie » du kanakuru.

Les voyelles sont au nombre de onze, six brèves /i, e, a, o, u, ə/ et cinq longues /ii, ee, aa, oo, uu/. Toutes sauf /ə/ peuvent figurer en position finale aussi bien que non finale, mais seul /a/ peut apparaître à l'initiale. Les diphtongues, qui sont surtout représentées en fin de mot, admettent n'importe quelle voyelle sauf /ə/ comme premier élément, et /i/ ou /u/ comme second élément. Leurs réalisations, comme celles de /ə/, sont particulièrement affectées par le contexte, tant consonantique que vocalique, où elles apparaissent.

Le système tonal comporte deux tons ponctuels H(aut) et B(as), et admet, dans le cadre de la syllabe, une séquence HB, jamais BH (qui se réduit à B). Les schèmes tonals [s.t.] canoniques sont peu nombreux, et spécifiques des diverses parties du discours. Ainsi, les noms, les adjectifs et les adverbes sont tous du type H(H)(H) ou H(H)B. Les verbes sont du type H(H)B ou B(B)H, leur schème tonal lexical [s.t.l.] étant prévisible ou non selon la nature du phonème initial : par exemple, tout verbe dont l'initiale est une occlusive sonore commence par un ton H. Les seuls monèmes que caractérise un s.t. B(B) sont des morphèmes, tels que certains pronoms et indices de temps, des démonstratifs ou des fonctionnels. Quant à la réalisation « de surface » des séquences tonales dans le cadre du syntagme ou de l'énoncé, elle résulte, d'une part, de l'abaissement relatif de certains tons H après un ton B, sous l'effet du « downstep » ou du « downdrift », phénomènes fréquents et bien connus ; — d'autre part, de la remontée d'un ton B lexical au registre H après un ton H, par suite du déplacement de ce ton B « vers la droite » pour des raisons d'ordre grammatical.

SYSTÈME VERBAL. — Les séries de conjugaison du verbe kanakuru sont nombreuses. Sur la base de leur structure morphologique, on peut en distinguer huit principales, qui sont désignées ici comme des « temps » : (1) le perfectif ; (2) le second perfectif ; (3) le subjonctif ; (4) le subjonctif secondaire ; (5) le subjonctif négatif ; (6) le continu ; (7) le futur ; (8) le passé continu. Chacun de ces temps est caractérisé simultanément par deux au moins des marques formelles suivantes :

a) Une série de « pronoms de temps » (*tense pronouns*, abrégés ci-après en tp), antéposés au verbe, et le plus souvent monosyllabiques. Il existe quatre séries différentes de tp (qui seront illustrées ici par les formes de 1^{re} pers. du sing. et du plur.), ce qui implique que l'on retrouve la même série dans la formation de plusieurs temps. Ainsi (1) et (3) recourent à des tp à voyelle brève et à ton B : *nà/mà* ; — (2) et (4) à des tp à voyelle longue ou de structure CVC (sauf à la 2^e pers. fém. du sing., où l'on a un dissyllabe à voyelles brèves) et à ton H : *nàa/món* ; — (5), (7) et (8) à des tp à voyelle brève et à ton B, distincts de ceux de (1) et (3) : *-nò/-m(ù)* ; — enfin (6) à des tp phonématiquement identiques à ceux de (2) et (4), mais porteurs du ton B : *nàa/màn*. Chacune de ces séries comporte cinq personnes du sing., compte tenu de la distinction masc./fém. à la 2^e et à la 3^e personnes, et trois personnes du plur. (sans distinction d'un inclusif et d'un exclusif à la 1^{re} pers.). A la 3^e pers. du sing., et pour le fém. comme pour le masc., les séries (3) et (5) ont une marque zéro, et la série (1)

utilise une marque à d'origine non pronominale, et qui n'est donc pas traitée comme un tp.

b) Éventuellement, un morphème spécifique antéposé au tp : ainsi *bàlà* pour (3) et (4), *bò* pour (5), *à-* pour (7) et *ji-* pour (8).

c) Dans un cas, celui de (2), un suffixe *-a*, qui se substitue à la voyelle finale non seulement du thème verbal, mais encore de tout pronom personnel figurant en séquence immédiate de ce thème.

d) Enfin, un schème tonal particulier, que nous appellerons schème tonal grammatical [s.t.g.]. Ce peut être soit le s.t.g. dit « B », qui s'applique à (1), (2) et (4), ainsi qu'à l'impératif ; — soit le s.t.g. dit « H », qui s'applique à (3), (5), (6), (7) et (8). La sélection, dans ces conditions, d'un s.t.g. donné peut donc avoir pour effet de modifier le s.t.l. d'un verbe donné. Mais le résultat de cette modification dépend encore de deux autres facteurs : d'une part, la position, finale ou non finale, de la forme verbale dans l'énoncé ; — d'autre part, le type de thème (*stem*) que présente cette forme verbale.

Recoupant en effet la répartition de l'ensemble des verbes en deux classes de « radicaux » (*roots*) selon que leur s.t.l. est BH ou HB, une distinction est introduite entre quatre types de thèmes verbaux, qui repose sur leur caractère mono- ou polysyllabique, sur le timbre de leur voyelle finale, et aussi sur leur structure syntaxique, compte tenu du fait important que des radicaux monosyllabiques suffixés de certains pronoms enclitiques se comportent, du point de vue tonal, comme un thème simple dissyllabique. La notion complexe de thème verbal, d'ordre essentiellement morpho-syntaxique, est destinée précisément à rendre compte de certaines particularités du comportement tonal du syntagme verbal tout entier (forme verbale, complément qui la suit immédiatement, et même, parfois, tp qui la précède), — particularités que ne saurait justifier la seule considération de la place que le verbe occupe dans l'énoncé, et du s.t.g. qui se superpose à son s.t.l.

Les temps se répartissent d'autre part entre deux grandes classes, selon que le prédicat est représenté par un thème verbal ou par une forme nominalisée du verbe. La première de ces classes comprend les séries (1) à (5), ainsi que l'impératif ; la seconde, dite « imperfective », comprend les séries (6) à (8). La nominalisation du verbe est obtenue en suffixant le morphème *-má* au radical verbal amputé de sa voyelle finale. Aux temps imperfectifs, la marque de nominalisation est attachée aussi bien aux verbes intransitifs qu'aux verbes transitifs suivis d'un objet zéro ; dans ce dernier cas, le zéro est signalé par un suffixe *-i* qui s'ajoute à

-*má*. En revanche, les verbes transitifs suivis d'un objet direct nominal ou suffixés d'un pronom objet indirect ne prennent pas -*má*. Mais, quand l'objet direct est pronominal, il apparaît, suffixé à -*má*, sous la même forme qu'un pronom « possessif » (ou qu'un pronom objet indirect). Les temps imperfectifs présentent encore la particularité d'admettre comme prédicat, immédiatement après le tp, soit un « nom d'action » (non dérivé d'un verbe), soit un « nom verbal secondaire », dont il existe plusieurs types morphologiques, dérivés de verbes au moyen de suffixes et de s.t. particuliers. Cette construction est expliquée par la suppression obligatoire du verbe « faire » dans ce type de contexte. Enfin, il est à noter que les différentes sortes de phrase non verbale — à prédicat nominal, associatif, locatif ou adjectif — sont « engendrées » à partir d'un syntagme pouvant comporter l'un quelconque des tp imperfectifs, ce tp étant susceptible ou non de suppression selon la nature du prédicat, et selon que le sujet a un référent animé ou inanimé.

Dans la morpho-syntaxe des temps de la première classe, c'est-à-dire de ceux qui comportent un thème verbal, deux traits méritent surtout d'être signalés. En premier lieu, les verbes intransitifs sont caractérisés par la suffixation au thème, diversement modifié de ce fait, d'un pronom personnel qui reproduit la personne, le genre et le nombre du tp préfixé (*intransitive-copy-pronoun*, abrégé ci-après en icp), alors que cette suffixation est impossible avec les temps de la classe imperfective. Les icp constituent une série formellement distincte des autres séries de pronoms personnels suffixés (en fonction d'objet direct, d'objet indirect ou de complément de nom). Et il est remarquable qu'on retrouve des pronoms personnels formellement identiques aux icp suffixés à certaines formes nominales, qu'ils caractérisent alors comme des adjectifs à fonction prédicative — sans qu'il y ait lieu, ainsi que le montre l'auteur, de traiter pour autant ces adjectifs comme une sous-classe du verbe.

En second lieu, on retiendra que le perfectif est remplacé automatiquement par le second perfectif quand le syntagme verbal contient le morphème négatif discontinu *wo(i) ... u*, ou dans le cadre d'une proposition relative, ou enfin lorsqu'un terme de l'énoncé (sujet, objet direct ou indirect, circonstant), soumis à l'emphase, figure devant le verbe. Mais cette substitution de temps ne se produit pas lorsque la marque syntaxique de l'emphase consiste, comme c'est le cas pour le sujet et surtout pour les interrogatifs, en la postposition de ces termes au prédicat, immédiatement après l'objet direct d'un verbe transitif ou le circonstant de lieu d'un verbe intransitif de mouvement.

Une autre particularité remarquable de la morpho-syntaxe de

l'emphase, des propositions relatives et des énoncés interrogatifs s'observe au continu et au futur. Ici, lorsque l'emphase du sujet ou d'un mot interrogatif est obtenue par leur postposition au prédicat, le verbe n'est pas précédé de son tp spécifique, mais d'un morphème *na*, dit « modal ». Dans le cas où l'antécédent d'une relative représente également le sujet du verbe de celle-ci, c'est encore *na* qui remplace le tp de ce verbe. Enfin, même quand un interrogatif sujet conserve sa place devant le verbe, le tp de celui-ci peut être facultativement supprimé et remplacé par *na*. Le continu et le futur ne s'opposant entre eux que par leurs tp respectifs, la substitution de *na* au tp a pour conséquence de neutraliser cette opposition. Par exemple, aux deux énoncés distincts et sans emphase du sujet *Ngoje šii job-mai* « N. (nom propre masc.) est en train de le laver » et *Ngoje àn job-mai* « N. le lavera », répondra un énoncé emphatique unique, donc ambigu, *na job-mai Ngoje* « c'est N. qui est en train de le laver » ou « qui le lavera ».

L'auteur a intégré à la description des séries temporelles une construction faisant intervenir un auxiliaire (appelé ici *modal verb*), *duwo* « to sit », qui peut être employé à n'importe quel temps et est constamment suffixé d'un icp. L'interposition de cet auxiliaire entre le tp et le verbe principal est sans influence sur la structure tonale et grammaticale de ce dernier. Conjuguée au perfectif (dont le tp est le plus souvent supprimé devant *duwo*), cette construction prend la valeur d'un « séquentiel » (« ... (et) alors tel événement se produit ») ; à tous les autres temps, elle exprime l'habituel ou le continuatif.

On trouve encore dans le système verbal de cette langue, à l'état de vestiges, un petit nombre de verbes pourvus d'un thème spécial de pluriel qui porte référence à la pluralité de l'objet si le verbe est transitif, et à celle du sujet si le verbe est intransitif. Ce thème est obtenu par le « durcissement » de la dernière consonne radicale du thème simple, /w/ passant à /p/, et /r/ à /t/ ou à /d/, et par la sélection de -e comme voyelle thématique, quelle que soit celle du thème simple.

Enfin, les « extensions » sont des constituants facultatifs du syntagme verbal, qui modifient ou complètent le sens de base du verbe. Bien attestées dans l'ensemble des langues tchadiques, ces modalités sont, en kanakuru, au nombre de trois, correspondant à trois procédés morpho-syntaxiques entièrement différents. La modalité dite « ventive » exprime que l'action est accomplie à une certaine distance, ou dans la direction, ou, moins souvent, au bénéfice du locuteur. Avec les temps (1) à (5), l'extension consiste en un morphème suffixé au thème verbal (diversement modifié de ce fait), et présentant les deux variantes -tə devant pronom

personnel monosyllabique, *-(lɔ)ru* dans tout autre contexte. Cette suffixation aboutit à la constitution de thèmes verbaux particuliers et pourvus d'un s.t.g. spécifique qui peut, dans certains cas, effacer la distinction entre les s.t.l. des deux classes de radicaux. Avec les temps imperfectifs (6) à (8), l'extension « ventive » est marquée par un morphème *bó'* (issu du nom *bói* « endroit, lieu »), qui s'insère entre le tp et le verbe. — La modalité de « totalité » exprime que l'action est conduite jusqu'à son terme, ou qu'elle s'applique à l'entier de l'objet, sing. ou plur., qui doit obligatoirement, s'il est représenté par un nom, apparaître à la forme définie. Cette extension est marquée, à tous les temps, par une particule *àané*, postposée au verbe, dont la séparent éventuellement les objets de toute nature figurant en séquence de ce dernier. — Quant à la modalité « intensive », elle est obtenue, à tous les temps, en répétant le verbe sous sa forme nominalisée (c'est-à-dire suffixée de *-ma*) à la fin du prédicat : *áv job-mai job-ma* « they will wash it clean », litt. « they will wash it washed ». Aux temps (1) à (5), cette construction entraîne, pour le verbe conjugué, certaines modifications du thème, et même, au perfectif, un changement de s.t.g. — On notera enfin qu'une même base verbale peut combiner les extensions « ventive » et de « totalité », ainsi que « ventive » et « intensive », mais que les extensions « intensive » et de « totalité » sont mutuellement exclusives.

SYSTÈME NOMINAL. — Comme l'indique la structure de son système pronominal, le kanakuru est une langue qui connaît — au nombre singulier seulement — la catégorie du genre grammatical. Mais, d'une part, les lexèmes nominaux ne portent aucune marque formelle du genre, qui se manifeste uniquement par l'accord des pronoms et de certains démonstratifs. D'autre part, au sing., leur répartition entre les deux classes du féminin et du « non féminin » s'opère uniquement en fonction du sexe du référent. Si bien que l'opposition d'un fém. et d'un masc. n'existe que pour les noms désignant des être animés, certains étant spécifiquement fém. (« femme », « jeune fille », « épouse de », « brebis », etc.), d'autres pouvant être fém. ou « non fém. » selon le cas (« enfant », « personne âgée », « équin », etc.). Tous les autres noms, c'est-à-dire la majorité des formes du sing. (et la totalité de celles du plur.), doivent être considérés comme « non fém. », soit qu'ils désignent des êtres animés de sexe masc., soit qu'ils désignent des êtres animés pour lesquels la référence au sexe n'est pas pertinente (« pou(x) »), soit enfin qu'ils désignent des choses ou des abstractions.

La formation du pluriel des noms recourt à un jeu de suffixes, au nombre de sept, de structure *-VCVC*, *-CVC* ou *-VC*, qui présentent le caractère commun de se terminer par un *-n*. Ces suffixes

sont répartis ici en trois grands groupes, à l'intérieur de chacun desquels les différentes variantes sont largement prévisibles à partir de la structure phonique du sing. Mais dans l'ensemble, aucune règle, d'ordre phonique ou sémantique, ne permet de prévoir quelle sera la forme de plur. correspondant à un sing. donné. Que ces suffixes soient pourvus ou non d'un s.t. propre, l'adjonction de l'un d'eux à une forme de sing. n'entraîne, le plus souvent, aucune modification du s.t. de celle-ci. Le s.t. du sing., qui ne peut être que H(H)(H) ou H(H)B, est en effet généralement conservé dans celui du plur., contrairement à ce que l'on observe par exemple en haoussa, où, à chaque type d'affixation, est associé un s.t. spécifique, qui ne coïncide qu'exceptionnellement avec celui du sing. — Quelques noms très usités ont un plur. irrégulier (dont un cas de plur. interne en *-a-*, formation répandue dans l'ensemble du chamito-sémitique). Enfin, le plur. de quelques noms présente, en plus de l'addition d'un suffixe, une mutation de la dernière consonne radicale du sing., /w, y, h, r, ŋ/ passant, au plur., respectivement à /p, š, k, d, ŋg/, selon un processus analogue à celui qui a été signalé à propos des thèmes verbaux de pluriel.

Au sing. comme au plur., le nom peut apparaître à la forme définie, marquée par le suffixe *-(i)i*. La forme définie du nom est seule à admettre la séquence de certains démonstratifs, dits « définis », qui s'accordent en genre et, l'un d'eux, également en nombre avec elle (« ce/cette/ces ... -ci/là », « quel(les) »). D'autres démonstratifs, dits « indéfinis » (« un certain », « un autre »), ne peuvent suivre qu'un nom sing. à la forme non définie, et sont invariables en genre. Il est à remarquer que l'un quelconque de ces démonstratifs, qu'il soit défini ou indéfini, peut fonctionner comme connectif entre une proposition relative et son antécédent. S'il s'agit d'un démonstratif défini, il est répété à la fin de la proposition relative, de façon facultative pour le démonstratif de proximité, de façon obligatoire pour le démonstratif d'éloignement. Une relative peut être précédée du premier de ces démonstratifs, qui fonctionne alors comme simple connectif, non marqué du point de vue de l'opposition proximité/éloignement, et suivie du second, qui fonctionne alors comme indice unique de cette opposition. En l'absence de l'un de ces démonstratifs « lexicaux », l'antécédent doit être relié à la relative par un démonstratif spécifique, dit « démonstratif relatif », qui s'accorde en genre, mais non en nombre, avec l'antécédent, ce dernier pouvant être indifféremment à la forme définie ou non définie. Lorsque l'antécédent est à la forme définie, le morphème *-(i)i* peut être répété à la fin de la relative. L'adjectif épithète peut figurer soit devant le nom, sans qu'intervienne aucun connectif, soit après le nom. Il est alors rattaché à ce dernier par un démonstratif, qui est souvent, mais

non nécessairement, le démonstratif relatif. Cette construction est interprétée comme résultant de la réduction d'une proposition relative.

C'est également au modèle fourni par la proposition relative qu'est ramené, transformationnellement, le syntagme complétif exprimant un rapport de possession aliénable (*regular possession*) entre le terme complété et le terme complément qui le suit. Dans ce type de syntagme, le complément, nominal ou pronominal, est relié au complété par un morphème qui s'accorde en genre avec ce dernier : *ra* après un fém., *ma* après un « non fém. ». Devant un pronom personnel régime, ces deux morphèmes présentent les variantes combinatoires *raa*, *ran* et *maa*, *mon* selon la personne, le genre et le nombre marqués par ce pronom. — Le rapport de possession inaliénable est exprimé, au contraire, par la juxtaposition pure et simple du complément, nominal ou pronominal, au complété qui le précède, la jointure entre les deux termes donnant lieu, toutefois, à des ajustements d'ordre tonal et parfois phonématique. Le terme complété est représenté soit par un nom de partie du corps, soit par un nom de parenté. La plupart des noms de parties du corps admettent les deux constructions — directe ou indirecte — de leur complément, selon que le locuteur choisit de spécifier le rapport entre les deux termes comme inaliénable ou comme aliénable. D'autre part, parmi les noms de parenté, les uns exigent la construction directe exprimant un rapport de possession inaliénable (par ex. « grand-mère » ou « co-épouse »), tandis que d'autres (par ex. « grand-père » ou « fils/enfant ») sont, assez paradoxalement, suivis de la construction indirecte exprimant un rapport de possession aliénable. C'est pourquoi l'auteur considère que les « termes de parenté » constituent ici une classe lexico-syntaxique, et non une classe sémantique.

La place nous manque pour tenter d'offrir un aperçu satisfaisant de la morpho-syntaxe compliquée de l'adjectif, soit dans le cadre du syntagme nominal (pp. 97-100), soit dans celui de la phrase non verbale (pp. 34-38). Il convient cependant d'attirer l'attention sur la tripartition de la classe des adjectifs en « adjectifs simples » (auxquels il a été fait allusion à deux reprises dans les lignes qui précèdent) ; — en « adjectifs abstraits », reposant sur un syntagme du type « avec » + nom abstrait ; — et en « adjectifs statifs ». En fonction de prédicat ou d'épithète postposée au nom, ces derniers sont constitués sur la forme nominalisée de certains verbes intransitifs, suffixée de la même série de pronoms que les adjectifs simples. Mais en fonction d'épithète antéposée au nom, ils présentent une tout autre structure, consistant en la reduplication complète du thème verbal intransitif, dont la voyelle finale est remplacée

par -a, conjointement à la sélection d'un s.t.g. spécifique, en rapport avec celui du thème de base.

Le dernier chapitre, consacré à la morpho-syntaxe de certains circonstants (compléments ou propositions de temps, de cause, de but, de condition), n'est pas le moins intéressant du livre, mais c'est peut-être celui qui réservera le moins de découvertes au linguiste tchadisant. C'est pourquoi nous ne ferons que le mentionner ici.

Avant de terminer, nous ne pouvons nous dispenser de présenter quelques remarques concernant certaines affirmations de l'auteur sur deux ou trois points de grammaire ou d'étymologie haoussa. P. 26, il est dit à propos des temps imperfectifs que, tandis qu'ils sont, en kanakuru, au nombre de trois (le continu, le futur et le passé continu), le haoussa n'en possède qu'un seul, le « continu » (qui correspond d'ailleurs, rappelons-le, aux trois séries de conjugaison de l'Inaccompli I, de l'Inaccompli II et de l'Inaccompli négatif). Ici, M. Newman omet de prendre en considération la structure de l'Ingressif (ou « futur I » des manuels) dans les parlers occidentaux, où une construction du type *zàà ši cîn náamàa* « il va manger de la viande » (avec le nom verbal primaire *cîi*) contraste avec celle du type *zây ci náamàa* (avec la forme verbale *ci*), seule usitée à Kano. — P. 73, note 3, l'auteur aborde, en passant, le problème délicat des rapports étymologiques entre *jée* « aller » et *dáawóo* « revenir », d'une part, et entre *zoo* « venir » et *zákà* « venir », d'autre part. Notons d'abord que l'astérisque devant **zaka* n'a aucune raison d'être, puisque *zákà* (pourvu du nom verbal *zàkkùwáa*) est une forme parfaitement attestée dans les parlers occidentaux. Elle y coexiste d'ailleurs avec *zoo*, qui est susceptible de prendre la même valeur d'emploi que *jée* (« aller ... et revenir peu de temps après »), verbe inconnu d'une partie au moins des parlers occidentaux. Ensuite, il pourra paraître bien hasardeux de poser comme un fait établi la filiation phonétique *zoo* < **zaw* (< **zak?*) < *zákà*. Plutôt que d'adopter cette explication peu satisfaisante du point de vue tonal (*zákà* devrait aboutir à **zòò*, non à *zoo*), on préférera s'en tenir à l'interprétation classique qui voit dans *zoo* le degré 6 et dans *jée* le degré 4 d'un même radical **z-*. C'est aussi pourquoi l'hypothèse qui prétend rattacher *jée* à un thème **da(a)* (?) non attesté semble absolument gratuite, le rapport étymologique ici affirmé entre *jée* et la forme du degré 6 *dáawóo* restant à démontrer.

Nous avons dit, en commençant, que l'auteur visait avant tout, dans son exposé, à la clarté et à l'économie. Dans l'ensemble, il a parfaitement atteint ce but, et ce n'est pas un mince mérite que d'être parvenu à décrire dans un langage simple la grammaire

d'une langue compliquée. Aussi ne lui fera-t-on pas grief de quelques choix terminologiques peut-être contestables, comme l'emploi constant de « aux(iliaire) 1 » et « aux 2 » pour désigner les deux grandes classes de « temps » de la conjugaison du verbe kanakuru, sans que la notion d'« auxiliaire » soit vraiment définie (voir p. 16), ni même, probablement, justifiée. On ne lui reprochera pas non plus le léger flottement que trahissent les désignations successivement appliquées à la forme nominalisée du verbe : « nominalized (or participial) verb forms » (p. 26 et p. 79) ; « participles » (p. 29) ; « gerundive » (p. 50 et p. 101).

Ce que l'on retiendra, en définitive, de ce livre, ce sont ses qualités de rigueur et d'intelligence. Elles engagent à en recommander l'étude attentive à qui se proposera, désormais, d'entreprendre la description — transformationnelle ou non — d'une langue tchadique, avec le double souci d'être concis et de ne rien laisser échapper d'essentiel.

Claude GOUFFÉ.

185. Suzanne RUELLAND. — *La Fille sans mains (Analyse de dix-neuf versions africaines du conte)*, Paris, SELAF, 1974, 209 p. [*Bibliothèque de la SELAF*, n° 39-40].

Le conte de la « Fille sans mains » (connu dans la classification internationale d'Aarne et Thompson sous le numéro 706) est largement répandu en Europe, mais il n'est pas moins connu en Afrique. Dix-neuf de ces versions africaines font l'objet de l'analyse proposée ici par S. Ruelland.

Le schéma des contes européens est très constant : l'héroïne est mutilée (mains coupées) par son père ou son frère qu'elle refuse d'épouser, ou par le diable (substitut du père) ; elle fuit la maison, est épousée par un prince malgré son infirmité ; en l'absence de son mari, elle donne naissance à un enfant, mais le message annonçant l'événement est intercepté par la belle-mère ainsi que la réponse du mari ; l'héroïne est chassée, récupère ses mains dans la forêt par un « miracle » ; son mari la retrouve, ainsi que son enfant, après une longue quête.

La structure des contes africains est plus variée. On n'y trouve pas — et pour cause — le motif de la lettre interceptée. L'héroïne est soit manchote de naissance (cinq contes du corpus), soit mutilée, par sa marâtre, par un prétendant évincé, parfois, comme dans les contes européens, par son frère (neuf contes, dont deux mettent

en scène un garçon changé en fille par émasculatation) ; cinq autres contes présentent un garçon travesti en fille. L'auteur rattache en effet avec raison au thème de la « Fille sans mains » celui du garçon travesti ou de l'hermaphrodite, auquel la quête initiatique fait perdre ses attributs virils, le transformant en femme parfaite. L'analyse montre qu'on peut poser l'équivalence « main en moins/organes virils en trop », puisque la structure des contes est absolument superposable et aboutit aux mêmes conclusions.

L'étude très fouillée de S. Ruelland montre que si le conte européen axe le conflit sur la prohibition de l'inceste et insiste sur la nécessité de quitter la famille consanguine pour trouver un partenaire sexuel, le schéma africain le transpose au niveau de la famille polygame et de la rivalité entre co-épouses (dans les contes du « garçon travesti », c'est la délatrice qui deviendra un homme, c'est-à-dire, dans le contexte africain, une vieille femme). L'enjeu est toujours l'acquisition de la féminité adulte et de la fécondité. Les contes africains insistent sur l'aspect « initiatique » de cette quête dont le résultat symbolique est la récupération de la main (ou la perte de l'organe viril) et le don d'objets évoquant la fécondité. Dans les contes européens, cet aspect initiatique est moins évident et n'apparaît qu'avec la fuite en forêt et l'intervention surnaturelle. La mutilation de la main a toujours une connotation sexuelle ; la récupérer signifie pour l'héroïne l'accession au statut d'épouse et de mère, figuré symboliquement par les tâches qu'on lui donne à accomplir (piler le mil). « Les contes de la ' fille sans mains ' et les variantes cherchent à résoudre les conflits surgissant au niveau du mariage. Dans le contexte africain, où le mariage ne s'explique que par la possession de femmes pour perpétuer la famille, le récit dramatise l'angoisse de l'être pour dompter et s'approprier les forces de fécondité » (p. 91).

Chaque conte est analysé dans son contexte culturel et social, puis les éléments de l'analyse sont regroupés pour une interprétation d'une portée plus générale. L'auteur esquisse ensuite une interprétation psychanalytique à l'aide des notions freudiennes de sexualité féminine ; tentative prudente et cependant très suggestive.

Les contes déjà publiés par d'autres auteurs sont donnés en traduction, française ou anglaise, ou en résumé, mais trois contes fon du Dahomey et un chant d'insulte entre co-épouses (motif fréquent dans les versions dahoméennes de la « fille sans mains »), qui ont été recueillis par S. Ruelland elle-même, sont donnés en texte original et traduction mot-à-mot à la fin de l'étude. La transcription comporte une tentative originale de notation visant à rendre compte, au moyen de signes conventionnels, des qualités orales de ces textes (groupes rythmiques, intensité de la

voix, rapidité du débit, etc.). Cet aspect n'est pas un des moins riches de l'ouvrage, qui constitue un excellent apport à l'étude ethnolinguistique de la littérature orale.

Geneviève CALAME-GRIAULE.

186. Thomas BEARTH. — *L'énoncé toura (Côte-d'Ivoire)*, Summer Inst. of Linguistics of the University of Oklahoma, P. O. Box 1960, Sta. Ana (Californie), 1971, 491 p.

Ce livre est parvenu à la Société tardivement, mais nous ne saurions le laisser passer, eu égard à son intérêt pour la théorie linguistique et pour la connaissance des langues africaines.

L'auteur est un pasteur suisse, élève d'Henri Frei. L'influence de ce dernier est manifeste dans cette étude qui fit l'objet d'une thèse présentée à l'Université de Genève pour le grade de docteur ès-lettres.

Le toura est une langue parlée par environ 20.000 locuteurs, en Côte-d'Ivoire, dans la région montagneuse qui s'étend au nord de Man. Authentiquement il s'agit du *wɛɛwɔ̀̀*, parlé par les *wɛɛmɛ̀̀bɔ̀̀*, habitant du *wɛ̀̀lùũ*. Toura est le nom consacré par l'administration et utilisé dans la littérature ethnographique.

De nombreux Toura ont le dyula comme langue à fonction véhiculaire. Il s'agit encore toutefois d'un bilinguisme d'opportunité. La langue dont Bearth rend compte est le dialecte kpata.

L'étude est divisée en deux parties substantielles, mais inégales : la phonologie (pp. 11-76) et la grammaire (pp. 79-434), et suivie de plusieurs index.

La phonologie étend son champ depuis les phonèmes jusqu'à la « phrase phonologique », en passant par la syllabe et le mot phonologique. Les phonèmes sont dégagés selon la méthodologie de Martinet, mais l'auteur se réfère à Prieto pour justifier, pour ce qui concerne la phonologie, la progression en complexité de la description. Les faits de 2^e articulation sont également soumis à une analyse morphologique, nécessité imposée, selon l'auteur, par « un enchevêtrement d'alternances morphologiquement conditionnées et de neutralisations phonologiquement conditionnées » (p. 11).

La distinction entre consonnes et voyelles se justifie fonctionnellement (14). Sur 20 phonèmes consonantiques, 12 sont des occlusives, 4 des fricatives et 2 des semi-voyelles. Celles-ci donnent lieu à une discussion où les positions de plusieurs auteurs sont commentées. L'auteur conclut, à juste titre, à leur statut de

phonèmes consonantiques. Le noyau syllabique est assumé par 14 voyelles (9 orales, 5 nasales) et une nasale « indéterminée » /ŋ/. Celle-ci est traitée p. 34 sq. Le toura présente une opposition /ŋ/-/ṽ/ ; les faits avancés montrent en effet que tout conditionnement est exclu entre /ŋ/ et les voyelles nasales. Toute syllabe est ouverte. Il y a 3 tons. Les lexèmes n'admettent que des séquences tonales unies ou descendantes.

La référence à Henri Frei est évidente dans ceci : « Sur le plan grammatical, le noyau du mot phonologique correspond — *grosso modo* — aux constituants lexématiques, le satellite aux morphèmes » (57). De même l'auteur utilise (80) les notions de « catène », signe qui unit deux signes en un syntagme, de « caténant », signifiant d'un tel signe. Ce signifiant consiste en traits observables, mais non nécessairement segmentaux. Le « caténé » en est le signifié. Comme le note Bearth, les figures proposées par Frei — sorte de stemma fondamentaux —, à savoir, indépendance, interdépendance, déviation, balance, n'ont rien à voir avec les « arbres » dont se servent les transformationnalistes ; ceux-ci ne sont pas intéressés en premier lieu par une différenciation des types de relations. Ce point théorique est important et situe bien la position de Bearth. Son approche est fonctionnaliste.

La progression de la description grammaticale est d'ailleurs suggestive : types d'énoncés ; syntagmatique lexématique ; thèmes lexématiques ; système aspecto-modal (modes énonciatif, déterminatif, complétif) ; énoncé emphatique ; segmentation, incorporation, hypotaxe et parataxe.

Cet ensemble est infiniment riche en faits et en commentaires. L'auteur connaît bien la langue, aux plans de l'usage et de la systématique. Les exemples sont toujours des énoncés — proposition ou séquence de propositions —, et non des segments d'énoncé, encore moins des listes de mots. La lecture de ce travail exige donc un effort soutenu, mais elle est d'autant plus enrichissante qu'en plus des multiples nuances commentées, les énoncés ont généralement une double traduction, littérale et normalisée. Le lecteur peut ainsi suivre pas à pas l'analyse et juger des interprétations proposées. Cette « transparence » des exemples, nous ne nous en plaindrons pas ; disons seulement que parfois nous aurions souhaité des exemples en rapport plus systématique et alternatif les uns avec les autres. L'auteur à qui nous avons fait cette réserve objecte qu'il n'a pas voulu « souffler » des phrases auprès de ses informateurs, mais qu'il les a toujours extraites d'un corpus de textes spontanés.

— Bearth propose p. 98 une taxinomie en signes nominaux, verbo-nominaux et adverbio-nominaux. Nous ne pouvons entrer dans les détails, mais il nous semble que l'analyse aurait pu

s'éclairer en marquant une nette différence entre le domaine des classes (taximonic) et des fonctions (tagmémique). L'auteur ne le sent-il pas confusément puisqu'il alourdit son analyse en créant la notion d'archinominaux pour couvrir les trois classes précédentes? Il reconnaît donc qu'elles ont des traits en commun; selon nous, il les sous-estime par rapport aux différences;

— p. 101 : Les « énoncés marginaux » sont appelés des « quasi-phrases » : énoncés à relation syntaxique zéro. A vrai dire, il est préférable de faire intervenir plusieurs critères pour identifier de tels énoncés (cf. Réflexions sur l'énoncé en situation, *Word*, 23, nos 1-2-3, 1967; pp. 321-334);

— p. 106 : L'auteur choisit de mettre le terme syntaxique *Objet* au même plan que les termes *Sujet*, *Circonstant*, *Prédicat*. L'*Objet* est considéré comme une expansion secondaire du prédicat verbal, terme primaire. Il adopte en cela, explicitement, les positions de G. Manessy et de G. Innes (108). Ainsi, *yā gaa* /palmier/ regarder/, correspondant à un énoncé « regarde le palmier », est aussi un syntagme complétif, « le regarder du palmier ». Pour notre part, nous voyons dans cette analyse une ambiguïté; elle repose sur une insuffisance de définition quant à l'identité structurale de l'énoncé et du segment d'énoncé;

— p. 115 : « Les syntagmes circonstanciels à valeur locative (ou temporelle) assument aussi bien des fonctions nominales que celle de circonstant ». Nous donnons cette citation en référence à ce que nous venons d'écrire sur l'indistinction entre classe et fonction. Le circonstant est une fonction, mais le nominal est une classe;

— p. 199 : Le syntagme « spécifique » est présenté comme ayant un schème tonal spécifique : la syllabe initiale du spécifié est basse. Ne pourrait-on y voir un critère définitoire de la composition nominale? L'auteur utilise peu ce terme. Il ne figure pas à l'index;

— p. 141 : Le terme même de « thèmes lexématiques » est contestable, à la limite contradictoire. Il vaut mieux, pour des raisons d'homogénéité, prendre le terme de « thème » dans le sens de la linguistique bantou : un segment formé d'un radical et d'un dérivatif thématique, c.-à-d. ne s'opposant pas à son absence. Cette notion est d'ailleurs aussi applicable à d'autres langues, par exemple voltaïques et adja-tado;

— p. 155 : que les postpositions soient considérées comme assumant une fonction de déterminé est en contradiction avec la notion de morphème grammatical, notion admise par l'auteur. Il est plus cohérent de poser les postpositions comme des morphèmes « relateurs » caractéristiques d'un Circonstant, à la diffé-

rence des « noms fonctionnalisés » toujours inclus dans un syntagme complétif, lequel assume le Circonstant ;

— p. 157 : La conception que l'auteur adopte pour les pronoms est intéressante : les non-substitutifs (on pourrait dire les allocutifs) et les substitutifs. Ceci permet d'éviter l'ambiguïté de cette traditionnelle 3^e personne. Mais il aurait fallu aller jusqu'au bout de l'hypothèse adoptée en matière de taxinomie pronominale et inclure dans les substitutifs tous les pronoms qualifiés de démonstratifs, interrogatifs, etc. ;

— 166 : L'auteur adopte notre terme de « particules adnominales ». A vrai dire nous proposons aujourd'hui celui de « modalités nominales » (emprunté à Martinet) ; mais ce qui est essentiel, c'est de bien voir qu'elles forment un ensemble systématique de morphèmes spécifiques des noms, quelles que soient leurs fonctions syntaxiques. Ce que Bearth propose, n'est pas un système, mais un inventaire ;

— p. 224 : L'auteur est visiblement embarrassé par le segment *pe* qu'il traduit par « part » : « unique lexème court à ton mis-bas », « assimilable aux noms dépendants : η *pe* « ma part, le mien », « fonctionne en outre comme marque possessive ». Est-ce bien un lexème ? On est en face d'un fait attesté dans plusieurs langues africaines. Nous proposons de le considérer comme un pronom. Il est syntaxiquement dépendant puisqu'il n'assume que la fonction de Complété dans un syntagme complétif. Son statut est analogue à celui de *gbě* en susu ou de *tá* en bambara. La traduction de η -*pe wélé* (p. 110) serait alors /richesse celle de moi/, « la part de richesses qui me reviennent » ; la valeur de possessivité est peut-être combinée avec celle de totalité.

Nous signalons pour finir que l'auteur trouvera à la p. 77 de : Bohumil Holas, *Le culte de Zié* (Mém. IFAN, 39, Dakar, 1954), une analogie peut-être éclairante entre *áātáná* ou *ááá* « Dieu, masque » et *Ala langana*, divinité suprême à laquelle Holas consacre un chapitre. Nous suggérons que l'explication est à chercher du côté de la notion de « force de domination, pouvoir, puissance » : bambara *fàga*, samo *pàà*, mooré *pānga*, songay *saŋga*, dogon *paŋa*, bobo *fāŋa*.

Il est évident que le travail de Thomas Bearth s'inscrit parmi les meilleurs travaux de linguistique africaine de la dernière décade. Il doit servir d'incitation et de modèle pour l'étude de ces langues mandé, mais non manding, dont il est impossible, malgré les tentatives faites, de proposer un classement.

L'auteur est de ces linguistes convaincus que la description d'une langue est en soi une problématique. L'auteur a alors choisi une option théorique qui n'asservit pas la description aux démarches

de la procédure, comme c'est le cas dans une description transformationnelle. Bearth est un homme de terrain et cette propriété est la meilleure antidote contre les réflexions à vide.

Maurice HOUIS.

187. France CLOAREC-HEISS. — *I. Banda-Linda de Ippy (phonologie, dérivation et composition). II. Les modalités personnelles dans quelques langues oubanguiennes (discours direct — discours indirect)*, Bibliothèque de la SELAF, n° 14, Paris 1969.

Dans le premier article l'auteur élucide tout d'abord quelques points de la phonologie du Banda-Linda parlé à Ippy (R.C.A.) qui n'avaient pas été résolus lors d'une première publication (cf. *Essai de phonologie du Banda-Linda de Ippy*, 1967, Bibliothèque de la SELAF, n° 3, 55 p.). Langue à trois registres haut, moyen et bas, le banda atteste deux tons modulés phonologiques : \blacktriangle réalisé [\blacktriangleleft] ou [\blacktriangle] et \blacktriangledown réalisé [$\blacktriangledown\text{--}$] ou [\blacktriangledown]. Le banda ne connaît pas de consonne finale : [n] en finale est la réalisation du déterminant nominal /nà/ réalisé [n̄] ; ni de groupe de consonnes : f et z sont des phonèmes propres et non la réalisation de groupe s+y et z+y, il en va de même de la nasale n̄. Les oppositions s~f et z~z bien attestées par ailleurs sont respectivement neutralisées devant les voyelles i, î, e, ə, au profit de réalisations [s, z] devant î, ə et [f, z] devant i, e. Le phonème nj atteste le même type de réalisations.

Quelques précisions sont données quant au comportement des voyelles. En particulier /u/ se réalise librement [u] ou [t] après consonnes labiales, et [ü] entre consonne palatale et consonne occlusive ou continue. La réalisation [ɛ] est, outre le résultat de l'articulation négligée d'une suite a+e, la réalisation possible de /a/ dans un entourage vocalique de premier degré. Ce dernier trait aurait pu permettre de classer /a/ en 3^e degré des voyelles antérieures, symétrique de /ɔ/ plutôt qu'en 4^e degré des voyelles centrales comme l'indique le tableau de la page 15. Cette brève mise au point de la phonologie du banda se termine par l'examen des combinaisons de tons, de voyelles et de consonnes.

L'auteur traite ensuite de la dérivation et de la composition. Le banda-linda connaît, outre une dérivation flexionnelle (redoublement ou changement de ton), une dérivation affixale utilisant préfixes et suffixes. Ce procédé de dérivation préfixale très largement utilisé en banda-linda est tout à fait original par rapport aux autres langues de la R.C.A. (ngbaka, gbaya...) qui n'ont, elles, recours

qu'à la suffixation. Les préfixes font, pour la plupart correspondre un verbal à un nominal : *ōlō* « sommeil » *lò* « dormir » ; *àgóró* « poursuite » *gòrò* « poursuivre » ; *kóngō* « foulure » ; *ngò* « briser » ; *céfù* « odeur » ; *fù* « sentir ». Le préfixe *ká* affecte, lui, tous les verbaux donnant ainsi des verbo-nominaux : *ké.nà* « le marcher » ; *nà* « marcher ». La dérivation suffixale est moins systématiquement utilisée et les huit suffixes isolés n'affectent chacun qu'un très petit nombre de termes.

La composition contribue à la formation de nominaux, de nominaux-dépendants et de fonctionnels. Nous mentionnerons en particulier parmi les composés nominaux la formation des noms d'agent. En effet, deux procédés coexistent employant l'un le terme *èyī*, dans son sens libre « mère », l'autre le terme *àwō* non attesté librement, distinguant le professionnel (*èyī*) de l'amateur « éclairé » (*àwō*) qui a accompli l'action considérée.

Un second article (p. 57-71) se propose d'exposer brièvement une comparaison des systèmes de modalités personnelles de quatre langues du sous-groupe Adamawa Oriental, du groupe Niger-Congo défini par Joseph GREENBERG. Ce sont le *ngbaka* et le *gbandili* linguistiquement très proches, le *manza* et enfin le *banda*.

Par modalités personnelles, l'auteur désigne à la fois les pronoms personnels sujets (M.P. 1) ou compléments (M.P.2) et les pronoms possessifs (M.P. 3). Il convient également de distinguer entre les formes du discours direct et celles du discours indirect : sauf pour le *manza*. Au niveau des M.P. 1 du pluriel, l'auteur constate une grande variété de formes : une opposition duel/1^{re} pers. pl. en *ngbaka*, et trois façons d'exprimer le « nous » en *banda* (duel, inclusif et exclusif). Seuls le *ngbaka* et le *gbandili* présentent un paradigme propre de M.P. 2 distincts de celui des M.P. 1, en fait des formes amalgamées non restituables de M.P. 1. Enfin, ces langues distinguent les possessifs des nominaux de ceux des nominaux-dépendants. Pour ces derniers, *ngbaka*, *gbandili* et *banda* différencient les nominaux-dépendants désignant les termes de parenté de ceux désignant les parties du corps.

Paulette ROULON.

-
188. Robert CHAUDENSON. — Le lexique du parler créole de la Réunion. — Paris, Honoré Champion, 1974. — 2 vol., XLIX + 1249 p., 4 cartes, ill.

Le monumental ouvrage de R. Chaudenson comporte, outre une

excellente introduction, deux parties principales. La première (p. 1 à 381) décrit en dix chapitres (I. La nature ; II. L'homme ; III. L'économie domestique ; IV. La vie sociale ; V. La vie économique ; VI. Vie rurale ; VII. La canne à sucre ; VIII. La pêche ; IX. La faune et la flore ; X. Proverbes et expressions) le lexique du créole réunionnais, avec le souci constant de présenter chaque terme « en situation » et de donner par là « une idée de la vie et de l'activité créoles » (p. XLVII). L'intérêt ethnographique de cette partie, enrichie de photographies et de dessins, est en effet égal à son intérêt lexicographique. Un onzième chapitre : « Notes grammaticales », a pour objets avoués de faciliter la lecture des énoncés cités et d'inventorier les unités grammaticales qui serviront, entre autres, de matériaux à l'étude diachronique. Le second objectif nous semble avoir été mieux atteint que le premier : nous trouvons dans le chapitre XI un catalogue des formes et marques grammaticales beaucoup plus qu'une analyse des oppositions et relations syntaxiques qui font du créole un idiome tout à fait distinct du français.

La seconde partie : « Étude lexicologique » (p. 383-1145) est le développement d'une thèse qu'on peut résumer ainsi : le créole de la Réunion s'est formé entre 1665 et 1715, à l'intérieur d'une population où colons blancs d'une part et esclaves malgaches, indiens et africains d'autre part étaient en nombre comparable, à partir du français populaire tel qu'il était parlé au XVII^e siècle dans l'ouest de la France. Ce créole « bourbonnais » (la Réunion étant alors l'Ile Bourbon) est la souche des créoles français actuellement attestés dans l'Océan Indien : mauricien (Ile Maurice), rodriguais (Ile Rodrigues), secheyllois (archipel des Seychelles) et réunionnais. La langue, constituée dès le début du XVIII^e siècle, a reçu par la suite des apports lexicaux liés aux vagues successives d'immigration, forcée ou spontanée, qui en ont augmenté et partiellement renouvelé le vocabulaire sans en modifier la structure. En ce qui concerne la Réunion, ces apports sont soigneusement inventoriés : apport malgache (chap. V), portugais, indo-portugais ou indien (chap. VI), vocabulaire des « Isles » (chap. VII), apports divers, où la part de l'Afrique est pratiquement négligeable (chap. VIII). Le fonds français, de beaucoup le plus important, est examiné au chapitre IX sous ses deux aspects : allomorphes créoles de mots français et survivances dialectales ou archaïsmes. Le chapitre X analyse les néologismes créoles (changements sémantiques ou morpho-sémantiques, composition et dérivation), le chapitre XI énumère les termes d'origine douteuse ou inconnue. Ce résidu est faible, moins de cent cinquante termes sur plus de cinq mille que contiennent les cinquante et une pages de l'index.

Notre approbation personnelle n'apportera rien à la thèse de

R. Chaudenson, dont la solidité paraît indubitable. Sa démonstration, fondée sur une documentation démographique, historique et linguistique étendue, n'offre guère de prise à la critique. L'hypothèse d'une hétérogénéité première du créole, combinant un lexique français avec les structures grammaticales d'un idiome étranger, semble définitivement exclue. En revanche, on regrettera que l'ouvrage de R. Chaudenson ne rende pas suffisamment compte, malgré un sous-titre prometteur (p. 1126), de la genèse du créole, c'est-à-dire du processus *linguistique* qui, en moins de trois générations, a transformé le français populaire du *xvii^e* siècle en un pidgin, puis ce pidgin en créole. Le seul principe d'explication qui soit invoqué est la référence aux « tendances les plus profondes du parler populaire » (p. 1134). La libération de ces tendances dans la société close de la plantation aurait suffi à conférer au créole son originalité : « le créole constitue ... la phase ultime de l'évolution commencée en français populaire ou 'avancé'. » (p. 1141). Cette notion de « tendance évolutive » nous paraît fort vague : s'agit-il des développements prévisibles d'après l'organisation du système linguistique, ou de ceux qui le sont en fonction des conditions dans lesquelles le parler est employé et du statut qui lui est attribué ? L'analogie des modifications subies par le français à l'Île Bourbon avec celles qui caractérisent les variétés « pidginisées » (et éventuellement créolisées) de bien d'autres langues, en particulier africaines, nous porte à considérer comme prépondérant l'aspect socio-linguistique du problème. L'ouvrage collectif édité par D. Hymes : *Pidginization and Creolization of Languages* (1971), cité dans la bibliographie sous les numéros 125 et 155, eût peut-être pu être mieux exploité de ce point de vue. La réserve n'est cependant que très partiellement pertinente. R. Chaudenson ne prétendait pas traiter de la créolisation, mais de l'origine d'un créole particulier. Il l'a fait, semble-t-il, de façon définitive. Son œuvre, par la rigueur de la méthode comme par la richesse de son contenu, demeurera exemplaire. Seule l'ampleur qu'il a su donner à un sujet en apparence limité pourra décourager ses émules. On louera enfin la clarté de la langue, l'exhaustivité de l'index, l'étendue de la bibliographie, qualités qui devraient être communes aux ouvrages d'érudition, mais dont ne témoignent pas toujours les publications récentes, en linguistique du moins.

G. MANESSY.

189. Wilfried GÜNTHER. — *Das portugiesische Kreolisch der Ilha do Principe*, Marburg an der Lahn, 1973, édition personnelle, 278 pages.

Ce deuxième volume de la Série A (*Afrika*) des « Marburger Studien zur Afrika- und Asienkunde » est la reproduction de la thèse dactylographiée présentée par l'auteur en juin 1970 à l'Université de Marburg. C'est aussi une remarquable étude d'un jeune linguiste ayant travaillé sur le terrain où il put remarquer que les travaux sur les langues des îles du Golfe de Guinée ne correspondaient pas toujours à la réalité.

D'où, comme le dit W. G. dans son avant-propos : « Somit galt es zuerst einmal eine detailliertere Darstellung der Grammatik, des Wortschatzes und der oralen Literatur der dort lebenden Kreolen zu erarbeiten ». Cette monographie de la langue de l'Île du Prince en est une partie de grande qualité.

L'ouvrage s'articule comme suit :

- 1) Carte de l'Île du Prince (p. 7).
- 2) Introduction (pp. 9 à 33) où sont traités tour à tour les points suivants : histoire de l'île — colonisation et développement — les habitants et leur langue — situation linguistique et ethnique de l'archipel — langues créoles (définition — discussion linguistique autour de cette notion : la lingua franca, naissance des proto-créoles, les « volapükistes », la théorie des substrats, les substrats du « principien ». Toute cette discussion sur la nature des créoles est très édifiante et abondamment illustrée. Y sont présentées et discutées les théories de O. Jespersen, Hugo Schuchhardt, Valkhoff, D. Westermann, B. Pottier et Herculano de Carvalho.
- 3) Grammaire (pp. 35 à 99) : Phonologie (pp. 35 à 51), morphologie (pp. 52 à 81) et syntaxe (pp. 82 à 98).
- 4) Chrestomathie de textes oraux (le corpus de la présente étude) et de leurs traductions (pp. 102 à 173).
- 5) Vocabulaire raisonné et critique (pp. 176 à 250).
- 6) Notes (pp. 251 à 257).
- 7) Appendices : I. travaux antérieurs sur le « principien » (pp. 259 à 263). — II. le portugais du xvi^e siècle (pp. 264-266). — III. les changements phonétiques du portugais au « principien » (pp. 266 à 272). Ainsi est également abordé l'aspect diachronique. — IV. dessin descriptif d'une maison « principienne » (p. 273).
- 8) Bibliographie (pp. 274 à 272).
- 9) Currulum vitae de l'auteur (p. 278). Note personnelle qui permet de mieux comprendre la nature de ses recherches.

Cette simple présentation dit assez l'importance de ce travail

qui retiendra à la fois le spécialiste et le généraliste par la multitude des remarques fines que l'auteur apporte à chacune des étapes de son étude.

C'est aussi une mise au point sur la nature des langues mixtes et créoles.

De page en page la réflexion du linguiste est sollicitée et l'incite à admirer l'homme en train de bricoler sa langue et à lancer quelque lumière sur la formation de nos propres langues. On ne peut en effet s'empêcher de penser devant la riche collection de faits méticuleusement rassemblés et décrits par W. G. que la langue est un bricolage, mais un bricolage génial qui produit des structures toujours remises en question, des systèmes toujours affinés.

Haïm Vidal SEPHIHA.

190. Paul K. BENEDICT. — *Austro-Thai: Language and Culture, with a Glossary of Roots*. HRAF Press 1975, xxiv-490 p.

Nous avons avec cet ouvrage l'opus magnus de P. K. Benedict, présenté sous forme de recueil d'articles. On y trouve en effet p. 438-463, la reproduction du célèbre article publié en 1942 dans *American Anthropologist*, dans lequel l'auteur essayait de prouver que les langues thai étaient apparentées à l'indonésien et non pas au chinois.

La série de trois articles publiée sous le titre : « Austro-thai » dans *Behavior Science notes* en 1966-67, est reproduite p. 1-133, le premier article remet à jour les rapprochements en tenant compte de ce qui a été fait depuis vingt-cinq ans, le second examine les termes de culture matérielle et de parenté enfin le troisième à propos du vocabulaire commun au thai et au chinois, prétend qu'avant la période où le chinois donne des mots au thai, il y eut une période dans l'antiquité, où le thai (ou plutôt l'austro-thai) a fourni des mots au chinois. (Pour certains : « éléphant, poulet », animaux méridionaux, cela est vraisemblable, mais pour le nom du cheval, cela m'est difficile à admettre).

La partie originale commence avec une « Introduction to glossary », où l'auteur cherche à inclure la famille de langues miao-yao dans son austro-thai (P. 135-218). Jusqu'ici cette famille était rattachée comme parente éloignée soit au Sino-tibétain soit à l'Austroasiatique. Du bissyllabe conservé en austronésien, le miao-yao aurait conservé la première syllabe et le thai la seconde, les exceptions étant dues à des différences de position de l'accent.

Enfin le glossaire (p. 219-427) présente sous les entrées anglaises alphabétiques l'ensemble des rapprochements proposés.

La bibliographie sélectionnée (p. 428-437) sera précieuse, notons que mon article sur le miao-yao doit être daté de 1954 et non de 1947, et qu'il aurait fallu citer Pulleyblank à côté de Karlgren et l'article de Forrest du BSL de 1960.

Le dernier article : Austro-thai and Austroasiatic examine les rapports entre ces deux familles qui avaient été rapprochées en 1906 par W. Schmidt pour former la superfamille austrique. L'auteur conclut par la négative, il n'y aurait eu qu'un « substrat » austroasiatique en austro-thai. J'avoue n'être pas convaincu sur ce dernier point, mais ce problème fera l'objet d'un colloque international à Toronto en mars 1976.

L'œuvre de Benedict sera longtemps l'objet de commentaires passionnés quand ce ne serait que pour dégager les lois de phonologie diachronique et d'évolutions sémantiques qui y sont impliqués, sans être nulle part explicités.

HAUDRICOURT.

191. Alfons WEIDERT. - *Componential Analysis of Lushai Phonology* (Current issues in Linguistic Theory 2, Amsterdam Studies in the Theory and History of Linguistic Science, series VI) Benjamins B V, Amsterdam, 1975, xiv-139 p.

La langue lushai est importante par sa situation géographique : parlée par une importante minorité nationale de la frontière orientale de l'Inde (nommée Mizo) elle appartient au groupe kuki-chin des langues sino-tibétaines.

Dans sa forme cet ouvrage semble relever de la nouvelle école linguistique transformationaliste, c'est une suite de « règles » avec flèches, et toutes les lettres de l'alphabet grec sont employées en indice, par exemple : mu pour « morphological adjustment », sigma pour « syntactical adjustment », mais en réalité la phonologie est bien distinguée des alternances morphologiques et des flexions, et par un effort pénible que je n'ai pu pousser jusqu'au bout, il serait possible d'en extraire une description classique.

La phonologie proprement dite est présentée avec quatre niveaux. Le premier concerne les mots pleins monosyllabiques de la langue : 30 consonnes initiales, 7 voyelles pleines et 5 brèves, 10 consonnes finales possibles, c'est conforme à la description qu'en fit Miss Henderson en 1948.

Les monosyllabes à deux mores (une consonne finale sonore comptant pour une more) sont susceptibles d'être à l'un des quatre tonèmes, mais les monosyllabes à une more (voyelle brève et consonne finale sourde) ne peuvent être qu'à un tonème (le bas).

Le second niveau ajoute au vocabulaire précédent les mots expressifs ou impressifs qui comprennent des monosyllabes à une more et à ton haut. Nous avons là un remplissage de case, qui nous permet de dire qu'à côté des quatre tonèmes à deux mores, il y a deux architonèmes à une more.

Le troisième niveau comprend le vocabulaire anglais emprunté depuis la christianisation qui remonte à près d'un siècle. Le mot anglais est décomposé en monosyllabe, la syllabe accentuée est prononcée avec le tonème descendant. Cela introduit dans les consonnes initiales le g qui manquait (il y avait seulement : b et d) et parmi les finales : s et f, ces finales neutralisent la quantité vocalique au profit des deux mores car les quatre tonèmes restent possibles.

Un quatrième niveau, serait le langage des étrangers, où l'aspiration des initiales, la glottalisation des finales et les tonèmes disparaissent.

Ensuite l'auteur étudie les faits de sandhi, dans le syntagme, l'allegro du rythme (qui rétablit dans les mots d'origine anglaise, les semi-voyelles ou les groupes de consonnes de l'original), mais faute de nous avoir donné une description préalable de la grammaire de cette langue, il est difficile de le suivre jusqu'au bout, et j'avoue avoir abandonné devant : « exclusively reflexive-metalinguistic sememe ».

HAUDRICOURT.

192. Jung-no REE. — *Topics in Korean Syntax with notes to Japanese*. Imprimé par Yonsei University Press, Séoul 1974 ; 114 pp.+Bibliographie (pp. 115-117).

L'incohérence des transcriptions utilisées pour le coréen est intolérable : ainsi, pour le nom de famille très usuel qu'est Ri (<chinois Li), on rencontre les transcriptions I, Yi, Li, Lee et Ree, Rhee. On ne peut que regretter celles dont use M. Ree : *ch* (pour *é*), *chäk-LIL*, *kos-NIN ha-tt-n*, *ha.assla*, etc. ; elles déroutent un étudiant désireux de s'initier à l'étude de la langue coréenne. L'auteur aurait pu expliquer de façon claire le système de transcription qu'il a choisi d'utiliser. Bon nombre des explications « grammaticales » fournies sont discutables : la définition

de *-an* comme *topic* ayant pour effet de « deemphazise », a été manifestement empruntée à B. Bloch. Elle reste sujette à objections. On attendait une explication à propos de *näI*, en regard de *nä* et de *saŋam-i*. De leur côté, *i-kos-NŋN*, en coréen, et *kaw-la*, en japonais, pourront dérouter un lecteur. On doute de la valeur explicative de « traductions japonaises » du genre de *Kore-wa Mary-ga kabulle ita koto-ga akiraka-na boosi da* (p. 113). Et que penser d'une « traduction anglaise » comme « Me Bill German girl with marry that say words heard (p. 99, l. 6-9)? Des inadvertances du genre de *tenki*, pour jap. *denki*, électricité, comme *kongpu*, comme *ha-la*, en coréen, choquent un phonéticien. Enfin, on doute que les schémas du genre de ceux qui sont proposés aux pages 64, 94-95 soient d'un service réel pour un comparatiste désireux de se faire une idée exacte de la structure d'une phrase coréenne. Il semble difficile de recommander à des débutants la lecture de l'ouvrage de M. Ree, bien qu'il contienne des observations intéressantes.

Ch. HAGUENAUER.

TABLE DES OUVRAGES REÇUS

I. OUVRAGES

- W. ABRAHAM, *A linguistic Approach to Metaphor*, The Peter de Ridder Press, Lisse, Netherlands 1975, 54 p.
- F. R. ADRAPOS, *Lingüística Indoeuropea*, Madrid, Editorial Gredos, 2 vol., 1151 p.
- R. ANTILLA, *The indexical Element in Morphology*, Innsbrucker Beiträge zur Sprachwissenschaft 12, Innsbruck 1975, 33 p.
- R. AUSTERLITZ, *The Scope of american Linguistics. The first golden Anniversary Symposium of the linguistic Society of America*, The Peter de Ridder Press, Lisse, Netherlands 1975, 210 p.
- M. BAUMER, *Noms vernaculaires soudanais utiles à l'écologiste*, C.N.R.S. 1975, 126 p.
- E. L. BENNETT, JR. and J. P. OLIVIER, *The Pylos Tablets transcribed, Part II : Hands, Concordances, Indices*, Rome, Edizioni dell'Ateneo 1976, 151 p.
- H. U. BOAS, *Syntactic Generalizations and linear Order in generative and transformational Grammar*, Tübingen 1975, 253 p.
- G. BONFANTE, *Studii Romeni*, Rome 1973, 355 p.
- J. B. CALLENDER, *Middle Egyptian*, Undena Publications (*Afroasiatic Dialects — Ancient Egyptian* ; ed. W. Leslau & Th. G. Penchoen, Vol. 2), Malibu 1975, 143 p.
- J. CLARET, *Le choix des mots*, Que sais-je n° 1630, Paris, P.U.F.
- G. P. CLIVIO, *Storia Linguistica e Dialettologia piemontese*, Turin, 228 p.
- D. COHEN, *Le parler arabe des Juifs de Tunis*, t. II, *Étude linguistique*, Mouton, La Haye-Paris 1975, 318 p.
- A. COSTANZO GARANCINI, *La romanizzazione nel bacino idrografico padano attraverso l'odierna idronimia*, Florence 1975, 167 p.
- M. DALE KINKADE, *The lexical Domain of Anatomy in Columbian Salish*, The Peter de Ridder Press, Lisse, Netherlands 1975, 25 p.
- S. C. DIK, *Universal Quantifiers in Dutch*, The Peter de Ridder Press, Lisse, Netherlands 1975, 20 p.
- H. E. DRIVER, *Culture Groups and Language Groups in Native North America*, The Peter de Ridder Press, Lisse, Netherlands 1975, 17 p.
- F. G. DROSTE, *On Saying*, The Peter de Ridder Press, Lisse, Netherlands 1975, 27 p.
- École de Tartu, Travaux sur les systèmes de signes. Textes choisis et présentés par Y. M. LOTMAN*, B. A. OUSPENSKI, Bruxelles, Éditions Complexe 1976, 253 p.
- P. FLOBERT, *Les verbes déponents latins des Origines à Charlemagne*, Paris, Belles-Lettres 1975, 704 p.
- J. L. FOSSAT, avec la collaboration de D. PHILPS, *Microdialectologie et dialectométrie des*

- Pyrénées gasconnes*, Travaux de l'Institut d'études méridionales (E.R.A. 352 C.N.R.S.), Université de Toulouse II-Le Mirail, 1976, 71 p.
- I. FUTAKY, *Tungusische Lehnwörter des Ostjakischen*, Wiesbaden, Harrassowitz 1975, 95 p.
- H. GIPPER und H. SCHWARZ, *Bibliographisches Handbuch zur Sprachinhaltsforschung* :
 — Teil I : *Schriftum zur Sprachinhaltsforschung in alphabetischer Folge nach Verfassern mit Besprechungen und Inhaltshinweisen*. Lieferung 16 (*Kress-Kyryk*) 1972 ; 17 (*La-Leisi*) 1974 ; 18 (*Leisi-Lindroth*) 1975.
 — *Beiheft 1 : Proberegister (zu Teil I, Bb. I-II, A-K)*, Abhandlungen der Rheinisch-Westfälischen Akademie der Wissenschaften 1974.
- I. GODDARD, *Algonquian, Wiyot, and Yurok : Proving a distant genetic Relationship*, The Peter de Ridder Press, Lisse, Netherlands 1975, 16 p.
- P. GOUJON, *Mathématiques de base pour les linguistes*, Paris, Hermann 1975, 164 p.
- G. GRENETTE, *Mimologiques. Voyage en Cratylie*, Paris, Le Seuil 1976, 430 p.
- A. GRYBOSIOWA, *Rozwój Funkcji składniowej imiesłowów nieodmiennych w języku polskim. Związki z Nomen*, Wrocław-Warszawa-Kraków-Gdańsk 1975, 110 p.
- L. GUILBERT, *La créativité lexicale*, Paris, Larousse 1975, 285 p.
- J. GÜLYA & L. HONTI, *Forschungstalten für finno-ougistik in Ungarn*, Budapest 1975, 165 p.
- Cl. HAGÈGE, *Le problème linguistique des prépositions et la solution chinoise (avec un essai de typologie à travers plusieurs groupes de langues)*, Collection publiée par la Société linguistique de Paris 1975, 429 p.
- M. A. K. HALLIDAY & R. HASAN, *Cohesion in English*, Londres 1976, 374 p.
- H. HAPF, *Grundfragen einer Dependenz-Grammatik des Lateinischen*, Göttingen 1976, 597 p.
- Z. S. HARRIS, *Notes du Cours de syntaxe. Traduit de l'anglais par M. GROSS*, Paris, Le Seuil 1976, 239 p.
- E. HAUGEN, *The Scandinavian Languages*, Londres, Faber & Faber 1976, 507 p.
- C. T. HODGE, *Ritual and Writing : An Inquiry into the Origin of Egyptian Script*, The Peter de Ridder Press, Lisse, Netherlands 1975, 22 p.
- R. HUDDLESTON, *An Introduction to English transformational Syntax*, Londres 1976, 273 p.
- Kl. HUNNIUS, *Der Modusgebrauch nach den Verben der Gemütsbewegung im Französischen*, Heidelberg, C. Winter 1976, 163 p.
- V. HUYNH-ARMANET, *Recherches sur la structuration syntaxique de l'espagnol contemporain*, Paris-Lille 1976, 199 p.
- Th. A. J. M. JANSSEN, *Hebben-Konstrukties en indirekt Objektskonstrukties*, Utrecht 1976, 195 p.
- P. JANTON, *L'espéranto*, Que sais-je, n° 1511, Paris, P.U.F. 1973.
- Kr. JEPPESEN, *Neues zum Rätsel des Grand Camée de France*, Copenhague 1974, 95 p.
- M. JUNEAU & G. STRAKA ed., *Travaux de linguistique québécoise*, Québec. Les Presses de l'Université Laval 1975, 355 p.
- M. KEITH PERCIVAL, *On Plagiarisms in the Minerva of Franciscus Sandlius*, The Peter de Ridder Press, Lisse, Netherlands, 1975, 15 p.
- E. v. KRAEMER, *Le jeu d'Amour : Jeu d'aventure du Moyen Age, édité avec introduction, notes et glossaire*, Commentationes humanarum Litterarum 54, 1975, 66 p.
- H. KUČERA-K. TRNKA, *Time in Language. Temporal adverbial Constructions in Czech, Russian and English*, The Univ. of Michigan 1975, 115 p.
- A. H. KUIPERS, *A Dictionary of Proto-Circassian Roots*, The Peter de Ridder Press, Lisse, Netherlands 1975, 93 p.

COMPTES RENDUS 1976

- T. KUNNAS, *Das Werden des Humanismus bei Heinrich Mann*, Helsinki 1973.
- J. KURYŁOWICZ, *Metrik und Sprachgeschichte*, Wrocław-Warszawa-Kraków-Gdansk, 1975, 254 p.
- D. LAJOLO, *Poesia come pane*, Milan, Rizzoli ed., 1973, 167 p.
- J. LANDWEHR, *Text und Fiktion*, Munich 1975, 244 p.
- L. LIGETI, *Les douze Actes du Bouddha... traduction de Šes-Rab Señ-Ge*, Budapest 1974, 181 p.
- *Indices verborum...* 1974, 514 p.
- *Histoire secrète des Mongols. Texte en écriture ouigoure incorporé dans la chronique Altan Tobči de Blo-Bzañ Bstan-'Jin*, Budapest 1974, 201 p.
- R. LILLY, M. VIEL, *Initiation raisonnée à la phonétique de l'anglais*, Paris, Hachette 1975, 206 p.
- M. MAASEN en J. GOOSENS, *Limburgs Idiolicon, Verzamelingen dialect-woorden* («Woord-enzangen») van 1885 tot 1902 verschenen in het tijdschrift «'t Daghet in den Oosten», Tongeren 1975, 301 p.
- M. MAHMOUDIAN (sous la direction de), *Pour enseigner le français. Présentation fonctionnelle de la langue. Préface d'A. Martinet*, Paris, P.U.F. 1976.
- M. P. MARATSOS, *The Use of definite and indefinite reference in young children. An experimental study of semantic acquisition*, Cambridge University Press 1976, 144 p.
- Robert MARTIN, *Theories of Language and Methods in Syntax*, Paris, Klincksieck 1976, 94 p.
- J. A. MARTINEZ GARCIA, *Propiedades del Lenguaje poetico*, Universidad de Oviedo 1975, 601 p.
- L. MATEJKA, *Crossroads of Sound and Meaning*, The Peter de Ridder Press 1975, 32 p.
- M. B. MEJLAK, *Jazyk trubadurov*, Moscou 1975, 240 p.
- Mélanges linguistiques offerts à Émile Benveniste*, Collection linguistique publiée par la Société linguistique de Paris, 1975, 534 p.
- Mélanges offerts à Ch. Vincent Aubrun*, éd. établie par H. V. Sephiha, 2 tomes (466 p. ; 477 p.), Paris, Ed. Hisp. 1975.
- J. L. MELENA, *Studies on some Mycenaean Inscriptions from Knossos dealing with Textiles*, Suplementos a Minos 5, Universidad de Salamanca 1975, 153 p.
- J. MILLY, *La phrase de Proust, des phrases de Bergotte aux phrases de Vinteuil*, Paris, Larousse 1975, 224 p.
- MINASSIAN, *Études de syntaxe arménienne*, 1974.
- T. F. MITCHELL, *Principles of Firthian Linguistics*, Longman Linguistics Library 1975, 213 p.
- Modèles logiques et niveaux d'analyse linguistique. Colloque organisé par le Centre d'Analyse syntaxique de l'Université de Metz (7-9 novembre 1974)*. Actes publiés par J. David et R. Martin, Paris, Klincksieck, 1976, 307 p.
- M. MONITZ RODGON, *Single-word usage, cognitive development, and the beginnings of combinatorial Speech. A Study of ten-English speaking Children*, Cambridge University Press 1976, 163 p.
- R. MORGAN JR., *The regional French of County Beauce, Quebec*, Mouton, Paris-La Haye 1975, 128 p.
- J. MUKAŘOVSKÝ, *On poetic Language*, The Peter de Ridder Press, Lisse, Netherlands 1976, 88 p.
- Nguyen PHU PHONG, *Le syntagme verbal en vietnamien*, Mouton 1976, 140 p.
- S. OHANESSIAN, Ch. A. FERGUSON, E. C. POLOME ed., *Language Surveys in Developing Nations*, 1975, 226 p.

- Oriental Studies in the USSR, Philology and Linguistics*, p. 137-138, Moscou 1975.
- Ch. E. OSGOOD, W. H. MAY, M. S. MIRON, *Cross-cultural Universals of affective meaning*, University of Illinois Press, Urbana-Chicago-Londres, 1975, 486 p.
- H. H. PAPER, *Language and Texts, The Nature of Linguistics Evidence*, Ann Arbor, The University of Michigan, 1975, 204 p.
- H. PARRET, *Idéologie et sémiologie chez Loche et Condillac. La question de l'autonomie du langage devant la pensée*, The Peter de Ridder Press, Lisse, Netherlands 1975, 28 p.
- E. PAWŁOWSKI, *Nazwy miejscowości sudecczyznz. Część druga: nazwy osiedli*, Wrocław-Warszawa-Kraków-Gdańsk 1975, 139 p.
- Petit Larousse illustré 1976* (71 000 articles; 5 535 illustrations en noir; 215 cartes en noir; 56 p. en couleurs dont 26 hors-texte cartographiques et un atlas en couleurs à la fin de l'ouvrage).
- V. PISANI, *Die Etymologie*, Munich, W. Fink 1975, 210 p.
- L. C. PRAT, *Morphosyntaxe de l'ablatif en latin archaïque*, Paris, Belles-Lettres 1975, 445 p.
- Publications des sociétés savantes disponibles en 1974*, Paris, Bibliothèque Nationale 1975, 100 p.
- Bo RALPH, *Phonological Differentiation. Studies in Nordic Language History*, Acta Universitatis Gothoburgensis 1975, 222 p.
- H. RIX ed., *Flexion und Wortbildung, Akten der V. Fachtagung der indogermanischen Gesellschaft, Regensburg 9-14 septembre 1973*, Wiesbaden, Reichert Verlag 1975, 389 p.
- F. SANCHEZ DE LAS BROZAS, Minerva (1562), *Introducción y Edición de Eduardo Del Estal Fuentes*, Universidad de Salamanca 1975, 120 p.
- K. SCHLYTER, *Les énumérations de personnages dans la Chanson de Roland*, Études romanes de Lund, 22, 1974, 195 p.
- H. G. SCHÖGT, *Sémantique synchronique: synonymie, homonymie, polysémie*, 1976, 135 p.
- H. SCHULTINK, *Output Condition in Word Formation*, The Peter de Ridder Press 1975, 12 p.
- M. V. SOFRONOV, *Grammatika Tangutskogo jazyka*, Moscou 1968, 2 vol. (275 p.; 403 p.).
- Th. G. SPYROPOULOS, J. CHADWICK, *The Thebes Tablets II, including Indexes of the Thebes Tablets*, Suplementos a Minos 4, 1975, 118 p.
- St. STACHOWSKI, *Studien über die arabischen Lehnwörter im Osmanlisch-Türkischen, Teil I A-I*, Wrocław-Warszawa-Kraków-Gdańsk 1975, 145 p.
- Kl. STRUNK, *Generative Versuche zu einigen Problemen in der historischen Grammatik indogermanischer Sprachen*, Innsbrucker Beiträge zur Sprachwissenschaft 15, Innsbruck 1976, 32 p.
- Studi Urbinati di Storia, Filosofia e Letteratura...* (Supplemento linguistico 1) 47, 1973.
- R. SUSSEX, *Attributive Adjectives in Polish*, The Peter de Ridder Press 1975, 28 p.
- H. TAPANI KLAMI, *Entscheidung und Begründung in den Kommentaren Tryphonius zu Scaevolas Responsen*, Turku 1975, 95 p.
- M. TAVONI, *Il discorso linguistico di Bartolomeo Benvoglianti*, Pise, Pacini, 1975, 109 p.
- Texte dialectale Muntenia II*, Editura Academiei Republicii socialiste România, Bucarest 1975, 915 p.
- J. M. C. THOMAS, L. BOUQUIAUX, Fr. CLOAREC-HEISS, *Initiation à la phonétique. Phonétique articulatoire et phonétique distinctive*, Paris, P.U.F., 1976, 252 p.
- J. TISCHLER, *Zur Reduplikation im Indogermanischen*, Innsbrucker Beiträge zur Sprachwissenschaft 16, Innsbruck 1976, 30 p.
- J. TRABANT, *Elemente der Semiotik*, Munich, H. Beck, 1976, 119 p.

COMPTES RENDUS 1976

- V. TRECKNER (continuing the work of), O. ANDERSEN & H. SMITH, *A critical Pāli Dictionary*, vol. 11, fasc. 9 (*udaka-saṅkhāla-ūpakkama*), Copenhagen, Munksgaard 1975, p. 393-432.
- R. TUOMI, *Studien zur Textform der Briefe Ciceros. Untersuchungen einiger hinsichtlich der sog. Verbalellipse textkritisch verdächtiger Stellen*, Turku 1975, 138 p.
- J. TWARDZIKOWA, *Zdania rozwijające w polskim systemie opozycji hipotaktycznych*, Wrocław-Warszawa-Kraków-Gdańsk, 1975, 68 p.
- R. van de VELDE, *Introduction à la méthodologie structurale de la langue*, Paris (F. Nathan)-Bruxelles (Labor), 1973, 173 p.
- A. G. F. van HOLK, *Semiotic Aspects of the Interrogative*, The Peter de Ridder Press, 1975, 18 p.
- P. M. van RUTTEN, *Le langage poétique de Saint-John Perse*, Paris-La Haye (Mouton), 1975, 248 p.
- W. VEENKER, *Verzeichnis der Čeremissischen Suffixe und Suffixcombinationen*, Hamburg 1975, 118 p.
- S. de VRIENDT-J. DIERICKX-M. WILMET, *Grammaire générative et psychomécanique du langage*, Bruxelles (A.I.M.A.V.)-Paris (Didier), 1975, 297 p.
- H. WALTER, *La dynamique des phonèmes dans le lexique français contemporain. Préface d'A. Martinet*, France Expansion 1976, 481 p.
- M. WEIERS, *Schriftliche Quellen in Mog'oli. 2. Teil : Bearbeitung der Texte*, Göttingen 1975, 175 p.
- J. ZALESKI, *Język Aleksandra Fredry, Część II. Fleksja, Składnia, Słówtworstwo, Słownictwo*. Wrocław-Warszawa-Kraków-Gdańsk 1975, 161 p.
- Zum IV. Internationalen Finnougristenkongress in Budapest 1975, Beiträge aus den Istituto Universitario orientale di Napoli. Seminario di studi dell'Europa orientale, Naples 1975.
- W. ZWANENBURG, *Ambiguïté dans le lexique*, The Peter de Ridder Press, Lisse, Netherlands 1975, 14 p.

II. REVUES

- Aarhus Universitet Årsberetning*, 1974-1975.
- Abstracts of bulgarian Literature*, 1973 ; 1974.
- Acta Asiatica, Bulletin of the Institute of Eastern Culture*, 28, 1975.
- Acta linguistica Academiae Scientiarum Hungaricae*, 25, 1975.
- Aegyptus* 55, 1975.
- Aevum* 49, 1975.
- Africa* 30, 1975.
- Africana Bulletin* (Université de Varsovie, Centre d'études africaines) 21, 1974 ; 22, 1975.
- Annales de l'Université de Tunis*, 11, 1974 ; 12, 1975.
- Annales Universitatis Scientiarum Budapestinensis de Rolando Eötvös nominatae, Sectio linguistica*, 5, 1974 ; 6, 1975.
- Aramco World Magazine* 26, 1975.
- Asie du Sud-Est et Monde Insulindien. Bulletin du Centre de Documentation et de Recherche*, C.N.R.S., E.P.H.E. VI^e Section, vol. 5 n° 1, 1974 ; vol. 6, n° 4, 1975.
- Biuletyn Fonograficzny, Bulletin phonographique*, 15, 1975.
- Boletín de Antropología* (Universidad de Antioquia) 4 n° 13, 1974.

SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE

- Bulletin d'Analyses de la Littérature Scientifique bulgare*, 1975.
Bulletin des Séances de l'Académie royale des sciences d'outre-mer, 1974 ; 1975.
Cahier de linguistique n° 5 (Université du Québec), 1975.
Cahiers de linguistique, d'Orientalisme et de Slavistique (Aix), 1973 ; 1974 ; 1975.
Éducation et Culture, Revue du Conseil de la Coopération culturelle... et de la Fondation Européenne de la Culture, 29, 1975.
Études tsiganes, 20, 1974 ; 21, 1975.
Fonetica și Dialectologie 9, 1975.
Glossaire des Patois de la Suisse romande, 76^e rapport annuel, 1974 [1975] ; tome 5, p. 337-392 (dent-dépyatondza), 1975 ; 77^e rapport annuel, 1975 (avec bibliographie linguistique).
Incontri linguistici 1 (Université de Trieste), 1974.
Indo-Iranian Journal 17, 1975.
International Journal of American Linguistics 41/2, 1975.
Islas 51, 1975.
Jezik 1974 ; 1975.
Journal de Psychologie normale et pathologique, 1975.
Lingua e Stile 10, 1975.
Lingua posnaniensis 18, 1975.
Revue roumaine de Linguistique 20, 1975.
Rivista degli Studi Orientali, 48, 1974 ; 49, 1975.
Russkaja Retch 1975.
Russkij fol'klor 15, 1975.
Sananjalka 17, 1975.
Sbornik Praci filosofické Fakulty Brnenské University, A. 22-23, 1974-1975 (*Řada jazykovědná. Series Linguistica*) ; E 18-19, 1973-1974 (*Řada Archeologicko-klasická. Series Archaeologica et classica*).
Stovnik jazyka staroslověnského (Lexicon linguae palaeoslovenicae) 29, 1975.
Studi italiani di linguistica teorica ed applicata, 4, 1975.
Studia phonologica 9, 1975.
Studia romanica et anglica zagrabiensia, 37, 1974 ; 38, 1975.
The Tōhō Gakkai (The Institute of Eastern Culture). Transactions of the International Conference of Orientalists in Japan, 20, 1975.
Tōhōgaku (Eastern Studies), 49-50, 1975.
Toponymie et Dialectologie, 48, 1974 ; 49, 1975.
Travaux de Linguistique et de Littérature, publiés par le Centre de Philologie et de Littérature romanes de l'Université de Strasbourg, 12, 1974 ; 13, 1975.
Vestnik Leningradskogo Universiteta 1974 ; 1975.
Voprosy Jazikoznanija, 1975.
Zeitschrift für Phonetik, Sprachwissenschaft und Kommunikationsforschung, 28, 1975.

III. TIRÉS A PART

- José Maria BLASQUEZ, *Aspectos Economicos y demográficos en la colonización fenicia*. XIV International Congress of Historical Sciences, San Francisco, August 22-29, 1975, 13 p.

- Björn COLLINDER, *Indo-Uralisch - oder gar Nostratisch? Vierzig Jahre auf rauhen Pfaden. Antiquitates Indogermanicae, Gedenkschrift für Hermann Güntert*, Innsbruck 1974, p. 363-375.
- Helgi GUDMUNSSON, *The east Tocharian personal pronoun 1st person singular masculine : a case of pronominal borrowing, Gripla i Sérprent*, Reykjavik 1975, p. 197-201.
- Branko FRANOLIĆ, *Quelques remarques sur le phonétisme anglais concernant les sonantes et les affriquées, Revue des langues vivantes (Tijdschrift voor levende Talen)*, 41, 1975, p. 388-394.
- Fernande KRIER, *Analyse phonologique du mallais, Phonetica* 32/2, 1975, p. 103-129.
- *Analyse syntaxique de la phrase nominale en mallais, La linguistique* 11/2, 1975, p. 93-116.
- Toponymie et Dialectologie* 49, 1975 :
- Rapport annuel - Adresses des membres décédés*, p. 3-24.
- M. GYSSELING, *Hoofdlijnen in de Evolutie van het Nederlandse Vocalensysteem*, p. 25-59.
- J. HERBILLON, *Toponymes hesbignons (T- à Va-)*, p. 61-90.
- L. REMACLE, *Toponymie des communes de Stoumont, Rahier et Francorchamps (II)*, p. 91-137.
- R. TOUSSAINT & J. GERMAIN, *Bibliographie toponymique des communes de Wallonie jusqu'en 1975*, p. 139-267.
- L. van KERCHOVE, *Essai de description de la morphologie verbale du parler de Spontin*, p. 269-326.

LISTE DES AUTEURS DE COMPTES RENDUS

- BADER, 35, 36, 48, 49, 57, 142.
BAYLON, 7, 11, 17, 20 ; 24 à 26.
BAZYLKO, 6, 144, 146.
BONVINI, 182.
BOYER, 137 à 139
BRIXHE, 18, 28, 83.
CAILLAT, 38.
CALAME-GRIAULE, 185.
CHRISTOL, 47.
COHEN, 16, 177 à 180.
DECAUX, 143.
DUBOIS, 143.
ESKÉNAZI, 73.
FLEURIOT, 140.
FLOBERT, 31 à 33 ; 44 ; 58 à 62.
GALAND, 181.
GENTILHOMME, 27.
GIORDAN, 103, 104.
GOUFFÉ, 183, 184.
HAGUENAUER, 192.
HAUDRICOURT, 190, 191.
HENRY, 51.
HODOT, 29, 50, 53, 80.
HOUIS, 186.
KERLOUÉGAN, 141.
LAMBERTERIE, 43
LAZARD, 39 à 41.
L'HERMITTE, 1.
LEJEUNE, 30, 46, 127.
LEVET, 34.
MAŃCZAZ, 5, 23, 145.
MANESSY, 188.
MASSON, 42.
MIGNOT, 8 à 10 ; 13 à 15 ; 19, 22, 64, 65.
MILLET, 147 à 151.
PARIS, 152, 153.
PERPILLOU, 37.
PEYTARD, 106, 107.
POTTIER, 130.
REBUSCHI, 12, 21.
ROULON, 187.
SANDOZ, 52.
SAUVAGEOT, 154 à 176.
SAVI, 118 à 126.
SEPHIHA, 128, 129, 189.
SINDOU, 94, 95, 97 à 100, 102.
STEFANINI, 63, 66, 74 à 77, 79, 84, 88,
89, 105, 109, 112 ; 115 à 117.
TARABOUT, 54 à 56.
TELLIER, 133, 134.
VEYRENC, 2 à 4.
WAGNER, 67 à 72 ; 78, 81, 82 ; 85 à 87 ;
92, 93, 96, 101, 108, 110, 111, 113.
ZÉPHIR, 90, 91, 114, 131, 132, 135, 136.
-

TABLE ALPHABÉTIQUE DES OUVRAGES RECENSÉS

<i>Acta Linguistica Academiae Scientiarum Hungaricae</i> 24, 1974 ; 25, 1975 (A. Sauvageot).....	308
<i>Actes de la XII^e Conférence Internationale d'Études Classiques « Eirene »</i> (P. Flobert).....	86
<i>Actes du Colloque de Dialectologie tenu à Caen les 29, 30 et 31 mars 1973</i> (R. L. Wagner).....	188
<i>Africa</i> 1975 (E. Bonvini).....	420
H. ALBERNHE-RUEL et Ph. GARDY, <i>Les Chansons du Carrateyron</i> (H. Giordan)...	196
<i>Antiquitates Indogermanicae... Gedenkschrift für H. Güntert</i> (J. P. Levet).....	59
<i>Aspects de la culture picarde</i> (R. Sindou).....	190
G. BABINIOTIS, <i>Bibliographical Bulletin of the Greek Language for the year 1973</i> (L. Dubois).....	86
G. BABINIOTIS, <i>Νεωτέρη Γλωσσολογία</i> (Y. Tarabout).....	106
W. BACHER, <i>Die Anfänge der hebräischen Grammatik; Die hebräische Sprach-</i> <i>wissenschaft von 10 bis zum 16. Jahrhundert</i> (D. Cohen).....	413
F. BADER, <i>Suffixes grecs en *-m-</i> (Cl. Sandoz).....	102
M. H. BAKALLA, <i>Bibliography of Arabic Linguistics</i> (D. Cohen).....	414
J. BAL, <i>Formacje przysłówkowe z sufiksalnym j i k typu dzisiaj, wczoraj, dzisiaj,</i> <i>tamok w historii i dialektach języka polskiego</i> (W. Maniczak).....	278
J. BALÁZS, <i>Funktionswerte der Pronominalität</i> (A. Sauvageot).....	395
K. BALDINGER, <i>Introduction aux dictionnaires les plus importants pour l'histoire</i> <i>du français</i> (J. Stéfanini).....	208
K. BALDINGER-J. D. GENDRON-G. STRAKA, <i>Dictionnaire étymologique de l'ancien</i> <i>français</i> (R. L. Wagner).....	209
<i>Banque de Terminologie du Québec</i> (G. Zéphir).....	219
M. BASAJ, <i>Morfologia i skłania liczebnika w języku czeskim do końca XVI</i> <i>wieku</i> (Y. Millet).....	293
Th. BEARTH, <i>L'énoncé toura (Côte-d'Ivoire)</i> (M. Houis).....	439
<i>Bedi Karlisa</i> 33, 1975 (C. Paris).....	297
P. K. BENEDICT, <i>Austro-Thai: Language and Culture</i> (Haudricourt).....	448
W. A. BENWARE, <i>The Study of Indo-European Vocalism in the 19th Century</i> (P. Flobert).....	58
<i>Bibliographie des chroniques de langage publiées dans la presse au Canada, 1950-</i> <i>1970</i> (R. L. Wagner).....	185
<i>Bilinguismo e diglossia in Italia</i> (J. Savi).....	225
<i>Biuletyn Fonograficzny</i> 14, 1973 (W. Mańczak).....	43
J. M. BLÁZQUEZ, <i>Diccionario de la Religiones Prerromanas de Hispania</i> (M. Lejeune).....	235

J. BLAU, <i>Le kurde de 'Amadiya et de Djabal Sindjār</i> (G. Lazard).....	79
T. BODRIE, <i>Val d'Inghildon, poesie piemontèise</i> , a cura di G. P. Clivio (J. Savi)...	234
G. BOLOGNESI-B. ZUCHELLI, <i>Profilo storico-critico degli studi linguistici greci; Profilo storico-critico degli studi linguistici latini</i> (Christol).....	88
FR. BOFF, <i>Analytical Comparison of the Sanskrit, Greek, Latin and Teutonic Languages...</i> (P. Flobert).....	56
A. BORILLO, J. TAMINE, F. SOUBLIN, <i>Exercices de syntaxe transformationnelle du français</i> (J. Stefanini).....	221
P. BOUET, D. CONSO, F. KERLOUÉGAN, <i>Initiation au système de la langue latine... 1^{er} siècle avant J.-C-VIII^e après J.-C</i> (X. Mignot).....	126
Ch. P. BOUTON, <i>L'Acquisition d'une langue étrangère</i> (Chr. Baylon).....	47
<i>Bulletin de la Commission Royale de Toponymie et Dialectologie</i> 47, 1973 (R. Sindou).....	189
I. BURR, <i>Lateinisch-Romanische Konsonantenverbindungen mit Liquid</i> (P. Flobert).....	119
W. BUSSE, <i>Klasse, Transitivität, Valenz</i> (R. Hodot).....	162
E. BUYSENS, <i>Les catégories grammaticales du français</i> (J. Stefanini).....	147
<i>Cahier de linguistique n° 5</i> , 1975 (Cl. Brixhe).....	165
<i>Cahiers de l'Office de la Langue française n° 23. Terminologie technique et industrielle</i> (G. Zéphir).....	184
E. CAMPANILE, <i>Profilo etimologico del cornico antico</i> (F. Kerlouégan).....	271
J. P. CAPRILE, <i>Lexique Tumat-Français (Tchad)</i> (Cl. Gouffé).....	422
P. CHANTRAINE, <i>Dictionnaire étymologique de la langue grecque</i> (M. Lejeune)...	87
R. CHAUDENSON, <i>Le lexique du parler créole de La Réunion</i> (G. Manessy).....	444
FR. CLOAREC-HEISS, I. Banda-Linda de Ippy (<i>phonologie, dérivation et composition</i>). II. <i>Les modalités personnelles dans quelques langues oubanguiennes (discours directs-discours indirects)</i> (P. Roulon).....	443
M. COHEN, <i>Histoire d'une langue: le français</i> (R. L. Wagner).....	131
<i>Commemoration Cyrus. Actes du Congrès de Shiraz 1971</i> (G. Lazard).....	76
<i>Congressus Quartus Internationalis Fenno-Ugristarum</i> (A. Sauvageot).....	321
S. P. CORDER & E. ROULET (eds.), <i>Some implications of linguistic theory for applied linguistics</i> (Chr. Baylon).....	43
E. COSERIU, <i>Sprachtheorie und allgemeine Sprachwissenschaft</i> (X. Mignot).....	23
A. CZAPKIEWICZ, <i>The verb in modern arabic dialects as an exponent of the development processes occurring in them</i> (D. Cohen).....	415
<i>Dal Dialetto alla lingua. Atti del IX Convegno per gli Studi Dialettali Italiani</i> (J. Savi).....	229
B. DARBORD, <i>Étude des relations casuelles en espagnol...</i> (H. V. Sephiha).....	241
R. DEBRIE, <i>Lexique picard des parlers ouest-amiénois</i> (R. Sindou).....	190
B. DELBRÜCK, <i>Introduction to the Study of Language</i> (P. Flobert).....	55
B. D. den OUDEN, <i>Language and Creativity. An interdisciplinary Essay in Chomskyan Humanism</i> (X. Mignot).....	29
<i>Documents linguistiques de la France (série française)</i> publiés par J. MONFRIN avec le concours de L. FOSSIER (R. L. Wagner).....	132
<i>Documents linguistiques de la France (série franco-provençale)</i> publiés... sous la direction de P. GARDETTE et de J. MONFRIN (R. L. Wagner).....	135
O. DUCHÁČEK, <i>Déficiences du lexique</i> (R. L. Wagner).....	175
G. DUMÉZIL avec la collaboration de T. ESENÇ, <i>Le verbe oubykh, études descriptives et comparatives</i> (C. Paris).....	298
P. DUMONCEAUX, <i>Langue et sensibilité au XVII^e siècle. L'évolution du vocabulaire affectif</i> (J. Stefanini).....	142

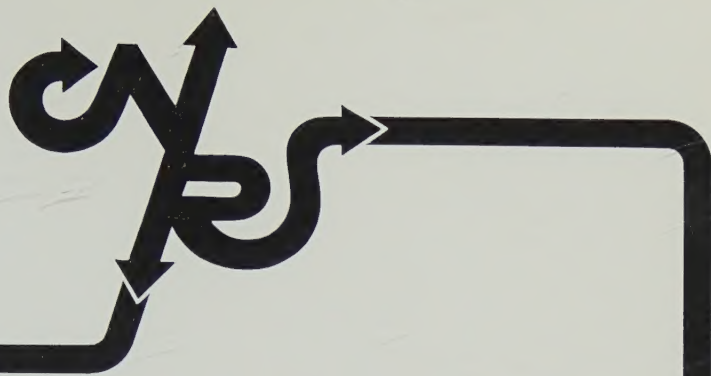
<i>El libro de las batallas, narraciones épico-caballerescas</i> , édité par A. GALMES de FUENTES (H. V. Sephiha).....	236
St. ETTINGER, <i>Form und Funktion in der Wortbildung. Die Diminutiv- und Augmentativmodification im Lateinischen, Deutschen und Romanischen</i> (J. Stéfanini).....	120
St. ETTINGER, <i>Diminutiv- und Augmentativbildung... im Italienischen, Portugiesischen, Spanischen und Rumänischen</i> (J. Stéfanini).....	120
S. FAÏK, <i>Rêve dans la langue littéraire contemporaine</i> (J. Peytard).....	204
I. R. FAIRLEY, <i>E. E. Cummings and Ungrammar</i> (G. Zéphir).....	259
<i>Finnisch-Ugrische Forschungen</i> 41, 1975 (A. Sauvageot).....	327
H. FLEISCH, <i>Études d'arabe dialectal</i> (D. Cohen).....	416
<i>Folia Orientalia</i> 15, 1974 (L. Galand).....	417
B. FRANOLIC, <i>L'influence de la langue française en Croatie d'après les mots empruntés</i> (J. Stéfanini).....	202
I. FUTAKY, <i>Tungusische Lehnwörter des Ostjakischen</i> (A. Sauvageot).....	408
M. GAUTHIER, <i>Système euphonique et rythmique du vers français</i> (J. Stéfanini)...	151
VI. I. GEORGIEV, <i>Die Entstehung der indoeuropäischen Verbalkategorien</i> (F. Bader) ..	71
<i>Glossaire des palois de la Suisse romande</i> , VI fasc. 59-60 (R. Sindou).....	191
R. GODEL, <i>An introduction to the study of classical Armenian</i> (Ch. de Lamberterie) ..	82
A. GOOSSE, <i>La néologie française aujourd'hui</i> (J. Stéfanini).....	167
G. GOUGENHEIM, <i>Grammaire de la langue française du XVI^e siècle</i> (A. Eskénazi) ..	140
<i>Grammaire française...</i> (R. L. Wagner).....	138
<i>Grand Larousse de la langue française</i> , t. 4 (R. L. Wagner).....	212
A. GRUNDSTROM & P. LÉON, <i>Interrogation et intonation en français...</i> (R. Sindou) ..	186
L. GUILBERT, <i>La créativité lexicale</i> (R. L. Wagner).....	170
G. GUILLAUME, <i>Le problème de l'article et sa solution dans la langue française</i> (R. L. Wagner).....	165
W. GÜNTHER, <i>Das portugiesische Kreolisch der Ilha do Príncipe</i> (H. V. Séphiha) ..	447
R. GUSMANI, <i>Neue epichorische Schriftzeugnisse aus Sardis (1958-1971)</i> (O. Masson).....	80
M. GUSTAFSSON, <i>Binomial Expressions in Present-Day English</i> (G. Zéphir).....	257
H. HAARMANN, <i>Die finnische-ugrischen Sprachen. Soziologische und politische Aspekte ihrer Entwicklung</i> (A. Sauvageot).....	306
H. HAARMANN, <i>Soziologie und Politik der Sprachen Europas</i> (A. Sauvageot).....	302
<i>Harrap's English-French Dictionary of Slang and Colloquialisms</i> (R. L. Wagner) ..	218
W. HARRISON, C. PRATOR & G. R. TUCKER, <i>English-Language Policy Survey of Jordan</i> (A. R. Tellier).....	257
S. HELLBERG, <i>Graphonomic rules in Phonology</i> (R. Boyer).....	266
G. HENRY, <i>Comment mesurer la lisibilité</i> (Y. Gentilhomme).....	50
F. HIORTH, <i>Noam Chomsky, Linguistics and Philosophy</i> (G. Rebuschi).....	27
F. E. HOROWITZ, <i>Sievers' Law and the Evidence of Rigveda</i> (J. L. Perpillou).....	72
H. HUOT, <i>Le verbe « devoir ». Étude synchronique et diachronique</i> (J. Stéfanini) ..	180
<i>Incontri linguistici</i> I (Cl. Brixhe).....	51
<i>Indo-European Studies, Department of Linguistics of Harvard University</i> , C. WATKINS Principal Investigator (F. Bader).....	65
R. JAKOBSON, <i>Form und Sinn</i> (X. Mignot).....	38
A. JEDLIČKA, <i>Spisovný jazyk v současné komunikaci</i> (Y. Millet).....	295
S. JODTOWSKI, <i>Ogólnojęzykoznawcza charakterystyka zaimka</i> (W. Mańczak).....	17
T. JOHANNISSON, <i>Ordbildning och Ordbetydelse</i> (R. Boyer).....	262
<i>Journal de la Société Finno-ougrienne</i> 73 (1974) (A. Sauvageot).....	333

<i>K. F. Karjalainens südostjakische Textsammlungen</i> (E. Vertes ed.) (A. Sauvageot).	410
E. F. K. KOERNER (ed.), <i>The Transformational-Generative Paradigm and Modern Linguistic Theory</i> (X. Mignot).....	25
R. LAFONT-C. ANATOLE, <i>Nouvelle Histoire de la Littérature Occitane</i> (H. Giordan).	194
ΛΑΟΓΡΑΦΙΑ 29 (Y. Tarabout).....	107
J. LAROCLETTE, <i>Le langage et la réalité. Problèmes de linguistique générale et de linguistique romane</i> (X. Mignot)	127
R. LASKOWSKI, <i>Derywacja Rzeczowników w Dialektach Laskich</i> (S. Bazyłko).....	281
J. LAVEDRINE, <i>Les coordonnées morphémiques élémentaires en anglais contemporain</i> (A. R. Tellier).....	252
<i>Le déchiffrement des écritures et des langues</i> (M. Lejeune).....	55
J. LE GALLIOT, <i>Description générale et transformationnelle de la langue française avec des travaux pratiques et leurs corrigés</i> (J. Stefanini).....	220
M. LEJEUNE, <i>Manuel de la langue vénète</i> (F. Bader).....	108
J. LEMOINE, <i>Toponymie du Languedoc et de la Gascogne</i> (R. Sindou).....	193
F. A. LEONI, <i>Il primo trattato grammaticale islandese</i> (R. Boyer).....	234
R. LEPELLEY, <i>Le parler normand du Val de Saire</i> (R. L. Wagner).....	192
<i>Le Roman de Renart</i> (NAOYUKI FUKUMOTO ed.) (R. L. Wagner).....	137
<i>Lexis. Dictionnaire de la langue française</i> (direction de J. DUBOIS) (J. Stefanini).	216
V. LUCCI, <i>Phonologie de l'acadien</i> (R. Sindou).....	187
<i>Magyar Nyelv</i> 71, 1975 (A. Sauvageot).....	336
A. MANIET, <i>La phonétique historique du latin dans le cadre des langues indo-européennes</i> (P. Flobert).....	115
G. MARCATO POLITI, <i>La sociolinguistica in Italia</i> (J. Savi).....	227
G. MARCATO, F. URSINI, A. POLITI, <i>Dialetto e italiano. Status socioeconomico e percezione sociale del fenomeno linguistico</i> (J. Savi).....	228
<i>Marche romane</i> 22, 1972 (R. Sindou).....	188
A. MARTINET, <i>Évolution des langues et reconstruction</i> (D. Cohen ; X. Mignot).	32; 33
A. MARTINET, <i>Studies in functional syntax</i> (C. Baylon).....	35
JU. S. MASLOV, <i>Vvedenie v jazykoznanie</i> (J. Veyrenc).....	12
<i>Matériaux pour l'histoire du vocabulaire français, Deuxième série, 7</i> (R. L. Wagner)	170
P. H. MATTHEWS, <i>Morphology. An Introduction to the Theory of Wordstructure</i> (Cl. Brixhe).....	37
B. MIGLIORNI, <i>Parole d'autore (onomaturgia)</i> (R. L. Wagner).....	208
T. MIKOLA, <i>Die alten Postpositionen des Nenzischen (Juraksamojedischen)</i> (A. Sauvageot).....	401
<i>Minos</i> 14 [1973], 1975 (F. Bader).....	91
G. MOIGNET, <i>Études de psycho-systématique française</i> (R. L. Wagner).....	157
F. A. MOLNÁR, <i>On the history of word-final vowels in the Permian languages. Studia uralo-altaica</i> (A. Sauvageot).....	411
R. MOREAU, <i>Introduction à la théorie des langages</i> (X. Mignot).....	23
G. MORGENSTIERNE, <i>Irano-dardica</i> (G. Lazard).....	78
G. MOUNIN, <i>Linguistique et philosophie</i> (C. Baylon)	26
P. NEWMAN, <i>The Kanakuru Language</i> (C. Gouffé).....	426
<i>Néprajz és Nyelvtudomány</i> , 17-18, 1973-1974 (A. Sauvageot).....	347
E. A. NIDA, <i>Exploring semantic structures</i> (C. Baylon).....	38
<i>Nyelvtudományi Közlemények</i> , 77, 1975 (A. Sauvageot)	352
M. NYMAN, <i>Ubi est and ubi</i> (P. Flobert).....	117
Ὁ Γλωσσικὸς Ἀτλας τῆς Κρήτης (Y. Tarabout).....	107
R. OSTRÅ, <i>Structure onomasiologique du travail en français</i> (J. Stefanini).....	176

F. R. PALMER, <i>Semantics, a new Outline</i> (G. Rebuschi).....	40
G. B. PELLEGRINI, <i>Saggi di linguistica italiana</i> (J. Savi).....	223
L. PICABIA (<i>Éléments de grammaire générative: applications au français</i> (J. Stefanini)).....	129
J. PIILONEN, <i>Hippolytus Romanus, Epiphanius Cypriensis and Anastasius Senaita. A Study of the Διαμερισμός της γῆς</i> (R. Hodot).....	105
P. POGNAN, <i>Analyse morphosyntaxique automotique du discours scientifique ichèque</i> (Y. Millet).....	291
M. L. PORZIO GERNIA, <i>Contributi metodologici allo studio del latino arcaico. La sorte di M e D finali</i> (P. Flobert).....	116
<i>Práce z dějin slavistiky II</i> (Y. Millet).....	291
J. C. PROBONAS, <i>H ΜΥΚΗΝΑΙΚΗ ΕΟΡΤΗ * ΘΡΟΝΟΕΑΚΤΗΡΙΑ...</i> (R. Hodot).....	94
<i>Proceedings of the eleventh International Congress of Linguists</i> (L. HELLMANN ed., C. Baylon).....	20
<i>Profilo dei dialetti italiani... 1 Piemonte e Valle d'Aosta</i> di G. BERRUTO (J. Savi).....	233
<i>Profilo dei dialetti italiani... 5 Veneto</i> di A. ZAMBONI (J. Savi).....	233
Jung-no REE, <i>Topics in Korean Syntax with notes to Japanese</i> (Ch. Haguenaue).....	450
M. C. RESNICK, <i>Phonological Variants and Dialect Identification in Latin American Spanish</i> (B. Pottier).....	242
<i>Revue de Linguistique Romane</i> 38, 1974 (R. L. Wagner).....	138
I. B. ROBACH, <i>Étude socio-linguistique de la segmentation syntaxique du français parlé</i> (J. Peytard).....	206
I. ROBINSON, <i>The New Grammarians' Funeral. A critique of Noam Chomsky's linguistics</i> (X. Mignot).....	30
M. ROTHENBERG, <i>Les verbes à la fois transitifs et intransitifs en français contemporain</i> (R. L. Wagner).....	164
C. ROUDMANOVITCH, <i>Pierre, Paul et la grammaire</i> (J. Stefanini).....	222
S. RUELLAND, <i>La Fille sans mains...</i> (G. Calame-Griaule).....	437
<i>Sananjalka</i> 17, 1975 (A. Sauvageot).....	363
E. SCHIEFER, <i>Zur Abgrenzung von Nominalsatz und Ellipse</i> (A. Sauvageot).....	394
H. M. SCHUH, <i>Ellipse. Text. Kommunikation. Ein Beitrag zur französischen Text-linguistik</i> (J. Stefanini).....	159
Th. A. SEBEOK (ed.), <i>The Tell-Tale Sign. A Survey of Semiotics</i> (X. Mignot).....	41
M. S. SILK, <i>Interaction in Poetic Imagery with special reference to early Greek poetry</i> (Fr. Henry).....	96
<i>Slovenská reč</i> , 1975 (Y. Millet).....	284
<i>Słownik polszczyzny XVI wieku</i> (E. Decaux).....	273
Th. G. SPYROPULOS-J. CHADWICK, <i>The Thebes Tablets II...</i> (F. Bader).....	92
Chr. S. STANG, <i>Ergänzungsband. Register. Addenda und Korrigenda zur vergleichenden Grammatik der baltischen Sprachen</i> (F. Bader).....	272
J. S. STEPANOV, <i>Osnovy obščego jazykoznanija</i> (J. Veyrenc).....	14
J. S. STEPANOV, <i>Metody i principy sovremennoj lingvistiki</i> (J. Veyrenc).....	15
<i>Studi Italiani si Linguistica teorica e applicata</i> 2, 1973 (Chr. Baylon).....	45
<i>Studi Linguistici in onore di Tristano Bolelli</i> (R. Hodot).....	52
<i>Studia Romanica et Anglica Zagrabienis</i> 37, 1974 (G. Zéphir).....	243
<i>Studies in English Grammar</i> (A. JOLY & T. FRASER ed.) (G. Zéphir).....	244
<i>Suomen Kielen Etymologinen Sanakirja</i> t. 5 (A. Sauvageot).....	383
<i>Symbolae Polonicae in honorem St. Jodłowski</i> (S. Bazyłko).....	276
<i>Tanulmányok a mai Magyar Nyelv Szófajtana és Alaktana Köréből</i> (A. Sauvageot).....	389

SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE

T. TELMON, <i>Microsistemi linguistici in contatto in Val di Susa: l'articolo determinativo</i> (J. Savi).....	234
<i>Travaux de linguistique québécoise</i> (M. JUNEAU et G. STRAKA ed.) (R. L. Wagner).....	185
R. L. TURNER, <i>Collected Papers 1912-1973</i> (G. Caillat).....	74
M. TUTESCU, <i>Précis de sémantique française</i> (J. Stefanini).....	153
W. VEENKER, <i>Materialien zu einem onomasiologischsemasiologischen vergleichenden Wörterbuch der uralischen Sprachen</i> (A. Sauvageot).....	386
W. VEENKER, <i>Verzeichnis der tscheremissischen Suffixe und Suffixkombinationen</i> (A. Sauvageot).....	393
J. VENDRYES, <i>Lexique étymologique de l'irlandais ancien, lettres R-S</i> (L. Fleuriot).....	267
E. VINEIS, <i>Studio sulla lingua dell'Italia</i> (P. Flobert).....	118
<i>Virittäjä</i> 79, 1975 (A. Sauvageot).....	371
<i>Vocabulaire général de la Vente en Magasin. Terminologie de l'Étiquetage</i> (G. Zéphir).....	184
<i>Voprosy jazykoznanija</i> 1974 (R. L'Hermitte).....	1
A. WEIDERT, <i>Componential Analysis of Lushai Phonology</i> (Haudricourt).....	449
M. ZARĘBINA, <i>Rozbicie Systemu Językowego w Afazji (Na materiale polskim)</i> (S. Bazylko).....	18



ATLAS LINGUISTIQUES DE LA FRANCE PAR RÉGIONS

LYONNAIS, vol. V (Commentaires et index) par Pierre GARDETTE
et Paulette DURDILLY.

19 × 27 / 876 p. / relié / 1 carte 370 F

ISBN 2-222-01761-0

CENTRE, vol. II (L'homme) par Pierrette DUBUISSON.

35 × 50 / 288 p. / relié / 11 fig. / 487 cart. / 16 phot. 470 F

ISBN 2-222-01931-1

BRETAGNE ROMANE, ANJOU, MAINE, vol. I (La flore) par
Gabriel GUILLAUME et Jean-Paul CHAUVÉAU.

34 × 49 / 308 p. / relié / 210 cart + 6 cartes liminaires 470 F

2-222-01861-7

Editions du CNRS

5 quai Anatole France. 75700 Paris

CCP, Paris 9061-11 - Tél. 555-92-25

Profession _____
Adresse _____
Achète le livre _____

chez son libraire ☐
à défaut aux Editions du CNRS (chèque joint) ☐
et demande votre documentation
☐ Sciences humaines
☐ Sciences exactes et naturelles
☐ Trésor de la langue Française
☐ Revue de l'Art

IMPRIMERIE A. BONTEMPS

LIMOGES (FRANCE)

Dépôt légal : 4^e trimestre 1976

PUBLICATIONS DE LA SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE DE PARIS

COLLECTION LINGUISTIQUE

Ouvrages disponibles *

1.	A. MEILLET. Les dialectes indo-européens	24 F
8.	A. MEILLET. Linguistique historique et linguistique générale. Tome I	36 F
20.	A. SÉCHEHAYE. Essai sur la structure logique de la phrase	24 F
22.	A. THOMAS. Mélanges d'étymologie française. Première série	99 F
23.	E. BOURGUET. Le dialecte laconien	66 F
25.	L. HOMBURGER. Noms des parties du corps dans les langues négro-africaines	28 F
28.	A. SAUVAGEOT. L'emploi de l'article en gotique	28 F
31.	K. SANDFELD. Linguistique balkanique. Problèmes et résultats, reproduction	60 F
32.	M. CAHEN et M. OLSEN. L'inscription runique du coffret de Mortain	24 F
35.	G. DUMÉZIL. La langue des Oubykhs	54 F
36.	A. YON. Ratio et les mots de la famille de « reor »	56 F
37.	S. LYONNET. Le parfait en arménien classique	36 F
38.	P. CHANTRAINE. La formation des noms en grec ancien, nouvelle reproduction prévue.	
40.	A. MEILLET. Linguistique historique et linguistique générale. Tome II	42 F
42.	F. MOSSÉ. Histoire de la forme périphrastique être + participe présent en germanique. 1 ^{re} partie : introduction, ancien germanique, vieil anglais.	24 F
49.	M. DURAND. Voyelles longues et voyelles brèves. Essai sur la nature de la quantité vocalique	48 F
53.	J. MAROUZEAU. Quelques aspects de la formation du latin littéraire	48 F
54.	A. ERNOUT. Les adjectifs latins en -osus et en -ulentus	24 F
55.	J. VENDRYES. Choix d'études linguistiques et celtiques	60 F
57.	W. LESLAU. Étude descriptive et comparative du gafât (éthiopien méridional)	72 F
60.	É. BENVENISTE. Études sur la langue ossète	40 F
61.	J. GAGNEPAIN. La syntaxe du nom verbal dans les langues celtiques, vol. 1 : Irlandais	72 F
64.	A. SJÖGREN. Les parlers bas-normands de l'île de Guernesey. I. Lexique français-guernésiais	50 F
65.	D. TILKOV. Le vocalisme bulgare ; les mouvements articulatoires et leur effet acoustique dans la formation des voyelles bulgares	80 F
66.	A. CARTIER. Les verbes résultatifs en chinois moderne	80 F
67.	A. SAUVAGEOT. L'élaboration de la langue finnoise	96 F
68.	M. PETURSSON. Les articulations de l'islandais à la lumière de la radio-cinématographie	96 F
69.	C. PARIS. Système phonologique et phénomènes phonétiques dans le parler besney de Zennun Kōyū (Tcherkesse oriental)	96 F
70.	Mélanges linguistiques offerts à Émile Benveniste	260 F
71.	C. HAGÈGE. Le problème linguistique des prépositions et la solution chinoise (avec essai de typologie à travers plusieurs groupes de langues).	195 F

prix T.T.C.

(Remise consentie aux membres de la Société : 25 %)

* Les volumes 1, 8, 20, 22, 23 sont en dépôt à la Librairie Champion (7, quai Malaquais, 75006 Paris), les volumes 70 et 71 aux Éditions Peeters (B. 3 000 Louvain, B. P. 41), tous les autres à la Librairie Klincksieck (11, rue de Lille, 75007 Paris).

LIBRAIRIE C. KLINCKSIECK 11, rue de Lille 75007 PARIS